

1999

FRASER

Mercantile Library Association

OF MONTREAL.

No. 8196 8196

Fourteen Days allowed for perusal.

FRASER INSTITUTE.





HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS;

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME ONZIEME

Premiere Partie,

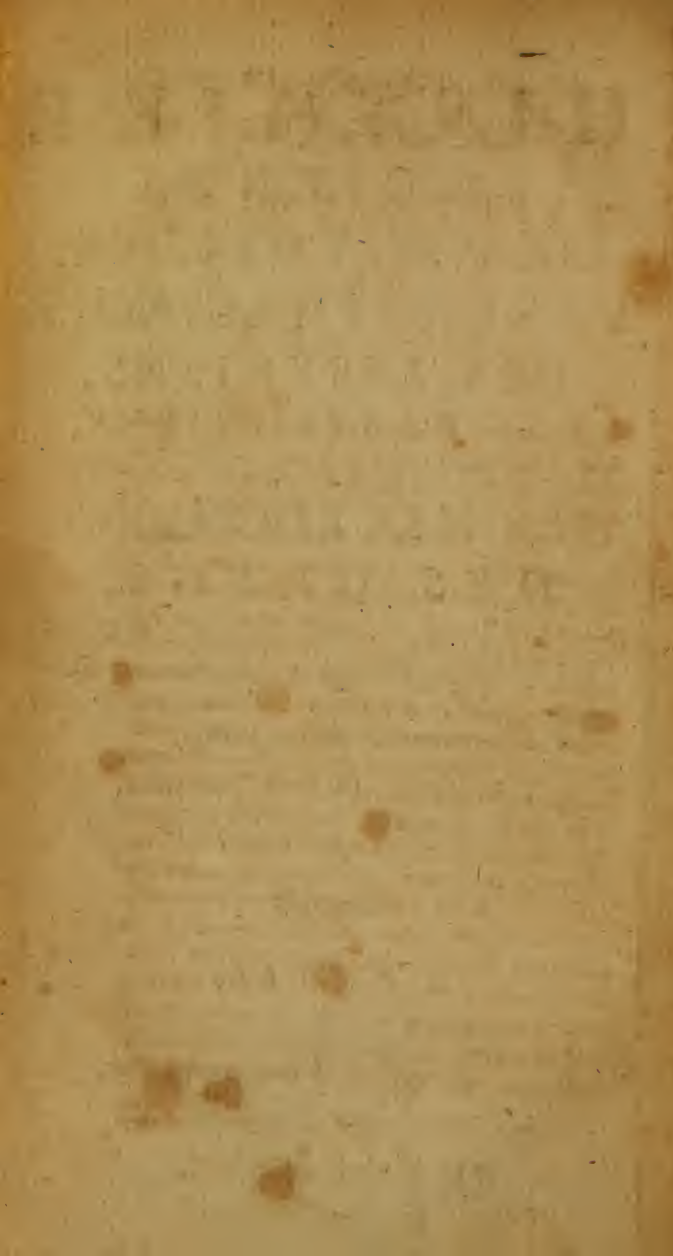


A P A R I S,

Chez { SAVOYE, rue St-Jacques.
BARROIS, l'aîné, } Quai des Augullins,
BARROIS, le jeune, }

M. DCC. LXXXVIII.

chez les Libraires & Propriétaires du Roi.





AVERTISSEMENT

D E

L' A U T E U R.

CE onzieme Volume s'est trouvé d'une grosseur si énorme , qu'on s'est cru obligé de le diviser en deux Tomes pour la commodité des Lecteurs.

Le Traité des Arts & des Sciences m'a conduit bien plus loin que je ne pensois , & il occupera encore le douzieme Volume tout entier au moins. Je me suis repenti plus d'une fois de m'être engagé dans une entreprise , qui demanderoit un grand nombre de connoissances , & même portées à une grande perfection , pour donner de chacune une idée juste , précise , complete. J'ai bientôt senti qu'elle étoit infiniment au-dessus de mes forces ; j'ai tâché de suppléer à ce qui me manquoit , en profitant du travail des plus habiles en chaque Art pour me conduire dans des routes , dont les unes m'étoient peu familières , & les autres entierement inconnues.

J'envisageois , avec une secrette joie , la fin prochaine de mon travail , non pour me livrer à une molle & frivole oisiveté , qui ne convient point à un honnête homme , & encore moins à un Chrétien ; mais pour jouir d'un tranquille repos , qui me permettroit de ne plus employer

ce qu'il peut me rester encore de jours à vivre , qu'à des études & à des lectures propres à me sanctifier moi-même , & à me préparer à ce dernier moment qui doit décider pour toujours de notre sort. Il me sembloit , qu'après avoir travaillé pour les autres pendant plus de cinquante ans , il devoit m'être permis de ne travailler plus que pour moi , & de renoncer absolument à l'étude des Auteurs profanes , qui peuvent plaire à l'esprit , mais qui sont incapables de nourrir le cœur. Une forte inclination me portoit à prendre ce parti , qui me paroissoit tout à-fait convenable , & presque nécessaire.

Cependant les desirs du Public , qui ne sont pas obscurs sur ce sujet , m'ont fait naître quelque doute. Je n'ai pas voulu me déterminer moi-même à prendre pour regle de ma conduite mon inclination seule. J'ai consulté séparément des amis sages & éclairés , qui m'ont tous condamné à entreprendre l'Histoire Romaine : j'entends celle de la République. Une conformité de sentimens si peu suspecte m'a frappé , & je n'ai plus eu de peine à me rendre à un avis , que j'ai regardé comme une marque certaine de la volonté de Dieu sur moi.

Je commencerai ce nouvel Ouvrage aussi-tôt que j'aurai achevé l'autre , ce que j'espère qui n'ira pas loin. Agé de soixante & seize ans accomplis , je n'ai pas de tems à perdre. Ce n'est pas que je me flatte de pouvoir le conduire jusqu'à sa fin : je l'avancerai autant que mes forces & ma santé me le permettront. N'ayant entrepris ma première Histoire que pour remplir le ministère auquel il me sembloit que Dieu m'avoit appelé , en commençant à former le cœur des jeunes gens , à leur donner les pre-

mieres teintures de la vertu par l'exemple des grands hommes du paganisme, & à en jeter les premiers fondemens pour les conduire à des vertus plus solides; je me sens plus obligé que jamais à porter les mêmes vues dans celle où je suis près d'entrer. Je tâcherai de ne point oublier, que Dieu me prenant sur mon Ouvrage, (car c'est à quoi je dois m'attendre) n'examinera pas s'il est bien ou mal écrit, ni s'il aura été reçu avec applaudissement ou non; mais si je l'aurai composé uniquement pour lui plaire, & pour rendre quelque service au Public. Cette pensée ne servira qu'à augmenter de plus en plus mon ardeur & mon zele par la vue de celui pour qui je travaillerai; & m'engagerai à faire de nouveaux efforts pour répondre à l'attente publique, en profitant de tous les avis qu'on a bien voulu me donner sur ma premiere Histoire.

Au reste je serois bien à plaindre, si je n'attendois d'autre récompense d'un si long & si pénible travail, que des louanges humaines. Et qui peut se flatter néanmoins d'être assez attentif pour se défendre de la surprise d'une si douce illusion? Les Payens ne travailloient que dans cette vue. Aussi est-il écrit d'eux : *Receperunt mercedem suam. Vani vanam*, ajoute un Pere. *Ils ont reçu leur récompense, aussi vaine qu'eux.* Je dois bien plutôt me proposer pour modele ce serviteur, qui emploie toute son industrie & toute son application à faire valoir le peu de talens que son Maître lui a confiés; afin d'entendre, comme lui, au dernier jour ces consolantes paroles, bien supérieures à toutes les louanges des hommes :

Matth. 25. O bon & fidele serviteur, parce que vous avez
été fidele en peu de choses, je vous établirai
sur beaucoup : entrez dans la joie de votre Sei-
gneur. FIAT, FIAT.





S U I T E

DU LIVRE

VINGT-DEUXIEME.

A V A N T - P R O P O S .

Des Arts Libéraux. Honneurs rendus à ceux qui s'y sont distingués.

Nous entrons dans l'examen des *Arts* qu'on appelle *Libéraux* ; par opposition aux *Mécaniques* ; parce que les premiers sont regardés comme plus nobles , dépendant davantage de l'esprit. Ces Arts sont principalement l'Architecture, la Sculpture, la Peinture, la Musique.

Il est d'heureux siècles où les Arts , aussi bien que les Sciences , paroissent avec éclat , & jettent une grande lumière : mais , comme * l'observe un Historien , cet éclat & cette lumière s'obscurcissent bientôt , & la durée de

* Hoc idem evenisse Grammaticis , Plastis , Pictoribus , Sculptoribus , quiquis temporum notis insisterit reperiet , & emi-

nentia cujusque operis arc-
tissimis temporum claustris
circumdata. *Paterc. lib. 1.
cap. 17.*

ces tems de perfection est ordinairement renfermée dans un assez court espace. Elle a été plus longue dans la Grece que par-tout ailleurs. A ne commencer le regne des beaux-Arts qu'au tems de Périclès, & à ne le conduire que jusqu'à la mort des premiers successeurs d'Alexandre, (& l'on pourroit reculer plus loin ces deux époques de part & d'autre) cet intervalle aura été au moins de deux cens ans, pendant lesquels a paru une foule d'hommes illustres dans tous les Arts.

On ne peut pas douter que les récompenses, l'honneur, l'émulation, n'ayent beaucoup contribué à former ces grands hommes. Quelle ardeur pense-t-on que dut exciter en eux cette louable coutume qui régnoit dans plusieurs villes de la Grece, de donner en spectacle ceux qui réussissoient le mieux dans les Arts, d'établir entr'eux des disputes publiques, & de distribuer des prix aux Vainqueurs, à la vue & avec les applaudissemens de tout un peuple !

La Grece, comme on le verra bientôt, se crut obligée de rendre presque autant de respect au célèbre [Polygnote, qu'elle auroit pu faire à Lycurgue & à Solon ; de lui préparer des entrées magnifiques dans les villes où il avoit fait quelques peintures ; & d'ordonner par un décret des Amphictyons, qu'il seroit défrayé aux dépens du public dans tous les lieux où il iroit.

Quels honneurs les plus grands Princes n'ont-ils point rendus dans tous les siècles à ceux qui se sont distingués dans les Arts ! Nous avons vû Alexandre le-Grand & Démétrius Poliorcete, oubliant leur rang, se familiariser

Apelle & avec deux illustres Peintres, & venir dans leur
Prologène.

attelier rendre en quelque sorte hommage au rare talent & au mérite supérieur de ces hommes extraordinaires.

Charles V, un des plus grands Empereurs qui aient régné en Occident depuis Charlemagne, Cav. Rido montra le cas qu'il faisoit de la Peinture lorsqu'il fit le Titien Comte Palatin en l'honorant phi dans de la Clé d'Or, & de plusieurs autres marques vie du Titie de distinction.

Le Roi François Premier, son illustre rival Vasari da dans les actions de la paix, aussi-bien que dans la vie de Lé celles de la guerre, enchérit de beaucoup sur nard del Vi lui, lorsqu'il dit aux Seigneurs de sa Cour en ci. faveur de Léonard del Vinci, qui expiroit entre ses bras : *Vous avez tort de vous étonner de l'honneur que je rends à ce grand Peintre. Je puis faire en un jour beaucoup de Seigneurs comme vous ; mais il n'y a que Dieu seul qui puisse faire un homme pareil à celui que je perds.*

Des Princes qui parlent & qui agissent ainsi, se font du moins autant d'honneur à eux-mêmes, qu'à ceux dont ils relevent & honorent le mérite. Il * est vrai que les Arts, par l'estime qu'en témoignent les Rois, acquièrent une noblesse & un éclat qui les illustre & les élève : mais les Arts, à leur tour, rendent aux Rois un pareil service, & les annoblissent aussi en quelque façon eux-mêmes, en immortalisant leur nom & leurs actions par des ouvrages qui passent jusqu'à la postérité la plus reculée.

Paterculus, que j'ai déjà cité sur le peu de durée qu'ont les Arts quand ils sont arrivés.

* De Pictura, arte quondam nobili, tunc cum expeteretur à regibus populisque, & illos nobilitante, quos dignata esset posteris tradere. *Plin. lib. 35. cap. 1.*

à leur perfection , fait une autre remarque qui est bien vraie , & attestée par l'expérience , soit des siècles reculés , soit des derniers tems : c'est * que les grands hommes en tout genre , dans les Arts , dans les Sciences , dans la Politique , dans la Guerre , se trouvent ordinairement contemporains.

Qu'on rappelle en sa mémoire le tems où florissoient dans la Grece les Apelles , les Praxitèles , les Lysippes , & d'autres pareils ; c'est alors que vivoient ses plus grands Philosophes , ses plus grands Orateurs , & ses plus grands Poètes. Socrate , Platon , Aristote , Démosthène , Isocrate , Thucydide , Xénophon , Eschile , Euripide , Sophocle , Aristophane , Ménandre & plusieurs autres , ont vécu à-peu-près dans le même siècle. Quels hommes , quels Généraux Grecs de ce tems-là ! Vit-on jamais rien de plus accompli ?

Le siècle d'Auguste eut la même destinée en tout genre. Sous celui de Louis-le-Grand quelle foule de grands hommes de toute espece , dont les noms , les actions , les ouvrages rendront célèbre à jamais le souvenir de ce glorieux regne !

Il semble qu'il arrive des tems , où je ne fais quel esprit de perfection se répand généralement dans un même pays sur toutes les professions , sans qu'on puisse trop expliquer comment & pourquoi cela arrive de la sorte. On peut dire pourtant que tous les Arts , tous les talens se tiennent par quelque endroit. Le goût de perfection est le même dans tout ce qui

* Quis abundemirari potest , quod eminentissima ejusque professionis ingenia in eandem formam & in idem arctati temporis * congruant spatium *Paterc. lib. 1. cap. 16.* * Sic Lipsius legit , pro *congruens*.

dépend du génie. Si la culture manque , une infinité de talens demeurent ensevelis. Lorsque le vrai goût se réveille , ces talens alors , tirant un secours mutuel les uns des autres , brillent d'une manière particulière. Le malheur est que cette perfection même , quand elle est arrivée à son suprême degré , est un avant-coureur de la décadence des Arts & des Sciences , qui ne sont jamais plus près de leur ruine , que quand ils en paroissent plus éloignés : tant il y a d'instabilité & de variation dans toutes les choses humaines !





CHAPITRE TROISIEME. DE L'ARCHITECTURE.

ARTICLE PREMIER.

DE L'ARCHITECTURE EN GÉNÉRAL.

§. I. *Commencemens , progrès , perfection de l'Architecture.*

IL est hors de doute que le soin de bâtir des maisons a suivi de près celui de cultiver les terres , & que l'Architecture n'est pas de beaucoup postérieure à l'Agriculture. C'est pourquoi Théodoret appelle celle-ci la sœur aînée de l'Architecture. Les excessives chaleurs de l'été , les rigueurs de l'hiver , l'incommodité des pluies , la violence des vents , ont bientôt averti l'homme de chercher des abris , & de se procurer des retraites qui lui servissent d'asyle contre les injures de l'air.

*Theodor.
Orat. 4. de
Provid. pag.
352.*

*Vitruv. l. 1.
cap. 1.* D'abord ce n'étoient que de simples cabanes , construites fort grossièrement

de branches d'arbres , & assez mal couvertes. Du tems de Vitruve , on montrait encore à Athenes , comme une chose curieuse pour son antiquité , les toits de l'Aréopage faits de terre grasse ; & à Rome , dans le temple du Capitole , la cabane de Romulus couverte de chaume.

Il y eut ensuite des bâtimens de bois , qui ont donné l'idée des colonnes & des architraves. Ces colonnes ont pris leur modele sur les arbres qui ont d'abord été employés pour soutenir le faite ; & l'architrave n'est autre chose qu'une grosse poutre , comme son nom le porte , pour être mise entre les colonnes & le comble.

De jour en jour , à forcé de travailler aux bâtimens , les Ouvriers devinrent plus industrieux , & leurs mains plus habiles. Au lieu de ces frêles cabanes dont on s'étoit contenté dans les commencemens , ils éleverent sur des fondemens solides des murailles de pierre & de brique , & les couvrirent de bois & de tuile. Dans la suite , leurs réflexions , fondées sur l'expérience , les conduisirent enfin à la connoissance des regles certaines de la proportion , dont le goût est naturel à l'homme , & dont l'Auteur de son être a mis en lui des principes inv variables , qui devroient lui faire connoître qu'en

tout il est né pour l'ordre. De-là * vient, comme le remarque saint Augustin, que dans un bâtiment, où toutes les parties ont un rapport mutuel entr'elles, & sont rangées chacune à leur place, cette symétrie frappe agréablement la vue, & fait plaisir; au lieu que, si les fenêtres, par exemple, sont mal disposées, que les unes soient plus grandes, les autres plus petites, les unes placées plus haut, les autres plus bas, ce dérangement blesse les yeux, & semble leur faire une forte d'injure; c'est l'expression de saint Augustin.

C'est donc par degrés que l'Architecture est parvenue à ce point de perfection où les Maîtres de l'art l'ont conduite. D'abord elle s'est renfermée dans ce qui étoit nécessaire à l'homme pour l'usage de la vie, ne cherchant dans les édifices que la solidité, la salubrité, la commodité. Il faut qu'une maison soit durable, qu'elle soit placée dans un endroit propre à conserver la santé, & qu'elle ait toutes les commodités qu'on peut desirer. Ensuite l'Architecture a tra-

* Ita que in hoc ipso edificio singula bene considerantes, non possumus non offendere, quod unum ostium videmus in latere, alterum propè in medio, nec tamen in medio collocatum. Quippe in rebus fabricatis, nulla cogente necessitate, iniqua dimensio partium facere ipsi ad spectui velut quamdam videtur injuriam. S. Augustin. de Ord. lib. 2. c. 11. n. 34.

vaillé à l'ornement & à la décoration des édifices, & a appelé pour cela d'autres Arts à son secours. Enfin sont venues la pompe, la grandeur, la magnificence, fort louables en plusieurs occasions, mais dont le luxe a bientôt fait un étrange abus.

L'Ecriture-Sainte nous parle d'une ville *Gen. 4. 17.* bâtie par Caïn depuis que Dieu l'eut maudit pour avoir tué son frere Abel; & c'est la premiere fois qu'il soit fait mention d'édifices dans l'Histoire. Par-là nous apprenons le tems & le lieu où l'Architecture a pris son origine. Les descendants de Caïn, à qui la même Ecriture attribue l'invention de presque tous les Arts, portèrent sans doute celui-ci à une assez grande perfection. Ce qui est certain, c'est qu'après le déluge les hommes, avant que de se séparer les uns des autres, & de se disperser en différens pays de la terre, voulurent se signaler par un superbe bâtiment, qui attira encore sur eux la colere de Dieu. C'est donc l'Asie qui a été comme le berceau de l'Architecture, où elle a pris naissance, où elle s'est beaucoup perfectionnée, & d'où ensuite elle s'est répandue dans les autres parties de l'univers.

Babylone & Ninive, les plus vastes & les plus magnifiques villes dont il soit parlé dans l'Histoire, furent l'ouvrage de Nemrod, l'arriere-petit-fils de Noé, &

le plus ancien des Conquérans. Je crois bien qu'elles ne furent pas portées d'abord à cette prodigieuse magnificence, qui depuis fit l'étonnement de l'univers : mais certainement elles étoient fort grandes & fort étendues dès-lors, comme

Gen. 10. les * noms des autres villes bâties en
v. 11. & 12. même-tems sur le modele de la capitale le témoignent.

La construction des fameuses Pyramides, du Lac de Mœris, du Labyrinthe, de ce nombre considérable de temples répandus dans l'Egypte, & de ces Obélisques qui font encore l'admiration & l'ornement de Rome, marque avec quelle ardeur & avec quel succès les Egyptiens s'étoient appliqués à l'Architecture.

Cependant ce n'est ni à l'Asie, ni à l'Egypte que cet Art est redevable de ce degré de perfection où il est parvenu, & il y a lieu de douter si les bâtimens si vantés de l'une & de l'autre étoient autant estimables par la justesse & la régularité, que par l'énorme grandeur qui en faisoit peut-être le principal mérite. Les desseins que nous avons des ruines des Persépolis font voir que les Rois de Perse, dont l'Histoire ancienne nous vante si fort l'opulence, n'avoient à leurs gages que des Ouvriers médiocres.

* Erec, ville longue. Re. | la grande ville. Selon l'Hé-
 bobot, ville large. Rezen, | breu.

Quoi qu'il en soit, il paroît par les noms même des trois principaux Ordres qui composent l'Architecture, que c'est à la Grece qu'on en attribue, sinon l'invention, du moins la perfection; & que c'est elle qui en a prescrit les regles, & fourni les modeles. Il en faut dire autant de tous les autres Arts, & de presque toutes les Sciences. Pour ne point parler ici des grands Capitaines, les Philosophes de tout secte, les Poëtes, les Orateurs, les Géometres, les Peintres, les Sculpteurs, les Architectes, & généralement tout ce qui a rapport à l'esprit, est sorti de la Grece; & c'est-là qu'il faut encore aller comme à l'école du bon goût, en tout genre, pour se perfectionner.

Il est fâcheux qu'il ne nous reste aucun écrit des Grecs sur l'Architecture. Les seuls livres que nous ayons d'eux sur cette matiere, ce sont les ouvrages de ces vieux Maîtres qu'on voit encore aujourd'hui en pied, dont la beauté universellement reconnue, fait depuis près de deux mille ans l'admiration de tous les connoisseurs : ouvrages infiniment au-dessus de tous les préceptes qu'ils auroient pu nous laisser, la * pratique en tout étant préférable à la théorie.

Au défaut des Grecs, Vitruve, Auteur

* In omnibus ferè mi-|experimenta. Quintil.
nùs valent præcepta, quàm|

Latin, viendra à mon secours. La qualité d'Architecte de Jules-César & d'Auguste (car selon la plus commune opinion il étoit de leur tems) doit beaucoup faire présumer de l'excellence de son Ouvrage, & du mérite de l'Auteur. Aussi les critiques le mettent-ils au premier rang des grands esprits de l'antiquité. On peut ajouter à ce premier motif la réputation du siècle où il a vécu, où le bon goût régnoit généralement pour tout, & où l'Empereur Auguste se piqua d'embellir Rome par des bâtimens qui répondissent à la grandeur & à la majesté de l'Empire; ce * qui lui fit dire, qu'ayant trouvé la Ville bâtie de brique, il l'avoit laissée presque toute de marbre. J'avois besoin d'un guide aussi éclairé que Vitruve, dans une matiere que j'ignore absolument. Je ferai grand usage des Notes que M. Perrault a jointes à la traduction qu'il nous a donnée de cet Auteur, aussi-bien que des réflexions de M. de Chambray, dans son Ouvrage intitulé, *Parallele de l'Architecture antique & de la moderne*, dont je vois que les connoisseurs font un grand cas; & de celles de M. Félibien, dans son Ouvrage intitulé: *Des Principes d'Architecture*, &c.

* Urbein, neque pro
majestate imperii ornatam,
& inundationibus incendiis
que obnoxiam, excoluit

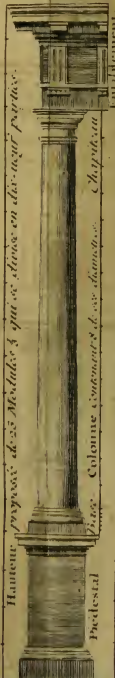
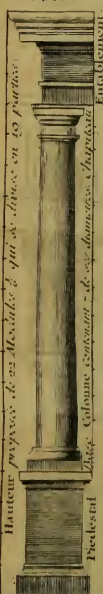
adeo, ut jure sit gloriatus, marmoream se relinquere, quam lateritiam accepisset.	Sueton. in Aug. cap. 28.
---	--------------------------



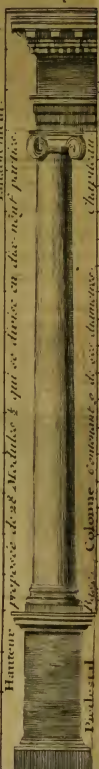
PLANS ET ELEVATIONS
DES CINQ ORDRES D'ARCHITECTURE
Exécutés en Février 1736.

Le Module des deux premiers Ordres se divise en douze parties, et celui des trois autres en dix-huit parties.

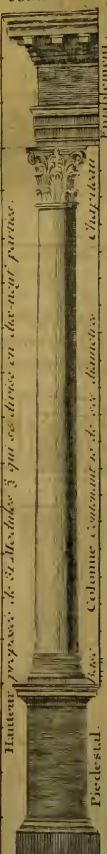
TOSCAN



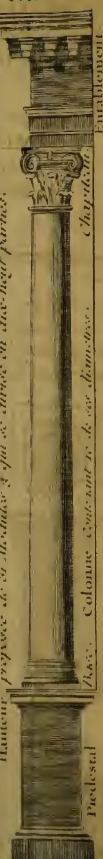
IONIQUE



CORINTHIEN



COMPOSE



Toscan



Plans des Colonnes et des Bases aux les Piedestaux.

Dorique



Ionique



Corinthien



Composé



On a dressé ces Cinq Ordres de Colonnes qui s'emploient dans l'Architecture Civile depuis les Grecs et les Romains qui en sont les premiers Inventeurs suivant le système des Anciens et sur une même Echelle de Module, et on les a rectifiés selon les Proportions des Ordres qui décorent les Bâtimens du Roi et autres Edifices composés et conduits par divers Architectes modernes et en dernier lieu par M^{rs} Mansard.

Les Anciens avoient , comme nous , trois sortes d'Architecture : la civile, la militaire , la navale. La premiere prescrit les regles pour tous les édifices publics & particuliers à l'usage des citoyens dans la paix. La seconde regarde la fortification des places , & tout ce qui a rapport à la guerre en ce genre. La troisieme a pour objet la construction des vaisseaux , & tout ce qui en est la suite , & y est attaché. Je ne parlerai ici que de la premiere , réservant à dire quelque chose ailleurs des deux autres ; & je commencerai par donner une idée générale des différens Ordres.

§. II. *Des trois Ordres de l'Architecture des Grecs , & des deux autres qui y ont été ajoutés.*

LE besoin qu'on a eu de construire diverses sortes de bâtimens , a fait que les Ouvriers ont aussi établi différentes proportions , afin qu'on en eût qui convinsent à toutes sortes d'édifices , selon leur grandeur , & selon la force , la délicatesse , & la beauté qu'on y vouloit faire paroître : & de ces différentes proportions , ils ont composé différens Ordres.

Ordre , en termes d'Architecture , se dit de divers ornemens , mesures , & proportions des colonnes & pilastres ,

qui soutiennent ou qui parent les grands bâtimens.

Il y a trois Ordres de l'Architecture des Grecs : le Dorique , l'Ionique & le Corinthien. On peut les appeller avec raison la fleur & la perfection des Ordres , puisqu'ils contiennent non-seulement tout le beau , mais encore tout le nécessaire de l'Architecture ; n'y ayant que trois manieres de bâtir , la solide , la moyenne , & la délicate , lesquelles sont toutes parfaitement exprimées en ces trois Ordres ci.

A ces trois premiers Ordres on en ajoute deux , qui sont Latins , le Toscan & le Composite , bien éloignés du prix & de l'excellence des trois autres.

I. *Ordre Dorique.*

ON peut dire que l'Ordre Dorique a été la première idée régulière de l'Architecture , & que comme fils aîné de cet Art , il a eu l'honneur aussi d'être le premier à bâtir des temples & des palais. L'antiquité de son origine est presque immémoriale : néanmoins Vitruve la rapporte avec assez de vraisemblance à un Prince d'Achaïe , nommé Dorus , celui apparemment qui a donné son nom aux Doriens , lequel étant Souverain du Péloponèse , fit bâtir dans la ville d'Ar-

gos à la déesse Junon un superbe temple , qui fut le premier modele de cet Ordre. A l'imitation de ce temple , les peuples voisins en dressèrent plusieurs autres ; dont le plus renommé fut celui que les habitans de la ville d'Olympie consacrerent à Jupiter qui fut surnommé Olympien.

Le caractère essentiel & la qualité spécifique de l'Ordre Dorique , est la solidité. Pour cette raison il doit être employé principalement aux grands édifices & aux magnifiques bâtimens , comme aux portes des citadelles & des villes , aux dehors des temples , aux places publiques & autres semblables lieux , où la délicatesse des ornemens paroît moins convenir : au lieu que la maniere héroïque & gigantesque de cet Ordre y fait merveilleusement bien son effet , & montre une certaine beauté mâle & naïve , qui est proprement ce qu'on appelle la grande maniere.

II. *Ordre Ionique.*

DEPUIS q'on eut vû des bâtimens réguliers & ces fameux temples à la Dorique , l'Architecture n'en demeura pas long-tems à ces premiers essais : l'émulation des peuples voisins la fit bientôt croître & arriver à sa perfection. Les Io- *Vitruv. ibid.*
niens furent les premiers rivaux des Do-

riens; & comme ils n'avoient pas eu la gloire de l'invention, ils tâcherent d'en-chérir sur les auteurs. Considérant donc que la figure du corps d'un homme, tel, par exemple, qu'étoit Hercule, sur laquelle on avoit formé l'Ordre Dorique, étoit d'une taille trop robuste & trop massive pour convenir aux maisons sacrées & à la représentation des choses célestes, ils en voulurent composer un à leur mode, & choisirent un modele d'une proportion plus délicate & plus élégante, qui étoit le corps de la femme, ayant plus d'égard à la beauté qu'à la solidité de l'ouvrage, auquel ils ajouterent beaucoup d'ornemens.

Entre les temples célèbres bâtis par le peuple d'Ionie, le plus mémorable, quoiqu'il ne soit pas le plus ancien, est le fameux temple de Diane construit à Ephese, dont il sera bientôt parlé.

III. *Ordre Corinthien.*

C'EST à Corinthe qu'a pris naissance l'Ordre Corinthien, qui est le plus haut degré de perfection où l'Architecture ait jamais monté. Quoiqu'on ne sache pas précisément son antiquité, ni le tems précis où vivoit Callimaque, à qui Vitruve en attribue toute la gloire, on peut néanmoins juger par la noblesse
de

de ses ornemens qu'il fut inventé pendant la magnificence & la splendeur de Corinthe, & bientôt après l'Ordre Ionique, auquel il est fort semblable, à la réserve du chapiteau seulement. Une es- Viruv. l. 4.
cap. 1.
pece de hazard y donna lieu. Callimaque ayant vû, en passant près d'un tombeau, un panier que l'on avoit mis sur une plante d'acanthé, fut frappé de l'arrangement fortuit & du bel effet que produisoient les feuilles naissantes de cet acanthé qui environnoient le panier; & quoique le panier avec l'acanthé n'eussent aucun rapport naturel avec le chapiteau d'une colonne, & avec un bâtiment massif, il en imita la maniere dans les colonnes qu'il fit depuis à Corinthe, établissant & réglant sur ce modele les proportions & les ornemens de l'Ordre Corinthien.

Ce Calimaque fut appelé par les Athéniens *καταρχειος*, *habile & excellent dans l'art*, à cause de la délicatesse & de l'habileté avec laquelle il tailloit le marbre: Plin. l. 34.
cap. 8.
Pausan. l. 1.
pag. 48.
& , selon Pline & Pausanias, il fut aussi appelé *κακίζοτεχνος*, parce qu'il n'étoit jamais content de lui-même, & ne cessoit de retoucher ses ouvrages, dont il étoit toujours mécontent, parce que, plein des idées supérieures du beau & du grand, il trouvoit que l'exécution n'y répondoit pas assez: *semper calumniator*

sui, nec finem habens diligentia, dit Pline.

IV. Ordre Toscan.

L'ORDRE Toscan, selon l'opinion commune, a pris son origine dans la Toscane, dont il garde encore le nom. De tous les Ordres il est le plus simple & le plus dépourvu d'ornemens. Il est même si grossier, qu'on le met rarement en usage, si ce n'est pour quelque bâtiment rustique où il n'est besoin que d'un seul Ordre, ou bien pour quelque grand édifice, comme d'un Amphitéâtre, ou pour d'autres ouvrages semblables.

M. de Chambray estime que la Colonne Toscane sans aucun architrave, est la seule pièce qui mérite d'être mise en œuvre, & qui peut rendre cet Ordre recommandable. Il en apporte pour exemple la Colonne Trajane, un des plus superbes restes de la magnificence Romaine, qu'on voit encore aujourd'hui en pied, & qui a plus immortalisé l'Empereur Trajan, que toutes les plumes des Historiens n'auroient pu faire. Ce mausolée, si l'on peut le nommer ainsi, lui fut érigé par le Sénat & par le peuple Romain, en reconnoissance des grands services qu'il avoit rendus à sa patrie. Et afin que la mémoire en fût présente à tous les siècles, & qu'elle durât au-

tant que l'Empire , ils voulurent qu'on les gravât sur le marbre , du plus riche style qui ait jamais été employé. L'Architecture fut l'historiographe de cet ingénieux genre d'histoire ; & parce qu'elle devoit préconiser un Romain , elle ne se servit pas des Ordres grecs , quoiqu'ils fussent incomparablement plus parfaits , & plus en usage dans l'Italie même que les deux autres originaires du pays , de peur que la gloire de ce monument admirable ne se trouvât en quelque façon partagée , & pour faire voir aussi qu'il n'y a rien de si simple que l'art ne sache perfectionner. Elle choisit donc la colonne de l'Ordre Toscan , qui jusques alors n'avoit eu place que dans les choses grossières & rustiques ; & de cette masse informe elle en fit naître le plus riche & le plus noble chef - d'œuvre du monde , que le tems a épargné & conservé tout entier jusqu'à présent au milieu d'une infinité de ruines dont Rome est remplie. C'est en effet , une espèce de merveille , de voir que le Colisée , le Théâtre de Marcellus , ces grands Cirques , les Thermes de Dioclétien , de Caracalla , & d'Antonin , ce superbe Mole de la sépulture d'Adrien , le Sépulture de Sévère , le Mausolée d'Auguste , & tant d'autres édifices qui sembloient être bâtis pour l'éternité , soient main-

tenant si caducs & si delabrés, qu'à peine peut-on remarquer leur ancienne forme; pendant que la colonne Trajane, dont la structure paroissoit beaucoup moins durable, subsiste encore en son entier.

V. Ordre Composite.

L'ORDRE Composite a été ajouté aux autres par les Romains. Il participe & est composé de l'Ionique & du Corinthien, ce qu'il l'a fait appeller Composite : mais mais il est encore plus orné que le Corinthien. Vitruve, le pere des Architectes, n'en parle point.

M. de Chambrai s'éleve beaucoup contre le mauvais goût des compositeurs modernes, lesquels, parmi tant d'exemples de l'incomparable & unique Architecture des Grecs, quittant le droit chemin que ces grands Maîtres leur ont ouvert, prennent une route détournée, & se livrent aveuglément au mauvais génie de l'art, qui est venu s'introduire entre les Ordres sous le nom de Composite.

Architecture Gothique.

ON appelle Architecture Gothique celle qui est éloignée des proportions antiques & qui est chargée d'ornemens chimeriques. Les Goths l'ont apportée du Nord.

On distingue deux Architectures Gothiques ; l'une ancienne & l'autre moderne. L'ancienne est celle que les Goths ont apportée du Nord dans le V^e siècle. Les édifices construits selon la *Gothique* ancienne , étoient massifs , pesans , & grossiers. Les ouvrages de la *Gothique* moderne étoient plus délicats , plus déliés , plus légers , & d'une hardiesse de travail à donner de la surprise. Elle a été long-tems en usage , sur-tout en Italie. Il est étonnant que l'Italie , remplie de tant de monumens d'un goût exquis , ait quitté son architecture excellente , autorisée par l'antiquité , par le succès , par la possession , pour en adopter une barbare , étrangere , confuse , irréguliere , peu gracieuse. Mais elle a réparé cette faute , en retournant la premiere à l'ancienne maniere , qui est l'unique par-tout aujourd'hui. La Gothique moderne a duré depuis le XIII^e siècle jusqu'au rétablissement de l'Architecture antique dans le XVI^e siècle. Toutes les anciennes cathédrales sont d'une architecture Gothique. Il y a quelques Eglises très anciennes construites à la pure maniere du goût Gothique , qui ne manquent ni de solidité ni de beauté , & qui sont encore admirées des plus habiles Architectes , à cause de quelques proportions générales qui s'y trouvent.

Une estampe des cinq ordres d'Architecture dont j'ai parlé, mettra les jeunes gens, que je ne perds point de vue, en état d'en avoir quelque idée. Je la ferai précéder de l'explication des termes de l'art, que M. le Camus, Membre de l'Académie des Sciences, & Professeur & Secrétaire de l'Académie d'Architecture, a bien voulu faire exprès pour mon Ouvrage. Je l'ai prié de l'abrégé beaucoup, ce qui la rend moins complète.

§. III. *Explication des termes de l'art qui entre dans les cinq Ordres d'Architecture.*

CHEZ les Grecs, un Ordre étoit composé de colonnes, & d'un entablement. Les Romains ont ajouté des pedestaux sous les colonnes de la plupart des Ordres, pour en relever la hauteur.

La *Colonne* est un pilier rond, fait pour soutenir ou pour orner un bâtiment.

Toute colonne, si l'on en excepte la Dorique, à laquelle les Romains ne donnoient point de base, est composée d'une base, d'un fût, & d'un chapiteau.

La *BASE* est la partie de la colonne qui est au-dessous du fût, & qui pose sur le piedestal, lorsqu'il y en a. Elle a une *plinthe*, qui est une pièce plate & carrée comme une brique, appelée en grec

πλίνυος, & des *moulures*, qui représentent des anneaux dont on lioit le bas des piliers pour les empêcher de se fendre. Ces anneaux se nomment *tores* quand ils sont gros, & *astragales* quand ils sont petits. Les tores laissent ordinairement entr'eux des intervalles creusés en rond, que l'on nomme *scoties* ou *trochiles*.

Le Fût de la colonne est la partie ronde & unie, qui s'étend depuis la base jusqu'au chapiteau. Cette partie de la colonne est plus étroite par le haut que par le bas. Il y a des Architectes qui veulent que les colonnes soient plus grosses au tiers de leur hauteur qu'au bas de leur fût. On ne trouve point d'exemple de ce sentiment dans l'antiquité. D'autres font le fût de la même grosseur du bas au tiers, & le diminuent depuis le tiers jusqu'au haut. D'autres enfin sont d'avis de commencer la diminution dès le bas.

Le CHAPITEAU est la partie supérieure de la colonne, qui pose immédiatement sur son fût.

L'ENTABLIMENT est la partie de l'Ordre qui est au-dessus des colonnes. Il comprend l'architrave, la frise, & la corniche.

L'*architrave* représente une poutre, & porte immédiatement sur les chapi-

teaux des colonnes. Les Grecs l'appellent *épistyle*.

La *frise* est l'intervalle qui se trouve entre l'architrave & la corniche. Elle représente le plancher du bâtiment.

La *corniche* est le couronnement de l'Ordre entier. Elle est composée de plusieurs moulures, qui saillant les unes sur les autres peuvent mettre l'Ordre à l'abri des eaux du toit.

Le *PIEDESTAL* est la partie la plus basse de l'Ordre. C'est un corps quarré, qui renferme trois parties; le *Soc* qui porte sur l'aire ou pavé; le *Dé*, qui est sur le soc; la *Cymaise*, qui est la corniche du piédestal, & sur laquelle la colonne est assise.

Les Architectes ne conviennent pas entr'eux sur les proportions des colonnes avec l'entablement & les piédestaux. En suivant celle que propose Vignole, lorsque l'on voudra faire un Ordre entier avec piédestaux dans une hauteur donnée, on divisera cette hauteur en dix-neuf parties égales, pour en donner douze à la colonne avec sa base & son chapiteau, trois à l'entablement, & quatre au piédestal. Mais si l'on veut avoir un Ordre sans piédestal, on divisera la hauteur donnée en quinze parties seulement, & l'on en donnera douze

à la colonne, & trois à l'entablement.

C'est sur le diametre du bas du fût des colonnes que toutes les parties des Ordres sont réglées. Mais ce diametre n'a pas la même proportion avec la hauteur de la colonne dans tous les Ordres.

Le demi-diametre du bas du fût se nomme *module*. Ce module sert d'échelle pour mesurer les moindres parties des Ordres. Plusieurs Architectes le divisent en trente parties, de sorte que le diametre en contient soixante, qu'on peut appeller *minutes*.

La différence qui se trouve entre le rapport des hauteurs de colonnes avec leurs diametres; entre leurs bases, leurs chapiteaux, & leurs entablemens, forme la différence des cinq Ordres d'Architecture. Mais c'est principalement par leurs chapiteaux qu'on peut les distinguer; excepté le Toscan, que l'on pourroit confondre avec le Dorique, si l'on ne considéroit que leurs chapiteaux.

Les Colonnes Doriques & Toscanes n'ont à leurs chapiteaux que des moulures en forme d'anneaux, & pardessus une piece platte & quarrée, que l'on nomme *tailloir*. Mais le Dorique est aisé à distinguer du Toscan par la frise. Dans l'Ordre Toscan, la frise est unie, & dans le Dorique elle est ornée de *triglyphes*, qui sont des bossages quarrés

longs, lesquels imitent assez bien les bouts de plusieurs poutres qui porteroient sur l'architrave, pour former un plancher. Cet ornement est affecté à l'Ordre Dorique, & ne se trouve point dans les autres Ordres.

Le chapiteau Ionique est aisé à reconnoître par les *volutes*, qui sont des enroulemens spiraux qui sorte de dessous le railloir.

Le chapiteau Corinthien est orné de deux rangs de huit feuilles chacun, & de huit petites volutes, qui sortent d'entre les feuilles.

Enfin le chapiteau Composite est composé du chapiteau Corinthien & du chapiteau Ionique. Il y a deux rangs de huit feuilles, & quatre grandes volutes, qui paroissent sortir de dessous le railloir.

Pour être instruit pleinement de toutes les particularités qui sont affectées aux différens Ordres, il faudroit entrer dans un long détail qui me meneroit fort loin, & qui ne convient point au plan de mon Ouvrage.

M. Buache, Membre de l'Académie des Sciences, s'est donné la peine de tracer le dessin de la planche suivante sur les Ordres d'Architecture.

ARTICLE SECOND.

Des Architectes & des Bâtimens les plus célèbres dans l'antiquité.

J E ne puis toucher que très - légèrement cette matiere , qui demanderoit des livres entiers pour être traitée à fond. Je choisirai ce qui me paroîtra le plus propre à instruire le Lecteur , & à satisfaire sa juste curiosité, sans même donner exclusion à ce que pourra me fournir l'histoire Romaine , comme j'en ai déjà àvertti.

L'Ecriture - Sainte , en parlant de la construction du Tabernacle , & ensuite de celle du Temple de Jérusalem qui y fut substitué , nous apprend une particularité bien honorable à l'Architecture ; c'est que Dieu voulut bien être le premier Architecte de ces deux grands ouvrages , & en traça en quelque sorte de sa main divine le plan , qu'il remit entre les mains de Moÿse & de David pour servir de modele aux Ouvriers qui devoient y être employés. Il fit plus. Afin que l'exécution répondit pleinement à ses desseins , *il remplit de son Esprit Béséléel* qu'il avoit destiné pour présider à la construction du Tabernacle , c'est-à-dire , comme l'Ecriture le marque expressément , *qu'il le remplit de sagesse , d'intel-*

Exod. 19.

8. 9.

1. Paralip.

28. 19.

Exod. 31.

2. 6.

ligence & de science pour toutes sortes d'ouvrages, pour inventer tout ce que l'art peut faire avec l'or, l'argent, l'airain, le marbre, les pierres précieuses, & tous les bois différens. Il lui donna pour adjoint Ooliab, qu'il remplit de sagesse, aussi bien que tous les artisans, afin qu'ils suivissent en tout ses ordonnances. Il est dit pareillement qu'Hiram, qui fut employé par Salomon pour la construction du Temple, étoit rempli de sagesse, d'intelligence & de science, pour faire toute sorte d'ouvrages de bronze. Les paroles que je viens de citer, sur tout celles de l'Exode, montrent que la science, l'habileté, l'industrie des Ouvriers les plus excellens, ne vient point de leur propre fonds; mais c'est un don de Dieu, dont il est rare qu'ils connoissent l'origine, & qu'ils fassent un bon usage. Il ne faut pas s'attendre à trouver des sentimens si épurés parmi les payens dont nous avons à parler.

Je passe sous silence les fameux bâtimens & de la Babylonie & de l'Egypte, dont j'ai fait mention ailleurs plus d'une fois, & où l'on avoit employé si heureusement la brique. J'insérerai ici seulement une remarque de Vitruve qui y a quelque rapport.

Vitruv. lib. 1.
cap. 8.

Cet excellent Architecte observe que les Anciens, dans leurs bâtimens, fai-

soient beaucoup d'usage de la brique, parce que la maçonnerie de brique est beaucoup plus durable que celle de pierre. Aussi y avoit-il beaucoup de villes, où les édifices tant publics que particuliers, & même les Maisons royales, n'étoient que de brique. Entre beaucoup d'autres exemples, il cite celui de Mausole roi de Carie. Dans la ville d'Halicarnasse, dit-il, le palais du puissant roi Mausole a des murailles de brique, quoiqu'il soit partout orné de marbre de Proconèse, & l'on voit encore * aujourd'hui ces murailles fort belles & fort entières, couvertes d'un enduit si poli, qu'il ressemble à du verre. Cependant on ne peut pas dire que ce Roi n'ait pas eu le moyen de faire des murailles d'une matiere plus riche, lui qui étoit si puissant, & qui d'ailleurs avoit tant de goût pour la belle architecture, comme les superbes bâtimens dont il orna sa ville, le font assez connoître.

* Depuis Mausole à Vitruve il s'est écoulé plus de 350. ans.

1. Temple d'Ephèse.

LE temple de Diane d'Ephèse a passé pour l'une des sept merveilles du monde. Crésiphon ou Chersiphron, car les Auteurs varient sur ce nom, s'est rendu fort célèbre par la construction de ce temple. Il en donna les dessins, qui furent exécutés en partie sous sa conduite & sous

Plin. l. 46.

cap. 14.

celle de son fils Métagene; & le reste par d'autres Architectes, qui y travaillèrent après eux dans l'espace de deux cens vingt ans qu'on fut à bâtir ce superbe édifice. Crésiphon travailloit avant la LX^e Olympiade. Vitruve dit que la figure de ce temple étoit *diptérique*, c'est-à-dire, qu'il régnoit tout à l'entour deux rangs de colonnes en forme d'un double portique. Il avoit près de soixante & onze toises de longueur, sur plus de trente-six toises de largeur. Il y avoit dans cet édifice cent vingt-sept colonnes de marbre hautes de soixante pieds, données par autant de Rois. Entre ces colonnes, trente-six étoient sculptées par les plus habiles Ouvriers de leur tems. Scopas, l'un des plus célèbres Sculpteurs de la Grece, en avoit travaillé une, qui faisoit le plus bel ornement de ce superbe édifice. Toute l'Asie avoit contribué avec un empressement incroyable à le construire & à l'embellir.

Vitruv. lib. 10. cap. 7. Vitruve raconte la maniere dont on trouva une grande partie du marbre qui entra dans cet édifice. Quoique ce récit paroisse un peu fabuleux, je ne laisserai pas de le rapporter. Il y avoit un berger, nommé Pyxodore, qui menoit souvent ses troupeaux aux environs d'Ephese, dans le tems que les Ephésiens se proposoient de faire venir de Paros,

de Proconnese, & d'autres endroits, les marbres dont ils vouloient construire le temple de Diane. Un jour qu'il étoit avec son troupeau, il arriva que deux béliers qui couroient pour se choquer, passerent l'un d'un côté & l'autre de l'autre sans se toucher, de sorte que l'un alla donner de ses cornes contre un rocher dont il rompit un éclat, qui parut au berger d'une blancheur si vive, qu'à l'heure même, laissant ses moutons sur la montagne, il courut porter cet éclat à Ephese, où l'on étoit en grande peine pour le transport des marbres. On dit qu'à l'instant on lui décerna de grands honneurs. Son nom de Pyxodore fut changé en celui d'*Evangelus*, qui signifie *porteur de bonnes nouvelles* : & à présent encore, dit Vitruve, le Magistrat de la ville va tous les mois sur le lieu pour lui sacrifier; &, s'il y manque, on le condamne à l'amende.

Ce n'étoit pas assez d'avoir trouvé des marbres : il falloit les transporter dans le temple après les avoir travaillés; ce qui ne pouvoit s'exécuter sans beaucoup de peine & de danger. Ctésiphon inventa une machine, qui facilita beaucoup ce transport. Son fils Métagène en inventa une autre pour transporter les architraves. Vitruve nous a laissé la description de ces deux machines.

Le même Vitruve nous apprend que

Vitruv. ibid. cap. 6.

In præfat. lib. 7.

ce furent Démétrius, qui appelle serf de Diane, *servus Dianæ*, & Péonius Ephésien, qui acheverent la construction de ce temple : il étoit d'ordre Ionique. Il ne marque point précisément le tems où vivoient ces deux Architectes.

La folle extravagance d'un particulier détruisit en un seul jour le travail de deux cens années. On sait qu'Hérostrate, pour immortaliser son nom, mit le feu à ce fameux temple, qui en fut entièrement consumé. C'est le jour même de la naissance d'Alexandre le Grand; ce qui donna lieu à cette froide pensée d'un Historien, que Diane, occupée aux couches d'Olympias, n'avoit pu secourir son temple.

Ce même Alexandre, qui étoit avide & insatiable de tout genre de gloire, offrit dans la suite aux Ephésiens de leur fournir tous les frais nécessaires pour le rétablissement du temple, pourvû qu'on consentît à lui en faire honneur à lui seul, en ne mettant que son nom dans l'inscription du temple. Cette condition déplut aux Ephésiens : mais ils couvrirent leurs refus d'une flatterie, dont ce Prince parut se contenter, en lui répondant, *qu'il ne convenoit pas à un dieu d'ériger un monument à un autre dieu.* Le temple fut rebâti avec plus de magnificence encore que le premier..

2. *Bâtimens construits à Athenes , principalement sous Périclès.*

JE ne finirois point , si j'entreprendois de parcourir tous les bâtimens célèbres dont la ville d'Athenes étoit ornée. Je mets à la tête de tous les autres le Pirée , parce que c'est ce port qui contribua le plus à la grandeur & à la puissance d'Athenes. Avant Thémistocle c'étoit une simple bourgade : les Athéniens pour lors n'avoient d'autre port que le Phalère , qui étoit fort borné & fort incommode. Thémistocle , qui songeoit à tourner toutes les forces d'Athenes du côté de la mer , sentit bien qu'il falloit , pour faire réussir ce dessein véritablement digne d'un grand homme , préparer une retraite assurée pour un grand nombre de vaisseaux. Il jeta sa vûe sur le Pirée , qui , par sa situation naturelle , offroit dans la même enceinte trois ports différens. Il y fit travailler sans relâche , eut soin de le bien fortifier , & le mit bientôt en état de recevoir de nombreuses flottes. Ce port étoit éloigné de la ville d'environ deux lieues , (quarante stades) distance avantageuse , selon la remarque de Plutarque , pour écarter de la ville la licence qui regne ordinairement dans les ports. La ville étoit en état

Cornel. Nep. in Themist. cap. 6.

Plut. in Themist. p. 121.

Tucyd. lib. 1. pag. 62.

Pausan. lib. 1. p. 1. &c.

d'être secourue par le Pirée & le Pirée par la ville, sans que le bon ordre qui devoit être observé dans la ville en souffrît. Pausanias rapporte un grand nombre de temples qui décoroient cette partie d'Athènes, qui formoit comme une seconde ville séparée de l'autre.

Ce fut Périclès qui joignit ces deux parties par le fameux mur dont la longueur étoit de deux lieues, qui faisoit la beauté & la sûreté du Pirée & de la ville :

Cic. lib. 1. de Orat. n. 62. on l'appelloit *la longue muraille*. Démétrius de Phalère, pendant qu'il gouvernoit Athènes, s'appliqua particulièrement à fortifier & à embellir le Pirée. L'Arcenal, qui y fut alors construit, a été regardé comme un des plus beaux ouvrages qu'il y ait eu dans la Grèce. Démétrius en donna la conduite à Philon, l'un des plus célèbres Architectes de son tems. Il s'acquitta de cette commission avec tout le succès qu'on devoit attendre d'un homme de sa réputation. Quand il en rendit compte dans l'assemblée publique, il le fit avec tant d'élégance, de netteté, & de précision, que le peuple d'Athènes, bon juge en ma-

* Gloriantur Athenæ armamentario suo, nec sine causa: est enim illud opus & impensa & elegantia visendum. Cujus architectum Philonem ita facundè rationem institutionis suæ in theatro reddidisse constat, ut disertissimus populus non minorem laudem eloquentiæ ejus, quàm arti, tribuerit. *Val. Max. l. 8. cap. 12.*

tière d'éloquence, le trouva aussi disert Orateur que savant Architecte, & n'admira pas moins son talent pour la parole, que son habileté pour les bâtimens. Le même Philon fut chargé du changement qu'on jugea à propos de faire au magnifique temple de Cérès & de Proserpine à Eleusis, dont je parlerai bientôt. *Vitr. lib. 17. in præfat.*

Pour revenir à Périclès, c'est sous son gouvernement aussi long que glorieux, qu'Athènes, enrichie de temples, de portiques, de statues, devint l'admiration de tous les peuples voisins, & qu'elle se rendit presque aussi illustre par la magnificence de ses bâtimens, qu'elle l'étoit d'ailleurs par l'éclat de ses exploits guerriers. Périclès la trouvant dépositaire & maîtresse des trésors publics, c'est-à-dire, des contributions auxquelles chaque ville de la Grece étoit taxée, & qui étoient destinées à l'entretien des troupes & des flottes contre les Perses, crut avoir pourvû suffisamment à la sûreté du pays, ne pouvoir employer plus utilement les sommes qui lui restoit qu'à orner & embellir une ville qui faisoit l'honneur & qui travailloit à la défense de toutes les autres. *Plut. in Perici. p. 158.*

Je n'examine point ici s'il avoit tort ou non, car on lui en fit un crime; ni si cet emploi des deniers publics étoit bien conforme à l'intention de ceux qui

les fournissoient : j'ai dit ailleurs ce qu'on en doit penser. Je me contente de remarquer qu'un homme seul inspira du goût aux Athéniens pour tous les arts ; qu'il mit toutes les mains habiles en mouvement, & qu'il jeta une si vive émulation parmi les plus excellens Ouvriers en tout genre, qu'uniquement occupés du soin d'immortaliser leur nom, ils s'efforçoient à l'envi, dans les ouvrages qu'on confioit à leurs soins, de surpasser la magnificence du dessin par la beauté & l'excellence de l'exécution. On auroit cru qu'il n'y avoit aucun de ces bâtimens auquel il ne fallût un grand nombre d'années & une longue suite d'hommes se succédant les uns aux autres pour l'achever : & l'on voyoit avec étonnement qu'ils avoient tous été portés à une souveraine perfection sous le gouvernement d'un seul homme, & dans un assez petit nombre d'années, eu égard à la difficulté & à la qualité du travail.

Une autre considération, que j'ai déjà touchée ailleurs, en relève encore infiniment le prix : je ne fais ici que copier Plutarque, & je voudrois bien pouvoir approcher de l'énergie & de la vivacité de ses expressions. Pour l'ordinaire la facilité & la promptitude ne communiquent pas aux ouvrages une grace solide & durable, ni une beauté parfaite :

mais le tems associé avec le travail paie bien l'usure du délai, & donne à ces mêmes ouvrages une force capable de les conserver, & de les faire triompher des siècles. C'est ce qui rend encore plus admirables les ouvrages de Périclès, qui ont été achevés en si peu de tems, & qui ont eu une si longue durée. Car dans le moment même qu'ils étoient sortis des mains de l'ouvrier, ils avoient une beauté qui sentoit déjà son antique: & aujourd'hui encore, dit Plutarque, c'est-à-dire, environ six cens ans après, ils ont une fraîcheur de jeunesse, comme s'ils venoient d'être achevés, tant ils conservent encore une fleur de grâce & de nouveauté qui empêche que le tems n'en ternisse l'éclat, comme s'ils avoient en eux-mêmes un principe de jeunesse immortelle, & un esprit de vie incapable de vieillir.

Plutarque rapporte ensuite plusieurs temples & plusieurs bâtimens superbes, auxquels les plus savans Ouvriers avoient travaillé. Périclès avoit choisi Phidias pour avoir l'intendance sur tous ces ouvrages. C'étoit le plus fameux Architecte, & en même tems le plus habile Sculpteur & Statuaire de son tems. J'en parlerai bientôt, quand je traiterai l'article de la Sculpture.

3. *Mausolée.*

LE superbe tombeau qu'Artémise érigea à Mausole son mari, roi de Carie, est un des plus fameux bâtimens de l'antiquité, puisqu'on a cru devoir lui donner place parmi les sept merveilles du monde. Je rapporterai dans l'Article suivant qui regarde la Sculpture, ce que Pline en dit.

4. *Ville & fanal d'Alexandrie.*

ON s'attend bien que tout ce qui part d'Alexandre doit avoir quelque chose de grand, de noble, de frappant. C'est le caractère de la ville qu'il fit bâtir en Egypte, & qui porta son nom. Il chargea Dinocrate de la conduite de cette importante entreprise. L'histoire de cet Architecte est fort singulière.

Vitruv. in Il étoit de Macédoine. Se fiant sur
Præf. lib. 2. son esprit & sur ses grandes idées, il en partit pour se rendre à l'armée d'Alexandre, dans le dessein de se faire connoître de ce Prince, & de lui proposer des vûes qui seroient de son goût. Il prit des lettres de recommandation de ses parens & de ses amis pour les premiers & les plus qualifiés de la Cour, afin d'avoir un accès plus facile auprès du Roi. Il fut fort bien reçu de ceux à qui il s'adressa, qui lui promirent de le

présenter au plutôt à Alexandre. Comme ils différoient de jour à autre, sous prétexte d'attendre une occasion favorable, il prit leurs remises pour une défaite, & résolut de se produire lui-même. Il étoit d'une taille avantageuse : il avoit le visage agréable, & l'abord d'une personne de naissance. Ainsi, comptant sur sa bonne mine, il se dépouilla de ses habits ordinaires, s'huila tout le corps, se couronna d'une branche de peuplier, & couvrant son épaule gauche d'une peau de lion, prit une massue en sa main, & dans cet équipage s'approcha du trône sur lequel le Roi étoit assis, & rendoit la justice. La nouveauté de ce spectacle ayant fait écarter la foule, il fut apperçu d'Alexandre, qui en fut surpris, & l'ayant fait approcher lui demanda qui il étoit. Il lui répondit, „ Je „ suis l'Architecte Dinocrate Macédo- „ nien, qui apporte à Alexandre des „ pensées & des dessins dignes de sa „ grandeur. “ Le roi l'écouta. Il lui dit qu'il songeoit à tailler le mont Athos en forme d'un homme, qui tiendrait en sa main gauche une grande ville, & en sa droite une coupe qui recevrait les eaux de tous les fleuves qui découlerent de cette montagne pour les verser dans la mer. Alexandre, goûtant ce dessin gigantesque, lui demanda s'il y avoit des

campagnes aux environs de cette ville qui pussent fournir des bleds pour la faire subsister; & ayant reconnu qu'il en auroit fallu faire venir par mer, il dit qu'il louoit la hardiesse de l'invention, mais qu'il ne pouvoit approuver le choix du lieu où il prétendoit l'exécuter. Il le retint cependant auprès de lui, ajoutant qu'il feroit usage de son habileté pour d'autres entreprises.

En effet Alexandre, dans le voyage qu'il fit en Ægypte, y ayant découvert un port qui avoit un fort bon abri & un abord facile, qui étoit environné d'une campagne fertile, & qui avoit beaucoup de commodités à cause du voisinage du Nil, il commanda à Dinocrate d'y bâtir une ville, qui fut, de son nom, appelée Alexandrie. L'art de l'Architecte & la magnificence du Prince, concoururent à l'envi pour l'embellir, & semblèrent s'épuiser pour la rendre une des plus grandes & des plus magnifiques villes du monde. Elle étoit environnée d'une grande étendue de murailles, & fortifiée de tours. Il y avoit un port, des aqueducs, des fontaines, des canaux d'une grande beauté; un nombre presque infini de maisons pour les habitans, des places & des bâtimens magnifiques, des lieux publics pour les Jeux & pour les Spectacles; enfin des temples & des palais

lais si spacieux & en si grand nombre, qu'ils occupoient presque le tiers de toute la ville. J'ai marqué ailleurs comment Alexandrie étoit devenue le centre du commerce de l'Orient & de l'Occident.

Un bâtiment considérable qu'on fit quelque tems après dans le voisinage de cette ville, la rendit encore plus célèbre : j'entends le fanal de l'île de Pharos. Les ports étoient ordinairement munis de tours, tant pour les défendre, que pour servir la nuit à guider ceux qui navigeoient sur la mer, par le moyen des feux qu'on y allumoit. Ces tours étoient d'abord d'une structure fort simple : mais Ptolémée Philadelphie en fit faire une, dans l'île de Pharos, si grande & si magnifique, que quelques-uns l'ont mise parmi les merveilles du monde : elle coûta huit cens talens, c'est-à-dire, huit cens mille écus.

L'île de Pharos étoit éloignée du continent de sept stades, c'est-à-dire, de plus d'un quart de lieue. Elle avoit un promontoire ou une roche, contre laquelle les flots de la mer se brisoient. Ce fut sur cette roche que Ptolémée Philadelphie fit bâtir de pierre blanche la tour du Phare, ouvrage d'une magnificence surprenante, à plusieurs étages voûtés, à-peu-près comme la tour de Babylone qui avoit huit étages. Il en

Strab. ibid.

Plin. lib. 39.

cap. 12.

donna l'intendance à un célèbre Architecte nommé *Sostrate*, qui grava sur la tour cette inscription : *Sostrate Cnidien , fils de Dexiphane , aux dieux Sauveurs , en faveur de ceux qui vont sur mer.* On peut voir dans l'histoire de Philadelphie ce qui s'est dit sur cette inscription.

Le Géographe de Nubie. Un Auteur, qui vivoit il y a environ six cens ans, parle de la tour du Phare comme d'un édifice qui subsistoit encore de son tems. La hauteur de la tour, selon lui, est de trois cens coudées, c'est-à-dire, de quatre cens cinquante pieds, ou de soixante & quinze toises. Un Scholiaste de Lucien manuscrit, cité par Isaac Vossius, assure que pour la grandeur elle pouvoit être comparée aux pyramides d'Égypte; qu'elle étoit quarrée; que ses côtés avoient près d'une stade de long, près de cent quatre toises; que de son sommet on découvroit jusqu'à cent milles loin, c'est-à-dire, environ jusqu'à trente ou quarante lieues.

Cette tour prit bientôt le nom de l'île; & fut appelée *Phare*: & ce nom a passé aux autres tours construites pour le même usage. L'île où elle étoit bâtie devint péninsule dans la suite du tems. La Reine *Cléopatre* la joignit à la terre par une chaussée & par un pont qui alloit de la chaussée à l'île: travail important, dont fut chargé l'Architecte *Dexiphane*, natif

de l'île de Cypre. Elle lui donna pour récompense une charge considérable auprès de sa personne, & la conduite de tous les bâtimens qu'elle fit construire ensuite. On croit qu'il vaut mieux attribuer cet ouvrage à Ptolémée Philadelphie.

On voit en plus d'une occasion que les habiles Architectes étoient fort estimés & fort honorés chez les Anciens. Les habitans de Rhodes avoient assuré une pension considérable à Diognète leur concitoyen, pour récompense des machines de guerre qu'il leur avoit construites. Il survint un Architecte étranger, il se nommoit Callias, qui fit un essai, en petit, d'une machine capable, selon lui, d'enlever quelque poids que ce pût être, & de triompher par-là de toutes les autres machines. Diognète, jugeant la chose absolument impossible, ne rougit point d'avouer qu'elle étoit au dessus de sa science. La pension de celui-ci fut assignée à Callias, comme beaucoup plus habile que lui. Quand Démétrius Poliorcète se prépara à faire approcher sa terrible *Hélépole* des murs de Rhodes qu'il assiégeoit, les habitans sommerent Callias de faire usage de sa machine. Il déclara qu'elle étoit trop foible pour pouvoir enlever de si pesans fardeaux. Les Rhodiens sentirent pour lors l'énorme faute qu'ils avoient commise en traitant avec une telle in-

*Vitr. l. 10.
cap. 22.*

gratitude un citoyen à qui ils avoient de si grandes obligations. Ils prièrent avec instance Diognète de vouloir secourir sa patrie exposée au dernier danger. Il refusa d'abord, & demeura inflexible à leurs prières. Mais quand il vit que les Prêtres & les enfans des plus nobles de la ville, baignés de larmes, venoient implorer son secours, il se rendit enfin, & céda à un spectacle si touchant. Il s'agissoit d'empêcher que les ennemis n'approchassent leur formidable machine de la muraille. Il en vint à bout sans beaucoup de peine, ayant fait inonder le terrain par où l'Hélépole devoit passer; ce qui la rendit absolument inutile, & obligea Démétrius de lever le siège après s'être accommodé avec les Rhodiens. Diognète fut comblé d'honneurs, & sa pension rétablie au double.

5. Les quatres principaux temples de la Grèce.

Vitr. in VITRUE dit qu'il y avoit entr'autres
Præf. lib. 7. quatre temples chez les Grecs qui étoient bâtis de marbre, & enrichis de si beaux ornemens, qu'ils faisoient l'admiration des plus habiles connoisseurs, & étoient devenus comme la règle & le modele des bâtimens dans les trois Ordres d'Architecture. Le premier de ces Ouvrages est le temple de Diane à Ephèse. Le se-

cond est celui d'Apollon dans la ville de Milet. Ils étoient l'un & l'autre d'Ordre Ionique. Le troisieme est le temple de Cérès & de Proserpine à Eleusis, qu'Ictinus fit d'Ordre Dorique, d'une grandeur extraordinaire, capable de contenir trente mille personnes: car il s'en trouvoit autant, & souvent plus, à la célèbre procession de la fête d'Eleusis. D'abord ce temple étoit sans colonnes au-dehors, pour laisser plus de place à l'usage des sacrifices. Mais Philon ensuite, au tems que Démétrius de Phalére commandoit à Athènes, y mit des colonnes sur le devant, pour rendre cet édifice plus majestueux. Le quatrieme enfin est le temple de Jupiter Olympien à Athènes, d'Ordre Corinthien. Pisistrate l'avoit commencé, mais il étoit demeuré imparfait après sa mort, à cause des troubles qui survinrent dans la République. Plus de trois cens ans après, Antiochus Epiphane, roi de Syrie, se chargea de faire la dépense nécessaire pour achever la Nef du temple qui étoit fort grande, & pour les colonnes du Portique. Cossutius, citoyen Romain, qui s'étoit rendu célèbre parmi les Architectes, fut choisi pour exécuter ce grand Ouvrage. Il y acquit beaucoup d'honneur, cet édifice étant estimé tel, qu'il y en avoit peu qui en pussent égaler la magnificence. Ce Cos-

Herod. lib. 8. cap. 65.
Strab. lib. 9. pag. 325.

Vitrav. ibid. Liv. 1. b. 41. n. 22.

furius fut un des premiers parmi les Romains qui bâtit à la maniere des Grecs. Il me donnera occasion de parler de quelques édifices de Rome, qui souvent ont eu des grecs pour Architectes, & par cet endroit rentrent en quelque sorte dans mon plan.

6. Bâtimens célèbres à Rome.

L'ART de bâtir a été presque aussi tôt connu dans l'Italie que dans la Grèce, s'il est vrai que les Toscans n'eussent pas encore eu de commerce avec les Grecs, lorsqu'ils inventerent la composition d'un Ordre particulier, qui s'appelle encore aujourd'hui de leur nom. Le tombeau que Porfenna roi d'Etrurie, se fit élever proche de Clusium pendant qu'il vivoit, marque la grande connoissance qu'on y avoit alors de cet art. Cet édifice étoit de pierre, & construit à-peu-près de la même maniere que le Labyrinthe bâti par Dédale dans l'île de Crète, si le tombeau étoit tel que Varron l'a décrit dans un passage que Pline rapporte.

*Plin. lib. 36.
cap. 13.*

Le premier Tarquin avoit un peu auparavant fait faire à Rome des travaux fort considérables ; car ce fut lui qui le premier environna cette ville d'une muraille de pierres. Il jeta aussi les fondemens du temple de Jupiter Capitolin, que son petit-fils Tarquin le superbe

acheva avec beaucoup de dépense, ayant pour cela fait venir les meilleurs ouvriers d'Etrurie. Les citoyens Romains ne furent point dispensés de ce travail; & , * quoiqu'il fut très-pénible & très-acablant, étant ajouté aux fatigues de la guerre, ils ne s'en trouverent point surchargés, tant ils avoient de joie & se croyoient honorés de construire de leurs propres mains les temples de leurs dieux.

Ce même Tarquin l'Ancien fit ** deux autres ouvrages, moins éclatans à la vérité pour le dehors, mais d'un travail & d'une dépense encore plus considérables: ouvrages, dit Tite-Live, auxquels la magnificence de nos jours, portée ce semble au suprême degré, n'a presque pu rien faire d'égal.

Un de ces ouvrages étoit les décharges & les conduits souterrains destinés à recevoir toutes les ordures & toutes les immondices de la ville, dont les restes donnent encore aujourd'hui de l'admiration, & étonnent par la hardiesse de l'entreprise, & par la grandeur des dé-

* Qui cum haud parvus & ipse militiae adderetur labor, minus tamen plebs gravabatur, se templa deum ex aedificare manibus suis. *Liv. lib. 1. n. 56.*

** Quae (plebs) post hac & ad alia, ut specie minora, sic laboris aliquanto ma-

joris, traducebatur opera: foros in circos faciendos, cloacamque maximam receptaculum omnium purgamentorum urbis sub terram agenda; quibus duobus operibus vix nova haec magnificentia quicquam adaequare potuit. *Liv. ibid.*

penfes qu'il a fallu faire pour la conduire à fa fin. En effet , de quelle épailleur & de quelle folidité devoient être ces voûtes , conduites depuis l'extrémité de la ville jufqu'au Tibre , pour avoir pu foutenir pendant tant de fiècles , fans s'ébranler le moins du monde , l'énorme poids des grands rues de Rome bâties deffus , dans lesquelles palfoient des voitures fans nombre , & d'une charge immense !

*Plin. lib. 30.
cap. 2.*

M. Scaurus , pour orner pendant fon Edilité la fcène d'un Théâtre qui ne devoit durer qu'un mois tout au plus , avoit fait préparer trois cens foixante colonnes de marbre , dont plufieurs avoient trente-huit pieds de hauteur. Quand le tems du fpectacle fut fini , il fit conduire toutes ces colonnes dans fa maifon. L'Entrepreneur , chargé de l'entretien des Egoûts , exigea de cet Edile qu'il s'engageât à payer le dommage que le transport de tant de colonnes fi peſantes pourroit causer à ces voûtes , qui depuis Tarquin l'Ancien , c'eſt-à-dire , depuis près de huit cens ans , étoient toujours demeurées immobiles : & elles foutinrent encore une fi violente ſecouſſe fans s'ébranler.

Au reſte ces conduits ſouterrains contribuoient infiniment à la propreté des maifons & des rues , auſſi-bien qu'à la pureté & à la ſalubrité de l'air. Les eaux de ſept ruiſſeaux qu'on avoit réunies en-

semble, & qu'on lâchoit fréquemment, nétoyoient parfaitement ces fosses souterraines en fort peu de tems, & entraînoient avec elles toutes les immondices dans le Tibre.

De pareils travaux, quoique cachés sous la terre & ensevelis dans les ténèbres, paroîtront sans doute à tout juge équitable, plus digne de louanges que les édifices les plus magnifiques & que les palais les plus superbes. Ceux-ci conviennent à la majesté des Rois, mais ne rehaussent point leur mérite, &, à proprement parler, ne font honneur qu'à l'habileté de l'Architecte : au lieu que les autres marquent des Princes qui connoissent le vrai prix des choses, qui ne se laissent point éblouir à un vain éclat, qui sont plus occupés de l'utilité publique que de leur propre gloire, & qui cherchent à étendre leurs services & leurs bienfaits jusques dans la postérité la plus reculée : digne objet de l'ambition d'un Prince !

Après que les Tarquins eurent été chassés de Rome, le peuple ayant aboli le gouvernement monarchique, & repris la souveraine autorité, ne songea plus qu'à étendre les bornes de son Etat. Lorsque dans la suite il eut plus de commerce avec les Grecs, il commença à élever des bâtimens plus superbes & plus

53 DE L'ARCHITECTURE.

réguliers. Car ce fut des Grecs que les Romains apprirent l'excellence de l'Architecture : avant cela leurs édifices n'avoient rien de recommandable que leur solidité & leur grandeur. De tous les Ordres, ils ne connoissoient que l'Ordre Toscan. Ils ignoroient presque entièrement la Sculpture, & n'avoient pas même l'usage du marbre : du moins ne savoient-ils ni le polir, ni en faire des colonnes, ou d'autres ouvrages, qui par leur éclat & l'excellence du travail, fissent paroître de la richesse dans les lieux où ils pouvoient être employés.

Ce n'est, à proprement parler, que vers les derniers tems de la République & sous les Empereurs, c'est-à-dire, lorsque le luxe fut devenu dominant à Rome, que l'Architecture y parut dans tout son éclat. Quelle foule de bâtimens superbes & d'ouvrages magnifiques, qui font encore l'ornement de Rome ! le Panthéon, les Thermes, l'Amphithéâtre nommée le Colisée, les Aqueducs, les grands chemins, la Colonne de Trajan, celle d'Antonin. Le fameux pont sur le Danube, bâti par l'ordre de Trajan, auroit suffi pour immortaliser son nom. Il avoit vingt piles pour porter les arches, épaisses chacune de soixante pieds, hautes de cent cinquante sans compter les fondemens, & à cent soixante-dix pieds

*Plin. lib. 31.
cap. 6.*

*Dio. l. 68.
pag. 776.*

l'une de l'autre , ce qui fait en tout sept cens quatre-vingt-quinze toises de large. C'étoit néanmoins l'endroit de tout le pays où le Danube étoit le plus étroit : mais il y étoit aussi le plus rapide & le plus profond ; & c'est ce qui paroissoit un obstacle insurmontable à l'industrie humaine. Il fut impossible d'y faire des batardeaux pour fonder les piles. Au lieu de cela il falut jeter dans le lit de la riviere une quantité prodigieuse de divers matériaux , & par ce moyen former des manieres d'empatemens qui s'élevassent jusques à la hauteur de l'eau , pour pouvoir ensuite y construire les piles , & tout le reste du bâtiment. Trajan avoit fait ce pont pour s'en servir contre les barbares : Adrien son successeur craignit au contraire que les barbares ne s'en servissent contre les Romains , & en fit abattre les arches. Apollodore de Damas fut l'Architecte qui présida à la construction de ce pont : il avoit travaillé à beaucoup d'autres ouvrages sous Trajan. Il eut une fin bien triste.

L'Empereur Adrien avoit fait construire un temple en l'honneur de Rome & de Rome & de Vénus , au fond & au haut duquel elle étoient placées , assises chacune sur un trône : on a lieu de croire que lui-même en avoit dressé le plan , & donné les mesures , parce qu'il se pi-

Dio. l. 69.

P. 789. 790.

quoit d'exceller en toutes sortes d'arts & de sciences. Après qu'il fut bâti, Adrien en envoya le dessin à Apollodore. Il se souvenoit, qu'un jour s'étant voulu mêler de donner son avis sur quelque édifice dont Trajan entretenoit Apollodore, cet Architecte l'avoit renvoyé avec mépris, comme parlant de chose qu'il n'entendoit point. Aussi ce fut pour lui insulter, & lui montrer qu'on pouvoit faire quelque chose de grand & de parfait sans lui, qu'il lui envoya le dessin de ce temple, avec ordre exprès de lui en mander son avis. Apollodore n'étoit pas né flateur, & il sentoiten bien l'insulte qu'on lui vouloit faire. Après avoir loué la beauté, la délicatesse, la magnificence du bâtiment, il ajouta que, puisqu'on lui ordonnoit de dire sa pensée, il ne pouvoit dissimuler qu'il y trouvoit un défaut : c'est que, s'il prenoit envie aux déesses de se lever, elles courroient risque de se casser la tête, parce que la voûte étoit trop écrasée, & le temple non assez exhaussé. L'Empereur sentit dans le moment la faute grossière & irréparable qu'il avoit faite, & ne put s'en consoler. L'Architecte en porta la peine, & sa trop grande franchise, qui n'étoit peut-être pas assez mesurée ni assez respectueuse, lui coûta la vie.

*Sueton. in
Nerone, c. 31.*

Je n'ai point mis au nombre des bâti-

mens magnifiques de Rome le palais ,
 appelé la Maison dorée , que Néron fit
 élever dans Rome , quoique peut-être
 on n'ait jamais rien vû de pareil pour
 l'étendue de l'espace qu'il renfermoit ,
 pour la beauté des jardins , pour le
 nombre & la délicatesse des portiques ,
 pour la somptuosité des édifices , où l'or ,
 les perles , les pierreries , & toutes les
 autres matières précieuses , brilloient de
 toutes parts. Je ne crois pas qu'il soit per-
 mis de donner le nom de magnificence ,
 à un palais bâti des dépouilles & cimen-
 té en quelque sorte du sang des citoyens.
 Aussi Suétone dit-il que les bâtimens de
 Néron furent plus ruineux à l'Empire ,
 que toutes les autres folies. *Non in alia re
 damnosior quàm in ædificando.*

Cicéron en auroit jugé encore bien
 plus sévèrement , lui qui ne rangeoit au
 nombre des dépenses véritablement loua-
 bles que celles qui avoient pour objet l'u-
 tilité publique , comme les murs des villes
 & des citadelles , les arsenaux , les ports ,
 les aqueducs , les grands chemins , &
 d'autres pareilles. Il portoit la rigidité
 jusqu'à improuver les théâtres , les
 portiques , & même les nouveaux tem-
 ples ; & il s'appuyoit de l'autorité de
 Démétrius de Phalere , qui condamnoit
 nettement les dépenses excessives que

*Cic. lib. 2. de
 Offic. n. 6.*

Péricles avoit employées pour de pareils édifices.

Cic. l. 1. de Offic. n. 139.
 140. Le même Cicéron fait d'excellentes réflexions sur les bâtimens des particuliers : car certainement sur cet article comme sur tous les autres, il y a une distinction à faire pour les Princes. Il * veut que les personnes qui tiennent le premier rang dans un Etat, soient logées honorablement, & qu'elles soutiennent leur dignité par le bâtiment qu'elles occupent, de sorte pourtant que le bâtiment ne fasse pas leur principal mérite, & que ce soit le Maître qui fasse honneur à la maison, & non la maison au Maître. Il recommande aux grands Seigneur qui bâtissent, d'éviter avec soin les dépenses excessives qu'entraîne la magnificence des édifices : dépenses qui deviennent d'un exemple funeste & contagieux dans une ville, la plupart ne manquant pas & se faisant un mérite d'imiter les Grands, & quelquefois même de les surpasser. Ces palais ainsi multipliés font honneur, dit-on, à une ville. Ils la deshonnorent plutôt, si l'on en veut juger sainement, parce

* Ornanda est dignitas domo, non ex domo dignitas tota querenda : nec domo Dominus, sed Domino domus honestanda est . . . Cavendum est etiam, praesertim si ipse aedifices, ne extra modum sumptu & magnificentia prodeas Quo in genere multum malitiam in exemplo est : studiosè enim plerique, praesertim in hac parte, facta principum imitantur.

qu'ils la corrompent, en lui rendant pour toujours le luxe & le faste nécessaires, par la somptuosité des meubles, & par les autres ornemens précieux qu'exige un bâtiment superbe; outre que souvent ils sont la cause de la ruine des familles.

Caton dans son livre sur la vie rustique, donne un conseil bien sage. Quand * il s'agit de bâtir, dit-il, il faut délibérer long-tems, (& souvent ne point bâtir :) mais quand il s'agit de planter, il ne faut point délibérer, mais planter sans délai.

En cas qu'on bâtisse, la prudence demande qu'on prenne de justes précautions. *Vitruv. Prae-fat. lib. 10.*

» Autrefois, dit Vitruve, il y avoit à
 » Ephese une loi très-sévère, mais très-
 » juste, par laquelle les Architectes qui
 » entreprenoient un ouvrage public
 » étoient tenus de déclarer ce qu'il de-
 » voit coûter, de le faire pour le prix
 » qu'ils avoient demandé, & d'y obliger
 » tous leurs biens. Quand l'ouvrage étoit
 » achevé, ils étoient récompensés & ho-
 » norés publiquement, si la dépense étoit
 » telle qu'ils avoient dit. Si elle n'excé-
 » doit que du quart ce qui étoit porté
 » par le marché, le surplus étoit fourni
 » des deniers publics. Mais quand elle
 » passoit le quart, l'excédent étoit sur le

* *Ædificare diu cogitare | tare non oportet, sed fa-
 oportet, conferere cogi- | cere.*

„ compte de l'Architecte. Il seroit à sou-
 „ haïr, continue Vitruve, que les Ro-
 „ mains eussent un pareil règlement pour
 „ leurs bâtimens tant publics que parti-
 „ culiers : il empêcheroit la ruine de bien
 „ des personnes. „

Cette réflexion est bien sensée, & mon-
 tre dans Vitruve un caractère bien esti-
 mable, & un grand fonds de probité,
 qui brille en effet dans tout son ouvrage,
 & ne lui fait pas moins d'honneur que
 son extrême habileté. Il exerçoit sa pro-
 fession avec un désintéressement & une
 noblesse, bien rares dans ceux qui s'en
 mêlent, * La réputation, non l'argent,
 étoit son motif. Il avoit appris de ses
 Maîtres, dit-il, qu'il faut qu'un Archi-
 recte attende qu'on le prie de prendre
 la conduite d'un Ouvrage, & qu'il ne
 peut, sans rougir, faire une demande
 qui le fait paroître intéressé, puisqu'on
 fait qu'on ne sollicite pas les gens pour
 leur faire du bien, mais pour en re-
 cevoir.

Lib. 1. cap. 1. Il exige, pour cette profession, une

* Ego autem, Cæsar, non ad pecuniam parandam ex arte dedi studium, sed potius tenuitatem cum bona fama, quam abundantiam cum infamia sequendam probavi. Ceteri Architecti rogant & ambiunt, ut architectentur :

mihi autem à præceptoribus est traditum, rogatum non rogantem oportere suscipere curam, quod ingenuus color movetur pudore petendo rem suspiciosam. Nam beneficium dantes, non accipientes, ambiuntur. *Vitruv.*

étendue de connoissance qui étonne. Il faut, selon lui, que l'Architecte soit ingénieux & laborieux tout ensemble : car l'esprit sans le travail, & le travail sans l'esprit, ne rendirent jamais aucun ouvrier parfait. Il doit donc savoir dessiner, être instruit dans la Géométrie, n'être pas ignorant de l'Optique, avoir appris l'Arithmétique, savoir beaucoup de l'Histoire, avoir bien étudié la Philosophie, avoir connoissance de la Musique, & quelque teinture de la Médecine, de la Jurisprudence, & de l'Astrologie. Il entre ensuite dans le détail, & montre en quoi chacune de ces connoissances peut aider un Architecte.

Quand il vient à la Philosophie, outre ce que la Physique peut lui fournir de connoissances nécessaires pour son art, il la considère par rapport aux mœurs. » L'étude de la Philosophie, dit-il, sert
 » aussi à rendre parfait l'Architecte, qui
 » doit avoir l'ame grande & hardie sans
 » arrogance, équitable & fidele, &, ce
 » qui est le plus important, tout-à-fait
 » exempt de avarice : car il est impossible
 » que sans fidélité & sans honneur on
 » puisse jamais rien faire de bien. Il ne
 » doit donc point être intéressé, & doit
 » moins songer à s'enrichir qu'à acquérir
 » de l'honneur & de la réputation par
 » l'Architecture, ne faisant jamais rien

» d'indigne d'une profession si honora-
 » ble : car c'est ce que prescrit la Phi-
 » losophie. »

*Plut. in prac.
 reip. ger.
 pag. 802.*

Vitruve ne s'avise pas de demander , pour un Architecte , le talent de la parole , dont même souvent il est à propos de se défier , comme nous le marque un assez bon mot que Plutarque nous a conservé. Il s'agissoit d'un bâtiment considérable que les Athéniens vouloient faire construire , pour l'exécution duquel deux Architectes se présenterent devant le peuple. L'un , beau parleur , mais peu habile dans son art , charma & éblouit toute l'assemblée par la maniere élégante dont il s'exprima en exposant le plan qu'il se proposoit de suivre.. L'autre , aussi mauvais orateur qu'il étoit excellent architecte , se contenta de dire aux Athéniens :
 * *Messieurs , je ferai comme celui-ci vient de parler.*

J'ai cru ne pouvoir mieux terminer cet Article qui regarde l'Architecture , qu'en donnant quelque idée de l'habileté & des mœurs de celui , qui , au jugement de tous les connoisseurs , l'a enseignée & exercée avec le plus de réputation.

* *Ἄνδρες Ἀθηναῖοι εἰς ὅτις ἔρχεν , ἐγὼ πείσω.*



CHAPITRE QUATRIEME.

DE LA

SCULPTURE.

§. I. *Des différentes especes renfermées dans la Sculpture.*

LA Sculpture est un Art qui par le moyen du dessin & de la matiere solide imite, les objets palpables de la nature. Elle a pour matiere le bois, la pierre, le marbre, l'ivoire; différens métaux, comme l'or, l'argent, le cuivre; les pierres précieuses, comme l'agate, & autres pareilles. On travaille sur ces matieres, ou en creusant, ou en relief. Cet Art comprend aussi la fonte, qu'on subdivise en l'art de faire des figures de cire, & en celui de les fondre de toutes sortes de métaux. J'entends ici par Sculpture toutes ces différentes especes.

Les Sculpteurs & les Peintres ont eu souvent parmi eux de grandes disputes sur la prééminence de leur profession; les premiers se voulant prévaloir de la durée de leurs ouvrages, les autres leur opposant l'effet du mélange & de la vivacité des couleurs. Mais, sans entrer dans une question qui n'est pas facile à

décider , on peut considérer la Sculpture & la Peinture comme deux Sœurs , qui n'ont qu'une origine , & dont les avantages doivent être communs ; je dirois presque comme un même Art , dont le dessin est l'ame & la règle , mais qui travaille diversement , & sur différentes matieres.

Il est difficile & peu important de démêler , dans l'obscurité des siècles éloignés , les premiers Inventeurs de la Sculpture. Son origine remonte jusqu'à celle du monde ; & l'on peut dire que Dieu fut le premier Statuaire , lorsqu'ayant créé tous les Etres , il sembla redoubler d'attention pour former le corps de l'homme , à la beauté & à la perfection duquel il parut travailler avec une sorte de complaisance.

Long - tems après qu'il eut achevé ce chef - d'œuvre de ses mains toutes puissantes , il voulut être honoré principalement par le ministère des Sculpteurs dans la construction de l'Arche d'alliance , dont il donna lui - même l'idée au Législateur des Hébreux. Mais en quels termes parle - t - il de cet Ouvrier admirable qu'il y vouloit employer ? Je ne crains point de les rapporter une seconde fois. *J'ai choisi* , dit - il à son Prophète , *un homme de la Tribu de Juda , que j'ai rempli de mon esprit , de sagesse , d'in-*

telligence, & de science en toutes sorte d'ouvrages, pour inventer tout ce qui peut se faire d'or ou d'argent, de bronze ou de marbre, de bois différens ou de pierres précieuses. Ne semble-t-il pas qu'il s'agit d'inspirer le Prophète même pour donner des loix à son peuple ? Il parle de même des Ouvriers destinés à bâtir & à orner le Temple de Jérusalem.

Rien ne releveroit tant le mérite de la Sculpture qu'une si noble destination, si elle l'avoit remplie fidelement. Mais long-tems avant la construction du Temple & même du Tabernacle, elle s'étoit vendue honteusement à l'Idolâtrie, qui par son moyen remplit l'univers des statues de ses fausses divinités, qu'elle exposoit à l'adoration des peuples. On voit dans * l'Ecriture qu'une des causes qui ont donné le plus de cours à ce culte impie, a été l'extrême beauté que les Ouvriers s'efforçoient à l'envi de donner aux statues. L'admiration que cau-
soit la vûe de ces excellens ouvrages de l'art, étoit une espece d'enchantement, qui, en frappant les sens, faisoit illusion aux esprits, & entraînoit toute la multitude. » C'est de cette séduction gé-

Baruc. lib.

* Provenit ad horum culturam . . . artificis eximia diligentia . . . Multitudo hominum abducta per speciem operis, cum, qui ante tempus tanquam homo honoratus fuerat, nunc deum æstimaverunt. Et hæc fuit humanæ vitæ deceptio. *Sap. XIV. 18. 21.*

» nérale dans tout l'univers, que Jérémie avertissoit les Israélites de se bien
 » donner de garde, quand ils verroient
 » à Babylone les statues d'or & d'argent
 » portées avec pompe dans les grandes
 » solennités. Pour lors, dit le Prophète,
 » pendant que toute la multitude, pé-
 » nétrée de vénération & de crainte,
 » se prosternera devant ces idoles, dites
 » en vous-mêmes, » (car la captivité
 où étoit réduit le peuple de Dieu dans
 une terre étrangère, ne lui permettoit
 pas de s'expliquer hautement) » dites
 » en vous-mêmes : C'EST VOUS,
 » SEIGNEUR, * QU'IL FAUT ADORER.

Il faut avouer aussi que la Sculpture ne contribua pas peu à la corruption des mœurs par la nudité des images, & par des représentations contraires à la pudeur, comme les payens même l'ont reconnu. J'en fais la remarque de bonne heure, afin que dans tout ce que je dirai dans la suite à la louange de la Sculpture, on voye que je distingue l'excellence de l'Art en lui-même, de l'abus que les hommes en ont fait.

Plin. l. 34. Les Sculpteurs ont commencé à travailler sur de la terre, soit pour former des statues, soit pour faire des moules

* *Visa itaque turba de retro & ab antè adorantes, dicite in cordibus vestris :* | *Te oportet adorari, Domine.*

& des modeles. C'est ce qui a fait dire au Statuaire Praxitèle, que les ouvrages en fonte, au ciseau, & au burin, devoient leur naissance à l'Art de faire des figures de terre, appelé *Plastice*. On prétend que Démarate, pere de Tarquin l'Ancien, qui se réfugia de Corinthe dans l'Errurie, y amena avec lui beaucoup d'Ouvriers habiles dans cet Art, & y en fit naître le goût, qui de là-se communiqua au reste de l'Italie. Les statues qu'on y érigea aux dieux, n'étoient d'abord que de terre, auxquelles, pour tout ornement, on donnoit une couleur de rouge. Des * hommes, qui honoroient sincerement de tels dieux, ne doivent pas, dit Pline, nous faire honte. Ils ne faisoient cas de l'or & de l'argent ni pour eux-mêmes, ni pour leurs dieux. Juvénal appelle une statue, comme celle que Tarquin l'Ancien fit mettre dans le temple du pere des Dieux, *le Jupiter de terre, que l'or n'avoit point gâté ni souillé.*

Ficililis, & nullo violatus Jupiter auro.

On ** ne commença que fort tard à

* Hæ tum effigies deorant erant laudatissimæ. Nec pernitet nos illorum, qui tales deos coluere. Aurum enim & argentum ne diis quidem conficiebant. *Plin.*

** Acilius Glabrio duumvir, statuam auratam, quæ prima omnium in Italia statua aurata est, patri Glabroni posuit. *Liv. lib. 40. n. 34.*

Rome à y mettre des statues dorées.

AN. M. 3820. L'époque en est marquée sous le Consulat de P. Cornel. Cethégus, & M. Bæbius Tamphilus, l'année de Rome 571 ou 573.

Plin. lib. 35. cap. 12. On fit aussi dans la suite des portraits de plâtre & de cire. L'invention en est attribuée à Lyfistratè de Sicyone, frere de Lyfippe.

On voit que les Anciens ont fait des statues presque de toutes sortes de bois. Il y avoit à Sicyone une image d'Apollon qui étoit de buis. A Ephèse celle de Diane étoit de cèdre selon quelques-uns, aussi-bien que le toit du temple. Le citronier, le cyprès, le palmier, l'olivier, l'ébène, la vigne, en un mot tous les arbres qui ne sont point sujets à se corrompre, ni à être endommagés des vers, étoient employés pour faire des statues.

Plin. lib. 36. cap. 4. Le marbre devint bientôt la matiere la plus ordinaire & la plus recherchée des ouvrages de Sculpture. On croit que Dypéne & Scyllis, tous deux de Crète, en firent les premiers usage à Sicyone, qui a été long tems comme le centre & l'école des arts : ils vivoient vers la Le. Olympiade, un peu avant que Cyrus régnât en Perse.

Deux freres, Bupale & Athenis, se rendirent fort illustres dans l'art de tailler le marbre du tems d'Hipponax, c'est-à-dire

AN. M. 3464.

dire vers la LX Olympiade. Ce Poète étoit fort laid de visage. Ils firent son portrait pour l'exposer à la risée des spectateurs. Hipponax entra dans une fureur plus que poétique, & fit contr'eux des vers si sanglans, que, selon quelques-uns, ils se pendirent de honte & de douleur. Mais ce fait ne peut pas être véritable, puisqu'il y a eu des ouvrages d'eux faits depuis ce tems-là.

Dans ces commencemens on ne se servoit que de marbre blanc tiré de l'île de Paros. On prétend qu'en taillant des blocs de marbre on y trouvoit quelquefois des figures naturelles d'un Silene, d'un dieu Pan, d'une baleine, & d'autres poissons. Le marbre jaspé & tacheté devint ensuite fort à la mode. On le tiroit principalement des carrieres de Chio : & bientôt presque tous les pays en fournirent.

On trouva, & l'on croit que ce fut dans la Carie, le moyen de couper un gros bloc de marbre en plusieurs parties assez minces, pour incruster les murailles des maisons. Le Palais du Roi Mausole à Halicarnasse est la plus ancienne maison où il paroisse qu'on ait fait usage de ces incrustations de marbre qui en faisoient un des plus grands ornemens.

L'usage de l'ivoire dans les ouvrages de Sculpture étoit connu dès les premiers

Odyss. Δ *v.* 75. tems de la Grèce. Homère en parle , quoiqu'il ne parle jamais des éléphans.

L'art de fondre l'or & l'argent est de l'antiquité la plus reculée , sans qu'on en puisse précisément marquer l'origine. Les dieux de Laban que Rachel vola , paroissent avoir été de fonte. Les bijoux offerts à Rébecca étoient d'or fondu. Avant que de sortir de l'Egypte , les Israélites y avoient vû des statues de fonte , qu'ils imiterent en fondant le veau d'or ; & depuis ils firent le serpent d'airain. Dès-lors toutes les nations de l'Orient avoient des dieux de fonte , *deos conflátiles* ; & Dieu défendit sous peine de mort à son peuple de les imiter. Dans la construction du Tabernacle , les ouvriers n'inventerent pas l'art de la fonte : Dieu ne fit que diriger leur goût. Il est marqué que Salomon fit fondre les figures employées dans le temple & ailleurs près de Jéricho , parce que la terre y étoit argilleuse , *in argillosa terra* : ce qui montre qu'ils avoient déjà la même manière que nous pour fondre de très-grosses masses.

Il seroit à souhaiter que l'on trouvât dans les Auteurs grecs ou latins de quelle sorte les Anciens fondoient leurs métaux pour en faire des figures. L'on voit par *Plin. lib. 37.* ce que Pline en a écrit , qu'ils se servoient quelquefois de moules de pierre.

Vitruve parle d'une espèce de pierres *Vitruv. l. 2.* qui se trouvoient aux environs du lac *cap. 7.* de Volsène, & en d'autres endroits d'Italie, lesquelles résistoient à la violence du feu, & dont l'on faisoit des moules pour jetter diverses sortes d'ouvrages. Les Anciens avoient l'art de mêler dans *Plin. lib. 34.* la fonte différens métaux pour exprimer *cap. 14.* dans les statues différentes passions, différens sentimens, par la diversité des couleurs.

Il y a diverses manieres de graver sur les métaux, & sur les pierres précieuses : car sur les uns & sur les autres, on y fait des ouvrages en relief, en bosse, ou en creux, qui s'appellent de gravure. Les Anciens excelloient dans l'un & dans l'autre genre. Les bas-reliefs qui nous restent d'eux sont infiniment estimés par les connoisseurs : & pour ce qui regarde la gravure des pierres, comme de ces belles Agates & de ces Crystaux, dont on voit une assez grande quantité dans le Cabinet du Roi, on prétend qu'il n'y a rien de si parfait que ce qui reste de ces anciens Maîtres.

Quoiqu'ils aient gravé presque toutes sortes de pierres précieuses, néanmoins les figures les plus achevées qu'on ait d'eux sont sur des Onyces qui sont une espèce d'Agate opaque, ou sur des Cornalines, qu'ils trouvoient plus propres à être gra-

vées que les autres pierres, parce qu'elles sont plus fermes, plus égales, & qu'elles se gravent nettement; & encore parce qu'il se rencontre dans les Onyces diverses couleurs qui sont par lit les unes au-dessus des autres, par le moyen desquelles ils faisoient que dans les pieces de relief le fond demeuroid d'une couleur, & les figures d'une autre. Pour graver sur les pierres précieuses & sur les crystaux ils se servoient de la pointe du diamant, comme on s'en sert encore.

*Plin. lib. 7.
cap. 1.*

On vante beaucoup la pierre précieuse attachée à l'anneau de Polycrate Tyran de Samos, qu'il jetta dans la mer, & qui lui revint par un hazard fort singulier : on prétendoit l'avoir à Rome du tems de Pline. C'étoit selon les uns, une Sardoine, & selon les autres une Emeraude. Celle de Pyrrhus n'étoit pas moins estimée. On y voyoit Apollon avec sa guittare, & les neuf Muses chacune avec leur attribut particulier. Et tout cela n'étoit point l'effet de l'art, mais de la nature, *Non arte, sed sponte natura.*

C'étoit sur les coupes à boire dans les repas que l'art de sculpter étoit le plus exercé : ces pieces étoient les plus riches, les plus curieuses, & la matiere de la plus grande somptuosité.

Un des plus grands avantages que l'Art

de peindre ait reçu pour éterniser les ouvrages, est la gravure sur le bois & sur le cuivre, par le moyen de laquelle on tire un grand nombre d'estampes, qui multiplient presque à l'infini un même dessin, & font voir en différens lieux la pensée d'un Ouvrier, qui auparavant n'étoit connue que par le seul travail qui sortoit de ses mains. Il y a lieu de s'étonner que les Anciens, qui ont gravé tant d'excellentes choses sur les pierres dures & sur les cristaux, n'aient point découvert un si beau secret, qui véritablement n'a encore paru qu'après celui de l'Imprimerie, & qui sans doute en a été une suite & comme une imitation. Car l'impression des figures & les estampes n'ont commencé à être en usage qu'à la fin du quinzième siècle. L'invention en est due à un Orfèvre qui travailloit à Florence.

Après avoir rapporté en abrégé la plus grande partie de ce qui occupoit anciennement la Sculpture, il me reste à faire connoître quelques-uns de ceux qui l'ont exercée avec le plus de succès & de réputation.

§. II. *Sculpteurs célèbres, qui se sont le plus distingués dans l'antiquité.*

QUOIQUE la Sculpture ait pris naissance dans l'Asie & dans l'Egypte, c'est, à pro-

prement parler, la Grèce qui l'a mise dans tout son lustre, & l'a fait paroître avec éclat. Pour ne point parler des premières ébauches de cet Art, qui se sentent toujours comme d'une sorte d'enfance, on vit, sur-tout du tems de Périclès & après lui, sortir du sein de la Grèce * une foule d'excellens Ouvriers, & travailler à l'envi à mettre la Sculpture en honneur par un nombre infini d'ouvrages, qui ont fait & feront l'admiration de tous les siècles. L'Attique, ** fertile en carrières de marbres, & plus riche encore en genies heureux pour les Arts, fut bientôt remplie d'un nombre infini de statues.

Je ne rapporterai ici que ceux qui se font le plus distingués par leur habileté & leur réputation. Les plus célèbres sont Phidias, Polyclète, Myron, Lysippe, Praxitèle, Scopas.

Il en est un autre, plus illustre encore que tous ceux que je viens de nommer, mais dans un genre différent : c'est le fameux Socrate. Je ne dois pas envier à la Sculpture l'honneur qu'elle a eu de

* Multas artes ad animorum corporumque cultum nobis eruditissima omnium gens (Græca) invenit Liv. lib. 39 n. 8.

** Exornata eo genere operum eximiè tertia At-

tica, & copiâ domestici marmoris, & ingenio artificum. Liv. lib. 31. n. 26. Ces marbres se tiroient du mont Pentélique, qui étoit dans l'Attique.

le compter parmi ses Eleves. Il étoit fils d'un Statuaire, & il le fut lui-même, *Diog. Laërt. in Socrat.* avant que d'être Philosophe. On lui attribuoit communément les trois Graces qu'on conservoit avec soin dans la citadelle d'Athènes. Elles n'étoient point nues, comme on avoit coutume de les représenter, mais couvertes : ce qui marque quel étoit dès-lors son penchant pour la vertu. Il disoit que cet Art lui avoit enseigné les premiers préceptes de la Philosophie ; & que, comme la Sculpture donne la forme à son objet en ôtant les superfluités, de même cette science introduit la vertu dans le cœur de l'homme, en retranchant peu-à-peu toutes ses imperfections.

PHIDIAS mérite par bien des raisons d'être mis à la tête des Sculpteurs. Il étoit d'Athènes, & florissoit dans la LXXXIII^e. Olympiade, tems heureux, *AN. M. 3556* où, après les victoires remportées contre les Perses, l'abondance, fille de la paix & mere des beaux-Arts, faisoit éclore divers talens par la protection que leur donna Périclès. Phidias n'étoit pas de ces artisans qui ne savent que manier les instrumens de leur Art. Il avoit l'esprit orné de toutes les connoissances qui pouvoient être utiles à un homme de sa profession ; Histoire, Poésie, Fable, Géométrie, Optique. Un fait assez curieux mon-

trera combien cette dernière lui fut utile.

Alcamene & lui furent chargés de faire chacun une statue de Minerve, afin que l'on pût choisir la plus belle des deux, que l'on vouloit placer sur une colonne fort haute. Quand les deux statues furent achevées, on les exposa aux yeux du public. La Minerve d'Alcamene vue de près parut admirable, & eut tous les suffrages. Celle de Phidias au contraire fut trouvée hideuse : une grande bouche ouverte, des narines qui sembloient se retirer, je ne fais quoi de rude & de grossier dans le visage. On se moqua de Phidias & de sa statue. *Placez-les*, dit-il, *à l'endroit où elles doivent être*. On les y plaça l'une après l'autre. Alors la Minerve d'Alcamene ne parut plus rien, au lieu que celle de Phidias frappoit par un air de grandeur & de majesté qu'on ne pouvoit se laisser d'admirer. On rendit à Phidias l'approbation que son rival avoit surprise, & celui-ci se retira confus & honteux, se repentant bien de n'avoir pas appris les regles de l'Optique.

Les statues que l'on vante avant le tems dont nous parlons, étoient plus recommandables par leur antiquité que par leur mérite. Phidias donna le premier aux Grecs le goût de la belle nature, &

leur apprit à l'imiter. * Aussi, dès que ses ouvrages parurent, ils saisirent l'estime du public. Ce qui est étonnant, ce n'est pas qu'il ait fait des statues admirables, mais qu'il en ait pu faire un si grand nombre : car le dénombrement qu'en font les Auteurs paroît presque incroyable ; & il est peut être le seul qui ait joint tant de facilité à tant de perfection.

Je crois qu'il travailla de bon cœur sur un bloc de marbre qu'on trouva dans le camp des Perses après la bataille de Marathon, où ils furent entièrement faits. Ces Barbares, qui comptoient sur une victoire assurée, l'avoient apporté pour en ériger un trophée. Phidias en fit une Némésis, déesse qui avoit pour fonction d'humilier & de punir l'orgueil insolent des hommes. La haine que les Grecs portoient naturellement aux Barbares, & le doux plaisir de venger sa patrie, animèrent sans doute d'un nouveau feu le génie du Sculpteur, & prêterent à son ciseau & à ses mains une nouvelle adresse.

Du prix des dépouilles remportées sur les mêmes ennemis, il fit aussi pour les Platéens une statue de Minerve. Elle étoit

* Quinti Hortensii ad. simul aspectum & proba-
modum adolescentis inge- rum est. Cic. de clar. Orat.
nium, ut Phidias signum, n. 228.

de bois doré. Le visage , aussi-bien que l'extrémité des mains & des pieds , étoit de marbre Pentelique.

Son grand talent étoit de bien représenter les dieux. Il avoit l'imagination grande & noble , de sorte que , selon la remarque * de Cicéron , il n'alloit pas chercher leurs traits & leur ressemblance dans quelque objet visible , mais par la force de son génie il s'étoit fait une idée du vrai beau , à laquelle il avoit sans cesse l'esprit appliqué , qui devenoit sa règle & son modèle , & qui dirigeoit son Art & sa main.

Aussi Périclès , qui s'en fioit plus à lui qu'à tous les Architectes , l'avoit-il fait Directeur & comme Surintendant des bâtimens de la République. Quand le Parthénon fut achevé , ce magnifique temple de Minerve , dont quelques restes assez bien conservés charment encore aujourd'hui les voyageurs , il songea à en faire la Dédicace , qui consistoit à y mettre une statue de la Déesse. Phidias fut chargé de l'ouvrage , & ce fut alors qu'il se surpassa lui-même. Il fit une statue d'or & d'ivoire , haute de vingt-six cou-

* Phidias , cum faceret Jovis formam aut Minervæ , non contemplantur aliquem à quo similitudinem duceret : sed ipsius ingenio infidebat specie pulcritudinis eximia quædam , quam intuens , in eaque defixus , ad illius similitudinem artem & manum dirigebat. *Cic. in Orat. n. 9.*

dées. (trente-neuf pieds) Les Athéniens voulurent de l'ivoire qui étoit alors beaucoup plus rare & plus précieux que le plus beau marbre.

Quelque riche que fût cette prodigieuse statue, l'Art y surpassoit infiniment la matière. Phidias avoit gravé sur la partie convexe du bouclier de Minerve, le combat des Athéniens contre les Amazones; sur la partie concave, le combat des Géans contre les dieux; sur la chaussure de la Déesse, le combat des Centaures & des Lapirhes; sur le piédestal, la naissance de Pandore, & tout ce qu'en dit la Fable. Cicéron, Pline, Plutarque, Pausanias, & plusieurs autres grands Ecrivains de l'antiquité, tous connoisseurs, tous témoins oculaires, ont parlé de cette statue. Sur leur témoignage on ne peut pas douter que ce ne fût en effet un des plus beaux ouvrages qu'on eût jamais vus.

Quelques-uns assurent, dit Plutarque, que Phidias avoit mis son nom au piédestal de la Minerve d'Athenes. Cette circonstance n'est point marquée dans Pausanias, & se trouve démentie par Cicéron, qui dit positivement * que Phidias n'ayant pas eu la liberté de mettre

* Phidias similem sui non liceret. *Tusc. lib. 1.*
speciem inclusit in clypeo | n. 34.
Minervæ, cum inscribere

son nom à cette statue , il avoit gravé son portrait sur le bouclier de la Déesse. Plutarque ajoute que Phidias s'étoit représenté lui-même sous la forme d'un vieillard tout chauve qui leve une grosse pierre de ses deux mains , & qu'il avoit aussi représenté Périclès combattant contre une Amazone , mais dans une telle attitude , que sa main qu'il étendoit pour lancer un javelot , cachoit une partie du visage.

Les habiles Ouvriers ont toujours été curieux d'insérer leur nom dans leurs ouvrages , pour participer à l'immortalité qu'ils procuroient aux autres. Myron , * ce fameux Statuaire , pour rendre son nom éternel , l'avoit mis sur une des cuisses de la statue d'Apollon en caracteres presque imperceptibles. Pline rapporte que deux Architectes Lacédémoniens , Saurus & Battachus , sans exiger de récompense , bâtirent quelques temples dans un endroit de la ville de Rome , qu'Octavia fit depuis environner de galeries. Ils s'étoient flattés d'y pouvoir mettre leur nom ; & c'étoit , ce semble , la moindre récompense qu'on dût à leur généreux désintéressement. Mais il paroît qu'alors ceux qui mettoient en œuvre

* Signum Apollinis pulcherrimum , cujus in femore literulis minutis argenteis nomen inscriptum Myronis. Cic. Verrin. de sign. n. 93.

les plus habiles gens prenoient toutes les précautions possibles pour ne pas partager avec de simples ouvriers les suffrages & l'attention de la postérité. On refusa à ceux-ci impitoyablement ce qu'ils demandoient. Leur adresse leur fournit un dédommagement. Ils semèrent, en manière d'ornemens, des Lézards & des Grenouilles sur les bases & sur les chapiteaux de toutes les colonnes. Le nom de *Saurus* étoit designé par le Lézard que les Grecs nommoient *σαῦρος* ; & celui de *Batrachus* par la Grenouille, qu'ils appellent *βατραχος*.

Cette défense dont je viens de parler n'étoit point générale dans la Grece, comme on en aura bientôt une preuve éclatante par rapport à Phidias même : peut-être étoit-elle particulière à Athenes.

Quoi qu'il en soit, on lui fit un crime des deux portraits qu'il avoit fait entrer dans le bouclier de Minerve. On ne s'en tint pas-là. Ménon, un de ses Eleves, demanda à être entendu, & se fit son denonciateur. Il l'accusa d'avoir détourné à son profit une partie des * quarante-quatre talens d'or qu'il devoit employer à la statue de Minerve. Périclès avoit

Plut. in Pericl. p. 139.

* En supposant la proportion de l'or avec l'argent de dix à un, 44 talens d'or faisoient la somme de quatre cens quarante talens, c'est-à-dire, de treize cens vingt mille livres.

eu un pressentiment de ce qui devoit arriver, & par son conseil Phidias avoit tellement appliqué l'or à sa Minerve, qu'on pouvoit l'en détacher aisément, & le peser. L'or fut donc pesé, & à la honte de l'accusateur on y retrouva les quarante-quatre talens. Phidias, qui sentit bien que son innocence ne le mettroit pas à couvert contre la noire jalousie de ses envieux, & contre le complot des ennemis de Périclès qui lui avoient suscité cette affaire, prit la fuite, & se retira en Elide.

Là, il songa à se venger de l'injustice & de l'ingratitude des Athéniens, d'une manière qui pourroit paroître permise ou pardonnable à un Ouvrier, si jamais la vengeance pouvoit l'être : ce fut d'employer toute son industrie à faire pour les Eléens une statue qui pût effacer sa Minerve, que les Athéniens regardoient comme son chef-d'œuvre. Il y réussit. Son Jupiter Olympien fut un prodige de l'Art ; & si bien un prodige, que pour l'estimer sa juste valeur, on crut le devoir mettre au nombre des sept merveilles du monde. Aussi n'avoit-il rien oublié pour amener cet ouvrage à sa

Lucian. in dernière perfection. Avant que de l'ache-
Imaginib. p. ver entièrement, il l'exposa aux yeux
 31. & au jugement du public, se tenant
 caché derrière une porte, d'où il entendoit

tous les discours qui se tenoient. L'un trouvoit le nez trop épais, un autre le visage trop allongé, d'autres remarquoient d'autres défauts. Il profita de toutes les critiques qui lui parurent avoir un juste fondement; persuadé, dit Lucien qui rapporte ce fait, que plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Excellente réflexion pour toutes sortes d'ouvrages!

Cette statue d'or ou d'ivoire, haute de soixante pieds, & d'une grosseur proportionnée, fit le desespoir de tous les grands Statuaires qui vinrent après. Aucun d'eux n'eut la présomption de pen- *Plin. lib. 34.*
ser seulement à l'imiter; *Præter Jovem* *cap. 8.*

Olympium, quem nemo æmulatur, dit *Quintil. lib. 12. cap. 10.*
Plin. Selon Quintilien, la majesté de

l'ouvrage égaloit celle du dieu, & ajoutoit encore à la religion des peuples :

Ejus pulcritudo adjecisse aliquid etiam receptæ religioni videtur, adeo majestas operis deum æquavit. Ceux qui la voyoient,

saïs d'étonnement demandoient si le dieu étoit descendu du ciel en terre pour se faire voir à Phidias, ou si Phidias avoit été transporté au ciel pour contempler

le dieu. Phidias lui-même, interroge cū *Valer. Max. lib. 3. cap. 7.*
il avoit pris l'idée de son Jupiter Olym-

prien, cita les trois beaux vers d'Homère, où ce Poëte représente la majesté de ce dieu en termes magnifiques, voulant

donner à entendre que c'étoit le génie d'Homere qui l'avoit inspiré.

*Pausan. lib.
1. pag. 303.*

Au bas de la statue on lisoit cette inscription; PHIDIAS ATHÉNIEN, FILS DE CHARMIDE, M'A FAIT. Il semble que Jupiter, faisant gloire ici en quelque sorte d'avoir été travaillé de la main de Phidias, & le déclarant par cette inscription, reprochoit tacitement aux Athéniens leur mauvaise délicatesse, de n'avoir pu souffrir que cet excellent Ouvrier mit ou son nom ou son image à la statue de Minerve.

Pausanias qui avoit vû cette statue de Jupiter Olympien, & qui l'avoit soigneusement examinée, nous en a laissé une fort longue & fort belle description. M. l'Abbé Gédoyen l'a insérée dans sa Dissertation sur Phidias, dont il a fait lecture à notre Académie des Inscriptions, & qu'il a bien voulu me communiquer. J'en ai fait usage dans ce que j'ai rapporté de ce fameux Statuaire.

La statue de Jupiter Olympien mit le comble à la gloire de Phidias, & lui assura une réputation que deux mille ans ne lui ont point ravie. Ce fut par ce grand chef-d'œuvre qu'il termina ses travaux. Long-tems après lui on conservoit encore son atelier, & les voyageurs l'alloient

*Pausan. lib.
6. pag. 313.*

voir par curiosité. Les Eléens, pour faire faire honneur à sa mémoire, créèrent

en faveur de ses descendans une charge, dont toute la fonction consistoit à nettoyer cette magnifique statue, & à la préserver de tout ce qui pourroit en ternir la beauté.

POLYCLETE étoit de Sicyone, ville du Péloponnèse. Il vivoit en la LXXXVII^e. Olympiade. Il avoit eu Agélade pour maître, & eut pour disciples plusieurs Sculpteurs très célèbres, entr'autres Myron, dont nous parlerons bientôt. Il fit plusieurs statues d'airain, qui furent fort estimées. Il y en eut une qui représentoit un beau jeune homme couronné, laquelle fut vendue cent talens, c'est-à-dire cent mille écus. Mais ce qui lui donna le plus de réputation, fut la * statue d'un * Doryphore, où il rencontra si heureusement toutes les proportions du corps humain, qu'elle fut appelée la Régle; & les Sculpteurs venoient de toutes parts pour se former, en voyant cette statue, une idée juste de ce qu'ils avoient à faire pour exceller dans leur art. Polyclète ** passe sans contredit pour avoir porté à sa dernière perfection l'art de la Sculpture, comme Phidias pour l'avoir le premier mis en honneur.

*Plin. lib. 34.
cap. 8.
AN. M. 3772.*

** On appelloit ainsi les Gardes des Rois de Perse.*

* fecit & quem canones artifices vocant, lineamenta artis ex eo petentes velut à lege quadam; solusque hominum attem ipse se-	cisse artis opere judicatur. ** Hic consummasse hanc scientiam judicatur, & theoreticen sic erudisse, ut Phidias aperuisse. <i>Plin.</i>
---	---

Ælian. lib.
14. cap. 8.

Travaillant à une statue , par ordre du peuple , il eut la complaisance d'écouter tous les avis qu'on vouloit bien lui donner , de retoucher son ouvrage , d'y changer & d'y corriger tout ce qui déplaisoit aux Athéniens. Mais il en fit une autre en particulier , où il n'écouta que son propre génie & les règles de l'art. Quand elles furent exposées aux yeux du public , il n'y eut qu'une voix pour condamner la première , & pour admirer l'autre. *Ce que vous condamnez , leur dit Polyclète , est votre ouvrage : ce que vous admirez , est le mien.*

MYRON. On fait peu de choses de ce Statuaire. Il étoit Athénien , ou du moins passoit pour tel , parce que les habitans d'Eleuthérie , lieu de sa naissance , s'étoient réfugiés à Athènes , & en étoient regardés comme citoyens. Il vivoit dans la
AN. M. 3560. LXXXIV^e. Olympiade. Ses ouvrages le rendirent fort célèbre ; une vache surtout qu'il représenta en cuivre , & qui a donné lieu à beaucoup de belles épi-grammes grecques , rapportées dans le 4^e. livre de l'Anthologie.

Plin. lib. 34.
cap. 8.

AN. M. 3676.

LYSIPPE étoit de Sicyone , & vivoit du tems d'Alexandre le Grand dans la
 CXIII^e. Olympiade. Il exerça d'abord le métier de Serrurier : mais son génie heureux le porta bientôt à une profession plus noble & plus digne de lui. Il avoit

coutume de dire que le Doryphore * de Polyclète lui avoit tenu lieu de maître. Mais le peintre Eupompe lui en indiqua un autre encore meilleur & plus sûr. Car Lyssippe ** lui ayant demandé qui de ceux qui l'avoient précédé dans son art il devoit se proposer pour modèle & pour maître : *Nul homme en particulier*, lui répondit-il, *mais la nature même*. Il l'étudia donc uniquement dans la suite, & profita bien de ses leçons.

Il travailloit avec tant de facilité, que de tous les Anciens il est celui qui a fait le plus grand nombre d'ouvrages : on en comptoit plus de six cens.

Il fit entr'autres la statue d'un homme qui se frotte en sortant du bain, laquelle étoit d'une beauté excellente. Agrippa l'avoit mise à Rome devant ses Thermes. Tibère, *** qui en étoit charmé, étant parvenu à l'Empire, ne put résister à l'envie qu'il avoit de la posséder, quoique ce fût dans les premières années de son règne, où, maître de lui, il savoit encore modérer ses desirs : de sorte qu'il

* Polyclèti Doryphorum sibi Lyssippus aiebat magistrum fuisse. Cic. in Brut. n. 296.

** Eum interrogatum quem sequeretur præcedentium, dixisse demonstrata hominum multitudine, naturam ipsam imitandam esse,

non artificem. Plin.

*** Mirè gratum Tiberio principi, qui non quivit temperare sibi in eo, quam imperiosus sui inter initia principatus, transtulitque in cubiculum, alio ibi signo substituto. Plin.

enleva cette statue pour la mettre dans sa chambre, & en fit placer une autre très-belle au même endroit. Le peuple, qui craignoit Tibère, ne put néanmoins s'empêcher de crier en plein théâtre qu'il desiroit qu'on remît la première statue : à quoi l'Empereur, quelque attache qu'il eût à cette statue, fut obligé de consentir, pour appaiser le tumulte.

Lysippe avoit fait plusieurs statues d'Alexandre selon ses différens âges, ayant commencé dès son enfance. On * fait que ce Prince avoit défendu à tout autre Statuaire que Lysippe de faire sa statue, comme à tout autre Peintre qu'Apelle de tirer son portrait : ** persuadé, dit Cicéron, que l'habileté de ces grands Ouvriers, en éternisant leur noms, immortaliseroit aussi le sien : car ce n'étoit pas pour leur faire plaisir qu'il avoit donné cet Edit, mais pour l'intérêt de sa propre gloire.

Entre ces statues d'Alexandre, il y en avoit une d'une rare beauté, dont Néron faisoit grand cas, & pour laquelle

* Edicto veruit ne quis se præter Apellem
Pingeret, aut alius Lysippo duce erat æta
Fortis Alexandri vultum simulantia.

Horat. lib. 2. Epist. ad Aug.

** Neque enim Alexan- | quod illorum artem cum
der gratiæ causa ab Apelle | ipsis, tum etiam sibi, glo-
potissimum pingi, & à Ly- | riæ fore putabat. *Cic. ad*
sippo fingi volebat; sed | *famil. lib. 5. Epist. 12.*

il avoit un attachement particulier. Mais, comme elle n'étoit que de bronze, ce * Prince, qui étoit sans goût, & qui n'étoit frappé que de l'éclat, s'avisa de la faire dorer. Cette nouvelle parure, quelque précieuse qu'elle fût, lui fit perdre tout son prix, en couvrant la délicatesse de l'art. Il fallut ôter tout cet or postiche, moyennant quoi la statue recouvra une partie de sa première beauté & de son ancien prix, malgré les vestiges & les cicatrices qu'avoit laissé l'opération par laquelle on y avoit attaché l'or. Il me semble voir dans le mauvais goût de Néron celui de plusieurs personnes, qui cherchent à substituer le clinquant des pensées brillantes, à la précieuse & inestimable simplicité des Anciens.

On dit que Lysippe ajouta beaucoup à la perfection de la Statuaire, en exprimant les cheveux mieux que ceux qui étoient avant lui, & en faisant les têtes plus petites & les corps moins gros, pour faire paroître les statues plus hautes. Sur ** quoi Lysippe disoit de lui-même, *que les autres avoient représenté dans*

* Quam statuam inaurati
jussit Nero princeps, de
lestatu admodum illa. Dein,
cum pretio perisset gratia
artis, detractum est au-
rum; pretiosiorque talis
existimatur, etiam cicatri-

cibus operis atque conscis-
suris, in quibus aurum hæ-
serat, remanentibus. *Plin.*

** Vulgo dicebat ab illis
(vereribus) factos, quales
essent homines, à se, qua-
les viderentur esse.

*leurs statues les hommes tels qu'ils étoient faits ; mais que pour lui il les représentoit tels qu'ils paroissent ; c'est à dire , si je ne me trompe , de la maniere la plus propre à les faire paroître dans toute leur beauté. Le premier point , dans la Sculpture comme dans la Peinture , est de suivre & d'imiter la nature : nous avons vû que Lysippe la regardoit comme son maître & sa regle. Mais l'art ne s'en tient point là. Sans s'écarter jamais de la nature , il y ajoute des traits , des graces qui ne la changent point , mais qui simplement l'embellissent , & frappent la vûe plus vivement & plus agréablement. On * reprochoit à Démétrius , Statuaire d'ailleurs très-habile , de s'attacher trop scrupuleusement à la vérité dans ses ouvrages , & d'y rechercher plus la ressemblance que la beauté. C'est ce que Lysippe évitoit.*

AN. M. 3640. PRAXITELE vivoit vers la CIV^e. Olympiade. Il ne faut pas le confondre avec une autre Praxitèle qui se rendit célèbre du tems de Pompée par d'excellens ouvrages d'orfèvrerie. Celui dont nous parlons ici , est aux premiers rangs entre les Statuaires. Il travailloit principalement sur le marbre , & il y avoit un succès extraordinaire.

* Demetrius tanquam nimius in eâ (veritate) reprehenditur ; & fuit similitudinis quàm pulcritudinis amantior. *Quintil. lib. 1. cap 10.*

Parmi le grand nombre de statues qu'il *Pausan. l. 1.*
 avoit faites, on ne sauroit à laquelle il *pag. 34.*
 faudroit donner la préférence, si lui-même
 ne nous l'avoit appris : & il le fit d'une
 maniere qui a quelque chose de singu-
 lier. Phryné, la célèbre courtisane, se
 l'étoit fort attaché. Elle l'avoit souvent
 pressé de lui faire présent de celui de
 ses ouvrages qu'il estimoit davantage, &
 qui lui paroissoit le plus achevé ; & il
 n'avoit pu le lui refuser. Mais quand il
 s'agit de porter ce jugement, il différoit
 de jour en jour, soit qu'il eût peine à
 se déterminer lui-même, ou plutôt parce
 qu'il cherchoit à se débarrasser de ses vi-
 ves & pressantes sollicitations, en traî-
 nant l'affaire en longueur. L'industrie &
 l'adresse ne manquent pas pour l'ordi-
 naire aux personnes de la profession de
 Phryné. Elle sut tirer habilement de Pra-
 xitele son secret malgré lui. Un jour qu'il
 étoit chez elle, le domestique du Sta-
 tuaire qu'elle avoit sut gagner, accourant
 tout hors d'haleine : » Le feu, lui dit-il, a
 » pris à votre atelier, & a déjà gâté
 » une partie de vos ouvrages. Lesquels
 » faut-il que je sauve ? » Le Maître,
 tout hors de lui, s'écria : » Je suis perdu,
 » si les flammes n'ont point épargné mon
 » Satyre & mon Cupidon. Rassurez-vous,
 » reprit aussi-tôt la courtisane : il n'y
 » a rien de brûlé. J'ai appris ce que je

„ voulois favoir. “ Praxitèle ne put pas s'en defendre davantage. Elle choisit le Cupidon, qu'elle plaça dans la suite à Thespies sa patrie, ville de Béotie, où long-tems après on alloit encore le voir par curiosité. Quand Mummius enleva de Thespies plusieurs statues pour les envoyer à Rome, il respecta celle-ci, *Cic. in Verr. de sign. n. 4.* parce qu'elle étoit consacrée à un dieu. Le Cupidon de Verrès, dont parle Cicéron, étoit aussi de Praxitele, mais différent de celui-ci.

C'est du premier sans doute qu'il est parlé dans les Mémoires de M. le Président de Thou. Le fait est très-curieux : je le transcrirai ici tel qu'il y est rapporté. M. de Thou, encore jeune, accompagnoit en Italie M. de Foix que la Cour y avoit envoyé. Ils étoient pour lors à Pavie. Entr'autres raretés qu'Isabelle d'Este, grand'mere des Ducs de Mantoue, avoit rangées avec soin & avec ordre dans un cabinet magnifique, on fit voir à M. de Thou une chose digne d'admiration : c'étoit un Cupidon endormi, fait d'un riche marbre de Spezzia, par Michel-Ange Buonarotti, cet homme célèbre, qui de ses jours avoit fait revivre la Peinture, la Sculpture, & l'Architecture, fort négligées depuis long-tems. De Foix, sur le rapport qu'on lui fit de ce chef-d'œuvre, le voulut voir.

Tous

Tous ceux de sa suite, & de Thou lui-même, qui avoit un goût fort délicat pour ces sortes d'ouvrages, après l'avoir considéré curieusement de tous les côtés, avouerent tout d'une voix qu'il étoit infiniment au-dessus de toutes les louanges qu'on lui donnoit.

Quand on les eut laissés quelque tems dans l'admiration, on leur fit voir un autre Cupidon, qui étoit enveloppé d'une étoffe de soie. Ce monument antique, tel que nous le représentent tant d'ingénieuses * épigrammes que la Grèce à l'envi fit autrefois à sa louange, étoit encore souillé de la terre d'où il avoit été tiré. Alors toute la compagnie comparant l'un avec l'autre, eut honte d'avoir jugé si avantageusement du premier, & convint que l'ancien paroïssoit animé, & le nouveau un bloc de marbre sans expression. Quelques personnes de la maison assurèrent alors que Michel-Ange, qui étoit plus sincère que les grands Artistes ne le sont ordinairement, avoit prié instamment la Comtesse Isabelle, après qu'il lui eut fait présent de son Cupidon & qu'il eut vû l'autre, qu'on ne montrât l'ancien que le dernier, afin que les connoisseurs pussent juger en les voyant, de combien, en ces sortes d'ou-

* Il y a jusqu'à 22 épi. le quatrieme Livre de l'An;
grammes sur Cupidon dans l'histoire.

vrages, les Anciens l'emportent sur les Modernes.

*M. de Piles
dans la vie de
Michel-An-
ge.*

Mais quelquefois les plus habiles s'y trompent : le même Michel-Ange en fournit une preuve. Ayant fait la figure d'un Cupidon, il la porta à Rome, & lui ayant cassé un bras qu'il retint, il enterra le reste dans un lieu où il savoit qu'on devoit fouiller. Cette figure y ayant été trouvée, fut admirée des connoisseurs, & vendue pour Antique au Cardinal de Saint-Grégoire. Michel-Ange les détrompa bientôt en produisant le bras qu'il en avoit réservé. Il est beau d'être assez habile pour imiter parfaitement les Anciens, jusqu'à tromper les yeux les plus savans ; & assez modeste, pour avouer ingénument qu'on leur est de beaucoup inférieur, comme nous avons vu que Michel-Ange l'a fait.

On raconte une méprise semblable, mais dans une matiere différente. Joseph Scaliger, le plus habile Critique de son tems, s'étoit vanté qu'on ne pouvoit pas le tromper sur le style des Anciens. On fit courir six vers comme trouvés tout récemment : je vais les transcrire.

Here, si querelis, ejulatu, fletibus ;
Medicina fieret miseriis mortalium ,
Auro parandæ lacrumæ contrà forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis
valent ,

Quàm Nænia Præficæ ad excitandos mortuos.

Res turbidæ consilium non fletum expetunt.

Ces vers , qui sont admirables , & qui ont tout l'air antique , éblouirent tellement Scaliger , qu'il les cita dans son Commentaire sur Varron comme un fragment de Trabea , découvert depuis peu dans un ancien Manuscrit. Trabea , Poète Comique , vivoit six cens ans après la fondation de Rome. Ces six vers étoient de la façon de Muret , qui joua ce tour à Scaliger son rival & son concurrent.

On juge bien que Praxitèle , livré *Athen. l. 5 :* comme il étoit à Phryné , ne manqua pas *P. 591.* d'employer le travail de ses mains pour celle qui s'étoit rendue maîtresse de son cœur. Une des statues de Phryné fut placée depuis à Delphes même , entre celles d'Archidamus , roi de Sparte , & de Philippe de Macédoine. Quelle honte ! Si les richesses étoient un titre pour y trouver place , elle la méritoit bien : car les siennes étoient immenses. Elle eut l'effronterie (quel autre nom donner au trait que je vais rapporter ?) de s'engager à rebâtir Thebes à ses dépens , pourvû qu'on y mît cette inscription : ALEXANDRE'A DÉTRUIT THÈBES , ET PHRYNÉ L'A RÉTABLIE.

Les habitans de l'île de Cos avoient *Plin. l. 36.* demandé une statue de Vénus à Praxi-*cap. 5.*

réle. Il en fit deux, dont il leur donna le choix pour le même prix. L'une étoit nue, l'autre voilée; mais la première l'emportoit infiniment pour la beauté: *immensa differentia fama*. Ceux de Cos eurent la sagesse de donner la préférence à la dernière, persuadés que la bienséance, l'honnêteté, & la pudeur, ne leur permettoient pas d'introduire dans leur ville une telle image, capable d'y faire un ravage infini pour les mœurs: *Severum in ac pudicum arbitantes*. Cette retenue des payens, à combien de chrétiens fera-t-elle honte? Les Cnidiens furent moins attentifs aux bonnes mœurs. Ils acheterent avec joie la Vénus rebulée, qui fit depuis la gloire de leur ville, où l'on alloit exprès de fort loin pour voir cette statue, qui passoit pour l'ouvrage le plus achevé de Praxitèle. Nicomède, roi de Bithynie, en faisoit un tel cas. qu'il offrit aux habitans de Cnide d'acquitter toutes leur dettes qui étoient fort grandes, s'ils vouloient la lui céder. Ils crurent que ce seroit se déshonorer, & même s'appauvrir, que de vendre, pour quelque prix que ce fût, une statue qu'ils regardoient comme leur gloire & leur trésor.

Plin. l. 36.
cap. 5.

SCOPAS étoit en même tems excellent Architecte & excellent Sculpteur. Il étoit de l'île de Paros, & florissoit dans la

LXXXVII^e. Olympiade. Parmi tous ses AN. M. 3572 ouvrages, sa Vénus tenoit le premier rang. On prétend même qu'elle l'emportoit sur celle de Praxitèle qui étoit si renommée. Elle fut portée à Rome : mais, * dit Pline, le nombre & l'excellence des ouvrages dont cette ville est remplie, en obscurcit l'éclat ; outre que les emplois & les affaires dont on y est occupé ne laissent gueres le tems de s'amuser à ces curiosités, qui demandent pour en admirer la beauté, des personnes de loisir & désœuvrées, aussi bien qu'un lieu tranquille & éloigné du tumulte.

J'ai déjà remarqué ailleurs que la co- Ibid. cap. 14. lonne qu'il fit pour le temple de Diane d'Ephèse, fut celle de toutes qui eut le plus de réputation.

Il contribua aussi beaucoup à la beauté Vitr. præfat. lib. 7. & à l'ornement du fameux Mausolée, Plin. l. 36. cap. 5. que la Reine Artémise fit ériger à Mausole son mari dans la ville d'Halicarnasse, & qui a été mis au nombre des sept merveilles du monde, tant pour sa grandeur & la noblesse de son Architecture, que pour la quantité & l'excellence des ouvrages de Sculpture dont il étoit enrichi. D'illustres compétiteurs en parta-

* Romæ quidem magnitudo operum eam (Venerem) obliterat, ac magni officiorum negotiorumque acervi omnes à contemplatione talium operum abducunt, quoniam otiosorum & in magno loci silentio apta admiratio talis est Plin.

gerent la gloire avec Scopas. J'ai différé & remis pour ce lieu-ci la description que Pline nous a laissée d'une partie de ce superbe édifice, parce qu'elle regarde encore plus la Sculpture que l'Architecture.

L'étendue de ce Mausolée étoit de soixante-trois pieds du midi au septentrion. Les faces étoient un peu moins larges, & son tour étoit de * quatre cens onze pieds. Il avoit trente-six pieds & demi de hauteur, & trente-six colonnes dans son enceinte. Scopas entreprit ce qui regarde l'orient; Timothée eut le côté du midi; Léocharé travailla au couchant, & Briaxis au septentrion. C'étoient les plus renommés Ouvriers qui fussent alors pour la Sculpture. Artémise mourut avant qu'ils eussent achevé l'ouvrage : mais ils crurent qu'il étoit de leur honneur de ne le point laisser imparfait. On doute encore aujourd'hui, dit Pline, lequel des quatre avoit le mieux réussi : *Hodieque certant manus*. Pythis se joignit à eux, & ajouta une Pyramide au-dessus du Mausolée, sur laquelle il posa un char de marbre attelé de quatre chevaux. Anaxagore de Clazomène dit froidement,

*Diog. Laërt.
in Anaxag.*

* Il y avoit apparemment | qui paroît nécessaire pour
un mur autour du Mausolée, & quelque espace vuide | remplir la mesure du circuit dont il est parlé ici.
entre l'un & l'autre ; ce

quand il le vit : *Voilà bien de l'argent changé en pierre.*

Je ne dois pas terminer cet Article ^{Plin. lib. 34. cap. 8.} sans parler d'un combat fort singulier auquel deux des plus célèbres Statuaires dont j'ai fait mention furent exposés même après leur mort : ce sont Phidias & Polyclète. J'ai marqué ci-devant que le temple de Diane d'Ephèse ne fut achevé qu'après une longue suite d'années. Il s'agissoit, dans un tems que Pline ne fixe point, d'y placer des Statues d'Amazones au nombre de quatre apparemment. On en avoit plusieurs travaillées par les plus grands Maîtres tant-morts que vivans. La majesté du temple demandoit qu'on n'y admît que ce qu'il y avoit de plus achevé dans l'art. Il fallut s'en rapporter au jugement des plus habiles Statuaires du tems, quelque intéressés qu'ils pussent être dans la dispute. Ils s'adjugerent chacun à eux-mêmes la première place, & nommerent ensuite ceux qu'ils croyoient avoir le mieux réussi; & ce furent ceux qui eurent la pluralité de ces derniers suffrages, qu'on déclara victorieux. Polyclète eut la première place, Phidias la seconde, Ctésilas & Cylon les ^{Plut. in The- mist. p. 110.} deux suivantes. Il étoit arrivé long-tems auparavant quelque chose de pareil, mais pour un sujet bien différent. Après la bataille de Salamine, les Capitaines

Grecs, selon une coutume usitée pour lors, devoient marquer sur un billet celui qu'ils croyoient s'être le plus distingué dans la bataille. Chacun se nomma le premier, & Thémistocle le second. C'étoit lui donner bien réellement la première place.

On voit bien que dans le court dénombrement que j'ai fait des Statuaires anciens, je n'ai choisi que la fleur des

Florem hominum libantibus. Plin.

Cic. in Verr. de sign. n. 125-127.

plus renommés. Il en reste beaucoup d'autres, & d'une grande réputation, que je suis obligé d'omettre, pour ne pas trop allonger mon ouvrage.

Cicéron vante beaucoup la Sapho de bronze du célèbre Statuaire Silanion. Rien n'étoit plus parfait que cette statue : Verrès l'avoit enlevée du Prytanée de Syracuse,

Plin. lib. 5. cap. 8.

Pline raconte que le même * Silanion avoit jetté en bronze la statue d'Apollodore son confrere, homme emporté & violent contre lui-même, & à qui il arrivoit souvent de briser par dégoût ses propres ouvrages, parce qu'il ne pouvoit les porter à la souveraine perfection dont il avoit l'idée dans l'esprit. Silanion représenta d'une manière si vive cette mauvaise humeur & cet emporte-

* Silanion Apollodorum finxit, fictorem & inimicum sui judicem, crebro perfecta signa frangentem, dum satiare cupiditatem nequit artis.

ment, que l'on croyoit voir, non Apollodore, mais la Colere en personne : *Hoc in eo expressit, nec hominem ex are fecit sed iracundiam.*

Le même Pline vante fort aussi un Laocoon qui étoit dans le palais de l'Empereur Tite, & lui donne la préférence sur tous les ouvrages de Peinture & de Sculpture. Trois habiles Ouvriers, Agésandre, Polydore, & Athénodore Rhodiens, l'avoient travaillé de concert & avoient fait d'une seule pierre Laocoon, ses enfans, & les serpens avec tous leurs plis & replis. L'ouvrage étoit bien excellent, s'il égaloit l'admirable description que Virgile fait de cette histoire, *Æneid. l. 2.* ou même s'il en approchoit. *Plin. lib. 36. cap. 5.*

Il me reste à peindre le caractère de ces illustres Ouvriers, si habiles eux-mêmes à représenter au naturel les dieux & les hommes. Je le ferai d'après Quintilien & Cicéron, deux excellens peintres en fait de caractères & de portraits, mais qu'on ne peut copier ordinairement sans les gâter.

Le premier avoit marqué combien dans la Peinture il se trouve de manières différentes : il continue ainsi. La même différence se trouve encore dans la Sculpture. Car les premiers Statuaires dont il soit fait mention, Calon & Egésias, travailloient durement, & à-peu-près dans le

goût Toscan. Calamis vint après eux, & ses ouvrages étoient déjà moins contrainsts. Ceux de Miron ensuite eurent un air plus naturel & plus aisé. Polyclète ajouta la régularité & l'agrément. La plupart lui donnent le premier rang : cependant, comme on ne trouve rien sans défauts, ils disent que ses statues auroient besoin d'un peu plus de force. En effet il a représenté les hommes avec des graces infinies, & mieux qu'ils ne sont : mais il n'a pas tout-à-fait atteint la majesté des dieux. On dit même que l'âge robuste étonnoit ses savantes mains : c'est pourquoi il n'a guères exprimé que la tendre jeunesse. Mais ce qui manquoit à Polyclète, Phidias & Alcamène l'ont eu en partage. On tient pourtant que Phidias représentoit mieux les dieux que les hommes. Jamais Ouvrier n'a si bien manié l'ivoire, quand nous n'en jugerions que par sa Minerve d'Athènes, & par son Jupiter Olympien ; dont la beauté semble avoir encore ajouté quelque chose à la religion des peuples, tant la Majesté de l'ouvrage égaloit le dieu. On estime que Lysippe & Praxitèle sont les deux qui ont le mieux copié la nature. Car, pour Démétrius, on le blâme d'avoir porté ce soin jusqu'à l'excès, & de s'être plus attaché à la ressemblance qu'à la beauté.

L'endroit de Cicéron est plus court, *Cic. in Brut.*
 & il y parle aussi de quelques anciens ^{R. 70.}
 peu connus. Je trouve, dit-il, que Canachus dans ses statues fait voir un goût sec & dur. Calamis, tout dur qu'il est, ne l'est pas tant que Canachus. Myron n'est pas encore assez dans le vrai, quoiqu'absolument parlant, ce qui sort de ses mains soit beau. Polyclète est fort au-dessus, &, à mon sens, il a attrapé la perfection.

J'ai déjà remarqué plus d'une fois, que c'est à la Grèce que la Sculpture est redevable de la souveraine perfection où elle a été portée. La grandeur de Rome, qui devoit s'élever sur les débris de celle des Successeurs d'Alexandre, demeura long-tems dans la simplicité rustique de ses premiers Dictateurs & de ses Consuls, qui n'estimoient & n'exerçoient d'autres Arts que ceux qui servent à la guerre & aux besoins de la vie. On ne commença à avoir du goût pour les statues & les autres ouvrages de Sculpture, qu'après que Marcellus, Scipion, Flamininus, Paul Emile, & Munimius eurent exposé aux yeux des Romains ce que Syracuse, l'Asie, la Macédoine, Corinthe, l'Achaïe, & la Béotie avoient de plus beaux ouvrages de l'art. Rome vit avec admiration les tableaux, les bronzes, les marbres, & tout ce qui sert de

décoration aux temples & aux places publiques. On se piqua d'en étudier les beautés, d'en discerner toute la délicatesse, d'en connoître le prix; & cette intelligence devint un nouveau mérite, mais en même tems l'occasion d'un abus funeste à la République. Nous avons vû que Mummius, après la prise de Corinthe, chargeant des Entrepreneurs de faire transporter à Rome quantité de statues & de tableaux de la main des premiers Maîtres, les menaça, s'il s'en perdoit ou s'en gâtoit en chemin, de les obliger d'en fournir d'autres à leurs propres frais & dépens. Cette * grossiere ignorance n'est-elle pas, dit un Historien, infiniment préférable à la prétendue science qui en prit bientôt la place? Foiblesse étrange de l'humanité! L'innocence est-elle donc attachée à l'ignorance? & faut-il que des connoissances & un goût estimable en soi ne puissent s'acquérir, sans que les mœurs en souffrent par un abus, dont la honte retombe quelquefois, quoiqu'injustement, sur les Arts mêmes?

Ce nouveau goût pour les pieces rares fut bientôt porté à l'excès. Ce fut à qui

* Non puto dubites, Vinici, quin magis, prorep. fuerit manere adhuc rudem Corinthiorum intellectum, quam in tantum ea intelligi, & quin hac prudentia illa imprudentia decori publico fuerit convenientior. *Vell. Patere, lib. 1. cap. 13.*

orneroit le plus superbement ses maisons à la ville & à la campagne. Le gouvernement des pays conquis leur en offroit les occasions. Tant que les mœurs ne furent pas corrompues, il n'étoit pas permis aux Gouverneurs de rien acheter des peuples que le Sénat leur soumettoit, parce que, dit Cicéron, quand le vendeur n'a pas la liberté de vendre les choses le prix qu'elles valent, ce n'est plus une vente de sa part, c'est une violence qu'on lui fait : *Quod putabant ereptionem esse non emptionem, cum venditori suo arbitrato vendere non liceret.* On * sait que ces merveilles de l'art, qui portent le nom des grands maîtres, étoient souvent sans prix. En effet elles n'en ont point d'autre que celui qu'y mettent l'imagination, la passion, &, pour me servir de l'expression de Sénèque, ** la fureur de quelques particuliers. Les Gouverneurs de provinces achetoient pour rien ce qui étoit fort estimé : encore étoient-ce les plus modérés. La plupart usôient de force & de violence.

L'histoire nous en a fourni des preuves dans la personne de Verrès Préteur de Sicile : & il n'étoit pas le seul qui en

* Qui modus est in his rebus cupiditatis, idem est æstimationis. Difficile est enim finem facere pretio, nisi libidini feceritis. *Verr. de sign. n. 11.*
 ** Corinthia paucorum furore pretiosa. *De brev. vit. cap. 12.*

Verr. de sign. n. 20.

uſât de la ſorte. Il eſt vrai , que , ſur cet article , il porta l'impudence à un excès qui ne ſe conçoit point. Cicéron * ne fait pas comment l'appeller : paſſion , maladie , folie , brigandage. Il ne trouve point de nom qui l'exprime aſſez fortement. Ni bienséance , ni ſentiment d'honneur , ni crainte des loix , rien ne l'arrêtoit. Il comptoit être dans la Sicile , comme dans un pays de conquête. Nulle ſtatue , ſoit petite ſoit grande , pour peu qu'elle fût eſtimée & précieufe , n'échappoit à ſes mains rapaces. Pour dire tout en un mot , Cicéron ** prétend que la curioſité de Verrès avoit plus coûté de dieux à Syracuſe , que la victoire de Marcellus ne lui avoit coûté d'hommes.

* Venio nunc ad iſtius , appellem , neſcio. *Ib. n. 1.*
 quemadmodum ipſe ap-
 pellat , ſtudio ; ut ami-
 ei ejus morbum & inſa-
 niam ; ut Siculi , latroci-
 nium. Ego , quo nomine

** Sic habetote , plures
 eſſe à Syracuſanis iſtius
 adventu deos , quàm vic-
 toria Marcelli homines
 deſideratos. *Ibid. n. 131.*





CHAPITRE CINQUIEME.

DE LA

PEINTURE.

ARTICLE PREMIER.

DE LA PEINTURE EN GÉNÉRAL.

§. I. *Origine de la Peinture.*

IL en est de la Peinture comme de tous *Plin. l. 31.*
 les autres Arts , c'est-à-dire qu'elle a eu *cap. 3.*
 des commencemens très-grossiers & très-
 imparfaits. L'ombre d'un homme marquée
 & circonscrite par des lignes , y a donné
 naissance , aussi bien qu'à la Sculpture.
 La premiere maniere de peindre tira donc
 son origine de l'ombre , & ne consista
 qu'en quelques traits , qui , se multipliant
 peu-à-peu , formerent le dessin. On ajouta
 ensuite la couleur. Elle fut d'abord unique
 dans chaque dessin , sans en mêler plu-
 sieurs dans la même piece : cette maniere
 de peindre fut appelée *Monochrome* ,
 c'est-à-dire d'une seule couleur. Enfin ,
 l'Art se perfectionnant de jour en jour ,
 on introduisit le mélange de quatre cou-

leurs seulement : il en sera parlé dans la suite.

Je n'examine point ici l'antiquité de la Peinture. Les Egyptiens se vantent d'en avoir été les inventeurs, & cela peut bien être : mais ce ne sont point eux qui l'ont mise en honneur & en crédit. Plin, dans le long dénombrement qu'il fait des habiles Ouvriers en chaque genre & des chefs-d'œuvres de l'Art, ne nomme pas un seul Egyptien. C'est donc dans le sein de la Grèce, soit à Corinthe, soit à Sicyone, soit à Athènes, & dans d'autres villes, que la Peinture s'est perfectionnée. *Plin. Ibid.* On la croit postérieure à la Sculpture, parce qu'Homère, qui parle souvent de statues, de bas-reliefs & de gravures, ne fait mention d'aucun tableau ni d'aucune peinture.

Ces deux Arts ont beaucoup de parties qui leur sont communes ; mais elles arrivent à leur fin, qui est l'imitation de la nature, par différens moyens : la Sculpture, par le relief de la matiere ; la Peinture, par les couleurs sur une superficie platte ; & il faut avouer que le ciseau dans les mains d'un homme de génie intéresse presque autant que le pinceau. Mais sans prétendre régler les rangs entre ces deux Arts, ni donner la préférence à l'un sur l'autre, quelle merveille de voir que la main d'un Artisan, par quelques coups

de ciseau, puisse animer le bronze & le marbre; & qu'en se jouant sur une toile avec un pinceau & des couleurs, elle imite par des lignes, des jours, & des ombres, tous les objets de la nature? Si * Phidias forme l'image de Jupiter, dit Sénèque, il semble que ce dieu va lancer la foudre; s'il représente Minerve, on diroit qu'elle va parler pour instruire ceux qui la considèrent, & que cette sage déesse ne garde le silence que par modestie. Doux prestige, agréable imposture, qui se trompe sans induire en erreur, qui fait illusion aux sens pour éclairer l'esprit!

§. II. *Des différentes parties de la Peinture.*
Du vrai dans la Peinture.

LA Peinture est un Art qui par des lignes & des couleurs représente sur une surface égale & unie tous les objets visibles. L'image qu'elle en fait, soit de plusieurs corps ensemble, ou d'un seul en particulier, s'appellent Tableau; dans lequel il y a trois choses à considérer, la COMPOSITION, le DESSIN, le COLORIS, qui sont les trois parties nécessaires pour former un bon Peintre.

* Non vidit Phidias Jovem, fecit tamen velut tantum; nec stetit ante oculos ejus Minerva, dignus tamen illa arte animus, & concepit deos, & exhibuit. *Senec. Controv. lib. 5. cap. 14.*
 Verecundè admodum silent, ut hinc responsuras paulo minùs voces præstoleris. *Laſtans.*

1. La COMPOSITION, qui est la première partie de la Peinture, contient deux choses : l'Invention, & la disposition.

L'*Invention* est un choix des objets qui doivent entrer dans la composition du sujet que le Peintre veut traiter. Elle est ou historique simplement, ou allégorique. L'Invention historique est un choix d'objets qui simplement par eux-mêmes représentent le sujet. Elle ne regarde pas seulement toutes les histoires vraies ou fabuleuses, mais elle comprend encore les portraits des personnes, la représentation des pays, des animaux, & de toutes les productions de l'art & de la nature. L'invention allégorique est un choix d'objets qui servent à représenter dans un tableau, ou en tout ou en partie, autre chose que ce qu'ils sont en effet. Tel est, par exemple, le tableau d'Apelle qui représente la Calomnie, duquel Lucien fait la description : je la rapporterai dans la suite. Telle est la peinture morale d'Hercule entre Vénus & Minerve, où ces divinités payennes ne sont introduites que pour nous marquer les attrait de la volupté & de la vertu.

La *Disposition* contribue beaucoup à la perfection & au prix d'un tableau. Car, quelque avantageux que soit le sujet, quelque ingénieuse que soit l'invention, quelque fidele que soit l'imitation

des objets que le Peintre a choisis, s'ils ne sont bien distribués, l'ouvrage n'aura point une approbation générale. L'économie & le bon ordre est ce qui fait tout valoir, ce qui attire l'attention, & ce qui attache l'esprit, par un arrangement ingénieux & prudent, qui met toutes les figures dans leur place naturelle. C'est cette économie & cet arrangement qu'on appelle *Disposition*.

2. Le *DESSIN*, en tant qu'il fait une des parties de la Peinture, est pris pour la circonscription des objets, pour les mesures & les proportions des formes extérieures. Il regarde également les Peintres, les Sculpteurs, les Architectes, les Graveurs, & généralement tous les Artistes dont les ouvrages ont besoin de grace & de symétrie.

On considère plusieurs choses dans le Dessin : la Correction, le bon Goût, l'Élégance, le Caractère, la Diversité, l'Expression, la Perspective. Mon dessein est de ne parler des principes de la Peinture qu'autant que mes Lecteurs peuvent en avoir besoin pour entendre ce qui sera rapporté de l'ancienne Peinture, & pour en pouvoir juger avec quelque discernement & quelque justice.

Correction est un terme dont les Peintres se servent ordinairement pour exprimer l'état d'un dessin qui est exempt

de fautes dans les mesures. Cette Correction dépend de la justesse des proportions, de la connoissance du corps humain & de ses parties.

Le *Goût* est une idée qui suit l'inclination naturelle du Peintre, ou qu'il s'est formée par l'éducation. Chaque Ecole a son goût de Dessin; & depuis le rétablissement des beaux - Arts en Europe celle de Rome à toujours été estimée la meilleure, parce qu'elle s'est formée sur l'Antique. L'Antique est donc ce qu'il y a de meilleur pour le Goût du Dessin.

L'*Elégance* du Dessin est une maniere d'être, qui embellit les objets sans en détruire la vérité. Cette partie qui est fort importante, sera traitée plus au long dans la suite.

Le *Caractere* est la marque propre & particuliere qui distingue & caractérise chaque espece d'objet, qui tous demandent des touches différentes pour exprimer l'esprit de leur caractere.

La *Diversité* consiste à donner à chaque personnage d'un tableau l'air & l'attitude qui lui sont propres. Le Peintre habile a le talent de discerner le naturel qui est toujours varié. Ainsi la contenance & l'action des personnes qu'il peint sont toujours variées. Il est pour un grand

Peintre , par exemple , une infinité de joies & de douleurs différentes , qu'il fait varier encore par les âges , par les tempéramens , par les caractères des nations & des particuliers , & par mille autres moyens. Le sujet le plus rebattu devient un sujet neuf sous son pinceau.

Le mot d'*Expression* se confond ordinairement en parlant de Peinture avec celui de *Passion*. Ils different néanmoins en ce que , *Expression* est un terme général qui signifie la représentation d'un objet selon le caractère de sa nature , & selon le tour que le Peintre a dessein de lui donner pour la convenance de son ouvrage. Et la *Passion*, en Peinture, est un mouvement du corps accompagné de certains traits sur le visage , qui marquent une agitation de l'ame. Ainsi toute passion est une expression , mais toute expression n'est pas une passion.

La *Perspective* est l'Art de représenter les objets qui sont sur un plan , selon la différence que l'éloignement y apporte , soit pour la figure , soit pour la couleur. On distingue donc deux sortes de perspectives , la linéaire & l'aérienne. La Perspective linéaire consiste dans le juste raccourcissement des lignes ; l'aérienne dans une juste dégradation de couleurs. *Dégrader* , c'est , en terme de Peinture , ménager le fort & le foible des jours , des

ombres, & des teintes, selon les divers degrés d'éloignement. M. Perrault, par un zele aveugle pour les modernes, prétendoit que la Perspective étoit absolument inconnue aux Anciens; & il fonde son sentiment sur le manque de Perspective dans la colonne Trajane. M. l'Abbé Salier, dans une courte mais élégante Dissertation sur cette matiere, prouve par plusieurs passages, que la Perspective n'étoit point inconnue aux Anciens, & que c'est cet artifice industrieux qui leur enseignoit si bien à faire illusion aux sens dans leurs tableaux, par la modification des grandeurs, des figures, & des couleurs, dont ils savoient augmenter ou diminuer la force & l'éclat. Quant à la colonne Trajane, si la perspective n'y a pas été exactement observée, ce n'est point par ignorance des regles de l'Art, mais parce que souvent les grands Maîtres se mettent au-dessus des regles même pour atteindre plus sûrement à leur but. M. de Piles reconnoît que le défaut de dégradation dans cette colonne ne doit être attribué qu'au dessin que l'Ouvrier, supérieur aux regles de son art, avoit de soulager la vûe, & de rendre les objets plus sensibles & plus palpables.

3. Le COLORIS est différent de la couleur. Celle-ci est ce qui rend les ob-

jets sensibles à la vûe. Le Coloris est une des parties essentielles de la Peinture , par laquelle le Peintre fait imiter la couleur de tous les objets naturels , en faisant un mélange judicieux des couleurs simples qui sont sur sa palette. Cette partie est bien importante. Elle enseigne de quelle sorte les couleurs doivent être employées pour produire ces beaux effets du *Clair-obscur* , qui aident à faire paroître le relief des figures , & les enfoncemens des tableaux.

Pline l'explique assez au long. Après avoir parlé des commencemens fort simples & fort grossiers de la Peinture , il ajoute * qu'à l'aide du tems & de l'expérience elle se dévelopa peu-à-peu : qu'elle trouva les Jours & les Ombres , avec la différence des couleurs qui se relevent l'une par l'autre , & qu'elle mit en usage le Clair-obscur , comme le dernier éclat & la consommation du Coloris. Car ce Clair-obscur n'est pas proprement la lumière ; mais il tient comme le milieu entre les Jours & les Ombres qui entrent dans la composition du su-

* Tandem se ars ipsa instinxit , & invenit lumen atque umbras , differentia colorum alterna vice se se excitante : Postea deinde adjectus est SPLEN-

DOR , alius hic quàm lumen , quem , quia inter hoc & umbram esset , appellaverunt Τόρυ. Plin. lib. 35. cap. 5.

jet. Et de-là vient que les Grecs l'ont appelé *Tonos*, c'est-à-dire le Ton de la Peinture; pour nous faire entendre, que, comme dans la Musique il y a mille tons différens qui s'unissent les uns aux autres d'une manière insensible pour faire un son harmonieux; de même, dans la Peinture, il y a une force & une dégradation de lumières presque imperceptibles, lesquelles varient encore selon les couleurs propres ou locales des divers objets où elles tombent. C'est par cette distribution enchanteresse des lumières & des ombres, &, s'il est permis de parler ainsi; par les prestiges de cette espèce de magie, que les Peintres font illusion aux sens, & en imposent aux yeux des spectateurs. Ils employent avec un art qu'on ne se lasse point d'admirer, les teintes, les demi-teintes, & toutes les diminutions de couleurs nécessaires pour dégrader la couleur des objets. Les nuances ne sont pas mieux fondues dans la nature que dans leurs tableaux.

C'est cet appas séduisant de la Peinture qui frappe & attire tout le monde : les ignorans, les connoisseurs, & les Peintres même. Elle ne permet à personne de passer indifféremment par un lieu où sera quelque tableau qui porte ce caractère,

caractère, sans être comme surpris, sans s'arrêter, & sans jouir quelque tems du plaisir de sa surprise. La véritable Peinture est donc celle qui nous appelle, pour ainsi dire, en nous surprenant : & ce n'est que par la force de l'effet qu'elle produit, que nous ne pouvons nous empêcher d'en approcher, comme si elle avoit quelque chose à nous dire. Et quand nous sommes auprès d'elle, nous trouvons en effet qu'elle nous divertit par le beau choix, & par la nouveauté des choses qu'elle nous présente; par l'histoire, & par la fable dont elle nous rafraîchit la mémoire; par les inventions ingénieuses, & par les allégories dont nous nous faisons un plaisir de trouver le sens, ou de critiquer l'obscurité.

Il y a plus, comme le remarque Aristote dans ce Poétique. Des monstres, & des hommes morts ou mourans, que nous n'oserions regarder ou que nous ne verrions qu'avec horreur, nous les voyons avec plaisir imités dans les ouvrages des Peintres. Mieux ils sont imités, plus nous les regardons avidement. Le massacre des Innocens a dû laisser des idées bien funestes dans l'imagination de ceux qui virent réellement les soldats effrénés égorger les enfans dans le sein des meres sanglantes. Le tableau de le Brun, où nous voyons l'imitation de cet événe-

ment tragique , nous émut & nous attendrit ; mais il ne laisse dans notre esprit aucune idée importune. Nous savons que le Peintre ne nous afflige qu'autant que nous le voulons , & que notre douleur , qui n'est que superficielle , disparaîtra avec le tableau : au lieu que nous ne serions pas maîtres ni de la vivacité , ni de la durée de nos sentimens , si nous avions été frappés par les objets mêmes.

Mais * ce qui doit dominer dans la Peinture , & ce qui en fait la souveraine perfection , c'est le Vrai. Rien n'est bon , rien ne plait sans le Vrai. Tous les Arts qui ont pour objet l'imitation , ne s'exercent que pour instruire & pour divertir les hommes par une fidele représentation de la nature. J'insérerai ici sur cette matiere un morceau , dont j'espère que le Lecteur me saura gré. Je l'ai extrait du petit Traité de M. de Pilles sur le *Vrai dans la Peinture* , & encore plus d'une Lettre de M. du Guet qui y est jointe , & qu'il avoit écrite à une Dame , qui lui avoit demandé son sentiment sur ce petit Traité.

Cours de
Peinture de
M. de Pilles.

* Picturæ probari non similes veritati. *Virg.*
dilectus , quæ non sunt lib. 7. cap. 5.

Du Vrai dans la Peinture.

QUOIQUE la Peinture ne soit qu'une imitation , & que l'objet qui est dans le tableau ne soit que feint , il est pourtant appelé vrai , quand il imite parfaitement le caractère de son modele.

On distingue trois sortes de Vrai dans la Peinture : le vrai simple , le vrai idéal , & le vrai composé , ou le vrai parfait.

Le vrai simple , qu'on appelle le premier Vrai , est une imitation simple & fidelle des mouvemens expressifs de la nature , & des objets tels que le Peintre les a choisis pour modele & qu'ils se présentent d'abord à nos yeux : en sorte que les carnations paroissent de véritables chairs , & les draperies de véritables étoffes selon leur diversité , & que chaque objet en détail conserve le véritable caractère de sa nature.

Le vrai idéal , est un choix de diverses perfections qui ne se trouvent jamais dans un seul model , mais qui se tirent de plusieurs , & ordinairement de l'Antique.

Le troisième Vrai , qui est composé du Vrai simple & du Vrai idéal , fait par cette union le dernier achèvement de l'art , & la parfaite imitation de la belle nature. On peut dire que les Peintres sont habiles selon le degré auquel

ils possèdent les parties du premier & du second Vrai, & selon l'heureuse facilité qu'ils ont acquise d'en faire un bon composé.

Cette union concilie deux choses qui paroissent opposées : d'imiter la nature, & de ne se pas borner à l'imiter ; d'ajouter à ses beautés pour les atteindre, & de la corriger pour la bien faire sentir.

Le Vrai simple fournit le mouvement & la vie. L'idéal lui choisit avec art tout ce qui peut l'embellir, & le rendre touchant, & il ne le choisit pas hors du Vrai simple, qui est pauvre dans certaines parties, mais riche dans son tout.

Si le second Vrai ne suppose pas le premier, s'il l'étouffe & l'empêche de se faire plus sentir que tout ce que le second lui ajoute, l'art s'éloigne de la nature ; il se montre au lieu d'elle ; il en occupe la place au lieu de la représenter ; il trompe l'attente du spectateur, & non ses yeux ; il l'avertit du piège, & ne fait pas le lui préparer.

Si au contraire le premier Vrai, qui a toute la vérité du mouvement & de la vie, mais qui n'a pas toujours la noblesse, l'exactitude & les graces qui se trouvent ailleurs, demeure sans le secours d'un second Vrai toujours grand & parfait, il ne plaît qu'autant qu'il est agréable & fini, & le tableau perd tout ce qui a manqué à son modèle.

L'usage donc de second Vrai consiste à suppléer dans chaque sujet ce qu'il n'avoit pas, mais qu'il pouvoit avoir, & que la nature avoit répandu dans quelques autres, & à réunir ainsi ce qu'elle divise presque toujours.

Ce second Vrai, à parler dans la rigueur, est presque aussi réel que le premier : car il n'invente rien, mais il choisit par-tout. Il étudie tout ce qui peut plaire, instruire, animer. Rien ne lui échappe, lors même qu'il paroît échappé au hazard. Il arrête par le Dessin ce qui ne se montre qu'une fois, & il s'enrichit par mille beautés différentes pour être toujours régulier, & ne jamais tomber dans les redites.

C'est pour cette raison que l'union de ces deux Vrais a un effet si surprenant. Car alors c'est une imitation parfaite de ce qu'il y a dans la nature, de plus spirituel, de plus touchant, & de plus parfait.

Tout est alors vraisemblable, parce que tout est vrai : mais tout est surprenant, parce que tout est rare. Tout fait impression, parce que l'on a observé tout ce qui est capable d'en faire : mais rien ne paroît affecté, parce qu'on a choisi le naturel en choisissant le merveilleux & le parfait.

C'est ce beau Vraisemblable qui pa-

roît souvent plus vrai que la vérité même : parce que dans cette union le premier Vrai saisit le spectateur , sauve plusieurs négligences , & se fait sentir sans qu'on y pense.

Ce troisieme Vrai est un but où personne n'a encore atteint. On peut dire seulement , que ceux qui en ont le plus approché , sont les plus habiles.

C E que j'ai rapporté jusqu'ici des parties essentielles de la Peinture , facilitera l'intelligence de ce qui sera dit bientôt des Peintres mêmes dans l'histoire abrégée que j'en ferai. Les plus grands Maîtres conviennent qu'il n'y a jamais eu de Peintre qui ait possédé au dernier degré d'excellence toutes les parties de son Art. Quelques - uns sont ingénieux dans l'Invention , d'autres heureux dans le Dessin : ceux - là réussissent dans le Coloris , ceux - ci dans l'Expression : d'autres enfin peignent avec beaucoup de grace & de beauté. Personne n'a encore possédé tous ces avantages à la fois. Ces talens , & plusieurs autres que j'ai omis , ont toujours été partagés : le plus excellent Peintre est celui qui en a réuni en sa personne le plus grand nombre.

L'important est de bien connoître à quoi nous porte notre naturel. Les hommes naissent avec un génie déterminé non - seulement pour un certain Art ,

mais pour certaines parties de cet Art, qui sont les seules où ils puissent réussir éminemment. S'ils sortent de leur sphère, ils deviennent des hommes au-dessous du médiocre. L'art * ajoute beaucoup aux talens naturels; mais ne les supplée point quand ils manquent. Tout dépend du génie. On appelle ainsi l'aptitude qu'un homme a reçue de la nature pour faire bien & facilement certaines choses, que les autres ne sauroient faire que très-mal, même en se donnant beaucoup de peine. Souvent ** un Peintre plaît sans observer les règles, pendant qu'un autre déplaît en les observant, parce que ce dernier n'a pas le bonheur d'être né avec du génie. Ce génie est le feu qui élève les Peintres au-dessus d'eux-mêmes, qui leur fait mettre de l'ame dans leurs figures & qui leur tient lieu de ce qu'on appelle enthousiasme dans la poésie.

Au reste, quoiqu'un Peintre n'excelle pas dans toutes les parties de son Art, cela n'empêche pas que la plupart des ouvrages qui partent de la main des grands Maîtres, ne doivent être regardés comme des ouvrages parfaits dans leur genre,

* Ut verè dictum est caput esse artis, decere quod facias : ita id neque sine arte esse, neque totum arte tradi potest. *Quintil. lib. 11. cap. 3.*

** In quibusdam virtutes non habent gratiam, in quibusdam vitia ipsa delectant. *Quintil. lib. 11. cap. 3.*

& selon la mesure de perfection dont la foiblesse humaine est capable. La preuve certaine de leur excellence, c'est l'impression subite qu'ils font également sur tous les spectateurs ignorans ou savans; avec cette seule différence, que les premiers n'en sentent que le plaisir, & que les autres en connoissent la raison. En matiere d'ouvrages de poésie ou de peinture, le sentiment est un juge non récusable. On pleure à une tragédie ou à la vûe d'un tableau, avant que d'avoir discuté si l'objet que le Poète ou le Peintre nous y présentent, est un objet capable de toucher par lui-même, & s'il est bien imité. Le sentiment nous apprend ce qui en est, avant que nous ayons pensé à en faire l'examen. Le même instinct qui nous feroit gémir par un premier mouvement à la rencontre d'une mere qui conduiroit son fils au tombeau, nous fait pleurer quand la scene ou le tableau nous font voir l'imitation fidelle d'un pareil événement. Le ** public est donc capable de bien juger des vers & des tableaux sans savoir les règles de

* Docti rationem artis intelligunt, indocti voluptatem. *Quintil. lib. 9. cap. 3.*

* Illud ne quis admiraretur quoniam modo hæc vulgus imperitorum no-ret, cum in omni genere, tum in hoc ipso, magna

quædam est vis incredibilisque naturæ. Omnes enim tacito quodam sensu, sine ulla arte aut ratione, quæ sint in artibus ac rationibus recta ac prava, dijudicant. *Cic. lib. 3. de Orat. n. 195.*

la Poésie & de la Peinture, parce que, comme l'observe Cicéron, tous les hommes à l'aide du sentiment intérieur que la nature a mis en eux, connoissent, sans savoir les règles, si les productions des arts sont de bons ou de mauvais ouvrages.

On ne sera point étonné que je mette ici la Peinture en parallèle avec la Poésie. Tout le monde sait ce mot de Simonide, *que la Peinture est une poésie muette, & la poésie une Peinture parlante*. Je n'examine point laquelle des deux peut le mieux réussir à représenter un objet, & à peindre une image. Cette question me meneroit trop loin. Elle a été fort bien traitée par l'Auteur des réflexions critiques sur la Poésie & sur la Peinture, dont j'ai emprunté ici beaucoup de choses. Je me contente d'observer, que comme le tableau qui représente une action, ne nous fait voir qu'un instant de sa durée, le peintre ne peut point exprimer beaucoup de circonstances touchantes qui précèdent ou suivent cet instant, & encore moins faire sentir les passions & les discours, qui en augmentent beaucoup la vivacité : au lieu qu'il est libre au Poète de faire l'un & l'autre à loisir, & de leur donner une juste étendue.

Il ne me reste, avant que de passer à l'histoire des Peintres, que de donner

une idée abrégée des différentes espèces de Peinture.

§. III. *Différentes espèces de Peinture.*

AVANT qu'on eût trouvé le secret de peindre en huile, tous les Peintres ne travailloient qu'à Fresque & à Détrempe.

On appelle *Fresque* une peinture faite sur un endroit de mortier encore frais, avec des couleurs détrempées dans de l'eau. Ce travail se fait contre les murailles & les voûtes. La peinture à fresque venant à s'incorporer avec le mortier, ne périt & ne tombe qu'avec lui. Les murs du temple des Dioscures * à Arhenes avoient été peints à fresque par Polygnote & par Diognète pendant la guerre du Péloponnèse. Pausanias remarque que ces peintures s'étoient bien conservées jusqu'à son tems, c'est-à-dire près de six cens ans depuis celui de Polygnote. Les bons Peintres cependant, au rapport de Pline, peignoient rarement en fresque. Ils ne croyoient pas devoir borner leur travail à des maisons particulières, ni laisser à la discrétion des flammes des chef-d'œuvres irréparables. Ils se fixoient à des ouvrages portatifs, qu'on pouvoit, en cas d'accident, sauver de

*Plin. l. 39.
cap. 10.*

* On appelloit ainsi Castor & Pollux, parce qu'ils étoient fils de Jupiter.

l'incendie , en les transportant d'un lieu en un autre. Tous * les monumens de ces grands Peintres , dit Pline , faisoient , pour-ainfi - dire , la garde dans les palais , dans les temples , & dans les villes , pour être en état d'en sortir à la premiere alarme ; & un grand Peintre , à proprement parler , étoit un bien commun & un trésor public , qui appartenoit à toute la terre.

La *Détrempe* est une peinture faite de couleurs délayées seulement avec de l'eau , & de la colle ou de la gomme.

L'invention de *peindre à l'huile* n'a point été connue des Anciens. Ce fut un Peintre Flamand , nommé Jean *Van-Eych* , mais plus connu sous le nom de Jean de Bruge , qui en trouva le secret , & qui le mit en usage au commencement du quinzieme siecle. Ce secret , qui a été si long-tems caché , ne consiste néanmoins qu'à broyer les couleurs avec de l'huile de noix , ou de l'huile de lin. Il a été d'un grand secours pour la Peinture , parce que toutes les couleurs se mêlant mieux ensemble , font un coloris plus doux , plus délicat , & plus agréable , & donne une union & une tendresse à tout l'ouvrage , qui ne peut se faire dans les autres manieres. On peint

* Omnis eorum ars ut-|que res communis terra-
 bibus excubabat , pictor-|rum erat.

à huile contre les murailles, sur le bois, sur la toile, sur les pierres, & sur toutes sortes de métaux.

On * prétend que les anciens Peintres ne peignoient que sur des tables de bois, blanchies avec de la craie, d'où vient le mot de *tabula*, tableau; & que l'usage de la toile, parmi les modernes, n'est pas même fort ancien.

Lib. 35. c. 7. Plin, après avoir fait un long dénombrement de toutes les couleurs que la Peinture employoit de son tems, ajoute : » Sur quoi je ne puis m'empêcher, » à la vûe d'une si grande variété de » couleurs & de coloris, d'admirer la sagesse & l'économie de l'antiquité. Car ** » ce n'est qu'avec quatre couleurs simples » & primitives que les anciens Peintres » ont exécutés ces ouvrages immortels, » qui font encore aujourd'hui toute notre » admiration : le *blanc* de Mélos, le *jaune* d'Athènes, le *rouge* de Sinope, & » le simple *noir*. Voilà tout ce qu'ils ont » employé; & néanmoins c'est avec ces » quatre couleurs bien ménagées, qu'un » Apelle, un Mélanthe, les plus grands » Peintres qui furent jamais, ont pro-

* Nero princeps iussit at
colosseum se pingi 120 pe-
dum in linteis, incogni-
tum ad hoc tempus. *Plin.*
lib. 35. cap. 7.

lis immortalia illa opera
fecere . . . Apelles, Me-
lantiſius . . . clarissimi pic-
tores, cum tabulæ eorum
singulæ oppidorum veni-
rent opibus.

** Quatuor coloribus so-

» duit ces pieces merveilleuses, dont une
 » seule étoit d'un tel prix, qu'à peine
 » toutes les richesses d'une ville suffi-
 » soient-elles pour l'acheter. » On peut
 croire que leurs ouvrages auroient été
 encore plus parfaits, si à ces quatre cou-
 leurs ils en avoient ajouté deux, qui sont
 les plus générales & les plus aimables de
 la nature, le *bleu* qui représente le
 ciel, & le *verd* qui habille si agréable-
 ment toute la terre.

Les Anciens avoient une maniere de
 peindre, qui étoit fort en usage encore
 du tems de Pline, qu'ils appelloient * *Caus-
 tiques* *. C'étoit une peinture en cire, où
 le pinceau n'avoit que peu ou point de
 part. Tout l'art consistoit à préparer des
cires de diverses couleurs, & à les ap-
 pliquer sur le bois ou sur l'ivoire par
 le moyen du feu.

*Plin. lib. 35.
 cap. 11.*

* Ce mot
vient de causticus
 qui signifie
 brûler.

LA MINIATURE (on prononce or-
 dinairement mignature) est une sorte de
 peinture qui se fait de simples couleurs
 très-fines, détrempées avec de l'eau &
 de la gomme sans huile. Elle est distin-
 guée des autres peintures, en ce qu'elle
 est plus délicate, qu'elle veut être regar-
 dée de près, qu'on ne la peut faire aisément
 qu'en petit, qu'on ne la travaille que
 sur du velin, ou des tablettes.

* *Ceris pingere, ac pic-|excogitaverit, non constat.
 euram inurere quis primus* *Plin.*

Il y a une maniere de dessiner au *pastel*, qui est fort estimée, & où regne une extrême délicatesse. *Pastel* est une pâte faite de plusieurs couleurs gommées, & broyées ensemble, ou séparément, dont on fait des crayons pour peindre sur le papier ou sur le parchemin.

On peint à l'huile sur le Verre comme l'on fait sur les Jaspes, & sur les autres pierres fines : mais la plus belle maniere d'y travailler, est de peindre sous le Verre, c'est-à-dire qu'on voit les couleurs au travers du Verre. On avoit autrefois l'art d'incorporer la couleur dans le Verre même, comme on le voit à la Sainte-Chapelle, & dans beaucoup d'autres Eglises. On dit que ce secret est perdu.

Peinture en Email. L'Email est une espece de Verre coloré. Sa matiere fondamentale est de l'étain & du plomb en parties égales calcinées au feu ; à quoi l'on ajoute séparément des couleurs métalliques telles qu'on lui veut donner. *L'Email* se dit aussi de la peinture & du travail qui se fait avec des couleurs minérales qui se cuisent avec le feu. La porcelaine, la faïence, les pots vernissés de terre, sont autant d'espece d'*Emaux*. L'usage d'*émailler* sur la terre, est fort ancien, puisque du tems de Por senna roi des Toscans, on faisoit dans ses Etats des vases émaillés de différentes figures.

Mosaïque. C'est un ouvrage composé de plusieurs petites pieces de rapport , & diversifié de couleurs & de figures , mastiquées sur un fond de * Stuc. D'abord on en fit des compartimens pour orner les lambris & le pavé. Puis les Peintres entreprirent d'en revêtir des murailles , & de faire diverses figures dont ils ornerent leurs temples & plusieurs autres édifices. Ils employoient pour cela le Verre & les Emaux , dont ils firent une infinité de petits morceaux de toutes sorte de grosseurs , & coloriés de diverses manieres : lesquels ayant un luisant & un poli admirable , font de loin tout l'effet qu'on peut desirer , & résistent comme le marbre même à toutes les injures de l'air. C'est en cela que ce travail surpasse toutes sortes de peinture , que le tems efface & consume ; au lieu qu'il embellit la Mosaïque , qui subsiste si long-tems , qu'on peut dire que sa durée n'a presque point de fin. On voit à Rome , & dans plusieurs endroits de l'Italie , des fragmens de Mosaïque antique. On jugeroit mal du pinceau des Anciens , si l'on vouloit en juger sur les Mosaïques. Il est impossible d'imiter avec les pierres & les morceaux de verre dont les Anciens se sont servis pour peindre de la sorte , tou-

* Stuc , est une composition de marbre blanc.
de chaux & de poudre

tes les beautés & tous les agrémens que le pinceau d'un habile homme met dans un tableau.

ARTICLE SECOND.

*Histoire abrégée des Peintres de le Grece
les plus connus.*

JE ne me propose ici de parler que des Peintres qui ont eu le plus de réputation, sans examiner qui sont ceux qui les premiers ont fait usage du pinceau. Pline, dans les Chapitres 8, 9 & 10 du 35^e Livre de son Histoire naturelle, me fournira la plus grande partie de ce que j'ai à dire. Je me contente d'en avertir une fois, après quoi je ne le citerai plus que rarement.

AN.M. 3560. PHIDIAS & PANENUS, qui fleu-
rissent dans la LXXXIV^e Olympiade, ont
été Peintres avant que d'être Sculpteurs.
Ils ont peints, à Athenes, le fameux Péri-
clès, surnommé l'Olympien, à cause de
la majesté & des foudres de son éloquen-
ce. J'ai parlé fort au long de Phidias
dans l'article de la Sculpture. PANENUS
son frere se distingua aussi parmi les Pein-
tres de son tems. Il peignit la fameuse jour-
née de Marathon, où les Athéniens dé-
firent en bataille rangée toute l'armée des
Perfes. Les principaux Chefs de part &
d'autre étoient représentés dans ce tableau

de grandeur naturelle, & d'après une exacte ressemblance.

POLYGNÔTE, fils & disciple d'Aglaophon, étoit de Thase, île septentrionale de la mer Egée. Il parut avant la XC^e Olympiade. Il est le premier qui ait AN. M. 3581. donné quelque grace à ses figures : & il contribua beaucoup au progrès de l'Art. Avant lui on n'avoit pas beaucoup avancé cette partie qui regarde l'Expression. D'abord il jeta en fonte quelques statues : mais enfin il revint au pinceau, & s'y distingua en diverses manieres.

Mais la peinture qui lui fit le plus d'honneur à tous égards, est celle qu'il fit à Athenes dans le * *Pécile*, où il représenta les principaux événemens de la guerre de Troie. Quelqu'important & quelque précieux que fût cet ouvrage, il en refusa le paiement, par une générosité d'autant plus estimable qu'elle est rare dans les personnes qui tirent du gain de leur art. Le Conseil des Amphyctions, qui représentoit les Etats de la Grece, l'en remercia par un Décret solennel au nom de la nation, & ordonna que dans toutes les villes où il passeroit, il seroit logé & défrayé aux dépens du public. Mycon, autre Peintre, qui travailla au même Portique, mais d'un côté diffé-

* C'étoit un Portique ainsi des peintures & des ornemens dont il étoit enrichi.

rent , moins généreux & peut-être moins riche que Polygnote , reçut de l'argent , & par ce contraste augmenta encore la gloire de son confrere.

AN. M. 3596. APOLLODORE. Ce Peintre étoit d'Athènes , & vivoit dans la XCIII^e Olympiade. C'est lui qui trouva enfin le secret de représenter au vif , & dans leur plus grande beauté , les divers objets de la nature , non-seulement par la correction du Dessin ; mais principalement par l'entente du Coloris , & par la distribution des ombres , des lumieres , & du clair-obscur ; en quoi il porta la Peinture a un degré de force & de douceur , où jusques-là elle n'avoit pu encore parvenir. Pline remarque qu'avant lui il n'y avoit point de tableau qui appellât & retînt le Spectateur : *Neque ante eum tabula ullius ostenditur quæ teneat oculos*. L'effet que doit produire toute peinture excellente , est d'attacher les yeux du Spectateur , de les rappeler , de les tenir dans l'admiration. Plin. *Epist.* Plin le jeune après avoir décrit d'une maniere fort vive une Antique de Corinthe qu'il avoit achetée , & qui représentoit un vieillard debout , termine cette admirable description par ces mots ,
 „ Enfin tout y est d'une force à arrêter
 „ les yeux des Maîtres de l'Art , & à
 „ charmer ceux des ignorans. „ *Talia denique omnia , ut possint artificum oculos tenere , delectare imperitorum.*

Plin. *Epist.*
 lib. 3.

ZEUXIS, natif * d'Héraclée, apprit les premiers élémens de la Peinture vers la LXXXV^e Olympiade.

AN. M. 3564

Pline dit, * qu'ayant trouvé la porte de la Peinture ouverte par les soins & l'industrie d'Apollodore son Maître, il y entra sans peine, & poussa même le pinceau, qui commençoit déjà à s'enhardir, à une gloire très distinguée. *La porte de l'Art* est ici l'entente des couleurs & la pratique du Clair-obscur, qui étoit la dernière perfection qui manquoit à la peinture. Apollodore y avoit déjà fait d'heureuses découvertes. Mais, comme ceux qui inventent ne perfectionnent pas toujours, Zeuxis, ayant profité des lumières de son Maître, porta encore plus loin que lui ces deux excellentes parties. De-là vient qu'Apollodore, indigné contre son Disciple de cette espèce de larcin qui lui étoit si honorable, ne put s'empêcher de le lui reprocher fort aigrement dans une Satyre en vers, & de le traiter de voleur, qui, non content de lui avoir dérobé son art, osoit encore

* On ne fait point de quelle Héraclée parlent les Auteurs, car il y a plusieurs villes de ce nom. On penche davantage pour Héraclée de Macédoine, ou pour celle qui est dans

l'Italie proche de Crotone.

* Ab hoc (Apollodoro) fores apertas Zeuxis Hetaeleotes intravit. . . audentemque jam aliquid penicillum ad magnam gloriam perduxit.

s'en parer en tous lieux comme d'un bien légitime.

Toutes ces plaintes ne toucherent point l'Imitateur, & ne servirent qu'à lui faire faire encore de plus grands efforts, pour tâcher de se surpasser lui-même après avoir surpassé son Maître. Il y réussit parfaitement par les excellens ouvrages qu'il mit au jour, qui lui acquirent en même-tems une grande réputation & de grandes richesses. Ce n'est pas ici le bel endroit de Zeuxis. Il fit ostentation de ces richesses d'une manière puérile. Il aimait à paroître, & à se donner de grands airs, sur-tout dans les occasions éclatantes, comme dans les Jeux Olympiques, où il se faisoit voir à toute la Grece couvert d'une robe de pourpre, avec son nom en lettre d'or sur l'étoffe même.

Quand il fut devenu fort riche, il commença à donner libéralement ses ouvrages, sans en recevoir de récompense. Il en apportoit une raison, qui ne fait pas beaucoup d'honneur à sa modestie. *S'il * donnoit gratuitement ses ouvrages, c'est, disoit-il, qu'aucun prix ne les pouvoit payer. J'aurois mieux aimé le laisser dire aux autres.*

Une inscription qu'il mit à un de ses tableaux, ne marque pas plus de modestie.

* *Postea donare opera satis digno pretio permittit sua instituit, quod ea nullo tari posse diceret. Plin.*

tie. C'étoit un ATHLETE, dont il fut si content, qu'il ne pouvoit s'empêcher de l'admirer & de s'en applaudir, comme d'un chef-d'œuvre inimitable. Il écrivit au bas du tableau un vers grec dont le sens revient à ceci :

A l'aspect * du LUTTEUR, dans lequel je
m'admire,
En vain tous mes Rivaux voudront se tour-
menter.

Ils pourront peut-être en médire
Sans pouvoir jamais l'imiter.

Le vers grec se trouve dans Plutarque, *Plut. de glor. Athen. pag. 346.*
mais il est appliqué aux ouvrages d'Apol-
lodore. Le voici.

Μαμῆσται τις μάλλον, ἢ μιμήσεται.

On le critiquera plus facilement qu'on ne l'imitera.

Zeuxis avoit plusieurs rivaux, dont les plus illustres étoient Timanthe & Parrhasius. Ce dernier entra en concurrence avec lui dans une dispute publique, où l'on disputoit les prix de Peinture. Zeuxis avoit fait une piece, où il avoit si bien

* Ces vers sont de l'Auteur de l'Histoire de la Peinture Ancienne, extraite du Livre 35 de l'Histoire Naturelle de Plin., dont il donne la traduction, ou plu-
tôt la paraphrase, avec le texte Latin. Ce Livre est imprimé à Londres en 1725. J'y ai trouvé d'excellentes réflexions, dont j'ai fait grand usage.

peint des raisins, que, dès qu'elle fut exposée, les oiseaux s'en approcherent pour en becqueter le fruit. Sur quoi, transporté de joie, & tout fier du surffage de ces Juges non suspects & non réculables, il demanda à Parrhasius qu'il fît donc paroître incessamment ce qu'il avoit à leur opposer. Parrhasius obéit, & produisit sa piece, couverte, comme il sembloit, d'une étoffe délicate en maniere de rideau. *Tirez ce rideau*, ajouta Zeuxis, & *que nous voyions ce beau chef-d'œuvre*. Ce rideau étoit le tableau même. Zeuxis avoua qu'il étoit vaincu. Car, dit-il, *je n'ai trompé que des oiseaux, & Parrhasius m'a trompé moi-même qui suis Peintre*.

Le même Zeuxis, quelque tems après, peignit un jeune homme, qui portoit une corbeille de raisins : & voyant que les oiseaux les venoient aussi becqueter, il avoua, avec la même franchise, que si les raisins étoient bien peints, il falloit que la figure le fût bien mal, puisque les oiseaux n'en avoient aucune peur.

Quintilien nous apprend * que les anciens Peintres s'étoient assujettis à donner à leurs Dieux & à leurs Héros la

* Ille verò ita circum-
scripsit omnia, ut cum
legum latorem vocent,
quia decorum & heroum

effigies, quales ab eo sunt
traditæ, ceteri, tanquam
ita necesse sit, sequuntur.

Quintil. lib. 12. cap. 1.

physionomie & le même caractère que Zeuxis leur avoit donné, ce qui lui attirera le nom de Législateur.

Festus rapporte que le dernier tableau de ce Peintre fut le portrait d'une Vieille, & que cet ouvrage le fit tant rire, qu'il en mourut. Il est étonnant que nul autre Auteur que Verrius Flaccus, cité par Festus, n'ait rapporté ce fait. Quoique la chose soit difficile à croire, dit M. de Piles, elle n'est pas sans exemple. *In voce Pic-tor.*

PARRHASIUS, natif d'Ephèse, fils & disciple d'Événor, étoit, comme on l'a vû, émule de Zeuxis. Ils passoient tous deux pour les plus habiles de leur tems, qui étoit le beau tems de la Peinture; & * Quintilien dit, qu'ils l'ont portée à un haut degré de perfection, Parrhasius pour le dessin, & Zeuxis pour le coloris.

Pline fait un éloge & trace un caractère de Parrhasius, qui ne laisse rien à désirer. Si on l'en croit, c'est à ce Peintre qu'on devoit l'observation exacte de la Symétrie, c'est-à-dire, des proportions: outre cela, les airs de tête spirituels, délicats, & passionnés; la distribution élégante des cheveux, la beauté & la dignité des visages & des personnes; & *Plin. lib. 35. cap. 10.*

* Zeuxis atque Parrhasius, plurimum arti addiderunt. Quorum prior venisse rationem, secundus examinasse subtilius lineas traditur. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

enfin, du consentement des plus grands Maîtres, le finissement & l'arrondissement des figures, en quoi il a surpassé tous ses prédécesseurs, & égalé tous ceux qui l'ont suivi. Pline considère cette partie comme la plus difficile & la plus importante de la Peinture. Car, dit-il, encore qu'il soit toujours avantageux de bien peindre le milieu des corps, c'est pourtant une chose où plusieurs ont réussi. Mais * d'en tracer les contours, les faire fuir, & par le moyen de ces affoiblissements. faire en sorte qu'il semble qu'on aille voir d'une figure ce qui en est caché, c'est en quoi consiste la perfection de l'art.

Parrhasius avoit été formé dans la Peinture par Socrate, à qui un tel Disciple ne fit pas peu d'honneur.

*Xenoph. in
Memorabil.
Socr. lib. 3.
p. 780. 781.*

Xénophon nous a conservé un entretien court à la vérité, mais bien sensé; où ce Philosophe, qui avoit été Sculpteur dans sa jeunesse, donne à Parrhasius des leçons, qui font voir qu'il possédoit parfaitement la connoissance de toutes les règles de la Peinture.

Flin. ibid.

On convient que Parrhasius excelloit dans ce qui regarde les mœurs & les passions de l'ame, ce qui parut bien dans

* Ambire enim debet | post se, ostenda que etiam
se extremis ipsa, & sic | quæ occultat.
desinere, ut promittat alia |

un de ses tableaux, qui fit beaucoup de bruit, & lui acquit beaucoup de réputation. C'étoit une peinture fidèle du PEUPLE D'ATHÈNES, qui brilloit de mille traits savans & ingénieux, & monroit dans le peintre une richesse d'imagination inépuisable. Car, * ne voulant rien oublier touchant le caractère de cette nation, il la représenta, d'un côté, bizarre, colere, injuste, inconstanté; & de l'autre, humaine, clémente, sensible à la pitié; & avec tout cela, fière, hautaine, glorieuse, féroce, & quelquefois même basse, fuyarde & timide. Voilà un tableau peint certainement d'après nature. Mais, comment le pinceau peut-il rassembler & réunir tant de traits différens? C'est la merveille de l'Art. C'étoit apparemment un tableau allégorique.

Différens Auteurs ont peint aussi d'après nature le portrait de notre Peintre. C'étoit * un Artisan d'un vaste génie & d'une fertilité d'invention universelle; mais dont jamais personne n'a approché en fait de présomption, ou plutôt de cette arrogance, qu'une gloire justement acquise,

Athen. lib.

12. p. 543.

Ælian lib. 5.

cap. 11.

Plin lib. 35.

cap. 10.

* *Pinxit & DEMON-ATHENIENSIVM, argumento quoque ingenioso. Volebat namque varium, iracundum, injustum, inconstantem; eundem verò exorabilem, clementem, misericordem, excelsum,* gloriosum, humilem, ferocem, fugacemque, & omnia pariter ostendere. *Plin.*

** *Fœcundus artifex, sed quo nemo insolentius & arrogantius sit usus gloriæ artis. Plin.*

mais mal soutenue, inspire quelquefois aux meilleurs Ouvriers. Il s'habilloit de pourpre; il portoit une couronne d'or; il avoit une canne fort riche; les attaches de ses souliers étoient d'or, & ses brodequins superbes; enfin il étoit magnifique en tout ce qui environnoit sa personne. Il se donnoit à lui-même libéralement les épithètes les plus flatteuses & les noms les plus relevés, qu'il ne rougissoit point d'inscrire au bas de ses tableaux : *le délicat, le poli, l'élégant Parrhasius, le Consommateur de l'art; sorti originaiement d'Appollon, & né pour peindre les dieux mêmes.* Il ajoutoit qu'à l'égard de son Hercule, *il l'avoit représenté précisément, & trait pour trait, tel qu'il lui étoit souvent apparu en songe.* Avec tout ce faste & toute cette vanité, il ne laissoit pas de se donner pour un homme vertueux : moins délicat en ce point que M. Despreaux, qui se disoit

Ami de la vertu, plutôt que vertueux.

Plin. in Parrhasio. & Achille.

Le succès de la dispute qu'eut Parrhasius avec Timanthe dans la ville de Samos, fut bien humiliant pour le premier, & dut coûter beaucoup à son amour propre. Il s'agissoit d'un prix pour celui qui auroit le mieux réussi. La matiere du tableau & du combat, étoit un Ajax outré de colere contre les Grecs de ce qu'ils avoient adjugés les armes d'Achille à

Ulysse. Ici, à la pluralité des meilleurs suffrages, la victoire fut adjugée à Timanthe. Le vaincu couvrit sa honte, & se dédommagea de sa défaite par un bon mot, qui sent un peu la rodomontade. *Voyez, dit il, mon Héros ! Son sort me touche encore plus que le mien propre. Il est vaincu une seconde fois par un homme qui ne le vaut pas.*

PAMPHILE étoit d'Amphipolis, sur les confins de la Macédoine & de la Thrace. Il est le premier qui joignit l'érudition à la Peinture. Il s'attacha, sur toutes choses, aux Mathématiques, & particulièrement au Calcul & à la Géométrie, soutenant hautement que sans leur secours, il n'étoit pas possible d'amener la Peinture à sa perfection. On conçoit aisément qu'un tel Maître n'avilissoit point son Art. Il ne prenoit aucun Eleve qu'à raison de dix talens pour autant d'années ; & ce ne fut qu'à ce marché que Mélanthe & Apelle devinrent ses disciples. Il obtint, d'abord à Sicyone, & ensuite par toute la Grèce, l'établissement d'une espèce d'Académie, où les Enfans de condition libre, qui avoient quelque disposition pour les beaux Arts, étoient élevés & instruits avec soin. Et de peur que la Peinture ne vînt enfin à s'avilir & à dégénérer, il obtint encore des Etats de

Dix mille écus.

la Grèce un Edit sévère, qui l'interdisoit absolument aux esclaves.

Le prix excessif que donnoient les Eleves à leurs Maîtres, & l'établissement des Académies pour les personnes libres avec l'exclusion des esclaves, montrent dans quelle haute considération étoit cet Art, avec quelle émulation on s'y appliquoit, & avec quel succès & quelle promptitude il devoit parvenir à sa perfection.

Zeuxis, Parrhasius, Mélanthe & Pamphile, étoient contemporains. On les place

AN. M. 3604. vers la CXV^e. Olympiade.

TIMANTHE étoit, selon les uns, de Sicyone, & selon d'autres, de Cythne, l'une des Cyclades. Son caractère propre * étoit l'Invention. Cette partie, si rare & si difficile, ne s'acquiert ni par le travail ni par les conseils, ni par les préceptes des Maîtres: c'est l'effet d'un génie heureux, d'une vive imagination, & de ce beau feu qui anime les Peintres aussi-bien que les Poètes par une sorte d'enthousiasme.

Quintil, lib. 2. cap. 13. L'Iphigénie de Timanthe, célèbre par
 Plin. lib. 35. les louanges de tant d'Ecrivains, a été
 p. 6. regardée par tous les grands Maîtres com-
 Val. Max. me un chef-d'œuvre de l'Art dans ce
 8. cap. 11. genre; & c'est principalement ce tableau

* Timanthi plurimum adfuit ingenii, Plin.

qui a fait dire que * ses ouvrages faisoient concevoir plus de choses qu'ils n'en montroient, & que, quoique l'art y fût porté au suprême degré, le génie enchérissoit encore sur l'art. Le sujet étoit beau, grand, tendre, & tout-à-fait propre à la Peinture : mais l'exécution y donna tout le prix. Ce tableau représentoit Iphigénie se tenant debout devant l'autel, telle qu'une jeune & innocente Princesse qui va être immolée au salut de sa patrie. Elle étoit environnée de plusieurs personnes, qui toutes s'intéressoient vivement à ce sacrifice, mais néanmoins selon différens degrés. Le ** Peintre avoit représenté le Prêtre Calchas fort affligé, Ulysse beaucoup plus triste, & Ménélas, oncle de la Princesse, avec toute l'affliction qu'il étoit possible de mettre sur son visage. Restoit Agamemnon, pere d'Iphigénie ; & c'étoit là où il falloit se surmonter. Cependant tous les traits de la tristesse étoient épuisés. La nature vint au secours de l'art. Il n'est pas na-

* In omnibus ejus operibus intelligitur plus semper, quàm pingitur ; & cum ars summa sit, ingenium tamen ultrà artem est. *Plin. lib. 35. cap. 10.*

** Cum in Iphigeniæ immolatione pinxisset tristem Calchantem, tristior Ulyssem, addidisset

Menelao quem summum poterat ars efficere mœrorem ; eo sumptis affectibus, non reperiens quod dignè modo patris vultum posset exprimere, velavit ejus caput, & suo cuique animo dedit æstimandum. *Quintil. lib. 2. cap. 13.*

turel à un pere de voir égorger sa fille : il lui suffit bien d'obéir aux dieux qui la lui demandent, & il lui est permis de se livrer à la plus vive douleur. Le Peintre ne pouvant exprimer celle du pere, prit le parti de lui jeter un voile sur les yeux, laissant aux Spectateurs à juger de ce qui se passoit au fond de son cœur : *Velavit ejus caput, & suo cuique animo dedit æstimandum.*

Cette idée est belle & ingénieuse, & elle a fait beaucoup d'honneur à Timanthe. On ne fait pourtant s'il en est véritablement l'auteur, & il y a beaucoup d'apparence que l'Iphigénie d'Euripide la lui a fournie : voici l'endroit. *Lorsqu'Agamemnon vit sa fille qu'on menoit dans le bois pour y être sacrifiée, il gémit ; & détournant la tête, versa des larmes, & se couvrit les yeux de sa robe.*

Un de nos illustres Peintres, c'est le Poussin, a heureusement imité le trait dont je viens de parler, dans son tableau de la mort de Germanicus. Après avoir traité les différens genres d'affliction des autres personnages, comme des passions qui pouvoient s'exprimer, il place à côté du lit de Germanicus une femme remarquable par sa taille & par ses vêtemens, qui se cache le visage avec les mains, dont l'attitude entière marque la douleur la plus profonde, & fait clairement en-

tendre que c'est la femme du Prince dont on pleure la mort.

Je ne puis m'empêcher de joindre ici un fait très-curieux en matiere de Peinture allégorique. On appelle ainsi une peinture qui emploie une fiction & un emblème pour exprimer une action véritable.

M. Le prince de Condé faisoit peindre dans la gallerie de Chantilly l'histoire de son pere, connu en Europe sous le nom du Grand Condé. Il se rencontroit un inconvenient dans l'exécution du projet. Le Héros, durant sa jeunesse, s'étoit trouvé lié d'intérêt avec les ennemis de l'Etat, & il avoit fait une partie de ses belles actions quand il ne portoit pas les armes pour sa patrie. Il sembloit donc qu'on ne devoit point faire parade de ces faits d'armes dans la gallerie de Chantilly. Mais, d'un autre côté, quelques-unes de ces actions, comme le secours de Cambrai, & la retraite de devant Arras, étoient si brillantes, qu'il devoit être bien mortifiant pour un fils amoureux de la gloire de son pere, de les supprimer dans le monument qu'il élevoit à la mémoire de ce Héros. Il trouva lui-même un heureux denouement : car c'étoit non-seulement le Prince, mais l'homme de son tems né avec la conception la plus vive & l'imagination la plus

brillante. Il fit donc dessiner la Muse de l'Histoire, personnage allégorique, mais très connu, qui tenoit un livre, sur le dos duquel étoit écrit, *Vie du Prince de Condé*. Cette Muse arrachoit des feuillets du livre qu'elle jettoit par terre, & on lisoit sur ces feuillets: *Secours de Cambrai*, *Secours de Valenciennes*, *Retraite de devant Arras*: enfin, le titre de toutes les belles actions du Prince de Condé durant son séjour dans les Pays-Bas; actions dont tout étoit louable, à l'exception de l'écharpe qu'il portoit quand il les fit. Malheureusement ce tableau n'a pas été exécuté suivant une idée si ingénieuse & si simple. Le Prince qui avoit conçu une idée si noble, eut en cette occasion un excès de complaisance; & déferant trop à l'art, il permit au Peintre d'altérer l'élégance & la simplicité de sa pensée par des figures qui rendent le tableau plus composé, mais qui ne lui font rien dire de plus que ce qu'il disoit déjà d'une manière si sublime. J'ai tiré ce récit des Réflexions critiques sur la Poésie & sur la Peinture.

Plin. lib. 35.
cap. 10.

AN. M. 3672.

Ile dans la
mer Egée.

APELLE, que la renommée a mis au-dessus de tous les Peintres, parut dans la CXII^e. Olympiade. Il étoit de l'île de Co, fils de Pithius, & disciple de Pamphile. Il est quelquefois appelé Ephésien, parce qu'il s'établit à Ephèse, où sans

doute un homme d'un tel mérite obtint bientôt le droit de bourgeoisie.

Il a eu la gloire de contribuer lui seul , plus que tous les autres ensemble , à la perfection de la Peinture , non-seulement par ses excellens ouvrages , mais par ses écrits , ayant composé trois Volumes sur les principaux secrets de son Art , qui subsistoient encore du tems de Pline , mais qui malheureusement ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Le fort de son pinceau a été la GRACE , c'est-à-dire ce je ne sais quoi de libre , de noble , & de doux en même tems , qui touche le cœur & qui réveille l'esprit. Quand il louoit & admiroit les ouvrages de ses Confreres , ce qu'il faisoit fort volontiers , après avoir avoué qu'ils excelloient dans toutes les autres parties , il ajoutoit que la Grace leur manquoit ; mais que pour lui , cette qualité lui étoit échue en partage , & que personne ne pouvoit lui en disputer la palme : ingénuité qui se pardonne aux hommes d'un vrai mérite , quand elle ne vient point d'orgueil & de fierté.

La maniere dont il fit connoissance & lia une étroite amitié avec Protogène , célèbre Peintre de son tems , est assez curieuse , & mérite d'être rapportée. Protogène vivoit à Rhodes , connu d'Apelle seulement de réputation & par le bruit

de ses tableaux. Celui-ci voulant s'assurer de la beauté de ses ouvrages par ses propres yeux, fit un voyage exprès à Rhodes. Arrivé chez Protogène, il n'y trouva qu'une vieille femme qui gardoit l'atelier de son Maître, & un Tableau monté sur le chevalier, où il n'y avoit encore rien de peint. La Vieille lui demandant son nom, je vais le mettre ici, lui dit-il : & prenant un pinceau avec de la couleur, il dessina quelque chose d'une extrême délicatesse. Protogène, à son retour, ayant appris de la servante ce qui s'étoit passé, & considérant avec admiration les traits qui avoient été dessinés, ne fut pas longtemps à en deviner l'Auteur : *C'est Apelle*, s'écria-t-il : *il n'y a que lui au monde qui soit capable d'un dessin de cette finesse & de cette légèreté.* Et prenant d'une autre couleur, il fit sur les mêmes traits un contour plus correct & plus délicats ; & dit à sa Gouvernante, que si l'Etranger venoit, elle n'avoit qu'à lui montrer ce qu'il venoit de faire, & l'avertir en même-temps que c'étoit-là l'ouvrage de l'homme qu'il étoit venu chercher. Apelle revint bientôt après : mais honteux de se voir inférieur à son Emule, il prit d'une troisième couleur, & parmi les traits qui avoient été faits, il en conduisit de si savans & de si merveilleux, qu'il y épuisa toute la subtilité de l'art. Protogène ayant

distingué ces derniers traits, *Je suis vaincu*, dit-il, & *je cours embrasser mon vainqueur*. En effet, il vola au port à l'instant, où ayant trouvé son rival, il lia avec lui une étroite amitié, qui depuis ne se démentit jamais : chose assez rare entre deux personnes du premier mérite, & qui courent la même la carrière ! Ils convinrent entr'eux, par rapport au tableau où ils s'étoient escrimés, de le laisser à la postérité tel qu'il étoit, sans y toucher davantage, prévoyant bien, comme en effet cela arriva, qu'il feroit un jour l'admiration de tout le monde, & particulièrement des connoisseurs & des maîtres de l'art. Mais ce précieux monument des deux plus grands Peintres qui furent jamais, fut réduit en cendres au premier embrâsement de la maison d'Auguste, dans le Palais où il étoit exposé à la curiosité des Spectateurs, toujours nouvellement surpris, au milieu de quantité d'autres des plus excellens & des plus finis, de ne trouver dans celui-ci qu'une espece de vuide, d'autant plus admirable, qu'on n'y voyoit que trois dessins au simple trait & de la dernière finesse, qui échappoient à la vûe par leur subtilité, & qui par cela même devenoient encore plus estimables & plus attrayans pour de bons yeux.

C'est à-peu-près de cette sorte qu'il faut entendre l'endroit de Plin. Dans

ces mots *arrepto penicillo lineam ex colore duxit summa tenuitatis per tabulam*; par *lineam* il ne faut pas entendre une simple ligne de Géométrie, mais un trait de pinceau. Cela est contraire au bon sens, dit M. de Piles, & choque tous ceux qui savent un peu ce que c'est que Peinture.

Quoiqu'Apelle fût fort exact dans ses ouvrages, il savoit jusqu'à quel point il devoit travailler sans fatiguer son esprit, & ne pouloit point l'exactitude jusqu'au scrupule. Il * dit un jour, parlant de Protogène, qu'il avouoit que ce rival pouvoit lui être égalé, ou même préféré pour tout le reste; mais qu'il ne savoit pas quitter le pinceau, & qu'il gâtoit souvent les belles choses qu'il faisoit à force de les vouloir perfectionner. Parole mémorable, dit Plin, & qui marque qu'une trop grande exactitude devient souvent nuisible.

Ce n'est pas qu'Apelle approuvât la négligence dans ceux qui se mêloient de Peinture. Il pensoit bien autrement, & pour lui-même, & pour les autres. Il

* Idem & aliam gloriam usurpavit, cum Protogenis opus immensi laboris ac curæ supra modum anxie, miraretur. Dixit enim omnia sibi cum illo paria, aut illi

meliora: sed uno se prætare, quod manum ille de tabula non sciret tollere; memorabili præcepto, nocere sæpè nimiam diligentiam. Plin.

ne passoit aucun jour de sa vie, quelque occupation étrangère qu'il eût d'ailleurs, sans s'exercer au crayon, à la plume, ou au pinceau, tant pour se conserver la main libre & légère, que pour se perfectionner de plus en plus dans toutes les finesse d'un Art qui n'a point de bornes.

Un de ses Disciples lui montrant un tableau pour savoir ce qu'il en pensoit, & ce Disciple lui disant qu'il l'avoit fait fort vite, & qu'il n'y avoit employé qu'un certain tems : *Je le vois bien sans que vous me le disiez*, répondit Apelle, & *je suis étonné que dans ce peu de tems-là même vous n'en ayez pas fait davantage de cette sorte.*

Un autre Peintre lui faisant voir le tableau d'une Hélène qu'il avoit peinte avec soin, & qu'il avoit ornée de beaucoup de piereries, il lui dit : *O mon ami, n'ayant pu la faire belle, vous avez voulu du moins la faire riche.*

S'il disoit son sentiment avec simplicité, il recevoit de la même manière celui des autres. Sa coutume étoit, quand il avoit achevé un ouvrage, de l'exposer aux yeux des passans, & d'entendre, caché derrière un rideau, ce qu'on en disoit, dans le dessein de corriger les défauts que l'on pourroit y remarquer. Un Cordonnier ayant trouvé qu'il manquoit quel-

que chose à une Sandale , le dit librement ; & la critique étoit juste. Repassant le lendemain par le même endroit , il vit que la faute avoit été corrigée. Tout fier de l'heureux succès de sa critique , il s'avisa de censurer aussi une jambe , à laquelle il n'y avoit rien à redire. Le Peintre alors , sortant de derrière sa toile , avertit le Cordonnier de se renfermer dans son métier & dans ses Sandales. C'est ce qui donna lieu au proverbe , *Ne sutor ultra crepidam* : c'est-à-dire

SAVETIER ,

Fais ton métier ;

Et garde-toi sur-tout d'élever ta censure

Au-dessus de la chaussure.

Apelle rendoit justice avec joie au mérite des grands Ouvriers , & ne rougissoit point de se les préférer à lui-même pour de certaines qualités. Ainsi il avouoit ingénument qu'Amphion l'emportoit sur lui pour la disposition , & Asclépiodore pour la régularité du Dessin. Nous avons vû le jugement avantageux qu'il portoit de Protogène. Il ne s'en tint pas à de simples paroles.

Cet excellent Peintre n'étoit pas beaucoup estimé de ses compatriotes , comme il arrive assez ordinairement. Pendant qu'Apelle étoit avec lui à Rhodes , lui ayant demandé un jour ce qu'il vendoit ses ou-

vrages lorsqu'il y avoit mis la dernière main ; & l'autre lui ayant marqué une somme très modique : *Et moi*, reprit Apelle, *je vous en offre cinquante * talens pour chacun, & je les prendrai tous à ce prix* ; en ajoutant qu'il ne seroit point en peine de s'en défaire, & qu'il les vendroit comme étant de sa propre main. Cette offre, qui étoit sérieuse, fit ouvrir les yeux aux Rhodiens sur le mérite de leur Peintre, qui, de son côté, s'en prévalut, & ne livra plus ses tableaux qu'à un prix très-considérable.

La souveraine habileté dans la Peinture n'étoit pas le seul mérite d'Apelle. La politesse, la connoissance du monde, les manières douces, insinuanes, spirituelles, le rendirent fort agréable à Alexandre-le-Grand, qui ne dédaignoit pas d'aller souvent chez le Peintre, tant pour jouir des charmes de sa conversation, que pour le voir travailler, & devenir le premier témoin des merveilles qui sortoient de son pinceau. Cette affection d'Alexandre pour un Peintre qui étoit poli, agréable, délicat, ne doit pas étonner. Un jeune Monarque se passionne aisément pour un Génie de ce caractère, qui joint à la bonté de son cœur, la beauté de l'es-

* C'est-à-dire cinquante : assez ordinaire qu'il se
mille écus. Cette somme m^{glisse} quelque erreur dans
paroit exorbitante. Il est les chiffres.

prit, & la délicatesse du pinceau. Ces sortes de familiarités entres les Héros de divers genres, ne sont pas rares, & font honneur aux Princes.

Alexandre avoit une si haute idée d'Apelle, qu'il donna un Edit pour déclarer que sa volonté étoit de n'être peint que par lui, de même qu'il ne donna permission, par le même Edit, qu'à Pyrgotèle de graver ses médailles, & à Lyssippe de le représenter par la fonte des métaux.

*Plur. de
amic. & adu-
lat. p. 58.*

Il arriva qu'un des principaux Courtisans d'Alexandre se trouvant un jour chez Apelle lorsqu'il peignoit, se répandit en questions ou en réflexions peu justes sur la Peinture, comme il est ordinaire à ceux qui veulent parler d'un art qu'ils ignorent. Apelle, qui étoit en possession de s'expliquer librement avec les plus grands Seigneurs, lui dit : » Voyez-vous » ces jeunes garçons qui broient mes » couleurs? Pendant que vous gardiez » le silence, ils vous admiroient, éblouis » de l'éclat de votre pourpre, & de l'or » qui brille sur vos habits. Depuis que » vous avez commencé à parler de choses » que vous n'entendez point, ils ne cessent » de rire. « C'est Plutarque qui rapporte

*Plin. l. 35.
cap. 10.*

* In officina imperirè | colōres tererent. Tantum
multa differenti silentium | auctoritatis & juris erat ei
comiter suadebat, rideri | in regem, alioquin ira-
eum dicens à pueris qui | cundum.

lui-même qu'Apelle osa faire cette leçon, mais d'une manière plus douce, en lui conseillant seulement de s'expliquer avec plus de réserve devant ses ouvriers : tant le Peintre bel-esprit avoit acquis d'ascendant sur un Prince, qui faisoit déjà la terreur & l'admiration du genre humain, & qui étoit naturellement colere ! Alexandre lui donna d'autres marques encore plus extraordinaires de son affection & de ses égards.

Le caractère simple & ouvert d'Apelle ne revenoit pas également à tous les Généraux du jeune Monarque. Ptolémée, l'un d'eux, qui dans la suite eut en partage le royaume d'Egypte, n'avoit pas été des plus favorables à notre Peintre : on n'en fait pas la raison. Quoi qu'il en soit, Apelle s'étant embarqué, quelque tems après la mort d'Alexandre, pour une ville de la Grèce, fut malheureusement jeté par la tempête du côté d'Alexandrie, où le nouveau Roi ne lui fit aucun accueil. Outre cette mortification à laquelle il devoit s'attendre, il y trouva des envieux assez malins pour chercher à le faire tomber dans un piège. Dans cette vûe, ils engagèrent un des Officiers de la Cour à l'inviter au souper du Roi comme de sa part, ne doutant point que cette liberté, qu'il paroîtroit avoir prise de lui-même, ne lui attirât l'indignation d'un

Prince qui ne l'aimoit pas, & qui ne savoit rien de la supercherie. En effet, Apelle s'y étant rendu par déférence, le Roi irrité de son audace, lui demanda brusquement qui étoit celui de ses Officiers qui l'avoit appelé à sa table, & lui montrant de la main ses Invitateurs ordinaires, il ajouta qu'il vouloit savoir absolument qui d'eux lui avoit fait prendre cette hardiesse. Le Peintre, sans s'émouvoir, se tira de ce pas en homme d'esprit & en Dessinateur consommé. Il prit d'un réchaut qui étoit là un charbon éteint, & en trois ou quatre coups il crayonna sur le champ contre la muraille l'ébauche de celui qui l'avoit invité, au grand étonnement de Ptolémée, qui reconnut dès les premiers traits, le visage de l'Impositeur. Cette aventure le réconcilia avec le Roi d'Egypte, qui le combla ensuite de biens & d'honneurs.

Lucian. de Calum. pag. 563, 565. Mais elle ne le réconcilia pas avec l'Envie, qui n'en devint que plus animée.

On l'accusa, quelque tems après devant le Prince, d'avoir tramé avec * Théodote la conjuration qui avoit éclaté contre lui dans la ville de Tyr. Ce fut un autre Peintre de réputation, nommé Antiphile, qui se porta pour délateur. L'accusation n'avoit pas la moindre vraisemblance. Apelle n'avoit point été à Tyr : il n'avoit

* On accuse ici Lucien d'un grossier anachronisme.

jamais vû Théodote : il n'étoit ni d'un caractère ni d'une profession propre à tramer un tel complot : l'accusateur, Peintre comme lui, mais bien inférieur en mérite & en réputation, pouvoit être, sans injure, soupçonné de jalousie de métier. Mais le Prince, sans rien écouter, sans rien examiner, comme cela n'est que trop ordinaire, tenant Apelle pour coupable, éclata en plaintes contre son ingratitude & son mauvais cœur ; & il auroit été conduit au supplice, sans la confession volontaire d'un des complices, qui touché de compassion pour l'innocent prêt d'être mis à mort, s'avoua lui-même criminel, & déclara qu'Apelle n'avoit eu aucune part à la conjuration. Le Roi, confus d'avoir ajouté foi si légèrement à la calomnie, lui rendit son amitié, le gratifia même de cent talens pour le dédommager de l'injure qu'il lui avoit faite, & lui *écus.* livra Antiphile pour être son esclave.

Cent mille

Apelle, de retour à Ephèse, se vengea de tous ses ennemis par un excellent tableau de la Calomnie, dont voici l'ordonnance. A la droite du tableau est assis un homme d'éclat & d'autorité, qui a de grandes oreilles à-peu-près comme Midas, & qui tend la main à la Calomnie, comme pour l'inviter de s'approcher. A ses côtés sont deux femmes, dont l'une représente

l'Ignorance, & l'autre le * *Soupçon*.

La *Calomnie* paroît s'avancer. C'est une femme d'une grande beauté. On entrevoit sur son visage & dans sa démarche je ne fais quoi de violent & d'emporté, comme d'une personne animée de colere & de fureur. D'une main elle tient un flambeau pour allumer le feu de la division & de la discorde; & de l'autre, elle traîne par les cheveux un jeune homme, qui tend les mains vers le ciel, & qui implore l'assistance des dieux. Devant telle marche un Homme, qui a le visage pâle, le corps sec & décharné, les yeux perçans, & qui semble mener la bande : c'est * l'Envie. La *Calomnie* est accompagnée de deux autres femmes, qui l'excitent, qui l'animent, & qui s'empres sent autour d'elle pour relever ses attraits & ses atours. A leur air composé, on conjecture que c'est la Ruse & la TRAHISON. Enfin, après tous les autres, suit le REPENTIR, couvert d'un habit noir & déchiré, qui, avec beaucoup de confusion & de larmes, tournant la tête en arrière, reconnoît dans le lointain la VÉRITÉ, qui s'approche environnée de lumière. Telle fut la vengeance utile & ingénieuse de ce grand homme.

* Le mot grec est féminin : ὁπλόησις.

** En grec, l'envie est masculin : ὁ θάνος.

Je ne crois pas qu'il eût été sûr pour lui, pendant qu'il étoit en Egypte, de tracer, ou du moins de produire au jour un pareil tableau. Ces grandes oreilles, cette main étendue vers la Calomnie comme pour l'inviter d'approcher, & d'autres traits semblables, ne font pas d'honneur à celui qui y tient le premier rang, & marquent un Prince soupçonneux, crédule, ouvert à la fraude, & qui semble appeller les délateurs.

Pline fait un long dénombrement des tableaux d'Apelle. Celui * d'Antigone est un des plus renommés. Ce Prince n'avoit qu'un œil : il le peignit tourné de côté, pour couvrir cette difformité. On prétend que c'est Apelle qui le premier a trouvé l'art du profil.

Il fit plusieurs portraits d'Alexandre, dont l'un sur-tout fut regardé comme l'un de ses tableaux les plus achevés. Il y étoit représenté la foudre à la main. Ce tableau fut fait pour le Temple de la Diane des Ephésiens.

Il semble, dit Pline, qui l'avoit vû, que la main du Héros, avec la foudre, sortent réellement du tableau. Aussi ce Prince disoit-il lui-même, qu'il comptoit

* Habet in pictum speciem tota facies. Apelles tamen imaginem Antigoni latere tantum altero ostendit, ut amissi oculi deformitas lateret. *Quintil. lib. 2. cap. 13.*

deux Alexandres : l'un de Philippe , qui étoit invincible ; l'autre d'Apelle , qui étoit inimitable.

Pline parle d'un de ses tableaux , qui devoit être d'une grande beauté. Il l'avoit fait pour une dispute publique entre les Peintres : le sujet qu'on leur avoit proposé étoit une cavale. S'appercevant que la brigue alloit faire adjuger le prix à quelqu'un de ses rivaux , il * en appella du jugement des hommes à celui des animaux muets , mais plus équitables que les hommes. Il fit présenter les tableaux des autres Peintres à des chevaux qu'il avoit fait venir exprès , qui demeurèrent immobiles devant ces premiers tableaux , & ne haïrent que devant celui d'Apelle.

On prétend que sa Vénus , surnommée *Anadyomene* , c'est-à-dire , qui sort de la mer , étoit son chef-d'œuvre. Pline ** dit que cette piece fut célébrée par les vers des plus grand Poëtes , & que si la Peinture y a été surpassée par la Poësie , aussi en a-t-elle été illustrée. Apelle en avoit commencé un autre à Cos sa patrie , qui selon lui & selon tous les connoisseurs , devoit surpasser la première ; mais la mort envieuse l'arrêta au milieu de l'ouvrage. Il ne se trouva personne depuis

* Quo judicio ad mutas quadrupedes provocavit ab hominibus.

** Versibus græcis tali opere , dum laudatur , victo , sed illustrato.

qui osât y porter le pinceau. On ne fait *Strab. l. 14. pag. 657.*
 si c'est cette seconde Vénus, ou la première, qu'Auguste acheta de ceux de
 Cos, en leur remettant la somme de cent
 talens, du tribut qui leur avoit été im- *Cent mille écus.*
 posé de la part de la République Romaine.
 Si c'est celle-ci, comme il y a beaucoup
 d'apparence, elle eut un sort aussi triste
 que l'autre & même encore plus funeste.
 Dès le tems d'Auguste, l'humidité en
 avoit déjà gâté la partie inférieure. On
 chercha quelqu'un de la part du Prince
 pour la retoucher; mais il ne se trouva
 personne qui fût assez hardi pour l'en-
 treprendre, ce qui * augmenta la gloire
 du Peintre Grec, & la réputation de
 l'ouvrage même. Enfin cette belle Vénus,
 que personne n'osoit toucher par véné-
 ration ou par timidité, fut insultée par
 les vers qui se mirent dans le bois, &
 la dévorèrent. Néron, qui régnoit alors,
 en mit une autre à la place, de la main
 d'un Peintre peu connu.

Dorothee.

Pline fait souvenir le Lecteur que tant
 de merveilleux tableaux, qui faisoient
 l'admiration de tous les bons connoisseurs,
 étoient peints simplement avec les quatre
 couleurs primitives dont il a été parlé.

Apelle forma plusieurs Elèves, qui pro-
 fitèrent de ses inventions: mais, dit Pline,

* *Ipfa injuria cessit in gloriam Artificis.*

une chose en quoi personne n'a pu pénétrer son secret, est la composition d'un certain Vernis, qu'il appliquoit à ses tableaux pour leur conserver, pendant une longue suite de siècles, toute leur fraîcheur & toute leur force. Il tiroit trois avantages de ce Vernis. 1. Il donnoit du lustre aux couleurs quelles qu'elles fussent, & les rendoit plus moëlleuses, plus unies, & plus tendres : ce qui est maintenant l'effet de l'huile. 2. Il garantissoit ses ouvrages de l'ordure & de la poussière. 3. Il * ménageoit la vûe du Spectateur qui s'éblouit facilement, en tempérant les couleurs vives & tranchantes par l'interposition de ce Vernis, qui tenoit lieu de verre à ses ouvrages.

*Plin. lib. 35.
cap. 10.*

ARISTIDE Un des plus fameux contemporains d'Apelle, étoit de Thèbes. A la vérité il ne possédoit pas l'élégance & les graces dans le même degré qu'Apelle : mais il est le premier, qui, par génie & par se soit fait des règles sûres pour peindre l'ame, c'est-à-dire, les sentimens les plus intimes du cœur. Il excelloit dans les passions fortes & véhémentes, aussi-bien que dans les passions douces : mais son

* Ne claritas colorum | tatem occultè darer. *Plin.*
oculorum aciem offende- | ** Is omnium primus ani-
ret . . & eadem res nimis | mum pinxit, & sensus om-
floridis coloribus austeri- | nes expressit. *Plin.*

coloris avoit quelque chose de dur & d'austere.

On a de lui * cet admirable tableau ; (c'est toujours Plin qui parle) où , dans le sac d'une ville , est représentée une MERE qui expire d'un coup de poignard qu'elle a reçu dans le sein , & un ENFANT qui se traîne jusqu'à sa mamelle pour la téter. On voit sur le visage de cette femme , quoique mourante , les sentimens les plus vifs , & les soins les plus pressés de la tendresse maternelle. Elle paroît sentir le danger de son fils , & craindre qu'au lieu du lait qu'il cherche , il ne trouve que du sang. On diroit que Plin a le pinceau à la main , tant il peint avec de vives couleurs tout ce qu'il décrit. Alexandre , qui aimoit tant les belles choses , fut si enchanté de cette piece , qu'il la fit emporter de Thebes où elle étoit , à Pella , lieu de sa naissance , ou du moins qui passoit pour tel.

Le même peignit encore la bataille des Grecs contre les Perses , où il fit entrer dans un seul quadre jusqu'à cent personnages , à raison de mille * dragmes (cinq

* Hujus pictura est , opido capto , ad Martis morientis vulnere mammam adrepens infans ; intelligiturque sentire Mater , & timere , ne , emortuo lac-

te , sanguinem lambat.

* Le texte porte dix mines. La mine valoit cent dragmes , & la dragme dix sols.

cens livres) pour chaque figure , par accord fait entre lui & le Tyran Mnufon , qui régnoit alors à Elatée dans la Phocide. J'ai parlé ailleurs d'un Bacchus , qui étoit regardé comme le chef - d'œuvre d'Aristide , & qui fut trouvé à Corinthe lors de fa prise par Mummius.

Il étoit fi habile à exprimer la langueur , tant du corps que de l'ame , qu'Attale , grand connoiffeur en ces fortes de choses , ne fit point de difficulté de donner cent talens pour un de fes tableaux , où il ne s'agiffoit que d'une expreffion de cette nature. Il n'y a que des richesses auffi immenfes que celles d'Attale , qui étoient paffées en proverbe (*Attalicis conditionibus*) qui puiffent rendre vraifemblable un prix fi exorbitant pour un feul tableau.

PROTOGENE étoit de Caune , ville fituée fur la côte méridionale de l'île de Rhodes , dont elle dépendoit. Il n'étoit d'abord occupé qu'à peindre des navires , & vécut long - tems dans une grande pauvreté. Peut - être ne lui fut - elle pas fi nuisible : car fouvent elle évertue les hommes , & est * la fœur , ou plutôt la mere du bon efprit. Il parvint , dans les ouvrages où il fut employé à Athenes , à faire l'admiration du peuple le plus favant du monde.

* Nescio quomodo bonæ
mentis fortis est pauper- | tas. *Petron.*

Son tableau le plus fameux est l'IALYSE; c'étoit un grand chasseur, fils ou ^{Plin. lib. 35. cap. 10.} petit-fils du Soleil, & fondateur de Rhodes. Ce qu'on admiroit le plus dans ce ^{Aul. Geli. l. 15. c. 31.} tableau, étoit l'écume qui sortoit de la ^{Plut. in De-metr. p. 898.} gueule du chien. J'ai rapporté au long cette ^{Tome VII. pag. 264.} histoire en parlant du siège de Rhodes.

Un autre tableau de Protogene fort renommé, étoit le SATYRE appuyé contre une colonne. Il le travailloit dans le tems même du siège de Rhodes; c'est pour-quoi on disoit qu'il l'avoit peint sous l'é- ^{Strab. l. 14. pag. 650.} pée. D'abord il y avoit une Perdrix perchée sur la colonne. Mais parce què les gens du lieu, ayant vû le tableau nouvellement exposé, donnoient toute leur attention & toute leur admiration à la perdrix, & ne disoient rien du Satyre qui étoit bien plus admirable; & que des perdrix apprivoisées, qu'on apporta à cet endroit, jettterent des cris à la vûe de celle qui étoit sur la colonne, comme si elle eût été vivante, le Peintre, indigné de ce mauvais goût, qui selon lui faisoit tort à sa réputation, demanda permission aux Directeurs du temple où le tableau étoit consacré, de re-

* Dans mon premier récit, j'avois, de ma pure libéralité, donné une bouche au chien, & ce n'est point sans peine que je suis obligé de la lui ôter. En effet, je ne sais pourquoi on n'en gratifie pas un animal si ami de l'homme.

toucher à son ouvrage : ce qui lui ayant été accordé, il effaça la perdrix.

Il peignit aussi la mere d'Aristote, son bon ami. Ce Philosophe célèbre, qui avoit cultivé toute sa vie les Sciences & les beaux Arts, estimoit beaucoup les talens de Protogene. Il auroit même souhaité qu'il les eût employés plus dignement qu'à peindre des Chasseurs, ou des Satyres, ou faire des portraits. Aussi lui proposoit-il pour ce sujet de son pinceau, les batailles & les conquêtes d'Alexandre, comme plus favorables à la Peinture par la grandeur des idées, par la noblesse des expressions, par la variété des événemens, & par l'immortalité des choses mêmes. Mais un certain goût particulier, une certaine pente naturelle pour des sujets plus tranquilles & plus gracieux, le tournerent plutôt du côté des ouvrages qu'on vient de dire. Tout ce que le Philosophe put enfin obtenir du Peintre, fut le portrait d'Alexandre, mais sans bataille. Il est dangereux de vouloir tirer les habiles Ouvriers de leur goût & de leur talent naturel.

Plin. l. 35.
cap. 11.

PAUSIAS étoit de Siccyone. Il se distingua sur-tout dans un genre particulier de Peinture appelée *Causlique*, parce qu'on fait tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire par le moyen du feu. Il eut pour Maître dans ce genre de Peinture Pam-

phile , qu'il laissa beaucoup derriere lui. Il commença le premier à décorer les voûtes & les lambris de ces sortes de Peintures. On avoit de lui plusieurs ouvrages considérables. Pausanias parle d'une IVRESSE ; si bien peinte , dit-il , qu'on aperçoit , à travers un grand verre qu'elle vuide , tous les traits de son visage enluminé. *Pausan. lib. 21. pag. 34.*

La courtisane Glycère , de Sicyone comme lui , excelloit dans l'art de faire des couronnes , & elle en étoit regardée comme l'inventrice. Pausias , pour lui plaire & pour l'imiter , s'appliqua aussi à peindre des fleurs. On vit alors un beau combat entre l'Art & la Nature , chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires pour l'emporter sur son émule , sans qu'il fût presque possible d'adjuger la victoire à l'un ou à l'autre.

Pausias passa la plus grande partie de sa vie à Sicyone sa patrie , qui étoit comme la mere nouriciere des Peintres & de la Peinture. Il est vrai que cette ville se trouvant fort endettée dans les derniers tems , jusques-là que tous ses tableaux *Diuque fuit illa partia picturæ. Plin.*

* Amavit in juvenia
Glyceram municipem suam
inventricem coronatum .
certandoque imitatione e-
jus , ad numerosissimam
florum varietatem perdu-
xit artem illam cum
opera ejus pictura imita-
retur , & illa provocans va-
riaret , essetque certamen
Artis ac Naturæ. *Plin.
lib. 35. cap. 11. & lib. 21.
cap. 3.*

publics & particuliers furent engagés pour de grosses sommes. M. Scaurus, beau-fils de Sylla par Métella sa mere, dans le dessein d'immortaliser la gloire de son Edilité, paya tous les Créanciers, retira de leurs mains toutes les pieces des plus fameux Peintres, & entr'autres celles de Pausias, les transporta à Rome, & les plaça toutes dans ce fameux Théâtre qu'il fit élever jusqu'à trois étages, tous soutenus par des colonnes magnifiques de trente-huit pieds de haut, au nombre de trois cens soixante, & embellis par des statues de marbre & de bronze, & par des peintures antiques des meilleurs Maîtres. Ce théâtre ne devoit durer qu'autant de tems que la célébration des Jeux. Pline dit de cette Edilité, qu'elle fut la ruine des mœurs, & qu'elle en acheva le renversement. *Cujus (M. Scauri) nescio an Ædilitas maxime prostraverit mores civiles*; & il va jusqu'à dire qu'elle fit plus de tort à Rome que la sanglante proscription de Sylla son beau-pere, laquelle fit périr tant de milliers de citoyens Romains.

NICIAS d'Athenes se distingua fort parmi les Peintres. On avoit de lui un grand nombre de tableaux qui étoient extrêmement estimés, entr'autres celui où il avoit décrit la descente d'Ulysse aux enfers, appelé *venuxia*. Attale, ou plutôt, se-

*Plin. lib. 36.
cap. 15.*

*Plut. in Mo-
ral. p. 1093.*

lon Plutarque, Ptolémée lui offrit pour ce tableau soixante talens, c'est-à-dire soixante mille écus, ce qui paroît à peine croyable : mais il les refusa, & en fit présent à sa patrie. Il travailloit à cet ouvrage avec une telle application, que souvent il ignoroit qu'elle heure il étoit, & qu'il demandoit à son domestique, *Ai-je dîné?* Quand on vouloit savoir de Praxitéle lequel de ses ouvrages de marbre il estimoit le plus? *Celui*, disoit-il, *auquel Nicias a mis la main.* Il marquoit par là le vernis excellent que ce Peintre ajoutoit à ses statues de marbre qui en relevoit l'éclat.

Je passe sous silence beaucoup d'autres Peintres habiles, mais moins connus & moins illustres que ceux dont j'ai parlé, & qui ont fait tant d'honneur à la Grece. Il est fâcheux que leurs ouvrages ne soient point parvenus jusqu'à nous, & qu'on ne soit point en état de juger de leur mérite par ses propres yeux. Nous pouvons bien comparer la Sculpture antique avec la nôtre, parce que nous sommes certains d'avoir encore aujourd'hui les chef-d'œuvres de la Sculpture Grecque, c'est-à-dire ce qui s'est fait de plus beau dans l'an-

* Hic est Nicias, de quibus : Quibus Nicias macedebat Praxiteles interrogatus quæ maxime opera circumlitioni ejus tribuebatur *Plin. lib 35. cap. 11.*

riquité. Les Romains, dans le siècle de leur plus grande splendeur, qui fut celui d'Auguste, ne disputoit aux Grecs que l'habileté dans la science du gouvernement. Ils les reconnurent pour leurs maîtres dans les Arts, & nommément dans l'Art de la Sculpture.

Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem; vivos ducent de marmore
vultus...

Tu regere imperio populos, Romane, memento:

Hæ tibi erunt artes. *Virg. Æn. lib. 6.*

Ce que j'ai rapporté de Michel-Ange, qui donna si hautement la préférence au Cupidon de Praxitèle sur le sien, est une preuve bien claire que Rome la moderne ne le disputoit pas plus aux Grecs pour la Sculpture, que l'ancienne Rome.

On ne peut pas juger de même à quel point les Peintres de l'antiquité ont réussi. Cette question ne peut être décidée sur de simples récits. Il faut, pour juger, avoir des pièces de comparaison. Elles nous manquent. Il restent quelques peintures Mosaïques de l'antiquité à Rome, mais peu de peintes au pinceau; encore sont-elles endommagées. D'ailleurs ce qui nous reste, & ce qui étoit peint à Rome sur les murailles, n'a été fait que

ong-tems après la mort des Peintres célèbres de la Grèce.

Il faut pourtant avouer que , tout bien considéré , les préjugés sont extrêmement favorables pour l'antiquité par rapport même à la Peinture. Du tems de Crassus , que Cicéron fait parler dans ses Livres de l'Orateur , on ne se laissoit point d'admirer les ouvrages des anciens Peintres , & on étoit bien-tôt dégoûté de ceux des modernes ; parce que dans les premiers on trouvoit un goût de dessin & d'expression qui perpétuoit les extâses des connoisseurs , & que dans les autres on ne trouvoit presque que la variété du coloris. » Je * ne fais , dit Cras-
 » sus , comment il arrive que les choses
 » qui nous frappent le plus d'abord par
 » leur vivacité , & qui nous font même
 » plaisir par cette surprise , nous dégoû-
 » tent & nous rassasient presque aussi-
 » tôt. Prenons , par exemple , nos pein-
 » tures modernes. Qu'y a-t-il de plus
 » brillant & de plus fleuri ? Quelle beau-

* Difficile dictu est , quænam causa sit cur ea , quæ maximè sensus nostros impellunt voluptate , & specie prima acerrimè commovent , ab iis celerimè fastidio quodam & satietate abalienemur. Quanto collorum pulcritudine & varietate flori-

dioria sunt in picturis novis pleraque , quàm in veteribus ! quæ tamen , etiam si primo aspectu nos ceperunt , diutius non delectant : cum iidem nos in antiquis tabulis , illo ipso horrido obsoletoque teneamur. Cic. de Orat. lib. 3.
 n. 98.

» té, quelle variété de couleurs! Quelle
 » supériorité n'ont-elles pas à cet égard
 » sur les anciennes! Cependant toutes
 » ces pièces nouvelles, qui nous char-
 » ment à la première vûe, ne nous ar-
 » rêtent pas: & au contraire nous ne
 » nous laissons point de contempler les
 » autres, malgré toute la simplicité &
 » la grossièreté même de leur coloris. «
 Cicéron n'en apporte pas la raison. Denys
 d'Halicarnasse, qui vivoit aussi du tems
 d'Auguste, nous la marque. » Les Anciens,
 » dit-il, étoient de grands Dessinateurs,
 » qui entendoient parfaitement toute la
 » grace & toute la force des expressions,
 » quoique leur coloris fût simple & peu
 » varié. Mais les Peintres modernes, qui
 » excellent dans le coloris & dans les om-
 » bres, ne dessinent pas à beaucoup pres
 » si bien, & ne traitent pas les passions
 » avec le même succès. « Ce double té-
 moignage nous laisse entrevoir que les
 Anciens n'avoient pas moins réüssi dans
 la Peinture que dans la Sculpture; & leur
 supériorité dans celle-ci n'est pas con-
 testée. Il paroît au moins, pour ne rien
 outrer, que les Anciens avoient poussé
 la partie du dessin, du clair-obscur, de
 l'expression & de la composition, aussi
 loin que les Modernes les plus habiles
 peuvent l'avoir fait; mais que pour le co-
 loris ils leur étoient de beaucoup inférieurs

Dionys. Ha-
licarn. in
Isæo, p. 104.

Je ne puis terminer ce qui regarde la Peinture & la Sculpture, sans déplorer l'abus qu'en ont fait ceux qui y ont le plus excellé : je parle également des Anciens & des Modernes. Tous les Arts en général, mais sur-tout les deux dont nous parlons, si estimables par eux-mêmes, si dignes d'admiration, qui produisent des effets si merveilleux, qui savent, par quelques coups de ciseau, animer le marbre & le bronze, & par l'heureux mélange de quelques couleurs représenter au vif tous les objets de la nature : ces Arts, dis-je, doivent un hommage particulier à la Vertu, pour l'honneur & l'avancement de laquelle l'Auteur & l'Inventeur primitif de tous les Arts, c'est-à-dire la Divinité même, les a singulièrement destinés.

C'est l'usage que les payens mêmes croyoient devoir faire de la Sculpture & de la Peinture, en les consacrant aux portraits des grands hommes, & à l'expression de leurs belles actions. * Fabius, Scipion, & les autres illustres person-

* Sæpè audivi Q. Mæximum, P. Scipionem, præterea civitatis nostræ præclaros viros solitos ita dicere, cum majorum imagines intuerentur, vehementissimè sibi animum ad virtutem accendi. Scilicet non ceram illam neque figuram, tantam vim in se habere : sed memoria rerum gestarum eam flammam egregiis viris in pectore crescere, neque prius sedati, quam virtus eorum famam atque gloriam adæquaverit. *Salluste. in Præf. bell. Jugurtin.*

nages de Rome, avouoient qu'à la vûe des images de leurs prédécesseurs ils se sentoient extraordinairement animés à la vertu. Ce n'étoit pas la cire dont ces figures étoient formées, ni ces figures mêmes, qui produisoient sur leurs esprits de si fortes impressions; mais la vûe des grands hommes & des grandes actions dont elles renouvelloient & perpétuoient le souvenir, & leur inspiroient en même tems un vif desir de les imiter.

Polyb. lib. 6. P. 475. 496. Polybe remarque que ces images, c'est-à-dire les bustes de cire qu'on exposoit aux jours solennels dans la salle des Magistrats Romains, & qu'on portoit avec pompe dans leurs funérailles, allumoient une ardeur incroyable dans l'esprit des jeunes gens, comme si ces grands hommes, sortis de leurs tombeaux & pleins de vie, les eussent animés de vive voix à marcher sur leurs traces.

Agrippa * gendre d'Auguste, dans une harangue magnifique, & digne du premier & du plus grand citoyen de Rome, faisoit voir par plusieurs raisons, dit Plin. ne, combien il seroit utile à la République d'exposer publiquement dans la Capitale les plus belles pieces de l'Antiquité.

* Extat ejus (Agrippæ) | publicandis : quod fieri sa-
oratio magnifica, & ma- | tius fuisset, quàm in vil-
ximo civium digna, de | larum exilia pelli. *Plin.*
tabulis omnibus signisque | *lib. 35. cap. 4.*

de Nylse avoue qu'il fut touché jusqu'aux larmes par la vûe d'un tableau.

Cet effet de la Peinture est encore plus prompt pour le mal que pour le bien. La * vertu nous est étrangere, & le vice naturel. Sans qu'il soit besoin de guides ni d'exemples, (& il s'en trouve par-tout,) une pente rapide nous y porte, ou, pour mieux dire, nous y précipite. A quoi faut-il donc s'attendre, quand la Sculpture, avec toute la délicatesse de l'art, & la Peinture, avec toute la vivacité de ses couleurs, viennent animer une passion déjà trop allumée & trop ardente par elle-même? Quels ravages ne causent point dans l'imagination des jeunes personnes ces nudités indécentes que les Sculpteurs & les Peintres se permettent si communément? Elles * peuvent bien faire honneur à l'Art, mais elles deshonnorent pour toujours l'Artiste.

Sans parler même ici du Christianisme, qui abhorre toutes ces Sculptures & ces Peintures licentieuses, les Sages du paganisme, tout aveugles qu'ils étoient, les condamnent presque avec la même

* Ad deteriora faciles sumus, quia nec dux potest, nec comes deesse: & res etiam ipsa sine duce, sine comite procedit: non pronum est tantum ad vitia, sed præceptum (iter) Scenæ. *Epist.* 97.

** Non hinc per nudam pictorum corporum pulcritudinem turpis prostat historia, quæ, sicut ornat artem, sic devenustat artificem. *Sidon. Apollin. lib. 11. Epist.* 2.

sévérité. Aristote dans ses Livres de la Ré- *Aristot. in*
 publique, recommande aux Magistrats, *Polit. lib. 7.*
 comme un de leurs devoirs les plus essen- *cap. 17.*
 tiels, de veiller attentivement à ce qu'il
 ne se rencontre point dans les villes de
 ces sortes de statues & de tableaux,
 propres à enseigner le vice, & capables *Peccare do-*
 de corrompre toute la Jeunesse. Sénèque* *centes histo-*
 dégrade la Peinture & la Sculpture, & *rias monet.*
 leur ôte le nom d'Arts libéraux, dès *Hor.*
 qu'elles prêtent leur ministère au vice.
 Pline le Naturaliste, tout enthousiasmé
 qu'il est pour la beauté des Ouvrages
 antiques, traite d'action deshonorante &
 criminelle la liberté licentieuse que s'é-
 toit donné sur ce point à Rome un Peintre
 d'ailleurs fort célèbre : *Fuit Arellius Romæ* *Plin. lib. 35.*
celeber, nisi FLAGITIO INSIGNI corrupisset *cap. 10.*
artem. Il fait paroître une juste indigna-
 tion contre des Sculpteurs qui gravoient
 d'infâmes images sur des coupes & sur
 des gobelets, pour ne plus boire, en
 quelque sorte, qu'à travers des obscéni-
 tés ; comme si, dit-il, l'ivresse ne por-
 toit pas déjà assez par elle-même à la dé-
 bauche, & qu'il fallût encore l'éguillon-
 ner par de nouveaux attrait. *Vasa adul-* *Id. lib. 14.*
teriis calata, quasi per se parum doceat *cap. 22.*
libidinem temulentia... Ita vina ex libi-

* Non enim adducor | aut marmoreos aut ceteros
 ut in numerum liberalium | luxuriæ ministros. *Senec.*
 artium pictores recipiam, | *Epist. 88.*
 non magis quam statuarios

dine hauriuntur, atque etiam præmio invitatur ebrietas.

*Propert. l. 2.
Eleg. 5.*

Il n'est pas jusqu'aux Poètes qui se déclarent vivement contre ce désordre. Propertius s'étonne qu'on érige en public des temples à la Pudeur, pendant que l'on souffre dans les maisons particulières des tableaux immodestes, qui ne peuvent que corrompre l'esprit des jeunes vierges. En effet, ces tableaux, sous l'amorce d'un spectacle agréable aux yeux, cachent un poison mortel qui pénètre jusqu'au cœur, & semblent donner des leçons publiques d'impureté. On ne voyoit point, dit-il, en finissant, ces indécentes figures chez nos ancêtres. Les murailles de leurs appartemens n'étoient pas peintes par des mains impures, ne mettoient point ainsi le crime en honneur, & ne le donnoient point en spectacle. L'endroit est trop beau, pour n'être pas ici rapporté en entier.

Templa Pudicitiae quid opus statuisse puellis,

Si cuius nuptae quid libet esse licet?

Quae manus obscenas depinxit prima tabellas,

Et posuit casta turpia visa domo:

Illa puellarum ingenuos corrumpit ocellos,

Nequitiaeque suae noluit esse rudes.

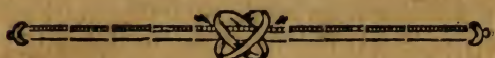
Ah! gemat in terris, ista qui protulit arte

Jurgia sub tacita condita lætitia.

Non istis olim variabant tecta figuris :

Tum paries nullo crimine piætus erat.

Nous avons vû une ville , qui avoit le choix de deux statues de Vénus , toutes deux de la main de Praxitèle , c'est tout dire , l'une voilée & l'autre nue , préférer la première , quoique beaucoup moins estimée , parce qu'elle étoit plus conforme à la modestie & à la pudeur. Que pourrois-je ajouter à un tel exemple ? Quelle condamnation pour nous , si nous rougissions de le suivre.



CHAPITRE SIXIEME.

D E

LA MUSIQUE.

LA Musique des Anciens étoit une science bien plus étendue qu'on ne le pense ordinairement. Outre la composition des chants musicaux , & l'exécution de ces chants avec la voix & sur les instrumens , à quoi se borne la nôtre , l'ancienne comprenoit l'Art poétique , qui enseignoit à faire des vers de toute sorte , aussi-bien qu'à mettre en chant

ceux qui en étoient susceptibles; l'Art de la *Saltation* ou du geste, qui enseignoit les pas & l'attitude, soit de la danse proprement dite, soit de la marche ordinaire, & les gestes qui doivent être employés dans la déclamation; enfin elle renfermoit l'Art de composer & d'écrire en notes la simple déclamation, pour régler par ces notes, tant le son de la voix, que la mesure & les mouvemens du geste: art fort usité chez les Anciens, & qui nous est absolument inconnu. Toutes ces différentes parties, qui ont réellement entr'elles une liaison naturelle, composoient dans l'origine un seul & même art, exercé par les mêmes Artistes, quoique dans la suite elles se soient séparées, sur-tout la Poésie, qui a fait un ordre à part.

Je traiterai ici légèrement toutes ces parties, excepté celle qui regarde la structure des vers, qui trouvera ailleurs sa place; & je commencerai par la Musique proprement dite, & telle qu'elle est connue parmi nous.

ARTICLE PREMIER.

De la Musique proprement dite.

LA Musique est un Art qui enseigne les propriétés des sons capables de produire quelque mélodie & quelque harmonie.

§. I. *Origine & effets merveilleux de la Musique.*

QUELQUES Auteurs prétendent que ce sont les oiseaux qui ont appris à l'homme à chanter , en lui faisant remarquer par leur ramage & leur gazouillement , combien les différentes inflexions & les divers tons de la voix sont capables de flatter agréablement l'oreille. L'homme a eu un plus excellent maître , auquel seul il doit faire remonter sa reconnoissance.

L'invention de la Musique , & des instrumens qui en font une principale partie , est un présent de Dieu , comme l'invention des autres arts. Elle ajoute au simple don de la parole , déjà bien précieux par lui-même , quelque chose de plus vif , de plus animé , & de plus propre à produire au-dehors les sentimens de l'ame. Lorsqu'elle est saisie & pénétrée de la vue de quelque objet qui l'occupe fortement , le langage ordinaire ne suffit pas à ses transports. Elle s'élance pour-ainsi-dire hors d'elle-même ; elle se livre sans mesure aux mouvemens qui l'agitent ; elle anime & redouble le ton de la voix ; elle répète à diverses reprises ces paroles ; & peu contente de tous ses efforts , qui lui paroissent encore trop foibles , elle appelle à son secours les instrumens , qui.

semblent la soulager en donnant aux sons une variété, une étendue & une continuité, que la voix humaine ne peut avoir.

Voilà ce qui a donné lieu à la Musique, & ce qui l'a rendue si intéressante & si recommandable; & voilà ce qui montre en même-tems qu'à proprement parler, elle n'a de véritable usage que pour la religion, à laquelle seule il appartient de causer à l'ame des sentimens vifs qui la transportent & l'enlèvent, qui nourrissent sa reconnoissance & son amour, qui répondent à son admiration & à son ravissement, & qui lui fassent éprouver qu'elle est heureuse, en applaudissant, pour-ainsi-dire, à sa joie & à son bonheur, comme David le fait dans tous ses divins Cantiques, qu'il employe uniquement à adorer, à louer, à rendre grâces, à chanter la grandeur de Dieu, & à publier ses merveilles.

Tel fut le premier usage que les hommes firent de la Musique, simple, naturelle, sans art & sans raffinement dans ces tems d'innocence & dans cette enfance du monde; & sans doute que la famille de Seth, dépositaire du vrai culte, la conserva dans toute sa pureté. Mais les enfans du siècle, plus asservis aux sens & aux passions, plus occupés à adoucir les peines de cette vie, à rendre leur exit

agréable, & à se consoler de leurs maux, se livrerent plus promptement aux agrémens de la Musique, & furent plus attentifs à la perfectionner, à la reduire en art, à rappeler leurs observations à des règles fixes, à la soutenir, à la fortifier, à la varier par le secours des instrumens.

En effet, l'Ecriture Sainte place l'origine de cette sorte de Musique dans la famille de Caïn, qui étoit celle des réprouvés, & lui donne pour Auteur Jubal, l'un des descendans de ce chef des impies. Aussi voyons-nous que c'est ordinairement aux objets des passions que la Musique est asservie. Elle sert à les embellir, à les aggrandir, à les rendre plus touchans, à les faire pénétrer jusqu'au fond de l'ame par un nouveau plaisir, à la rendre captive des sens, à la faire habiter toute entière dans ses oreilles, à lui inspirer une nouvelle pente à chercher hors d'elle sa consolation, & à lui communiquer une nouvelle aversion pour les reflexions utiles & pour l'attention à la vérité. L'abus de la Musique, presque aussi ancien que son invention, a fait plus d'imitateurs de Jubal que de David. Mais il ne faut pas faire retomber ce reproche sur la Musique même. Car, comme l'observe Plutarque sur le sujet que je traite, en général tout homme de bon sens n'imputera jamais aux sciences

Gen. 4. 21,

*Plut. de
Music. pag.
1146.*

mêmes l'abus que quelques - uns en font : il ne s'en prendra qu'aux dispositions vicieuses de ceux qui les corrompent.

Cet exercice a fait dans tous les tems le plaisir de toutes les nations, des plus barbares comme de celles qui se piquoient le plus de politesse. Et il faut avouer que * l'Auteur de la nature a mis dans l'homme un goût & un penchant secret pour le chant & l'harmonie, qui sert à nourrir sa joie dans les tems de prospérité, à dissiper son chagrin dans ses afflictions, à soulager sa peine dans ses travaux. Il n'est point d'artisan qui n'ait recours à cet innocent artifice, & la plus légère chanson lui fait presque oublier toutes ses fatigues. La cadence harmonieuse avec laquelle les forgerons frappent sur l'enclume le fer brûlant, semble donner de la légèreté à la masse pesante de leurs marteaux. Il n'est pas jusqu'aux rameurs, dont le pénible travail ne trouve une sorte de soulagement dans cette espece de concert que forme leur mouvement nombreux & uniforme. ** Les

* Atque eam (Musi-
cam) natura ipsa videtur
ad tolerandos facilius la-
bores velut muneri nobi
dedisse. Si quidem & re-
miges cantus hortatur
nec solum in iis operibus,
in quibus plurimum cona-
tus præeunte aliqua jucun-
da voce conspirat, sed
etiam singulorum fatigatio
quamlibet se rudi modula-
tione solatur. *Quintil. lib.*
1. cap. 10.
** Duces maximos &
fidibus & tibiis cecinisse

Anciens se servoient avantageusement des instrumens de Musique, comme on le fait encore aujourd'hui, pour exciter l'ardeur martiale dans le cœur des combattans; & Quintilien attribue en partie la réputation de la milice Romaine à l'effet que produisoit sur les Légions le son guerrier des cors & des trompettes.

J'ai dit que la Musique étoit en usage chez toutes les nations : mais ce sont les Grecs sur-tout qui l'ont mise en honneur, & qui, par le cas qu'ils en faisoient, l'ont portée à un haut degré de perfection. C'étoit un mérite pour les plus grands hommes de s'y distinguer, & une sorte de honte pour eux d'être obligés d'avouer sur ce point leur ignorance. Nul héros n'a plus illustré la Grèce qu'Epaminondas : on comptoit au nombre de ses belles

traditum, & exercitus Lacedæmoniorum musicis accensos modis. Quid autem aliud in nostris Legionibus cornua ac tubæ faciunt? quotum concentus, quanto est vehementior, tanto Romana in bellis gloria ceteris præstat. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

* Summam eruditionem Græci si tam censebant in nervorum vocumque cantibus. Igitur Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ,

fidibus præclarè cecinisse dicitur : Themistoclesque, aliquot ante annis, cum in epulis recusasset lyram, habitus est indoctior. Ergo in Græcia musici floruerunt, discebantque id omnes; nec, qui nesciebat, satis excultus doctrina putabatur. *Cic. Tusc. 1. n. 4.*

In ejus (Epaminondæ) virtutibus commemorabatur, saltasse eum commodè, scienterque tibiis cantasse *Corn. Nep. in Pras.*

qualités d'avoir sù danser avec grace & toucher les instrumens avec habileté. Plusieurs années auparavant, le refus que fit Themistocle dans un repas, de jouer quelque air sur la lyre, lui attira des reproches, & ne lui fit pas d'honneur. Ignorer la Musique, passoit dans ces tems pour un défaut d'éducation.

Aussi les plus celebres Philosophes qui nous ont laissé des Traités sur la Politique, comme Platon & Aristote, recommandent en particulier qu'on ait grand soin de faire apprendre la Musique aux jeunes gens. Elle faisoit, chez les Grecs, une partie essentielle de l'éducation. Outre qu'elle a une liaison nécessaire avec cette partie de la Grammaire que l'on appelle *Prosodie*, qui roule sur la longueur ou brièveté des syllabes dans la prononciation, sur la mesure des vers, sur leur rythme ou cadence, & principalement sur la maniere d'accentuer les mots : les

Plut. de anciens étoient persuadés qu'elle pouvoit
Musie. pag. contribuer beaucoup à former le cœur
 1340 des jeunes gens, en y introduisant une
 sorte d'harmonie, qui pût les porter à
 tout ce qui est honnête ; rien n'étant plus
 utile, selon Plutarque, que la Musique,
 pour exciter en tout tems à toutes sortes
 d'actions vertueuses, & principalement
 lorsqu'il s'agit d'affronter les périls de la
 guerre.

Il s'en faut bien que la Musique fût autant estimée des Romains dans les beaux tems de la République. Elle passoit alors *In præfat.* pour peu honorable, comme l'observe Cornélius Népos, en faisant remarquer le différent goût des nations sur plusieurs matieres. Le reproche que fait Salluste *In bello Catilin.* à une Dame Romaine, de savoir mieux danser & chanter qu'il ne convenoit à une femme d'honneur & de probité, *saltare & psallere elegantius quàm necesse est probæ*, marque assez ce que les Romains pensoient de la Musique. Pour la danse, ils en avoient une étrange idée, jusqu'à dire que, pour en faire usage, il falloit ou être ivre, ou avoir perdu la raison : *Nemo saltat ferè sobrius, nisi fortè insanit.* Telle étoit la sévérité Romaine, jusqu'à ce que le commerce avec les Grecs, & encore plus les richesses & l'opulence, les eurent fait donner dans des excès que l'on ne peut pas même reprocher aux Grecs. *Cic in orat. pro Muren. n. 13.*

Les Anciens attribuoient à la Musique de merveilleux effets, soit pour exciter ou réprimer les passions, soit pour adoucir les mœurs, & humaniser des peuples naturellement sauvages & barbares.

Pythagore * voyant de jeunes gens

* Pythagoram accipimus, concitatos ad vim pudicæ domui afferendam juvenes; jussa mutare in spondeum modos tibicina, composuisse. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

échauffés des vapeurs du vin, & animés de plus par le son d'une flute dont on jouoit sur le mode Phrygien, près de faire violence à une chaste maison, rendit à ces jeunes gens leur tranquillité & leur bons sens, en ordonnant à la Musicienne de changer de mode, & de jouer plus gravement, suivant la cadence marquée par le pied appelé *Spondée*.

*De placit.
Hipp & Plat.
lib. 5. cap. 6.*

Galien met une histoire presque toute pareille sur le compte d'un Musicien de Milet, nommé Damon. Ce sont de jeunes gens ivres, qu'une joueuse de flute a rendu furieux en jouant sur le mode Phrygien, & qu'elle radoucit par l'avis de ce même Damon, en passant du mode Phrygien au Dorien.

*Orat. 1. de
regn. inis.*

Nous apprenons de Dion-Chrysostome, & de quelques autres, que le Musicien Timothée, jouant un jour de la flute devant Alexandre-le-Grand sur le mode appelé *Ὠρτιος* qui étoit un mode guerrier, ce Prince courut aux armes aussitôt. Plutarque dit presque la même chose du joueur de flute Antigénide, qui, dans un repas, agita de telle maniere ce même Prince, que, s'étant levé de table comme un forcené, il se jeta sur ses armes, & mêlant leur cliquetis au son de la flute, peu s'en fallut qu'il ne chargeât les convives.

*De fortun.
Alex. p. 335.*

Parmi les effets merveilleux de la Mu-

sique, on ne peut rien citer peut-être de plus frappant, ni de mieux attesté, que ce qui regarde les Arcadiens. Polybe, historien sage, exact, & qui mé- *Polyb. lib. 4. p. 189, 191.* rite toute créance, est mon garant. J'abrègerai seulement son récit & ses réflexions.

L'étude de la Musique, dit-il, a son utilité pour tout le monde; mais elle est absolument nécessaire aux Arcadiens. Ces peuples, en établissant leur République, quoique d'ailleurs très-austère dans leur genre de vie, ont donné à la Musique un si grand crédit, que non-seulement ils enseignent cet art aux enfans, mais qu'ils contraignent même les jeunes gens de s'y appliquer jusqu'à l'âge de trente ans. Ce n'est point une honte parmi eux, que l'aveu d'ignorer les autres arts: mais c'est un deshonneur de n'avoir point appris à chanter, & de n'en pouvoir donner des preuves dans l'occasion.

Or, dit Polybe, il me paroît que leurs premiers Législateurs, en faisant de pareils établissemens, n'ont point eu dessein d'introduire le luxe & la mollesse; mais seulement d'adoucir les mœurs féroces des Arcadiens, & d'égayer, par l'exercice de la Musique, leur caractère triste & mélancolique, causé sans doute en partie par la froideur de l'air qu'on respire dans presque toute l'Arcadie.

Mais les Cynéthiens ayant négligé ce secours, dont ils avoient d'autant plus besoin, qu'ils habitent la partie la plus rude & la plus sauvage de l'Arcadie, soit pour l'air, soit pour le climat, sont enfin devenus si féroces & si barbares, qu'il n'y a aucune ville en Grèce où l'on ait commis des crimes aussi grands & aussi fréquens, que dans celle de Cynéthe.

Polybe termine ce récit, en avertissant qu'il y a si fort insisté pour deux raisons. La première, pour empêcher que quelqu'un des peuples d'Arcadie, sur le faux préjugé que l'étude de la Musique n'est parmi eux qu'un amusement superflu, ne vienne à négliger cette partie de leur discipline. La seconde, pour engager les Cynéthiens à donner la préférence à la Musique, si jamais Dieu, (l'expression est remarquable) si jamais Dieu leur inspire de s'appliquer aux arts qui humanisent les peuples. Car c'est la seule voie par laquelle ils puissent dépouiller leur ancienne férocité.

Je ne fais pas s'il est possible de rien trouver dans toute l'antiquité qui égale l'éloge que fait ici Polybe de la Musique : & l'on sait quel homme c'étoit que Polybe. Joignons-y ce qu'en on dit les deux plus grandes lumières de la Philosophie ancienne, Platon & Aristote, qui en recommandent souvent l'étude, & en rele-

vent beaucoup les avantages. Peut-on
desirer un témoignage plus authentique
& plus favorable? Mais afin que l'auto-
rité de ces grands hommes ne nous en
impose point, je dois marquer ici de quel
genre de Musique ils entendent parler.
Quintilien, qui pensoit comme eux sur *Quintil. lib.*
cet article, nous expliquera leur senti- *l. cap. 10.*
ment : c'est dans un chapitre où il avoit
fait un magnifique éloge de la Musique. »
» Quoique les exemples que j'ai cités,
» dit-il, fassent assez voir quelle sorte
» de Musique j'approuve, je crois pour-
» tant devoir déclarer ici que ce n'est
» point celle dont retentissent aujourd'hui
» nos théâtres, & qui, par ses airs effé-
» minés & lascifs, n'a pas peu contribué
» à éteindre & à étouffer en nous ce
» qui pouvoit nous rester encore de force
» & de vertu : « *Apertius profitendum*
puto, non hanc à me præcipi, quæ nunc
in scenis effeminata, & impudicis modis
fracta, non ex parte minima, si quid in
nobis virilis roboris manebat, excidit. »
» Quand je recommande donc la Mu-
» sique, c'est celle dont des hommes
» pleins d'honneur & de courage se ser-
» voient pour chanter les louanges de
» leurs semblables. Je ne prétends point
» parler non plus de ces instrumens dan-
» gereux, dont les sons languissans por-
» tent la mollesse & l'impureté dans

» l'ame, & qui doivent être en horreur
 » à tout ce qu'il y a de personnes bien
 » nées. Mais j'entends cet art agréable d'al-
 » ler au cœur par le moyen de l'har-
 » monie, pour exciter les passions ou
 » pour les apaiser, conformément au
 » besoin & à la raison. «

C'est cette sorte de Musique, dont les plus grands Philosophes & les plus sages Législateurs chez les Grecs faisoient tant de cas, parce qu'elle apprivoise les esprits sauvages, qu'elle adoucit la rudesse & la dureté des caractères, qu'elle polit les mœurs, qu'elle rend les esprits plus capables de discipline, qu'elle lie la société d'une manière douce & agréable, & qu'elle donne de l'horreur de tous les vices qui portent à la dureté, à l'inhumanité, à la férocité.

Elle n'est pas même inutile pour le corps, & contribue à la guérison de certaines maladies. Ce que l'on raconte des effets de la Musique sur ceux qui ont été mordus de la Tarentule, paroîtroit incroyable, s'il n'étoit appuyé sur des témoignages, auxquels on ne peut pas raisonnablement refuser sa croyance.

*Mémoires de
l'Acad. des
Sciences, an
1752.*

La Tarentule est une grosse araignée à huit yeux & à huit pattes. Elle ne se trouve pas seulement vers Tarento, d'où elle a pris son nom, ou dans la Pouille : il y en a dans plusieurs autres

endroits de l'Italie, & dans l'île de Corse.

Peu de tems après qu'on a été mordu d'une Tarentule, il survient à la partie une douleur très aigue, & peu d'heures après un engourdissement. On tombe ensuite dans une profonde tristesse; on a peine à respirer; le pouls s'affoiblit, la vûe se trouble & s'égare; enfin on perd la connoissance & le mouvement, & on meurt, à moins que d'être secouru. La Médecine employe pour la guérison de cette maladie quelques remedes, qui seroient inutiles, si la Musique ne venoient à son secours.

Lorsqu'un homme mordu est sans mouvement & sans connoissance, un Joueur d'instrumens essaie différens airs; &, lorsqu'il a rencontré celui dont les tons & la modularion conviennent au malade, on voit que celui-ci commence à faire quelque léger mouvement; qu'il remue d'abord les doigts en cadence, ensuite les bras & les jambes, peu à peu tout le corps; & enfin il se leve sur ses pieds, & se met à danser, en augmentant toujours d'activité & de force. Il y en a tel qui danse six heures sans se reposer. Après cela on le met au lit, & quand on le croit assez remis de sa premiere danse, on le tire du lit par le même air pour une danse nouvelle.

Cet exercice dure plusieurs jours, tout au plus six ou sept, jusqu'à ce que le malade se trouve fatigué, & hors d'état de danser davantage, ce qui annonce sa guérison. Car, tant que le venin agit sur lui, il danseroit, si l'on vouloit, sans aucune discontinuation, & enfin il mourroit d'épuisement de forces. Le malade qui commence à se sentir las, reprend peu-à-peu la connoissance & le bon sens, & revient comme d'un profond sommeil, sans se souvenir de ce qui s'est passé pendant son accès, non pas même de sa danse. Le fait est singulier, mais très-certain : c'est aux Médecins à en expliquer la cause.

§. II. *Auteurs qui ont inventé ou perfectionné la Musique & les Instrumens.*

LES Historiens profanes attribuent la découverte des premières règles de la Musique à leur Mercure fabuleux, d'autres à Apollon, d'autres à Jupiter même. Ils ont voulu par-là, sans doute, nous faire entendre que l'invention d'un art si utile, ne pouvoient être attribuée qu'aux dieux, & qu'on avoit tort d'en faire honneur à quelque homme que ce fût.

*Plut. de
Music. pag.
1135.*

Le traité de Plutarque sur la Musique, expliqué & éclairci par les savantes remarques de M. Burette, me fournira la

plus grande partie de ce que j'ai à dire sur l'histoire de ceux qui passent pour avoir le plus contribué à la perfection de cet art. Je me contenterai d'indiquer simplement les plus anciens, qui ne sont presque connus que dans la Fable, sans m'attacher à l'ordre des tems.

AMPHION est regardé par quelques-uns comme l'inventeur de la * *Cithare* ou Lyre, car ces deux instrumens étoient peu différens, comme je le remarquerai dans la suite, & souvent les Auteurs les confondent. On conjecture que la Fable de Thebes bâtie au son de la Lyre d'Amphion, est postérieure au tems d'Homère, qui n'en parle point, & qui n'auroit pas manqué d'en orner son poème, s'il l'eut connue.

Amphion eut pour contemporains *Linus*, *Anthès*, *Piérius*, *Philammon*. Ce dernier fut pere du fameux *Thamyris*, la plus belle voix de son tems, le rival des Muses même, & qui ayant été livré à la vengeance de ces déesses, pour peine de son audace, perdit la vûe, la voix, l'esprit, & même l'usage de sa Lyre.

ORPHÉE. Sa réputation étoit florissante dès le tems de l'expédition des Argonautes, du nombre desquels il fut, c'est-

* J'appellerai toujours | en a tiré son nom, en est
ainsi cet instrument, par- | tout-d-fait différente.
ce que notre Guitare qui

à - dire avant la guerre de Troie. Il avoit eu pour maître dans la Musique, *Linus*, aussi bien qu'Hercule. L'histoire d'Orphée est connue de tout le monde.

HYAGNIS. On prétend qu'il fut le plus anciens joueur de flute. Il fut pere de *Marsyas*, à qui l'invention de la flute est aussi attribuée. Ce dernier osa provoquer Appollon, qui ne demeura vainqueur dans ce combat qu'en joignant sa voix au son de sa Lyre. Le vaincu fut écorché tout vif.

Suidas. OLYMPE. Il y en a eu deux, l'un & l'autre fameux joueurs de flute. Le plus anciens, Mysien d'origine, vivoit avant la guerre de Troie. Il étoit disciple de *Marsyas*. Il excelloit aussi dans l'art de toucher les instrumens à cordes.

Idem. Le second Olympe étoit Phrigien, & florissoit du tems de Midas.

Plus. DEMODOQUE, PHEMIUS. Homere parle avec éloge de ces deux Musiciens en plusieurs endroits de l'Odyssée. Démodoque avoit composé deux poëmes : l'un sur la prise de Troie, l'autre sur les nêces de Vénus & de Vulcain. Homere les lui fait chanter l'un & l'autre chez Alcinoüs, roi des Phéaciens, en présence d'Ulysse. Il parle de Phémios comme d'un chantre inspiré des dieux même. C'est lui qui par le chant de ses poésies mises en musique, & accompagnées des sons de sa Lyre, égale

ces festins où les poursuivans de Pénélope emploient les journées entières.

L'auteur de la vie d'Homère attribuée à Hérodote, assure que Phémios s'établit à Smyrne; qu'il y enseigna la Grammaire & la Musique à la jeunesse, & qu'il y épousa Crithéïde, qui d'un commerce illégitime avoit eu pour fils Homère même, à l'éducation duquel ce beau-pere donna ses soins, après l'avoir adopté.

TERPANDRE. Les Auteurs ne sont point d'accord entr'eux sur la patrie de Terpandre, ni sur le tems où il a vécu. Eu-AN. M. 3356.
sébe le place dans la XXXIII. Olympiade. Athen. lib.
Celle époque doit être avancée, s'il 14. pag. 635.
est vrai que ce Poëte Musicien fut le premier, qui remporta le prix aux jeux Car-
niens, institués à Lacédémone seulement
dans la XXVI^e Olympiade. AN. M. 3328

Outre cette victoire, qui fit grand honneur à l'habileté de Terpandre dans la poésie musicale, il signala encore ce même art en d'autres occasions des plus importantes. On a fort parlé de la sedition qu'il fut calmer à Lacédémone par ses chants Plut. pag. 1146.
mélodieux, accompagnés des sons de la cithare. Il remporta aussi quatre fois de Idem. pag. 1132.
suite le prix aux jeux Pythiques.

Il paroît que l'ancien Olympe & Terpandre, ayant trouvé, dans leur jeunesse, la Lyre montée seulement de trois ou

quatre cordes, s'en servirent telle qu'ils la trouverent alors, & s'y distinguèrent par le charme de leur exécution. Dans la suite, pour perfectionner cet instrument, ils y firent des additions l'un & l'autre, sur-tout Terpandre, qui y fit entrer jusqu'à sept cordes.

Plut. de Lacédém. instit. pag. 238.

Ce changement déplut fort aux Lacédémoniens, chez lui il étoit défendu très-expressément de rien changer dans l'ancienne Musique, & d'y rien innover. Plutarque rapporte que Terpandre fut condamné à l'amende par les Ephores, pour avoir augmenté d'une seule corde le nombre de celles qui composoient la lyre ordinaire, & que la sienne fut pendue à un clou. D'où il s'ensuivroit que la lyre de ce tems-là étoit déjà montée de six cordes.

Plut. de Music. pag. 1132.

Par ce qu'on lit dans Plutarque, il paroît que Terpandre composoit d'abord des poésies Lyriques d'une certaine mesure, propres à être chantées & accompagnées de la cithare. Ensuite il mettoit ces poésies en Musique, de façon que celle-ci pût s'accommoder au jeu de la cithare, qui alors ne rendoit précisément que les mêmes sons chantés par la voix du Musicien. Enfin, Terpandre notoit cette Musique sur les vers mêmes de chacun des cantiques de sa composition, & quelquefois il en faisoit autant pour

les poésies d'Homere : après quoi il étoit en état de les exécuter lui-même , ou de les faire exécuter dans les jeux publics.

On propoisoit des prix de Poésie & de Musique , car l'une n'alloit gueres sans l'autre , dans les quatre grands Jeux de la Grece , sur-tout dans les Pythiques , dont ils faisoient la premiere & la plus considérable partie. La même chose se pratiquoit aussi dans plusieurs autres villes du même pays , où l'on célébroit de pareils Jeux avec une grande solennité , & un grand concours de Spectateurs.

PHRYNIS étoit de Mitylène , capitale de l'île de Lesbos. Il fut l'écuyer d'Aristoclitte pour la cithare , & il ne pouvoit tomber en meilleures mains , ce maître étant un des descendans du fameux Terpandre. On dit qu'il fut le premier qui remporta le prix de cet instrument aux Jeux des Panathénées , célébrés à Athènes la quatrième année de la LXXX^e AN. M. 3547 Olympiade. Il n'eut pas le même bonheur , lorsqu'il disputa ce prix contre le Musicien Timothée.

On doit regarder Phrynis comme l'auteur des premiers changemens arrivés dans l'ancienne Musique , par rapport au jeu de la cithare. Ces changemens consistoient , en premier lieu , dans l'ad-

dition de deux nouvelles cordes aux sept qui composoient cet instrument avant lui; en second lieu dans le tour de la modulation, qui n'avoit plus cette ancienne simplicité noble & mâle. Aristophane lui en fait un reproche dans la Comédie des *Nuées*, où la Justice parle ainsi de l'ancienne éducation des jeunes gens. *Ils alloient ensemble chez le Joueur de cithare... où ils apprennoient à chanter l'Hymne de la redoutable Pallas, ou quelque autre cantique, entonnant les sons conformément à l'harmonie qu'ils tenoient de leurs ancêtres. Si quelqu'un d'entr'eux s'avisoit de chanter d'une manière bouffonne, ou de mêler dans son chant quelque inflexion de voix semblable à celles qui régnoient aujourd'hui dans les airs de Phrynis, on le châtioit sévèrement.*

*Plut. in
Agide, pag.
799.*

Phrynis s'étant présenté pour quelques Jeux publics à Lacédémone avec sa cithare à neuf cordes, l'Ephore Ecprépès se mit en devoir d'en couper deux, & lui laissa seulement à choisir entre celles d'en-haut ou celles d'en-bas. Timothée, peu de tems après, s'étant trouvé en pareils cas aux Jeux Carniens, les Ephores en usèrent de même à son égard.

TIMOTHÉE, Poète - Musicien des plus célèbres, naquit à Milet, ville Ionienne de Carie, la 3^e année de la LXXXIII^e Olympiade. Il florissoit en même tems

AN. M. 3558.

qu'Euripide & Philippe de Macédoine. Il excelloit dans la poésie Lyrique & Dithyrambique.

Il s'appliqua particulièrement à la Mu-^{Plut. in Mo-}
sique, & à toucher la cithare. Ses pre-^{ral. p. 795.}
miers essais ne réussirent pas, & il fut
sifflé de tout le peuple. Un si triste suc-
cès étoit capable de le décourager pour
toujours; & il songeoit en effet à renon-
cer absolument à un art pour lequel
il ne se croyoit point né. Euripide le dé-
sabusa de cette fausse pensée, & lui ren-
dit le courage, en lui faisant espérer un
succès éclatant pour l'avenir. Plutarque,
en rapportant ce fait, auquel il joint les
exemples de Cimon, de Thémistocles, de
Démosthène, qui furent aussi ranimés par
de semblables conseils, remarque avec
raison que c'est rendre un grand service
au public, que d'encourager ainsi de jeu-
nes gens en qui l'on reconnoît un fond
d'esprit & d'heureux talens, & d'em-
pêcher qu'ils ne se rebutent pour quel-
ques fautes qu'ils auront pu commettre
dans un âge sujet à des écarts, ou pour
quelques mauvais succès qu'ils auront
eu d'abord dans l'exercice de leur pro-
fession.

Euripide ne s'étoit pas trompé dans
ses vûes & dans son espérance. Timo-
rhée devint le plus habile joueur de ci-
thare de son tems. Il perfectionna cet inf-^{Lib. 3. pag. 183.}

In voce
Τιμοδ.

trument, en y ajoutant, selon Pausanias, quatre cordes, ou selon Suidas, deux seulement, la dixieme & la onzieme aux neuf qui composoient la cithare avant lui. Les Auteurs varient extrêmement sur cette matiere, & souvent même se contredisent.

Boet. de
Mus. lib. 1.
cap. 1.

Cette innovation dans la Musique n'eut pas une approbation générale. Les Lacédémoniens la condamnerent par un Décret public que Boèce nous a conservé. Il est écrit dans le Dialecte du pays, dont la lettre $\rho\omega$, qui est la consonne dominante, rend la prononciation très-rude. Il commence par ces mots; $\epsilon\pi\epsilon\iota\delta\epsilon\tau\iota\mu\omicron\delta\epsilon\omicron\rho\omicron\mu\iota\lambda\eta\sigma\iota\epsilon\rho\pi\alpha\rho\alpha\gamma\iota\nu\omicron\mu\epsilon\nu\omicron\rho\epsilon\varsigma\tau\acute{\alpha}\nu\alpha\rho\epsilon\tau\epsilon\rho\alpha\nu\pi\omicron\chi\iota\nu$, &c. & il contient en substance : Que Timothée de Milet étant venu dans leur ville, avoit marqué faire peu de cas de l'ancienne Musique & de l'ancienne lyre : qu'il avoit multiplié les sons de celle-là, & les cordes de celle-ci; qu'à l'ancienne maniere de chanter simple & unie, il en avoit substitué une plus composée, où il avoit introduit le genre Cromatique : que dans son Poëme sur l'accouchement de Séméle il n'avoit point gardé la décence convenable : que, pour prévenir les suites de pareilles innovations, qui ne pouvoient être que préjudiciables aux bonnes mœurs, les Rois & les Ephores avoient répri-

* *Il en fera*
parlé dans la
suite.

mandé publiquement Timothée, & avoient ordonné que sa lyre seroit réduite aux sept cordes anciennes, & qu'on en retrancheroit toutes les cordes nouvellement ajoutées, &c. Cette histoire se trouve dans *Athen. lib. 14. p. 636.* Athénée, avec cette circonstance, que comme on se mettoit en devoir de couper ces nouvelles cordes, conformément au Décret, Timothée ayant apperçu dans ce même endroit une petite statue d'Apolon, dont la lyre avoit autant de cordes que la sienne, il la montra aux Juges, & fut renvoyé absous.

Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples. On dit qu'il prenoit une fois plus de ceux qui venoient à lui pour apprendre à jouer de la flute (ou de la cithare) après avoir eu un autre maître. Sa raison étoit, qu'un habile homme qui succède à ces demi-savans, a toujours deux peines pour une ; celle de faire oublier au disciple ce qu'il avoit appris, qui est la plus grande, & celle de l'instruire de nouveau. *Quintil. lib. 2. cap. 3.*

ARCHILOQUE s'étoit rendu également célèbre pour la Poësie & pour la Musique. J'en parlerai dans la suite sous le titre de Poëte. Ici je le considère seulement comme Musicien ; & de tout ce que Plutarque en dit sous cette qualité, je ne rapporterai que le seul endroit où il lui attribue *l'exécution musicale des vers*

Iambiques , dont les uns ne font que se prononcer pendant le jeu des instrumens , au lieu que les autres se chantent.

Ce passage , dit M. Burette , nous apprend que dans la Poësie Iambique il y avoit des Iambes qui n'étoient que *déclamatoires* , qui ne faisoient que se réciter ou se prononcer ; & qu'il y en avoit d'autres qui se chantoient. Mais ce que ce même passage offre peut-être de moins connu , c'est que ces Iambes *déclamatoires* étoient accompagnés des sons de la cithare , & des autres instrumens à percussion ou à cordes. Il reste à savoir de quelle maniere s'exécutoit un tel accompagnement. Selon toutes les apparences , le joueur de cithare ne se contentoit pas de donner au Poëte ou à l'Acteur le ton général de sa déclamation , & de l'y soutenir par la monotonie de son jeu. Mais , comme le ton du Déclamateur varioit suivant les divers accens qui modifioient la prononciation de chaque mot , en sorte que cette déclamation pouvoit se noter , il falloit que l'instrument de Musique fît sentir toutes ces modifications , & marquât exactement le rythme ou la cadence de la Poësie qui lui servoit de guide , & qui , en vertu de cet accompagnement , quoique non chantée , en devenoit beaucoup plus expressive & plus affectueuse. A l'égard de la Poësie

chantante, l'instrument qui l'accompagnoit, s'y conformoit servilement, & ne faisoit entendre que les mêmes sons entonnés par la voix du Poëte-Musicien.

ARISTOXÈNE naquit à Tarente, ville d'Italie. Il étoit fils du Musicien Mnésias. Il s'appliqua également à la Musique & à la Philosophie. Il fut en premier lieu disciple de son pere, puis du Pythagoricien Xénophile, & enfin d'Aristote, sous lequel il eut Théophraste pour compagnon d'étude. Aristoxene vivoit donc, comme on le voit, sous Alexandre-le-Grand & sous ses premiers Successeurs.

Suidas.

De quatre cens cinquante-trois volumes que Suidas dit qu'il a composés, il ne nous reste aujourd'hui que ses trois Livres des *Elémens harmoniques*; & c'est le plus ancien Traité de Musique qui soit venu jusqu'à nous.

Il attaqua vivement le système Musical de Pythagore. Ce Philosophe, en vûe d'établir une certitude & une constance invariable dans les sciences & les arts en général, & dans la Musique en particulier, essaya d'en soustraire les préceptes aux témoignages & aux rapports infideles des sens, pour les assujettir aux seuls jugemens de la raison. Il voulut, conformément à ce dessein, que les consonnances musicales, loin d'être soumises au jugement de l'oreille, qu'il regardoit

Heraclides.

comme une mesure arbitraire & trop peu certaine, ne se réglassent qu'en vertu des seules proportions des nombres, qui sont toujours les mêmes. Aristoxène soutint qu'aux règles mathématiques & aux raisons des proportions, il falloit joindre le jugement de l'oreille, à laquelle il appartient principalement de régler ce qui concerne la Musique. Il attaqua encore le système de Pythagore sur plusieurs autres points.

Soterique, l'un des Interlocuteurs que Plutarque introduit dans son Traité sur la Musique, est persuadé que le sentiment & la raison doivent concourir dans le jugement que l'on porte sur les diverses parties de la Musique; en sorte que le premier ne prévienne point la seconde par trop de vivacité, ni ne lui manque au besoin par trop de foiblesse. Or le sens dont il s'agit ici, & qui est l'ouïe, reçoit nécessairement trois impressions à la fois : celle du *son*, celle du *tems* ou de la *mesure*, & celle de la *lettre* : le progrès desquelles fait connoître la *modulation*, le *rhythme*, & les *paroles*. Et comme le sentiment ne peut appercevoir séparément ces trois choses, ni les suivre chacune en particulier, il paroît que l'ame seule ou la raison a droit de juger de ce que cette continuité de *son*, de *rhythme* & de *paroles*, peut avoir de bons ou de mauvais.

§. III. *L'ancienne Musique étoit simple , grave , mâle. Quand & comment elle s'est corrompue,*

COMME chez les Anciens la Musique étoit , par son origine & par sa destination naturelle , consacrée au culte des dieux & au réglemeut des mœurs , ils donnoient la préférence à celle qui se distinguoit par sa gravité & par sa simplicité. L'une & l'autre dominèrent long-tems par rapport à la voix & par rapport aux instrumens de Musique. Olympe, Terpandre , & leurs disciples , avoient d'abord employé peu de cordes dans la lyre , & peu de variété dans les chants. Cependant , dit Plutarque , tout simples qu'étoient les airs de ces deux Musiciens , qui ne rouloient que sur trois ou quatre cordes , ils faisoient l'admiration de tous les bons connoisseurs.

La cithare , très-simple d'abord sous Terpandre , conserva quelque tems cet avantage. Il n'étoit point permis de composer à discrétion des airs sur cet instrument , ni d'en changer le jeu , soit pour l'harmonie , soit pour la cadence ; & l'on avoit grand soin de conserver à chacun des anciens airs le ton ou le caractère qui lui étoient propres : d'où vient qu'on les appelloit *Nomes* , comme devant servir de loix & de modèles.

L'introduction des rhythmes dans le genre Dithyrambique; la multiplication des sons de la flute par Lasus, de même que celle des cordes de la Lyre par Timothée; & quelques autres nouveautés introduites par Phrynis, par Ménalippide, & par Philoxene, causerent une grande révolution dans l'ancienne Musique. Les Poëtes Comiques, sur-tout Phérecrate & Aristophane, s'en plainquirent très souvent & très-fortement. On vit, dans leurs pieces, la Musique personnifiée accuser avec vivacité & amertume ces Musiciens de l'avoir totalement dépravée & corrompue.

Plutarque en plusieurs endroits de ses ouvrages, se plaint aussi de ce qu'à l'ancienne Musique, mâle, noble, & divine, & qui n'avoit rien que de grave & de majestueux, les modernes ont substitué celle du théâtre, qui n'inspire que la mollesse & le dérèglement. Tantôt il allègue l'autorité de Platon, pour prouver que la Musique, mere de la consonance, de la décence & de l'agrement, n'a pas été donnée aux hommes par les dieux pour les seuls délices & l'unique chatouillement des oreilles; mais pour remettre l'ordre & l'harmonie dans les facultés de l'ame, souvent derangées par l'erreur & par la volupté. Tantôt il avertit qu'on ne peut trop se precautionner con-

De superst.
pag. 167.

Imp. lib. 7.
pag. 704.

tre les plaisirs dangereux d'une Musique dépravée & desordonnée , & il indique les moyens de se tenir en garde contre une pareille corruption. Il déclare ici que la Musique lascive , les chansons dissolues & licentieuses corrompent les mœurs, & que les Musiciens & les Poètes doivent emprunter de gens sages & vertueux les sujets de leurs compositions. Là il cite le témoignage de Pindare , qui assure que Dieu fit entendre à Cadmus une Musique sublime & régulière, fort différente de cette Musique douceuse, molle, délicate, qui s'est mise en possession des oreilles humaines. Enfin, il s'explique là-dessus encore plus précisément au ix^e Livre de ses *Symposiaques*. » La Musique » dépravée qui règne aujourd'hui, dit-il, » en faisant tort à tous les Arts qui en » dépendent, a plus endommagé la Danse » qu'aucun autre. Car celle-ci s'étant » associée à je ne sais quelle Poésie triviale » & vulgaire, après avoir fait divorce » avec l'ancienne, qui étoit toute divine, » elle s'est emparée de nos théâtres, où » elle fait triompher l'admiration la plus » extravagante : en sorte qu'exerçant une » espèce de tyrannie, elle est venue à bout » de s'assujettir une Musique de très-petite valeur. Mais en même tems elle a » véritablement perdu toute l'estime de » ceux que leur esprit & leur sagesse

*De audit.
poet. p. 19.*

*De Pyth.
trac. p. 397.*

Pag. 747

„ font regarder comme des hommes divins. „ Je laisse aux Lecteurs le soin d'appliquer à notre tems ce que Plutarque dit du sien , au sujet de la Musique & du Théâtre.

Il n'est pas étonnant que Plutarque se plaigne ainsi de la dépravation qui s'étoit généralement glissée dans la Musique de son tems, & qui l'avoit si fort avilie. Avant lui, Platon, Aristote & leurs Disciples, avoient fait la même plainte; & cela dans un siècle si favorable à la perfection de tous les beaux Arts, & si féconds en grands hommes de toute espèce. Comment s'est-il pu faire, que lors même que l'on cultivoit avec tant de succès l'Eloquence, la Poésie, la Peinture, la Sculpture, la Musique, pour laquelle on n'avoit pas moins d'attention, se soit tellement dégradée? Sa grande liaison avec la Poésie en a été la principale cause; & l'on peut dire que ces deux sœurs ont eu à-peu-près la même destinée. Renfermées d'abord l'une & l'autre dans l'imitation parfaite de la belle nature, elles n'avoient pour but que d'instruire en divertissant, & d'exciter des mouvemens également utiles au culte des dieux & au bien de la société. Pour cela, elles employoient les expressions, les tours, les rythmes ou cadences les plus convenables. La Musique en particulier, toujours

toujours simple, toujours pleine de noblesse & de décence, se contenoit dans les bornes que lui avoient prescrit les grands maîtres, & sur-tout les Philosophes & les Législateurs, qui étoient la plupart & Poètes & Musiciens. Mais les spectacles du théâtre, & le culte de certaines divinités, de Bacchus entr'autres, dérangerent fort, dans la suite des tems, de si sages réglemens. Ils firent naître la Poésie Dithyrambique, Poésie des plus licentieuses dans l'expression, dans le rythme, dans les sentimens. Il lui fallut une Musique de même genre, & par conséquent fort éloignée de cette noble simplicité de l'ancienne. La multitude des cordes, les traits, les diminutions, la broderie s'y introduisirent à l'excès & donnerent lieu aux justes plaintes des personnes les plus habiles & du meilleur goût en ce genre.

§. IV. *Différens genres & différens modes de la Musique ancienne. Maniere de noter les chants.*

POUR dire un mot en général de la Musique ancienne, & en donner une légère idée, il faut savoir qu'il y a trois sortes de Symphonies: la vocale, l'instrumentale, & celle que forme l'union des voix & des instrumens. Les Anciens ont connu

ces trois sortes de Symphonies ou de concerts.

Il faut encore remarquer que la Musique ne reconnoissoit d'abord que trois Modes, qui étoient à un ton de distance l'un de l'autre. Le plus grave des trois s'appelloit le *Dorien*; le plus aigu étoit le *Lydien*; le *Phrygien* tenoit le milieu entre les deux précédens : enforte que le mode *Dorien* & le *Lydien* comprenoient entr'eux l'intervalle de deux tons ou d'une tierce majeure. En partageant cet intervalle par demi-tons, on fit place à deux autres modes, l'*Ionien* & l'*Eolien*, dont le premier fut inséré entre le *Dorien* & le *Phrygien*, le second entre le *Phrygien* & le *Lydien*. On ajouta encore de nouveaux Modes, qui tiroient leurs dénominations des cinq premiers, en y joignant la préposition ὑπὲρ *Sur*, pour ceux d'en-haut, & la préposition ὑπὸ, *Sous*, pour ceux d'en-bas. L'*hyperdorien*, l'*hyperdorien*, &c. L'*hypodorien*, l'*hypoionien*, &c.

Dans quelques livres du plainchant moderne, & à la fin de quelques Bréviaires, on a rapporté à ces différens modes, les différens tons qui sont en usage dans les chants de l'Eglise. Le premier & le second ton appartient au mode *Dorien* : les troisieme & quatrieme au mode *Phrygien* : les autres au mode *Lydien* & *Myxolydien*.

Le chant de l'Eglise est dans le genre Diatonique, qui est le plus grave, & qui convient le mieux au culte divin.

Je reviens à la premiere division. La Symphonie vocale suppose nécessairement plusieurs voix, parce qu'une seule personne ne peut chanter en même tems diverses parties. Lorsque plusieurs voix concertoient ensemble, elles chantoient ou à l'unisson, ce qui s'appelloit *Homophonie*; ou à l'octave, & même à la double octave, & cela se nommoit *Antiphonie*. On conjecture aussi qu'il y avoit une troisieme maniere en usage parmi les Anciens, qui consistoit à chanter à la tierce.

La Symphonie instrumentale, chez les Anciens, recevoit les mêmes différences que la vocale, c'est-à-dire que plusieurs instrumens pouvoient concerter ensemble à l'unisson à l'octave, & à la tierce.

Pour avoir tous les accords de Musique sur deux cordes d'instrument, de même matiere, également grosses, & également tendues, il n'y a qu'à faire que leurs longueurs soient l'une à l'autre dans de certains rapports de nombre. Par exemple, si les deux cordes sont égales en longueur, elles sont à l'unisson: si elles sont comme 1 à 2, elles donnent l'Octave: si elles sont comme 2 à 3, c'est la Quinte: comme

3 à 4, c'est la Quarte : comme 4 à 5, c'est la Tierce majeure, &c.

Il y avoit même parmi les Anciens, ainsi que parmi nous, quelques instrumens, sur lesquels un Musicien seul pouvoit exécuter une sorte de concert. Telles étoient la double Flute & la Lyre.

Le premier de ces instrumens étoit composé de deux Flutes, unies de manière qu'elles n'avoient ordinairement qu'une embouchure commune pour les deux tuyaux. Ces Flutes étoient ou égales, ou inégales, soit pour la longueur, soit pour le diamètre ou la grosseur. Les Flutes égales rendoient un même son : les inégales rendoient des sons différens, l'un grave, l'autre aigu. La Symphonie qui résultoit de l'union des deux Flutes égales, étoit ou à l'unisson, lorsque les deux mains du joueur touchoient en même tems les mêmes trous sur chaque Flute, ou à la tierce, lorsque les deux mains touchoient différens trous. La diversité des sons produite par l'inégalité des Flutes, ne pouvoit être que de deux especes, suivant que ces Flutes étoient à l'octave, ou seulement à la tierce : & dans l'un & l'autre cas, les mains du joueur touchoient en même tems les mêmes trous sur chaque Flute, & formoient par conséquent un concert ou à l'octave, ou à la tierce.

Par la Lyre on entend ici généralement tout instrument de Musique, dont les cordes sont tendues à vuide. Les Anciens avoient plusieurs instrumens de ce genre, qui différoient entr'eux par leur figure, par leur grandeur, ou par le nombre de leurs cordes; & auxquels ils donnoient divers noms, quoiqu'ils les aient souvent pris l'un pour l'autre. Les principaux étoient, 1^o. la *Cithare*, *Κίθαρα*, d'où dérive notre terme françois *Guitare*, qui désigne un instrument tout différent. 2^o. La *Lyre* *Λύρα*, autrement appelée *χελύς*, & en latin *Testudo*, parce que sa base ressembloit à l'écaille d'une tortue, animal dont la figure (dit-on) avoit donné la premiere idée de cet instrument. 3^o. Le *Τρίγωνον*, ou l'instrument triangulaire, qui seul a passé jusqu'à nous sous le nom de *Harpe*.

La Lyre, comme je l'ai déjà dit, a fort varié pour le nombre des cordes. Celle d'Olympe & de Terpandre n'en avoit d'abord que trois, dont ces Musiciens faisoient diversifier les sons avec tant d'art, que, s'il en faut croire Plutarque, ils l'emportoient de beaucoup sur ceux qui jouoient d'une Lyre plus composée. En ajoutant une quatrieme corde à ces trois premieres, on rendit le * *Tétracorde*

Plut. de
Musiq. pag.
1138.

* Un passage d'Horace, | M. Dacler & par le Pere
diversément expliqué par | Sanadon, a donné lieu à

complet c'étoit la différente manière dont on accordoit ces quatre cordes, qui constituoit les trois genres *Diatonique*, *Chromatique*, & *Enharmonique*. Le genre *Diatonique* appartient à la Musique commune & ordinaire. Dans le genre *Chromatique*, la Musique étoit plus molle par l'affoiblissement des sons qu'on baïssoit d'un demi-ton, & dont on étoit averti par une marque colorée, d'où est venu le nom de Chromatique, du mot grec *χρῆμα*, couleur. Ce qu'on appelle aujourd'hui le B mol, appartient à la Musique Chromatique. Dans la Musique Enharmonique, au contraire, on élevoit les sons d'un demi-ton, ce qu'on marquoit, comme on fait encore aujourd'hui, par un dièse. Dans la Musique *Diatonique*, le chant ne pouvoit pas faire les progressions par des intervalles moindres que les semi-tons majeurs. La modulation de la Musique *Chromatique* employoit les semi-tons mineurs. Dans la Musique *Enharmonique* la progression du chant se pouvoit faire par des quarts de ton.

Lib. 2. in
Somn. Sci-
pion cap. 4.

Macrobe parlant de ces trois genres, dit que l'Enharmonique n'est plus en usage à cause de sa difficulté; que le Chromatique est décrié, parce que la Musique, en ce genre, est trop molle

de savantes *Dissertation sur l'instrument appelé*
Tétra corde.

& trop efféminée ; & que le Diatonique tient le milieu entre les deux.

L'addition d'une cinquieme corde produisit le *Pentacorde*. La Lyre à sept cordes, ou l'*Heptacorde*, a été la plus en usage & la plus célèbre de toutes. Cependant, quoiqu'on y trouvât les sept voix de la Musique, l'octave y manquoit encore. Simonide l'y mit enfin, selon Pline, en y Plin. lib. 7. cap. 56. ajoutant une huitieme corde. Long-tems Plut. de Music. pag. 1241. après lui, Timothée Milésien, qui vivoit sous Philippe, roi de Macédoine, vers la CVIII^e. Olympiade, multiplia, comme nous l'avons observé, les cordes de la Lyre jusqu'au nombre de onze. Ce nombre fut encore porté plus loin.

La Lyre à trois ou quatre cordes n'étoit susceptible d'aucune Symphonie. On pouvoit, sur le *Pentacorde*, jouer deux parties à la tierce l'une de l'autre. Plus le nombre des cordes se multiplioit sur la Lyre, plus on trouvoit de facilité à composer sur cet instrument des airs, qui fissent entendre en même tems différentes parries. La question est de savoir si les Anciens ont profité de cet avantage.

Cette question, agitée depuis environ deux siècles au sujet de l'ancienne Musique, & qui consiste à savoir si les Grecs & les Romains ont connu en ce genre ce qu'on appelle *contrepoint*, ou concert à plusieurs parties, a produit divers

écrits pour & contre. Le plan de mon Ouvrage me dispense d'entrer dans l'examen de cette difficulté, dont j'avoue d'ailleurs que je ne suis point capable.

*Martian.
Capel. de
sup. Philol.*

Il n'est pas inutile de savoir comment les Anciens notoient leurs chants. Chez eux le Systéme général de la Musique étoit divisé en dix-huit sons, dont chacun avoit son nom particulier. Ils avoient inventé des caractères qui marquoient chaque ton : *σημεία*, des *signes*. Toutes ces figures étoient composées d'un monogramme, formé de la première lettre du nom particulier de chacun des dix-huit sons du Systéme général. Ces signes, qui servoient dans la Musique vocale & dans l'instrumentale, s'écrivoient au-dessus des paroles, & ils y étoient rangés sur deux lignes, dont la supérieure étoit pour le chant, & l'inférieure pour l'accompagnement. Ces lignes n'avoient gueres plus d'épaisseur que des lignes d'écriture ordinaire. Nous avons encore quelques manuscrits grecs, où ces deux especes de notes se trouvent écrites de la manière que je viens d'exposer. On en a tiré les * Hymnes à Calliope, à Némésis & à Appollon, aussi-bien que la strophe d'une des Odes de Pindare. M. Burette nous a donné tous ces morceaux avec la note antique & la note moderne.

* Ces Hymnes étoient d'un Poète, nommé De. nys, peu connu d'ailleurs. Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres. Tome V.

On s'est servi des caractères inventés

par les Anciens pour écrire les chants musicaux, jusques dans l'onzieme siecle, que Gui d'Arezzo trouva l'invention de les écrire, comme on le fait aujourd'hui, avec des notes placées sur différentes lignes, de maniere que la position de la note en marque l'intonation. Ces notes ne furent d'abord que des points, où il n'y avoit rien qui en marquât la durée. Mais Jean de Meurs, né à Paris, & qui vivoit sous le règne du Roi Jean, trouva le moyen de donner à ces points une valeur inégale par les différentes figures de rondes, de noires, de croches, de doubles-croches, & autres qu'il inventa, & qui ont été adoptées par les Musiciens de toute l'Europe.

En 1350.

§. V. *S'il faut préférer la Musique moderne à l'ancienne.*

LA fameuse querelle au sujet des Anciens & des Modernes s'est fort échauffée à cette occasion, parce que, si la Musique ancienne a ignoré le *contrepoint*, on prétend que c'est un titre incontestable de préférence pour la moderne. Je ne fai, en supposant même le fait, qui pourra bien toujours demeurer douteux, si la conséquence est si certaine. Ne se peut-il pas faire que les Anciens aient porté la Musique pour tout le reste, à un degré de perfection où les Modernes n'aient

pu atteindre, comme cela est arrivé en d'autres Arts? (je ne dis pas que cela soit, je ne parle que de la possibilité;) Pour lors la découverte du *contrepoint* devoit-elle donner une préférence absolue aux derniers sur les autres? Les plus habiles Peintres de l'Antiquité, comme Apelle, n'employoient dans leurs tableaux que quatre couleurs. Loin que ce fût pour Pline une raison de rien diminuer de leur mérite & de leur réputation, il les en admiroit encore davantage, d'avoir laissé si loin derrière eux tous les Peintres qui les avoient suivis, quoique ceux-ci eussent mis en usage un grand nombre de nouvelles couleurs.

Il en faudra toujours revenir au fond, & examiner si en effet la Musique des derniers tems l'emporte sans contestation sur celle des Anciens : & c'est ce qu'il ne paroît pas possible de décider. Il n'en est pas de la Musique comme de la Sculpture. Dans celle-ci on peut juger le procès sur les pièces qui se produisent de part & d'autre. On a des statues & des bas-reliefs de l'antiquité, dont on peut faire la comparaison avec les nôtres : & nous avons vû que Michel-Ange sur ce point, passoit condamnation, & reconnoissoit de bonne foi la supériorité des Anciens. Il n'est parvenu jûsqu'à nous aucun ouvrage de la Musique ancienne

qui puisse nous en faire sentir l'excellence, ni nous faire juger, sur notre expérience propre, si elle étoit aussi parfaite que la nôtre. Les merveilleux effets qu'on prétend qu'elle produisoit, ne paroissent pas des preuves fort décisives.

Il nous reste des traités didactiques, tant grecs que latins, qui peuvent nous instruire de la théorie de cet art : mais peut-on en conclure quelque chose de bien sûr pour la pratique ? Cela peut nous donner quelque jour, quelque ouverture ; mais il y a bien loin des préceptes à l'exécution. De simples traités de poésie suffiroient-ils pour nous faire connoître si les Poètes modernes doivent être préférés aux anciens.

Dans l'incertitude qui restera toujours par rapport à la question dont je parle, il y a un préjugé bien favorable pour les Anciens, qui doit au moins, ce me semble, faire suspendre le jugement. On convient que les Grecs avoient un génie merveilleusement propre pour les Arts ; qu'ils les ont cultivés avec un succès extraordinaire, & qu'ils les ont portés, pour la plupart, à un très-haut degré de perfection. Architecture, Sculpture, Peinture, on ne leur dispute point cette louange. Or de tous ces Arts, il n'y en a aucun qui ait été cultivé si anciennement ni si généralement que la Musique. Ce

n'étoient pas quelques particuliers seulement qui s'y appliquoient, comme dans les autres Arts ; c'étoient généralement tous ceux qui étoient élevés avec quelque soin. L'étude de la Musique faisoit une partie essentielle de l'éducation de la Jeunesse. Elle étoit d'un usage général pour les fêtes solennelles, pour les sacrifices, & sur-tout pour les repas, presque toujours accompagnés de concerts, qui en faisoient toute la joie & le principal amusement. Il y avoit des disputes publiques & des récompenses pour ceux qui s'y distinguoient par un mérite singulier. Elle dominoit d'une manière particulière dans les Chœurs & dans les Tragédies. On fait jusqu'à quelle magnificence & jusqu'à quelle perfection tout le reste fut porté à Athènes dans ces spectacles. N'y auroit-il eu que la Musique qu'on y eût négligée ? Croit-on que ces oreilles Attiques, si fines & si délicates pour le son des mots dans le simple discours, le fussent moins par rapport aux concerts de voix & d'instrumens qui regnoient dans ces Chœurs, & qui faisoient le plaisir d'Athènes le plus sensible & le plus ordinaire ? Pour moi, je ne puis m'empêcher de croire que les Grecs, portés comme ils l'étoient au divertissement, élevés & nourris dans le goût des concerts, avec tous les secours dont j'ai parlé,

Atticorum
aures reteres
& religiosæ.
Cic.

avec ce génie inventif & industrieux pour tous les Arts qu'on leur connoît, ont excellé dans la Musique comme dans tout le reste. C'est la seule conclusion que je tire de tout le raisonnement que je viens de faire, sans prétendre donner la préférence aux Anciens sur les Modernes.

Je n'ai point parlé de la perfection où ont pu parvenir les Chantres Israélites, sur tout ce qui regarde le son de la voix, & celui des instrumens, pour ne point mêler une Musique toute sainte & toute consacrée à la religion avec une Musique toute profane, & entièrement livrée à l'idolâtrie, & à tous les excès qui en étoient la suite. Il est à présumer que ces Chantres, à qui l'Ecriture paroît donner une espece d'inspiration & de don de prophétie, non pour composer des Pseaumes prophétiques, mais pour les chanter d'une manière vive, ardente & pleine de zèle, avoient porté la science du chant jusqu'où elle pouvoit aller. C'étoit sans doute un genre de Musique grand, noble, sublime, où tout étoit proportionné à la majesté du Dieu

* Chonenias PROPHE-
TIÆ præerat... Etat quip-
pe valde sapiens. 1. *Para-*
lip. 15-22.

David & magistratus
exercitus segregaverunt in
ministerium filios Asaph,

& Hevam, & Idithum :
qui PROPHE-
TARIS, & psalteriis, &
cimbaliis, secundum nume-
rum suum dedicato sibi
officio servientes. 1. *Pa-*
ralip. 25. 1.

qui en étoit l'objet , & l'on peut ajouter qui en étoit l'auteur ; car il avoit bien voulu former lui-même ses Ministres & ses Chantres , & leur enseigner comment il vouloit que ses louanges fussent célébrées.

Rien n'est admirable comme l'ordre même que Dieu avoit établi parmi les

1. Paral.

3. 5.

Lévites pour l'exercice de cet auguste ministère. Ils étoient au nombre de quatre mille , partagés en différens corps , dont chacun avoit son Chef , & le genre aussi-bien que le tems de ses fonctions marqués. Deux * cens quatre-vingts huit étoient destinés à apprendre aux autres à chanter & à toucher les instrumens. On voit un échantillon de cet ordre mer-

1. Paral. 15
19-21. On a
suivi l'hé-
breu.

veilleux dans la distribution que David fit des parties de la Musique sainte , avec laquelle il voulut solenniser le transport de l'Arche de la maison d'Obédédon dans la citadelle de Sion. Toute la troupe des Musiciens étoit divisée en trois chœurs. Le premier avoit des instrumens de cuivre concaves fort retentissans , semblables à nos timbales , sinon qu'ils n'étoient pas couverts de peaux , mais étoient dans leur vuide traversés de barres doublées , qu'on frappoit en différens endroits. Ces

* Fuit numerus eorum... ducenti octoginta octo.
qui erudiebant canticum | 1. Paralip. 25. 7.
Domini , cuncti doctores ,

sons se marioient fort bien avec les trompettes sacerdotales qui précédoient, & par leurs mouvemens vifs, perçans, coupés, étoient très-propres à réveiller l'attention des Spectateurs. La seconde troupe des Chantres sacrés, composée de dessus, touchoit un autre instrument. Le troisième chœur étoit composé de basses, qui servoient à nourrir & à soutenir ces dessus, avec lesquels ils étoient toujours d'accord, parce qu'ils étoient conduits par le même maître des Chantres.

Il est aisé de comprendre que les Lérites, en aussi grand nombre qu'ils étoient, destinés de pere en fils à cet unique exercice, instruits par les plus savans Maîtres, & formés par une longue & continuelle expérience, devoient acquérir une extrême habileté, & saisir enfin toutes les beautés & toutes les délicatesses d'un Art où ils passoient leur vie entiere.

Voilà la vraie destination de la Musique. Le plus noble usage que les hommes en puissent faire, c'est de l'employer à rendre un hommage continuel de louange & d'adoration à la majesté suprême de Dieu qui a créé & qui conduit l'univers. Un ministere si saint est réservé à ses fideles enfans. *Hymnus omnibus sanctis ejus.*

ARTICLE SECOND.

Des parties de la Musique propres aux Anciens.

J E traiterai dans ce second Article des autres parties de la Musique , usitées chez les Anciens , mais inconnues parmi nous , & je les confonderai souvent ensemble , parce qu'elles ont une liaison naturelle , & qu'il seroit difficile de les séparer sans tomber dans des redites. Je ferai grand usage de ce qui est dit sur ces matières dans les Réflexions critiques de M. l'Abbé du Bos sur la Poésie & sur la Peinture.

§. I. *Déclamation du Théâtre composée , & réduite en notes.*

LES anciens avoient pour le théâtre une déclamation composée , & qui s'écrivoit en notes , sans être pour cela un chant musical : & c'est dans ce sens qu'il faut prendre quelquefois dans les Auteurs latins , ces mots *canere* , *cantus* , & même *carmen* , qui ne signifient pas toujours un chant proprement dit , mais une certaine manière de déclamer ou de lire.

Suivant Bryennius , la déclamation se composoit avec les accens , & par conséquent on devoit se servir pour l'écrire en notes , des caractères même qui ser-

voient à marquer ces accens. Il n'y en avoit d'abord que trois , l'aigu , le grave & le circonflexe. Ils monterent ensuite jusqu'à dix , marqués chacun par un caractère différent. On en voit les noms & les figures dans les anciens Grammairiens. L'accent est la règle certaine qui enseigne comment il faut élever ou abaisser la voix dans la prononciation de chaque syllabe. Comme on apprenoit l'intonation de ces accens en même-tems qu'on apprenoit à lire , il n'y avoit presque personne qui n'entendît cette espece de note.

Outre les secours des accens , les syllabes avoient dans la langue Grecque & dans la langue Latine , une quantité réglée , savoir , des brèves & des longues.

La * syllabe brève valoit un tems dans la mesure , & la syllabe longue en valoit deux. Cette proportion entre les syllabes longues & les syllabes brèves étoit aussi constante que la proportion qui est aujourd'hui entre les notes de différentes valeurs. Comme deux notes noires doivent , dans notre Musique , durer autant qu'une blanche , dans la Musique des Anciens , deux syllabes brèves ne duroient ni plus ni moins qu'une longue. Ainsi , lorsque les Musiciens Grecs ou Romains mettoient

* Longam esse duorum , etiam pueri sciunt. Quintorum , brevem unius , *tit. lib. 9. cap. 4.*

en chant quelque composition que ce fût, ils n'avoient, pour la mesurer, qu'à se conformer à la quantité des syllabes sur lesquelles ils posoient chaque note.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici en passant, qu'il est fâcheux que parmi nous les Musiciens qui composent le chant des Hymnes & des Motets, n'entendent pas le Latin, & ignorent la quantité des mots; d'où il arrive souvent que sur des syllabes qui sont brèves, & sur lesquelles on devroit couler légèrement, on insiste & on s'arrête long tems, comme si elles étoient longues. C'est un défaut considérable, & contraire aux plus communes règles de la Musique.

J'ai dit que la déclamation des Acteurs sur le théâtre étoit composée & écrite en notes, qui déterminoient le ton qu'il falloit prendre. Entre plusieurs passages qui le démontrent, je me contente d'en choisir un tiré de Cicéron, où il parle de Roscius, son contemporain & son ami intime. Personne n'ignore que Roscius étoit devenu un homme de très-grande considération, par son habileté singulière dans son Art, & par sa réputation de probité. On étoit si bien prévenu en sa faveur, que lorsqu'il jouoit moins qu'à l'ordinaire, on disoit de lui qu'il se négligeoit, ou qu'il étoit incommodé. No-

luit, inquiunt, agere Roscius, aut crudior fuit. Enfin, * la plus grande louange qu'on donnoit à un homme qui excelloit dans sa profession, étoit de dire que c'étoit un Roscius dans son genre. *Cic. de Orat. lib. 1. n. 124.*

Cicéron, après avoir dit qu'un Orateur qui devient vieux, peut ralentir sa déclamation, apporte pour preuve & pour exemple de ce qu'il avance, Roscius, qui déclaroit que, lorsqu'il se sentiroit vieillir, il déclamerait beaucoup plus lentement, & que pour y réussir, il obligeroit les instrumens à ralentir le mouvement de la mesure. *Quaquam, quoniam multa ad Oratoris similitudinem ab uno Artifice sumimus, solet idem Roscius dicere, se, quo plus sibi ætatis accederet, eo tibicinis modos & cantus remissiores esse facturum.* En effet, Cicéron, dans un Ouvrage postérieur à celui que je viens de citer, fait dire à Atticus, que cet Acteur avoit ralenti sa déclamation, en obligeant le joueur de flute qui l'accompagnoit de ralentir lui-même les sons de son instrument. *Roscius familiaris tuus, in senectute numeros & cantus remisera, ipsasque tardiores fecerat tibias.* *De Orat. lib. 1. n. 254.*

Il est évident, que le *chant*, (car souvent on l'appelloit ainsi) que le chant

* Jam diu consecutus suo genere Roscius dice-
est, ut in quo quisque retur. *De Orat. lib. 1.*
artificio excelleret, is in *n. 130.*

des piéces dramatiques qui se récitoient sur les théâtres des Anciens, n'avoit ni passages, ni ports de voix cadencés, ni tremblemens soutenus, ni les autres caracteres de notre chant musical : en un mot, que ce chant n'étoit autre chose qu'une déclamation comme la nôtre. Cette récitation ne laissoit pas d'être composée, puisqu'elle étoit soutenue d'une basse continue, dont le bruit étoit proportionné, selon toutes les apparences, au bruit que fait un homme qui déclame.

Cette pratique nous paroît absurde & presque incroyable; mais elle n'en est pas moins certaine; & en matiere de faits, il est inutile d'y opposer des raisonnemens. On ne peut parler que par conjecture sur la composition que pouvoit jouer la basse continue dont les Acteurs étoient accompagnés en déclamant. Peut-être ne faisoit-elle que jouer de tems en tems quelques notes longues qui se faisoient entendre aux endroits où l'Acteur devoit prendre des tons, dans lesquels il étoit difficile d'entrer avec justesse, & par-là elle rendoit à l'Acteur le même service que Gracchus tiroit de ce Joueur de flûte qu'il tenoit auprès de lui en haranguant, afin qu'il lui donnât à propos les tons concertés.

§. II. Gestes du théâtre composés, & réduits en notes.

CE n'est pas seulement le ton que la Musique régloit par rapport à la déclama-
 tion ; elle régloit encore le geste. Cet Art
 étoit appelé *ὀρχησις* par les Grecs, & *Saltatio* par les Romains. Platon dit que cet Plat. de Leg. lib. 7. p. 814.
 Art consiste dans l'imitation de tous les
 gestes & de tous les mouvemens que les
 hommes peuvent faire. Ainsi il ne faut
 pas restreindre le sens de *Saltation* à ce-
 lui que nous donnons dans notre langue
 au mot de *Danse*. Cet Art, comme le
 remarque Platon, avoit beaucoup plus
 d'étendue. Il étoit destiné, non-seule-
 ment à former les attitudes & les mou-
 vemens qui servent ou pour la bonne
 grace, ou pour certaines danses artificiel-
 les, accompagnées de sauts, mais encore
 à régler le geste, tant des Acteurs de
 théâtre, que des Orateurs, & même à
 enseigner certaine maniere de gesticuler
 dont nous traiterons bientôt, qui se fai-
 soit entendre sans le secours de la pa-
 role.

Quintilien * conseille d'envoyer les

* Cujus etiam disciplinæ usus in nostram usque ætatem sine reprehensione descendit. A me autem non ultra pueriles annos retinebitur, nec in his ip-
 sis diu. Neque enim gestum Oratoris componi ad similitudinem saltatoris volo, sed sub esse aliquid ex hac exercitatione. *Quintil. lib. 1. cap. 11.*

enfans , pour quelque tems seulement ; dans les Ecoles où l'on enseignoit l'Art de la Saltation ; mais simplement pour y prendre la grace & l'air aisé dans l'action , & non pour se former sur le geste du Maître de danse , dont celui de l'Orateur doit être très-différent. Il marque que cet usage étoit fort ancien , & qu'il s'étoit maintenu jusqu'à son tems sans être blâmé.

Cependant Macrobe nous a conservé le fragment d'une harangue du second Scipion l'Africain , dans laquelle le Destructeur de Carthage parle avec chaleur contre cet usage. » Nos * jeunes gens , » dit-il , vont dans l'Ecole des Comédiens apprendre à * chanter ; exercice » que nos ancêtres regardoient comme » deshonorant pour des personnes bien » nées. Ils y vont sans rougir , & l'on » voit de jeunes garçons & de jeunes » filles parmi une troupe de gens absolument décriés pour leurs mœurs déréglées. » Le témoignage d'un homme aussi sage qu'étoit Scipion , est d'un grand poids dans la matiere dont il s'agit , & donne lieu à bien des réflexions.

* Eunt in ludum histrionum , discunt cantare : quod majores nostri ingenius probro duci voluerunt. Eunt , inquam , in ludum saltatorium , inter cinctos , virgines puerique ingenui. *Macrobi. Saturnal. l. 2. c. 8.*

* Comme il s'agit ici de Comédiens , on voit bien que par ce mot chanter , il faut entendre déclamer , reciter des piéces de théâtre.

Quoi qu'il en soit , nous voyons que les anciens prenoient un soin extraordinaire de se perfectionner dans le geste ; & ce soin étoit commun aux Comédiens & aux Orateurs. On sait combien Démosthène y donna d'application. Roscius * disputoit quelquefois avec Cicéron à qui exprimeroit mieux la même pensée en plusieurs manieres différentes , chacun selon son art , Roscius par le geste , Cicéron par la voix. Il paroît que Roscius rendoit par le geste seul le sens de la phrase que Cicéron venoit de composer & de réciter. On jugeoit ensuite lequel des deux avoit le mieux réussi dans sa tâche. Cicéron changeoit ensuite les mots ou le tour de la phrase , sans que le sens du discours en fût énérvé ; & il falloit que Roscius à son tour rendît le sens par d'autres gestes , sans que ce changement affoiblît l'expression de son jeu muet.

§. III. *Déclamation & geste partagés sur le Théâtre entre deux Auteurs.*

ON sera moins surpris de ce que je viens de rapporter au sujet de Roscius , quand on saura que les Romains parta-

* Et certè satis constabat contendere eum (Ciceronem) cum histrione solitum, utrum ille sapius eandem sententiam variis gestibus efficeret, an ipse per eloquentiæ copiam sermone diverso pronunciret. *Macrob. Saturn. lib. 2. cap. 10.*

geoient souvent la déclamation théâtrale entre deux Acteurs, dont l'un prononçoit, tandis que l'autre faisoit des gestes. C'est encore ici une de ces choses qu'on a peine à concevoir, tant elles sont éloignées de nos usages, & tant elles nous paroissent bizarres.

Tite-Live nous apprend ce qui donna occasion à cette coutume. Livius * Andronicus, Poète célèbre, & qui le premier donna sur le théâtre de Rome une piece régulière, l'an de Rome 514, environ six vingts ans après que le spectacle dramatique eut commencé à s'y introduire, jouoit lui-même dans une de ses pieces. C'étoit alors la coutume que les Poètes dramatiques montassent eux-mêmes sur le théâtre pour y représenter un personnage. Le peuple, qui se donnoit la liberté de faire répéter les endroits qui lui plaisoient, à force de crier *bis*, c'est-à-dire *encore une fois*, fit réciter si long tems Andronicus, qu'il s'en-

* Livius... idem scilicet, quod omnes tunc erant, suorum carminum actor, dicitur, cum sæpius revocatus vocem obtudisset, venia petita puerum ad canendum antea tibicinem cum statuisset, canticum egisse aliquanto magis vigenti motu, quia nihil vocis usus impedit. Inde ad manum can-

tari histrionibus coëptum, diverbiaque tantum ipso- rum voci relicta. *Liv. lib. 7. n. 2.*

Is (Livius Andronicus) sui operis Actor, cum sæpius à populo revocatus vocem obtudisset, adhibito pueri & tibicinis concentu, gesticulationem tacitus peregit. *Pal. Max. lib. 1. cap. 4.*

roua. Hors d'état de déclamer davantage , il fit trouver bon au peuple qu'un esclave , placé devant le Joueur d'instrumens , récitât les vers ; & tandis que cet esclave récitait , Andronicus fit les mêmes gestes qu'il avoit fait en récitant lui-même. On remarqua que son action alors étoit beaucoup plus animée , parce qu'il employoit toutes ses forces & toute son attention à faire les gestes , pendant qu'un autre étoit chargé du soin & de la peine de prononcer. De-là , continue Tite-Live , naquit l'usage de partager la déclamation entre deux Acteurs , & de réciter , pour-ainsi-dire , à la cadence du geste des Comédiens. Et cet usage a si bien prévalu , que les Comédiens ne prononcent plus eux-mêmes que les dialogues. On trouve le même récit dans Valère Maxime , & il est confirmé par plusieurs autres passages.

Il est donc certain que souvent la prononciation & le geste se trouvoient partagés entre deux Acteurs ; & c'étoit sur des regles fixes de Musique qu'ils mesuroient & le son de leur voix , & le mouvement des mains & de tout le corps.

Nous sommes frappés du ridicule qu'il y auroit dans deux personnes sur le théâtre , dont l'une feroit des gestes sans parler , tandis que l'autre réciteroit sur un ton pathétique les bras croisés. Mais il faut

se souvenir , en premier lieu , que les théâtres des Anciens étoient bien plus vastes que les nôtres ; en second lieu , que les Acteurs jouoient masqués , & que par conséquent on ne pouvoit pas de loin distinguer sensiblement au mouvement de la bouche & des muscles du visage , s'ils parloient ou s'ils ne parloient pas. On choisissoit sans doute un *Chanteur* , (j'appelle ainsi celui qui prononçoit) dont la voix approchât , autant qu'il est possible , de la voix du Comédien. Ce Chanteur se plaçoit sur une espede d'estrade , laquelle étoit vers le bas de la Scène.

*Isidor. Orig.
lib. 18.*

Mais comment la Musique Rhythmique s'y prenoit - elle , pour asservir à une même mesure & pour faire tomber en cadence & le Comédien qui récitoit , & le Comédien qui faisoit les gestes ? C'est une de ces choses dont Saint Augustin dit qu'elles étoient connues de tous ceux qui montoient sur le théâtre , & que pour cela même il ne croyoit pas devoir l'expliquer. Il est difficile de concevoir comment les Anciens s'y prenoient pour faire agir ces deux Acteurs d'un concert si parfait , qu'ils parussent presque n'en faire qu'un : mais le fait est certain. Nous savons qu'ils battoient la mesure sur leur théâtre , & qu'ils y marquoient ainsi le Rhythme que l'Ac-

teur qui récitoit , l'Acteur qui faisoit les gestes , les Chœurs , & même les Instrumens , devoient suivre comme une regle commune. Quintilien , * après avoir dit que les gestes sont autant assujettis à la mesure que les chants mêmes , ajoute que les Acteurs qui font les gestes doivent suivre les signes que marquent les pieds , c'est-à dire , la mesure qui se bat , avec autant de précision que ceux qui exécutent les modulations. Il entend par-là les Acteurs qui prononcent , & les instrumens qui les accompagnent. Il y avoit , auprès de l'Acteur qui représen-

*Lucian. in
Orchestra, pag.
951.*

toit , un homme chaussé avec des souliers de fer , qui frappoit du pied sur le théâtre. On peut croire que c'étoit cet homme-là qui battoit avec le pied une mesure dont le bruit devoit se faire entendre de tous ceux qui devoient la suivre.

L'extrême délicatesse des Romains (il en faut dire autant des Grecs) pour tout ce qui concernoit le théâtre , & les dépenses énormes qu'ils faisoient pour ces sortes de représentations , nous donnent lieu de croire qu'ils en avoient porté toutes les parties à une grande perfection ; & que par conséquent le partage qu'ils avoient fait de la déclamation entre deux

* Atque corporis motui | Saltationi , quàm modula-
sua quædam tempora , & | tionibus , adhibet ratio
ad signa pedum non minus | musica numeros. *Quintil.*

Acteurs, dont l'un parloit, & l'autre gesticuloit, n'avoit rien qui ne fût très-agréable aux Spectateurs.

Un * Comédien, à Rome, qui faisoit un geste hors de mesure, n'étoit pas moins sifflé que celui qui manquoit dans la prononciation d'un vers. L'habitude ** d'assister aux Spectacles avoit rendu le peuple même si délicat, qu'il trouvoit à redire jusqu'aux inflexions & aux faux accords, lorsqu'on les répétoit trop souvent, quoique ces accords produisent un bon effet lorsqu'ils sont ménagés avec art.

Les sommes immenses que les Anciens consacroient à la célébration des Spectacles sont à peine croyables. La représentation de trois tragédies de Sophocle coûta plus aux Athéniens que la guerre du Péloponnèse. Quelles dépenses ne faisoient point les Romains pour bâtir des théâtres & des amphithéâtres, & même pour payer leurs Acteurs ! Æsopus, célèbre Acteur dans le Tragique, contemporain de Cicéron, laissa en mourant à ce fils,

dont Horace & Pline font mention comme d'un fameux dissipateur, une succession

*Horat. Satyr. lib. 3.
& Plin. lib. 10.
cap. 51.*

* *Histrion, si paululum se moveat extra numerum, aut si versus pronunciatus est syllaba una longior aut brevior, exhibetur & exploditur. Cic. in Parad. 3.*

** *Quanto molliores sunt & delicatiores in cantu sic-*

xiones & falsæ vocalæ, quàm certæ & severæ : quibus tamen non modò austeri, sed, si sæpius fiant, multitudo ipsa re- clamat. Cic. de Orat. lib. 3, n. 98.

de deux millions cinq cens mille livres qu'il avoit amassés à jouer la Comédie. Roscius avoit de revenu par an soixante quinze mille livres, comme il paroît par un endroit du plaidoyer que Cicéron, son ami particulier, fit pour sa défense; où cet Orateur dit que Roscius * auroit pu amasser légitimement depuis dix ans sept cens cinquante mille livres (*HS sexagies* :) mais qu'il avoit négligé ce gain. Il ** gagnoit la même somme de 75000 livres par an selon Pline, si, au lieu de *quingenta*, on lit *sexcenta*, comme le P. Hardouin croit qu'il faut lire. Macrobe dit que Roscius *** touchoit par jour des deniers publics cinq cens francs pour lui seul, sans les partager avec sa troupe : ce qui iroit encore à une plus grosse somme. Jules César donna plus de soixante mille livres à Labérius, pour engager ce poète à jouer lui-même dans une pièce qu'il avoit composée.

Macrobo. Saturn. lib. 2. cap. 7.

J'ai rapporté ces faits, & il y en a une infinité d'autres pareils, pour faire mieux sentir jusqu'où alloit la passion des Ro-

* Decem his annis proximis HS. sexagies honestissime consequi potuit : noluit. *Pro Rosc. Com.* n. 22.

** Quippe cum jam apud majores nostros Roscius histrio festetium quingenta millia annua merita-

se prodatur. *Plin. lib. 7. cap. 39.*

*** Tanta fuit gratia, ut mercedem diurnam de publico mille denarios sine gregalibus solus acceperit. *Macrobo. Saturn. lib. 2. cap. 10.*

maines pour les Spectacles. Or est-il vraisemblable qu'un peuple qui n'épargnoit rien pour ces Jeux publics, qui en faisoit sa plus grande occupation ou du moins son plus sensible plaisir, qui se piquoit d'un goût fin & épuré pour tout le reste; que ce peuple, dis-je, dont un seul mot mal prononcé, un seul ton mal pris, un seul geste mal concerté bleissoit la délicatesse, eût souffert si long-tems sur le théâtre ce partage de la voix & du geste entre deux Acteurs, s'il avoit le moins du monde choqué ou les yeux ou les oreilles? On peut croire, sans prévention, qu'un théâtre si estimé & si fréquenté, avoit porté toutes choses à une grande perfection.

C'étoit la Musique qui en avoit presque tout l'honneur. Elle présidoit à la composition des pièces: car autrefois, elle portoit ses droits & son domaine jusques-là, & étoit confondue avec la Poésie. Elle régloit le ton & le geste des Acteurs. Elle étoit appliquée à former la voix, à l'unir avec le son des Instrumens, & à composer de cette union une agréable harmonie.

Dans l'ancienne Grèce, les Poètes faisoient eux-mêmes la déclamation de leurs pièces, *Musici, qui erant quondam idem*

Cic. de Orat. Poeta, dit Cicéron en parlant des anciens Poètes Grecs qui avoient trouvé le

chant & la figure des vers. L'art de composer la déclama-tion des piéces de théâtre faisoit à Rome une profession particulière. Dans les titres qui sont à la tête des Comédies de Térence, on voit avec le nom de l'Auteur du Poëme, & le nom du Chef de la troupe de Comédiens qui les avoient représentées, le nom de celui qui en avoit fait la déclama-tion en Latin : *Qui fecerat modos.*

Cicéron se sert de la même expression, *facere modos*, pour désigner ceux qui composoient la déclama-tion des piéces de théâtre. Après avoir dit que Roscius déclamoit exprès certains endroits de son rôle d'un ton plus nonchalant que le sens des vers ne sembloit le demander, & qu'il plaçoit des ombres dans son geste pour relever davantage les endroits qu'il vouloit faire briller il ajoute : „ Le *
 „ succès de cette pratique est si certain,
 „ que les Poëtes, & les compositeurs
 „ de déclama-tion, s'en sont apperçus
 „ comme les Comédiens : & ils savent
 „ tous s'en prévaloir, & la mettre en
 „ usage. “ Ces Compositeurs de déclama-tion élevoient, rabaissoient avec dessein, varioient avec art la récitation. Un en-

* Neque id actores prius | aliquid, deinde augetur,
 viderunt quam ipsi poëtae, | extenuatur, inflatur, va-
 quam denique illi etiam | riatur, distinguitur. Cic.
 qui fecerunt modos, à qui- | de Orat. lib. 3. n. 1. 2.
 bus utriusque summittitur

droit devoit quelquefois se prononcer selon la note plus bas que le sens ne paroïssoit le demander ; mais c'étoit afin que le ton élevé où l'Acteur devoit sauter à deux vers de-là frappât davantage.

§. IV. *Art des Pantomimes.*

POUR achever ce qui regarde la Musique des Anciens, il me reste à parler de la plus singulière & la plus merveilleuse de toutes ses opérations, mais non la plus utile ni la plus louable : c'est l'exercice des Pantomimes.

Les Anciens, non contents d'avoir réduit, par les préceptes de la Musique, l'art du geste en méthode, l'avoient tellement perfectionné, qu'il se trouva des Comédiens qui osèrent entreprendre de jouer toutes sortes de piéces de théâtre sans ouvrir la bouche. Ils s'appellerent *Pantomimes*, parcequ'ils imitoient & exprimolent tout ce qu'ils vouloient dire, avec les gestes qu'enseignoit l'art de la *Saltation*, sans employer le secours de la parole.

*Suid.
Zoz. lib. 1.*

Nous apprenons de Suidas & de Zozyne, que l'art des Pantomimes naquit à Rome sous l'empire d'Auguste : & c'est ce qui fait dire à Lucien que Socrate n'avoit vû la *danse* que dans son berceau.

*Lucian de
Orchestr. pag.
223.*

Zozyne compte même l'invention de cet Art parmi les causes de la corruption

des mœurs du peuple Romain, & des malheurs de l'Empire. Les deux premiers Instituteurs du nouvel Art, furent Pylade & Bathylle, dont le nom devint fort célèbre parmi les Romains. Le premier réussissoit mieux dans les sujets tragiques, & l'autre dans les comiques.

Ce qui paroît surprenant, c'est que ces Comédiens, qui entreprenoient de représenter des pieces sans parler, ne pouvoient pas s'aider des mouvemens du visage dans leur déclamation : ils jouoient masqués comme les autres Comédiens. Ils commencerent sans doute d'abord à exécuter à leur maniere quelque scènes fort connues de Tragédies & de Comédies, afin de se faire entendre plus facilement des Spectateurs, & ils parvinrent peu-à-peu jusqu'à pouvoir représenter des pieces entieres.

Comme ils étoient dispensés de rien prononcer, & qu'ils n'avoient que des gestes à faire, on conçoit aisément que toutes leurs démonstrations étoient plus vives, & que leur action étoit beaucoup plus animée que celle des Comédiens ordinaires. Aussi Cassiodore appelle-t-il les * Pantomimes des hommes, dont les

* Orchestarum. loquacissimæ manus, linguosissimi digiti, silentium clamor, expositio tacita, quam musa Polhymnia re-

petisse narratur, ostendens homines posse sine oris afflatu, velle suum declamare. Cassiod. Var. Epist. lib. 4. Epist. 51.

mains difertes avoient , pour ainſi-dire ; une langue au bout de chaque doigt : des hommes qui parloient en gardant le ſilence , & qui ſavoient faire un récit entier ſans ouvrir la bouche : enfin des hommes que Polhymnie , la Muſe qui préſidoit à la Muſique , avoit formés , afin de montrer qu'il n'étoit pas beſoin d'articuler des mots pour faire entendre ſa penſée.

*Senec. in
Contr. 2.*

Il falloit que ces représentations , quoique muettes , cauſaſſent un ſenſible plaiſir , & enlevaſſent les Spectateurs. Sénèque le pere , qui exerçoit une des profeſſions des plus graves & des plus honorées de ſon tems , confeſſe que ſon goût pour ces représentations des Pantomimes étoit une véritable paſſion. Lucien dit qu'on y pleuroit comme aux pieces des Comédiens. Il raconte auſſi qu'un Roi des environs du Pont-Euxin , qui ſe trouvoit à Rome ſous le règne de Néron , demandoit à ce Prince avec beaucoup d'empreſſement un Pantomime qu'il avoit vû jouer , pour en faire ſon Interprête en toute langue. » Cet homme , » diſoit-il , ſe fera entendre de tout le » monde . au lieu que je ſuis obligé de » payer un grand nombre de Truchemens » pour entretenir commerce avec mes » voiſins , qui parlent pluſieurs langues » différentes que je n'entends point. «

*Lucian. in
Orcheſ. pag.
948.
Ibid 940.*

Ce qui est certain , c'est que l'art des Pantomimes charma les Romains dès sa naissance ; qu'il passa bientôt dans les provinces de l'Empire les plus éloignées de la Capitale , & qu'il subsista aussi long-tems que l'Empire. L'histoire des Empereurs Romains fait plus souvent mention des Pantomimes fameux que des Orateurs célèbres.

Nous avons vû que cet Art avoit commencé sous Auguste. Il plaisoit beaucoup à ce Prince , & Bathylle enchantoit Mécène. Dès * les premières années du règne de Tibère , le Sénat fut obligé de faire un règlement pour défendre aux Sénateurs d'entrer dans les maisons des Pantomimes , & aux Chevaliers Romains de leur faire cortège dans les rues. Quelques années après il fallut chasser de Rome les Pantomimes. L'extrême passion que le peuple avoit pour leurs représentations , donnoit lieu de tramer des cabales pour faire applaudir l'un plutôt que l'autre , & ces cabales devenoient des factions. Ils prirent même des livrées différentes , à l'imitation de ceux qui conduisoient les charriots dans les courses du Cirque. Les uns s'appellerent les Bleus , & les autres les Verds. Le peuple se partagea

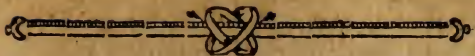
*Ibid. lib. 4.
cap. 14.*

*Cassiod. Var.
Epist. lib. 17.
Epist. 20.*

* Ne domos Pantomini- Equites Romani cinge-
morum Senator introiret , rent. Tacit. Annal. lib. 2
ne egredientes in publicum cap. 77.

aussi de son côté, & toutes les factions du Cirque, dont il est parlé si souvent dans l'histoire Romaine, épousèrent des troupes de Pantomimes, & excitèrent souvent de dangereux tumultes à Rome.

Les Pantomimes furent encore chassés de Rome sous Néron, & sous quelques autres Empereurs. Mais leur exil ne durait pas, parce que le peuple ne pouvoit plus se passer d'eux, & parce qu'il survenoit des conjonctures où le Souverain, qui croyoit avoir besoin de la faveur de la multitude, cherchoit à faire des actions qui lui fussent agréables. Domitien les avoit chassés, & Nerva son successeur les fit revenir, quoiqu'il ait été un des plus sages Empereurs. Quelquefois le peuple lui-même, fatigué des suites funestes qu'entraînoient après elles les cabales des Pantomimes, demandoit leur expulsion avec autant d'empressement, qu'il demandoit leur retour en d'autres tems. *Neque à te minore contentu ut tolleres Pantomimos, quàm à patre tuo ut restitueret, exactum est*, dit Pline le jeune en parlant à Trajan. Il est des maux & des défordres qu'on ne peut arrêter que dans leur naissance, & qui, si on leur laisse le tems de croître & de s'accréditer, prennent le dessus, & deviennent plus forts que tous les remèdes.



LIVRE VINGT-TROISIEME.

D E

L A S C I E N C E

M I L I T A I R E.

N O U S avons vû jusqu'ici l'homme établi ; par le moyen des Arts , dans la jouissance de toutes les commodités de la vie. La terre , cultivée par ses soins & par ses travaux , l'a comblé de toutes sortes de biens. Le Commerce lui a amené des pays les plus éloignés , tout ce qui pouvoit manquer à celui qu'il habite : il l'a fait descendre jusqu'aux entrailles de la terre & jusqu'au fond de la mer , non seulement pour l'enrichir & l'orner , mais encore pour lui fournir une infinité de secours & d'instrumens nécessaires à ses usages journaliers. Après qu'il s'est bâti des maisons , la Sculpture & la Peinture se sont efforcées à l'envi d'embellir sa demeure ; & afin qu'il ne manquât rien à sa satisfaction & à sa joie , la Musique est venue occuper ses momens de loisir par d'agréables concerts , qui le délassent de ses travaux , & lui font oublier toutes ses peines & tous ses chagrins s'il en a. Que peut-il désirer davantage ? Heureux , s'il pouvoit n'être point troublé dans la possession de ces avantages qui lui ont tant coûté ! Mais l'avidité & l'ambition troublent cette félicité générale , & rendent l'homme ennemi de l'homme. L'injustice s'arme de la

force pour s'enrichir des dépouilles de ses freres. Celui qui , modéré dans ses desirs , & se renfermant dans les bornes de ce qu'il possède , ne sauroit point opposer la force à la force , deviendrait bientôt la proie des autres. Il auroit à craindre que des voisins jaloux & des peuples ennemis ne vinssent troubler son repos , ravager ses terres , brûler ses maisons , enlever ses biens , & l'emmener lui-même en captivité. Il a donc besoin de forces & de troupes qui le défendent contre la violence , & le mettent en sûreté. Bientôt nous le verrons occupé de ce que les Sciences ont de plus élevé & de plus sublime : mais , * au premier bruit des armes , ces Sciences , nées dans le repos & ennemies du tumulte , sont saisies de frayeur , & réduites au silence , à moins que l'Art militaire ne les prenne sous sa protection , & ne les mette sous sa sauvegarde : qui seule assure la tranquillité publique. C'est ** ainsi que la guerre devient nécessaire à l'homme , comme la protectrice de la paix & du repos , & uniquement occupée du soin de repousser la violence , & de défendre la justice ; & c'est sous ce regard que je crois qu'il m'est permis d'en parler. Je parcourrai , le plus brièvement qu'il me sera possible , toutes les parties de la Science militaire , qui est , à proprement parler , la Science des Princes & des Rois , & qui demande pour y réussir , des talens presque sans nombre , qu'il est bien rare de trouver réunis dans une seule personne.

* Omnia hæc nostra præclara studia . . . latent in tutela ac præsidio bellicæ virtutis. Simul atque increpuit suspicio tumultus , artes illico nostræ conticescunt. Cic. pro Mur. n. 22.

** Suscipienda bella sunt ob eam causam , ut sine injuria in pace vivatur. Cic. lib. de Offic. n. 35.

Comme j'ai traité ailleurs ce qui regarde la milice des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, & des Perses, j'en parlerai ici plus rarement. Je m'arrêterai davantage sur les Grecs, & principalement sur les Lacédémoniens & les Athéniens, qui, de tous les peuples de la Grece, sont sans contestation les deux qui se sont le plus distingués par la valeur & par la Science militaire. J'ai douté long-tems si je parlerois aussi des Romains, qui paroissent étrangers à mon sujet. Mais, tout bien pesé, j'ai cru devoir les joindre aux autres peuples, afin qu'on pût, d'un même coup-d'œil, connoître, au moins légèrement, la maniere dont les Anciens faisoient la guerre. C'est le seul but que je me propose dans ce petit Traité, & je ne porte point mes vues plus loin. Je n'ai pas oublié ce qui arriva à un Philosophe d'Ephese, qui passoit pour le plus beau parleur de son tems. Dans une harangue qu'il prononça devant Annibal, il s'avisâ de traiter à fond des devoirs d'un bon Général. Le Harangueur fut applaudi par tout l'auditoire. Annibal, pressé de dire ce qu'il en pensoit, répondit avec une liberté militaire, qu'il n'avoit jamais entendu un si méprisable discoureur. Je craindrois de m'exposer à un pareil reproche, si, après avoir passé toute ma vie dans l'étude des Belles-Lettres, je prétendois donner des leçons de l'Art militaire à ceux qui en font profession.



CHAPITRE PREMIER.

CE premier Chapitre renfermera ce qui regarde l'entreprise & la déclaration de la guerre, le choix du Général & des Officiers, la levée des troupes, leurs vivres, leur paye, leurs armes, leur marche, la construction du camp, & tout ce qui a rapport aux batailles.

ARTICLE PREMIER.

ENTREPRISE ET DÉCLARATION
DE LA GUERRE.§. I. *Entreprise de la guerre.*

IL n'y a point de principe plus généralement reçu que celui qui établit qu'on ne doit entreprendre la guerre que pour des causes justes & légitimes; & il n'y en a gueres qui soit plus généralement violé. On convient * que les guerres entreprises uniquement par des vûes d'intérêt ou d'ambition, sont de vrais brigandages. La réponse du Pirate à Alexandre le Grand, si connue dans l'Histoire, n'étoit-elle pas fort sensée? Les Scythes n'avoient-ils pas

* *Inferre bella finitimi, . . . ac populos sibi non molestos sola regni cupiditate conterere & sub-* *dere, quid aliud quàm grande latrocinium nominandum est? S. Aug. de Civ. Dei, lib. 4. cap. 6.*

raison aussi de demander à ce ravageur de provinces, pourquoi * il venoit troubler le repos de peuples qui ne lui avoient fait aucun tort, & s'il ne leur étoit pas permis d'ignorer, dans le fond de leurs bois & de leurs deserts, qui étoit Alexandre, & d'où il venoit? Quand ** Phi- *Justin. lib. 8. cap. 3,*
lippe, pris pour arbitre par deux Rois de Thrace qui étoient freres, les chasse tous deux de leurs Etats, mérite-t il un autre nom que celui de voleur & de brigand? Ses autres conquêtes, quoique moins criantes, n'en étoient pas moins des brigandages, parce qu'elles étoient toutes fondées sur l'injustice; & que nulle voie de vaincre ne lui paroissoit honteuse : *Nulla apud cum turpis ratio vincendi.* La *Idem. Justin.*
justice & la nécessité des guerres doivent donc être regardées comme un principe fondamental en matiere de politique & de gouvernement.

Dans les Etats Monarchiques, le Prince seul, pour l'ordinaire, a le pouvoir d'entreprendre une guerre : & c'est une des raisons qui rendent sa place si formidable.

* Quid nobis tecum est? Nunquam terram tuam attingimus. Qui sis, unde venias, licetne ignorare in vastis sylvis viventibus?
Q. Curt. lib. 7. cap. 8.

** Philippus, more ingenii sui, ad judicium ve-

luti ad bellum, inopinantibus fratribus, instructo exercitu supervenit; & regno utrumque, non judicis more, sed fraude LATRONIS ac scelere, spoliavit.

Car, s'il a le malheur de l'entreprendre sans une cause légitime & nécessaire, il répond de tous les crimes qui s'y commettent, de toutes les suites funestes qu'elle entraîne après elle, de tous les ravages qui en sont inséparables, & de tout le sang humain qui y est repandu. Qui peut ne point frémir à la vûe d'un tel objet, & d'un compte si redoutable !

Les Princes ont des Conseils qui peuvent leur être d'un grand secours, s'ils ont eu soin de les remplir de personnes sages, éclairées, expérimentées, pleines d'amour & de zèle pour le bien public, sans ambition, sans vûe d'intérêt, & surtout infiniment éloignées de tout déguisement & de toute flatterie. Quand Darius proposa dans son Conseil de porter la guerre contre les Scythes, Ariabane son frere entreprit inutilement d'abord de le détourner d'un dessein si injuste & si déraisonnable : ses raisons, quelque solides qu'elles fussent, ne tinrent point contre les louanges outrées & les flatteries excessives des Courtisans. Il ne réussit pas mieux dans le conseil qu'il donna à son neveu Xerxès, de n'aller point attaquer les Grecs. Comme celui-ci avoit marqué clairement son goût, faute essentielle dans ces rencontres, on n'eut garde de s'y opposer, & la délibération ne fut que

*Herodot.
lib. 4. cap. 83.*

*Herodot.
lib. 7. cap. 13.*

pour la forme. Dans l'une & dans l'autre occasion, la douleur du sage Prince qui disoit librement son avis, étoit de voir que ces deux Rois ne comprenoient point * *quel malheur c'est de s'accoutumer à ne point mettre de bornes à ses desirs, à n'être jamais content de ce qu'on possède, & à vouloir aller toujours en avant ;* ce qui est la cause de presque toutes les guerres.

Dans les Républiques Grecques, c'étoit l'assemblée du peuple qui décidoit de la guerre en dernier ressort, ce qui étoit sujet à de grands inconveniens. Il est vrai qu'à Sparte l'autorité du Sénat, & sur-tout des Ephores, & à Athènes celle de l'Aréopage & du Conseil des Quatre-cens, à qui il appartenoit de préparer les affaires, & de former les avis, servoient pour-ainsi-dire, de contrepoids à la légèreté & à l'imprudence du peuple : mais ce remede n'avoit pas toujours son effet. On reprochoit deux défauts tout opposés aux Athéniens, la trop grande précipitation, & la trop grande lenteur. C'est contre le premier qu'on avoit fait une loi, qui ordonnoit qu'on ne pourroit décerner la guerre qu'après une mûre délibération de trois jours. Et dans les guerres contre Philippe on a vû combien

* ὥς καλὸν εἶν διδάσκειν, θὰς αἰεὶ ἔχειν ἢ παρὶον-
τῇν ψυχὰν πλέον δὶρεο- | τος.

Démosthène se plaignoit de la nonchalance des Athéniens, dont leur ennemi favoit bien profiter. Cette lenteur, dans les Républiques, vient de ce qu'à moins que le péril ne soit évident, les particuliers sont distraits par différentes vûes & différens intérêts, qui les empêchent de se réunir promptement dans une même résolution. Aussi, quand Philippe eut pris Elatée, l'Orateur Athénien, effrayé du danger pressant où se trouvoit la République, fit abroger la loi dont je viens de parler, & fit conclure la guerre sur le champ.

LES affaires s'examinoint & se décidoient avec beaucoup plus de maturité & de sagesse chez les Romains, quoique le peuple y fût maître aussi de la décision. Mais l'autorité du Sénat étoit grande, & prévaloit presque toujours dans les affaires importantes. Il étoit fort attentif, sur-tout dans les commencemens de la République, à mettre, dans les guerres, la justice de son côté. Cette réputation de bonne foi, d'équité, de justice, de modération, de désintéressement, ne servit pas moins, que la force des armes, à l'accroissement de la République Romaine, & l'on * attribuoit sa puissance

* Favere pietati fideique | gii pervenerit. *Liv. lib. 44.*
 deos, per quæ populus | n. 1.
 Romanus ad tantum fasti-

à la protection des dieux, qui récompenseroient ainsi sa justice & sa bonne foi. On * remarquoit, avec admiration, que les Romains, dans tous les tems, avoient toujours mis pour base de leurs entreprises la religion, & qu'ils en avoient rapporté aux dieux & le principe & la fin.

Le motif le plus puissant que pussent employer les Généraux pour animer les troupes à bien combattre, étoit de leur représenter que la guerre qu'ils faisoient étant juste, & la seule nécessité leur ayant mis les armes à la main, ils pouvoient certainement compter sur la protection des dieux : au lieu que ces mêmes dieux, ennemis & vengeurs de l'injustice, ne manquoient jamais de se déclarer contre ceux qui entreprenoient des guerres illégitimes en violant la foi des Traités.

§. II. *Déclaration de la guerre.*

UNE suite ** des principes d'équité & de justice que je viens d'établir, étoit de ne point commencer actuellement la guerre, qu'on n'eût auparavant signifié par des hérauts publics aux ennemis les

* *Majores vestri omnium magnatum rerum & principia exorsi ab diis sunt, & finem eum statuerunt.*
Liv. lib. 45. n. 39.

test nullum bellum esse justum, nisi quod aut rebus repetitis geratur, aut deaunciatum antè sit & indictum. *Cic. lib. 1. de*

** *Ex quo intelligi po-* *Offic. n. 36.*

griefs qu'on avoit contre eux, & qu'on ne les eût exhortés à réparer les torts qu'on prétendoit en avoir reçus. Il est du droit naturel de tenter les voies de douceur & d'accommodement, avant que d'en venir à une rupture ouverte. La guerre est le dernier des remèdes : avant que de l'employer, il faut avoir essayé de tous les autres. L'humanité veut qu'on donne lieu aux réflexions & au repentir, & qu'on laisse le tems d'éclaircir des doutes & de dissiper des soupçons, que des démarches équivoques ont pu faire naître & qui souvent se trouvent sans fondement réel quand on les approfondit.

Cette coutume étoit anciennement & généralement observée chez les Grecs. * Polynice, avant que de former le siège de Thèbes, envoya Tydée vers son frere Ethéocle pour tenter des voies d'accommodement. Il paroît par Homère que les Grecs députèrent Ulysse & Ménélas vers les Troyens, pour les sommer de leur rendre Hélène, avant que d'avoir fait contre eux aucun acte d'hostilité : & on lit la même chose dans Hérodote. On voit une foule de pareils exemples dans toute la suite de l'histoire des Grecs.

* Potior cunctis sedit sententia, fratris
Prætentare fidem, tutosque in regna precandu
Explorare aditus. Audax ea munera Tydeus
Sponte subit. *Stat. Theb. lib. 11.*

*IlIiad. lib. 2.
v. 205.*

*Lib. 1. cap.
111. &c.*

Il est vrai que c'est un moyen presque sûr de remporter de grands avantages sur les ennemis, que de tomber tout d'un coup sur eux, & de les attaquer subitement, sans leur avoir laissé rien entrevoir de ses desseins, & sans leur avoir donné le tems de se mettre en état de défense. Mais ces incursions imprévues, sans aucun préalable & sans aucune denonciation antérieure, étoient justement regardées comme des entreprises injustes, & vicieuses dans le principe. C'est, selon la remarque de Polybe, ce qui avoit si fort décrié les Etoliens, & les avoit rendu si odieux comme brigands & voleurs, parce que n'ayant pour règle que leur intérêt, ils ne connoissoient ni les loix de la guerre ni celles de la paix, & que tout moyen de s'enrichir & de s'aggrandir leur paroissoit légitime, sans s'embarrasser s'il étoit contre le droit des gens d'attaquer subitement des voisins, qui ne leur avoient fait aucun tort, & qui se croiroient en sûreté à l'ombre & sous la sauvegarde des Traités.

*Polyb. lib. 2
4. pag. 331.*

Les Romains n'étoient pas moins exacts que les Grecs à observer cette cérémonie de la déclaration de guerre : c'étoit Ancus Marcius, le quatrième de leurs Rois, qui l'avoit établie. L'Officier public, (il s'appelloit *Fécial*) la tête couverte d'un voile de lin, se transportoit sur les fron-

Liv. lib. 1.

n. 32.

rières du peuple contre lequel on se préparoit à faire la guerre ; & dès qu'il y étoit arrivé, il exposoit à haute voix les griefs du peuple Romain , & la satisfaction qu'il demandoit pour les torts qu'on lui avoit faits , prenant Jupiter à témoin en ces termes, qui renfermoient une horrible imprécation contre lui-même, & encore plus contre le peuple dont il n'étoit que la voix. *Grand Dieu, si c'est contre l'équité & la justice que je viens ici au nom du peuple Romain demander satisfaction, ne souffrez point que je revois jamais ma patrie.* Il répétoit la même chose, en changeant seulement quelques termes, à la première personne qu'il rencontroit, puis à l'entrée de la ville, & dans la place publique. Si au bout de trente-trois jours on ne faisoit point satisfaction, le même Officier retournant vers le même peuple, prononçoit publiquement ces paroles : *Ecoutez, Junon, & Quirinus : & vous, dieux du ciel, dieux de la terre, dieux des enfers, écoutez. Je vous prends à témoins qu'un tel peuple (on le nommoit) est injuste, & refuse de nous faire satisfaction. Nous délibérerons à Rome dans le Sénat sur les moyens de nous faire rendre la justice qui nous est due.* Au retour du Fécial à Rome, on mettoit l'affaire en délibération, & si le plus grand nombre des suffrages étoit

* C'est ainsi qu'on appelloit Romulus.

étoit pour faire la guerre, le même Officier retournoit sur les frontieres du même peuple, & en présence au moins de trois personnes, il prononçoit une certaine formule de déclaration de guerre : après quoi il jettoit sur les terres du peuple ennemi une lance, qui marquoit que la guerre étoit déclarée.

Cette cérémonie se conserva long-tems chez les Romains. Lorsqu'il s'agit de déclarer la guerre à Philippe & à Antiochus, on consulta les Féciaux pour savoir s'il falloit la leur dénoncer à eux-mêmes en personne, ou s'il suffiroit de le faire à la premiere place de leur obéissance. Dans les beaux tems de la République * ils auroient cru se deshonorer que d'agir furtivement, & d'employer la mauvaise foi, ou même l'artifice. Ils laissoient ces petites ruses & ces indignes finesses aux Carthaginois & à d'autres peuples qui leur ressembloient, chez qui il étoit plus glorieux de tromper l'ennemi, que de le vaincre par la force ouverte.

Les Hérauts d'armes & les Féciaux

* Veteres, & moris antiqui memores, negabant se in ea legatione Romanas artes agnoscere. Non per insidias & nocturna prælia . . . nec ut magis astu quàm vera virtute gloriarentur, bella majores gessisse. Indicere prius quàm gerere solitos bella, denunciare etiam . . . Hæc Romana esse, non versutiarum Punicarum, neque calliditatis Græcæ : apud quos fallere hostem, quàm vi superare, gloriosius fuerit. *Liv. lib. 42. n. 47.*

étoient fort respectés chez les Anciens , & considérés comme des personnes sacrées & inviolables. Cette déclaration faisoit partie du droit des gens , & étoit regardée comme nécessaire & indispensable. Elle n'étoit point précédée de certains écrits publics que nous appellons *Manifestes* , & qui contiennent les prétentions bien ou mal fondées de l'un ou de l'autre parti , & les raisons dont on les appuie. On les a substitués à la place de cette cérémonie auguste & solennelle , par laquelle les Anciens faisoient intervenir dans la déclaration de guerre la majesté divine , comme témoin & vengeresse de l'injustice de ceux qui entreprendroient ces guerres sans raison & sans nécessité. Un motif de politique a encore rendu nécessaires ces manifestes , dans la situation où sont à l'égard les uns des autres les Princes de l'Europe , liés ensemble par le sang , par des alliances , par des ligues offensives ou défensives. Il est de la prudence du Prince qui déclare la guerre à son ennemi , de ne pas s'attirer en même tems sur les bras tous les alliés de celui qui l'attaque. C'est pour détourner cet inconvénient qu'on fait aujourd'hui des Manifestes , qui tiennent lieu des cérémonies anciennes que je viens d'exposer , & qui renferment quelquefois la raison qui a déterminé à commencer la guerre sans la déclarer.

J'ai parlé de prétention bien ou mal fondées. Car les Etats & les Princes qui se font la guerre, ne manquent pas, de part & d'autre, à justifier leurs entreprises par des raisons spécieuses; & ils pourroient s'exprimer comme fit un Pré-^{Liv. lib. 8.}teur Latin, dans une assemblée où l'on^{n. 4.} délibéroit sur ce qu'on répondroit aux Romains, qui, sur des soupçons de révolte, avoient mandé les Magistrats du Latium. « Il me semble, Messieurs, » dit-il, que dans la conjoncture présente, » nous devons moins nous embarrasser » de ce que nous avons à dire, que de » ce que nous avons à faire : car quand » nous aurons bien pris notre parti, & » bien concerté nos mesures, il ne sera » pas difficile d'y ajuster des paroles. » *Ad summam rerum nostrarum magis pertinere, arbitror, quid agendum nobis, quàm quid loquendum sit. Facile erit, explicatis consiliis, accommodare rebus verba.*

ARTICLE SECOND.

CHOIX DU GÉNÉRAL ET DES OFFICIERS.

LEVÉE DES SOLDATS.

§. I. Choix du Général & des Officiers.

C'EST un grand avantage pour les Rois d'être maîtres absolus du choix des Généraux d'armée & des Officiers; & une

des plus grandes louanges qu'on puisse leur donner , est de dire que la réputation connue & le mérite solide sont les seuls motifs qui les y déterminent. En effet , peut-on apporter trop d'attention à un choix , qui égale en quelque sorte un particulier à son Souverain , en le rendant dépositaire de toute sa puissance , de toute sa gloire , & de toute la fortune de ses Etats : C'est principalement à ce caractère qu'on reconnoît les Princes capables de gouverner , & c'est ce qui a toujours fait le succès de leurs armes. On ne voit point que le grand Cyrus , que Philippe , qu'Alexandre son fils , aient jamais confié le commandement de leurs troupes à des Généraux sans mérite & sans expérience. Il n'en est pas ainsi sous les successeurs de Cyrus , ni sous ceux d'Alexandre , où l'intrigue , la cabale , le crédit d'un favori présidoient ordinairement à ce choix , & donnoient presque toujours exclusion aux meilleurs sujets. Aussi , le succès des guerres répondoit-il à de tels commencemens. Je n'ai pas besoin d'en citer des exemples : l'Histoire en est remplie.

*Hérodote. lib.
7. P. 75.*

Je passe aux Républiques. A Sparte , les deux Rois étoient , par leur rang même , en droit & en possession de commander , & dans les premiers tems ils marchaient ensemble à la tête des armées : mais une

division arrivée entre Cléomene & Démarate, donna lieu à une loi, qui ordonnoit qu'un seul des Rois commanderoit les troupes; & elle fut observée dans la suite, si ce n'est dans des cas extraordinaires. Les Lacédémoniens comprirent que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle est partagée, qu'il est rare que deux Généraux puissent long-tems s'accorder; que les grandes entreprises ne peuvent gueres réussir que sous la conduite d'un seul homme, & que rien n'est plus funeste à une armée que le partage du commandement.

Cet inconvénient devoit être bien plus grand à Athenes, où, par la constitution même de l'Etat, il devoit toujours y avoir dix Commandans, parce qu'Athenes étant composée de dix Tribus, chacune fournissoit le sien; & le commandement rouloit par jour entre ces dix Chefs. D'ailleurs c'étoit le peuple qui les choisissoit, & cela chaque année. C'est ce qui donna lieu à un bon mot de Philippe, qui admiroit le bonheur des Athéniens, de pouvoir trouver chaque année à point nommé dix Capitaines, au lieu qu'à peine avoit-il pu, pendant tout son regne, en trouver un * seul.

* C'étoit
Parménion.

Il falloit pourtant bien que les Athéniens, sur-tout dans des tems de crise, fussent attentifs à ne nommer pour

Généraux que des citoyens d'un vrai mérite. Depuis Miltiade jusqu'à Démétrius de Phalère, c'est-à-dire, pendant près de deux cens ans, on compte un nombre considérable de grands hommes qu'Athènes mit à la tête de ses armées, qui portèrent la gloire de leur patrie à un si haut point de réputation. Pour lors toute jalousie cessoit, & l'on n'avoit en vûe que le bien public. On en voit un bel exemple dans la guerre que Darius porta contre les Grecs. Le danger étoit extrême. Les Athéniens se trouvoient seuls contre une armée innombrable. Des dix Généraux, cinq étoient pour donner le combat, cinq pour se retirer. Miltiade, qui étoit à la tête des premiers, ayant engagé dans son parti le Polémarque (c'étoit un Officier qui avoit droit de suffrage dans le Conseil de guerre, & qui decidoit en cas de partage) la bataille fut résolue. Tous ces Généraux, reconnoissant la supériorité de Miltiade sur eux, quand leur jour fut venu, lui cédèrent le commandement. Ce fut pour lors que se donna la célèbre bataille de Marathon.

Il arrivoit quelquefois que le peuple, se laissant gouverner à ses Orateurs, & suivant en tout leur caprice, mettoit en place des sujets indignes. On peut se souvenir du crédit absolu qu'avoit sur

Herod. lib.
6. cap. 109.
& 110.

les esprits de la multitude le fameux Cléon, qui fut chargé du commandement dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, quoique ce fût un homme brouillon, emporté, violent, sans tête & sans mérite. Mais ces exemples sont rares, & ils ne se multiplient à Athènes que dans les derniers tems : & ce fut une des principales causes de sa ruine.

Le Philosophe Antisthène fit sentir un jour aux Athéniens d'une manière plaisante, mais spirituelle, l'abus qui se commettoit parmi eux dans les promotions aux charges publiques. Il leur proposa d'un air sérieux en pleine assemblée, d'ordonner par un Décret que désormais les ânes seroient employés à labourer la terre aussi-bien que les bœufs & les chevaux. Comme on lui répondoit que les ânes n'étoient point nés pour le labour : *Vous vous trompez*, leur dit-il, *c'est tout un. Ne voyez-vous pas que des citoyens, d'ânes & d'ignorans qu'ils étoient, deviennent tout d'un coup d'habiles Généraux, par cette raison seule que vous les avez nommés?*

*Diog. Laërt.
in Antisth.
pag. 369.*

A Rome c'étoit aussi le peuple qui nommoit les Généraux, c'est-à-dire les Consuls & les Préteurs. Ils n'étoient en place qu'un an. Quelquefois on leur continuoit le commandement sous le nom

de Proconsuls ou de propréteurs. Ce * changement annuel de Généraux étoit un grand obstacle à l'avancement des affaires, qui demandent, pour réussir, d'être continuées sans interruption. Et c'est le grand avantage des Etats Monarchiques, où les Princes, absolument libres, maîtres des affaires & des tems, disposent de tout à leur gré, sans être asservis à aucune nécessité. Au lieu que, chez les Romains, un Consul arrivoit quelquefois après coup, ou étoit rappelé avant le tems pour tenir les assemblées. Quelque diligence qu'il fît pour arriver, avant que son Prédécesseur lui eût remis le commandement, & qu'il se fût instruit de l'état de l'armée, connoissance absolument préalable à toute entreprise, il se passoit toujours un tems considérable, qui lui faisoit perdre l'occasion d'agir, & d'attaquer à propos l'ennemi.

* Interrumpi tenorem rerum, in quibus peragendis continuatio ipsa efficacissima esset, minime convenire. Inter traditionem imperii, novitatemque successoris, quæ noscendis prius quam agendis rebus imbuenda sit, sæpè bene gerenda rei occasiones intercedere. *Liv. lib. 41. n. 15.*

Post tempus (Consules) ad bella ierunt : ante tem

pus comitiorum causa revocati sunt : in ipso conatu rerum circumegit se annus Male gestis rebus alterius successum est : tironem, aut malâ disciplinâ institutum exercitum acceperunt. At hercule Reges, non liberi solùm impedimentis omnibus, sed domini rerum temporumque, trahunt consiliis cuncta, non sequuntur. *Liv. lib. 9. n. 18.*

Souvent d'ailleurs, il trouvoit en arrivant les affaires en mauvais état par la faute de son Prédecesseur, & une armée, ou composée en partie de troupes nouvellement levées & sans expérience, ou corrompue par la licence & le défaut de discipline. Fabius * fit faire une partie de ces réflexions au peuple Romain, lorsqu'il l'exhortoit à choisir un Consul capable de tenir tête à Annibal.

Ce court espace d'un an, & l'incertitude d'une prolongation du commandement, faisoient à la vérité que les habiles Généraux mettoient tout le tems à profit : mais souvent aussi c'étoit pour eux une raison de mettre fin à leurs entreprises plutôt qu'ils n'auroient fait sans cela, & à des conditions moins avantageuses à la République dans la crainte qu'un successeur ne vînt profiter de leurs travaux, & ne leur enlevât l'honneur d'avoir glorieusement terminé la guerre. Un véritable zele pour le bien public, & une grandeur d'ame parfaitement désintéressée, auroient pu écarter de telles considérations. Je ne fais s'il y en a des

* Cum, qui est summus in civitate dux, eum legimus, tamen repente lectus, in annum creatus adversus veterem ac perpetuum imperatorem comparabitur, nullis neque temporis neque juris inclusum

angustiis, quò minus ita omnia gerat administretque ut tempora postulant belli : nobis autem in apparatu ipso, ac tantum inchoantibus res, annus circumagitur. *Liv. lib. 24. n. 8.*

exemples. On * reproche au grand Scipion même, j'entends le ptemier, d'avoir eu cette foiblesse, & de n'avoir pas été insensible à cette crainte. Une vertu assez pure pour négliger un intérêt si vif & si piquant, paroît au-dessus des forces de l'homme : du moins elle est bien rare.

L'autorité des Consuls resserrée, pour le tems, dans des bornes si étroites, étoit, il faut l'avouer, un grand inconvénient. Mais le danger de donner atteinte à la liberté publique, en continuant plus longtemps le même homme dans le commandement de toutes les forces de l'Etat, obligeoit de passer par-dessus cet inconvénient par la crainte d'un plus grand.

La nécessité des affaires, la distance des lieux, & d'autres raisons, obligerent enfin les Romains à continuer le commandement des armées à leurs Généraux pour plusieurs années. Mais il en arriva réellement l'inconvénient que l'on avoit appréhendé ; & les Généraux devinrent par cette durée du commandement les tyrans de leur patrie. Entr'autres exemples, je pourrois citer Sylla, Pompée, & sur-tout César.

Le choix des Généraux étoit ordinairement

* *Ipsum Scipionem ex labore ac periculo finiti
pectatio successoris, venturi ad paratam alterius* | *belli famam, sollicitabat.*
Liv. lib. 30. n. 36.

rement réglé sur le mérite des personnes, & les citoyens de Rome avoient en même-tems une grande ressource & un puissant motif pour en user de la sorte. Ce qui leur faisoit ce choix, étoit la connoissance parfaite qu'ils avoient des sujets qui aspiraient au commandement, avec lesquels ils avoient servi plusieurs campagnes, qu'ils avoient vûs en action, dont ils avoient eu le tems d'examiner & de comparer par eux-mêmes, & avec leurs camarades, le caractère, les talens, les succès, & les qualités capables des plus hauts emplois. Cette * connoissance qu'avoient les citoyens Romains du mérite de ceux qui demandoient le Consulat, déterminoit ordinairement leurs suffrages en faveur des Officiers en qui ils avoient reconnu, dans les campagnes précédentes, de l'habileté, du courage, de la bonté, de l'humanité.

„ Il a pris soin de moi, disoient-ils,
 „ lorsque j'ai été blessé : il m'a fait part

* Non tibi hæc parva videntur adjumenta & subsidia consulatus, voluntas militum? quæ cum per se valet multitudine, tum apud suos gratia, tum verò in consule declarando multum etiam apud Populum Romanum auctoritatis habet suffragatio militaris Gravis est illa oratio : Me saucium recreavit ; me præda donavit ; hoc duce castra cepimus , signa contulimus ; nunquam iste plus militi laboris imposuit , quàm sibi sumpsit ; ipse cum fortis , tum etiam felix Hoc quanti putas esse ad famam hominum ac voluntatem ? Cic pro. Muran. n. 38.

„ du butin : c'est sous la conduite que
„ nous nous rendîmes maîtres du camp
„ des ennemis, & que nous remportâ-
„ mes une telle victoire ; il a toujours
„ partagé la peine & la fatigue avec le
„ soldat ; on ne peut dire s'il est plus
„ heureux que courageux. » De quels
poids étoient de tels discours !

Le motif qui portoit les citoyens Romains à examiner & à peser avec soin le mérite des contendans, étoit l'intérêt personnel de ceux qui faisoient le choix, qui devant la plupart servir sous leurs ordres, étoient fort attentifs à ne pas confier leur vie, leur honneur, le salut de la patrie, à des Généraux qu'ils n'estimoient point, & dont ils n'auroient point attendu un heureux succès. C'étoient les soldats même, qui, dans les Comices, choisissoient ces Généraux. On sait qu'ils s'y connoissent, & l'on voit par l'expérience qu'ils s'y trompent rarement. On remarque encore aujourd'hui, que quand ils vont à la petite guerre, ils choisissent toujours entr'eux sans complaisance ceux qui sont les plus capables de les commander. C'est par cet esprit que Marius fut choisi malgré son Général Métellus. C'est ainsi que Scipion Emilien fut préféré par le jugement avantageux du soldat.

Il faut pourtant avouer que la nomi-

nation des Commandans n'étoit pas toujours réglée par des vûes publiques & superieures; & que la cabale, l'adresse à s'insinuer dans l'esprit du peuple, à le flatter, à entrer dans ses passions, y avoient quelquefois part. C'est ce qu'on a vû à Rome à l'égard de Terentius Varro, & à Athenes à l'égard de Cléon. Le peuple est toujours peuple, c'est-à-dire, léger, inconstant, capricieux, passionné : mais celui de Rome l'étoit moins qu'un autre. Il a donné, en plusieurs occasions, des exemples d'une modération & d'une sagesse qu'on ne peut assez admirer, se rendant de bonne grace aux avis des anciens; oubliant avec noblesse ou ses penchans, ou même ses haines, en faveur du bien public, & renonçant volontairement au choix qu'il avoit fait de personnes peu capables de soutenir le poids des affaires, comme il arriva, lorsque le Consulat fut continué à Fabius après la remontrance que lui-même avoit faite de l'incapacité de ceux qui avoit été nommés : démarche * odieuse en toute autre conjoncture, mais qui pour

*Liv. lib. 10.
n. 21. & 24.
Id. lib. 26.
n. 22.*

* *Tempus ac necessitas belli, ac discrimen summæ rerum faciebant ne quis aut in exemplum exquireret, aut suspectum cupiditatis imperii Consullem haberet. Quin laudabant potius magnitudi-*

nem animi, quòd, cum summo imperatore esse opus reip. sciret, seque eum haud dubiè esse, minoris invidiam, si qua ex re oriretur, quàm utilitatem reip. fecisset Liv. lib. 24. n. 9.

lors fit beaucoup d'honneur à Fabius , parce qu'elle étoit l'effet de son zele pour la République , au salut de laquelle il ne craignoit point de sacrifier en quelque sorte sa propre réputation.

Les armées ordinaires du Peuple Romain , lorsque les deux Consuls marchoient ensemble , étoient de quatre Légions : chaque Consul en commandoit deux. Elles s'appelloient Première, Seconde , Troisième , & ainsi du reste , selon l'ordre où elles avoient été levées. Outre les deux Légions que commandoit chaque Consul , il avoit encore le même nombre d'infanterie , & le double de cavalerie , fournis par les Alliés. Depuis l'association des Peuples d'Italie au droit de bourgeoisie , cet ordre souffrit plusieurs changemens. Les quatre Légions destinées aux Consuls n'étoient pas toutes les forces de Rome , il y avoit d'autres corps de troupes commandées par des Préteurs , des Proconsuls , &c.

Quand les Consuls se trouvoient joints ensemble , leur autorité étant égale , ils commandoient alternativement , & avoient chacun leur jour , comme il arriva à la bataille de Cannes. Souvent l'un d'eux reconnoissant dans son Collègue un mérite supérieur , lui cédoit volontairement ses droits. Agrippa * Fu-

* In exercitu Romano cum duo Consules essent

rius en usa de la sorte à l'égard du célèbre T. Quintius Capitolinus : & celui-ci , pour répondre à l'honnêteré & à la générosité de son Collègue, lui communiquoit tous ses desseins, lui faisoit honneur de tous les succès, & l'égalait à lui en tout. Dans * une autre occasion, les Tribuns militaires, qui avoient été substitués aux Consuls, & qui étoient pour lors au nombre de six, avouerent que dans le tems de crise où l'on se trouvoit, un seul d'entr'eux étoit digne du commandement : c'étoit le grand Camille; & ils déclarerent tous qu'ils avoient résolu de laisser entre ses mains toute l'autorité, persuadés que la justice qu'ils rendoient à son mérite les combloit eux-mêmes de gloire. Une démarche si généreuse fut suivie d'un applaudissement général. Tous s'écrierent qu'on n'auroit

potestate pari, quod saluberrimum in administratione magnarum rerum est, summa imperii, concedente Agrippa, penes Collegam erat : & prælatus ille facilitati summittentis se comiter respondere, communicando consilia laudesque, & æquando imparem sibi. *Liv. lib. 3. n. 70.*

* Collegæ fateri regimen omnium rerum ubi quid bellici terroris ingruat, in viro uno esse sibi que desti-

natum in animo esse. Camillo submittere imperium; nec quicquam de maiestate sua detractum credere, quod maiestati ejus viri concessissent. . . Erecti gaudio fremunt, nec Dictatore unquam opus fore Reipublice si tales viros in magistratu habeat, tam concordibus junctos animis, parere atque imperare juxta paratos, laudemque conferentes potius in medium, quam ex communi ad se trahentes. *Liv. lib. 6. n. 6.*

jamais besoin de recourir à la souveraine puissance de la Dictature, si la République avoit toujours de tels Magistrats, unis entr'eux si parfaitement, également prêts à obéir ou à commander, mettant en commun toute la gloire, loin de vouloir l'attirer chacun à soi seul en particulier.

C'étoit un grand avantage pour une armée d'avoir un général tel que Tité-Live le décrit dans la personne de Caton, qui fût capable de descendre dans le dernier détail, qui donnât ses soins & son attention aux petites & aux grandes choses; qui prévînt de loin & préparât tout ce qui peut être nécessaire à une armée; qui ne se contentât pas de donner des ordres, mais qui veillât par lui-même à les faire exécuter; qui commençât par donner à toutes les troupes l'exemple d'une exacte & sévère discipline; qui le disputât avec le dernier des soldats pour la sobriété, les veilles, & la fatigue; en un mot, qui n'eût d'autre distinction dans l'armée que celle du com-

* In Consule ea vis animi atque ingenii fuit, ut omnia maxima minimaque per se adiret atque ageret: nec cogitaret modò imperaretque quæ in rem essent sed pleraque per se ipse transigeret, nec in quemquam omnium gravius se-

veriusque, quàm in semetipsum imperium exerceret: parsimonia, & vigiliis, & labore cum ultimis militum certaret, nec quicquam in exercitu suo præcipui præter honorem atque imperium haberet. *Liv. lib. 34. n. 18.*

mandement, & de l'honneur qui y est attaché.

Après qu'on avoit nommé les Consuls & les Préteurs, on procédoit à l'élection des Tribuns, qui étoient au nombre de vingt-quatre, six pour chaque Légion. C'étoit sur eux que rouloit tout le détail des différens soins qui regardent l'armée. Pendant le tems de la campagne qui étoit de six mois, ils commandoient successivement deux à deux ensemble dans la Légion pendant deux * mois : c'étoit le sort qui en régloit l'ordre.

*Polyb. l. 6.
pag. 466.*

Ce furent d'abord les Consuls qui nommerent ces Tribuns; & c'étoit un grand avantage pour le service, que les Généraux fissent eux-mêmes le choix des Officiers. Dans ** la suite, de vingt-quatre Tribuns, le peuple en nomma six, vers l'an de Rome 393, & environ *** cinquante ans après, c'est-à-dire l'an de

* *Secundæ Legionis Fulvius Tribunus militum erat. Is mensibus suis dimisit Legionem. Liv. lib. 40. n. 41.*

** *Cum placuisset eo anno Tribuno militum ad legiones suffragio fieri (nam & antea, sicut nunc quos Rufulos vocant, Imperatores ipsi faciebant) secundum in sex locis Manlius tenuit. Liv. lib. 7.*

*** *Duo imperia eo anno dari coepta per populum, utraque ad rem militarem pertinentia. Unum, ut Tribuni senideni in quatuor legiones à populo crearentur, quæ antea per quam paucis suffragio populi relictis locis, Dictatorum & Consulum ferè fuerant beneficia. Liv. lib. 9. n. 30.*

Rome 444 , il en nomma jusqu'à seize. Mais , dans les guerres importantes , il * avoir quelquefois la modération & la sagesse de renoncer à son droit , & d'abandonner entièrement ce choix à la prudence des Consuls & des Préteurs , comme cela arriva dans la guerre contre Persée roi de Macédoine , dont Rome craignoit beaucoup les suites.

De ces vingt-quatre Tribuns , quatorze devoient avoir servi au moins cinq ans , & les autres dix ans : conduite pleine de sagesse , & bien propre à inspirer du courage aux troupes par l'estime & la confiance qu'elle leur donne pour leurs Officiers ! Ils avoient soin même de distribuer tellement ces Tribuns , que dans chaque Légion il y en eût de plus âgés & de plus expérimentés mêlés avec ceux qui étoient plus jeunes pour les instruire , & les former au commandement.

Les Préfets des Alliés , *Præfecti sociûm* , étoient dans les troupes alliées ce que les Tribuns étoient dans les Légions. On

Lib. 23. n. 7. les tiroit d'entre les Romains , comme on peut l'inférer de ces paroles de Tite-Live , *Præfectos sociûm , civesque Romanos alios*. Ce qui est confirmé par les

* Decretum ne Tribuni militum eo anno suffragiis crearentur , sed Consulum Prætorumque in iis faciendis iudicium arbitriumque esset. *Liv. lib. 42. n. 31.*

noms de ceux qui se trouvent nommés dans Tite-Live. *Lib. 27. n. 26 & 41. Lib. 33. n. 36. &c.* Cette pratique, qui laissoit aux Romains l'honneur du commandement en chef parmi les Alliés, & qui ne donnoient à ceux-ci que la qualité de premiers Officiers subalternes, étoit l'effet d'une longue politique pour tenir les Alliés dans la dépendance, & pouvoit contribuer beaucoup au succès des entreprises, en faisant régner dans toutes les troupes un même esprit & une même conduite.

Je n'ai point parlé des Officiers appelés *Legati*, Lieutenans. Ils tenoient le premier rang après le Consul pour le commandement, & servoient sous ses ordres, comme parmi nous les Lieutenans-Généraux servent sous le Maréchal de France ou sous le Lieutenant-Général le plus ancien qui commande en chef l'armée. Il paroît que c'étoient les Consuls qui choisissoient ces Lieutenans. Il en est fait mention dès les premiers tems de la République. Dans la bataille du Lac de Régile, c'est-à-dire l'année de Rome 255, T. Herminius Lieutenant, se distingua d'une manière particulière. Fabius Maximus, si connu par sa sage conduite contre Annibal, ne dédaigna pas de devenir Lieutenant de son fils qui avoit été nommé Consul. *Liv. lib. 2. n. 20.*
Id. lib. 24. n. 44.

Celui-ci, en cette qualité, étoit précédé de douze Licteurs qui marchaient l'un après l'autre, dont une des fonctions étoit de faire rendre au Consul les honneurs qui lui étoient dûs. Fabius le pere, au-devant duquel son fils étoit allé, ayant passé les onze premiers Licteurs toujours à cheval, le Consul ordonna au douzième de faire son devoir. Ce Licteur aussi-tôt cria à haute voix à Fabius qu'il eût à descendre de cheval. Ce vénérable Vieillard obéit sur le champ, & adressant la parole à son fils : *J'ai voulu voir, lui dit-il, si vous saviez que vous êtes Consul.* On sait que la proposition que fit le grand Scipion l'Africain de servir comme Lieutenant sous le Consul son frere, détermina le Sénat à donner à celui-ci la Grèce pour département.

*Id. lib. 37.
n. 1.*

On a remarqué sans doute, dans tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici des Romains, un esprit d'intelligence & de conduite, qui fait bien voir que l'heureux succès de leurs armes n'étoient point l'effet du hazard, mais de la sagesse & de l'habileté qui régnoient dans toutes les parties du gouvernement.

§. II. *Levée des Soldats.*

LES Lacédémoniens, à proprement parler, étoient un peuple de Soldats.

Ils ne cultivoient ni les arts, ni les sciences. Ils n'exerçoient point le trafic. Ils ne s'appliquoient pas davantage à l'agriculture, abandonnant le soin de leurs terres à des esclaves, qu'on appelloit *Ilores*. Toutes leurs loix, tous leurs réglemens, toute leur éducation, en un mot toute la constitution de leur République, tendoient à en faire des hommes de guerre. C'avoit été là l'unique but de leur Législateur, & l'on peut dire qu'il y réussit parfaitement. Jamais on ne vit de meilleurs soldats, plus faits à la fatigue, plus endurcis aux exercices militaires, plus formés à l'obéissance & à la discipline, plus remplis de courage & d'intrépidité, plus sensibles à l'honneur, plus dévoués à la gloire & au bien de la patrie.

On en distinguoit de deux sortes : les uns, que l'on appelloit proprement *Spartiates*, qui habitoient dans Sparte même; les autres, qu'on nommoit seulement *Lacédémoniens*, qui demeuroient à la campagne. Les premiers étoient la fleur de l'Etat, & en remplissoient toutes les charges. Ils étoient presque tous capables de commander. On fait le merveilleux changement qu'un seul d'entr'eux (c'étoit Xanthippe) envoyé au secours des Carthaginois, causa dans leur armée; & comment Gylippe, autre Spartiate, sau-

va Syracuse. Tels étoient aussi les *trois cents*, qui ayant à leur tête Léonide, arrêterent long-tems aux Thermopyles l'armée innombrable des Perses. Le nombre des Spartiates montoit pour lors à huit mille hommes, ou un peu plus.

*Herod. lib.
7. cap. 234.*

L'âge de porter les armes, étoit depuis trente ans jusqu'à soixante. On destinoit à la garde de la ville ceux qui étoient plus ou moins âgés. Ce n'étoit que dans une extrême nécessité qu'on mettoit les armes entre les mains des esclaves. A la bataille de Platée les troupes que Sparte fournit, montoient à dix mille hommes, savoir cinq mille Lacédémoniens, & autant de Spartiates. Chacun de ceux-ci avoit avec lui sept Ilotes, dont le nombre par conséquent montoit à trente-cinq mille. Ces derniers étoient armés à la légère. Il y avoit fort peu de cavalerie à Lacédémone. La Marine pour lors y étoit inconnue. ce ne fut que fort tard, & contre le plan de Lycurgue, qu'on s'y appliqua : & jamais cette République n'eut de nombreuses flottes.

ATHENES étoit beaucoup plus grande & plus peuplée que Sparte. On y comptoit, du tems de Démétrius de Phalère, vingt mille citoyens, dix mille étrangers établis dans la ville, quarante mille esclaves.

Tous les jeunes Athéniens se faisoient inscrire dans un registre public à l'âge de dix-huit ans, & prêtoient alors un serment solennel, par lequel ils s'engageoient à servir la Republique, & à la défendre de toutes leurs forces en toute occasion. Ce serment les obligeoit jusqu'à l'âge de soixante ans. Chacune des dix Tribus, qui formoient le corps de l'Etat, fournissoient un certain nombre de soldats selon le besoin, pour servir ou par terre ou sur mer : car la puissance navale d'Athènes devint, par succession de tems, fort considerable. On voit dans Thucydide que les troupes des Athéniens, au commencement de la guerre du Péloponnèse, étoient de treize mille hommes de pied armés pésamment, de seize cens archers, & d'à-peu-près autant de cavaliers, ce qui pouvoit faire en tout seize mille hommes : sans compter seize autres mille hommes qui demeuroient pour la garde de la ville, de la citadelle, & des ports, citoyens aussi au-dessous ou au-dessus de l'âge militaire, ou étrangers établis dans la ville. La flotte étoit pour lors de trois cens galeres. Je marquerai dans l'article suivant quel ordre on y gardoit.

*Thucyd. lib.
2. pag. 110.*

Ces troupes, & de Sparte & d'Athènes, étoient peu nombreuses; mais pleines de courage, aguerries, intrépides,

& l'on pourroit presque dire invincibles. Ce n'étoient point des soldats levés au hazard, souvent sans feu ni lieu, insensibles à la gloire, indifférens à un succès qui les touche peu, qui n'eussent rien à perdre, qui fissent de la guerre un métier de mercenaires, qui vendissent leur vie pour une foible paye. C'étoit l'élite des deux peuples du monde les plus belliqueux, des soldats déterminés à vaincre ou à mourir, qui ne respiroient que guerre & que combats : qui n'avoient en vûe que l'honneur & la liberté de leur patrie, qui dans une bataille croyoient voir à leurs côtés leurs femmes & leurs enfans, dont le salut étoit confié à leurs armes & à leur courage, Voilà quelles étoient les levées qu'on faisoit dans la Grèce. Parmi de telles troupes, on n'entendoit point parler de désertion, ni de punitions que la loi imposât aux déserteurs. Un soldat pouvoit-il être tenté de renoncer pour toujours à sa famille & à sa patrie ?

Il en faut dire autant des Romains dont il nous reste à parler. Chez eux, c'étoient les Consuls, qui, pour l'ordinaire, faisoient les levées : & comme on en nommoit de nouveaux tous les ans, on faisoit aussi tous les ans de nouvelles levées.

L'âge pour entrer dans la milice étoit de

de dix-sept ans. On * n'y admettoit que des citoyens, & de cet âge on au-dessus, si ce n'est dans des cas extraordinaires & dans des besoins pressans; où l'on en recevoit de moins âgés. Une seule fois la nécessité obligea d'armer des esclaves : mais auparavant, chose remarquable, on leur demanda à chacun en particulier s'ils s'engageoient volontairement & de plein gré, parce qu'on ne croyoit pas pouvoir se fier à des soldats enrôlés par ruse ou par force. Quelquefois on alloit jusqu'à armer ceux qui étoient détenus dans les prisons pour dettes ou pour crimes : mais ce cas étoit fort rare.

Les Troupes Romaines n'étoient donc composéee que de citoyens. Ceux d'entr'eux qui étoient pauvres, (*proletarii*, *capite censi*) n'étoient point enrôlés. On vouloit des soldats dont le bien répondit à la République du zèle qu'ils auroient à la défendre. La plus grande partie de ces citoyens séjournoit à la campagne, pour prendre soin eux-mêmes de leurs terres, & pour faire valoir leur bien par leurs mains. Ceux qui habitoient

* Delectu edito, juniores annis septemdecim, & quosdam prætextatos scribunt. Aliam formam novi delectus inopia liberorum capitum ac necessitas dedit. *lib. 32. n. 57.*

Octo millia juvenum variorum ex servitiis, prius seiscitantes singulos vel lentius militare, empti publice armaverunt. *Liv.*

à Rome, avoient chacun leur portion de terre qu'ils cultivoient de même. Ainsi * toute cette Jeunesse Romaine étoit accoutumée ** à supporter les fatigues les plus rudes; à souffrir le soleil, la pluie, la gelée; à coucher durement, & souvent au milieu des champs & en plein air, à vivre sobrement & sagement, & à se contenter de peu. Elle ne savoit ce que c'étoit que les délices, avoit les membres endurcis à toutes sortes de travaux, & par son séjour à la campagne avoit contracté l'habitude de manier le fer, de creuser des fossés, & de porter de pesans fardeaux. Autant soldats que laboureurs, ces Romains, en s'enrôlant, ne faisoient que changer d'armes & d'instru-

* Sed rusticorum mascula militum

Proles, fabellis docta ligonibus

Verfare glebas, & severæ

Mattis ad arbitrium recisos

Portare fustes. *Horat. Od. 6, lib. 3.*

* Nunquam puto potuisse dubitari, aptiorem armis rusticam plebem, quæ sub divo & in labore nutritur; solis patiens, umbræ negligens, balnearum nescia, deliciarum ignara: simplicis animi, parvo contenta, duratis ad omnem laborum tolerantiam membris: cui gestare ferrum, fossam ducere, onus ferre

consuetudo de rure est.. Idem bellator, idem agricola, genera tantum mutabat armorum..... Sudorem cursu & campestri exercitio collectum nando juvenus abluebat in Tyberi. Nescio enim quomodo minus mortem timet, qui minus deliciarum novit in vita. *Veget. de re milit. lib. 1. cap. 3.*

mens. Les jeunes gens qui demeuroient toujours à la ville n'étoient pas élevés beaucoup plus délicatement que les autres. Les exercices continuels du champ de Mars, les courses soit à pied soit à cheval, toujours suivies de la coutume de passer le Tibre à la nage pour essuier leur sueur, étoit un excellent apprentissage pour le métier de la guerre. De tels soldats devoient être bien intrépides. Car moins on connoît les délices, moins on redoute la mort.

Avant que de procéder à la levée des troupes, les Consuls avertissoient le peuple du jour où devoient s'assembler tous les Romains en âge de porter les armes. Ce jour venu, & tous ces Romains se trouvant à l'assemblée ou dans le Capitole ou dans le champ de Mars, les Tribuns Militaires tiroient les Tribus au sort l'une après l'autre, & appelloient à eux celle qui leur étoit échue. Ensuite parmi ces citoyens ils faisoient leur choix, les prenant chacun à son rang, quatre à quatre, à-peu-près égaux en taille, en âge, & en force; & procédoient ainsi de suite, jusqu'à ce que les quatre Légions fussent complètes.

Après qu'on avoit achevé la levée, chaque soldat prêtoit serment entre les mains ou des Consuls ou des Tribuns. Par ce serment ils promettoient *de s'assembler*

à l'ordre du Consul , & de ne point quitter le service sans son ordre : d'obéir aux ordres des Officiers , & de faire leur possible pour les exécuter : de ne point se retirer par crainte ni pour prendre la fuite , & de ne point quitter leur rang.

Ce n'étoit point ici une simple formalité , ni une cérémonie purement extérieure qui n'influât en rien sur la conduite. C'étoit un acte de religion très-sérieux , accompagné quelquefois des plus terribles imprécations , qui faisoit une forte impression sur les esprits , qui étoit jugé d'une nécessité absolument indispensable , & sans lequel les soldats ne pouvoient point combattre contre l'ennemi. Les Grecs , aussi-bien que les Romains , faisoient prêter à leurs troupes ce serment , ou un pareil , & ils étoient fondés à le faire sur un grand principe. Ils savoient qu'un particulier , par lui-même , n'a aucun droit sur la vie des autres hommes : qu'il faut que le Prince , ou la République , qui en ont reçu le pouvoir de Dieu , lui mette les armes à la main : que ce n'est qu'en vertu de ce pouvoir , dont il est revêtu par son serment , qu'il peut tirer l'épée contre son ennemi : & que , sans ce pouvoir , il se rend coupable de tout le sang qu'il repand , & commet autant d'homicides qu'il tue d'ennemis.

Le * Consul qui faisoit la guerre dans la Macédoine contre Persée, ayant licencié une Légion dans laquelle servoit le fils de Caton le Censeur, ce jeune Officier, qui ne cherchoit qu'à se distinguer dans quelque action, ne se retira point avec la Légion, & demeura dans le camp. Son pere écrivit aussi - tôt au Consul, pour le prier que, s'il vouloit bien souffrir encore son fils dans l'armée, il lui fît prêter un nouveau serment, parce * qu'étant dégagé du premier, il n'avoit plus droit de combattre contre les ennemis. Et il écrivit dans le même esprit à son fils, en l'avertissant de ne point combattre, qu'il n'eût prêté de nouveau le serment.

*Cic. lib. 1.
de offic. n. 36.
& 37.*

C'est en conséquence de ce même principe, que le grand Cyrus loua extrêmement l'action d'un Officier, qui, ayant le bras levé pour frapper l'ennemi, dès qu'il eut entendu sonner la retraite, s'arrêta tout court, regardant ce signal comme une défense de passer outre. Que ne doit-on point attendre d'Officiers & de Soldats ainsi accoutumés à l'obéissance, & si pleins de respect pour l'ordre du Général, & pour les loix de la discipline.

*Xenoph. in
Cypop.*

* Manuce croit qu'il s'agit de Paul Emile, quoi que les Exemplaires de Cicéron portent Popilius ou

Pompilius.

* Quia priore amisso jure, cum hostibus pugnare non poterat. Cic.

Les Tribuns des soldats à Rome, après le serment, marquoient aux Légions le jour & le lieu où elles devoient se trouver. Quand elles étoient assemblées au jour marqué, des plus jeunes & des moins riches on en faisoit les Armés à la légère : ceux qui les suivoient en âge étoient les Hastaires : les plus forts & les plus vigoureux composoient les Princes : & on prenoit les plus anciens soldats pour en faire les Triaires.

On donnoit ordinairement deux Légions à chaque Consul. Le nombre des soldats d'une Légion n'a pas toujours été le même. Elle n'étoit d'abord que de trois mille hommes. Elle fut depuis augmentée successivement jusqu'à quatre mille, cinq mille, six mille, & quelque chose de plus. Le nombre le plus ordinaire étoit de quatre mille deux cens hommes de pied, & trois cens hommes de cheval. Il étoit tel du tems de Polybe, & je m'y arrêterai.

La Légion se divisoit en trois Corps ; qui étoient *Hastati*, les Hastaires ; *Principes*, les Princes ; *Triarii*, les Triaires. Qu'on me passe ces noms, je ne puis les exprimer autrement. Les deux premiers Corps étoient composés chacun de douze cens hommes, & le troisieme de six cens seulement.

Les *Hastaires* formoient la premiere

ligne : les *Princes* la seconde : les *Triaires* la troisième. Ce dernier Corps étoit composé des soldats les plus âgés , les plus expérimentés , & les plus braves de l'armée. Il falloit que le danger fût grand & bien pressant , pour qu'on en vînt jusqu'à cette troisième ligne. D'où vient cette expression proverbiale , *Rex ad Triarios rediit.*

Chacun de ces trois Corps se divisoit en dix parties ou dix *Manipules* , dont chacun étoit de six-vingts hommes pour les *Hastaires* & les *Princes* , & de soixante seulement pour les *Triaires*.

Chaque *Manipule* avoit deux *Centuries* ou *Compagnies*. La *Centurie* anciennement & dans sa première institution sous *Romulus* , avoit cent hommes , d'où elle avoit tiré son nom. Depuis elle n'en eut que soixante parmi les *Hastaires* & les *Princes* , & que trente parmi les *Triaires*. On nommoit *Centurions* les Chefs de ces *Centuries* ou de ces *Compagnies*. J'expliquerai bientôt la distinction de leur rang.

Outre ces trois Corps , il y avoit dans chaque Légion des Armées à la légère sous différens noms , *Rorari Accensi* ; & dans les rems postérieurs ; *Velites*. Ils étoient aussi au nombre de douze cens. Ils ne faisoient pas proprement un corps séparé ; mais ils étoient répandus dans les trois

autres Corps selon le besoin. Leurs armes étoient une épée, une javeline, (*hasta*) une *parme*, c'est-à-dire un bouclier léger. On choisissoit pour ce Corps les soldats les plus jeunes & les plus agiles.

Au tems de Jules César, il n'est plus parlé des rangs distingués d'*Hastaires*, de *Princes*, ni de *Triaires*, quoique l'armée fût presque toujours rangée sur trois lignes. La Légion pour lors se divisa en dix parties, qu'on appelloit *Cohortes*. Chaque Cohorte étoit comme un abrégé de la Légion. Elle avoit six-vingts *Hastaires*, six-vingts *Princes*, soixante *Triaires*, & six-vingts Armés à la légère, ce qui fait en tout quatre cents vingt. Et c'est précisément la dixième partie d'une Légion composée de quatre mille deux cents hommes de pied.

La Cavalerie, chez les Romains, étoit peu nombreuse : trois cents chevaux pour plus de quatre mille hommes de pied. Elle se divisoit aussi en dix compagnies, (*Alas*) dont chacune étoit composée de trente hommes.

Les Cavaliers étoient choisis entre les plus riches des Citoyens ; & dans la distribution du peuple Romain par centuries, dont servius Tullius fut l'auteur, ils composoient les dix-huit premières centuries. Ce sont les mêmes qui sont dans la suite

connus dans l'histoire sous le nom de Chevaliers Romains, & qui formerent un troisieme Ordre mitoyen entre le Sénat & le peuple. La République leur fournissoit un cheval, & son entretien.

Jusqu'au siège de Veies, il n'y eut point d'autre Cavalerie dans les armées Romaines. Liv. lib. 3.
n. 7.

Alors ceux qui avoient la quantité de bien requise pour être admis dans la Cavalerie, mais qui n'avoient point de cheval entretenu aux dépens du public, ni par conséquent le rang de Cavaliers ou Chevaliers, s'offrirent à servir dans la Cavalerie, en se fournissant eux-mêmes de chevaux. Leur offre fut acceptée.

Depuis ce tems, il y eut deux sortes * de Cavaliers dans les armées Romaines : les uns, à qui le public fournissoit un cheval, *equum publicum*, & c'étoient les vrais Chevaliers Romains; & les autres, qui s'en fournissoient eux-mêmes, & servoient *equo suo*, & qui n'avoient point le titre ni les prérogatives des Chevaliers.

Mais le cheval entretenu aux dépens du public fut toujours comme le titre constitutif du Chevalier Romain: & lorsque

* Cette distinction paroît assez clairement marquée dans le discours de Magon au Sénat de Carthage sur les anneaux d'or. *Nemini nisi equitem, & eorum ipsorum primores, in signo gerere.* Liv. lib. 24. n. 12. Ces primores equum sont les vrais Chevaliers Romains, qui merito-
bant equo publico.

les Censeurs dégradoient un Chevalier Romain, c'étoit en lui ôtant ce cheval.

Outre les citoyens qui formoient les Légions, il y avoit dans l'armée Romaine les troupes des Alliés : c'étoient des peuples de l'Italie, que les Romains avoient soumis, & à qui ils avoient laissé l'usage de leurs loix & de leur gouvernement, à condition de leur fournir un certain nombre de troupes. Ils fournissoient pareil nombre d'infanterie que les Romains, & ordinairement le double de cavalerie. Entre les Alliés on faisoit choix des mieux faits & des plus braves, tant Cavaliers que Fantassins, qui devoient être auprès des Consuls : ceux-là s'appelloient *Extraordinaires*. On prenoit pour cela le tiers de la cavalerie, & la cinquieme partie de l'infanterie. Le reste étoit placé, moitié sur l'aîle droite, moitié sur la gauche, les Romains se réservant ordinairement le centre.

L'armée Romaine, comme on le voit par tout ce que j'ai dit jusques-ici, étoit composée seulement de Citoyens & d'Alliés. Ce * ne fut que la sixieme année de la seconde guerre Punique que les Romains admirent des mercénaires dans leurs troupes : ce qui ne fut point ou

* Id ad memoriam | tum Celtiberos, Romani
insigne est, quod merce- | habuerunt. Liv. lib. 24.
narium militem in cas- | n. 49.
tris neminem ante, quam

rarement pratiqué dans la suite du tems de la République. C'étoient les Celtibériens, & il se trouva qu'ils composoient la plus grande partie de l'armée de Cn. Scipion en Espagne. Faute essentielle, qui lui coûta la vie; & peu s'en fallut qu'elle ne coûtât à Rome la perte de l'Espagne, & peut-être la ruine de son Empire. C'est un * exemple, remarque sagement Tite-Live, qui doit apprendre aux Généraux Romains à ne jamais souffrir dans leurs armées un plus grand nombre d'Etrangers que d'autres troupes. On sait que la révolte des troupes étrangères mit plus d'une fois Carthage à deux doigts de sa perte. Elle n'avoit presque point d'autres soldats; & c'étoit le grand défaut de sa milice. Ce mélange de troupes étrangères & barbares, & leur supériorité en nombre dans les armées Romaines, furent une des principales causes de la ruine entière de l'empire Romain en Occident.

Je reviens aux Centurions, dont je dois expliquer les divers rangs. J'ai dit que dans chaque Manipule il y avoit deux Centuries, & par conséquent deux Centurions. Celui qui commandoit la pre-

* Id quidem cavendum | credant auxiliis, ut non
semper Romanis ducibus | plus sui roboris suarum-
erit, exempla hæc | que proprie virum in cas-
verè pro documentis ha- | tris habeant. Liv. lib. 25.
benda, ne ita externis | n. 33.

mière Centurie du premier Manipule des Triaires, appellés aussi *Pilani*, étoit le plus considérable de tous les Centurions, & avoit place dans le Conseil avec le Consul & les premiers Officiers : *Primipilus*, ou *Primipili Centurio*. On l'appelloit *Primipulus prior*, pour le distinguer de celui qui commandoit la seconde Centurie du même Manipule, lequel étoit appelé *Primipilus posterior*. Il en étoit de même des autres Centuries. Le Centurion qui commandoit la seconde Centurie du Manipule des mêmes Triaires, s'appelloit *Secundi pili Centurio*; & ainsi jusqu'au dixième, qui s'appelloit *decimi pili Centurio*.

On gardoit le même ordre parmi les Hastaires & les Princes. Le premier Centurion des Princes s'appelloit *Primus Princeps*, ou *Primi Principis Centurio*; le second, *secundus Princeps*; & ainsi du reste jusqu'au dixième. De même parmi les Hastaires, *primus Hastatus*, *secundus Hastatus*, &c.

Les Centurions passoient d'un ordre inférieur à un ordre supérieur, non simplement par l'antiquité, mais par le mérite.

Cette distinction de degrés & de places d'honneur, qui ne s'accordoit qu'à la bravoure & à des services réels & connus, jettoit parmi les troupes une ému-

lation incroyable, qui tenoit tout en haleine & dans l'ordre. Un simple soldat devenoit Centurion; & passant ensuite par-tous les différens degrés, il pouvoit s'avancer jusqu'aux premières places. Cette vûe, cette esperance les soutenoit au milieu des plus rudes fatigues, les animoit, les empêchoit de faire des fautes ou de se rebuter, & les portoit aux actions les plus courageuses. C'est ainsi que se forme une armée invincible.

Les Officiers étoient fort vifs pour conserver ces distinctions & ces prééminences. J'en rapporterai un exemple, qui est très-propre au sujet que je traite, c'est-à-dire à la levée des troupes, qui fait beaucoup d'honneur aux Soldats Romains, & qui montre de quelle modération & de quelle sagesse leur sensibilité pour la gloire étoit accompagnée.

Quand le peuple Romain eut résolu de porter la guerre contre Persée, dernier roi de Macédoine, entre plusieurs autres mesures que l'on prit pour en assurer le succès, le Sénat ordonna que le Consul chargé de cette expédition, leveroit autant de Centurions & de Soldats vétérans qu'il lui plairoit, du nombre de ceux qui n'auroient pas cinquante ans passés. Vingt trois Centurions, qui avoient été *Primipiles*, refusèrent de prendre les armes, à moins qu'on ne leur accordât

*Liv. lib. 42.
n. 30. 36.*

Qui primos
pilos duxerant.

le même rang qu'ils avoient eu dans les campagnes précédentes. L'affaire fut portée devant le peuple. Après que Popilius, qui avoit été Consul deux ans auparavant, eut plaidé la cause des Centurions, & le Consul la sienne propre, un des Centurions, qui en avoient appelé au peuple, ayant obtenu la permission de parler, s'expliqua de la sorte.

» Messieurs, je m'appelle Sp. Ligustinus.
 » Je suis de la Tribu Crustumine, originaire du pays des Sabins. Mon pere
 » m'a laissé un arpent de terre, & une
 » petite cabane, où je suis né & où
 » j'ai été élevé; & j'y habite actuellement.
 » Dès que je fus en âge de me marier,
 » il * me donna pour femme la fille de
 » son frere. Elle ne m'a rien apporté
 » en mariage hors la liberté, la chasteté,
 » & une fécondité suffisante pour les
 » plus riches maisons. Nous avons six
 » fils, & deux filles, mariées toutes deux.
 » De mes six fils, quatre ont pris la robe
 » virile, & deux portent encore la robe de
 » l'enfance. J'ai commencé à porter les
 » armes sous le Consulat de P. Sulpicius
 » & de C. Aurélius. J'ai servi deux ans
 » en qualité de simple soldat, dans l'armée
 » qui fut employée en Macedoine

* Pater mihi uxorem | citiam, & cum his fr-
 fratri sui filiam dedit, | cunditatem quanta vel in
 quæ secum nihil attulit | diti domo satis esset.
 præter libertatem, pudi-

» contre le Roi Philippe. La troisième
 » année T. Quintius Flaminius, pour
 » me récompenser de mon courage, me
 » fit Capitaine de Centurie dans le dernier
 » Manipule des Hastaires. Je servis ensuite
 » comme volontaire en Espagne sous
 » Caton; & ce Général, si juste esti-
 » mateur du mérite, me jugea digne
 » d'être mis à la tête du premier Ma-
 » nipule des Hastaires. Dans la guerre
 » contre les Etoliens & contre le Roi
 » Antiochus, je suis monté au même rang
 » parmi les Princes. J'ai fait encore de-
 » puis plusieurs campagnes; & dans un
 » assez petit nombre d'années j'ai été fait
 » quatre fois Primipile, j'ai été récom-
 » pensé trente-quatre fois par les Géné-
 » raux, j'ai reçu six couronnes * Civi-
 » ques, j'ai fait vingt-deux campagnes,
 » & je passe cinquante ans. Quand je
 » n'aurois pas rempli toutes mes années
 » de service; quand mon âge ne me don-
 » neroit pas mon congé, substituant
 » quatre de mes enfans à ma place, je
 » mériterois bien d'être exempté de la né-
 » cessité de servir. Mais dans tout ce que
 » j'ai dit, je n'ai prétendu que faire voir
 » la justice de ma cause. Du reste, tant
 » que ceux qui feront des levées me ju-

Decimum
 ordinem Has-
 tatum assu-
 gnavit.

Dignum ju-
 dicavit, cui
 primum Has-
 tatum prio-
 ris Centuriæ
 assignaret.

Mihi pri-
 mus princeps
 prioris Cen-
 turix est assi-
 gnatus.

Quater pri-
 mum pilum
 duxi.

* On appelloit ainsi les qui avoient sauvé la vie d'un
 citoyen.

„ geront en état de porter les armes;
 „ je ne refuserai point le service. Les
 „ Tribuns me mettront au rang qu'il
 „ leur plaira, c'est leur affaire: la mienne
 „ est de faire en sorte que personne n'ait
 „ le rang au-dessus de moi pour le cou-
 „ rage, comme tous les Généraux sous qui
 „ j'ai eu l'honneur de servir, tous mes
 „ camarades me sont témoins que je me
 „ suis toujours conduit. Pour vous, Cen-
 „ turies, malgré votre appel, comme
 „ pendant votre jeunesse même vous
 „ n'avez jamais rien fait contre l'auto-
 „ rité des Magistrats & du Sénat, il me
 „ semble qu'il convient qu'à l'âge où
 „ vous êtes vous vous montriez soumis
 „ au Sénat & aux Consuls, & * que
 „ vous trouviez honorable toute place
 „ qui vous mettra en état de rendre
 „ service à la République. * Quand il
 eut fini, le Consul, après l'avoir com-
 blé de louanges devant le peuple, sortit
 de l'assemblée, & le conduisit dans le
 Sénat. Là on lui rendit de publiques
 actions de grâces au nom de cette auguste
 Compagnie, & les Tribuns militaires
 lui assignèrent pour marque & pour prix
 de son courage & de son zèle le Primi-
 pile, c'est-à-dire la première place dans

* Et omnia honesta loca | sensuri sitis.
 ducere, quibus temp. de

la première Légion, Les autres Centurions , renonçant à leur appel , ne firent plus difficulté de s'entôler.

Rien n'est plus propre que de pareils faits à nous donner une juste idée du caractère Romain. Quel fonds de bon sens , d'équité , de noblesse même & de grandeur d'ame dans ce soldat ! Il parle de son ancienne pauvreté sans honte , & de ses glorieux services sans ostentation. Il ne s'entête point mal-à-propos sur un faux point-d'honneur. Il défend modestement ses droits , & y renonce. Il apprend à tous les siècles à ne point disputer contre la patrie , à faire céder le bien public à ses intérêts particuliers , & il est assez heureux pour entraîner dans son sentiment tous ceux qui se trouvoient dans le même cas , & qui s'étoient associés à lui. De quelle force est l'exemple ! Il ne faut quelquefois qu'un bon esprit pour ramener tous les autres à la raison.

ARTICLE TROISIEME.

Préparatifs de la Guerre.

Je renferme dans cet Article ce qui regarde les vivres , la paie des soldats , leur armes , & quelques autres soins que doivent prendre les Généraux avant que de se mettre en marche.

§. I. Des Vivres.

L'ORDRE que l'on gardoit pour les vivres chez les Romains nous est plus connu, que celui des Grecs : c'étoit le Questeur qui étoit chargé de ce soin.

*Schellius, No-
tis in Polyb.*

La ration de bled que l'on donnoit à chaque soldat pour sa nourriture journalière étoit à peu-près la même chez les deux peuples, c'est-à-dire un *chœnix*, ou la huitieme partie d'un boisseau * Romain : il y avoit six boisseaux dans le médimne. Le *chœnix* étoit aussi la nourriture ordinaire des esclaves par jour.

On donnoit donc au soldat Romain piéton quatre boisseaux de bled pour un mois; c'est ce qui s'appelloit *mensstruum* : c'est-à-dire trente-deux *chœnix*, ce qui faisoit un peu plus d'un *chœnix* par jour. Le piéton des Alliés en recevoit autant.

Le Cavalier Romain recevoit par mois deux médimnes de bled, c'est-à-dire douze boisseaux, parce qu'il avoit deux domestiques, ce qui faisoit quatre-vingt seize *chœnix*, sur le pied d'un peu plus d'un *chœnix* par tête chaque jour. Ce Cavalier avoit deux chevaux, l'un pour lui, l'autre pour porter son bagage, le bled, l'orge, &c. Il recevoit aussi par mois, pour ces

* Le boisseau Romain } & le nôtre a seize litrons.
contenoit les trois quarts } Ainsi c'étoit près de deux
du nôtre, & un peu plus : litrons par jour.

deux chevaux, sept médimnes d'orge, qui font quarante-deux boisseaux, sur le pied d'un boisseau, & d'un peu plus de trois chœnix par jour pour les deux chevaux.

Il falloit qu'un Cavalier eut un certain revenu pour soutenir la dépense qu'on ne pouvoit se dispenser de faire pendant la campagne. C'est * pourquoi il arrivoit quelquefois qu'un citoyen, quoique de famille patricienne, étoit obligé par la pauvreté de servir dans l'infanterie.

Le Cavalier des Alliés recevoit par mois un médimne & un tiers, c'est-à-dire huit boisseaux de bled, parce qu'il n'avoit qu'un cheval, & par conséquent un seul domestique; & cinq médimnes d'orge pour ce cheval, qui font trente boisseaux, sur le pied d'un boisseau par jour.

La quantité de bled croissoit pour les Officiers à proportion de leur paye, dont il sera parlé dans la suite.

On doubloit quelquefois la portion de bled aux soldats par honneur & par récompense, comme il paroît par plusieurs ** endroits de Tite-Live.

* Magistrum Equitum longè Romanæ juventutis habitus esset. *Liv. lib. 3. n. 27.*
 ** Milites, qui in præsidio fuerant, duplici frumento in perpetuum; in

La fourniture publique de bled, dont le soin, comme je l'ai dit, regardoit les Questeurs, étoit portée ou dans les vaisseaux, ou sur les charriots, ou sur des bêtes de somme : mais les soldats fantassins portoient sur leurs épaules la portion de bled qu'on leur distribuoit pour un certain tems, ce qui diminueoit beaucoup l'attirail des bagages.

Quatre boisseaux de bled, qui étoit la mesure qu'on en donnoit à chaque soldat pour un mois, étoient un pesant * fardeau, sans compter tout ce que le soldat portoit outre cela. Il ** est certain qu'il étoit quelquefois chargé de quatre boisseaux : mais c'étoit sans doute dans des occasions extraordinaires, comme dans une marche forcée, ou dans une expédition prompte & dans un pays ennemi. Il y a toute apparence qu'ordinairement ils ne portoient du bled que pour douze, quinze, ou vingt jours tout au plus ; & ce poids diminueoit tous les jours par la consommation journaliere.

præsentia singulis bobus
donati. *Liv. lib. 7.*

Hispanis dupliciâ cibaria dari iussa. *Liv. 24.*

* *Le boisseau de bled, chez nous, pèse dix-neuf à vingt livres.*

** Consul menstruum jussu milite secum ferre profectus, decimo poli

die, quàm exercitum acceperat, castra movit. *Liv. lib. 44. n. 2.*

Aquileienses, nihil se ultra scire nec audere affirmare, quàm triginta dietum frumentum militi datum. *Liv. lib. 43. n. 1.*

On peut demander pourquoi on donnoit plutôt du bled à porter aux soldats que du pain cuit. Peut-être cette coutume étoit-elle passée de la ville dans le camp, : car dans la ville les distributions publiques se faisoient non en pain cuit, mais en bled: D'ailleurs le poids du bled étoit plus léger que celui du pain cuit. Pline * marque que le poids d'un boisseau de bled en grain augmente précisément d'un tiers, quand il est réduit en pain de munition. Cette différence est considérable. Mais d'un autre côté on trouve que c'étoit un grand embarras pour les soldats de préparer eux-mêmes leur pain, de moudre le bled, & de le faire cuire. Quoique ce fût par chambres, qu'on appelloit *contubernia*, ce soin nous paroît fort embarrassant. Mais, pour en bien juger, il faut se transporter en esprit dans les tems & dans les pays dont il s'agit, & se rendre attentif aux coutumes qui y régnoient. Le soldat Romain occupé à moudre le bled & à le faire cuire, ne pratiquoit dans le camp que ce qu'il faisoit tous les jours à la ville en tems de paix. Sa farine lui fournissoit je ne sais combien de mets. Outre le pain ordinaire, il en faisoit de la bouillie,

* Lex certè naturæ, ut | grani pondus accedat. *Plin.*
in quocumque genere pa- | *lib. 28. cap. 7.*
ni militari tertia portio ad |

qu'il aimoit fort : il la mêloit avec du lait : il en assaisonna les légumes : il en faisoit promptement des galettes cuites sur une petite platine mise sur des charbons ardens , ou sur de la cendre chaude , comme on le pratiquoit anciennement pour régaler les hôtes , & comme le pratique encore aujourd'hui tout l'Orient , où l'on préfère beaucoup ces galettes à notre meilleur pain.

*Liv. lib. 3.
n. 27.*

Il y avoit certaines occasions où l'on donnoit du pain cuit aux soldats. Quand L. Quintius Cincinnatus fut créé Dictateur contre les Eques , il ordonna à toute la Jeunesse capable de porter les armes de se trouver dans le champ de Mars avant le coucher du soleil , avec des pains cuits pour cinq jours , & avec douze pieux chacun. Il chargea ceux des citoyens qui étoient plus âgés de cuire ce pain pour les jeunes , pendant que ceux-ci seroient occupés à préparer leurs armes , & à se fournir de pieux. Cela * se faisoit principalement quand on s'embarquoit sur mer , parce qu'il y avoit moins de commodités sur les vaisseaux pour cuire du pain , que sur terre.

Mais , pour l'ordinaire , c'étoit le soldat lui-même qui avoit soin de moudre son bled , ou dans de petits moulins qu'il

* Ut focii navales decem dierum costa cibaria ad naves deferrent. *Liv. lib. 21. n. 42.*

Cum triginta dierum costis cibariis naves confecerunt. *Liv. lib. 23.*

portoit avec lui, ou sur des pierres ; & de faire cuire le pain, non dans des fours, mais sur des charbons, ou sous la cendre.

Au bled que l'on donnoit aux soldats, on ajoutoit du sel, des légumes, du fromage & quelquefois du lard, & de la chair de porc.

La boisson répondoit à cette nourriture. Il étoit rare qu'à l'armée on usât de vin.

Caton l'ancien ne buvoit que de l'eau : *Plut. in Cat. pag. 336.*

dans les grandes chaleurs seulement il y mêloit du vinaigre. L'usage de cette boisson étoit commune dans les armées : on la nommoit *posca*. Chaque soldat étoit obligé d'en avoir une bouteille dans son équipage. L'Empereur Pescennius avoit interdit toute autre boisson à son armée :

Iussit vinum in expeditione neminem habere, sed aceto universos esse contentos.

Spartian.

L'expression, *universos*, semble marquer que cette interdiction étoit générale, & pour les Officiers aussi-bien que pour le simple soldat. Cette boisson (*posca*) étoit propre à désaltérer promptement, & à corriger le vice des eaux qu'ils rencontroient dans leur marche. Hippocrate dit

que le vinaigre est rafraîchissant : ὄζος ψυχτικόν : c'est pourquoi on en donnoit aux

Ruth. 2. 13.

moissonneurs & à ceux qui travailloient à la campagne. Aristote nous apprend que les Carthaginois, en tems de guerre, s'abstenoient de vin.

Æconom.

lib. 1. cap. 5.

J'entends dire que ce qui embarrasse le plus les gens de guerre dans la lecture de l'Histoire ancienne, c'est l'article des vivres; & leur embarras n'est point sans fondement. On ne voit point que ni les Grecs ni les Romains eussent la précaution de préparer des magasins de fourrages, de faire des dépôts de vivres, d'avoir un Munitionnaire en office, & de se faire suivre d'un grand nombre de caissons.

Herod. lib.
7. cap. 187.

On est effrayé de ce qui est dit de l'armée de Xerxès roi de Perse, qui montoit, en comptant tout l'attirail dont elle étoit suivie, à plus de cinq millions de personnes, & pour la nourriture de laquelle il falloit, selon la supputation d'Hérodote, plus de six cens mille boisseaux de bled par jour. Comment fournir à une telle armée une quantité si énorme de bled, & du reste à proportion?

Herod. lib.
7. cap. 20.

Il faut se souvenir que le même Hérodote a eu soin d'avertir que Xerxès avoit travaillé pendant quatre ans aux préparatifs de cette guerre. Un nombre considérable de vaisseaux chargés de bled & d'autres munitions de bouche, côtoyoit toujours l'armée de terre, & il en survenoit perpétuellement de nouveaux qui ne la laissoient manquer de rien, le trajet de l'Héllespont jusqu'à la mer de Grèce & à l'île de Salamine étant très-court, & cette expédition ne dura pas un an.

Mais

Mais elle ne doit point être tirée à conséquence, étant extraordinaire, & l'on peut dire unique.

Dans les guerres que les Grecs se faisoient les uns aux autres, leurs troupes étoient peu nombreuses & accoutumées à une vie sobre; elles ne s'éloignoient pas beaucoup de leur pays, & elles y revenoient presque toujours régulièrement tous les hivers. Ainsi l'on voit qu'il ne leur étoit pas difficile d'avoir des vivres en abondance, sur-tout pour les Athéniens, qui étoient maîtres de la mer.

Il en faut dire autant des Romains, chez qui le soin des vivres étoit infiniment moins embarrassant qu'il ne l'est maintenant chez la plupart des peuples de l'Europe. Leurs armées étoient beaucoup moins nombreuses, & elles avoient beaucoup moins de cavalerie. Une Légion de quatre mille fantassins faisoit un corps (à notre manière) de six ou sept bataillons: & n'ayant que trois cens chevaux, elle ne formoit que deux escadrons. Ainsi une armée Consulaire d'environ seize mille fantassins, en comptant les Romains & leurs Alliés, étoit composée d'à-peu-près vingt-cinq de nos bataillons, & n'avoit que huit ou neuf de nos escadrons. Aujourd'hui, par rapport à vingt-cinq bataillons, nous avons souvent plus de quarante escadrons. Quelle

diminution de fourages & de vivres !

Il ne falloit point alors quatre ou cinq mille chevaux pour le train d'artillerie : point de boulangers , ni de fours : point de caissons en grand nombre à quatre chevaux chacun.

Outre cela, la maniere sobre dont on vivoit à l'armée, réduite à l'exact nécessaire, épargnoit une multitude infinie de domestiques, de chevaux, de bagages, qui maintenant épuise nos magasins, affaîne nos armées, jette toujours une lenteur dans l'exécution des entreprises, & souvent y apporte un obstacle insurmontable. Cette maniere de vivre n'étoit pas seulement pour les simples soldats : elle leur étoit commune avec les Officiers, & avec les Généraux. On a vû des Empereurs même, c'est-à dire des Maîtres de l'univers, Trajan, * Adrien, ** Pescennius, *** Alexandre Sévère, Probe, **** Julien, & plusieurs autres, non-seulement vivre sans luxe, mais se

* Cibus etiam castrensis in propatulo libenter utebatur (Adrianus) hoc est lactido, caseo, & posca. *Spartian.*

** In omni expeditione (Pescennius) militarem cibum sumpsit ante papilionem. *Spartian.*

*** Apertis papilionibus (Alexander) prandit atque cœnavit ; cùm militarem

cibum, cunctis videntibus atque gaudentibus, sumeret. *Lamprid.*

**** Et Imperatori (Juliano) non cupiditæ ciborum regio more, sed sub columellis tabernaculi parcius cœnaturo pultis portio parabatur exigua, etiam munifici fastidienda gregario. *Ammian. lib. 25.*

contenter d'un plat de bouillie ou de pois, d'un morceau de fromage ou de lard, & faire gloire de s'égalér aux derniers des soldats. On comprend aisément de quel poids étoient de tels exemples, & combien ils contribuoient à diminuer l'attirail d'une armée, à entretenir parmi les troupes le goût de frugalité & de simplicité, & à en écarter tout luxe & tout faste.

Ce n'est point sans raison que les Auteurs que j'ai cités à la marge, font tous remarquer que ces Empereurs affectoient de manger à découvert, & à la vûe de toutes les troupes. *In propatulo... Ante papilionem... Apertis papilionibus... Sub columellis tabernaculi.* Ce spectacle attiroit, instruisoit, consolait le soldat, & anoblissoit la mauvaise chère qu'il faisoit par la ressemblance avec celle de ses Maîtres. *Cunctis videntibus atque gaudentibus.*

Comparons une armée de trente mille hommes, composée d'Officiers & de Soldats tels qu'en avoient les Grecs & les Romains, robustes, sobres, aguerris, & endurcis à toutes sortes de fatigues, avec nos armées de cent mille hommes, & l'attirail fastueux qui les suit : y a-t-il un Général un peu sensé & entendu qui ne préférât la première ? C'est avec de pareilles troupes que les Grecs ont arrêté

toutes les forces de l'Orient, & que les Romains ont vaincu & soumis tous les autres peuples. Quand reviendra-t-on à une si louable coutume? Ne se trouvera-t-il point quelque Général d'armée d'un mérite & d'un rang supérieur, & en même tems d'un esprit solide & sensible à la vraie gloire, qui comprenne combien il y auroit d'honneur de se montrer libéral, généreux, magnifique pour les sentimens & les actions, & de répandre à pleines mains l'argent pour animer les soldats, ou pour aider des Officiers dont le revenu ne répond pas toujours à leur naissance ni à leur mérite; & de se réduire dans tout le reste, je ne dis pas à cette simplicité & à cette pauvreté des anciens Maîtres du monde, (une si sublime vertu est au-dessus des forces de notre siècle) mais à une honnête & noble modestie, qui pourroit peut-être, par la force de l'exemple, bien puissant dans ceux qui commandent, donner le ton à tous les Généraux, & réformer le mauvais & pernicieux goût de la nation?

Le soin des vivres a toujours été, & sera toujours, ce qui doit occuper un bon Général. La maxime de Caton, que *la guerre nourrit la guerre*, est bonne dans des pays abondans & pour de petites armées : celle des Grecs est plus généralement vraie, que *la guerre ne fournit*

Bellum, inquit Caton, se ipsum alit.
liv. lib. 34.
n. 9.

point à l'ordre & à point nommé des vivres. Il faut en avoir fait provision, & pour le présent, & pour l'avenir. Un des principaux avis que Cambyse roi des Perses donna à son fils Cyrus, qui devint si célèbre dans la suite, fut de ne point s'engager dans aucune expédition, qu'il ne se fût auparavant informé par lui-même si l'on avoit pourvû à la subsistance des troupes. Paul-Emile ne voulut point partir pour la Macédoine, qu'il ne se fût assuré du transport des vivres. Si Cambyse & Darius eussent pris ce soin, ils ne se seroient point exposés à faire périr leurs armées, le premier dans l'Ethiopie, l'autre dans la Scythie. Celle d'Alexandre auroit été affamée, si l'on avoit suivi le sage conseil de Memnon, le plus habile des Généraux de ce tems-là, qui vouloit qu'on ravageât dans l'Asie Mineure une certaine étendue de pays, par où ce Prince devoit nécessairement passer. Avant la bataille de Cannes, Annibal n'avoit pas pour dix jours de vivres : un délai de quelques semaines le réduisoit à la dernière extrémité. César, avant celle de Pharsale, étoit près de périr faute de vivres, si Pompée eût voulu, ou plutôt s'il eût pu attendre encore dix ou douze jours. La famine est un ennemi, contre lequel l'habileté & le courage des Commandans & des Soldats ne peuvent rien,

& que le nombre des troupes ne fait que fortifier.

§. II. *Paye des Soldats.*

CHEZ les Grecs les soldats faisoient d'abord la guerre à leurs dépens. Cela étoit très-naturel, puisque c'étoient les citoyens mêmes qui s'unissoient pour défendre leurs biens, leurs familles, & leur vie, & qu'ils y étoient personnellement intéressés.

La pauvreté dont Sparte fit long-tems profession, donne lieu de croire qu'elle ne stipendioit point ses troupes. Tant que les Spartiates demeuroient en Grèce, la République leur fournissoit la portion des repas publics, & un habit par an. Il entroit un peu de viande dans cette fourniture, & il y avoit un Officier particulier pour leur en faire la distribution.

*Plut. in Agē-
fil. & Lys.*

Nous avons vû qu'Agésilas, pour mortifier Lyfandre, qui avoit rempli les premières places de la République, lui fit donner cette charge, qui n'étoit de nulle considération. Les Spartiates, pendant la guerre, se contentoient de cette fourniture, en y ajoutant les petits pillages pour subsister plus au large. Depuis que Lyfandre eut r'ouvert l'entrée de Sparte à l'or & à l'argent, & y eut formé un Trésor public, comme les Lacédémoniens étoient souvent transportés hors de leur

territoire dans l'Asie Mineure, il n'y a pas de doute que la République n'ait été obligée alors de fournir à leur subsistance par des secours particuliers. On voit qu'à la prière du même Lyfandre, le jeune Cyrus augmenta à ceux qui servoient sur les galeres de Lacédémone la solde que les Perses avoient coutume de leur payer, & que de trois oboles il la fit monter *De cinq sols.* à quatre, ce qui débaucha beaucoup de *A un peu plus de six sols & demi.* Matelots aux Athéniens. Le fort de Sparte n'étoit pas la marine. Quoiqu'elle fût arrosée de la mer au levant & au midi, ses côtes n'étoient pas favorables pour des vaisseaux, & elle n'avoit que le seul port de Gythée, qui n'étoit pas fort grand ni fort commode. Aussi la flotte étoit peu nombreuse, & n'avoit presque que des étrangers pour matelots. On ne fait pas certainement qu'elle paye Sparte donnoit aux troupes qui la servoient par terre, ni si elle fournissoit aux uns & aux autres la nourriture.

PERICLÈS établit le premier une paye aux soldats Athéniens, qui jusques-là avoient servi gratuitement la République. Outre qu'il étoit bien-aise de se concilier par ce moyen les bonnes grâces du peuple, un motif plus pressant l'obligea d'introduire ce changement. Il faisoit la guerre au loin dans la Thrace, dans la Querfonnée, dans les Isles, dans l'Ionie

pendant plusieurs mois de suite , sans molester ni vexer les Alliés. Il étoit impossible que des bourgeois éloignés si long-tems de leurs biens , de leurs métiers ; & des autres moyens de gagner leur vie , (car on fait que la plupart étoient artisans , comme les Lacédémoniens le leur reprocherent) pussent servir sans avoir quelque secours. C'étoit une justice que la République leur devoit , & Périclès agit moins en magistrat populaire , qu'en juge équitable. Seulement il prévint , en sage politique , les desirs du peuple par rapport à une démarche qui devenoit nécessaire.

La paye ordinaire des matelots étoit trois oboles , qui font la moitié d'une dragme , c'est-à-dire cinq sols : la paye des troupes de terre , quatre oboles , c'est-à-dire un peu plus de six sols & demi : celle des hommes de cheval , une dragme , dix sols.

On avoit établi un assez bon ordre pour subvenir aux dépenses de la guerre. Les quatre anciennes & primitives Tribus d'Athènes s'étoient multipliées jusqu'à dix. Alors , pour le payement de ce qui s'imposoit , on tira de chaque Tribu , six vingts citoyens , qui faisoient en tout douze cens , que l'on partagea en quatre Compagnies de trois cens ; & en vingt classes , dont chacune étoit encore divisée

en deux parties, l'une des citoyens les plus riches, l'autre de ceux qui l'étoient moins. C'étoit sur ces citoyens riches & opulens, mais plus les uns que les autres, que tomboient les charges publiques. Quand il arrivoit quelque urgente & subite nécessité, qu'il falloit lever des troupes, ou équiper une flotte, on faisoit la répartition des dépenses entre ces citoyens à proportion de leurs revenus : les plus riches faisoient les avances afin que la République fût servie promptement ; & les autres prenoient du tems pour les rembourser, & pour payer leur quote-part.

Il paroît par l'exemple de Lamachus, *Plut. in Nic.* qui fut envoyé avec Nicias pour com- *pag. 533.* mander au siège de Syracuse, que les Généraux Atheniens servoient à leurs frais. Plutarque observe que ce Lamachus, qui étoit fort pauvre, se trouvant hors d'état de fournir aux dépenses de la guerre comme les autres, envoya au peuple un Mémoire de celles qu'il avoit faites pour sa propre personne, où il faisoit entrer en ligne de compte sa nourriture journalière, ses vêtemens, & jusqu'à sa chaussure.

LES Soldats Romains, dans les premiers tems de la République ; la servoient gratuitement & sans recevoir de paye. Les guerres pour lors ne se faisoient pas loin de

Rome, & n'étoient pas de longue durée. Dès qu'elles étoient terminées, les soldats retournoient chez eux, & prenoient soin de leurs biens, de leurs terres, & de leurs familles. Ce ne fut que plus de quatre cens quarante ans depuis la fondation de Rome, que le Sénat, à l'occasion du siège de Veies, qui fut fort long, & continué sans interruption pendant l'hiver contre la coutume, ordonna, sans * en être requis, que la République payeroit aux soldats une somme réglée pour le service qu'ils lui rendroient. Ce Décret, d'autant plus agréable au peuple qu'il ne paroissoit l'effet que de la pure libéralité du Senat, causa une joie universelle, & tous les citoyens s'écrierent qu'ils étoient prêts de répandre leur sang & de sacrifier leur vie pour une patrie si bienfaisante.

Le Sénat Romain fit paroître en cette occasion la même sagesse que Périclès avoit montrée à Athènes. Les soldats fai-

* Additum deinde, omnium maximè tempestivo principum in multitudine munere, ut ante mentionem ullam plebis Tribunorumve decerneret Senatus, ut stipendium miles de publico acciperet, cum ante id tempus de suo quisque functus eo munere esset. Nihil acceptum unqua plebe tanto gau-

dio traditur. Concursum itaque ad Curiam esse, prehensurasque exeuntium manus, & patres verè appellatos, effectum esse fatentibus, ut nemo pro tam munifica patria, donec quicquam virium superesset, corpori aut sanguini suo parceret. *Liv. lib. 4. n. 59.*

soient entendre d'abord sourdement, puis d'une manière assez ouverte, leurs plaintes & leurs murmures contre la longueur du siège, qui les mettoit dans la nécessité de demeurer éloignés de leur famille pendant l'hiver même, & caufoit par cette longue absence le dépérissement de leurs héritages, qui demeuroient incultes, & devenoient incapables de fournir à leur subsistance. Ce furent là les vrais motifs de la démarche du Sénat, qui accorda habilement comme une grace ce que la nécessité alloit lui arracher par les invectives de quelque Tribun du peuple, qui s'en seroit fait honneur.

Pour fournir à cette paye, on imposa un tribut sur les citoyens à proportion de leur revenu. Les Sénateurs donnerent l'exemple, qui entraîna après eux tous les autres malgré l'opposition des Tribuns du peuple. Il paroît que personne n'en étoit exempt, pas même les Augures ni les Pontifes. Ils s'en étoient dispensés pendant quelques années par voie de fait, & de leur autorité privée. Les Questeurs les firent assigner pour se voir condamner au paiement de toutes ces années. Ils en appellerent au peuple, qui les condamna. Quand la guerre étoit terminée, & qu'on avoit fait un butin considérable sur les ennemis, on employoit quelquefois une partie à restituer aux particuliers les som-

Liv. lib. 4.

n. 60.

Liv. lib. 33.

n. 42.

Dionys. Halic. in excerpt. legat. pag. 747.

mes qu'on avoit exigées d'eux pour les frais de la guerre : en quoi l'on voit une bonne-foi bien admirable & bien rare.

*Plut. in
Paul Æmil.
pag. 275.*

Le Tribut dont je parle subsista jusqu'au triomphe de Paul-Emile sur les Macédoniens, qui fit entrer tant de richesses dans le Trésor public, qu'on jugea à propos d'abolir pour toujours cette imposition.

Quoique le soldat ne servit ordinairement que la moitié de l'année, il recevoit la solde pour une année entière, comme il paroît par plusieurs endroits de Tite-Live; & elle lui étoit payée à la fin de la campagne; quelquefois aussi de six mois en six mois. Ce que j'ai dit jusqu'ici de la paye, ne regarde que les fantassins.

Elle* fut aussi accordée trois ans après aux Cavaliers pendant le même siège de Veies. C'étoit la République qui leur fournissoit des chevaux : ils avoient eu la générosité dans un pressant besoin de l'Etat, de déclarer qu'ils s'en fourniroient eux-mêmes à leurs propres dépens.

La paye des soldats n'a pas toujours été la même : elle a varié selon les tems. Elle fut d'abord de trois as seulement par jour pour les piétons : (un peu plus de trois sols;) il y avoit alors dix as au de-

* Equiti certus numerus æris est assignatus. | merere Equites cœperunt.
Tum primum equis (suis) | Liv. lib. 5. n. 7.

nier, qui étoit de même poids & de même prix que la dragme chez les Grecs. Le denier fut depuis porté à seize as, *Plin. lib. 33.* l'année de Rome 536, sous la Dictature *cap. 3.* de Fabius. Et pour lors la paye monta de trois sols à cinq sols. La modicité de cette paye ne doit pas nous étonner, vû celle du prix des vivres. Polybe nous ap- *Polyb. lib. 2.* prend que de son tems le boisseau de fro- *pag. 103.* ment ne valoit ordinairement en Italie que quatre oboles, c'est-à-dire six sols & demi, & le boisseau d'orge la moitié. Un boisseau de froment suffisoit à un soldat pour huit jours.

Jules César, pour s'attacher davantage les soldats, doubla leur paye, & la fit *Sueton. in Jul. Cas. cap. 20.* monter jusqu'à dix sols : *Legionibus stipendium in perpetuum duplicavit.*

Il y eut encore quelques changemens sous les Empereurs : mais je ne crois pas devoir entrer dans ce détail.

Polybe, après avoir marqué que la paye journaliere des piétons étoit d'un peu plus de trois sols, ajoute que celle *Deux oboles.* des Centurions étoit de six sols & demi, *Quatre oboles.* & celle des Cavaliers de dix sols. *Six oboles.*

De cette paye journaliere du simple soldat, résultoit une somme totale pour toute l'année, laquelle somme, sur le pied de cinq sols par jour, qui étoit la paye ordinaire du tems de Polybe, faisoit près de cent livres, sans y comprendre

la ration de bled qu'on leur fournissoit pour chaque jour, & quelques autres vivres. Je prends ici l'année sur le pied de douze mois, chacun de trente jours, qui font trois cens soixante jours; & il paroît qu'on la prenoit quelquefois de la sorte par rapport à la paye militaire. Quand elle fut doublée par Jules-César, cette somme annuelle montoit à près de deux cens livres.

Sur cette somme annuelle, on retenoit une partie pour les habits, les armes, & les tentes. C'est Tacite qui le marque;

*Annal. lib. 2.
cap. 17.*

Enimverò militiam ipsam gravem, infructuosam; denis in diem assibus animam & corpus aestimari. Hinc vestem, arma, tentoria. Et Polybe y ajoute le bled: Non frumentum, non vestem, nec arma gratuita militi fuisse; sed certa horum pretia de stipendio à Quaestore deducta.

Pour ce qui regarde les grands Officiers, les Consuls, les Proconsuls, les Lieutenans, les Préteurs, les Propréteurs, les Questeurs, il ne paroît point que la République payât leurs services autrement que par l'honneur. Elle leur fournissoit les frais nécessaires & indispensables pour leur commission: les vêtemens, les tentes, les chevaux, les mulets, & tout l'équipage militaire. Ils avoient un certain nombre d'esclaves réglé, qui n'alloit pas fort loin, & qu'il ne leur étoit pas

*Verr. de sign.
n. 2.*

libre d'augmenter, la loi ne leur permettant d'en prendre de nouveaux qu'à la place de ceux qui seroient morts. Dans les provinces par où ils passoient, ils n'exigeoient des Alliés que du fourrage pour leur chevaux, & du bois pour eux. Encore ceux qui se piquoient d'imiter le parfait désintéressement des Anciens, ne l'exigeoient point. C'est ainsi que se conduisoit Cicéron, comme il le marque lui-même en écrivant à son ami Atticus.

» On * ne fait aucune dépense, dit-il ,
 » ni pour moi , ni pour mes Lieutenans ,
 » ni pour le Questeur , ni pour aucun
 » autre Officier. Je n'accepte ni le four-
 » rage , ni le bois , quoique la loi Julia
 » le permette. Je souffre seulement qu'on
 » fournisse à mes gens une maison &
 » quatre lits : encore souvent logent ils
 » sous des tentes. “ L'esprit du gouver-
 nement des Romains , étoit que leurs
 Commandans & leurs Magistrats ne fussent
 aucunement à charge aux Alliés. C'est
 une conduite si pleine de sagesse & d'hu-
 manité, qui rendoit l'autorité des Romains
 si respectable & si aimable ; & l'on peut

* Nullus hic sumptus in nos , neque in Legatos ,
 neque in Quæstorem , neque in quemquam. Scito
 non modò nos fœrum , aut quod lege Julia dari
 solet , non accipere ; sed ne ligna quidem , nec
 præter quatuor lectos & tectum quemquam acci-
 pere quicquam : multis locis ne tectum quidem ,
 & in tabernaculo manere plerumque. *Epist. 16. lib. 5. ad Attic.*

dire avec vérité qu'elle contribua plus que la force de leurs armes, à les rendre maîtres de l'univers.

*Liv. lib. 41.
n. 1.*

Tite-Live nous apprend le nom de celui qui le premier donna atteinte à la loi Julia, qui régloit les dépenses qu'on pouvoit exiger des Alliés; & son exemple n'eut que trop d'imitateurs, qui enchérissent bientôt sur lui. C'étoit L. Posthumius. Il étoit mécontent des habitans de Préneste, parce que dans un séjour qu'il y avoit fait n'étant encore que simple particulier, ils ne lui avoient pas fait le traitement qu'il croyoit lui être dû. Quand il fut nommé Consul, il songea à s'en venger. Devant passer par leur ville pour aller à son département, il leur fit savoir qu'ils eussent à envoyer leur premier Magistrat à sa rencontre, à lui préparer un logement au nom & au dépens du public, & à lui tenir prêtes pour son départ les bêtes de somme qui lui étoient nécessaires. Avant lui, dit Tite-Live, aucun Magistrat n'avoit été à charge aux Alliés, ni exigé d'eux aucune dépense. La République leur fournissoit des mulets, des tentes, & tout l'attirail nécessaire à un Commandant, afin qu'ils ne pussent rien exiger de tel des Alliés. Comme l'hospitalité étoit pour lors fort en honneur & en usage, ils logeoient chez leurs amis particuliers, & ils se faisoient un plaisir

de les recevoir à leur tour à Rome quand ils y venoient. Lorsqu'on envoyoit des Lieutenans pour quelque prompt expédition, les villes par où ils passaient recevoient ordre de leur fournir un cheval, & rien de plus. Quand le Consul auroit eu un juste sujet de plainte contre les Prénestins, il n'auroit pas dû profiter ou plutôt abuser de l'autorité que lui donnoit sa charge, pour le leur faire sentir. Leur * silence, soit qu'il vînt d'une modération ou d'une timidité excessive, les empêcha de porter leurs plaintes au peuple Romain, autorisa dans la suite les Magistrats à aggraver de jour en jour ce nouveau joug, comme si l'impunité du premier exemple eût été une marque d'approbation du côté de Rome, & fût devenue pour eux un titre légitime.

Les Anciens, loin d'en user ainsi & de chercher à s'enrichir aux dépens des Alliés, ne songeoient qu'à les protéger & à les défendre. Ils se croyoient bien payés des services qu'ils avoient rendus à l'Etat par la gloire de leurs belles actions : & souvent, après de grandes victoires & d'illustres triomphes, ils mou-

* *Injuria* (le sens de *mande qu'on lèse* *Ira*) *Con-*
sulis etiam si justa, non
tamen in Magistratu exer-
cenda, & silentium nimis
aut modestum aut timi-

dum Prænestinorum, jus
velut probato exemplo
Magistratibus fecit gra-
viorum in dies talis ge-
neris imperiorum. *Liv.*

roient dans le sein de la pauvreté, où ils avoient toujours vécu. L'histoire des Grecs & des Romains en fournit beaucoup d'exemples.

§. III. *Armes anciennes.*

MON dessein n'est pas de parcourir ici toutes les sortes d'armes dont se servoient les soldats parmi toutes les nations. Je me renfermerai principalement, selon ma coutume, dans ce qui regarde les Grecs & les Romains, qui avoient, sur la matiere dont il s'agit, beaucoup d'usages communs. Les Romains les avoient empruntés pour la plupart des Toscans, & des nations Grecques, qui habitoient dans l'Italie. Florus * remarque que Tarquin l'ancien, originaire de Corinthe, introduisit à Rome, en beaucoup de choses, ce qui se pratiquoit dans la Grèce.

Les armes étoient anciennement d'airain, puis de fer. Les Poëtes prennent souvent l'un pour l'autre.

L'armure des Grecs, aussi bien que de la plupart des autres nations, étoit dès les tems les plus reculés, le casque, la cuirasse, le bouclier, la lance, &

* Tarquinius Priscus . . . | tibus miscuit. *Flor. lib. 1.*
oriundus Corinthe, Græ- | *cap. 3.*
cum ingenium Italicis ar-

l'épée. Ils employoient aussi l'arc & la fronde.

LE Casque étoit une arme défensive, pour couvrir la tête & le cou. Il étoit de fer ou d'airain, souvent en forme de tête, ouvert par le devant, & laissant le visage découvert. Il y avoit des casques, & sur-tout ceux à la Grecque, qui pouvoient se rabattre sur le visage, & le couvrir.

On y mettoit sur le haut des figures d'animaux, de lions, de léopards, de griffons, & d'autres. On les ornoit d'aigrettes qui flottoient au vent, & en relevoient la beauté.

LA Cuirasse s'appelloit en Grec *θώραξ*, nom qui a passé aussi dans la langue latine, qui employa encore plus communément celui de *lorica*. On fabriquoit d'abord les cuirasses de fer ou d'airain en deux pièces, comme on le fait encore aujourd'hui : ces deux pièces s'attachoient sur les côtés avec des boucles. Alexandre ne laissa à la cuirasse que celle *Polyan. strateg. lib. 4.* de ces deux parties qui couvroit la poitrine, afin que la crainte d'être blessé au dos qui étoit sans défense, empêchât les soldats de fuir.

Il y avoit des cuirasses d'un métal si *Plut. in Demetr. p. 828.* dur, qu'elles étoient absolument à l'épreuve des coup. Zoïle, habile ouvrier dans ce genre, en offrit deux à Démé-

trius surnommé Poliorcete. Et, pour en montrer l'excellence, il fit lancer une flèche par une machine appelée Catapulte, qui n'étoit qu'à vingt-six pas de distance. Avec quelque force que la flèche fût lancée, à peine effleura-t-elle la cuirasse, & y laissa-t-elle quelque trace.

Plusieurs nations faisoient les cuirasses de lin, ou de laine : c'étoient des cortès d'armes à plusieurs doublures, qui résistoient aux coups, ou du moins qui en diminuoient la force. Celle dont Amasis fit présent aux Lacédémoniens, étoit d'un travail merveilleux, ornée de figures de plusieurs sortes d'animaux, & brochée d'or. Ce qu'il y avoit de plus admirable dans cette cuirasse, c'est que chacun des fils, quoiqu'il fût fort délié, étoit composé de trois cens soixante petits fils, qu'on distinguoit aisément.

*Herod. lib. 8.
cap. 47.*

J'ai dit que la cuirasse s'appelloit en latin *lorica*. Ce mot vient de *lorum*, courroie, lanière de cuir, parce qu'elle étoit faite de cuir de bête. Et c'est de là aussi que vient le mot de *cuirasse*. La cuirasse des Légionnaires Romains consistoit en des courroies, dont ils étoient ceints depuis les aisselles jusqu'à la ceinture. On en faisoit aussi de cuir couvert de lames de fer disposées en forme d'écailles, ou d'anneaux de fer passés

l'un dans l'autre, qui faisoient des chaînes entrelacées. C'est ce qu'on nomme en françois *cotte de mailles*, & en latin, *lorica hamis conferta*, ou *hamata*.

Avec le *thorax* des Grecs, le soldat étoit beaucoup moins capable de mouvemens, d'agilité, de force : au lieu que les bandes de cuir qui se couvroient successivement, laissoient au soldat Romain toute la liberté de l'action, & en le couvrant comme une veste le défendoient contre les traits.

Le Bouclier étoit unce arme défensive, propre à couvrir le corps. Il y en avoit de différentes sortes.

Scutum, θυρεος & σάκος. L'*Ecu*. Ce bouclier étoit long, & quelquefois d'une grandeur si demesuré, qu'il couvroit un homme presque tout entier. Tels étoient ceux des Egyptiens, dont parle Xénophon. Il falloit qu'il fût bien grand chez les Lacédémoniens, pour qu'on pût rapporter dessus ceux qui avoient été tués. Cyrop. lib. 7. pag 178. De-là venoit cet ordre célèbre que donna une mere Spartaine à son fils, lorsqu'il partoit pour la guerre ; Η" τὰν, ἡ ἐπὶ τὰν. C'est-à-dire, *Ou rapportez ce bouclier, ou revenez dessus*.

C'étoit la dernière honte de revenir du combat sans son bouclier : apparemment parce que cela laissoit entrevoir qu'on l'avoit quitté pour fuir plus promp-

tement, n'ayant d'autre attention que celle de sauver sa vie. On se souvient qu'Epaminondas blessé à mort dans la celebre bataille de Mantinée, qu'and on l'eût rapporté dans sa tente, demanda d'abord avec inquiétude & empressement si son bouclier étoit sauvé.

Clypeus, ἀσπίς. On le confond souvent avec *scutum*. Il est néanmoins constant qu'ils étoient différens, puisque dans le sens ou dénombrement que fit faire Servius Tullius, on attribua le *clypeus* à ceux de la premiere Classe, & le *scutum* à ceux de la seconde. En effet le *scutum* étoit long & quarré: le *clypeus*, rond & plus court. L'un & l'autre avoit été en usage chez les Romains dès le tems des Rois. Depuis * le siège de Veies, le *scutum* devint plus commun. Les ** Macédoniens se servirent toujours du *clypeus*, sinon peut-être dans les derniers tems.

Le bouclier des Légions Romaines étoit convexe, de la forme d'une tuile à canal. Il avoit selon Polybe, quatre pied de long, & deux pieds & demi de large. Ces boucliers étoient anciennement de bois, dit Plutarque dans la

Plut. in
Cam. p. 150.

* Clypeis antea Romani
usi: deinde, postquam fac-
ti sunt stipendiarii, scuta
pro clypeis fecere. Liv.
lib. 8. n. 8.

** Arma, clypeus, satisfæque illis (Macedonibus:) Romano scutum, majus corpori tegumentum. Liv. lib. 9. n. 19.

vie de Camille : mais ce Capitaine Romain les fit couvrir de lames de fer, afin qu'ils eussent la force de résister aux coups.

Parma, étoit un petit bouclier rond, plus léger & plus court que le *scutum* dont se servoit l'infanterie pesamment armée. Cette *rondache* étoit le bouclier des soldats armés à la légère, & de la cavalerie.

Pelta, étoit à-peu-près la même chose que ce qu'on appelloit *cetra*. Ce bouclier étoit léger, coupé comme un demi-cercle.

ÉPÉE Les formes en étoient fort différentes, en grand nombre : je ne m'amuserai point à les rapporter. Je me contente de remarquer * qu'il y avoit des épées longues & sans pointe, qui ne servoient qu'à frapper de taille, comme étoient celles des Gaulois, dont il sera bientôt parlé. Il y en avoit d'autres plus courtes, plus fortes, qui frappaient d'estoc & de taille, c'est-à-dire de la pointe & du tranchant, *punctim* & *cassim*, tels qu'étoient les sabres Espagnols, que les Romains emprunterent d'eux, & dont

* Gallis Hispanisque scuta ejusdem formæ ferè erant, dispares ac dissimiles gladii. Gallis prælongi, ac sine mucronibus : Hispano, punctim magis quàm cassim assueto petere hostem ; brevitate habiles, & cum mucronibus. *Liv. lib. 22. n. 46.*

ils se servirent toujours avec avantage. Avec * ces sabres ils coupoient des bras entiers, enlevoient des têtes, & faisoient des bleffures horribles.

La maniere dont on portoit anciennement l'épée, n'étoit pas uniforme. Les Romains la portoit pour l'ordinaire sur la cuisse droite, apparemment pour laisser un mouvement plus libre au bouclier qui étoit au côté gauche : mais en certains monumens, on voit de leurs soldats qui la portoit sur la gauche.

Il est remarquable que ni les Grecs ni les Romains, les deux peuples du monde les plus belliqueux, ne portoit point l'épée hors le tems de guerre. Aussi le duel n'étoit-il point connu chez eux.

LES PIQUES ou LANCES étoient d'usage presque parmi tous les peuples. Celles qu'on voit dans les monumens faits du tems des Empereurs Romains, sont d'environ six pied & demi de longueur, en y comprenant le fer.

La Sarisse des Macédoniens étoit d'une si prodigieuse longueur, qu'on auroit peine à croire qu'une telle arme eut pu être d'usage, si tous les Anciens ne convenoient sur ce point. On lui donne seize

* Gladio Hispaniensi de- | capita, patientiaque visce
truncata corpora brachiis | ra, & sceditatem aliam
abscissis, aut tota cervice | vulnerum viderunt. Liv.
defecta, divisa à corpore | lib. 32. n. 34.

coudées,

ze coudées , qui font plus de quatre toises de long.

L'ARC & les FLECHES font de l'antiquité la plus reculée. Il y avoit peu de nations qui ne s'en servissent. Les Crétois passoient pour d'excellens Archers. On ne voit point que les Romains ayent fait usage de l'arc dans les premiers tems de la République. Ils s'en servirent depuis : mais il paroît qu'ils n'avoient gueres d'autres Archers que ceux des troupes auxiliaires.

LA FRONDE étoit encore un instrument de guerre fort usité chez plusieurs nations. Les Baléares , ou les peuples des îles que nous appellons Majorque & Minorque , excelloient à la fronde. Ils avoient tant de soin d'y exercer leurs jeunes gens , qu'ils ne leur donnoient point de pain à déjeûner qu'après qu'ils avoient touché le but. Les Baléares étoient fort employés dans les armées des Carthaginois & dans celles des Romains , & ils contribuoient beaucoup au gain des batailles. Tite * Live fait mention de quelques villes d'Achaïe , Egium , Patres , Dymes , dont les habitans étoient encore plus habiles à la fronde que les Baléares. Ils jettoient plus loin leurs pierres,

Vegece. de re milit. lib. 1. cap. 16.

* Longius certiusque & lûm hostium vulnerabant , validiore ictu , quàm Ba- sed quem locum destinasset oris. *Liv. lib. 38. n. 29.*
learris funditor eo telo usi sunt. Non capita so-

& avec plus de force & de certitude ; sans manquer jamais à la partie du visage à laquelle ils en vouloient. La fronde lançoit les pierres avec tant de roideur , que ni bouclier ni casque n'en pouvoient soutenir l'impétuosité , & * l'adresse de ceux qui la manioient étoit quelquefois telle , selon le témoignage de l'Écriture , qu'ils auroient pu même frapper un cheveu , sans que la pierre se fût détournée d'un côté ni d'autres. Au lieu de pierres on mettoit quelquefois des balles de plomb dans la fronde , qui portoient beaucoup plus loin.

JAVELOTS. Il y en avoit de deux sortes , qui sont :

ῥόσπος : *hasta*. Je l'appelle *Javeline*. C'étoit une espece de dard , assez semblable à une hêche dont le bois avoit pour l'ordinaire trois pieds de long , & un doigt de grosseur. La pointe étoit longue de quatre doigts , & si amenuisée , qu'au premier coup elle se faussoit , de sorte que les ennemis ne pouvoient la renvoyer. Les armés à la légère s'en servoient. Ils * avoient à la main droite

* Sic fundis lapides ad certum jacentes , ut capillum quoque possent percutere , & nequaquam in alteram partem ictus lapidis deferretur. *Judic.* 2016.

** Et cum cominus venerant , à gladiis velutibus

trucidabantur. Hic miles tripedalem parmam habet , & in dextra hastas , quibus eminus utitur . . . Quod si pede collato pugnandum est , translatis in laevam hastis stringit gladium. *Liv. lib.* 38. n. 21.

plusieurs javelines, qu'ils lançoit de loin : mais, quand il faloit en venir aux mains, ils les transportoient à la gauche, pour être en état de se servir de l'épée. Tite * Live leur donne sept javelines.

ισσός : *Pilum*. Je l'appelle *Javelots* : il ** était plus gros & plus fort que la Javeline. Les Légionnaires le lançoient sur l'ennemi avant que d'en venir aux mains. Quand ils n'en avoient ni le tems ni l'espace, ils le jettoient à terre, & fondoient sur l'ennemi l'épée à la main.

LES Cavaliers avoient presque les mêmes armes que les Fantassins : le casque, la cuirasse, l'épée, la lance, & un bouclier plus petit & plus léger.

On voit dans Homère, que, dès le tems de la guerre de Troie, les personnes les plus distinguées montoient avec un Ecuyer sur des chars bien attelés, pour se faire plus vivement jour dans les bataillons, & pour combattre du haut de ces chars avec plus d'avantage. On s'en désabusa bientôt par le double inconvénient d'être arrêté tout court par des haies, des ravins, des fossés, ou de res-

* *Eis parmæ breviores quàm equestres, & septena jacula quaternos longa pedes data, præfixa ferro, quale hastis velitaribus inest. Liv. lib. 26. n. 4.*

** *Arma Romano scutum... & pilum, haud paulo, quàm hasta vehementius ictu missuque telum. Liv. lib. 9. n. 19.*

rer sans issue au milieu des ennemis quand les chevaux étoient blessés.

On introduisit dans la suite l'usage des charriots armés de faux, qu'on plaçoit au front de la bataille, pour commencer par mettre en désordre l'ennemi. Cette manière de combattre eut d'abord un grand cours parmi tous les peuples d'Orient, & fut regardée comme fort propre à décider de la victoire. Les peuples les plus habiles dans le maniement des armes, comme les Grecs & les Romains, ne l'adoptèrent point, voyant par expérience que les cris des troupes ainsi attaquées, les traits des soldats armés à la légère, & plus que tout cela encore, l'inégalité du terrain, rendoient tout l'appareil de ces chars inutile, & souvent même pernicieux à ceux qui l'avoient employé.

Les nations qui avoient chez elles des éléphants, comme celle de l'Orient & de l'Afrique, crurent que ces animaux, aussi dociles que redoutables par leur force & par leur taille, pourroient leur être fort utiles dans les combats. En effet, instruits & conduits avec art, ils leur rendirent de grands services. Ils portoient sur leur dos leur conducteur, & étoient placés ordinairement devant le front de l'armée. Partant de là, ils

rompoient les rangs les plus serrés avec une impétuosité qu'on ne pouvoit soutenir, écrasoient par leur masse énorme des bataillons entiers, & jettoient partout l'épouvante & le désordre. Pour en tirer encore plus d'utilité, on éleva sur leur dos des tours, qui étoient comme des bastions portatifs, du haut desquels les soldats d'élite qui y étoient enfermés, lançoient avec avantage des traits contre les ennemis, & achevoient de les mettre en déroute.

Cet usage a subsisté long-tems chez les nations dont j'ai parlé, d'où il passa chez les autres peuples, qui avoient connu par une funeste expérience combien ces animaux étoient capables de contribuer à la victoire. Alexandre ayant vaincu les peuples soumis à l'empire des Perses, & ensuite ceux des Indes, commença à se servir des éléphans dans ses expéditions; & ses Successeurs, dans les guerres qu'ils se firent les uns aux autres, en rendirent l'usage fort commun. Pyrrhus en fit passer en Italie, & les Romains apprirent de ce général, & ensuite d'Annibal, l'avantage qu'on en pouvoit tirer dans un jour de bataille. Ce * fut dans

* Consul in aciem descendit, ante signa prima locatis elephantis : quo auxilio tum primum Romanis, quia captos aliquot bello Punico habebant, usi sunt. *Liv. lib. 31. m. 36.*

la guerre contre Philippe qu'ils s'en servirent pour la première fois.

Mais cet avantage, quelque grand qu'il parût, étoit contrebalancé par des inconvéniens qui en dégoutèrent peu-à-peu. Les Généraux, instruits par l'expérience, rendoient inutile l'effort des éléphans, en ordonnant à leurs troupes de s'ouvrir pour leur laisser un passage libre. Outre cela, les cris effrayans de l'armée ennemie, joints à une grêle de traits & de pierres lancés de divers côtés par les archers & les frondeurs, les troubloient, les effarouchoient, les mettoient en fureur, & souvent les obligeoient de se tourner contre leurs propres troupes, & d'y faire le ravage qu'ils devoient porter parmi les ennemis. Pour lors, celui qui les conduisoit étoit forcé, pour éviter ce malheur, de leur enfoncer dans la tête un poinçon, qui les faisoit tomber morts dans l'instant.

Les chameaux, outre qu'on les employoit pour porter le bagage, servoient aussi dans les combats. Ils avoient cela de commode, que dans les pays arides & sablonneux ils supportoient aisément la soif. Cyrus en fit grand usage dans la bataille contre Crésus, & il contribuerent beaucoup à la victoire qu'il y remporta, parce que les chevaux des ennemis n'en

Ziv. lib. 27
2. 49.

Veget. lib. 3.
cap. 29.
Xenoph. in
Cyrop. lib. 7.
pag. 176.

pouvant soutenir l'odeur , furent mis aussi - tôt en désordre. On voit dans *Tite - Live* des Archers Arabes montés sur des chameaux avec des épées longues de six pieds , afin de pouvoir atteindre l'ennemi du haut de ces grands animaux. Quelquefois deux Archers Arabes montoient ensemble le même chameau adossés l'un contre l'autre ; afin de pouvoir , même en fuyant , lancer des flèches contre ceux qui les poursuivoient. *Liv. lib. 37. n. 40.*

Ni les éléphants , ni les chameaux n'approchoient point du service que le cheval rend à une armée. Cet animal paroît né pour les combats. Il a dans son air , dans son encolure , dans sa marche , quelque chose de guerrier , comme *Job* le remarque si bien dans l'admirable description qu'il en fait. *Job. 39. 19.*

En plusieurs pays , les Cavaliers & les chevaux étoient tout couverts de fer : c'est ce qu'on appelloit *cataphraëti equites*.

Mais ce que nous avons de la peine à comprendre , chez tous les peuples Anciens les chevaux n'avoient ni étriers , ni selles , & les Cavaliers étoient sans bottes. L'éducation , l'exercice , l'habitude les avoient accoutumés à se passer de ces secours , & à ne pas même s'apercevoir qu'ils leur manquoient. Il y avoit des Cavaliers , tels que les Numi-

des, qui ne connoissoient pas même l'usage des brides pour conduire leurs chevaux, & qui cependant, par le seul ton de la voix, ou par l'impression du talon & de l'éperon, les faisoient avancer, reculer, arrêter, tourner à droite & à gauche, en un mot leur faisoient faire toutes les évolutions de la cavalerie la mieux disciplinée. Quelquefois, menant ensemble deux chevaux, ils sautoient de l'un sur l'autre dans le fort même du combat, pour soulager le premier lorsqu'il étoit fatigué. Ces Numides, aussi-bien que les Parthes, n'étoient jamais plus terribles, que quand ils sembloient prendre la fuite par crainte & par lâcheté. Car alors, tournant tout-à-coup visage, ils lançoient leurs traits & leurs flèches contre l'ennemi, qui ne s'attendoit à rien moins, & tomboient sur lui avec plus d'impétuosité qu'auparavant.

J'ai rapporté jusqu'ici ce que j'ai trouvé de plus important par rapport aux armes des Anciens. De tout tems les grands Capitaines ont voulu qu'on prît un soin particulier de l'armure des soldats. Ils ne se soucioient pas beaucoup qu'elle fût brillante par l'or & l'argent; ils laissoient cette vaine parure à des peuples mous & efféminés, tels que les Perses. Ils *

* Macedonum disparacies sed ferro atque ære fulgenerat; equis virisque, non tibus. *Quintil. Carr. lib. 3. auro, non discolori veste, cap. 3.*

cherchoient un éclat plus vif, plus martial, & plus propre à inspirer la terreur, tel qu'est celui de l'acier & de l'airain.

Ce n'est pas seulement à l'éclat, c'est sur-tout à la qualité des armes, que les grands Capitaines ont été attentifs.

On a admiré avec raison l'habileté du grand Cyrus, qui, à son arrivée chez Cyaxare son oncle, changea l'armure des troupes. La plupart ne se servoient presque que de l'arc & du javelot, & ne combattoient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit. Il les arma de boucliers, de cuirasses, & d'épées ou de haches, pour les mettre en état de combattre de près, & d'en venir tout d'un coup aux mains avec les ennemis, dont, par ce moyen, la multitude devenoit inutile. Iphicrate, célèbre Général des Athéniens, fit plusieurs changemens utiles dans l'armure des soldats, pour ce qui regarde les boucliers, les piques, les épées, les cuirasses.

*Xenoph. Cy.
rop. lib. 2.
pag. 40.*

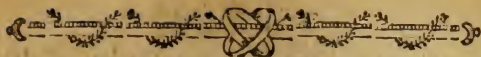
Philopémen de même, comme je l'ai marqué en son lieu, changea l'armure des Achéens, qui étoit, avant lui, très-défectueuse; ce qui ne contribua pas peu à les rendre supérieurs à tous leurs ennemis. On a vû beaucoup d'autres exemples pareils, qu'il seroit trop long de

*Plut. in Ph.
lop. p. 360.*

rapporter ici; mais qui montrent de quel secours est pour une armée l'habileté d'un Général appliqué à réformer tout ce qui peut être défectueux, & combien il est dangereux de vouloir toujours s'en tenir aux usages établis de longue main, & de n'oser y faire aucun changement.

Nul peuple ne fut plus éloigné de cette scrupuleuse crainte que les Romains. Ayant étudié avec attention tout ce qui se pratiquoit de plus utile chez leurs voisins & chez leurs ennemis, ils furent bien en profiter, & par les divers changemens qu'ils introduisirent dans leurs troupes, tant pour l'armure que pour le reste de la milice, ils les rendirent invincibles.

Fin de la premiere Partie du Tome XI.



T A B L E

DU ONZIEME VOLUME.

PREMIERE PARTIE.

SUITE DU LIVRE VINGT-DEUXIEME.

AVANT-PROPOS.

*DES Arts Libéraux. Honneurs rendus
à ceux qui s'y sont distingués. page 9*

CHAP. III. *De l'ARCHITECTURE. 14*

ART. I. *De l'Architecture en général. ibid.*

§. I. *Commencemens , progrès , perfection
de l'Architecture. ibid.*

§. II. *Des trois Ordres de l'Architecture
des Grecs , & des deux autres qui y ont
été ajoutés. 21*

I. *Ordre Dorique. 22*

II. *Ordre Ionique. 23*

III. *Ordre Corinthien. 24*

IV. *Ordre Toscan. 26*

V. *Ordre Composite. 28*

Architecture Gothique. ibid.

§. III. *Explication des termes de l'Art*

T A B L E.

<i>qui entre dans les cinq Ordres d'Architecture.</i>	30
ART. II. <i>Des Architectes & des Bâtimens les plus célèbres dans l'antiquité.</i>	35
1. <i>Temple d'Ephese.</i>	37
2. <i>Bâtimens construits à Athenes, principalement sous Périclès.</i>	41
3. <i>Mausolée.</i>	46
4. <i>Ville & fanal d'Alexandrie.</i>	ibid.
5. <i>Les quatre principaux temples de la Grèce.</i>	52
6. <i>Bâtimens célèbres à Rome.</i>	54
CHAP. IV. <i>De la SCULPTURE.</i>	67
§. I. <i>Des différentes especes renfermées dans la Sculpture.</i>	ibid.
§. II. <i>Sculpteurs célèbres, qui se sont le plus distingués dans l'antiquité.</i>	77
CHAP. V. <i>De la PEINTURE.</i>	111
ART. I. <i>De la Peinture en général.</i>	ibid.
§. I. <i>Origine de la Peinture.</i>	ibid.
§. II. <i>Des différentes parties de la Peinture.</i>	
<i>Du vrai dans la Peinture.</i>	113
§. III. <i>Différentes especes de Peinture.</i>	130
ART. II. <i>Histoire abrégée des Peintres de la Grece les plus connus.</i>	136
CHAP. VI. <i>De la MUSIQUE.</i>	185
ART. I. <i>De la Musique proprement dite.</i>	186
§. I. <i>Origine & effets merveilleux de la Musique.</i>	187
§. II. <i>Auteurs qui ont inventé ou perfectionné la Musique & les Instrumens.</i>	200
§. III.	

HISTOIRE

ANCIENNE.

TOME ONZIEME.

HISTOIRE

ANCIENNE

TOME PREMIER

HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS;

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME ONZIEME.

Seconde Partie.

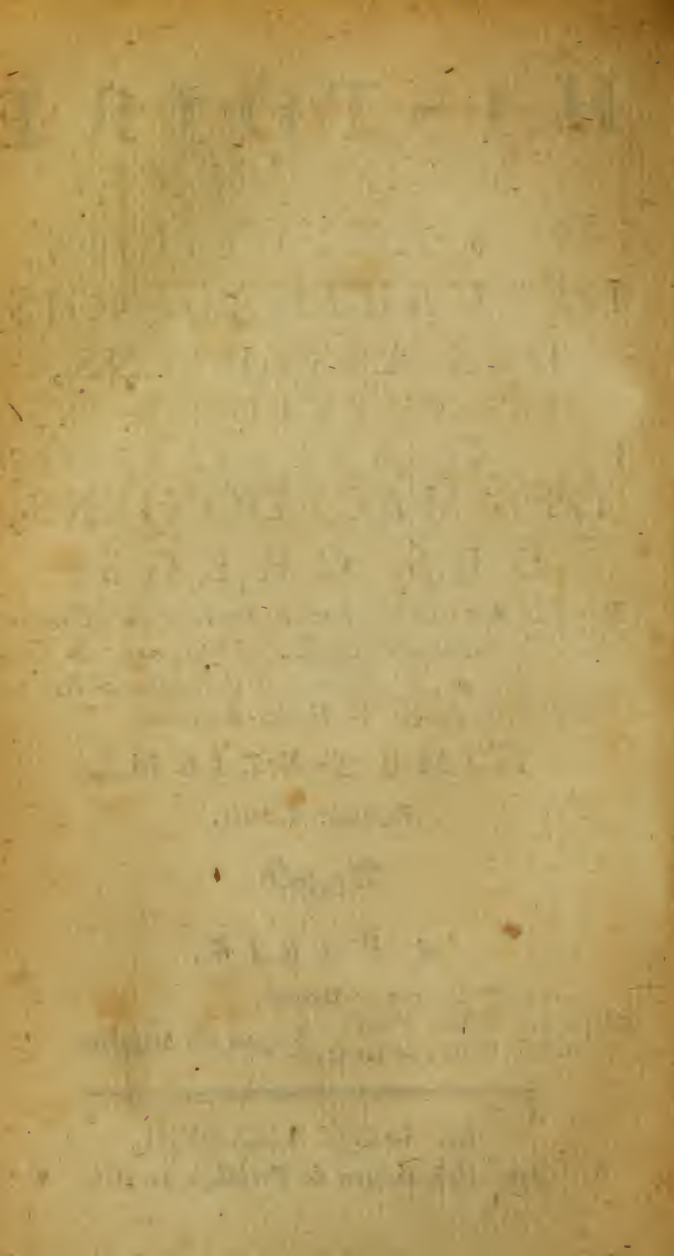


A P A R I S,

Chez { SAVOYE, rue St-Jacques.
BARROIS, l'aîné, } Quai des Augustins.
BARROIS, le jeune, }

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi,





S U I T E

DU LIVRE

VINGT-TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE QUATRIEME.

§. I. *Soins préliminaires du Général.*

TOUT ce que nous avons vû jusqu'ici ; la levée des troupes, leur paye, leurs armes, leurs vivres, n'est, pour-ainsi-dire, que le mécanisme de la guerre. Il est d'autres soins encore plus importants, qui dépendent de la tête & de l'habileté du Général.

Ceux qui se sont le plus distingués dans la science de l'art militaire, ont toujours cru que le Prince ou le Général doit avant tout régler l'état de la guerre, examiner s'il faut attaquer ou se tenir

sur la défensive , former son plan pour l'un ou pour l'autre de ces partis , avoir une exacte connoissance du pays où il porte ses armes , s'instruire du nombre & de la qualité des troupes des ennemis , pressentir s'il se peut leur desseins , prendre de loin les mesures capables de les déconcerter , prévoir tous les cas qui peuvent arriver pour s'y préparer , & tenir toutes ses résolutions si couvertes & si cachées , que rien n'en échappe & n'en transpire au-dehors. Je ne fais si jamais le secret a été gardé plus inviolablement qu'il l'a été parmi nous dans la guerre qui vient d'être terminée ; ce qui n'est pas une médiocre louange pour le Ministère.

En 1736.

*Liv. lib. 44.
n. 18.*

On a vû , dans la guerre contre Philippe , les sages précautions que prit Paul-Emile avant que d'entrer en campagne , pour se mettre au fait de tout : précautions qui furent la principale cause de la victoire qu'il remporta sur ce Prince.

C'est de ces soins préliminaires que dépend le succès des entreprises. Voilà par où commença Cyrus , dès qu'il fut arrivé chez Cyaxare son oncle , qui n'avoit point songé à prendre aucune de ces mesures.

C'est une chose admirable de voir les ordres que donne ce même Cyrus avant

que de marcher contre l'ennemi, & le détail immense où il entre sur tous les besoins de l'armée.

On devoit traverser pendant quinze jours des pays qui avoient été ravagés, & où l'on ne trouveroit ni vivres ni fourrages : il ordonne qu'on en porte pour vingt jours, & que les soldats, au lieu de se charger de bagage, convertissent ce poids-là en une pareille charge de munition de bouche, sans s'embarrasser de lits ni de couvertures pour le sommeil, dont la fatigue leur tiendra lieu. Ils étoient accoutumés à boire du vin : & de peur que le changement subit de boisson ne les rendît malades, il les avertit d'en porter une certaine quantité avec eux, & de s'accoutumer peu à peu à s'en passer entièrement, & à se contenter d'eau. Il leur recommande aussi de porter des viandes salées, des moulins à bras pour faire le pain, des médicamens pour les malades : de mettre dans chaque charriot de bagage une faucille & un hoiau, & sur chaque bête de voiture une hache & une faux, & d'avoir soin de se fournir de mille choses dont on a besoin. Il se charge de mener avec lui des maréchaux, des cordonniers, & d'autres ouvriers, avec toutes sortes d'outils convenables à leurs métiers. Au reste, dit-il publique-

ment , tout marchand qui aura soin de faire apporter des vivres dans le camp , sera honoré & récompensé de moi & de mes amis : & si quelqu'un même manque d'argent pour faire des provisions , pourvû qu'il me donne des sûretés , & qu'il s'oblige de suivre l'armée , je l'assisterai de ce que j'aurai. Un tel détail , & j'en ai passé une partie , n'est point indigne d'un Général , ni d'un grand Prince tel qu'étoit Cyrus.

Thucyd. l. 2. On voit par la harangue de Périclès aux Athéniens au sujet de la guerre du Peloponnèse , combien ce grand homme , qui gouvernoit avec tant de sagesse les affaires de sa République , excelloit dans la science des armes , & combien sa prévoyance étoit vaste & profonde. Il régla l'état de la guerre , non pour une seule campagne , mais pour tout le tems que cette guerre dureroit , & il le régla sur la parfaite connoissance qu'il avoit , & qu'il donna aux Athéniens , des forces de Lacédémone. Il les déterminâ à se renfermer dans leur ville , & à souffrir le ravage de leurs terres , plutôt que de hazarder un combat contre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur , pendant que de son côté il iroit avec sa flotte ravager toutes les côtes du Péloponnèse. Il leur recommanda sur-tout

de ne point former d'entreprises au dehors, & de ne point songer à de nouvelles conquêtes, moyennant quoi il leur promettoit une victoire assurée. Ce fut pour avoir méprisé ce dernier avis, & avoir porté leurs armes dans la Sicile, que les Athéniens périrent.

Y a-t-il rien de plus sage & de mieux concerté, que le plan qu'Annibal forma d'aller attaquer les Romains dans leur propre pays ? Il proposa le même dessein à Antiochus, qui auroit fort embarrassé les Romains s'il l'avoit suivi : mais ce Prince n'avoit ni assez d'étendue d'esprit, ni assez de discernement, pour en comprendre toute l'utilité & la sagesse.

Peut-être qu'Alexandre eût été arrêté tout court, réduit à la famine, & obligé de retourner dans son royaume, si Darius, suivant que nous l'avons remarqué plus haut, eût ravagé lui-même les terres par où son ennemi devoit passer, & s'il eût fait une puissante diversion dans la Macédoine, comme le lui conseilloit Memnon l'un de ses Généraux, & l'un des plus habiles Capitaines qu'ait eu l'antiquité.

Former de tels plans, ce n'est point faire la guerre au jour la journée & comme au hasard, en attendant que les événemens nous déterminent : c'est se conduire en grand homme, & agir avec connois-

sance de cause. Il * est rare que des entreprises, concertées avec tant de sagesse, n'aient pas un heureux succès.

§. II. *Départ & marche des troupes.*

*Xenoph. in
Cyrop. l. 1.* LE commencement & la fin de la guerre, le départ & le retour des troupes, étoient toujours consacrés par des actes de religion & des sacrifices solennels.

Ibid. lib. 2. On se souvient sans doute qu'entre plusieurs avis que Cambyse roi des Perses donna à son fils Cyrus lorsqu'il partoît pour sa première campagne, il insista principalement sur la nécessité de n'entreprendre aucune action grande ou petite pour soi ou pour les autres, sans avoir consulté les dieux, & sans leur avoir offert des sacrifices. Il exécuta ce conseil avec une exactitude merveilleuse. Quand il fut arrivé sur les frontières de la Perse, il immola des victimes aux dieux du pays, & à ceux de Médie dès qu'il y fut entré, pour implorer leur secours, & les prier de lui être favorables. Son Historien ne rougit point de répéter plusieurs fois que ce Prince, en toute occasion, avoit grand soin de s'acquitter de ce devoir, dont il faisoit dépendre tout le succès de ses entreprises. Xéno-

* Qui victoriam cupit, | tus, dimicet arte, non
milites imbuat diligenter. | casu. *Veget. lib. 3. in pro-*
Qui secundos optat even- | logo.

phon lui-même, guerrier & philosophe, ne s'engageoit dans aucune démarche importante sans avoir auparavant consulté les dieux.

Tous les héros d'Homère paroissent fort religieux, & ont recours à la Divinité dans tous leurs besoins & tous leurs dangers.

Alexandre le Grand ne sortit point d'Europe, & n'entra point en Asie, sans avoir invoqué les divinités qui présidoient à l'une & à l'autre.

Annibal, avant que de s'engager dans la guerre contre les Romains, fit un voyage exprès à Cadix, pour s'acquitter des vœux qu'il avoit faits à Hercule, & pour implorer sa protection par de nouveaux vœux dans la nouvelle expédition qu'il entreprenoit. *Liv. lib. 21. n. 21.*

Les Grecs étoient fort religieux à s'acquitter de ce devoir. Leurs armées ne partoient point sans être accompagnées des Aruspices, des Sacrificateurs, & des autres Interprètes de la volonté des dieux, dont ils croyoient devoir s'assurer avant que de hazarder une bataille.

Mais de tous les peuples de la terre les Romains ont été les plus exacts à recourir à la Divinité, soit * dans le

* Ejus. belli (contra Annibalem) causâ sup plicatio per urbem habita, | atque adorati dii, ut bene ac feliciter eveniret quod bellum populus Romanus

commencement de leurs guerres, soit dans les grands dangers où ils se trouvoient quelquefois exposés, soit après leurs heureux succès; & ils n'attribuoient le bonheur de leurs armes qu'au soin qu'ils avoient de rendre ce culte à leurs dieux.

Ils se trompoient dans l'objet, non dans le principe; & cette coutume générale de tous les peuples montre qu'on a toujours reconnu un Etre souverain, tout-puissant, appliqué à gouverner le monde, maître absolu de tous les événemens, & en particulier de ceux de la guerre, & attentif aux prières & aux vœux qu'on lui adressoit.

Marche de l'armée.

QUAND tout étoit prêt, & qu'on s'étoit assemblé au lieu & au tems marqués, l'armée se mettoit en marche. Pour éviter une trop grande longueur, je ne parlerai ici presque que des Romains: on jugera des autres peuples à proportion.

C'est une chose étonnante de voir quelle étoit la charge des soldats dans la marche. Outre * leurs armes, dit Cicéron, le

justisset. *Liv. l. 21. n. 17.*
Civitas, religiosa, in
principiis maximè novo-
rum bellorum, supplica-
tiones habuit. *Id. lib. 31.*
n. 9.

* Nostri exercitus pri-
mum unde nomen ha-

beant, vides. Deinde qui
labor, quantus agminis!
ferre plus dimidiati men-
sis cibaria, ferre si quid
ad usum velint, ferre
vallum: nam scutum,
gladium, galeam in on-
ere nesti milites non plus

bouclier, l'épée, le casque, (on pourroit ajouter les javelots ou la demi-pique) outre ces armes, qu'ils ne regardoient point comme un fardeau non plus que leurs épaules, leurs bras, & leurs mains, car ils disoient que les armes sont comme les membres d'un soldat, ils portoient des vivres pour quinze jours, & quelquefois plus, tout l'attirail de leur petit ménage, & un pieu chacun qui étoit assez pesant. Végece * recommande qu'on exerce les jeunes soldats à porter un poids de plus de quarante-cinq de nos livres outre leurs armes, & à faire la marche ordinaire, afin que dans l'occasion & le besoin ils y soient tout accoutumés. Et ** telle étoit la pratique des anciens soldats Romains.

La marche *** ordinaire de l'armée

<p>nunc erant, quàm humeros, lacertos, manus. Arma enim, membra militis esse dicunt: quæ quidem ita gerunt aptè, ut, si usus foret, abjectis oneribus, expeditis armis, ut membris, pugnare possint. <i>Cic. Tusc. 2. n. 37.</i></p>	<p>julare usque ad 60 libras, & iter facere gradu militari, frequentissimè cogendi sunt juniores, quibus in arduis expeditionibus necessitas imminet annonam pariter & arma portandi. <i>Veget. lib. 1. c. 19.</i></p>
--	--

* Pondus quoque ba-

** Non secus ac patriis acer Romanus in armis

Injusto sub fasce viam cum carpit, & hosti

Ante expectatum positus stat in agmine castis.

Virg. Georg.

*** Militari gradu viginti millia passuum, horis

Veget. lib. 2. cap. 27. Romaine, selon Végèce, étoit de vingt mille pas par jour, c'est-à-dire au moins de six lieues, en mettant pour chacune trois mille pas. Trois fois par mois, pour y accoutumer les soldats, on obligeoit tant les Fantassins que les Cavaliers à faire cette même marche. En supputant exactement tout ce que rapporte César d'une

De bello Gall. lib. 7. expédition subite qu'il fit pendant qu'il étoit occupé au siège de Gergovie, on voit qu'en vingt-quatre heures il parcourut cinquante mille pas. La marche étoit forcée. En la réduisant à la moitié, & à moins encore, ce sera la marche ordinaire, c'est-à-dire de six lieues.

Xenoph. de Exped. Cyr. l. 7. p. 427. Xénophon marque régulièrement toutes les journées de marche des troupes qui retournerent en Grèce après la mort du jeune Cyrus, & qui firent cette retraite si belle & si vantée dans l'Histoire. Toutes ces marches, l'une portant l'autre, étoient chacune de six * parasanges, c'est-à-dire de plus de six de nos lieues. Les marches ordinaires de nos armées ne sont pas maintenant à beaucoup près si fortes; & l'on a de la peine à comprendre que celles des Anciens pussent être si longues. Les mesures des Anciens ont varié beaucoup,

duntaxat quinque æstivis, | aux Perses. La moindre
 conficienda sunt. *Veget.* | étoit composée de trente
lib. 1. cap. 9. | stades, & chaque stade de

* La parasange étoit une
 mesure itinéraire propre | 225 pas géométriques.

& c'est peut-être aussi ce qui donne lieu à cette différence de marche entr'eux & nous. Ou plutôt c'est que leurs armées étoient moins nombreuses que les nôtres, moins embarrassées d'attirail, & composées d'hommes tout autrement exercés & robustes.

Le Consul, & même le Dictateur, *Plut. in Fab. pag. 175.* marchaient à la tête des Légions à pied, parce que la plus grande force des Romains consistant dans l'Infanterie, on crut qu'il falloit que le Général demeurât à la tête des bataillons sans jamais les quitter. Mais, comme l'âge ou l'infirmité pouvoient mettre le Dictateur hors d'état de soutenir cette fatigue, avant que de partir pour la campagne, il s'adressoit au peuple, pour lui demander qu'il le dispensât * de cette loi établie par une ancienne coutume, & qu'il lui permît de monter à cheval. Suétone ** représente Jules-César comme infatigable, marchant à la tête de ses armées, quelquefois à cheval, mais ordinairement à pied, & la tête nue, quelque soleil ou quelque pluie qu'il fit. Plin *** loue Trajan de s'être

* Dictator tulit populum, ut equum ascendere liceret. *Liv. lib. 23. n. 14* imber esset. *Sueton. in Jul. Cæs.*

** Laboris ultra fidem patiens erat : in agmine nonnunquam equo, sæpius pedibus anteibat, capite detecto seu sol seu *** Per hoc omne spatium cum Legiones duceres... non vehiculum unquam, non equum respexisti. *Plin. in Trajan.*

accoutumé de bonne heure à marcher à pied à la tête des Légions qu'il commandoit, sans jamais faire aucun usage ni de char, ni de cheval, quoiqu'il eût d'immenses espaces de pays à parcourir; & il en usa toujours de la sorte depuis même qu'il fut devenu Empereur. César, dont je viens de parler, traversoit les rivières à la nage, ou sur un outre. C'étoit pour se mettre en état de le faire dans le besoin, & de supporter toutes les fatigues militaires, que les jeunes Romains s'exerçoient à la course soit à cheval soit à pied, & que pleins de sueur après de si violens exercices, ils se jettoient dans le Tibre pour le passer à la nage. On prenoit soin de former pendant quelques années ceux qu'on envoyoit en recrues aux légions, & qui n'avoient point encore servi. On choisissoit les plus sains, les plus agiles, les plus robustes. On les exerçoit par des fatigues, des marches, & des travaux qu'on faisoit croître peu-à-peu; & ceux que l'expérience montrait n'en être pas capables, on les renvoyoit, & on ne retenoit que les soldats éprouvés, qui formoient un choix d'hommes d'élite.

C'est une telle éducation, mâle, dure, & robuste, qui forma à Rome & beaucoup auparavant à Sparte, & dans la Perse du tems de Cyrus, des soldats infatigables & invincibles.

§. III. *Construction & fortification du Camp.*

JE suppose l'armée en marche. Quoiqu'elle fût encore dans le territoire de Rome, quand elle n'auroit eu qu'une seule nuit à passer dans un endroit, elle y campoit dans toutes les formes, avec cette différence seulement, que le camp y étoit peut-être moins fortifié, que quand elle étoit en pays ennemi. De-là vient cette maniere de parler si ordinaire dans les Auteurs latins, *primis castris*, *secundis castris*, &c. au premier camp, au second camp : pour dire au premier, au second jour de marche ; parce que, quelque court que dût être le séjour, on ne manquoit jamais d'y construire un camp. Il s'appelloit *stativa*, quand on y devoit demeurer quelques jours : *Ibi plures dies stativa habuit.*

Cette exactitude des Romains, quand *Liv. lib. 37.* ils étoient dans leur propre pays, fait juger de celle qu'ils apportoitent lorsqu'ils se trouvoient à la vûe ou près de l'ennemi. C'étoit chez eux une loi établie par un long usage, de ne point hazarder un combat que le camp ne fût achevé. Nous avons vû Paul-Emile suspendre & arrêter l'ardeur de toute son armée qui demandoit à aller attaquer Persée, par cette unique ou principale raison, qu'on n'avoit point encore

préparé le camp. On * reprocha aux Commandans de l'armée Romaine, dans la guerre contre les Gaulois, d'avoir manqué à cette sage précaution; & on attribua en partie à cette faute la perte de la bataille d'Allia. Le succès des armes étant incertain, les Romains vouloient être assurés d'une retraite en cas d'un échec. Le camp fortifié arrêtoit la victoire de l'ennemi, recevoit sûrement les troupes poussées, donnoit lieu d'en revenir à un second combat qui pouvoit être plus heureux, empêchoit une déroutte entière; au lieu que, sans l'asyle du camp, une armée bien composée d'ailleurs, étoit exposée à être défaite sans ressource, & à périr toute entière.

Le camp étoit de forme quarrée, contre la coutume des Grecs qui le faisoient de forme ronde, ** Les Citoyens & les Alliés partageoient entr'eux également le travail. Si l'ennemi étoit proche, une partie de l'armée demeuroit sous les armes, pendant que l'autre étoit occupée aux retranchemens. On commençoit par

* Ibi Tribuni militum, non loco castris antè capto, non præmunito vallo quò receptus esset. . . . instruant aciem. *Liv. lib. 5. n. 37.*

** Trifariam Romani muniebant, alius exercitus prælio intentus stabat. *Liv.*

Cæsar . . . singula latera castrorum singulis attribuit Legionibus munientibus, fossamque ad eandem magnitudinem perfici jubet: reliquas legiones in armis expeditas contra hostem constituit. *Cæs. de bello civil. lib. 1.*

creuser les fossés plus ou moins profonds selon le besoin. Ils avoient au moins huit pieds de large sur six de profondeur : mais souvent ils avoient dix ou douze pieds de largeur, quelquefois plus, jusqu'à quinze & vingt. De la terre tirée du fossé, & jettée sur le bord du côté du camp, on formoit le parapet, & pour le rendre plus ferme on mêloit à la terre du gazon coupé d'une certaine grandeur & d'une certaine forme. Sur la crête de ce parapet on enfonçoit les pieux. Je rapporterai en entier ce que Polybe remarque sur les pieux dont on formoit les retranchemens du camp, quoique je l'aie déjà fait ailleurs, parce que c'en est ici la vraie place. Il en parle à l'occasion de Q. Flaminius, qui donna ordre aux troupes de couper des pieux pour s'en servir au besoin.

Cet usage, dit Polybe, qui chez les *Polyb. l. 15.* Romains est aisé à pratiquer, passe chez *P. 754. 755.* les Grecs pour impraticable. A peine, dans les marches, peuvent-ils soutenir leurs corps, pendant que les Romains, malgré le bouclier qu'ils portent suspendu à leurs épaules, & les javelots qu'ils tiennent à la main, se chargent encore de pieux : & ces pieux sont fort différens de ceux des Grecs. Chez ceux-ci les meilleurs sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du jet. Les Romains

au contraire n'en laissent que deux ou trois, tout au plus quatre, & seulement d'un côté. De cette maniere une homme peut en porter deux ou trois liés en faisceau, & l'on en tire beaucoup plus de service. Ceux des Grecs sont plus aisés à arracher. Si le pieu planté est seul, comme les branches en sont fortes & en grand nombre, deux ou trois soldats l'enleveront facilement, & voilà une porte ouverte à l'ennemi; sans compter que tous les pieux voisins seront ébranlés, parce que les branches en sont trop courtes pour être entrelassées les unes dans les autres. Il n'en est pas ainsi chez les Romains. Les branches sont tellement mêlées & insérées les unes entre les autres, qu'à peine peut-on distinguer le pied d'où elles sortent. Il n'est pas non plus possible de fourrer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que serrées & tortillées ensemble, elles ne laissent aucune ouverture, & que d'ailleurs les bouts en sont soigneusement aiguïsés. Quand même on pourroit les prendre, il ne seroit pas facile d'en arracher le pied, & cela pour deux raisons. La premiere, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable: & la seconde, parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un qu'on n'en enleve plu-

sieurs. En vain deux ou trois hommes réuniroient leurs efforts pour l'arracher. Que si cependant , à force de l'agiter & de le secouer , on vient à bout de le tirer de sa place , l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. Trois avantages donc de ces sortes de pieux. On les trouve en quelque endroit que l'on soit : ils sont faciles à porter : & c'est pour le camp une barrière sûre , & qui ne peut être rompue aisément. A mon avis (c'est la conclusion que tire Polybe de tout ce qu'il a dit) il n'est pas de pratique militaire chez les Romains qui mérite plus qu'on l'imite.

La forme , la dimension , & la distribution des différentes parties du camp étoient toujours les mêmes , de sorte que les soldats savoient tout d'un coup en quel endroit devoient être leurs tentes. Il n'en étoit pas ainsi chez les Grecs. Quand il s'agissoit de camper , ils choissoient toujours le lieu le plus fort par sa situation , tant pour s'épargner la peine de conduire un fossé autour du camp , que parce qu'ils se persuadoient que des fortifications faites par la nature même étoient beaucoup plus sûres que celles de l'art. De-là venoit la nécessité de donner à leur camp , selon la nature des lieux , toutes sortes de formes , & d'en varier les différentes parties : ce qui causoit une

Polyb.

confusion qui ne permettoit pas au soldat de savoir au juste ni son quartier, ni celui de son corps.

La forme & la distribution du camp des Romains souffre de grandes difficultés, & donne lieu à de grandes disputes parmi les Savans. Je rapporterai ici celle que Polybe nous a laissée, en tâchant de l'éclaircir en quelques endroits, & d'y suppléer quelques parties qu'il a omises.

Polyb. lib. 6.

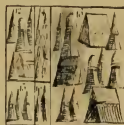
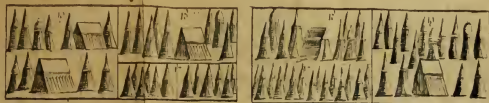
P. 473. 477.

Il s'agit de l'armée d'un seul Consul, composée du tems de Polybe; premièrement de deux Légions Romaines, dont chacune avoit quatre mille deux cens hommes de pied, & trois cens hommes de cheval; en second lieu des troupes des Alliés, de pareil nombre d'infanterie, & ordinairement du double de cavalerie: ce qui faisoit en tout tant pour les Romains que pour les Alliés dix-huit mille six cens hommes. Pour mieux comprendre la disposition de ce camp, il faut se souvenir de ce qui a été dit auparavant des parties dans lesquelles la Légion Romaine étoit divisée.

§. IV. *Disposition du Camp des Romains, selon Polybe.*

APRÈS qu'on a pris le lieu pour le camp, dit Polybe, & l'on choisit toujours celui qui est le plus propre pour aller

CAMP DES ROMAINS.





à l'eau & au fourrage, on destine pour la tente du Général, que j'appellerai autrement Prétoire, un endroit un peu plus élevé que le reste, & d'où il puisse plus facilement voir tout ce qui se passe, & envoyer ses ordres. (1) On plante un drapeau à l'endroit où la tente doit être mise, & autour l'on mesure un espace quarré, en sorte que les quatre côtés soient éloignés du drapeau de cent pieds, & que le terrain que le Consul occupe soit de quatre arpens. Autour de sa tente sont dressés, l'autel où l'on offre les sacrifices, & le tribunal où se rend la justice.

Le Consul commande deux Légions, dont chacune a six Tribuns, qui font douze en tout. Leurs tentes sont placées sur une ligne droite, parallèle à la face du Prétoire, & qui en est distante de cinquante pieds. C'est dans cet espace de cinquante pieds que sont les chevaux, les bêtes de charge, & tout l'équipage des Tribuns. Leurs tentes sont tournées de façon qu'elles ont derrière elles le Prétoire, & devant tout le reste du camp. Les tentes des Tribuns également distantes les unes des autres, remplissent en travers autant de terrain que les Légions (2).

Pour placer les Légions, on laisse un espace de cent pieds de largeur parallèle aux tentes des Tribuns, qui forme une

rue, appelée *Principia*, dont la longueur égale la largeur du camp, & partage tout le camp en partie supérieure & partie inférieure (3).

Au-dessous de cette rue sont placées les tentes des Légions. L'espace qu'elles occupent est partagé au milieu en deux parties égales par une rue large de cinquante pieds, & qui coupe toute la longueur du camp. C'est-là que sont logés de côté & d'autre tout de suite & sur une même ligne, la Cavalerie, les Triaires, les Princes, les Hastaires. Entre les Triaires & les Princes il y a de côté & d'autre une rue de la même largeur que celle du milieu, & qui perce comme elle toute la longueur de cet espace. Il est aussi coupé en large par une rue qui s'appelloit la cinquième, *Quintana*, parce qu'elle étoit après le cinquième Manipule.

Comme chacun des quatre Corps qu'on vient de nommer se divisoit en dix parties : la Cavalerie en dix Compagnies, *Turmas*, chacune de trente hommes ; les trois autres Corps en dix Manipules, chacun de six vingts hommes, excepté ceux des Triaires qui n'en avoient que la moitié : le logement de la Cavalerie, des Triaires, des Princes, & des Hastaires, étoit partagé séparément ; chacun en dix quarres dans la longueur de l'espace

pace marqué ci-devant. Chacun de ces quarrés avoit cent pieds tant en long qu'en large , excepté. ceux des Triaires qui n'avoient que cinquante pieds de largeur , à raison de leur moindre nombre. Il en a déjà été parlé.

Les tentes , soit de la Cavalerie ou de l'Infanterie , sont disposées de la même sorte , & tournées vers les rues.

On loge d'abord la Cavalerie des deux Légions vis à-vis l'une de l'autre , & séparées par un espace de cinquante pieds , qui est celui de la rue du milieu. La Cavalerie de deux Légions ne faisant que six cens hommes , chaque quarré contenoit de chaque côté trente Cavaliers , (4) qui font la dixieme partie de trois cens. A côté de la Cavalerie sont logés les Triaires , un Manipule derriere une compagnie de Cavalerie , l'un & l'autre dans la même forme. Ils se touchent par le terrein , mais les Triaires tournent le dos à la Cavalerie , & ici chaque Manipule a la moitié moins de largeur que de longueur , parce que les Triaires sont moins nombreux que les autres Corps. (5).

A cinquante pieds & vis à-vis des Triaires , espace qui forme en long une rue de chaque côté , on place les Princes sur le bord de l'intervalle. (6)

Au dos des Princes on met les Has-

taires , qui tournés à l'opposite se touchent par le terrain. (7)

Jusqu'ici on a préparé le logement des deux Légions Romaines , qui formoient l'armée d'un Consul , & montoient à huit mille quatre cens hommes de pied , & six cens chevaux. Reste à loger les troupes des Alliés. Leur Infanterie étoit égale à celle des Romains , & leur Cavalerie plus nombreuse de la moitié. En ôtant , pour les Extraordinaires , de l'Infanterie la cinquieme partie , c'est-à-dire seize cens quatre vingts hommes , & de la Cavalerie le tiers , c'est-à-dire quatre cens hommes , il restoit en tout sept mille cinq cens vingt hommes à loger tant de Cavalerie que d'Infanterie.

A cinquante pieds & vis - à - vis des Hastaires Romains , espace qui forme de côté & d'autre une nouvelle rue , campe la Cavalerie des Alliés , (8) sur cent trente-trois pieds de largeur , & quelque chose de plus.

Derriere cette Cavalerie , & sur la même ligne , campe leur Infanterie , (9) sur deux cens pieds de largeur.

A la tête de chaque Manipule sont d'un côté & d'autre les tentes des Centurions. Il faut sans doute en dire autant des Capitaines de Cavalerie , quoique Polybe n'en parle point. De l'espace qui reste derriere les tentes des Tribuns ,

& aux deux côtés de la tente du Consul, on en prend une partie pour le Marché, (10) & l'autre pour le Questeur, le Trésor, & les munitions. (11)

A droite & à gauche, à côté & au-dessus de la dernière tente des Tribuns, vis-à-vis le Prétoire, & en droite ligne, est le logement de la * Cavalerie extraordinaire, *Evocatorum* : (12-14.) & autres Cavaliers volontaires, *Selectorum*. (13-15.) Toute cette Cavalerie a vûe, une partie sur la place du Questeur, & l'autre sur le Marché. Elle ne campe pas seulement auprès du Consul, elle l'accompagne souvent dans les marches : en un mot, elle est pour l'ordinaire à portée du Consul & du Questeur, pour exécuter leurs ordres.

L'Infanterie Romaine extraordinaire & la volontaire sont adossées aux Cavaliers dont on vient de parler, & sur la même ligne. (16) Ils sont pour le Consul & le Questeur le même service que les Cavaliers.

Au-dessus de cette Cavalerie & de cette Infanterie est une rue large de cent

* Ces deux Corps étoient des Cavaliers d'élite que les Consuls choisissoient eux-mêmes, ou qui s'attachoient à eux de bonne volonté. C'est ce qui donna lieu aux Cohortes Prétoiriennes sous les Empereurs. Les *Selecti* ou *Ablecti*, soit cavaliers soit fantassins, étoient pris parmi les Alliés. Les *Evocati*, étoient des volontaires, de vieux soldats, qui pouvoient être ou citoyens, ou alliés.

pieds, & qui perce toute la largeur du camp.

Au-dessous de cet espace est logée la Cavalerie extraordinaire des Alliés, ayant vûe sur le Marché, le Prétoire, & le Trésor, qui est la place du Questeur. (17)

L'Infanterie extraordinaire des Alliés est adossée à leur Cavalerie, & est tournée vers le retranchement & l'extrémité du camp. (18)

Ce qui reste d'espace vuide des deux côtés, est destiné aux Etrangers & aux Alliés qui viennent plus tard que les autres. (19)

Toutes choses ainsi rangées, on voit que le camp forme une figure quarrée, & que tant par le partage des rues que par la disposition du reste, il ressemble beaucoup à une ville. Et c'est l'idée qu'en avoient les soldats, qui regardoient le camp comme leur patrie, & les tentes comme leurs maisons.

Ces tentes pour l'ordinaire, étoient de peaux : d'où vient cette expression fort usitée dans les Auteurs, *sub pellibus habitare*. Les soldats se joignoient plusieurs ensemble, & faisoient chambre, ce qui s'appelloit *contubernium*. Elle étoit composée ordinairement de huit ou dix soldats.

Du retranchement aux tentes il y a

deux cens pieds de distance : & ce vuide est d'un très-grand usage soit pour l'entrée, soit pour la sortie des Légions. Car chaque Corps s'avance dans cet espace par la rue qu'il a devant lui, & les troupes ne marchant point par le même chemin ne courent pas risque de se renverser & de se fouler aux pieds. De plus, on met là les bestiaux & tout ce qui se prend sur l'ennemi, & on y fait garde pendant la nuit. Un autre avantage considérable, c'est que, dans les attaques de nuit, il n'y a ni feu ni trait qui puisse être jetté jusqu'à eux ; ou, si cela arrive, ce n'est que très-rarement, & les soldats n'en peuvent pas beaucoup souffrir, étant à une si grande distance, & à couvert sous leurs tentes. Si le camp de Syphax & d'Asdrubal en Afrique eut eu dans tout son circuit un tel vuide, Scipion n'auroit pas pu venir à bout de le bruler entièrement en une seule nuit.

Par le calcul exact du camp tel que Polybe le décrit, chaque face contient 2016 pieds, qui font 336 toises : & la totalité de la superficie du camp contient 4064256 pieds qui font 112896 toises en quarré.

Quand le nombre des troupes augmentoit, on se contentoit d'augmenter la mesure & l'étendue du camp, sans en

Liv. lib. 27.
n. 46. changer la forme. Lorsque le Consul Livius Salinator reçut dans son camp les troupes de Néron son Collègue, on n'augmenta point l'espace du camp : on serra seulement les troupes , parce que celles de Néron ne devoient pas y demeurer long-tems ; & c'est ce qui trompa Asdrubal. *Castra nihil aucta errorem faciebant.*

Polybe ne marque point le lieu où étoient campés les Lieutenans, *Legati*, qui tenoient le premier rang après le Consul, les Préteurs, & les autres Officiers. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'étoient pas fort éloignés de la tente du Consul, avec lequel ils avoient un rapport continuel, aussi-bien que les Tribuns.

Liv. lib. 40.
n. 27. Il ne parle pas non plus des portes du camp. Il y en avoit quatre, selon Tite-Live. *Ad quatuor portas exercitum instruxit, ut, signo dato, ex omnibus partibus eruptionem facerent.* Il les nomme ensuite : l'*Extraordinaire*, la droite principale, la gauche principale, la *Questorienne*. Elles ont encore d'autres noms, ce qui forme de grandes difficultés pour concilier ensemble les Auteurs. On croit que la porte *Extraordinaire* s'appelloit de la sorte, parce qu'elle étoit près de l'endroit où campoient les *Extraordinaires*;

& qu'elle étoit la même que la Prétorienne, nommée ainsi parce qu'elle étoit voisine du Prétoire. La porte opposée à celle-là, & qui étoit à l'autre extrémité du camp, s'appelloit *Decumane*, parce qu'elle étoit voisines des dixiemes Manipules de chaque Légion; & il y a apparence qu'elle est la même que la *Questorienne* nommée par Tite-Live dans l'endroit cité. Je n'entre point dans un plus grand détail sur ces portes, ce qui demanderoit de longues dissertations.

Mais on ne peut assez admirer l'ordre, la disposition, la symmétrie de toutes les parties du camp des Romains, qui ressemble plutôt à une ville qu'à un camp; la tente du Général placée dans un lieu éminent, au milieu des Autels & des images des dieux, qui sembloient leur rendre la Divinité présente, & environnée de toutes parts des principaux Officiers toujours prêts à recevoir & à exécuter ses ordres. Quatre grandes rues qui répondent aux quatre portes du camp, coupées par beaucoup d'autres rues, toutes parallèles les unes aux autres. Une infinité de tentes, tirées comme au cordeau, placées dans une distance égale, & rangées avec une parfaite symmétrie. Et ce camp si vaste, si étendu, si diversifié dans ses parties, qui paroîtroit avoir coûté un travail & un

tems infini, étoit souvent l'ouvrage d'une heure ou deux, & sembloit être sorti tout-à-coup de terre. Tout cela n'est pourtant encore rien en comparaison de ce qui fait comme l'ame du camp : je veux dire la sagesse du commandement, l'attention & la vigilance du Général, la parfaite soumission des Officiers subalternes, le dévouement des soldats aux ordres de leurs Chefs, & la discipline militaire, observée avec une exactitude & une sévérité sans exemple : qualités qui ont mis le peuple Romain au-dessus de toutes les nations, & qui enfin l'en ont rendu maître. Il falloit que la maniere de camper des Romains fût bien excellente & bien parfaite, puisqu'ils l'ont observée inviolablement pendant tant de siècles & avec un si grand succès, & qu'il est presque sans exemple que leurs ennemis aient pu les forcer dans leur camp.

On a renoncé à cette coutume de fortifier régulièrement le camp, regardée par les Romains comme une des parties le plus essentielles de la science & de la discipline militaire. Le nombre des troupes dont les armées sont maintenant composées, & qui occupent un terrain considérable, paroît n'être point susceptible de ce travail, qui deviendroit infini. Les peuples d'Asie, dont les armées étoient

bien plus nombreuse que les nôtres, ne manquoient jamais d'environner au moins leur camp de fossés très-profonds, n'eût-ce été que pour un jour ou pour une nuit ; & souvent ils les fortifioient de bonnes palissades. Xénophon remarque que c'étoit le grand nombre même de leurs troupes qui leur rendoit cette pratique aisée.

On convient que nul peuple n'a porté à un plus haut degré de perfection la connoissance & la pratique de toutes les parties de l'art militaire, que le peuple Romain : mais il faut avouer qu'il a excellé sur-tout dans la science des campemens, & dans celle de ranger une armée en bataille. Aussi est-ce ce qu'a le plus admiré en lui Polybe, bon juge en cette matiere, & qui avoit été long-tems témoin de l'excellente discipline qui se gardoit parmi les troupes Romaines. Quand Philippe pere de Persée, & avant lui Pyrrhus, prévenus d'estime pour les Grecs, & pleins de mépris pour toutes les autres nations qu'ils traitoient de barbares, envisagerent pour la premiere fois la distribution & l'ordre du Camp des Romains, ils s'écrierent pleins de surprise & d'admiration : *Ce n'est pas-là certes une disposition barbare.*

Mais ce qui doit le plus nous étonner, & ce qu'on a peine même à con-

cevoir , tant nos mœurs en sont éloignées, c'est ce caractère d'un peuple endurci aux travaux les plus rudes, & invincible aux fatigues les plus accablantes. On voit ici ce que peut une bonne éducation, & une heureuse habitude contractée dès la plus tendre jeunesse. La plupart de ces soldats, quoique citoyens Romains, cultivoient eux-mêmes leurs héritages. Hors du tems de guerre, ils s'exerçoient aux travaux les plus pénibles. Leurs mains, accoutumées à manier tous les jours le hoiau, à fouir la terre, à conduire une pesante charrue, ne faisoient que changer d'exercices, & trouvoient même du soulagement dans ceux que la discipline militaire leur imposoit; comme on dit que les Spartiates n'étoient jamais plus à leur aise qu'à l'armée & dans le camp, tant leur vie dans un autre tems étoit dure & austere.

Il n'est pas jusqu'à la propreté, (qui le croiroit ?) dont on ne prît un soin particulier dans le camp Romain. Comme la grande rue située devant le Prétoire, étoit fort fréquentée par les Officiers & les soldats qui y alloient prendre l'ordre, & par cette raison exposée à beaucoup de malpropreté; il y avoit des soldats chargés de la balayer tous les jours en hiver, & d'y jeter de l'eau en été pour empêcher la poussière.

§. V. *Fonctions & exercices des soldats & des Officiers Romains dans leur Camp.*

LE Camp étant préparé de la maniere dont on vient de l'exposer, les Tribuns assemblés prennent le serment de tout ce qu'il y a d'hommes dans chaque Légion tant libres qu'esclaves. Tous jurent l'un après l'autre, & le serment qu'ils font consiste à promettre qu'ils ne voleront rien dans le camp, & que ce qu'ils trouveront dans le camp, ils le porteront aux Tribuns.

On avoit déjà fait prêter un pareil serment aux soldats dans le tems de leur enrôlement : j'ai différé jusqu'ici à le rapporter, afin qu'étant joint à l'autre on en sente mieux la force. Par ce premier serment » le soldat promet de ne rien
 » voler soit seul soit avec plusieurs dans *Aul. Gell.*
 » l'armée, & de porter au Consul, ou *l. 15. c. 4.*
 » rendre au légitime possesseur, ce qu'il
 » aura trouvé qui passera le prix d'un
 » sesterce, c'est-à-dire, deux sols & de-
 » mi, excepté certaines choses qui sont
 » mentionnées dans le serment. « Quand
 on parle ici de dix mille pas loin de l'armée, ce n'est pas qu'au-delà de cet espace il fut permis aux soldats de voler : mais pour lors, ce qu'ils avoient trouvé, ils n'étoient point obligés de le porter au Consul. Parmi les exceptions étoit le fruit d'un arbre, *pomum*. Frontin, *Frontin Strateg.*
l. 4. c. 3.

sur ce qu'en avoit écrit M. Scaurus, rapporte comme un exemple mémorable de l'abstinence Romaine, qu'un arbre fruitier s'étant trouvé dans l'enceinte du camp, on en étoit sorti le lendemain sans que personne y eût touché. C'étoit Scaurus qui commandoit alors l'armée.

Ce serment montre jusqu'où les Romains portoient l'attention & l'exactitude à empêcher dans l'armée toute rapine & toute violence, puisque non-seulement le vol est interdit au soldat avec une sévérité inexorable, mais qu'on ne lui permet pas même de profiter de ce qu'il a rencontré sur son chemin, & que le hazard lui a présenté. En effet les loix traitent de vol ce qu'on retient ainsi du bien d'autrui après l'avoir trouvé, soit qu'on en connoisse le maître, ou qu'on l'ignore. *Qui alienum jacens lucri faciendi causa sustulit, furti obstringitur, sive scit cujus sit, sive nescit.*

*Sabin. ex lib.
Jur. civil. 2.*

*Spartian. in
Pescenn.*

J'ai dit que le vol étoit défendu avec une sévérité inexorable. On en voit un exemple bien terrible, même sous les Empereurs. Un soldat avoit volé une poule à un paysan, & l'avoit mangée avec les neuf autres soldats de la chambrée. L'Empereur Pescennius Niger les condamna tous dix à la mort, & ce ne fut qu'aux instantes prières de toute l'armée qu'il leur laissa la vie, en les obli-

geant de donner chacun au payſan dix poules , & leur impoſant une note d'infamie publique tant que dureroit cette guerre. Que de crimes une telle rigidité eſt capable d'arrêter ! Quel ſpectacle qu'un camp ſi bien réglé ! Mais quelle différence entre des ſoldats ſoumis & diſciplinés de la ſorte au milieu du paganifme , & nos marodeurs , qui ſe diſent chrétiens , & qui ne craignent ni dieu ni les hommes ! La clôture du camp étoit un bon rempart contre les deſordres & la licence , & nous verrons bientôt , que , dans la marche même , la ſévérité de la diſcipline tenoit lieu de haie & de clôture.

Un ordre merveilleux régnoit dans tout le camp & de jour & de nuit , pour le mot du guet , pour les ſentinelles , pour les corps-de-garde , & c'eſt ce qui en faiſoit la ſûreté & le repos. Pour rendre la garde plus ſûre & moins accablante , on diviſoit la nuit en quatre parties ou quatre veilles , & le jour en quatre ſtations. Chacun avoit ſa fonction marquée ſoit pour le lieu ſoit pour le tems ; & dans le camp , tout étoit compaſſé & arrangé comme dans une famille bien réglée.

J'ai déjà parlé ailleurs de la ſimplicité des Anciens pour le vivre & pour l'équipage. Le ſecond Scipion l'Africain

ne permettoit au soldat d'avoir qu'une marmite, une broche, & un pot de bois. On * n'en trouva pas davantage dans le meuble d'Epaminondas, ce fameux Général des Thébains. Les anciens Généraux de Rome n'étoient pas plus magnifiques. On ** ne savoit à l'armée ce que c'étoit que vaisselle d'argent : il n'y en avoit que pour les sacrifices, une coupe & une salière. L'argent brilloit aussi dans l'ornement des chevaux. L'heure du dîner & du souper étoit indiquée par un certain signal. Nous avons vû que la plupart des Empereurs Romains prenoient leurs repas en public, & souvent même en plein air. On *** a remarqué que Pescennius ne se servoit point du secours des toits contre la pluie. Les **** repas de ces Empereurs, aussi-

* Epaminondas, Dux Thebanorum, tantæ abstinentiæ fuit, ut in suppellectili ejus, præter ahenum & vetu uñicum, nihil inveniretur. *Frontin. Strateg. lib. 4. cap. 3.*

** Præter equos virosque, & si quid argenti, quod plurimum in phaleris equorum, (nam ad vescendum facto perexiguo, utique militantes, utebantur) omnis cetera præda diripienda milita data est. *Liv. lib. 22. n. 52.*

*** Idem, in omni expe-

ditione, ante omnes militarem, cibum sumpsit... nec sibi unquam, vel contra imbres, quæsitum suffragium. *Capitol.*

**** Fuit illa simplicitas antiquorum, in cibo capiendo, humanitatis simul & continentiæ certissima index. Nam maximis viris prandere & cenare in propatulo, verecundiæ non erat. Nec sanè ullas epulas habebant, quas oculis populi subjicere erubescerent. *Val. Max. lib. 2. cap. 3.*

bien que ceux des anciens Généraux dont parle Valère Maxime, étoient tels, qu'ils pouvoient les prendre librement en public : les mêts qu'on y servoit n'avoient rien qu'il fallût cacher aux yeux des soldats, qui voyoient avec joie & admiration que leurs Maîtres n'étoient pas mieux nourris qu'eux.

Ce qu'il y a de plus admirable dans la discipline des Romains, étoit l'exercice continuel où l'on tenoit les soldats, soit dans le camp, soit hors du camp, de sorte que jamais ils ne demeuroient oisifs. Les soldats de nouvelle levée faisoient régulièrement l'exercice deux fois le jour, & les anciens une fois. On * les formoit à toutes les évolutions & à toutes les parties de l'art militaire. On ** les obligeoit de nétoyer exactement leurs armes, & de les tenir toujours propres & luisantes. On leur faisoit faire des marches forcées pendant un assez long espace chargés de leurs armes & de plusieurs

* Ibi, quia otiosa castra
etant, crebro decurrere
milites cogebat (Sempro-
nius,) ut tytones assuef-
cerent signa sequi, & in
acie cognoscere ordines
suos. *Liv. lib. 23. n. 35.*

ante tentoria jussit (Scipio
Africanus.) Tertio die su-
dibus inter se in modum
justæ pugnae concurrerunt,
præpilatisque missilibus ja-
culati suat. *Liv. lib. 26.
n. 51.*

Primo die legiones in ar-
mis quatuor millium spa-
tio decurrerunt. Secundo
die arma curare & tergere

** Acuere alii gladios : alii
galeas buculasque, scuta
alii, loricasque tergere.
Liv. lib. 44. n. 34.

pieux, & souvent dans des lieux difficiles & escarpés. On les accoutumoit à garder toujours leurs rangs même dans le trouble & dans la confusion, & à ne perdre jamais de vûe leurs étendards. On les mettoit aux mains les uns contre les autres dans des combats simulés, dont les Officiers, les Généraux, & le Consul même étoient témoins, & auxquels ils faisoient gloire de prendre part en personne. Lorsqu'il n'y avoit point d'ennemi à combattre, on occupoit les troupes à des ouvrages considérables, tant pour les tenir en haleine que pour l'utilité publique. Tels sont en particulier les grands-chemins, appelés pour cette raison *via militares*, & qui sont le fruit de cette sage & salutaire pratique.

Stratum militari labore iter. Quinil. lib. 2. cap. 14.

Qu'on juge, si parmi ces exercices, qui étoient presque continuels, on pouvoit trouver lieu à ces indignes divertissemens, qui entraînent également la perte du tems & du bien. Cette manie, cette fureur du jeu, qui, à la honte de notre siècle, a forcé les remparts du camp & les loix de la discipline militaire, eût été regardée chez les Anciens comme le plus sinistre & le plus effrayant de tous les prodiges.

ARTICLE CINQUIEME.

Des Batailles.

IL est tems de faire sortir nos troupes de leur camp, soit Grecs, soit Romains, & de les mettre en campagne pour en venir aux mains avec les ennemis.

§. I. *C'est du Général principalement que dépend le succès des batailles.*

C'EST ici que paroît le mérite guerrier dans toute son étendue. Pour juger si un Général étoit digne de ce nom, les Anciens examinoient la conduite qu'il avoit gardée dans une bataille. Ils n'attendoient pas le succès du nombre des troupes qui ne sert souvent qu'à embarrasser, mais de la prudence, & de son courage, cause & garant de la victoire. Ils le regardoient comme l'ame de l'armée, qui en règle les mouvemens, à la voix de qui tout obéit, & dont, pour l'ordinaire, la conduite bonne ou mauvaise entraîne le gain ou la perte d'une bataille. Tout étoit désespéré chez les Carthaginois, lorsque Xanthippe le Lacédémonien y arriva. Sur le récit qu'on lui fit de ce qui s'étoit passé dans le combat, il en attribua le mauvais succès uniquement à l'incapacité des Chefs; &

il le fit bien voir. Il n'avoit amené avec lui ni infanterie , ni cavalerie , mais il savoit en faire usage. Tout changea en peu de tems , & l'on connut qu'une bonne tête vaut mieux que cent mille bras. Les trois défaites des Romains par Annibal leur montrèrent qu'elles étoient les suites d'un mauvais choix. La guerre contre Persée avoit traîné en longueur pendant trois ans par la faute des trois Consuls qui en avoient été chargés : Paul Emile la termina glorieusement en moins d'une année. C'est dans ces occasions qu'on sent quelle différence il y a entre un homme & un homme.

Le premier soin d'un Général, & qui demande un grand fonds de jugement & de prudence, est d'examiner s'il est à propos ou non de donner une bataille : car les deux partis peuvent être également dangereux. Mardonnius périt misérablement avec son armée de trois cens mille hommes , pour n'avoir pas suivi le conseil d'Artabaze qui l'exhortoit à ne point donner de combat, & à employer plutôt l'or & l'argent contre les Grecs que le fer. Ce fut contre l'avis du sage Memnon que les Généraux de Darius engagèrent la bataille du Granique , qui porta le premier coup à l'empire des Perses. L'aveugle témérité de Varron , malgré les remontrances de son

Colleague & les avis de Fabius , précipita la République dans la malheureuse journée de Cannes , au lieu qu'un délai de quelques semaines auroit peut-être ruiné Annibal pour toujours. Persée au contraire manqua l'occasion de battre les Romains , pour n'avoir pas profité de l'ardeur de son armée , & ne les avoir pas attaqués brusquement après la défaite de leur cavalerie qui avoit jeté le trouble & la consternation dans leurs troupes. César étoit perdu après la journée de Dyrrachium , si Pompée eût su profiter de son avantage. Il y a des instans décisifs pour les grandes entreprises. L'important est de prendre sagement son parti , & de saisir le moment favorable , * qui ne revient plus quand on l'a manqué : & le tout dépend ici de la prudence du Général. Il y a ** un partage de soins & de devoirs dans l'armée. La tête ordonne , les bras exécutent. *Ne songez , *** disoit Othon à ses soldats , qu'à vos armes & à combattre vaillamment ; laissez-moi le soin de prendre de justes mesures , & celui de conduire votre valeur.*

* Si in occasionis momento , cñjus prætervolat opportunitas , cunctatus paulum fueris , nequicquam mox amissam quæras. *Liv. lib. 25. n. 38.*

* Divisa inter exercitum ducesque munia. Militibus

cupido pugnandi convenit ; duces providendo , consultando . . . profunt. *Tacit. Hist. lib. 3. cap. 20.*

** Vobis arma & animus sit ; mihi consilium & virtutis vestræ regimen relinquit. *Ibid. l. 1. cap. 84.*

§. II. *Soin de consulter les dieux & de haranguer les troupes avant le combat.*

C'EST dans le moment de donner une bataille que les Anciens se croyoient le plus obligés de consulter les dieux , & de se les rendre favorables. Ils les consultoient par le vol ou le chant des oiseaux , par l'inspection des entrailles de bêtes immolées , par la maniere dont mangeoient les poulets sacrés , & par d'autres choses pareilles. Ils travailloient à se les rendre propices par les sacrifices , par les vœux , par les prières. Plusieurs d'entre les Généraux , sur-tout dans les premiers tems , s'acquittoient de ses devoirs de bonne foi , & avec des sentimens religieux , qu'ils poussoient quelquefois jusqu'à une superstition puérile & ridicule : d'autres les méprisoient dans le fond de l'ame , ou même s'en moquoient ouvertement ; & l'on ne manquoit pas d'attribuer à ce mépris irréligieux les malheurs que souvent leur ignorance ou leur témérité leur attiroient. Jamais Prince ne témoigna plus de respect pour les dieux que le grand Cyrus. Près de fondre sur Crésus , il entonne l'hymne du combat , & toute l'armée y répond par de grands cris , en invoquant le dieu de la guerre. Paul Emile , avant que de combattre contre Persée , immola de suite

à Hercule jusqu'à vingt bœufs, sans trouver dans toutes ces victimes aucun signe favorable : ce ne fut qu'au vingt & unième qu'il crut en voir qui lui promettoient la victoire. Nous avons aussi des exemples contraires. Épaminondas, non moins brave mais moins superstitieux que Paul Emile, voyant qu'on vouloit l'empêcher de donner la bataille de Leuctres en lui annonçant de mauvais augures, répondit par un vers d'Homere, dont le sens est : *Il n'y a qu'un seul bon augure, qui est de combattre pour sa patrie.* Un Consul Romain, déterminé absolument combattre l'ennemi dès qu'il en approcheroit, se tint pendant tout le voyage, bien clos & couvert dans sa litière, pour ne point voir de mauvais augure qui pût rompre son dessein. Un autre fit plus, & voyant que les poulets ne mangioient point, il les jetta dans la mer, en disant : *Qu'ils boivent donc, puisqu'ils ne veulent pas manger.* Ces exemples d'irréligion étoient rares, & le sentiment contraire prévaloit. Il y avoit sans doute, de la superstition dans plusieurs de ces cérémonies : mais les sacrifices, les vœux, les prières, qui précédoient toujours les batailles, étoient une preuve qu'on n'en attendoit le succès que de la Divinité qui seule en disposoit.

Après avoir rendu ces devoirs aux dieux, on se tournoit du côté des hommes, & le Commandant exhortoit ses soldats. C'étoit une coutume généralement établie chez tous les peuples, de haranguer les troupes avant le combat; & cette coutume étoit fort raisonnable, & pouvoit contribuer beaucoup à la victoire. Il est juste, quand on est près de marcher contre les ennemis, & d'en venir aux mains, d'opposer à la crainte de la mort qui paroît pour lors prochaine, des motifs puissans, & capables, sinon d'étouffer entièrement cette crainte gravée dans le fond de la nature, du moins de la combattre & de la vaincre. Ces motifs, tels que sont l'amour de la patrie, l'obligation de la défendre au prix de son sang, le souvenir des victoires passées, la nécessité de soutenir l'honneur de la nation, l'injustice d'un ennemi violent & cruel, le danger où se trouveront exposés les peres, les meres, les femmes, les enfans des soldats; ces motifs, dis-je, & beaucoup d'autres pareils, représentés par la bouche d'un Général qu'on aime & qu'on respecte, peuvent faire une forte impression sur l'esprit des soldats. L'éloquence militaire consiste moins dans les paroles, que dans un certain air d'autorité qui impose, & encore plus dans l'incalculable avantage

d'être aimé des troupes , * qui peut en tenir lieu.

Ce n'est pas , comme le remarque Cyrus , que de pareilles harangues puissent changer en un moment leur disposition , & de timides & lâches que seroient les soldats , les rendre tout-à-coup hardis & intrépides : mais elles reveillent , elles animent le courage qui leur est naturel , & y ajoutent une nouvelle force & une nouvelle vivacité.

*Xenoph. in
Cyr. lib. 3.
pag. 84.*

Pour juger saine-ment de la coutume de haranguer les troupes généralement & constamment employée chez tous les Anciens , il faut se transporter dans les siècles où ils vivoient , & faire une attention particulière à leurs mœurs & à leurs usages.

Les armées , chez les Grecs & chez les Romains , étoient composées des mêmes citoyens , à qui dans la ville & en tems de paix on avoit coutume de communiquer toutes les affaires. Le Général ne faisoit dans le camp ou sur le champ de bataille , que ce qu'il auroit été obligé de faire à la Tribune des Harangues. Il honoroit ses troupes , & attiroit leur confiance & leur affection , en leur faisant part de ses desseins , de ses motifs , de ses moyens. Par-là il intéressoit le soldat au

* Caritatem paraverat | *Agricol. cap. 16.*
loco auctoritatis. *Tacit. in*

succès. Le spectacle seul des Généraux ; des Officiers , des soldats assemblés , leur communiquoit à tous un courage & une ardeur réciproque. C'est l'effet de toutes les assemblées : elles réveillent , elles remuent. Chacun se pique d'y faire bonne contenance , & oblige son voisin à l'imiter. On se rassure dans sa crainte par la valeur des autres. La disposition des particuliers devient celle de tout le corps , & donne le ton aux affaires.

Il y avoit des occasions importantes où il étoit plus nécessaire de réveiller la bonne volonté & le zèle du soldat : lors , par exemple , qu'il falloit faire une marche difficile & forcée , pour se tirer d'une situation fâcheuse , ou pour en prendre une plus commode : lorsqu'on avoit besoin de courage , de patience , de constance pour supporter une disette , un manquement de choses nécessaires , un état pénible à la nature : lorsqu'on songeoit à tenter une entreprise difficile , périlleuse , mais très-utile pour le succès ; lorsqu'il falloit consoler , rassurer , ranimer après un échec : lorsqu'il s'agissoit de faire une retraite hazardeuse à la vûe de l'ennemi , ou dans un pays dont il étoit maître : enfin lorsqu'il ne falloit plus qu'un généreux effort pour terminer une guerre , ou une entreprise importante.

Dans ces occasions & d'autres semblables ,

blables , les Généraux ne manquoient jamais de parler publiquement aux troupes pour sonder leurs dispositions par les acclamations plus ou moins fortes ; pour les informer des raisons qu'on avoit de prendre tel ou tel parti , & les y faire entrer ; pour dissiper les faux bruits qui exagéroient les difficultés , & abattoient le courage ; pour leur faire envisager les remèdes qu'on préparoit à leurs maux , & le succès qu'on en espéroit ; pour les instruire des précautions qu'on avoit à prendre , & des motifs de ces précautions. Le Général avoit intérêt de flatter le soldat en lui faisant confidence de ses desseins , de ses craintes , de ses expédiens , afin de l'engager à y prendre part , & d'agir de concert avec son Général , & par les mêmes motifs. Ce Général au milieu des soldats , qui tous étoient , comme lui , non-seulement membres de l'Etat , mais admis à partager l'autorité du gouvernement , se regardoit comme un pere au milieu de sa famille.

On a de la peine à comprendre comment il se pouvoit faire entendre des troupes. Il faut se souvenir que chez les Grecs & les Romains les armées étoient peu nombreuses. Celles des premiers n'alloient gueres pour l'ordinaire qu'à dix ou douze mille hommes ; & celles des Romains rarement au double ; je ne parle

pas des derniers tems. Les Généraux s'y faisoient entendre, comme les Orateurs se faisoient entendre dans la place publique, où étoit la Tribune aux Harangues. Le peuple n'entendoit pas tout : mais néanmoins tout le peuple étoit instruit à Rome & à Athènes, tout le peuple délibéroit & decidoit, & personne ne se plaignoit de n'avoir pas entendu. Il suffisoit que les plus anciens, les plus considérables, les principaux des manipules & des chambres se trouvaient à la harangue, dont ensuite ils rendoient compte aux autres.

On voit dans la colonne Trajane l'Empereur haranguant les troupes de dessus un tribunal de gazon élevé au-dessus de la tête des soldats, les principaux Officiers autour de lui sur la plate-forme, & la foule répandue tout autour. On ne sauroit croire combien peu de place occupe une multitude d'hommes sans armes, qui se tiennent debout, & qui se pressent : car les harangues ordinaires se faisoient dans le camp au soldat tranquille & désarmé. D'ailleurs on s'accoutumoit de jeunesse à parler dans l'occasion avec une voix forte & distincte.

Quand les armées étoient plus nombreuses, & qu'on étoit près de donner le combat, il y avoit une maniere de haranguer les troupes qui étoit fort sim-

ple & fort naturelle. Le Général, monté à cheval, parcouroit les rangs, & disoit quelques mots aux différens Corps pour les animer. Alexandre en usa ainsi à la bataille * d'Issus. Darius, ** à celle d'Arbelles, fit à peu-près la même chose, mais d'une manière différente. De dessus son char il harangua ses troupes, tournant ses yeux & ses mains vers les Officiers & les soldats qui l'environnoient. Ni l'un ni l'autre sans doute ne pouvoient être entendus que de ceux qui étoient le plus près d'eux : mais ceux-ci faisoient bientôt passer le gros de leurs discours au reste de l'armée.

Justin, abrégiateur de Trogue Pompée, excellent historien qui vivoit du tems d'Auguste, rapporte en entier une harangue, que son auteur met dans la bouche de Mithridate. Elle est fort longue, ce qui ne doit pas paroître étonnant, parce que Mithridate ne la fait pas dans le moment d'une bataille, mais simplement pour animer ses troupes contre les Romains qu'il avoit déjà vaincus en plusieurs combats, & qu'il songeoit encore

Justin. lib. 38. cap. 4. 7.

* Alexander ante prima signa ibat . . . cùmque agmen obequitaret, varia oratione, ut cujusque animi aptum erat, milites alloquebatur. *Quint. Curt. lib. 3. cap. 10.*

** Darius, sicut curru eminebat, dextera lævaque ad circumstantium agmina oculos manusque circumferens, &c. *Quint. Curt. lib. 4. cap. 14.*

à attaquer de nouveau. Son armée étoit de près de trois cens mille hommes, & composée de vingts-deux nations différentes, qui avoient chacune leur langue particuliere, & Mithridate les savoit toutes, de sorte qu'il n'avoit pas besoin de truchemens pour leur parler. Justin, en rapportant la harangue dont il s'agit, dit simplement que Mithridate convoqua l'assemblée des soldats : *Ad concionem milites vocat*. Mais comment s'y prit-il pour se faire entendre à ces vingt-deux nations ? Répéta-t-il à chacune d'elles le long discours qui est rapporté dans Justin ? Cela n'est pas vraisemblable. Il seroit à souhaiter que l'Historien se fût expliqué plus clairement, & nous eut donné quelque lumière sur ce point. Peut-être se contenta-t-il de parler lui-même à sa nation, & d'instruire les autres de ses vûes & de ses desseins par des truchemens.

*Liv. lib. 30.
n. 33.*

Annibal en usa de la sorte. Près de donner la bataille contre Scipion en Afrique, il crut devoir exhorter ses troupes : & comme tout étoit différent entr'elles, langage, coutumes, loix, armes, vêtemens, intérêts, il employa aussi différens motifs pour les animer,

„ Aux troupes auxiliaires, il proposa
„ une récompense présente & une aug-
„ mentation de solde sur le butin qu'on

„ feroit. Il réveilla les sentimens de haine
 „ particuliers & naturels aux Gaulois
 „ contre les Romains. Pour les Liguriens,
 „ qui habitoient un pays de montagnes
 „ âpres & stériles, il leur montra les cam-
 „ pagnes fertiles de l'Italie comme le fruit
 „ de leur victoire. Il représenta aux Mau-
 „ res & aux Numides la dure & violente
 „ domination de Masinissa, à laquelle ils
 „ seroient soumis s'ils étoient vaincus. Il
 „ anima ainsi les différentes nations, par
 „ différentes vûes de crainte & d'espé-
 „ rance. Quant * à ce qui regarde les
 „ Carthaginois, tout fut mis en usage
 „ d'une maniere vive & touchante : le
 „ danger de leur patrie, leurs dieux pé-
 „ nates, les tombeaux de leurs ancêtres,
 „ l'épouvante & la consternation de leurs
 „ peres & meres, de leurs femmes, de
 „ leurs enfans; enfin le sort de Carthage,
 „ que le succès de la bataille alloit ou
 „ ruiner & réduire pour toujours à l'es-
 „ clavage, ou rendre maîtresse de l'u-
 „ nivers, tout étant extrême dans ce
 „ qu'elle avoit à craindre ou à espérer “
 Voilà un fort beau discours. Mais com-
 ment se fit-il entendre à ces diverses na-
 tions? Tite-Live le marque. Il parla lui-

* Carthaginienſibus mor-
 dia patriæ, dii penates, | dium ſervitiumque, aut
 ſepulcra majorum, libe- | imperium orbis terrarum,
 ri cum parentibus conju- | nihil aut in metum, aut
 gesque pavide, aut exci- | in ſpem medium oſtenta-
 tur.

même aux Carthaginois, & chargea les Chefs de chaque nation de leur parler en conformité de ce qu'il leur avoit dit.

De même le Général assembloit quelquefois les Officiers de son armée, & après leur avoir exposé ce qu'il souhaitoit qu'on dît aux troupes de sa part, il les renvoyoit chacun dans leurs Corps ou dans leurs Compagnies, pour leur faire le rapport de ce qu'ils avoient entendu, & pour les animer au combat. Arrien le marque en particulier d'Alexandre le Grand avant la fameuse bataille d'Arbelles.

Arrian. lib.
3. pag. 117.

§. III. *Maniere de ranger les armées en bataille, & de donner le combat.*

LA maniere de ranger les armées en bataille n'étoit pas uniforme chez les Anciens, & elle ne pouvoit pas l'être, parce qu'elle dépend des circonstances qui varient à l'infini, & demandent par conséquent divers arrangemens. L'infanterie, ordinairement, étoit placée au centre sur une ou plusieurs lignes, & la Cavalerie sur les deux aîles.

Xenoph. in
Cyrop. lib.
6. p. 496. &c.

A la bataille de Thymbrée, toutes les troupes de Crésus, tant de pied que de cheval, étoient rangées sur une même ligne, & avoient trente hommes de profondeur : excepté les Egyptiens, dont le nombre montoit à six vingts mille hom-

mies. Ils étoient partagés en douze gros Corps ou bataillons quarrés de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, & autant de profondeur. Il ne fut pas possible à Crésus de leur faire changer cet arrangement auquel ils étoient accoutumés; ce qui rendit inutile la plus grande partie de ces troupes qui étoient les meilleures de l'armée, & ne contribua pas peu à la perte de la bataille. Les troupes Persannes combattoient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur. Cyrus, à qui il importoit de former le plus grand front qu'il lui seroit possible pour ne pas être enveloppé par les ennemis, dédoubla ses files, & les mit sur douze de hauteur seulement. On sait quel fut le succès de ce combat.

Dans la bataille de Leuctres, les Lacédémoniens, qui avoient tant de leurs propres troupes que de celles des Alliés, vingt-quatre mille hommes d'infanterie & seize cens chevaux, étoient rangés sur douze de hauteur, & les Thébains sur cinquante, quoiqu'ils n'eussent que six mille fantassins, & quatre cens chevaux. Cela paroît contre les règles. Le dessein d'Epaminondas étoit de tomber d'abord avec tout le poids de son épais bataillon sur la phalange des Lacédémoniens, bien sûr, que s'il pouvoit l'enfoncer, tout le reste de l'armée seroit bientôt mis en déroute.

*Xenoph. in
Cyrop. liv. 6
pag. 158. &c*

Et en effet, c'est ainsi que la chose arriva.

J'ai fait ailleurs la description de la phalange Macédonienne, si célèbre chez les Anciens. Elle se divisoit ordinairement, selon Polybe, en dix Corps, dont chacun étoit composé de seize cens hommes, rangés sur cent de front, & seize de profondeur. Quelquefois on doubloit ou l'on dédoubloit ce dernier nombre selon l'exigence des cas. Le même Polybe donne à un escadron huit cens chevaux, rangés pour l'ordinaire sur cent de front, & sur huit de hauteur : il parle de la Cavalerie Persanne.

Pour ce qui regarde les Romains, leur coutume de ranger l'infanterie sur trois lignes dura assez long tems, & fut assez uniforme. Entr'autres exemples, celui de la bataille de Zama entre Scipion & Annibal peut suffire pour nous donner une juste idée de la maniere dont les Romains & les Carthaginois rangeoient leurs troupes.

Scipion plaça les Hastaires à la premiere ligne, laissant des intervalles entre les Cohortes. Il mit à la seconde les Princes, postant leurs Cohortes, non vis-à-vis les espaces de la premiere ligne, comme c'étoit la coutume chez les Romains, mais derriere les Cohortes des Hastaires, laissant des intervalles qui enfiloiient ceux de la premiere ligne; & cela à cause du grand nombre d'éléphans

*Tome VI.
pag. 27. &c.
Polyb. lib.
17. pag. 764.
767.
Idem. lib. 12.
Pag. 664.*

qui étoient dans l'armée ennemie, auxquels on vouloit laisser un passage libre. Les Triaires étoient sur la troisième ligne, & formoient comme un corps de réserve. La Cavalerie étoit répandue sur les deux aîles : celle d'Italie à la gauche, commandée par Lélius ; celle des Numides à la droite, commandée par Masinissa. Il jeta dans les espaces de la première ligne des armés à la légère, & leur donna ordre de commencer le combat, de manière pourtant que s'ils étoient poussés, ou ne pouvoient soutenir le choc des éléphants, ils se retirassent, ceux qui courroient le mieux, derrière toute l'armée par les intervalles directs, & ceux qui se verroient enveloppés par les espaces de traverse à droite & à gauche.

Pour ce qui est de l'autre armée, plus de quatre-vingts éléphants en couvroient le front. Annibal plaça ensuite les étrangers soudoyés, au nombre d'environ douze mille Liguriens, Gaulois, Baléares, Maures : derrière cette première ligne, les Africains & les Carthaginois. C'étoit l'élite de son armée, & il les desrinoit pour tomber sur l'ennemi quand il seroit fatigué & affoibli par le combat : & à la troisième ligne, qu'il éloigna de la seconde de plus de cent pas, les troupes qui étoient venues d'Italie avec lui, auxquelles il ne se fioit pas, parce

*Plus d'un
flanc.*

qu'elles avoient été arrachées par force de leur pays , & qu'il ne savoit s'il devoit les regarder comme ennemies ou alliées. Il mit sur l'aîle gauche la Cavalerie des alliés Numides , & sur la droite celle des Carthaginois.

Je souhaiterois que Polybe ou Tite-Live nous eussent marqué quel étoit le nombre des troupes de part & d'autre , & quelle profondeur les Généraux leur avoient donnée en les rangeant en bataille. Dans la bataille de Cannes , qui précéda celle-ci de quelques années , il n'est fait nulle mention des Hastaires , des Princes , des Triaires , qui formoient ordinairement les trois lignes de l'armée Romaine. Tite-Live , sans doute , la suppose comme une chose d'usage , & connue de tout le monde.

Il étoit assez ordinaire , sur-tout à certains peuples , de jeter de grands cris , & de frapper de leurs épées sur leurs boucliers , en s'avancant vers l'ennemi pour l'attaquer. Ce bruit , joint à celui des trompettes , étoit fort propre à étouffer en eux par une sorte d'étourdissement toute crainte du danger , & à leur inspirer un courage & une hardiesse qui n'envisageoit plus que la victoire , & bravoit la mort.

Quelquefois les troupes alloient à pas lent & de sang froid au combat : quelquefois , quand elles approchoient de

l'ennemi, elles s'élançoient contre lui avec impétuosité par une course rapide. Nous avons vû de grands hommes partagés de sentimens sur ces deux sortes d'attaques. A la journée des Thermopyles l'espion de Xerxès trouva les Spartiates qui se préparoient au combat en peignant leurs chevelures. Jamais pourtant danger ne fut plus grand. Cette bravade ne convenoit qu'à des soldats déterminés, comme ceux-là, à vaincre ou à périr : d'ailleurs c'étoit leur coutume ordinaire.

*Herodot.
lib. 7. cap.
208.*

Les armées à la légère commençoient ordinairement l'action, & lançoient leurs traits, leurs flèches, leurs pierres contre les éléphans s'il y en avoit, ou contre les chevaux, ou contre l'infanterie, pour tâcher d'y jeter le désordre ; après quoi ils se retiroient à travers les vuides de leurs troupes derriere la premiere ligne, d'où ils continuoient leurs décharges par-dessus la tête des soldats.

Les Romains commençoient le combat par lancer leurs javelots contre l'ennemi, puis il en venoit aux mains & c'étoit-là où paroissoit le courage, & où se faisoit le grand carnage.

Quand on étoit venu à bout d'enfoncer l'ennemi, & de le mettre en fuite, le grand danger étoit comme il l'est encore, de le poursuivre avec trop d'ardeur, & d'oublier ce qui se passoit dans le reste

de l'armée. Nous avons vû que la perte de la plupart des batailles venoit de cette faute, d'autant plus à craindre qu'elle paroît venir de bravoure & de courage. Lélius & Masinissa, dans la bataille de Zama, après avoir mis en désordre & en fuite les ennemis, ne se livrerent pas à une ardeur indiscrete; mais revenant promptement de la poursuite, ils rejoignirent le gros, & tombant sur les derrieres d'Annibal, ils passerent au fil de l'épée la plus grande partie de ses phalanges.

Plur. in Lycurg. p. 54.

Lycurgue avoit ordonné, qu'après avoir assez poursuivi l'ennemi pour s'assurer la victoire, on cessât de le faire; & cela pour deux raisons. La premiere, parce que faisant la guerre Grecs contre Grecs, l'humanité demandoit qu'on ne poussât pas à toute outrance des peuples voisins, & en quelque sorte compatriotes, & qui par la fuite s'avoient vaincus. La seconde, parce que les ennemis, comptant sur cette coutume, étoient portés à mettre leur vie en sûreté par la retraite, plutôt qu'à s'opiniâtrer au combat, où ils savoient qu'il n'y avoit point de quartier à espérer pour eux.

Il faut que l'attaque d'une armée par les flancs & par les derrieres soit bien avantageuse, puisque dans la plupart des batailles elle est ordinairement suivie de

la victoire. Aussi voit-on, dans tous les combats, que le principal soin des habiles Généraux étoit de se mettre en sûreté contre ce danger.

On a dû être étonné de voir si peu de Cavalerie dans l'armée Romaine : trois cens chevaux pour quatre ou cinq mille hommes de pied. Il est vrai qu'ils faisoient un excellent usage du peu qu'ils en avoient. Tantôt ils sautoient par terre, *Liv. lib. 3. n. 61.* & combattoient à pied, leurs chevaux étant accoutumés à demeurer cependant immobiles. Tantôt ils recevoient en croupe *Idem. lib. 26. n. 4.* des fantassins armés à la légère, qui descendoient de cheval & y remontoient avec une vitesse admirable. Quelquefois *Idem. lib. n. 30.* les Cavaliers lâchoient leurs chevaux à route bride contre les ennemis, qui ne pouvoient en aucune sorte soutenir une si violente attaque. Mais enfin tout cela se réduisoit à peu de chose, & nous avons vu que la supériorité d'Annibal dans ses quatre premières batailles venoit principalement de sa Cavalerie.

Les Romains avoient d'abord fait la guerre à des voisins, dont les pays étoient fourrés, embarrassés par des vignes & des oliviers situés près des montagnes des Appennins, où la Cavalerie avoit peu de liberté pour agir & pour s'étendre. Les peuples voisins avoient la même raison pour se charger de peu de Cavalerie ;

& on s'accoutuma ainſi de part & d'autre à s'en paſſer. La Légion Romaine fut établie ſur le pied de trois cens chevaux, dont les Alliés fourniſſoient le double. Cette coutume, dans les tems ſuivans, tint lieu de loi.

L'armée des Perſes étoit ſans Cavalerie, quand Cyrus en reçut le commandement. Il en ſentit bientôt le beſoin, & en aſſez peu de tems il en forma une ſort nombreuſe, à laquelle principalement il fut redevable de ſes conquêtes. Les Romains furent obligés d'en faire autant quand ils tournerent leurs armes du côté de l'Orient, & qu'ils eurent affaire à des peuples dont les principales forces conſiſtoient en Cavalerie. Ils avoient appris d'Annibal l'uſage qu'il en falloir faire.

Je ne vois pas que dans les armées des Anciens il ſoit fait mention d'Hôpitaux pour les malades & les bleſſés. Ils en prenoient ſoin ſans doute. Homère parle de pluſieurs illuſtres Médecins qui étoient dans l'armée des Grecs au ſiége de Troie, & l'on ſait qu'ils faiſoient auſſi les fonctions de Chirurgiens. Le jeune Cyrus, dans l'armée qu'il menoit au ſecours de ſon oncle Cyaxare, ne manqua pas de mener avec lui bon nombre d'habiles Médecins. Céſar marque en plus d'un endroit dans ſes Commentaires, qu'au

fortir d'une bataille on portoit les blessés dans la ville la plus voisine. Il y a plusieurs exemples de Généraux qui alloient visiter les blessés dans leurs tentes : ce qui est une preuve que dans une chambre, composée de sept ou huit camarades, & formée de citoyens d'une même ville, & d'un même quartier de la ville, les soldats prenoient soin de leurs blessés.

Tite-Live parle souvent de cartel, c'est-à-dire de l'accord qui se fait entre les peuples pour le rachat des prisonniers pendant la guerre. Après la bataille de Cannes, Annibal s'étant rendu maître *Liv. lib. 22.
n. 52.* du petit camp des Romains, convint de rendre les citoyens Romains chacun pour trois cens pieces de monnoie appelées *quadrigati*, qui étoient des deniers : c'est-à-dire, pour cent cinquante livres; les Alliés pour deux cens; les esclaves pour cent. Les Romains ayant pris Erétrie ville *Idem. lib. 52.
n. 17.* d'Eubée, où il y avoit une garnison de Macédoniens, fixerent le prix de leur rachat à trois cens pieces de monnoie aussi, c'est-à-dire à cent cinquante livres. Annibal voyant que les Romains étoient *Idem. lib. 34.
n. 49.* déterminés à ne point racheter leurs prisonniers qui s'étoient rendus à l'ennemi, les avoit vendus à différens peuples. Les Achéens en avoient acheté un assez grand nombre. Quand les Romains eurent rétabli la Grèce en liberté, les Achéens,

par reconnoissance, leur remirent tous ces prisonniers, & payerent à leurs maîtres par tête cinq cens deniers, c'est-à-dire deux cens cinquante livres; ce qui, selon Polybe, monta pour le total à cent talens, ou cent mille écus: car les prisonniers se trouverent, dans l'Achaïe seule, au nombre de douze cens.

Je ne crois pas que l'usage des lettres en chiffres fût connu chez les Anciens. Il est pourtant bien nécessaire, pour faire passer des avis secrets à des Officiers ou éloignés de l'armée, ou enfermés dans une ville, ou dans d'autres occasions. Pendant que Q. Cicéron étoit assiégé dans son camp par les Gaulois, César lui écrivit, pour lui donner avis qu'il marchoit à son secours avec plusieurs Légions, & qu'il arriveroit promptement. La * lettre étoit écrite en Grec, de peur que, si elle tomboit entre les mains des ennemis, elle ne leur apprît que César étoit en marche. La précaution ne paroît pas fort sûre. Celle des signaux, dont j'ai parlé ailleurs, ne l'étoit pas beaucoup plus, outre que l'usage en étoit fort difficile & fort embarrassant.

Cesar bello Gall. lib. 5.

Plut. in Cæsar. p. 117.

Je devois rapporter un usage commun chez les Romains, & qui est fort remar-

* Epistolam Græcis conscriptam litteris mittit, ne, ab hostibus consilia cogit noscantur.
intercepta epistola, nostra

quable. C'étoit la coutume chez eux , quand ils étoient rangés en bataille , tout prêts à prendre leurs boucliers , & à ceindre leurs robes , de faire leur testament sans rien écrire , & nommant seulement leur héritier devant trois ou quatre témoins. C'est ce qu'on appelloit , *testamenta in procinctu facere*.

Après le peu que j'ai dit des batailles , n'ayant pas osé m'engager plus avant dans une matiere qui n'est point de mon ressort , je passe aux récompenses & aux punitions qui suivoient le bon ou le mauvais succès d'un combat.

§. IV. *Punitions. Récompenses. Trophées. Triomphes.*

SOLON avoit raison de dire que les deux grands mobiles qui font agir les hommes , & qui les mettent en mouvement , sont la crainte & l'espérance , & qu'un bon gouvernement ne peut subsister sans les punitions & les récompenses , parce que l'impunité enhardit le crime , & que souvent la vertu , si elle est négligée & sans honneur , devient languissante & s'affoiblit. Cette maxime est encore plus vraie en particulier par rapport au gouvernement militaire , qui donnant plus de lieu à la licence , demande aussi que la règle & la discipline y soient resserrées

par des liens plus fermes & plus vigoureux.

Il est vrai qu'on peut abuser de ce principe sur-tout pour la punition, & le porter trop loin. Chez les Carthaginois, les Généraux qui avoient été malheureux dans la guerre, étoient ordinairement punis de mort, comme si le malheur étoit un crime, & qu'il ne pût jamais arriver qu'un excellent Capitaine perdît une bataille sans qu'il y eût de sa faute. Ils pouſſoient la rigueur bien plus loin. Car * ils condamnoient à mort celui qui avoit pris de mauvais meſures, quoiqu'il eût bien réuſſi. Chez ** les Gaulois, quand on faiſoit la levée des troupes, tous les jeunes gens capables de porter les armes devoient ſe trouver à l'aſſemblée un certain jour. Celui qui arrivoit le dernier étoit condamné à mort, & on lui faiſoit ſouffrir les plus cruels ſupplices. Quelle brutalité !

Les Grecs, quoique très-ſévères pour le maintien de la diſcipline militaire, étoient plus humains. A Athènes le re-

*Æſchin. in
Cteſiph. pag.
456.*

* Apud Carthaginienses in crucem tolli Imperatores dicuntur, si prospero eventu, pravo consilio, rem gesserunt. *Liv. lib. 38. n. 48.*

** Hoc, more Gallorum, est initium belli, quo, lege

communi, omnes puberes, armati convenire coguntur; &, qui ex eis novissimus venit, in conspectu multitudinis omnibus cruciariis affectus necatur. *Cæſ. de bello Gall. lib. 5.*

minel qu'un retardement de quelques heures ou de quelques momens, étoit puni seulement par une interdit public & par une espèce d'excommunication, qui fermoit au coupable l'entrée aux assemblées du peuple & aux temples des dieux. Mais jeter son bouclier pour fuir, quitter son poste, se rendre déserteur, c'étoit un crime capital & puni de mort.

A Sparte c'étoit une loi inviolable de *Herodot. lib. 7. cap. 104.* ne jamais prendre la fuite, quelque supérieure en nombre que pût être l'armée ennemie, de ne jamais quitter son poste, de ne point livrer ses armes. Ceux qui avoient manqué contre ces règles, étoient diffamés pour toujours. Non-seulement on les excluait de toutes sortes de charges & d'emplois, des assemblées, des spectacles; mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par les mariages, & on leur faisoit impunément mille outrages en public. Au contraire on rendoit de grands honneurs à ceux qui s'étoient comportés vaillamment dans le combat, ou qui étoient morts les armes à la main pour la défense de la patrie.

La Grèce étoit pleine de statues des grands hommes qui s'étoient distingués dans les combats. On ornoit leurs tombeaux d'inscriptions magnifiques, qui éternisoient leur nom & leur mémoire.

Thucyd. lib.
2. pag. 121.

Ce qui se pratiquoit sur ce sujet à Athènes étoit d'une force merveilleuse pour animer le courage parmi les citoyens, & pour leur inspirer des sentimens d'honneur & de gloire. Au retour d'une bataille on rendoit publiquement les derniers devoirs à ceux qui avoient été tués. On exposoit pendant trois jours consécutifs les ossemens des morts à la vénération du peuple, qui s'empressoit à y jeter des fleurs, & à y faire brûler de l'encens & des parfums. Ensuite on menoit en pompe ces ossemens dans autant de cercueils qu'il y avoit de Tribus à Athènes, & on les conduisoit au lieu destiné pour leur sépulture. Tout le peuple accompagnoit cette religieuse cérémonie. La marche avoit quelque chose d'auguste & de majestueux, & ressembloit plutôt à un glorieux triomphe qu'à un lugubre convoi.

Quelques jours après, & ceci passe encore de beaucoup tout ce que je viens de dire, un des Athéniens les plus qualifiés prononçoit devant tout le peuple l'oraison funébre de ces illustres morts. Le grand Périclès fut chargé de cette commission après la première campagne de la guerre du Péloponnèse. Thucydide nous a conservé son discours, & l'on en trouve un sur le même sujet dans Platon. Le but de cette oraison funébre

étoit de relever le courage de ces généreux soldats qui avoient repandu leur sang pour la patrie , de porter les citoyens à l'imitation de leur exemple , & sur-tout de consoler leurs proches. On exhortoit ceux-ci à modérer leur douleur par la vûe de la gloire dont leurs parens étoient comblés pour toujours. » Vous n'avez jamais , disoit-on aux peres & meres , » demandé aux dieux que vos enfans » fussent exemptés de la loi commune qui » condamne tous les hommes à la mort , » mais seulement qu'ils fussent gens de » bien & d'honneur. Vos vœux sont » exaucés ; & la gloire dont vous les » voyez honorés doit essuyer vos larmes , » & changer vos gémissemens en actions » de graces. « Souvent , par une figure ordinaire aux Orateurs sur-tout dans les grands sujets , on mettoit ces vives exhortations dans la bouche des morts mêmes , qui sembloient sortir de leurs tombeaux pour animer & consoler leurs peres & leurs meres.

On ne s'en tenoit pas à de simples discours & à de stériles louanges. La République , comme une mere tendre & compatissante , se chargeoit de la nourriture & de la subsistance des vieillards , des veuves , & des enfans orphelins qui avoient besoin de ces secours. Ces derniers étoient élevés convenablement à leur

*Æschin.**contra Cie-*

ſeph. p. 452.
453.

état juſqu'à l'âge où ils pouvoient porter les armes : & pour lors publiquement, ſur le théâtre, & en préſence de tout le peuple, ils étoient revêtus d'une armure complete, & mis au nombre des ſoldats de la République.

Manquoit-il quelque choſe à la pompe funèbre dont je viens de parler, & ne ſembloit-elle pas en quelque ſorte transformer en Héros & en Conquérans de pauvres ſoldats & de ſimples bourgeois d'Athènes ? Les honneurs qu'on rend parmi nous à nos plus illuſtres Généraux, ont-ils quelque choſe de plus viſ & de plus touchant ? C'eſt par-là que ſe perpétuoient dans la nation ce courage, cette grandeur d'ame, cette ardeur pour la gloire, ce zèle, & ce dévouement pour la patrie, qui rendoient les Grecs inſenſibles aux plus grands dangers, & à la mort même. Car, * comme le remarque Thucydide à l'occaſion de ces honneurs funèbres, *Les grands hommes ſe forment, où le mérite eſt le mieux récompénſé.*

LES ROMAINS n'étoient ni moins exacts que les Grecs à punir les fautes contre la diſcipline militaire, ni moins attentifs à récompénſer les belles actions.

La punition étoit proportionnée au crime, & n'alloit pas toujours à la mort.

* Ἀλλὰ γὰρ οἷς κεῖται | ἄνδρες ἄριſτοι πολιτεύουσι
κίτῃς μέγιστα, τοῖς δ' ἐλαφύ

Tantôt une parole de mépris suffisoit pour punir des troupes : une autre fois le Général les punissoit en leur refusant la part qu'ils auroient eue au butin. Quelquefois on les renvoyoit à l'écart, & on refusoit leurs services contre l'ennemi, Assez ordinairement on les faisoit travailler aux retranchemens du camp en simple tunique & sans ceinturon, L'ignominie étoit souvent plus sensible que la mort même. Les troupes de César mutinées demandoient avec des plaintes séditionnelles qu'on les licenciât. César * ne leur dit qu'un mot, les appelant *Quirites*, comme qui diroit, Messieurs *, au lieu qu'il avoit coutume de les appeller *Soldats*, ou *Camarades*; & sur le champ il leur donna leur congé. Ce mot fut pour eux un coup de foudre. Ils se crurent dégradés & entièrement déshonorés; & ils ne cessèrent de le presser par les prières les plus touchantes & les plus humbles, jusqu'à ce qu'il leur eût accordé en grace de porter encore les armes pour lui. Cette punition, qui castoit les soldats, s'appelloit *exauكتورatio*.

L'armée Romaine, par la faute du Consul Minucius qui la commandoit, étoit

* Divus Julius seditionem exercitus verbo uno compescuit, Quirites vocando qui sacramentum ejus detrahebant. Tacit.

Annal. lib. 1. cap 41.

** Quirites signifie proprement citoyens ou bourgeois de Rome.

Dion. Cass.
lib. 41. page
210.

Liv. lib. 36

n. 29.

assiégée dans son camp par les Eques, & près d'être prise. Cincinnatus, nommé Dictateur pour cette expédition, courut à son secours, le délivra, & se rendit maître du camp des ennemis plein de richesses. Il punit l'armée Consulaire en ne lui donnant aucune part au butin, & obligea Minucius de se démettre du Consulat, & de servir dans l'armée en qualité de Lieutenant, ce qu'il fit sans plainte & sans murmure. » Alors * re-
 » marque l'Historien, les esprits se sou-
 » mettoient avec tant de douceur à ceux
 » en qui ils sentoient la supériorité de
 » mérite réunie avec l'autorité, que cette
 » armée, plus sensible au bienfait qu'à
 » l'ignominie, décerna au Dictateur une
 » couronne d'or du poids d'une livre,
 » & lorsqu'il partit le salua comme son
 » patron & son protecteur.

*Liv. lib. 22.
 n. 50-61.*

Après la bataille de Cannes, où plus de quarante mille Romains étoient demeurés sur la place, environ sept mille soldats, qui se trouverent dans les deux camps, se voyant sans ressource & sans espérance, livrerent leurs armes & leurs personnages à l'ennemi, & furent faits prisonniers. Dix mille, qui avoient pris

* Adeo tum imperio | coronam auream Dictato-
 meliori animus mansuete | ri libræ pondo decreverit,
 obediens erat, ut beneficii | & proficiscentem eum pa-
 magis quàm ignominie | tronum salutaverit. *Liv.*
 hic exercitus memor, &

la fuite aussi-bien que Varron, se sauvèrent par différens endroits, & enfin se réunirent à Canouse auprès du Consul. Quelque instance que ces prisonniers & leurs parens fissent dans la suite pour obtenir leur rachat, & dans quelque disette de soldats que fut Rome alors, jamais le Sénat ne put se résoudre de racheter des soldats qui avoient eu la lâcheté de se rendre à l'ennemi, & à qui plus de quarante mille hommes tués sous leurs yeux n'avoient pu inspirer le courage de mourir pour leur patrie les armes à la main. Les dix mille autres, *Idem. lib. 25. n. 21.* qui s'étoient sauvés par la fuite, furent relégués en Sicile, avec défense de retourner en Italie, tant que dureroit la guerre contre les Carthaginois. Ils demandoient avec d'instantes prières qu'on les menât contre l'ennemi, & qu'on leur donnât lieu de laver dans leur propre sang l'ignominie de leur fuite. Le Sénat demeuroit inflexible, ne croyant pas devoir confier la défense de la République à des soldats qui avoient abandonné leurs compagnons dans le combat. Enfin, sur les remontrances & les vives sollicitations du Proconsul-Marcellus, il leur accorda leur demande, mais à condition qu'ils ne mettroient point le pied dans l'Italie, tant que l'ennemi y demeurerait. On punit aussi très-sévèrement tous les

Liv. lib. 27. n. 11.

Cavaliers de l'armée de Cannes relégués en Sicile. Dans la première revue qui se fit par les Censeurs après cette bataille, on leur ôta à tous leurs chevaux que la République leur fournissoit, ce qui emportoit la dégradation du rang de Chevaliers Romains : on déclara que leurs années de service jusques-là ne leur seroient point comptées, & qu'ils seroient obligés d'en faire encore dix en se fournissant eux-mêmes de chevaux ; c'est-à-dire, de servir tout autant d'années que s'ils n'eussent jamais porté les armes : car les Chevaliers n'étoient obligés qu'à dix campagnes.

*Liv. lib. 22.
n. 57. & lib.
24. n. 14-16.*

Le Sénat, plutôt que de racheter les prisonniers, ce qui auroit moins coûté, aima mieux armer huit mille esclaves ; & il leur fit espérer la liberté s'ils combattoient vaillamment. Ils avoient déjà servi près de deux ans avec beaucoup de courage : la liberté tardoit toujours à venir, & * ils aimoient mieux la mériter que de la demander, avec quelque ardeur qu'ils la souhaitassent. Il se présenta une occasion importante, où elle leur fut montrée comme le fruit prochain de leur courage. Ils firent des merveilles dans le combat, excepté quatre mille qui montrèrent quelque timidité.

* Jam alterum annum | quàm postulare palam ma-
libertatem tacitè mereri, | lucrant. *Liv.*

Après la bataille , ils furent tous déclarés libres. La joie fut incroyable. Gracchus qui les commandoit , leur dit : *Avant que de vous avoir égalé tous par le titre de la liberté , je n'ai point voulu mettre de différence entre le courageux & le timide. Il est pourtant juste qu'il y en ait.* Alors il fit promettre avec serment à tous ceux qui avoient mal fait leur devoir , que , tant qu'ils serviroient , en punition de leur faute ils ne prendoient leur nourriture que debout , excepté en cas de maladie : ce qui fut accepté & exécuté avec une parfaite soumission. C'étoit de toutes les punitions militaires la plus légère & la plus douce.

Les punitions que j'ai rapportées jusqu'ici ne touchoient guères qu'à l'honneur : il y en avoit d'autres qui alloient jusqu'à la perte de la vie.

Une de celles-là s'appelloit *Fustuarium* , * la bastonnade. Elle se faisoit ainsi. *polyb. lib. 6. pag. 481.*

Le Tribun prenant un bâton , ne faisoit qu'en toucher le criminel , & aussi tôt après tous les Légionnaires fondoient sur lui à coups de bâtons & de pierres , en sorte que le plus souvent il perdoit la vie dans ce supplice. Si quelqu'un en échappoit , il n'étoit pas pour cela sauvé

* Si Antonius Consul , relinquerunt. *Cic. Philip.*
fustuarium meruerunt le- 3. n. 14.
 giones , quæ Consulem

entièrement. Le retour dans sa patrie lui étoit interdit pour toujours, & aucun de ses parens n'auroit osé lui ouvrir sa maison. On punissoit de ce supplice la garde qui ne s'étoit point trouvée à son poste; par où l'on peut juger de l'exactitude avec laquelle la discipline étoit observée par rapport aux gardes nocturnes, d'où dépendoit la sûreté & le salut de toute l'armée: tous ceux aussi qui abandonnoient leur poste, soldats ou Officiers, étoient traités de la même sorte.

Lib. 2. c. 78. Velleius * Paterculus en cite un exemple dans un des premiers Officiers d'une Légion, qui fut exposé à la bastonnade, pour avoir pris honteusement la fuite dans le combat: c'étoit du tems d'Antoine & du jeune César. Mais, ce qui paroît plus étonnant, on condamnoit à la même peine ceux qui voloient dans le camp. Il faut se souvenir du serment que prêtoient les soldats en y entrant.

Quand la faute étoit générale dans une Légion ou dans une Cohorte, comme il n'étoit pas possible de faire mourir tous les coupables, on les décimoit par le sort, & celui dont le nom étoit tiré le dixieme, étoit mis à mort. Ainsi la

* Calvinus Domitius, Quippe primipili Centurionem, nomine Vibillum, ob turpem ex acie fugam, fuste percussit. *Paterc. lib. 2. cap. 78.*

crainte tomboit sur tous, & la peine sur un petit nombre. Les autres étoient condamnés à ne recevoir que de l'orge au lieu de bled, & à camper hors du retranchement, au risque d'être attaqués par les ennemis. On voit dans Tite-Live *Liv. lib. 1. n. 59.* un exemple de la décimation dès les commencemens de la République. Crassus, *Plin. in Crass. p. 148.* lorsqu'il se mit à la tête des Légions qui s'étoient laissé battre par Spartacus, rappella l'ancien usage des Romains, interrompu depuis plusieurs siècles, de décimer les soldats qui avoient mal fait leur devoir : & cette punition eut un très-heureux effet. Ce genre de mort, dit Plutarque, est accompagné d'une grande ignominie ; & comme cette exécution se fait devant toute l'armée, elle y répand la frayeur & l'horreur.

La décimation fut aussi employée sous les Empereurs par rapport aux Chrétiens, dont le refus d'adorer les idoles, ou de persécuter les fideles, étoit regardé & puni comme une révolte sacrilege. On traita ainsi la Légion Thébaine sous Maximien. Cet Empereur la fit décimer jusqu'à trois fois de suite sans pouvoir vaincre la pieuse résistance de ces généreux soldats. Maurice leur Commandant, de concert avec tous les autres Officiers, écrivit à l'Empereur une lettre fort courte,

Ex. Epist. S. Eucherii. Lugdun. ad Sylv. Episc.

mais bien admirable. *Nous * sommes, Seigneur, vos soldats, mais les serviteurs de Dieu. Nous vous devons le service, & à lui notre innocence. Nous ne pouvons point vous obéir pour renoncer Dieu : ce Dieu, qui est notre créateur & notre maître ; ce Dieu, qui est le vôtre aussi, Seigneur, soit que vous le vouliez, ou non.* Tout le reste de la Légion fut mis à mort sans faire la moindre résistance, & elle alla joindre les Légions des Anges, pour louer éternellement avec elles le Dieu des armées.

Ces punitions qui alloient jusqu'à la mort, étoient rares du tems de la République. On savoit ** que c'étoit un crime capital de quitter son poste, ou de combattre sans ordre : & l'exemple des peres qui n'avoient pas épargné leurs propres fils, inspiroit une juste terreur, qui prévenoit de telles fautes, & faisoit respecter les règles de la discipline militaire. Il y avoit dans ces exécutions sanglantes une dureté qui révolte la nature & qu'on n'oseroit néanmoins condamner

* Milites sumus, Imperator, tui, sed tamen servi Dei. Tibi militiam debemus, illi innocentiam. Sequi Imperatorem in hoc nequaquam possumus, ut auctorem negemus ; Deum auctorem nos-

trum, Deum auctorem, velis nolis, tuum.

** Præsidio decedere apud Romanos capital esse, & nece liberorum etiam suorum eam legem parentes sanxissent. Liv. lib. 25. n. 37.

absolument ; parce * que si tout grand exemple tient quelque chose de l'injustice , d'un autre côté ce qui s'y trouve de contraire à l'intérêt des particuliers , est compensé par l'utilité qui en revient au public.

Un Général est quelquefois obligé de sévir contre des soldats , pour arrêter par leur supplice , ou une révolte qui commence , ou un violement ouvert de la discipline. Alors il deviendrait cruel s'il agissoit avec douceur , & ressembleroit à un Chirurgien qui par une fausse compassion aimeroit mieux laisser périr le corps entier , que de couper un membre gangrené. Ce qui est à éviter dans ces occasions , c'est de paroître agir par passion & par haine : car pour ** lors les remèdes employés à contre-tems ne ser-

Liv. lib. 2.

n. 19.

vent qu'à aigrir le mal. C'est ce qui arriva dans le premier exemple de décimation que j'ai cité , où Appius s'étoit tellement rendu odieux aux soldats , qu'ils aimèrent mieux se laisser battre par les ennemis , que de vaincre avec lui & pour lui. C'étoit un esprit dur & d'une roideur inflexible. Papirius , long-tems après , se conduisit plus sagement dans un cas

Liv. lib. 8.

n. 36.

* Habet aliquid ex iniquo omne magnum exemplum , quod contra singulos , utilitate publicâ re-

penditur. *Tacit. Annal. lib. 14. cap. 41.*

** Intempestivis remediis delicta accendebat. *Tacit.*

à peu-près semblable. Ses * soldats , exprès pour le mortifier , se relâcherent dans le combat , & l'empêchèrent de vaincre. En habile homme , il sentit d'où venoit le mal : il reconnut qu'il devoit tempérer sa sévérité , & adoucir son humeur trop impérieuse. Il le fit , & réussit si bien , qu'il regagna parfaitement l'affection des soldats. Une pleine victoire en fut la suite. Il faut bien de l'art & de la prudence pour punir utilement.

C'étoit bien plus par la vûe des récompenses & par des sentimens d'honneur , que les Romains engageoient les troupes à faire leur devoir. Après la prise d'une ville , ou le gain d'une bataille , le Général donnoit ordinairement le butin aux soldats , mais avec un ordre admirable que décrit Polybe dans le récit de la prise de Carthagène. C'est , dit-il , un usage établi chez les Romains , que , sur le signal qu'en donne le Général , les troupes se dispersent dans la ville qui a été prise pour butiner : on porte ensuite ce que l'on a pris chacun à sa Légion. Après que le butin a été vendu à l'encan , les Tribuns en partagent le prix en parties égales , qui se donnent non-

*Polyt. 1 b.
2^e leg. 589.
90.*

* Cessatum à milite , ac de industriâ , ut obrectaretur laudibus ducis , impedita victoria est
Sensit peritus dux , quæ

res victoriæ obstatet : temperandum ingenium suum esse , & severitatem miscendam comitate. Liv.

seulement à ceux qui sont en différens postes , mais encore à ceux qui ont été laissés à la garde du camp , aux malades , & aux autres qui ont été détachés pour quelque fonction que ce soit. Et de peur qu'il ne se commette quelque infidélité dans cette partie de la guerre , on fait jurer aux soldats , avant qu'ils se mettent en campagne & le premier jour qu'ils sont assemblés , qu'ils ne mettront rien à part du butin , & qu'ils apporteront fidelement tout ce qu'ils auront gagné. Quel amour de l'ordre , quel soin de la discipline , quel respect pour l'équité , au milieu du tumulte des armes , & dans l'ardeur même de la victoire !

Le jour du triomphe , le Général faisoit encore une distribution d'argent plus ou moins forte selon les différens tems de la République , mais toujours assez modique , jusqu'au tems des guerres civiles.

Souvent on mêloit l'honneur à l'intérêt , & le soldat étoit bien plus sensible à l'un qu'à l'autre : combien plus les Officiers ! P. Décius Tribun , avec un détachement qu'il conduisit au péril de la vie sur une hauteur , avoit sauvé l'armée entiere par une des plus belles actions dont il soit parlé dans l'Histoire. A son retour , le Consul , en présence de toutes les troupes , le combla de louanges , & outre beaucoup d'autres présens

Liv. lib. 7.

n. 37.

militaires, il lui donna une couronne d'or, cent bœufs, & de plus une autre bœuf d'une grosseur & d'une beauté extraordinaire, entièrement blanc, & qui avoit les cornes dorées. Il accorda aux foldats qui avoient accompagné le Tribun dans cette expédition, double ration de bled pour tout le tems qu'ils serviroient; & pour le présent il leur donna à chacun deux bœufs & deux habits. Les Légions, pour marquer aussi leur reconnoissance, présenterent à Décimus une couronne de gazon; c'étoit la marque d'un siège qu'on avoit fait lever: & ses propres foldats lui en accorderent autant. Il immola à Mars le bœuf aux cornes dorées, & donna les cent bœufs à ses foldats: les Légions les gratifierent chacun d'une livre de farine, & d'un demi-setier de vin.

Val. Max.
lib. 4. cap. 3. Calpurnius Pison, surnommé *Frugi* par vénération pour ses vertus & pour la grande frugalité, ayant récompensé diversement la plupart de ceux qui l'avoient aidé à finir la guerre de Sicile, se crut obligé aussi de reconnoître, mais à ses propres frais, les services d'un de ses fils qui s'y étoit le plus signalé. Il déclara publiquement qu'il avoit mérité une couronne d'or, & lui en assura une par son testament du poids de trois livres: lui décernant l'honneur comme

Général , & payant le prix de la couronne comme pere. *Ut honorem publicè à Duce , pretium à patre privatim acciperet.*

La couronne d'or étoit un présent qui ne s'accordoit gueres qu'aux principaux Officiers. Il y en avoit plusieurs autres pour différens objets. La couronne *Obfidionale* , dont j'ai déjà parlé , pour avoir délivré des citoyens ou des troupes d'un siège : elle étoit de gazon , & c'étoit de toutes la plus glorieuse. La couronne *Civique* , pour avoir sauvé la vie à un citoyen : elle étoit de chêne , en mémoire , dit on , de ce qu'autrefois les hommes se nourrissoient de glands. La couronne *Murale* , pour avoir le premier monté à l'assaut , & sauté sur le mur : elle étoit ornée d'especes de crénaux , tels qu'il s'en trouve aux murs des villes. La couronne *Navale* , qui avoit comme des becs de vaisseaux. Elle se donnoit au Général de la flotte qui avoit gagné une bataille, Les exemples en sont très-rares. Agrippa , qui en obtint une , s'en fit beaucoup d'honneur :

Pinnis.

Rostra.

Cui belli insignè superbum ,
Tempora navali fulgent Rostrata coronâ.

*Virgil. Æn.
lib. 8.*

Outre ces couronnes (& il y en avoit encore quelques autres) les Généraux faisoient présent aux Soldats ou Officiers

qui s'étoient signalés d'une manière particulière, d'une épée, d'un bouclier, & d'autres armes ; & quelquefois aussi d'habits militaires distingués. Nous * avons vu un Officier qui avoit été récompensé trente - quatre fois par les Commandans, & qui avoit remporté six couronnes Civiques.

Ces présens, ces couronnes étoient pour eux des titres de noblesse, qui, dans la concurrence avec des rivaux sur des dignités & des rangs, leur méritoient souvent la préférence, & ils ne manquoient pas de s'en parer dans des cérémonies publiques. Ils attachoient aussi aux portes de leurs maisons les dépouilles prises par eux sur les ennemis ; & il n'étoit pas permis à un acquéreur de les en arracher. Sur quoi Pline fait une belle réflexion, mais qu'il n'est pas possible de rendre en termes aussi énergiques que les siens. » Les maisons, dit-il triomphoient encore, quoi-
 » qu'elles eussent changé de maître. Quel
 » éguillon plus capable de réveiller &
 » de piquer un possesseur indigne, à qui
 » les murailles mêmes reprochoient
 » chaque fois qu'il y entroit, qu'il ne
 » les voyoit honorées que par le triom-
 » phe d'autrui ! *Triumphabant, etiam*

*Plin. lib. 35.
cap. 2.*

* Quater & tricies virtutis causa donatus ab Imperatoribus sum : sex civicas coronas accepti. *Liv. lib. 42. n. 34.*

Dominis mutatis, domus ipsa. Et erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus rectis quotidie imbellem Dominum intrare in alienum triumphum.

Les louanges données en présence de toute l'armée ne faisoient pas moins d'impression sur leur esprit ; & c'est de quoi un bon Général n'est pas avare dans l'occasion. Agricola, * dit Tacite, n'envoyoit & ne déroboit à personne la gloire qui lui étoit dûe : soit Centurion, soit Préfet, chacun trouvoit en lui un témoin équitable de ses belles actions, qu'il ne manquoit pas de faire valoir. César ayant appris avec quel courage Q. Cicéron, *Cæs. de bell. Gall. lib. 5.* frere du grand Orateur, avoit défendu son camp contre les troupes nombreuses des Gaulois, releva en public la grandeur de cette action, loua en général toute la Légion, & apostropha en particulier ceux des Centurions, & des Tribuns que Cicéron lui marqua s'être le plus distingués. Dans une autre occasion, un Centurion, nommé Scéva, avoit beaucoup *De bell. Civ. Cæs. lib. 3.* contribué à la défense & à la conservation d'un Fort. On apporta à César son bouclier percé de deux cens trente coups de flèches. César surpris & charmé d'une telle bravoure, lui fit présent sur le

* Nec unquam per alios | tus, incorruptum facti
gesta avidus intercept : | testem habeat. Tacit. in
seu centurio, seu præfec- | vitâ Agric. cap. 22.

champ de deux cens mille sesterces (vingt-cinq mille livres) & le fit passer tout d'un coup du huitieme rang des Centurions au premier, en le nommant Primipile, place très-honorable, comme je l'ai marqué ailleurs, & qui ne reconnoît au-dessus de soi que les Tribuns, les Lieutenans, & le Général.

Rien n'égalait cette dernière sorte de récompense pour inspirer du courage aux troupes. On avoit sagement établi dans une Légion plusieurs degrés d'honneur & de distinction, dont aucun ne s'accordoit à la naissance, ou ne s'achetoit à prix d'argent. Le mérite seul y conduisoit, du moins, c'étoit la voie la plus ordinaire. Quelque distance qu'il y eût entre un simple fantassin & le Consulat, la porte lui en étoit ouverte : le chemin en étoit frayé : & l'on avoit plusieurs exemples de citoyens, qui de degré en degré étoient enfin parvenus à cette suprême dignité. Quelle ardeur croit-on qu'une telle vûe excitât dans des troupes ! Les hommes sont capables de tout, quand on les fait prendre par des motifs d'honneur & de gloire.

Il me reste à dire un mot des trophées & des triomphes.

Les trophées, chez les Anciens, étoient dans leur origine un amas d'armes & de dépouilles des ennemis, élevé par le vain-

queur dans le champ de bataille, dont on a fait ensuite la représentation en pierre & en marbre. On ne manquoit jamais, aussi-tôt après la victoire, d'ériger un trophée, & il étoit regardé comme une chose sacrée, parce qu'on l'offroit toujours à quelque divinité: c'est pourquoi on n'osoit pas le renverser. Il n'étoit pas permis non plus, quand il tomboit de vétusté, de le rétablir; & Plutarque en apporte une belle raison, qui marque dans les Anciens des sentimens d'humanité bien estimables. *Il y a, dit-il, quelque chose d'odieux, & c'est vouloir perpétuer les haines, que de rétablir & de remettre sur pied les monumens des anciennes disputes avec les ennemis, que le bénéfice du tems a ruinés.* C'est dans le même esprit que les anciens Grecs n'approuvoient que les trophées de bois & non ceux de pierre, pour ne pas perpétuer les inimitiés.

Plut. in Quæst. Rom. pag. 171.

Ibid. p. 171. Diod. Sic. lib. 13. pag. 154.

On ne remarque pas la même humanité dans les triomphes des Romains, dont je dois encore parler. Les Généraux, aussi-bien que les soldats & les Officiers, avoient aussi en vûe des récompenses. Le titre d'*Imperator* accordé après une victoire, & des supplications, c'est-à-dire, des processions publiques, des sacrifices, des prières ordonnées à Rome pendant un certain nombre de jours pour

remercier les dieux de l'heureux succès de leurs armes, flattoient agréablement leur ambition. Mais le triomphe étoit au-dessus de tout. Il y en avoit de deux sortes, le petit & le grand.

Le petit triomphe s'appelloit *Ovatio*. Le Général alors n'étoit point monté sur un char, ni revêtu des habits triomphaux, ni couronné de laurier. Il entroit dans la ville à pied, ou, selon d'autres, à cheval, avec une couronne de myrthe, & suivi de son armée. On n'accordoit que cette sorte de triomphe, quand la guerre ou n'avoit pas été déclarée, ou avoit été contre un peuple peu considérable, ou enfin n'avoit pas été suivie d'une assez grande défaite des ennemis.

Le triomphe ne pouvoit être accordé régulièrement qu'à un Dictateur, à un Consul, ou à un Préteur qui eût commandé en chef. C'étoit au Sénat à décerner cet honneur, après quoi l'affaire étoit portée & mise en délibération devant l'assemblée du peuple, où souvent elle trouvoit de grandes difficultés. Plusieurs triomphoient pourtant malgré le Sénat, pourvu que le peuple leur eût accordé cet honneur. Mais s'ils ne pouvoient l'obtenir ni de l'un ni de l'autre Ordre, alors ils alloient triompher sur le mont Albain, qui étoit dans le voisinage de la ville. On prétend que, pour

obtenir l'honneur du triomphe , il falloit qu'il y eût au moins cinq mille ennemis de tués dans le combat.

Après que le Général avoit fait aux soldats la distribution d'une partie du butin , & qu'il avoit rempli quelques autres cérémonies , la pompe se mettoit en marche , & entroit dans la ville par la porte triomphale pour se rendre au Capitole. A la tête étoient les Joueurs d'instrumens , qui faisoient retentir l'air de leur symphonie. Ils étoient suivis des bœufs qui devoient être immolés en sacrifice , ornés de bandelottes & de fleurs , & plusieurs ayant les cornes dorées. Ensuite on faisoit passer en revue tout le butin & toutes les dépouilles , ou rangées artistement sur des charriots , ou portées sur les épaules de jeunes gens superbement vêtus. On voyoit écrits en gros caractères les noms des nations vaincues , & la représentation des villes qui avoient été prises. Quelquefois on mêloit dans la pompe des animaux extraordinaires amenés des pays qu'on avoit soumis , des ours , des pantheres , des lions & des éléphans. Mais ce qui attiroit le plus l'attention & la curiosité des Spectateurs , étoient les illustres captifs qui marchaient enchaînés devant le char du Vainqueur , des Officiers considérables , des Généraux

d'armée , des Princes , des Rois , avec leurs femmes & leurs enfans. Suivoit le Consul , (je suppose que c'en étoit un) monté sur un char superbe attelé de quatre chevaux , revêtu de l'auguste & majestueux habit du triomphe , le front ceint d'une couronne de laurier , portant aussi en main une branche du même arbre , & quelquefois accompagné de ses jeunes enfans assis auprès de lui. Derrière le char marchoit toute l'armée , la cavalerie d'abord , puis l'infanterie. Tous les soldats étoient couronnés de laurier , & ceux qui avoient reçu des couronnes particulières & d'autres marques d'honneur , ne manquoient pas d'en faire parade en une telle cérémonie. Ils célébroient à l'envi les louanges de leur Général , & y mêloient quelquefois des railleries & des satyres assez piquantes contre lui , qui ressentoient la liberté militaire , mais dont la joie de cette cérémonie émuosoit toute la pointe , & adoucissoit toute l'amertume.

Dès que le Consul tournoit de la place publique vers le Capitole , les prisonniers étoient conduits dans la prison ; & , ou on les y faisoit mourir sur le champ , ou on les retenoit dans les liens souvent tout le reste de leur vie. En entrant dans le Capitole , le Vainqueur faisoit aux

dieux cette priere, qui est bien remarquable. * *Plein de reconnoissance & de joie, je vous rends graces, ô très-bon & très-grand Jupiter, ô vous Reine Junon, & vous tous autres dieux gardiens & habitans de cette Citéadelle, de ce que jusqu'à ce jour & à cette heure vous avez bien voulu conserver par mes mains & conduire heureusement la République Romaine. Continuez toujours, je vous en conjure, de la conserver, de la conduire, de la protéger, & de lui être favorable en tout.* Cette priere étoit suivie de l'immolation des victimes, & d'un magnifique repas qui se donnoit dans le Capitole aux dépens soit du public, soit quelquefois du Triomphateur même. On peut voir dans Plutarque la longue & belle description qu'il fait du triomphe de Paul Emile.

Il faut avouer que c'étoit ici un beau jour pour un Général d'armée; & il n'est pas étonnant qu'on fît tous les efforts possibles pour mériter une distinction si flatteuse, & une gloire si brillante. Rome aussi n'avoit rien de plus magnifique ni de plus majestueux que cette pompeuse

<p>* Gratias tibi, Jupiter Optume, Maxume, tibi- que Junoni Reginæ, & cæteris hujus custodibus habitoribusque Arcis diis lubens lætusque ago, te Romana in hanc diem &</p>	<p>horam, per manus quod voluisti meas, servata, bene gesta que. Eandem & servate, ut facitis, fovere, protegite, propitiati, sup- plex oro. <i>Ex Rosini antiq. Rom.</i></p>
--	---

cérémonie. Mais le spectacle des captifs , objet lugubre de compassion si de tels Vainqueurs en étoient capables , en souilloit & en effaçoit tout l'éclat. Quel inhumain plaisir ! Quelle barbare joie ! Voir traîner devant soi des Princes , des Rois , des Princesses , des Reines , de tendres enfans , de foibles vieillards ! On peut se souvenir des marques simulées d'amitié , des fausses promesses , des caresses perfides du jeune César , surnommé depuis Auguste , à l'égard de Cléopâtre , pour engager cette Princesse à se laisser conduire à Rome , c'est-à-dire , à venir orner son triomphe , & à lui procurer la cruelle satisfaction de voir à ses pieds , dans l'état le plus humiliant qu'il soit possible d'imaginer , la plus puissante Reine du monde. Mais elle connut bien le piège. Il me semble qu'une telle conduite , de tels sentimens , déshonorent l'humanité.

En rapportant les récompenses que Rome accordoit aux soldats , j'en ai oublié une qui étoit bien importante , c'est l'établissement des colonies. Quand les Romains commencèrent à porter leurs armes & leurs conquêtes hors de l'Italie , ils punirent les peuples qui leur avoient résisté avec trop d'opiniâtreté en les privant d'une partie de leurs terres , qu'ils accordoient à ceux des citoyens Romains qui étoit pauvres , & sur-tout

aux soldats vétérans qui avoient rempli tout le tems de leur milice. Par-là ces derniers se trouvoient établis tranquillement avec un revenu raisonnable, & suffisant pour l'entretien de leur famille. Ils devenoient peu-à-peu les plus considérables des villes où l'on les envoyoit, y occupoient les premières places, & en remplissoient les principales dignités. Rome, par ces établissemens qui étoient l'effet d'une sage & profonde politique, outre qu'elle récompensoit avantageusement ses soldats, tenoit en bride par leur moyen les peuples conquis, les formoit aux mœurs & aux manières Romaines, & leur en faisoit prendre peu-à-peu les coutumes & l'esprit. La France a établi dans les derniers tems une nouvelle espèce de récompense militaire, qui mérite de trouver ici sa place.

§. V. *Etablissement de l'Hôtel Royal des Invalides.*

ON ne voit point que ni les Grecs, ni les Romains, ni aucun autre peuple aient fait des établissemens publics pour le soulagement des gens de guerre, que de longs travaux ou que leurs blessures auroient mis hors d'état de servir. Il étoit réservé à Louis XIV d'en donner aux autres Princes l'exemple, que l'An-

glectere a déjà commencé d'imiter ; & l'on peut dire que parmi un nombre infini de grandes actions qui ont illustré son règne , rien n'égale le glorieux établissement de l'Hôtel Royal des Invalides.

Il paroît depuis peu un Livre sur l'Hôtel Royal des Invalides, qui répond en quelque sorte à la magnificence de cet établissement , par la beauté & le nombre des planches & des gravures , où tout ce qui regarde la fondation , les revenus , les dépenses , les bâtimens , la discipline , le gouvernement temporel & spirituel de cette maison , sont exposés dans le dernier détail. On est obligé aux personnes qui prennent soin de transmettre ainsi & de conserver à la postérité une connoissance exacte de faits si mémorables. Pour moi , je ne songe qu'à en donner une idée en raccourci.

Tout annonce ici la grandeur & la magnificence de son auguste Fondateur. On est saisi d'étonnement à la vûe d'un vaste & superbe édifice , capable de contenir près de quatre mille personnes où l'art a su réunir tout ce qui peut frapper les yeux au-dehors par la pompe & l'éclat , & tout ce qui peut servir au-dedans pour les usages & les commodités de la vie.

Là , dans un tranquille repos , des

Officiers & des Soldats , à qui leurs blessures ou leur âge ne permettent pas de continuer leurs services , & que la médiocrité de leur fortune met hors d'état de pouvoir se secourir ; là , ces braves guerriers , libres de tout soin & de toute inquiétude ; logés , nourris , vêtus , entretenus , tant en maladie qu'en santé , d'une manière honnête & convenable à leur état , trouvent une retraite sûre & un asyle honorable , que la piété de Louis-le-Grand & sa bonté paternelle leur ont préparé.

On conçoit aisément que la dépense , pour l'entretien d'une telle maison , doit être immense. On y consomme communément cinq cens muids de blé par an , & environ deux mille trois cens muids de vin. Médecins , Chirurgiens , Apothicaires , Domestiques , tout abonde dans cette maison. Les Infirmeries sont servies par trente - cinq filles de la Charité avec une industrie & une propreté surprenantes.

Mais d'où tire - t - on les revenus nécessaires pour subvenir à tant de besoins & à tant de nécessités ? Qui le croiroit ? & peut - on ici assez admirer la sagesse qui a présidé à cet ordre & à cet arrangement ? C'est l'Officier même & le Soldat qui contribuent avec joie , & sans presque s'en sentir , à un établisse-

ment , dans lequel ils espèrent de trouver un jour une retraite tranquille , & le terme de leurs travaux. Les fonds , pour toutes ces dépenses , proviennent de trois deniers pour livre de tous les paiemens qui se font à l'Ordinaire & a l'Extraordinaire des guerres. Cela paroît peu de chose en soi - même , mais le total monte à des sommes très considérables. Pendant la guere qui finit en 1714 , dont la dépense étoit de cent millions par an , ces trois deniers par livre produisirent douze cens cinquante mille livres par année.

Je n'ai rien dit encore de ce qu'il y a de plus admirable dans cet établissement , de ce qui en est comme l'ame , & qui fait le plus d'honneur à la mémoire de Louis-le-Grand. Je ne parle pas seulement de ce temple superbe , où les Maîtres les plus fameux en Architecture , en Peinture , en Sculpture , les Mansards , les Decottes , les Coyelles , les Girardons , les Coustous , ont épuisé tout leur art pour décorer cet auguste monument. J'entends le soin charitable & l'attention chrétienne qu'a eu ce Prince , après avoir pourvû avec une magnificence vraiment royale à tous les besoins temporels des Officiers & des Soldats , d'avoir voulu qu'ils trouvassent aussi dans leur retraite tous les secours
de

de la religion. Il arrive quelquefois que ces guerriers ne s'engagent dans le parti des armes que par des vûes d'intérêt ou d'ambition : que très-habiles dans la science de la guerre , ils ignorent absolument celle de la religion : que pleins de zele & de fidélité pour leur Prince, ils ne se sont jamais mis en peine d'apprendre ce qu'ils doivent à leur Dieu. Quel avantage & quelle consolation pour eux , de trouver , vers la fin de leur vie , dans le zele & la charité de religieux & éclairés Ministres de Jesus-Christ , des instructions qui leur ont peut-être manqué pendant toute leur vie ; de repasser , dans l'amertume de leur cœur , des années souvent passées dans le désordre & le libertinage ; & de recouvrer par un repentir & une douleur sinceres le prix de leurs actions même les plus louables , qui étoient malheureusement perdues pour eux par le vice du motif.

On admire avec raison la pompe & la magnificence qui regnent dans ce temple. Mais un autre objet y présente aux yeux , dans quelque tems de la journée qu'on y entre , un spectacle bien plus digne d'admiration , & qu'on ne sauroit voir sans être attendri jusqu'aux larmes : de vieux guerriers estropiés , boiteux , manchots , aveugles , prosternés humble-

ment devant le Dieu des armées, dont ils adorent la souveraine majesté dans un profond abaissement ; à qui ils rendent d'éternelles actions de grâces de les avoir délivrés de tant de dangers , & sur-tout de les avoir tirés des portes de l'enfer, & vers qui, pleins d'une vive reconnoissance, ils ne cessent d'élever leurs mains & leur voix, & de lui dire : Souvenez-vous, Seigneur, du Prince qui nous a ouvert ce saint asyle, & faites-lui miséricorde en faveur de celle qu'il a exercée sur nous.

CHAPITRE SECOND.

Des Siéges des villes.

LES anciens ne sont pas moins distingués dans l'art de former & de soutenir des siéges, que dans celui de faire la guerre en pleine campagne. On convient qu'ils ont porté ces deux parties de la science militaire à un très-haut degré de perfection, sur lequel il étoit difficile aux Modernes de pouvoir enchérir. L'usage récent des mousquets, des bombes, des canons, & des autres armes à feu depuis l'invention de la poudre, a fait changer plusieurs choses dans la maniere de faire la guerre, sur-tout par rapport aux siéges de villes,

dont la durée a été beaucoup abrégée par ce moyen. Mais ces changemens n'ont pas été si considérables qu'on se l'imagine ordinairement, & ils n'ont rien ajouté à la gloire ni à la capacité des Généraux.

Pour traiter avec quelque ordre ce qui regarde les sièges, je dirai d'abord un mot de la maniere dont étoient faites les fortifications des Anciens : puis je donnerai quelque idée des principales machines de guerre dont ils se servoient dans les sièges : enfin je passerai à l'attaque & à la défense des places. M. le Chevalier Follard a traité toutes ces parties avec beaucoup d'étendue dans les second & troisieme Volumes de ses Remarques sur Polybe, & m'a servi de guide dans une matiere, où j'avois besoin d'être conduit par un homme du métier qui fût habile & expérimenté.

ARTICLE PREMIER.

Des anciennes Fortifications.

QUELQUE loin qu'on remonte dans l'antiquité, on trouve chez les Grecs & chez les Romains les villes fortifiées à-peu-près de la même maniere, avec leurs fossés, leurs courtines & leurs tours. Vitruve, en traitant de la construction *Vitruv. l. 1.* des places de guerre de son tems, dit^{cap. 5.}

que les tours doivent s'avancer hors le mur , afin que , lorsque les ennemis s'en approchent , ceux qui sont à droite & à gauche leur donnent dans le flanc : & qu'elles doivent être rondes & à plusieurs pans , parce que celles qui sont quarrées sont bientôt minées par les machines de guerre & par les béliers , qui en rompent aisément les angles. Il ajoute , après quelques autres remarques , qu'il faut que près des tours le mur soit coupé en dedans de la largeur de la tour , & que les chemins ainsi interrompus ne soient joints & continués que par des solives posées sur les deux extrémités , sans être attachées avec du fer , afin que si l'ennemi s'est rendu maître de quelque partie du mur , les assiégés puissent ôter ce pont de bois , & l'empêcher ainsi de passer aux autres parties du mur , & dans les tours.

Les meilleures places des Anciens étoient sur des hauteurs. On les environnoit quelquefois de deux & de trois enceintes de murailles & de fossés. Bérose , cité par

Joseph. lib. cont. Apion.

Joséphe , nous apprend que Nabuchodonosor fortifia Babylone d'une triple enceinte de murs de brique d'une force &

Polyb. l. 10. pag. 601.

d'une élévation surprenante. Polybe , en parlant de Syringe , capitale d'Hyrkanie , dont Antiochus forma le siège , dit que cette ville étoit entourée de trois fossés ,

larges chacun de quarante-cinq pieds , & profonds de plus de vingt-deux ; sur les deux bords desquels il y avoit double retranchement , & au-delà une forte muraille. La ville de Jérusalem , dit Joséphe , étoit enfermée par un triple mur , excepté du côté des vallées , où il n'y en avoit qu'un , à cause qu'elles sont inaccessibles. On y avoit ajouté plusieurs autres ouvrages , un entr'autres , dont Joséphe dit , que s'il eût été mis en sa perfection , la ville auroit été imprenable. Les pierres , dont il étoit construit , avoient trente pieds de long sur quinze de large , ce qui le rendoit si fort , qu'il étoit comme impossible de le saper , ni de l'ébranler par des machines. Tout cela étoit flanqué de tours d'espace en espace d'une épaisseur extraordinaire , & bâties avec un art merveilleux.

Joséph. bel. Jud. lib. 5. cap. 4.

Les Anciens ne terrassoient pas ordinairement leurs murailles , ce qui rendoit les attaques d'insulte plus dangereuses. Car bien que l'ennemi eût gagné quelque endroit du dessus , il ne pouvoit pas encore s'assurer d'être le maître de la ville. Il falloit descendre , & se servir d'une partie des échelles par lesquelles on étoit monté ; & cette descente exposoit les soldats à un fort grand danger. Vitruve cependant remarque qu'il n'y a rien qui rende les remparts plus fermes ,

Vitruv. l. 1. cap. 5.

que quand les murs , tant des courtines que des tours , sont soutenus par de la terre. Car alors ni les béliers , ni les mines , ni toutes les autres machines , ne les peuvent ébranler.

Les villes de guerre des Anciens n'étoient pas toujours fortifiées de murs de maçonnerie. On les fermoit quelquefois de bons remparts de terre , qui avoient beaucoup de fermeté & de solidité. Le gazonnage ne leur étoit pas inconnu , non plus que l'art de soutenir les terres par des fascinages assurés & retenus par des piquets , & d'armer le haut du rempart d'une fraise de palissades qui régnoit autour , & d'une autre sur berme : & souvent ils en plantoient dans le fossé pour se défendre contre les attaques d'insulte.

On faisoit aussi des murs de poutres étendues en long , & traversantes les unes sur les autres , avec quelques espaces entr'elles en maniere d'échiquier , & dont les vuides étoient remplis de terre & de pierres. Telles étoient à-peu-près les murailles de la ville de Bourges , dont César fait la description dans son septieme Livre de la guerre des Gaules.

Ce que je dirai dans la suite , en expliquant la maniere d'attaquer & de défendre les places , fera connoître plus sensiblement quelles étoient les fortifications

des Anciens. On prétend que les Modernes , sur ce point , l'emportent de beaucoup sur eux. La chose n'est pas si incontestable , qu'elle ne puisse être révoquée en doute. On ne peut point ici faire de comparaison , parce que les moyens d'attaque & de défense sont entièrement différens. Les Modernes ont retenu des Anciens tout ce qu'ils ont pu. Le feu les a obligés de prendre d'autres précautions. Le même Génie régne dans les uns & dans les autres. Les Modernes n'ont rien imaginé que les Anciens eussent pu employer , & qu'ils n'aient point mis en usage. Nous avons emprunté d'eux la largeur & la profondeur des fossés , l'épaisseur des murailles , les tours pour flanquer les courtines , les palissades , les retranchemens derrière les remparts & les tours , l'avantage de se procurer beaucoup de flancs : & la fortification aujourd'hui ne consiste qu'à multiplier les flancs ; ce que l'on peut faire plus facilement à cause des armes à feu. J'entends faire ces remarques à des personnes habiles & sensées , qui joignent à une profonde étude de la manière dont les Anciens faisoient la guerre , une parfaite connoissance de celle dont on la fait aujourd'hui.

ARTICLE SECOND.

Des machines de guerre.

Les machines les plus ordinaires & les plus connues chez les Anciens pour le siège des villes, sont la Tortue, la Catapulte, la Baliste, la Grue, le Béliet, les Tours mobiles.

§. I. *La Tortue.*

Vitruv. lib. 10. cap. 20 &c. La Tortue étoit une machine composée d'une grosse charpente très-solide & très-forte. Sa hauteur, jusqu'aux sablières d'en-haut sur lesquelles étoit appuyé le comble, étoit de douze pieds. La base en étoit quarrée, & chaque face de vingt-cinq pieds. Elle étoit couverte d'une espèce de matelas piqué, & composé de peaux crues, préparées avec différentes drogues pour la mettre en sûreté contre les feux qu'on pouvoit lancer dessus. Cette lourde machine étoit soutenue sur quatre roues, ou peut-être sur huit. On l'appelloit Tortue, parce qu'elle servoit de couverture & de défense très-forte & très-puissante contre les corps énormes qu'on jettoit dessus; & ceux qui étoient dessous s'y trouvoient en sûreté, de même que la Tortue l'est dans son écaille. Elle servoit également pour le comblement du fossé, & pour la sappe.

Pour le comblement du fossé il falloit qu'on enjoignît plusieurs ensemble à côté & fort près les unes des autres, & sur une même ligne. Diodore de Sicile, parlant du siège d'Halicarnasse par Alexandre-le-Grand, dit que ce Conquérant fit d'abord approcher trois Tortues pour combler le fossé de la ville, & qu'il fit alors avancer ses béliers sur le comblement pour battre en breche. Il est souvent parlé de cette machine dans les Auteurs. Il y en avoit sans doute de différente forme & de différente grandeur.

On croit que la machine, appelée *Musculus*, dont César fit usage au siège de Marseille, étoit aussi une Tortue, mais fort basse, & d'une très-grande longueur : on l'appelleroit aujourd'hui une galerie de charpente. Il y a apparence que la longueur étoit égale à la largeur du fossé. César la fit pousser jusqu'au pied des murailles, pour les ruiner par la sape. Souvent néanmoins César distingue la Tortue du *Muscule*. *Cesar. in bell. Civ. lib. 2.*

Il y a encore plusieurs autres machines destinées à couvrir les soldats, appelées *crates*, *plutei*, *vineæ*, &c. dont on faisoit usage dans les sièges de villes, que je n'entreprends point de décrire ici, pour éviter une ennuyeuse longueur. On peut les comprendre en général sous le nom de mantelets.

Outre la tortue , machine de bois dont j'ai parlé , il y en avoit une autre composée de soldats , qui peut être mise au nombre des machines de guerre. Plusieurs soldats , ramassés ensemble , mettoient leurs grands boucliers , qui avoient la forme d'une tuile à canal , les uns contre les autres par-dessus leurs têtes. Bien dressés à cet exercice , ils formoient un toit si bien composé & si ferme , que quelque effort que les assiégés pussent faire , ils ne pouvoient ni le rompre , ni l'ébranler. On faisoit monter sur la première tortue des soldats qui en faisoient une seconde ; & par ce moyen ils égaloient quelquefois la hauteur des murs de la ville qu'ils assiégeoient.

§. II. *Catapulte. Baliste.*

JE joins ensemble ces deux machines , quoique les Auteurs les distinguent : mais souvent aussi ils les confondent , & il seroit difficile d'en marquer au juste la différence. Elles étoient également destinées à lancer des traits , des flèches , des pierres. Il y en avoit de diverse grandeur , & qui , par cette raison , produisoient plus ou moins d'effet. Les * unes servoient pour les batailles , & pourroient

* Magnitudine eximia | tilem aciem praeuebat.
quintodecimae legionis ba | Tacit. Histor. lib. 3. cap.
lister ingentibus saxis hos- | 23.

être appellées des pieces de campagne : les autres étoient employées aux sièges, & c'étoit l'usage le plus ordinaire qu'on en faisoit. Il falloit que les Balistes fussent plus pesantes & plus difficiles à voiturer que les Catapultes ; car celles-ci , dans les armées , étoient toujours en plus grand nombre que les premières. Tite-Live, dans la description qu'il fait du siège de Carthagène , dit que l'on prit près de six-vingts grandes Catapultes , & plus de deux cens quatre-vingts petites ; trente-trois grandes Balistes , & cinquante-deux petites. Josèphe marque la même différence par rapport aux Romains , qui avoient au siège de Jérusalem trois cens Catapultes , & quarante Balistes.

*Liv. lib. 25.**n. 47.**Josèph. lib.**5. cap. 9.*

Ces machines avoient une force que nous avons de la peine à comprendre , mais qui est attestée par tous les bons Auteurs.

Végèce dit que la Baliste pouffoit des traits avec tant de rapidité & de violence , qu'elle brisoit tout ce qu'elle rencontroit. Athénée marque qu'Agésistrate en fit une d'un peu plus de deux pieds seulement de longueur , qui jettoit des traits jusqu'à l'espace de près de cinq cens pas ; & une autre de trois pieds environ , qui portoit à plus de cinq cens pas. Ces sortes de machines ressembloient assez à nos arbalètes. Il y en avoit de bien plus

*Veget. lib.**4. cap. 22.*

Vitruv. lib. 19. c. ultim. fortes , & qui lançoient à plus de cent vingt-cinq pas des pierres de trois cens livres pesant , & même plus.

Joseph. Bell. Jud. lib. 3. cap. 17. On voit des effets surprenans de ces machines dans Joséphe. “ Les traits , dit-il , & la violence des Catapultes faisoient périr bien des gens. Les pierres poussées par les machines faisoient sauter les creneaux , & rompoient les angles des tours. Il n’y avoit point de phalange si profonde , dont une de ces pierres n’emportât toute une file d’un bout jusqu’à l’autre. Il se passa cette nuit des choses qui faisoient voir la force prodigieuse de ces machines. Un homme , qui étoit à côté de Joséphe , reçut un coup de pierre qui lui emporta la tête. Cette pierre étoit lancée par une machine distante de trois cens soixante-quinze pas ”.

§. III. *Le Béliet.*

L’USAGE du Béliet est fort ancien , & l’invention en est attribuée à divers peuples. Il paroît difficile , & assez indifférent , d’en découvrir l’Auteur.

Le Béliet étoit ou suspendu , ou non suspendu.

Vitruv. lib. 10. cap. 21. Le Béliet suspendu étoit composé d’une poutre d’un seul brin de bois de chêne , assez semblable à un mât de navire , d’une longueur & d’une grosseur prodigieuse ,

dont le bout étoit armé d'une tête de fer fondu proportionnée au reste , & de la figure de celle d'un béliet , ce qui lui fit donner ce nom , à cause qu'elle heurte les murailles , comme le béliet fait de sa tête tout ce qu'il rencontre. Ce Béliet devoit être d'une grosseur conforme à sa longueur. Vitruve donne à celui dont il parle quatre mille talens de pesanteur , c'est-à-dire , quatre cens quatre-vingts mille liv. , * ce qui n'est pas exorbitant. Cette terrible machine étoit suspendue & balancée en équilibre , comme la branche d'une balance , avec une chaîne ou de gros cables , qui la soutenoient en l'air , dans une espee de bâtiment de charpente , qu'on faisoit avancer sur le comblement du fossé à une certaine distance du mur , par le moyen de rouleaux ou de plusieurs roues. Ce bâtiment étoit mis en sûreté contre le feu des assiégés par différentes couvertures dont il étoit environné. Cette maniere de faire agir le Béliet paroît la plus aisée , & ne demande pas de grandes forces mouvantes. Il n'en faut pas de considérables pour mouvoir tout corps suspendu en l'air , quelque pesant qu'il puisse être.

Mais il n'est pas si aisé de comprendre comment on faisoit le transport de

* La livre Romaine | nôtre de près d'un quart.
étoit moins forte que la

ces Béliers. Car il ne faut pas s'imaginer qu'on pût trouver des poutres d'une si immense grosseur & d'une longueur si extraordinaire par-tout où l'on en avoit besoin ; & il est certain que les armées ne marcheroient jamais sans ces sortes de machines. M. le Chevalier Follard , au défaut de lumieres qu'il ne trouve point sur ce sujet dans les Ecrivains de l'antiquité , imagine que l'on transportoit la poutre bélière , sur un charriot à quatre roues d'une construction particulière , composé d'une charpente très-forte , & la poutre suspendue court sur un fort montant , puissamment soutenu de toutes les pieces de charpente capables de résister aux plus grands efforts, le tout retenu & bandé par de fortes lames & des équerres de fer.

Il y avoit une autre sorte de Béliers qui n'étoit point suspendu. On voit sur la colonne Trajane, les Daces qui assiégent quelques Romains dans une forteresse , & qui poussent un Béliers à force de bras. Ils sont à découverts , en sorte que tant le Béliers que ceux qui le poussent , sont exposés aux traits des assiégés. Il ne pouvoit pas , de cette maniere , produire un grand effet.

On doute si les Béliers , placés sur des tours mobiles , ou dans une espee de tortue , étoient suspendus ou non ,

& il y a de fortes raisons pour & contre. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans cet examen.

Je rapporterai bientôt les effets prodigieux du Béliér. Comme c'étoit la machine la plus pernicieuse aux assiégés, on inventa bien des manieres pour la rendre inutile. On lançoit du feu contre le toit qui la couvroit, & contre la charpente qui la soutenoit, pour la brûler avec le Béliér. Pour amortir les coups qu'il portoit, on suspendoit des sacs de laine à l'endroit ou il devoit frapper. On opposoit au Béliér d'autres machines pour en rompre la force, ou en détourner la pointe, lorsqu'il viendrait avec violence. Il y avoit beaucoup d'autres manieres d'en empêcher l'effet. On en peut voir quelques-unes dans les sieges que j'ai indiqués au commencement de ce paragraphe. On raconte une action surprenante d'un Juif, qui, au siege de Jotapat, jeta une pierre d'énorme grandeur sur la tête du Béliér avec tant de violence, qu'il la détacha de la poutre, & la fit tomber. Il sauta ensuite du mur en bas, alla prendre cette tête au milieu des ennemis, & la porta sur le mur. Il reçut dans son corps cinq flèches qui le percerent, & malgré ces blessures il se tint encore hardiment sur le mur, jusqu'à ce que;

Veget. lib.
4. *cap. 23.*

Joseph. de
bell. Jud. lib.
3. *cap. 16.*

perdant son sang & ses forces, il tomba en bas du mur, avec la tête du Bélier qu'il ne voulut jamais quitter.

§. IV. *Tours mobiles.*

*Véget. de re
milit. lib. 4.
cap. 17.*

VEGECE fait une description de ces Tours, qui en donne une idée assez claire. Les Tours ambulatoires, dit cet Auteur, sont faites d'un assemblage de poutres & de forts madriers, assez conforme à une maison. Pour les garantir contre le danger des feux lancés par ceux de la ville, on les couvre de peaux crues, ou de pieces d'étoffe faites de poil. Leur hauteur se proportionne à celle de leur base. Elles ont quelquefois trente pieds en quarré & quelquefois quarante ou cinquante. Elles sont si hautes, qu'elles surpassent les murailles, & même les tours des villes. Elles sont appuyées sur plusieurs roues selon les regles de la mécanique, par le moyen desquelles on fait mouvoir facilement la machine, quelque grande qu'elle puisse être. La ville est en extrême danger, si l'on peut approcher la Tour jusqu'à la muraille. Car elle a plusieurs escaliers pour monter d'un étage à l'autre, & fournit différentes façons d'attaques. Il y a en bas un Bélier pour battre en brèche, & sur l'étage du milieu un pont-levis composé de deux poutres, avec ses

garde - foux garnis d'un tissu d'osier , qui s'abat promptement sur le mur de la ville lorsqu'on en est à portée. Les assiégeans passent sur ce pont , & se rendent maîtres du mur. Sur les étages plus hauts il y a des soldats armés de pertuisannes , & des gens de traits , qui tirent d'en-haut continuellement sur les assiégés. Quand les choses en sont là , la ville ne tient pas long-tems. Car que peut-on espérer , lorsque ceux qui avoient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs remparts , en voyent tout-à-coup paroître un autre qui les domine ?

ARTICLE TROISIEME.

Attaque & défense des Places.

JE joins ensemble l'attaque & la défense des places , pour abrégér cette matiere , qui par elle-même a beaucoup d'étendue. Je n'en traiterai même que les parties les plus essentielles , & je le ferai le plus brièvement qu'il me sera possible.

§. I. *Lignes de circonvallation & de contrevallation.*

LORSQUE les villes que l'on assiégeoit étoient extrêmement fortes & peuplées , on les environnoit par un fossé

& un retranchement contre les assiégés, & par un autre fossé en dehors du côté de la campagne contre les troupes qui pourroient venir au secours de la ville : & c'est ce qu'on appelle lignes de contrevallation & de circonvallation. Les assiégeans établissoient leur camp entre ces deux lignes. Celle de contrevallation étoient contre la ville assiégée, les autres contre les entreprises du dehors.

Quand on prévoyoit que le siege devoit traîner en longueur, souvent on le changeoit en blocus; & pour lors les deux lignes dont je parle étoient des murs solides d'une forte maçonnerie, & flanqués de tours d'espace en espace.

Thucyd. lib.
2. pag. 147.
&c.

On en voit un exemple bien sensible dans le siege de Platée par les Lacédémoniens & les Thébains, dont Thucydide nous a laissée une longue description. » Les deux lignes environnantes » étoient composées de deux murailles » à seize pieds de distance, & les soldats logeoient dans cet intervalle, » qui étoit distingué par chambres : de » sorte qu'on eût dit que ce n'étoit qu'un » seul mur, avec de hautes tours d'espace en espace, qui occupoient tout » cet entre-deux, pour pouvoir se défendre en même tems contre ceux du dedans & contre ceux du dehors. » On ne pouvoit faire le tour des cham-

» bres qu'en passant à travers les tours,
 » & le haut de la muraille étoit bordé
 » d'un parapet de bois d'osier... Il y
 » avoit un fossé de part & d'autre,
 » dont la terre avoit servi pour faire la
 » brique du mur. » C'est ainsi que
 Thucydide décrit ces deux murs environ-
 nans qui n'étoient pas d'une grande cir-
 conférence, parce que la ville étoit fort
 petite. J'ai exposé ailleurs assez au long
 l'histoire de ce siège, ou plutôt de ce
 blocus, fort célèbre dans l'antiquité,
 & j'ai marqué comment, malgré ces
 fortifications, une partie de la garnison
 se sauva.

*Tome III.
 lib. vi. ch. v.*

Le camp de l'armée Romaine devant
 Numacé embrassoit une bien plus grande
 étendue de terrain. Cette ville avoit
 vingt-quatre stades de circuit, c'est-à-
 dire une lieue. Scipion l'ayant investie,
 fit tirer une circonvallation, qui devoit
 embrasser plus de deux fois autant de
 terrain que l'enceinte de la ville. Lors-
 que cet ouvrage fut fait, on ouvrit
 une autre ligne contre les assiégés à une
 distance raisonnable de la première,
 composée d'un rempart de huit pieds
 d'épaisseur sur dix de hauteur, qu'on
 garnit d'une bonne palissade. Le tout
 étoit flanqué de tours à cent pieds l'une
 de l'autre. Nous avons de la peine à
 comprendre ces immenses travaux des

*Appian. in
 Iberic. p. 306.*

Romains , une ligne de circonvallation qui a plus de deux lieues de circuit : mais rien n'est plus constant que ces faits. Avançons maintenant vers la place.

§. II. *Approches du camp au corps de la Place.*

Quoique les tranchées, les lignes obliques , les galeries souterraines , & d'autres pareilles inventions , ne paroissent ni souvent ni clairement exprimées dans les Auteurs , on ne peut gueres raisonnablement douter qu'elles n'aient été en usage tant chez les Grecs que chez les Romains. Est-il vraisemblable que chez les Anciens , dont les Généraux , entre beaucoup d'autres excellentes qualités , avoient celle d'épargner avec un grand soin le sang & la vie des soldats , on approchât d'une place & qu'on en fît le siege , sans prendre aucune précautions contre les machines des assiégés , dont les remparts étoient si bien garnis , & dont les coups étoient si meurtriers ? Quand il n'en seroit fait mention dans aucun des Historiens , qui auroient pu , dans la description des sieges , omettre cette circonstance comme fort connue de tout le monde , on ne devroit pas présumer que de si habiles Généraux eussent ignoré ou négligé une chose , d'un côté si importante , & de l'autre

si facile , & qui devoit naturellement venir dans l'esprit de tout homme un peu versé dans l'attaque des places. Mais plusieurs Historiens en parlent. Un seul nous tiendrait lieu de tous les autres : c'est Polybe , dans le fragment où il parle du siege de la ville d'Echinne par Philippe. Il termine la description par *Polyb. lib. 9.* ces mots : *Pour mettre à l'abri des traits pag. 172.* des assiégés tant ceux qui venoient du camp aux travaux , que ceux qui retournoient des travaux au camp , on conduisit des tranchées * depuis le camp jusqu'aux tortues ; & ces tranchées étoient couvertes.

Long-tems avant Philippe , Démétrius Poliorcète avoit employé le même *Diod. l. 20. pag. 818.* moyen au siege de Rhodes. Diodore de Sicile dit que ce Guerrier célèbre fit construire des tortues & des galeries creusées dans terre , ou des sappes couvertes pour communiquer aux batteries de béliers , & ordonna une tranchée blindée par dessus pour aller en sûreté & à couvert du camp aux tours & aux tortues , & revenir de même. Les gens de mer furent chargés de cet ouvrage , qui avoit quatre stades de longueur , c'est-à-dire cinq cens pas.

* σίγυγες κατὰ στεγόν. μήκος διάγουζ, fossa longa. Suidas entend par σίγυγξ ga. Longus cuniculus , & une longue tranchée : ἐπι- meatus subterraneus.

Il est donc constant que l'usage des tranchées étoit fort connu chez les Anciens, sans quoi ils n'auroient pu former aucun siège. Il y en avoit de différentes sortes. C'étoient ou des fossés parallèles au fort de l'attaque, ou des communications creusées dans terre & couvertes pardessus, ou ouvertes & tirées obliquement pour s'empêcher d'être enfilés. Ces tranchées sont souvent exprimées dans les Auteurs par le mot latin *aggeres*, qui ne signifie pas toujours des Cavaliers.

Ces Cavaliers étoient des élévations de terre, sur lesquelles on plaçoit des machines; & voici comme on les construisoit. On commençoit la terrasse sur le bord du fossé, & non loin en-deçà. On y travailloit à la faveur des mantelets qu'on élevoit fort haut, derrière lesquels les soldats travailloient à couvert des machines des assiégés. Ces sortes de mantelets n'étoient pas toujours de claies ou de fascinages, mais de peaux crues, de matelats, ou d'un rideau * fait de gros cables; le tout suspendu entre des mâts fort hauts, & plantés en terre: ce qui rompoit la force des coups qui s'amortissoient contre. On continuoit ce travail jusqu'à la hauteur de ces rideaux

* *César se servit d'un pa-* | *Marseille, De bell. civ.*
reil rideau au siège de | *lib. 3.*

suspendus , qu'on guindoit plus haut à mesure que l'ouvrage s'élevoit. On remplissoit en même-tems l'espace vuide de la terrasse avec des pierres , des terres , & toute autre matiere ; pendant que d'autres régaloient & battoient les terres , pour rendre le terrain ferme , & capable de soutenir le poids des tours & des machines qu'on dressoit sur la platte-forme. De ces tours , & des batteries de balistes & de catapultes , parloit une grêle de pierres , de flèches , & de gros dards sur les remparts & les défenses des assiégés.

La terrasse que fit faire Alexandre le *Appian. lib.*
Grand , au roc de Coriénez , est quelque *4. pag. 130.*
chose de surprenant. Ce roc , qu'on estimoit imprenable , avoit deux mille cinq cens pas de hauteur , & sept à huit mille de tour. Il étoit escarpé de tous côtés , n'ayant qu'un sentier taillé dans le roc , où un homme à peine pouvoit monter. D'ailleurs il étoit ceint d'un profond abyme qui lui servoit de fossé , qu'il falloit remplir si l'on avoit envie d'en aborder. Toutes ces difficultés ne furent pas capables de rebuter Alexandre , qui ne trouvoit rien d'impossible à son courage , ni à sa fortune. Il commença donc à faire couper de hauts sapins qui environnoient le lieu en grand nombre , pour s'en servir comme d'é-

chelle pour descendre dans le fossé. Ses soldats travailloient nuit & jour à le combler. Quoique toute l'armée fût employée successivement à cet ouvrage, on ne faisoit pas plus de trente pieds par jour & un peu moins la nuit, tant il étoit difficile. Quand l'ouvrage fut plus avancé, & qu'on commença à approcher davantage du haut, on enfonça des pieux dans les deux côtés du fossé à une distance raisonnable, (avec des poutres en travers) pour pouvoir soutenir la charge qu'on vouloit mettre dessus. Pour lors on forma comme un plancher & un pont de claies & de fascines, que l'on couvrit de terre jusqu'à la hauteur du bord du fossé, en sorte que l'armée fût en état d'avancer de plein-pied jusqu'au roc. Jusques-là les Barbares s'étoient moqués de l'entreprise, la croyant absolument impossible. Mais quand ils se virent en butte aux flèches des ennemis, qui travailloient à leur terrasse à couvert derrière des mantelets, ils commencerent à perdre courage, demanderent à capituler, & bientôt après ils livrerent le roc à Alexandre.

Le comblement des fossés n'étoit pas toujours si difficile que celui dont je viens de parler, mais il demandoit toujours de grandes précautions & de grands travaux.

travaux. Les soldats travailloient à couvrir sous des torruës, & sous d'autres machines pareilles. Pour combler les fossés, ils se servoient de pierres, de troncs d'arbres, & de fascinages, le tout mêlé avec de la terre. Il falloit que ces sortes d'ouvrages fussent d'une très-grande solidité, à cause du poids prodigieux des machines qui portoient dessus, qui eussent enfoncé, si cette espece de chaussée avoit été composée seulement de fascinage. Si les fossés étoient remplis d'eau, on commençoit par les sécher en tout ou en partie par différentes saignées qu'on y faisoit,

Pendant qu'on poussoit ces travaux, les assiégés ne s'endormoient pas. Ils ouvroient plusieurs galeries souterraines pardessous le fossé jusqu'au comblement pour en enlever la terre, qu'ils se donnoient de main en main jusques dans la ville : ce qui faisoit que l'ouvrage n'avançoit point, parce que les assiégés en enlevoient autant qu'on en mettoit. Ils employoient encore une autre ruse plus efficace que la première, en pratiquant des chambres souterraines sous le travail des assiégeans. Après avoir ôté une partie des terres pardessous sans qu'il y parût, ils soutenoient le reste par des étais, c'est-à-dire, par de grosses poutres, qu'ils enduisoient de matieres grai-

ses, & de goudron. Ils remplissoient ensuite le vuide d'entre les poutres de bois sec, & de toutes sortes de matieres faciles à s'enflammer, & auxquelles ils mettoient le feu : de sorte que les poutres venant à rompre, tout tomboit comme dans un gouffre avec les tortues, les béliers, & les hommes employés à les mettre en mouvement.

Polyb. lib. 5. cap. 5. Les assiégeans usoient du même artifice pour faire tomber les murs des villes. Darius assiégeant Calcédoine, les murs étoient si forts, & la ville si garnie de vivres, que les habitans ne se mettoient pas en peine du siège. Le Roi ne fit point approcher ses troupes des murailles, & même il ne fit point de dégât dans le pays. Il se tint en repos, comme s'il eût attendu un renfort considérable. Mais, pendant que ceux de Calcédoine ne songeoient qu'à garder leurs remparts, il ouvrit à trois quarts de lieue de la ville une mine souterraine, qui fut conduite par les Perses jusques sous la place du marché. Ils jugerent qu'ils étoient directement sous ce lieu par les racines des oliviers qu'ils savoient être dans cette place, & auxquelles ils arriverent. Alors ils donnerent jour à la mine, & montant par cet endroit ils prirent la ville, pendant que les assiégés étoient encore occupés à la garde de leurs murailles.

C'est ainsi que le Dictateur A. Servilius prit la ville de Fidenes, ayant fait *Liv. lib. 4. n. 22.* faire plusieurs fausses attaques de différens côtés, pendant qu'une mine, creusée jusques sous la citadelle, y ouvrit une entrée à ses troupes. Un autre Dictateur (c'étoit le célèbre Camille) ne *Liv. lib. 5. n. 19.* mit fin au long siège de Veies que par cette ruse. Il entreprit de faire conduire une mine jusques sous le château. Et afin qu'on ne discontinuât point cet ouvrage, & que le travail qu'il falloit faire sous terre ne rebutât point les mineurs, il les partagea en six brigades, qui se relevoient de six heures en six heures. Le travail ne discontinuant ni le jour, ni la nuit, on perça enfin jusqu'au château, & la ville fut prise.

Dans le siège d'Athènes par Sylla, *Appian, de bell. Mithrid. p. 193.* il est étonnant combien, de part & d'autre, on employa des mines & de contre-mines. Les mineurs n'étoient pas long-tems sans se rencontrer, & il se donnoit de furieux combats dans ces lieux souterrains. Les Romains ayant pénétré jusques sous la muraille, en sapèrent une grande partie, & la mirent comme en l'air sur des bouts de poutres, auxquelles, sans perdre de tems, ils mirent le feu. La muraille tomba subitement dans le fossé avec un fracas & des ruines incroyables, & tous ceux qui

étoient dessus y périrent. C'étoient-là une des manieres d'attaquer les places.

§. III. *Moyens dont on servoit pour réparer les brèches.*

LES anciens employoient plusieurs moyens pour se défendre contre l'ennemi lorsque la brèche étoit ouverte.

Quelquefois, mais plus rarement, on se servoit d'arbres coupés, qu'on étendoit sur tout le front de la brèche fort près à près les uns des autres, afin que les branches s'entrelassent ensemble; & les troncs étoient attachés par de forts liens, de sorte qu'il étoit impossible de séparer ces arbres, ce qui formoit une haie impénétrable, derriere laquelle étoit une foule de soldats armés de piques & de longues pertuisannes.

Les brèches étoient quelquefois faites avec tant de promptitude, soit par les sappes du dessus, soit par celles qui étoient pratiquées sous terre, soit enfin par les coups violens des béliers, que les assiégés se trouvoient tout-d'un coup ouverts lorsqu'ils y pensoient le moins. Ils recouroient alors à un remede fort simple pour avoir le tems de se reconnoître, & de se remparer derriere la brèche. Ils jettoient au bas & sur les décombres de la brèche une quantité prodigieuse de bois sec & de matié-

res combustibles, auxquelles on mettoit le feu; ce qui caufoit un tel embrasement, qu'il étoit impossible aux assiégeans de passer à travers la flamme, & d'approcher de la brèche. La garnison *Liv. lib. 42. & 63.* d'Haliarte en Béotie songea à employer ce moyen contre les Romains.

Mais la voie la plus ordinaire étoit d'élever de nouveaux murs derrière les brèches, c'est ce qu'on appelle maintenant *retirades*. Ces murs n'étoient pas ordinairement parrallèles à la muraille ruinée. Ils tiroient un rentrant en demi-cercle, dont les deux extrémités tenoient aux deux côtés de la muraille qui restoit encore en entier. Ils ne manquoient pas de creuser un fossé très-large & très-profond devant ce mur, pour obliger les assiégeans de l'attaquer avec tout l'atirail des machines qu'on employoit contre les murailles les plus fortes. Sylla ayant renversé à coups de béliers une grande partie du mur du Pirée, fit tout aussi-tôt attaquer la brèche, où il s'engagea un combat très-furieux, de sorte qu'il fut obligé de faire sonner la retraite. Les assiégés, profitant du relâche qu'elle leur donnoit, tirèrent promptement un second mur derrière la brèche. Sylla s'en étant apperçu, fit avancer ses machines pour le battre, jugeant bien qu'étant tout fraîchement fait, il

Appian de bell. Mithrid. p. 194.

ne pourroit long-tems résister contre leur violence. Il en vint à bout sans beaucoup de peine, & en même tems il fit monter à l'assaut. L'action fut vive & vigoureuse : mais enfin il fut repoussé avec perte, & obligé de quitter l'entreprise. L'Histoire est pleine de pareils exemples.

§. IV. *Attaque & défense des places par les machines.*

LES machines dont on faisoit le plus d'usage dans les sièges, étoient, comme je l'ai marqué auparavant, les catapultes, les balistes, les tortues, les béliers, les tours mobiles. Pour en bien connoître la force, il ne faut que relire la description des sièges les plus importans dont il a été parlé dans cette Histoire, tels que sont ceux de Lilybée en Sicile par les Romains; de Carthage, par Scipion; de Syracuse, d'abord par les Athéniens, puis par Marcellus; de Tyr, par Alexandre; de Rhodes, par Démétrius Poliorcete; d'Athènes, par Sylla.

Je n'en citerai ici qu'un seul, dont même je ne rapporterai que quelques circonstances détachées, mais très-propres, ce me semble, à montrer la manière dont les Anciens attaquoient & défendoient les places, & l'usage qu'ils

faisoient des machines de guerre. C'est le fameux siège de Jérusalem par Tite, décrit fort au long par l'Historien Joséphe, témoin oculaire de ce qu'il raconte.

La ville de Jérusalem étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées où il n'y en avoit qu'un, parce qu'elles étoient inaccessibles. *Joseph. bell. Jud. lib. 5.*

Tite commença par faire couper tous les arbres qui étoient dans le voisinage, & employa ce bois à faire élever plusieurs platte-formes. Il n'y avoit personne dans toute l'armée qui ne mît la main à l'œuvre : les travailleurs avoient devant eux des claies & des gabions qui les mettoient en sûreté. Les Juifs de leur côté ne manquoient à rien de tout ce qui pouvoit servir pour leur défense : les remparts furent bientôt couverts d'un grand nombre de machines.

On attaqua d'abord le premier mur. Les terrasses étant achevées, Tite fit mettre les béliers en batterie, fit avancer les autres machines pour empêcher les efforts des assiégés, & fit battre le mur par trois différens endroits. Les Juifs lançoient continuellement un nombre incroyable de feux & de traits contre les machines des ennemis, & contre ceux qui pouissoient les béliers. Plusieurs même

fortirent pour y mettre le feu, & on eut bien de la peine à les repousser.

Tite avoit fait élever sur ses terrasses trois tours, de soixante-quinze pieds de haut chacune, pour commander de-là les remparts & les murs assiégés. Pendant la nuit une de ces tours tomba d'elle-même : ce qui causa un grand effroi dans toute l'armée. Elles incommodoient extrêmement les assiégés, parce qu'elles étoient pleines de machines faciles à transporter, de frondeurs & de gens de trait, qui les accabloient par une grêle continuelle de dards, de flèches, & de pierres, sans qu'ils fussent comment y remédier, parce qu'ils ne pouvoient élever des Cavaliers qui égalassent la hauteur de ces tours, ni les renverser tant elles étoient fortes, ni les brûler parce qu'elles étoient toutes couvertes de plaques de fer. Ils furent donc obligés de se retirer hors de la portée de ces traits. Ainsi rien ne pouvant plus retarder l'effet des béliers, & ces redoutables machines s'avancant toujours, les Juifs abandonnerent ce premier mur après quinze jours de résistance. Les Romains entrèrent sans peine par la brèche, & ouvrirent les portes au reste de l'armée.

Le second mur ne les arrêta pas longtemps : Tite s'en rendit bientôt maître, aussi bien que de la nouvelle ville. Les

Juifs ayant fait alors des efforts extraordinaires , vinrent à bout de l'en chasser , & ce ne fut qu'après quatre jours de combats continuels & très-rudes qu'il les regagna.

Mais le troisieme mur lui coûta bien des peines & bien du sang , les Juifs refusant de prêter l'oreille à aucune proposition de paix , & se défendant avec une opiniâtreté , qui tenoit moins du courage que d'une fureur & d'une rage de gens désespérés.

Tite partagea son armée en deux , pour former deux attaques du côté de la forteresse Antonia , & il fit travailler ses troupes à élever quatre terrasses , à chacune desquelles une légion étoit occupée. Quoique l'ouvrage ne fût interrompu ni jour ni nuit , il ne put être achevé qu'après plus de quinze jours , & pour lors on planta les machines dessus. Jean & Simon étoient à la tête des factieux qui dominoient dans la ville. Le premier fit miner jusqu'à la terrasse qui regardoit la forteresse Antonia , soutenir la terre avec des pieux , apporter une très-grande quantité de bois enduit de poix-résine & de bitume , & y mit ensuite le feu. Ces étais ayant été bientôt consumés , la terrasse fondit , & en tombant fit un bruit épouvantable. Deux jours après , Simon attaqua les autres terrasses , sur lesquelles

les assiégeans avoient placé leurs béliers, & commençoient à battre le mur. Trois jeunes Officiers, suivis de soldats déterminés comme eux, se jetterent, des flambeaux à la main, à travers les ennemis, comme s'ils n'eussent eu rien à craindre de tant de dards & de tant d'épées, & ne se retirèrent qu'après avoir mis le feu aux machines. Lorsque la flamme commença à s'élever, les Romains accoururent du camp pour venir au secours de leurs machines. Les Juifs les repousoient à coups de traits du haut des murs. Ils avoient jusqu'à 300 catapultes & 40 balistes. Ils firent aussi de grosses sorties, & méprisant le péril, ils en venoient aux mains avec ceux qui s'avançoient pour éteindre le feu. Les Romains s'efforçoient de retirer leurs béliers, dont les couvertures étoient brûlées : & les Juifs, pour les en empêcher, demeuroient dans les flammes sans lâcher prise. Cet embrasement passa de-là aux terrasses, sans que les Romains pussent y remédier. Ainsi, se voyant de tous côtés environnés du feu, & désespérant de pouvoir conserver leurs travaux, ils se retirèrent dans leur camp. Ils ne pouvoient se consoler d'avoir perdu en une heure, par la ruine de leurs travaux, ce qui leur avoit coûté tant de tems & de peine. Plusieurs même, voyant leurs machines toutes brisées,

désespéroient de pouvoir jamais prendre la place.

Mais Tite ne perdit pas courage. Ayant tenu un grand Conseil de guerre, il proposa de conduire des lignes tout autour de la ville, & de l'environner de tranchées, pour ôter aux assiégés toute espérance de recevoir ou du secours, ou des vivres, qui commençoient à leur manquer. Cet avis fut généralement approuvé, & l'ardeur se remit dans les troupes. Mais ce qui paroît incroyable, & qui est véritablement digne des Romains, c'est que ce grand ouvrage, qui paroissoit avoir besoin de trois mois pour s'exécuter, la ville ayant deux lieues de circuit, fut commencé & achevé en trois jours. La ville étant ainsi enfermée, on mit des troupes en garde dans les forts, dont les lignes étoient flanquées d'espace en espace. Tite, en même tems, commença à faire élever vers la forteresse Antonia quatre terrasses plus grandes encore que les premières. Elles furent achevées en vingt & un jour, malgré la difficulté de trouver le bois nécessaire pour un tel ouvrage.

Jean, qui avoit à défendre la forteresse Antonia, voulant prévenir le péril où il se trouveroit si les assiégeans faisoient brèche, ne perdoit point de

teins pour se fortifier, & pour tenter toutes choses avant que les béliers fussent mis en batterie. Il fit une sortie avec des flambeaux à la main, pour mettre le feu aux travaux des ennemis : mais il fut contraint de revenir sans avoir pu en approcher.

Alors les Romains avancèrent leurs béliers pour battre la tour Antonia ; mais voyant que malgré les coups redoublés ils ne pouvoient faire brèche, ils résolurent d'en venir à la sappe ; & se couvrant de leurs boucliers en forme de tortue contre la quantité de pierres & de cailloux dont les Juifs les accabloient, ils travaillèrent si opiniâtrément avec des leviers & avec leurs mains, qu'ils ébranlèrent quatre des pierres du fondement de la tour. La nuit obligea les uns & les autres à prendre un peu de repos ; & cependant l'endroit du mur sous lequel Jean avoit fait cette mine par le moyen de laquelle il avoit ruiné les premières terrasses des Romains, se trouvant affoibli des coups que les Romains y avoient donnés, tomba tout d'un coup. Les Juifs dans le moment éleverent un autre mur derrière celui qui venoit de tomber.

Comme il étoit construit tout récemment, on espéroit qu'il seroit plus facile de le renverser : mais personne n'o-

soit monter le premier à l'assaut, tant le courage déterminé des Juifs avoit jeté de terreur parmi les troupes. On fit pourtant quelques tentatives, qui ne réussirent pas. La Providence leur ouvrit une autre voie. Quelques soldats, qui étoient de garde aux platte-formes, monterent vers la fin de la nuit par la ruine du mur sans faire de bruit jusqu'à la forteresse Antonia. Ils trouverent les soldats du corps-de garde le plus avancé endormis, & leur couperent la gorge. Etant ainsi maîtres du mur, ils firent sonner leurs trompettes qu'ils avoient eu soin d'apporter avec eux. A ce bruit, ceux des autres corps-de-garde s'imaginant que les Romains étoient en grand nombre, furent saisis d'une telle frayeur qu'ils s'enfuirent. Tite arriva bientôt après avec une partie de ses troupes, & montant par les mêmes ruines poursuivit les fuyards jusqu'aux portes du Temple. Les Juifs en défendirent l'entrée avec un courage incroyable. L'action fut des plus vives, & dura au moins dix heures. Mais enfin la fureur & le désespoir des Juifs, qui voyoient que leur salut dépendoit du succès de ce combat, l'emportèrent sur la valeur & sur l'expérience des Romains. Ceux-ci crurent devoir se contenter de s'être rendus maîtres de la forteresse Antonia, quoiqu'il n'y eût eu qu'une

partie de leur armée qui se fût trouvée à ce combat.

Il se passa plusieurs attaques que j'ometts. Le plus grand des béliers que Tite avoit fait construire & placer sur les platte-formes, battit continuellement durant six jours les portes du Temple, sans pouvoir rien avancer non plus que les autres, tant ce superbe édifice étoit à l'épreuve de leurs efforts. Les Romains ayant perdu l'espérance de réussir par ces sortes d'attaques, résolurent d'en venir à l'escalade. Les Juifs, qui ne l'avoient pas prévu, ne purent les empêcher de planter leurs échelles. Mais jamais résistance ne fut plus grande que celle qu'ils firent. Ils renversoient ceux qui montoient, tuoient à coups d'épées ceux qui étoient déjà sur les derniers échelons, avant qu'ils pussent se couvrir de leurs boucliers, & renversèrent même des échelles toutes couvertes de soldats, ce qui coûta la vie à plusieurs Romains. Les autres furent obligés de se retirer, sans avoir pu faire réussir leur entreprise.

Les Juifs firent de fréquentes sorties, où ils se battoient comme des furieux & des forcenés. Il en coûta bien du sang aux Romains. Mais enfin Tite se rendit maître du Temple, auquel, malgré les défenses rigoureuses qu'il en

avoir faites , un soldat mit le feu , qui le consuma entierement. C'est ainsi que s'accomplit la prédiction que Jesus-Christ en avoit faite.

CHAPITRE TROISIEME.

De la Marine des Anciens.

J'AI déjà dit ailleurs quelque chose de la Marine des Anciens, de leurs vaisseaux , & de leurs troupes de mer. Je prie le lecteur d'y avoir recours , pour suppléer à une partie de ce qui pourra manquer ici. *Tome IV.
del'Hist. anc.*

ON ne peut rien dire de sûr touchant l'origine de la navigation. Ce qu'il y a de certain , c'est que le plus ancien vaisseau dont il soit parlé dans l'histoire est l'Arche de Noé , dont Dieu lui-même avoit donné le dessin , & prescrit la forme & toutes les mesures , mais uniquement par rapport aux vûes qu'il avoit d'y renfermer la famille de Noé & tous les animaux de la terre & de l'air.

Cet art aura eu sans doute , comme tous les autres , des commencemens grossiers & imparfaits : de simples planches , des radeaux , des batelets , de petites barques. La maniere dont les

poissons se meuvent dans l'eau , & les oiseaux dans l'air , aura pu faire naître aux hommes la pensée d'imiter , par les rames & les voiles , les secours que la nature a donnés à ces animaux. Quoiqu'il en soit , ils sont parvenus par degrés à construire des navires dans la perfection où nous les voyons.

On peut diviser les vaisseaux en deux especes : les vaisseaux de charge * *onerariae naves* , qui servent pour le négoce & pour le transport , & les vaisseaux de guerre , appelés souvent de longs vaisseaux , *longae naves*.

Les premiers étoient de petits bâtimens , qu'on appelloit ordinairement *ouverts* , parce qu'ils n'avoient pas de pont. Ces petites barques n'avoient pas non plus à la proue ces éperons , qu'on appelloit *rostra* , dont on se servoit dans les combats pour frapper les vaisseaux ennemis , & les couler à fond.

Les navires longs qui servoient pour la guerre , étoient de deux sortes. Les uns n'avoient qu'un rang de rames de chaque côté , les autres en avoient plusieurs.

De ceux qui n'avoient qu'un rang de rames , quelques uns avoient vingt rames , *εικοσφοι* ; d'autres trente , *τρινκόντεροι* ; d'au-

* Bomilear centum tri- | tigentis oneratiis profec-
ginta navibus longis & sep- | tus. Liv. lib. 25 n. 27.

tres, cinquante, πεντηκόντεροι, ou même cent, εκατόντεροι. Rien n'est plus commun que ces noms de navires dans les Auteurs Grecs. Les rameurs étoient placés, moitié d'un côté du vaisseau, moitié de l'autre, sur une même ligne.

Entre les vaisseaux à plusieurs rangs de rames, les uns en avoient deux seulement, *biremes* : d'autres trois, *triremes* : d'autres quatre, *quadriremes* : d'autres cinq, *quinqueremes* : d'autres un plus grand nombre, comme on le verra dans la suite. Ceux dont il est le plus souvent parlé dans les Auteurs, & dont les Anciens faisoient le plus d'usage dans les combats, sont les *triremes* & les *quinqueremes* : qu'on me permette de désigner par ces noms les vaisseaux qui avoient trois ou cinq rangs de rames.

On voit dans tous les Auteurs anciens une distinction claire & évidente entre ces deux sortes de vaisseaux. Les uns étoient appelés, τριηκόντεροι, vaisseaux à trente rames : πεντηκόντεροι, vaisseaux à cinquante rames, &c. & ceux là étoient mis au nombre des petits vaisseaux. Les autres étoient appelés τριήρεις, à trois rangs de rames : πεντήρεις, à cinq rangs de rames, &c. & ceux-ci étoient mis au nombre des grands vaisseaux. On verra bientôt la différence qu'il y avoit entre les uns & les autres pour le nombre de ceux qui les

montoient. Ce qui distingue les derniers, c'est, outre la grandeur, qu'ils avoient plusieurs rangs de rames. Et Tite-Live

Liv. lib. 37. n. 30. le dit clairement, *Quinqueremis Romana... pluribus remorum ordinibus scindentibus vortices* ; aussi-bien que Virgile :

Æn. lib. 5. *Terno confurgunt ordine remi.* Il est donc incontestable qu'il y avoit chez les Anciens des vaisseaux à plusieurs rangs de rames, à deux, à trois, à quatre, à cinq, à six, jusqu'à trente & quarante : mais il n'y avoit que ceux d'un moindre nombre de rangs de rames qui fussent d'usage, la plupart des autres n'étoient que pour la parade.

De savoir ce que c'étoit que ces divers rangs de rames, & comment on pouvoit les mettre en mouvement, c'est ce qui fait la difficulté, & qui forme une grande dispute parmi les Savans, laquelle, selon toutes les apparences, demeurera toujours indécise. Les personnes, parmi nous, les plus habiles & les plus expérimentées dans la marine, croient la chose absolument impossible. Elle le seroit en effet, si l'on supposoit que ces divers rangs de rames étoient perpendiculairement les uns sur les autres. Mais on voit le contraire dans la colonne Trajane, où, dans les biremes & les triremes, les rangs de dessous sont mis obliquement, & comme par degrés.

Les raisonnemens qu'on oppose à l'opinion de ceux qui admettent plusieurs rangs de rames dans les vaisseaux, paroissent, il faut l'avouer, très-forts & très-concluans : mais quelle force peuvent avoir les meilleurs raisonnemens du monde contre des faits certains, & contre une expérience attestée par tous les anciens Auteurs.

Il paroît que les rameurs étoient distingués par degrés. Ceux du plus bas, s'appelloient *Thalamites* : ceux du milieu, *Zugites* : ceux d'en-haut, *Thranites*. Ces derniers avoient une paie plus forte que les autres, sans doute parce qu'ils manioient des rames plus longues & plus pesantes que celles des degrés inférieurs.

Interpr.
Aristophan.
in Ranis.

C'est encore une question, si dans les grands vaisseaux chaque rame n'avoit qu'un rameur ; ou si elle en avoit plusieurs, comme en ont aujourd'hui les rames de nos galeres. Dans les biremes & les triremes de la colonne Trajane on ne voit sur chaque côté d'un banc qu'un rameur. Il y a beaucoup d'apparence que le nombre en étoit multiplié dans les vaisseaux qui étoient plus grands. J'évite d'entrer dans des discussions qui me meneroient fort loin, & qui n'entrent point dans mon plan.

Thucyd. lib.
66. pag. 431.

On trouve dans Athénée des descriptions de vaisseaux, dont la grandeur

*Athen. lib. 5.
p. 203. 206.*

étonne, & paroît incroyable. Les deux premiers sont de Ptolémée Philopator, roi d'Egypte. L'un d'eux étoit de quarante rangs de rames, & avoit quatre cens vingt pieds de longueur, sur cinquante-sept de largeur. Quatre mille rameurs suffisoient à peine pour mettre en mouvement cette masse énorme. Elle fut mise en mer avec une machine, où il entra autant de bois qu'il en eût fallu pour faire cinquante vaisseaux à cinq rangs de rames. Quel moyen de concevoir l'usage des quarante rangs de rames dans ce vaisseau? aussi n'étoit-il que pour la parade.

L'autre vaisseau, appelé *Thalamegue*, parce qu'il portoit des lits & des chambres, avoit de longueur trois cens douze pieds & demi, & dans sa plus grande largeur quarante-cinq pieds. Sa hauteur, en comptant la tente qu'on avoit mise sur le pont, étoit de près de soixante pieds. Aux trois côtés du vaisseau, (le côté de la proue n'est point compté ici) on fit une double gallerie l'une sur l'autre, d'une étendue immense. C'étoit un vrai palais portatif. Ptolémée l'avoit fait construire pour se promener sur le Nil avec toute sa Cour. Athénée ne marque point combien il avoit de rangs de rames.

*Ibid p. 206.
209.*

Le troisième vaisseau est celui que fit construire Hiéron II, roi de Syracuse,

sous la direction du fameux Archimede. Il étoit à vingt rangs de rames , & d'une magnificence incroyable. Aucun port de Sicile ne pouvant le contenir , Hiéron en fit présent à Ptolémée Philopator , & le fit conduire à Alexandrie. Quoique la sentine en fût très profonde , un seul homme la vuidoit par le moyen d'une machine qu'Archimede avoit inventée.

Ces vaisseaux , qui n'étoient que pour la parade , ne regardent point , à proprement parler , la matiere que je traite. Il en faut dire autant * de celui de Philippe , pere de Persée , dont parle Tite-Live. Il avoit seize rangs de rames : mais il ne pouvoit presque être mis en mouvement à cause de sa grandeur.

Ce qui m'étonne , c'est ce que dit Plutarque des galeres de Démétrius Poliorcete ; & il a soin d'avertir qu'il parle dans l'exacte vérité , & sans aucune exagération. Ce Prince , fort versé , comme on sait , dans les Arts , & fort inventif par rapport aux machines de guerre , avoit fait construire aussi plusieurs galeres à quinze & à seize rangs de rames , qui n'étoient point pour la simple ostentation , mais dont il faisoit un usage merveilleux dans les sièges & dans les combats. Lyfimaque , ne

* *Cœtus Philippus navis , quam sexdecim ver-*
ves omnes rectas tradere ; sus remorum agebant.
quin & regiam unam inhabitabilis propè magnitudi-
Liv. lib. 33. n. 30.

pouvant ajouter foi à tout ce qu'on en disoit, l'envoya prier, quoique son ennemi, de faire voguer les galeres devant lui : & quand il eut vû leur mouvement prompt & léger, il s'en retourna surpris au delà de tout ce qu'on peut dire, & n'osoit presque en croire le témoignage de ses propres yeux. Ces vaisseaux étoient d'une beauté & d'une richesse étonnantes, mais leur légèreté & leur agilité paroissoient encore plus dignes d'admiration, que leur grandeur & leur magnificence.

Mais renfermons-nous dans ceux qui étoient plus connus & plus communs, j'entends principalement les galeres à trois, quatre, & cinq rangs de rames ; & voyons l'usage qu'on en faisoit dans les combats.

Thueyd. lib.

1. pag. 8. 10.

Il n'est point parlé dans Homere de vaisseaux à plusieurs rangs de rames : ce n'est que depuis la guerre de Troie que l'usage en a été établi : la date en est inconnue. On croit que ce sont les Corinthiens qui, les premiers, changerent l'ancienne forme des galeres, & qui en construisirent à trois rangs de rames, & peut-être aussi à cinq. Syracuse, colonie de Corinthe, se piqua sur-tout dutems de l'ancien Denys, d'imiter l'industrie de la ville à qui elle devoit son origine ; & vint même à bout de la surpasser, en perfectionnant ce que la premiere n'avoit fait qu'ébaucher. Les guerres qu'elle eut à soutenir contre

Carthage l'obligèrent de donner tous ses soins & toute son application à la marine. Ces deux villes pour lors étoient les plus puissantes sur mer.

La Grece, en général, ne s'étoit point distinguée de bonne heure de ce côté-là. Le plan & le dessein de Lycurgue avoit été d'interdire absolument à ces citoyens l'usage de la marine, & cela par deux motifs, également dignes de la sagesse & profonde politique de ce Législateur. Sa première vue étoit d'écarter de sa République tout commerce avec l'Etranger; de peur que ce mélange n'altérât la pureté des mœurs, & n'affoiblît la sévérité des maximes qu'il y avoit établies. En second lieu, il vouloit ôter aux Lacédémoniens toute envie de s'aggrandir, & toute espérance de faire des conquêtes, regardant cette funeste ambition comme la ruine des Etats. Sparte n'eut donc d'abord qu'un très-petit nombre de vaisseaux.

Athènes n'en étoit gueres mieux fournie dans les commencemens. Ce fut Thémistocle, qui, perçant dans l'avenir, & pressentant de loin ce qu'on avoit à craindre de la part des Perses, tourna toutes les forces d'Athenes du côté de la mer, équipa sous un autre prétexte une nombreuse flotte, & par cette sage prévoyance sauva la Grece, procura à sa patrie une

gloire immortelle , & la mit en état de devenir bientôt supérieure à tous les peuples voisins.

Pendant près de cinq siècles entiers , Rome , si l'on en croit Polybe , ignora absolument ce que c'étoit que vaisseau , que galere , que flotte. Uniquement occupée à soumettre les peuples qui l'environnoient , elle n'en avoit pas besoin.

*Polyb. lib. 1.
pag. 20.*

Quand elle commença à faire passer ses troupes en Sicile , elle n'avoit pas une seule felouque en propre , & elle empruntoit de ses voisins des vaisseaux pour le transport de ses armées. Mais elle sentit bientôt qu'elle ne pourroit point résister aux Carthaginois tant qu'ils seroient maîtres de la mer. Elle songea donc à leur en disputer l'empire , & à équiper une flotte. Une quinquereme que les Romains avoient prise sur les ennemis , leur en fit naître la pensée , & leur servit de modele. En moins de deux mois ils construisirent cent galeres à cinq rangs de rames , & vingt à trois rangs. Ils formerent des matelots & des rameurs à une manœuvre qui , jusques-là , leur avoit été inconnue , & dans le premier combat qu'ils donnerent , ils vainquirent les Carthaginois , c'est-à-dire , la nation du monde la plus puissante sur mer , & la plus habile en fait de marine.

*Herod. lib.
7. cap. 89.*

La flotte de Xerxès , lorsqu'il partit d'Asie

fié par attaquer la Grece , consistoit en plus de douze cens galeres à trois rangs de rames , dont chacune portoit deux cens trente hommes ; & en trois mille galeres , de trente ou cinquante rames , & autres vaisseaux de transport , qui contenoient , l'une portant l'autre , quatre-vingts hommes. Les autres galeres que fournirent les peuples d'Europe , portoient chacune deux cens hommes. Celles qui partirent d'Athènes , pendant la guerre du Péloponnese , pour attaquer les Syracusains , en portoient autant. On peut donc supposer que la charge ordinaire de ces vaisseaux étoit deux cens hommes.

Je souhaiterois que les Historiens eussent distingué clairement entre ces deux cens hommes , qui étoient la charge ordinaire des vaisseaux , combien il y en avoit pour la chiourme , & combien pour le combat. Plutarque , en parlant de ceux des Athéniens qui se trouverent à l'action de Salamine , marque que chacune des cent quatre-vingts galeres dont leur flotte étoit composée , n'avoit que dix-huit hommes de guerre , dont quatre tiroient de l'arc , & les autres étoient pesamment armés. C'est bien peu de monde.

*Plut. in The-
mist. p. 119.*

Ce combat près de Salamine est un des plus célèbres de l'antiquité : mais nous n'en avons pas un détail bien pré-

*Herod. lib.
8. cap. 84 & 86.*

cis. Les Athéniens s'y distinguèrent par un courage invincible, & leur Chef encore plus par son habileté & sa prudence. Il persuada aux Grecs, non sans beaucoup de peine, de s'arrêter dans un détroit qui rendoit inutile le grand nombre des vaisseaux Persans : & il attendit, pour engager l'action, qu'un certain vent, fort contraire aux ennemis, commençât à souffler.

Le dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, causa leur ruine. Parce qu'on craignoit extrêmement les éperons des galeres ennemies, dont on avoit fait une triste expérience dans les actions précédentes, Nicias s'étoit muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d'en rompre le coup, & d'en venir d'abord aux mains comme sur terre. Mais les ennemis qui s'en étoient apperçus, couvrirent de cuir la proue, & le haut des galeres, pour ne pas donner tant de prise, & pour éviter d'en venir à l'abordage. Les décharges leur réussissoient bien mieux. Les Athéniens furent accablés d'une grêle de pierres qui portoient toujours leur coup, au lieu que les dards & les traits qu'ils lançoient étoient presque toujours sans effet, à cause du mouvement de la mer, & de l'agitation des vaisseaux. Leur ancienne gloire & leur puissance firent naufrage dans ce dernier combat.

Polybe fait une courte , mais fort belle description de ce combat naval , qui fut à l'égard des Romains comme un heureux augure pour l'avenir , & qui leur ouvrit l'entrée aux conquêtes qui devoient leur assurer l'empire de la mer. C'est celui de Myle en Sicile contre les Carthaginois , sous la conduite du Consul Duilius. Je l'ai rapporté dans l'Histoire des Carthaginois. Ce qu'il y a de particulier dans ce combat , est une machine de nouvelle invention , attachée au haut de la proue des vaisseaux Romains , & qu'on appella *Corbeau*. C'étoit une espece de Grue , guindée en haut & suspendue par des cordages , qui portoit à son extrémité un pesant cône de fer , nommé *Corbeau* , qu'on faisoit tomber avec impétuosité sur les vaisseaux ennemis , pour enfoncer le plancher , & pour les accrocher. Cette machine fut la principale cause de la victoire , qui fut la première que les Romains remporterent sur mer.

Le même Polybe fait une description plus étendue d'un célèbre combat naval qui se donna près d'Ecnome , ville de Sicile. Les Romains , commandés par les Consuls Attilius Regulus & L. Manlius , avoient trois cens trente vaisseaux pontés , & cent quarante mille hommes , chaque vaisseau portant trois cens rameurs , & six-vingts soldats. La flotte des

Carthaginois, commandée par Hannon & Amilcar, avoit trois cens cinquante vaisseaux, & plus de cent cinquante mille hommes. Le dessein des premiers étoit de porter la guerre en Afrique, & d'en faire le théâtre de la guerre; ce que les autres avoient un extrême intérêt d'empêcher. Tout se prépara donc au combat.

L'ordonnance des Romains ici fut toute extraordinaire. Ils ne se rangerent point sur une ou plusieurs lignes, comme c'étoit assez la coutume, de peur que les ennemis ne les doublassent à cause de leur nombre, & ils songerent à faire front de tous côtés. D'ailleurs, comme la force des ennemis consistoit dans la légèreté de leurs vaisseaux, ils crurent devoir voguer obliquement, & prendre une ordonnance qu'en eût peine à rompre.

Pour cela, les deux vaisseaux à six rangs que montoit les Consuls Régulus & Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étoient suivis chacun d'une file de vaisseaux : on appelloit l'une la première flotte, & l'autre la seconde. Les bâtimens de chaque file s'écartoient & élargissoient l'intervalle à mesure qu'ils se rangeoient, & tournoient la proue en dehors. Les deux premières flottes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, on forma une troi-

sième ligne de vaisseaux, qu'on nomma la troisième flotte. Elle fermoit l'intervalle, & faisoit front aux ennemis : en sorte que cet ordre de bataille avoit la figure d'un triangle. Ces trois rangs composoient comme un corps séparé, qui étoit composé de trois flottes : car on les appelloit ainsi. Cette troisième ligne, ou troisième flotte, remorquoit les vaisseaux destinés à transporter la cavalerie, qui formoient un second corps. Enfin la quatrième flotte, ou les Triaires (c'est le nom qu'on lui donnoit) venoient après, & étoient à la queue, de telle sorte qu'ils débordoient des deux côtés la ligne qui les précédoit : & c'étoit là le troisième corps. De cette manière, l'ordre de bataille représentoit un coin ou un bec, dont le haut étoit creux, & la base solide; mais fort dans son tout, propre à l'action, & difficile à rompre.

Les Carthaginois de leur côté rangerent presque tous leurs vaisseaux sur une même ligne. L'aîle droite, commandée par Hannon, & composée des galeres les plus légères & les plus agiles, s'avançoit beaucoup en pleine mer, pour envelopper celles des ennemis qui lui étoient opposées, & avoit toutes les proues tournées vers eux. L'aîle gauche, qui faisoit la quatrième partie de la flotte, étoit

rangée en forme de tenaille , c'est - à - dire en potence , & tiroit vers la terre. Amilcar , en qualité d'Amiral , commandoit le centre , & cette aîle gauche. Il usa de stratagème pour séparer les vaisseaux des Romains. Ceux-ci se promettant une victoire assurée sur des vaisseaux à qui l'on avoit donné tant d'étendue , commencerent par l'attaque du centre , qui eut ordre de se retirer peu-à-peu , comme cédant à l'ennemi , & se disposant à fuir. Les Romains ne manquerent pas de poursuivre les fuyards. Par cette manœuvre , la premiere & la seconde flotte (on a marqué auparavant ce qu'il faut entendre par ces mots) s'éloignoient de la troisieme , qui remorquoit les vaisseaux de charge , & de la quatrieme ou étoient les Triaires destinées à les soutenir. Quand elles furent à une certaine distance , alors , sur le signal qui fut donné du vaisseau d'Amilcar , les Carthaginois fondent tous en même-tems sur les vaisseaux qui poursuivoient. Les Carthaginois l'emportoient sur les Romains par la légèreté de leurs vaisseaux , par l'adresse & la facilité qu'ils avoient , tantôt à s'approcher , tantôt à reculer : mais la vigueur des Romains dans la mêlée , leurs corbeaux pour accrocher les vaisseaux ennemis , la présence des deux Consuls qui combattoient à leur tête , & sous les

yeux desquels ils brûloient de se signaler , ne leur inspiroient pas moins de confiance qu'en avoient les Carthaginois. Tel étoit le choc de ce côté-là.

En même-tems Hannon , qui commandoit l'aîle droite , vient tomber sur les vaisseaux des Triaires , & y jette le trouble & la confusion. D'un autre côté , les Carthaginois qui étoient en potence & proche de la terre , se rangent de front , & fondent sur les vaisseaux qui remorquoient. Ceux-ci lâchent aussi-tôt les cordes , & en viennent aux mains : de sorte que toute cette bataille étoit divisée en trois parties , qui faisoient autant de combats fort éloignés l'un de l'autre.

Comme des deux côtés les forces étoient à peu-près égales , l'avantage d'abord le fut aussi. Enfin le corps que commandoit Amilcar ne pouvant plus résister , fut mis en fuite , & Manlius attacha à ses vaisseaux ceux qu'il avoit pris. Régulus en même-tems vint au secours des Triaires & des vaisseaux de charge , menant avec lui les bâtimens de la seconde flotte qui n'avoient rien souffert. Pendant qu'il est aux mains avec Hannon , les Triaires qui se rendoient déjà , reprennent courage , & retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois attaqués devant & derrière , ne purent résister plus long-tems , & prirent la fuite.

Sur ces entrefaites Manlius revient ; & apperçoit la troisieme flotte aculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aîle gauche. Les vaisseaux de charge & les Triaires étant en sûreté, ils se joignent Régulus & lui pour courir la tirer du danger où elle étoit : car elle soutenoit une espece de siège, & auroit été entierement défaite, si les Carthaginois, par la crainte d'être accrochés & forcés d'en venir aux mains, ne se fussent contentés de la resserrer contre terre, sans oser l'attaquer. Les Consuls étant arrivés fort à propos, entourerent les Carthaginois, & leur enleverent cinquante vaisseaux avec tout l'équipage.

Tel fut le succès de ce combat naval, dont l'avantage fut entierement du côté des Romains. Il y périt vingt-quatre de leurs bâtimens, & plus de trente des Carthaginois. Nul vaisseau équipé des Romains ne tomba en la puissance de l'ennemi, & ils en prirent plus de soixante-quatre.

Jamais les Romains, même dans le tems de leurs plus grandes forces, ne mirent en mer de leur chef & en leur propre nom une flotte aussi nombreuse que celle dont il est parlé ici ; & Polybe en fait la remarque. Quatre ans auparavant ils ignoroient absolument ce que c'étoit que flotte : & en voici une

de trois cens trente vaisseaux pontés qui
mer à la voile.

En voyant la rapidité avec laquelle
ces bâtimens étoient construits, on seroit
tenté de croire qu'ils étoient d'une très-
modique grandeur, & qu'ils ne pouvoient
pas contenir beaucoup de monde. On
voit ici le contraire. Polybe nous apprend
une circonstance, qui nulle part ailleurs
n'est marquée si clairement, & qu'il nous
importoit extrêmement de savoir : c'est
que chaque galere portoit trois cens ra-
meurs, & six-vingts soldats. Combien
falloit-il de place pour les agrès d'une
telle galere, pour le magasin des vivres,
pour le réservoir d'eau ! On voit dans *Liv. lib. 29.
n. 25.* Tite-Live qu'on y mettoit des vivres &
de l'eau quelquefois pour quarante-cinq
jours, & d'autres fois sans doute pour
un plus long espace.

Les corbeaux dont il est souvent parlé
dans les combats de mer, machine propre
à accrocher les vaisseaux, nous appren-
nent que les Anciens ne trouvoient point
de moyen plus efficace pour s'assurer la
victoire, que de se joindre, & d'en venir
aux mains. Ils portoient souvent dans leurs
vaisseaux des balistes & des catapultes
pour lancer des traits & des pierres. Quo-
ique ces machines, qui leur tenoient lieu
de nos canons, fissent des effets surpre-
nans, ils ne s'en servoient que lorsque

les vaisseaux étoient à une certaine portée, & ils en venoient à l'abordage le plutôt qu'il leur étoit possible. C'est-là en effet, & ce n'est que là, que paroît véritablement le courage des troupes.

Les galeres qui composoient ici les deux flottes, étoient à trois rangs de rames, ou tout au plus à cinq. Celles qui portoient les deux Consuls étoient à six rangs. Dans le combat de Myle, l'Amiral montoit une galere à sept rangs de rames. On juge aisément que ces galeres des Amiraux n'étoient pas pour la simple parade, & qu'elles devoient être dans le combat d'un plus grand usage que toutes les autres.



L I V R E
V I N G T - Q U A T R I E M E.
D E S G R A M M A I R I E N S ,
D E S P H I L O L O G U E S ,
D E S R H E T E U R S , D E S S O P H I S T E S .

A V A N T - P R O P O S .

NOUS sommes enfin arrivés aux Arts & aux Sciences qui dépendent purement de l'esprit, &

qui sont destinés à l'enrichir de toutes les connoissances propres à instruire l'homme, à en perfectionner la plus noble partie, à lui former l'esprit & le cœur, en un mot à le mettre en état de remplir les divers emplois où la divine Providence l'appellera. Car, il ne faut pas s'y tromper, le but des Sciences n'est point de devenir savant uniquement pour soi, ni de satisfaire une inquiète & stérile curiosité qui nous entraîne par un plaisir séduisant d'objets en objets; mais de contribuer, chacun en sa manière, à l'avantage commun de la société. Borne son travail & ses études à sa propre satisfaction, & se concentrer en soi-même, c'est ignorer que l'homme fait partie d'un tout auquel il doit se rapporter, & dont la beauté consiste essentiellement dans l'union & l'harmonie des parties qui le composent, & qui toutes, quoique par des voies différentes, tendent à la même fin, qui est l'utilité publique.

C'est dans cette vue que Dieu distribue aux hommes divers talens & diverses inclinations, qui sont quelquefois si marquées & si fortes, qu'il est presque impossible d'y résister. On sait quel penchant le fameux M. Pascal eut pour la Géométrie dès la plus tendre enfance, & quel merveilleux progrès il y fit par la seule force de son génie, malgré le soin que son pere avoit pris de lui en cacher tous les instrumens, & tous les Livres qui pouvoient lui en donner quelque idée. Je pourrois rapporter un grand nombre de pareils exemples dans chaque Art & dans chaque Science.

Une suite & un effet de ces inclinations naturelles, qui annoncent presque toujours les grands talens, est l'application persévérante que

les savans donnent à certaines études, souvent abstraites & difficiles, quelquefois même désagréables & ennuyeuses, dans lesquelles pourtant ils trouvent un plaisir secret qui les y attache par une force presque invincible. Qui peut douter que ce plaisir ne soit comme un attrait & un appât que la Providence joint à certains travaux rudes & pénibles, pour en adoucir l'âpreté, & pour leur faire surmonter avec courage des obstacles qui les rebuteroient tôt ou tard, s'ils n'étoient passionnés pour leur objet, & possédés par un goût supérieur à tout ?

Mais ne voit-on pas aussi que le dessein de Dieu, en partageant avec une diversité si étonnante les talens & les inclinations, a été de mettre les Savans en état d'être utiles à la société en général, & de lui procurer tous les secours qui dépendent d'eux ? Et quoi de plus honorable & de plus flatteur pour eux, s'ils entendent bien leur véritable gloire, que de se voir choisis entre tous les hommes pour être les ministres & les coopérateurs des soins de la divine Providence sur le genre humain dans ce qu'elle a de plus grand & de plus divin, qui est d'éclairer les esprits, & de devenir leur lumière.

Me seroit-il permis, en envisageant cette multitude infinie de connoissances destinées à l'instruction de l'homme, depuis la Grammaire qui en est la base jusqu'à celles qui sont les plus élevées & les plus sublimes, de les comparer à l'assemblage des Etoiles répandues dans la vaste étendue du Firmament pour dissiper les ténèbres de la nuit ? J'y vois, ce me semble, de merveilleux rapports avec les Sciences & les Savans. Elles ont chacune leur place mar-

quée, où elles demeurent constamment. Elles brillent toutes, mais d'un éclat différent, les unes plus, les autres moins, sans porter d'envie aux autres. Elles marchent constamment dans la route qui leur est désignée, sans jamais s'écarter ni à droite, ni à gauche. Enfin, & c'est ce qui me paroît le plus digne d'attention, elles ne luisent point pour elles-mêmes, mais pour celui qui les a faites. *Stella dederunt lumen in custodiis suis, & latata sunt. Vocata sunt, & dixerunt, Adsumus; & luxerunt circum jucunditate, qui fecit illas.* Voilà notre devoir, & notre modele. Je n'en dis pas davantage. Bar. 2. 17. & 15.

Ce Livre renferme ce qui regarde les Grammairiens; les Philologues, je donnerai en son lieu la signification de ce mot; les Rhéteurs, les Sophistes. Je dois avertir par avance le Lecteur, qu'il trouvera ici dans son chemin quelques ronces & quelques épines. J'en ai écarté beaucoup, & n'ai laissé ce qui en reste que malgré moi, y étant obligé par la nature des matieres que je traite.

CHAPITRE PREMIER.

DES

GRAMMAIRIENS.

LA Grammaire est l'Art de parler & d'écrire correctement.

Il n'est rien de plus admirable en soi-

même, ni qui mérite davantage notre attention, que le double présent que Dieu nous a fait de la Parole & de l'Écriture. Nous en faisons un continuel usage sans presque jamais y réfléchir, & sans considérer les merveilles étonnantes que l'une & l'autre renferment.

La parole fait un des plus grands avantages de l'homme au-dessus de tous les autres animaux. Elle est une des plus grandes preuves de la raison, & l'on peut dire que c'est la parole qui la met le plus en évidence. Mais par quel art ingénieux se produit-elle ! & combien faut-il que de parties différentes, au premier commandement de l'âme, se réunissent & concourent ensemble pour former la voix !

J'ai une pensée en moi même que je voudrois communiquer à d'autres, ou quelque doute dont je souhaiterois être éclairci. Rien de plus spirituel, & par conséquent de plus éloigné des sens, que la pensée. Quel véhicule pourra donc la faire passer jusqu'aux personnes qui m'environnent ? Si je n'en puis venir à bout, renfermé en moi-même, réduit à moi seul, privé de tout commerce, de tout entretien, de toute consolation, je souffre des tourmens inexplicables. La compagnie la plus nombreuse, le monde entier même, n'est pour moi qu'une affreuse solitude.

La divine Providence m'a épargné toutes ces peines, en attachant mes idées à des sons, & me rendant maître de ces sons par une mécanique naturelle qu'on ne peut assez admirer.

Au moment même & dans l'instant précis que je veux communiquer ma pensée à d'autres, le poulmon, le gosier, la langue, le palais, les dents, les lèvres, & une infinité d'organes qui en dépendent & en font partie, se mettent en mouvement & exécutent mes ordres avec une rapidité que prévient presque mes desirs. L'air sorti de mon poulmon, diversifié & modifié en une infinité de manières selon la diversité de mes sentimens, va porter le son dans l'oreille de mes auditeurs, & leur apprend tout ce qui se passe en moi, & tout ce que je veux qu'ils sachent.

Pour apprendre à produire des effets si merveilleux, ai-je eu besoin de maîtres, de leçons, d'instructions? La Nature, c'est-à-dire, la divine Providence, a tout fait en moi, mais sans moi. Elle a formé dans mon corps tous les organes nécessaires pour produire ces effets merveilleux; & elle les a formés d'une délicatesse qui échappe presque aux sens, & avec une variété, une multiplicité, une distinction, un art, une industrie, que les Naturalistes avouent être au-

dessus de toute expression & de toute admiration. Ce n'est pas assez. Elle nous a donné une autorité souveraine sur tous ces organes , pour qui nos simples desirs font une voix impérieuse à laquelle ils ne résistent point , & qui les met aussitôt en mouvement. Pourquoi ne sommes-nous pas ainsi dociles & soumis à la voix du Créateur ?

La maniere de former la voix renferme , comme je l'ai dit , des merveilles sans nombre. Je n'en rapporterai ici qu'une circonstance , qui fera juger des autres. Elle est tirée des Mémoires de l'Académie des Sciences.

*Mémoires de
l'Académie
des Sciences.
AN. 1700.*

Dans notre gosier , & au haut de la Trachée artère , qui est le canal par où l'air entre dans les poulmons & par où il en sort , est une petite fente ovale , capable de s'ouvrir plus ou moins , qu'on appelle la *Glotte*. Comme l'ouverture de cette glotte est fort petite par rapport à la largeur de la Trachée , l'air ne peut sortir de la Trachée par la glotte , sans augmenter extrêmement sa vitesse , & sans précipiter son cours. Ainsi , il agit violemment , en passant , les petites parties des deux lèvres de la glotte , les met en ressort , & leur fait faire des vibrations qui causent le son. Ce son ainsi formé va retentir dans la cavité de la bouche & des narines.

La glotte forme les tons aussi-bien que le son ; & ce ne peut être que par les différens changemens de son ouverture. Elle est ovale , comme je l'ai déjà dit , & capable de s'élargir jusqu'à un certain point , ou de s'étrécir ; & par-là les fibres des membranes qui la composent , deviennent plus longues pour les tons bas , & plus courtes pour les tons hauts.

On voit par un calcul exact de M. Dodart , que pour tous les tons & les demi tons d'une voix ordinaire , pour toutes les petites parcelles de ton dont elle peut hauffer une octave sans se forcer , pour le plus ou le moins de force qu'on peut donner au son sans changer le ton , il faut nécessairement supposer que le petit diametre de la glotte , qui est de moins d'une ligne , & qui change de longueur à tous ces changemens , peut être , & est actuellement , divisé en 9632 parties ; que même ces parties ne sont pas toutes égales , & que par conséquent quelques-unes sont beaucoup plus petites que la neuf mille six cens trente-deuxieme partie d'une ligne. Quel moyen que l'Art des hommes pût jamais atteindre à des divisions si fines & si délicates ! & n'est-on pas étonné que la Nature elle-même ait pu les exécuter ? D'un autre côté , il n'est pas moins surprenant que l'oreille , qui a un sentiment si juste pour les tons ,

s'apperçoive , pour peu que la voix détonne , d'une difference dont l'origine n'est que la neuf cens soixante-troisième partie de moins d'une ligne.

Cette oreille même , peut-on se lasser de considérer sa structure , façonnée d'une manière admirable pour rassembler de tous côtés dans les cavités anfractueuses les impressions vagues & les ondulations du son , & pour les déterminer ensuite par une douce reflexion vers l'organe interne de l'ouïe ? C'est aux Naturalistes à développer toutes ces merveilles. Mais c'est à nous à en admirer avec reconnaissance les avantages infinis , dont nous jouissons presque à chaque moment sans y faire beaucoup de reflexion. Que seroit-ce qu'un peuple de muets réunis ensemble par l'habitation , mais qui ne pourroient se faire part de leurs pensées que par des signes & des gestes , ni se communiquer mutuellement leurs besoins , leurs doutes , leurs difficultés , leur joie , leur tristesse , en un mot tous les sentimens de leur ame , en quoi consiste proprement la vie de l'homme raisonnable.

L'ECRITURE est une autre merveille qui approche beaucoup de celle de la *Parole* , & qui lui ajoute un nouveau prix par l'étendue qu'elle donne à l'usage qu'on en peut faire , & par la stabilité & une sorte de perpétuité qu'elle lui pro-

cure. Cette invention a été parfaitement décrite par ces beaux vers de Lucain :

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Manfuram rudibus vocem signare figuris;

& encore mieux rendue par cette traduction de Brébeuf, qui enchérit beaucoup sur l'original.

C'est de * lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux ;
Et par les traits divers de figures tracées ,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

* *De Cad-
mus Phœni-
cien.*

C'est * cette invention, qui nous met en état de converser & de nous entretenir avec les absens, & de faire passer jusqu'à eux nos pensées & nos sentimens malgré la distance infinie des lieux. La langue, qui est le premier instrument & le premier organe du discours, n'a point de part dans ce commerce également utile

* Eiusdem beneficio absentibus conversamur, & qui multorum dierum itinere distamus, atque immensis mansionum spatiis & intervallis sejungimur, ingeniorum concepta & animorum sententias nobis invicem per manus transmittimus. Et lingua quidem, quæ primarium orationis organum est, otiosa cessat. Sæmonii autem dextra ancillatur, quæ, calamo arrepto, quod nobis cum amico transigendum erat negotium, papyro aut chartæ inscribit: & sermonis vehiculum est, non os, nec lingua, sed manus, quæ longi temporis usu artem exercuit & elementorum compositionem seu structuram probe docta est. *Theodoret, de Prov. orat. 4.*

& agréable. La main , instruite par l'usage à imprimer sur le papier des caractères sensibles , lui prête son ministère , se rend son interprète toute muette qu'elle est , & devient en sa place le véhicule de la parole.

C'est à cette même invention , comme le remarque encore Théodoret , dont je viens de citer les paroles , que nous sommes redevables du riche & inestimable trésor des Ecrits qui sont parvenus jusqu'à nous , & qui nous ont donné la connoissance , non-seulement des Arts , des Sciences , & de tous les faits passés , mais , ce qui est infiniment plus précieux , celle des vérités & des mystères de la religion.

Est-il aisé de comprendre comment les hommes ont pu composer de vingt-cinq ou trente lettres tout au plus cette infinie variété de mots , qui , n'ayant rien de semblable en eux-mêmes à ce qui se passe dans notre esprit , ne laissent pas d'en découvrir aux autres tout le secret , & de faire entendre à ceux qui n'y peuvent pénétrer tout ce que nous concevons , & tous les divers mouvemens de notre ame ? Transportons-nous en esprit dans ces pays où l'invention de l'écriture n'a point pénétré , ou n'est point mise en usage. Quelle ignorance ! quelle grossièreté ! quelle barbarie ! Sont-ce des hommes ?

On peut consulter la savante Dissertation de M. Fréret sur * *les principes de l'Art d'écrire* : elle renferme une infinité de choses très-curieuses.

* *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

Tome I.

Ne rougissons pas de l'avouer, & rendons un juste hommage de reconnoissance à celui à qui seul nous sommes redevables du double bienfait de la Parole & de l'Ecriture. Il n'y avoit que Dieu qui pût apprendre aux hommes à établir certaines figures pour être les signes de ces sons.

Voilà quel est le premier objet de la Grammaire, qui est, comme je l'ai déjà dit, l'Art de parler & d'écrire correctement. Elle étoit infiniment plus estimée, & cultivée avec beaucoup plus de soin chez les Grecs & chez les Romains, que parmi nous, où elle est tombée dans un grand mépris, & presque généralement négligée. Cette différence de sentimens & de conduite sur ce point, vient de ce que ces deux nations donnoient un tems considérable & une application particulière à l'étude de leur propre langue, au lieu qu'il est très-rare que nous apprenions la nôtre par principes, ce qui est certainement un grand défaut dans la maniere dont nous instruisons pour l'ordinaire les jeunes gens.

On est étonné de lire dans Quintilien un éloge magnifique de la Grammaire,

qu'il dit * être nécessaire aux enfans, agréable aux vieillards, une douce compagnie dans la retraite, & celle de toutes les études qui produit plus d'utilité qu'elle n'en promet. Ce n'est pas là l'idée qu'on s'en forme. Aussi avoit-elle chez les Anciens beaucoup plus d'étendue que nous ne lui en donnons. Elle ne se bornoit pas à prescrire les règles de parler, de lire, & d'écrire correctement, ce qui est une partie très-importante. L'intelligence & l'explication des Poëtes étoit du ressort de la Grammaire, & l'on comprend combien de choses étoient nécessairement renfermées dans cette étude. Elle y joignoit une autre partie, qui suppose un grand fond d'érudition & de jugement : c'est la *Critique*. J'expliquerai bientôt en quoi elle consistoit.

On ne confondoit pas ces sortes de Grammairiens, appelés aussi *Philologues*, avec les *Grammatistes*, ou *Littérateurs*, dont l'unique emploi étoit d'enseigner aux enfans les premiers élémens de la langue Grecque ou Latine. C'est pourquoi ces derniers ne jouissoient pas des immunités & des autres privilèges accordés par les Empereurs aux Grammairiens.

Je rapporterai ici en peu de mots ce

* *Necessaria pueris, jucunda senibus, dulcis secretorum comes, & quæ vel sola omni studiorum* genere plus habet operis quàm ostentationis. *Quintil. lib. 1. cap. 4.*

que l'Histoire nous apprend de ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre, soit chez les Grecs, soit chez les Romains. M. Capperonnier, mon Confrere au College Royal, qui a parfaitement approfondi tout ce qui regarde la Grammaire, a bien voulu me communiquer quelques remarques sur ce sujet.

ARTICLE PREMIER.

Grammairiens Grecs.

JE n'entrerai point dans l'examen de l'origine des Lettres Grecques. Si l'on veut s'instruire de cette matiere, on la trouvera dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & des Belles-Lettres, traitée avec beaucoup d'érudition, par feu M. l'Abbé Renaudot. Je m'en tiens à l'opinion commune de presque tous les Auteurs Grecs & Latins, qui conviennent que Cadmus, parti de Phénicie, communiqua aux Grecs les premieres Lettres, qui furent depuis appelées Ioniques, dont la ressemblance avec l'Alphabet Hebreu ou Phénicien marque assez l'origine. Je me borne ici à parler de ceux qui se sont le plus distingués par rapport à la Grammaire Grecque.

Tome II.

On croit que PLATON est le premier Auteur chez qui l'on trouve quelques vestiges de l'Art Grammatical. En effet,

Pag. 18.

dans son *Philebe*, il montre la manière dont on peut enseigner la science des Lettres. Dans son *Cratyle*, il agite l'ancienne & fameuse question, si la signification des mots leur est naturelle, ou si elle est arbitraire, & fondée uniquement sur la volonté des hommes, à qui il a plu d'attacher telles idées à tels mots. Il distingue deux sortes de mots : les primitifs, qu'il attribue à Dieu ; les autres, qui sont de l'invention des hommes. Il insinue que la langue Grecque venoit de l'Hébraïque, qu'il appelle la langue Barbare. Dans ce même Dialogue il examine l'origine & l'étymologie de plusieurs noms. C'est pourquoi Phavorin dit dans Diogène Laërce, que Platon a le premier observé la propriété & l'usage de la Grammaire.

Il semble néanmoins qu'ARISTOTE pourroit être regardé comme le premier Auteur de cette science. Il a distribué les mots en certaines classes : il en a examiné les différens genres & les propriétés particulières. Le Chapitre XX de sa Poétique, commence par ce détail. " Le style
 » ou l'Elocution poétique renferme ces
 » huit parties. L'élément, la syllabe, la
 » conjonction, le nom, le verbe, l'article,
 » le cas ou l'inflexion, la proposition ou
 » phrase ».

In vit. Epic. Hermippus, cité par Diogène Laërce ;
 dit

dit qu'EPICURE enseigna la Grammaire avant que la lecture des Livres de Démocrite l'engageât à l'étude de la Philosophie.

Quintilien dit que les Philosophes Stoï- Lib. 1. cap. 4.
ciens ajoutèrent beaucoup de choses à ce qu'Aristote & Théodecte avoient inventé touchant la Grammaire. Parmi ces additions il compte les prépositions, le pronom, le participe, l'adverbe, & l'interjection.

Le grand Etymologiste, Suidas, Hésychius, Etienne de Byzance, Athénée, Harpocraton, & autres *Philologues polygraphes*, font mention de plusieurs anciens Grammairiens Grecs, dont les uns ont vécu après Aristote & Alexandre-le-Grand, les autres après le siècle d'Auguste. Nous dirons quelque chose des plus célèbres.

On peut placer dans la première classe PHILETAS de l'île de Co, que Ptolémée, premier du nom, roi d'Egypte, donna pour précepteur à son fils Ptolémée Philadelphie.

HÉCATÉE d'Abdere, qui avoit composé un Traité touchant la poésie d'Homère & d'Hésiode.

LYNCÉE de Samos, disciple de Théophraste.

ZENODOTE d'Ephèse, qui, le pre-
Tome XI. II. Partie. H

mier , corrigea les fautes qui s'étoient glissées dans les Œuvres d'Homere.

CALLIMAQUE , oncle maternel de celui dont il nous reste quelques poésies. Il comptoit parmi ses disciples le célèbre ERATOSTHENE , dont je parlerai bientôt sous le titre de Philologue.

ARISTOPHANE de Byzance eut pour maître Eratosthene. Il vivoit du tems de Ptolémée Philopator , & fut fort estimé.

ARISTARQUE , disciple d'Aristophane , effaça par sa réputation celle de tous les Grammairiens qui l'avoient précédé , ou qui vivoient de son tems. Il naquit dans la Samothrace , & eut pour patrie d'adoption la ville d'Alexandrie. Il fut fort considéré de Ptolémée Philométor , qui lui confia l'éducation de son fils. Il s'appliqua extrêmement à la Critique , & il fit une révision des poésies d'Homere avec une exactitude incroyable , mais peut-être trop magistrale. Car dès qu'un vers ne lui plaisoit pas , il le traitoit de supposé : *Homeri versum negat , quem non* Cic. *Epist.* *probat.* On dit qu'il marquoit la figure u. 3 lib. ad *Famill.* d'une broche à côté des vers qu'il condamnoit de supposition ; d'où est venu le mot ἀσελίζειν.

Quelque grande que fût la réputation & l'autorité d'Aristarque , souvent néanmoins on appelloit de ses jugemens , &

on se donnoit la liberté de condamner le goût de ce grand Critique , qui déci-
doit en quelques rencontres que tels &
tels vers de l'Illiade devoient être trans-
portés dans l'Odyssée. Il est rare que ces
sortes de transpositions réussissent , &
pour l'ordinaire , elles marquent plus de
hardiesse que de jugement. Zénodote fut
chargé de revoir & d'examiner la Cri-
tique d'Aristarque.

Suid.

Au sentiment de plusieurs personnes ,
ce fut cet Aristarque qui divisa les deux
grands Poèmes d'Homere chacun en au-
tant de Livres qu'il y a de lettres dans
l'alphabet , & qui donna à chaque Livre
le nom d'une lettre.

Il travailla aussi sur Pindare , sur Aratus ,
& sur d'autres Poètes.

Il eut beaucoup de contestations dans
Pergame avec le Grammairien Cratès ,
dont je parlerai bientôt.

Cicéron appelle Atticus son Aristarque ,
parce qu'en bon ami , & en Censeur d'une
critique sûre , il vouloit bien revoir &
corriger ses harangues. Horace se sert
aussi de ce nom , pour désigner un Cri-
tique exact & sensé.

*Lib. 1. Epist.
10. ad Attic.*

In Art. Poet.

Vir bonus & prudens versus reprehendet iner-
tes , &c.

Fiet Aristarchus , nec dicet : Cur ego amicum
Offendam in nugis ?

Quintilien * nous apprend que ces Grammairiens Critiques, non-seulement se donnoient la liberté de noter comme avec la verge de Censeur les vers qui leur déplaissent, & de retrancher du nombre des Ouvrages d'un Auteur des Livres entiers, comme autant d'enfans supposés qu'on lui attribuoit mal-à propos : mais qu'ils portoient leur autorité jusqu'à marquer aux Ecrivains leurs rangs, donnant à quelques-uns une distinction d'honneur, en laissant plusieurs dans la foule, & dégradant entièrement les autres.

Ce que j'ai dit d'Aristarque nous montre que la Critique, qui faisoit le principal mérite des anciens Grammairiens, consistoit principalement à discerner le véritable Auteur d'un ouvrage, à distinguer les Ecrits qu'on lui supposoit de ceux qui étoient réellement partis de sa plume ; dans ceux même qui étoient reconnus pour être de lui, à rejeter des endroits qu'une main étrangère y avoit insérés à dessein ; enfin, à faire sentir ce qu'il y avoit de plus beau, de plus solide, de plus remarquable dans les ou-

* *Mistum his omnibus judicium est. Quo quidem ita severe sunt usi veteres Grammatici, ut non versus modò censoria quadam virgula notare, & libros, qui falsò videren-* *tur inscripti, tanquam subdititios summovere familia permiserint sibi : sed auctores alios in ordinem redegerint, alios omnino exumerint numero. Quintil. lib. 1. cap. 4.*

vrages d'esprit, & à en rendre la raison. Or, tout cela demandoit beaucoup de lecture, d'érudition, de goût, & sur-tout un discernement juste & exact. Pour connoître l'utilité de cet Art, & en sentir le prix, il ne faut que se rappeler dans la mémoire certains peuples & certains siècles où régnoit une profonde ignorance, & , où , faute de critique, les absurdités les plus grossières & les faussetés les plus sensibles passoient, en tout genre, pour des vérités incontestables. C'est la gloire de notre siècle, & l'effet des bonnes études, d'avoir pleinement dissipé tous ces nuages par la lumière d'une solide & judicieuse critique.

CRATÈS de Mallos, ville de Cilicie, *Sueton. de illust. Gram.* étoit contemporain d'Aristarque. Il fut envoyé à Rome en qualité d'Ambassadeur, par Attale II, roi de Pergame. Il introduisit dans cette grande ville l'étude de la Grammaire, dont il avoit fait jusques-là sa principale occupation. Il laissa neuf Livres de correction sur les Poèmes d'Homere.

Après sa mort, on vit encore à Rome plusieurs Critiques Grecs; entr'autres les deux Tyrannions.

TYRANNION, Grammairien célèbre *Suidas.* au tems de Pompée, étoit d'Amise dans le royaume de Pont. Il s'appelloit au commencement Théophraste : mais à cause

qu'il tourmentoit ses compagnons d'étude, & peut-être ses disciples, on le surnomma Tyrannion.

Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Luculle, lorsque ce Général des troupes Romaines eut mis en fuite Mithridate, & se fut emparé d'une partie de ses Etats. Cette captivité de Tyrannion ne lui fut pas désavantageuse, puisqu'elle lui procura l'occasion de se rendre illustre à Rome, & d'y amasser du bien. Il l'employa entre autres usages, à dresser une Bibliothèque, selon Suidas, de plus de trente mille volumes. Charles Etienne, & d'autres Auteurs, disent seulement trois mille; ce qui est plus vraisemblable.

Le soin que prenoit Tyrannion d'amasser des Livres, a contribué très-utilement à conserver les Ouvrages d'Aristote. La destinée de ces Ouvrages a été singulière : je l'ai exposée ailleurs.

Son intelligence & son industrie particulière en ce point le mit en état de rendre à Cicéron un service qui lui fit grand plaisir, & auquel il fut très-sensible. On fait combien les personnes qui se piquent d'étude & de science sont attachées à leurs Livres. Ce sont, pour ainsi-dire, leurs amis de toutes les heures, qui leur tiennent une fidele compagnie; qui les entretiennent agréablement dans

tous les tems ; qui leur fournissent tantôt une occupation sérieuse , tantôt un délassément nécessaire ; qui les suivent à la campagne & dans leurs voyages ; & qui , dans le tems de l'adversité , sont presque leur unique consolation. L'exil de Cicéron l'avoit arraché à sa chere Bibliothèque. Il paroît qu'elle s'étoit sentie de la disgrâce de son Maître , & que pendant son absence il y avoit eu plusieurs de ses Livres dissipés. Un de ses premiers soins , après son retour , fut d'en ramasser les restes , qu'il trouva plus abondans qu'il ne s'y étoit attendu. Il chargea Tyrannion de les mettre en ordre , & de les bien arranger , en quoi il réussit parfaitement. Cicéron , dans une Lettre où il invite son ami Atticus à le venir voir , l'assure qu'il sera charmé du bel ordre que Tyrannion avoit mis dans sa Bibliothèque. *Perbellè feceris , si ad nos veneris. Ostendes designationem mirificam in librorum meorum bibliotheca , quorum reliquæ multo meliores sunt quàm putaram.*

Ce cher ami , sur sa priere , lui avoit envoyé deux de ses esclaves , fort habiles à travailler aux Livres , & à les coller , qu'on appelloit pour cette raison *glutinatores*. On sait que les Livres des Anciens n'étoient pas reliés comme le sont les nôtres , mais que c'étoient de longs rouleaux , composées de plusieurs feuilles

Epist. 4. Tit. bri 4. ad Attic.

de parchemin attachées & collées les unes
Ibid. Epist. 8. aux autres. Tyrannion avoit mis en œuvre
ces deux esclaves, qui avoient fait des
merveilles : & ma Bibliotheque rangée
dans un si bel ordre, dit Cicéron, semble
avoir ajouté une ame à ma maison. *Postea*
quàm Tyrannio mihi libros disposuit, mens
addita videtur meis adibus : qua quidem
in re mirifica opera Dionysii & Meno-
phili tui fuit.

Epist. 2. lib. Le mérite de Tyrannion ne se bornoit
12. ad Attic. pas à arranger des Livres : il savoit en faire
AN. R. 3958. usage. Lorsque César étoit en Afrique
pour faire la guerre à Juba, Cicéron &
Atticus se promirent de convenir d'un
jour pour assister à la lecture que Tyran-
nion leur feroit d'un Livre de sa façon.

Ibid. Epist. 6. Atticus l'ayant entendu lire sans son ami,
en reçut des reproches. “ Quoi ! lui dit
” Cicéron, j'ai refusé plusieurs fois d'en-
” tendre cette lecture, parce que vous
” étiez absent, & vous, vous n'avez pas
” daigné m'attendre, pour partager ce
” plaisir avec moi ? Mais je vous pardonne
” cette faute en faveur de l'admiration
” que vous témoignez pour cet ouvra-
” ge ”. Quel étoit donc ce Livre inté-
ressant, & digne d'être loué & même
admiré d'un homme tel qu'Atticus ? C'é-
toient des remarques sur la Grammaire,
sur les divers accens, sur la quantité des
syllabes, & sur ce qu'on appelle la pro-

sodie. Croiroit-on que des personnes d'un si rare mérite pussent trouver du plaisir à ces sortes d'ouvrages ? Ils alloient bien plus loin , & en composoient eux-mêmes de pareils , comme Quintilien nous l'apprend de César & de Messala , dont le premier avoit fait un traité sur l'analogie , & l'autre sur les mots & sur les lettres. Lib. 1. cap. 4.

Il falloit que Cicéron fît un grand cas de Tyrannion , puisqu'il lui avoit permis d'ouvrir * dans sa maison une ecole de Grammaire , où il donnoit des leçons de cet Art à quelques jeunes Romains , & entr'autres au fils de son frere Quintus , & sans doute aussi au fils de Cicéron même.

TYRANNION , ainsi nommé à cause qu'il fut disciple du précédent , s'appelloit Dioclès de son premier nom. Il étoit de Phénicie. Il fut fait prisonnier dans la guerre de Marc-Antoine & d'Auguste , & acheté par un affranchi de l'Empereur , nommé Dymas. Il fut ensuite donné à Térentia , qui l'affranchit : elle avoit été femme de Cicéron , & en avoit été répudiée. Tyrannion ouvrit une Ecole dans Rome , & composa soixante huit Livres. Il en fit un pour prouver que la Langue

* Quintus nunc , puer | madverto , quod Tyrannio
optimus , eruditur egre- | docet apud me. *Epist. 4.*
giè. Hoc nunc magis ani- | lib. 2. ad Quint. frat.

Latine descendoit de la Langue Grecque ; & un autre , qui contenoit une correction des Poëmes d'Homere.

Suidas.

DENYS LE THRACIEN , étoit disciple. Il enseigna la Grammaire à Rome du tems de Pompée , & composa plusieurs Livres de Grammaire , plusieurs Traités sur différentes matieres , & un grand nombre de Commentaires sur divers Auteurs. M. Fabricius a fait imprimer une Grammaire de lui dans le septieme Volume de sa Bibliotheque Grecque.

Cette piece peut nous donner quelque idée de la méthode des anciens Grammairiens Grecs. L'Auteur divise son Ouvrage en six parties. 1°. La lecture selon les accens. 2°. L'explication des tropes ou figures poétiques. 3°. L'interprétation des dialectes , des mots extraordinaires , & de certains points historiques. 4°. La découverte de l'étymologie des mots. 5°. L'exacte recherche de * l'analogie. 6°. La maniere de juger des Poëmes , ce que Denys regarde comme la plus belle & la plus importante partie de son Art. Ensuite , après avoir exposé les trois accens , savoir l'aigu , le grave , & le circonflexe , il explique les différentes especes

* L'analogie , selon Vau-
gelas , est une conformité
aux choses qui se trouvent
déjà établies , sur laquelle
on se fonde comme sur

un modele , pour faire
des mots ou des phrases
semblables aux mots ou
aux phrases déjà établies.

de ponctuation. Il donne même en passant la définition de la *rhapsodie*, au sens des anciens Homéristes, qui, tenant à la main une baguette de bois de laurier, chantoient des morceaux détachés des Poëmes d'Homere. De-là il passe à l'explication des Lettres, qu'il divise en voyelles & consonnes; & celles-ci en *hémiphones* ou demi-voyelles, *aphones* ou *cacophones*, c'est-à-dire, mal sonnantes parce qu'il suppose qu'elles ont moins de son que les autres. Enfin, il soudi-
vise les *alphones* en *tenues*, *moyennes* & *aspirées*, sans oublier les lettres doubles & les *liquides* ou immuables. Après quoi il traite des syllabes longues, breves, & communes. Enfin, il explique les *parties d'oraison*, qu'il réduit à huit, le nom, le verbe, le participe, l'article, le pronom, la préposition, l'adverbe & la conjonction. Cet Auteur regardoit l'interjection comme une espece d'adverbe. Ayant exposé les six Conjugaisons ordinaires des verbes appelés barytons, il observe que quelques Grammairiens y en ajoutoient une septieme, dont la terminaison étoit en $\xi\omega$ & $\psi\omega$, comme $\alpha\lambda\epsilon\xi\omega$ & $\epsilon\psi\omega$. Les verbes circonflexes en $\iota\omega$, $\alpha\omega$, $\omicron\omega$; & les quatre verbes en μ ne sont pas oubliés.

Ce détail de Grammaire nous paroît ennuyeux & inutile. Les Anciens n'en jugeoient pas ainsi. Il n'est pas jusqu'à

la ponctuation & aux accens dont ils ne fissent un usage très-utile.

Ils favoient qu'une bonne ponctuation fert à donner au discours de la clarté, de la grace, de l'harmonie; & qu'elle soulage les yeux & l'esprit des lecteurs & des auditeurs, en faisant sentir l'ordre, la suite, la liaison, & la distinction des parties; en rendant la prononciation naturelle, & en lui prescrivant de justes bornes & des repos de différentes sortes, selon que le sens le demande. C'est aux Grammairiens qu'on a cette obligation. Les Savans qui font usage des anciens Manuscrits où l'on ne trouve ni virgules, ni points, ni à *linea*, ni aucune autre distinction, éprouvent de quelle confusion & de quel embarras cette maniere vicieuse d'écrire est la cause. Cette partie de la Grammaire est presque généralement négligée parmi nous, souvent même parmi les Savans: & cependant ce n'est l'étude que d'une demi-heure ou d'une heure.

J'en dis autant des accens. *L'accent* est une élévation de voix sur l'une des syllabes du mot, après laquelle la voix vient nécessairement à se rabaisser. L'élévation de la voix s'appelle accent *aigu*, & le rabaissement accent *grave*. Mais parce qu'il y avoit en Grec & en Latin de certaines syllabes longues sur lesquelles

on élevoit & on rabaissoit la voix , ils avoient inventé un troisieme accent , qu'ils nommoient *circonflexe* , qui d'abord s'est fait ainsi , [^] puis ainsi , [˘] & qui les comprenoient tous deux.

Les Grammairiens ont introduit les accens dans l'écriture (car ils ne sont pas de la premiere antiquité) pour distinguer la signification de quelques mots sans cela équivoques , pour former des cadences plus harmonieuses , pour varier les tons , pour apprendre quand il falloit élever ou baisser la voix.

Nous en avons aussi l'usage parmi nous , mais pour d'autres raisons. L'accent *aigu* se met sur tous les *é* fermés : *témérité* , &c. L'accent *grave* sur les *è* fort ouverts suivis d'un *s* à la fin : *procès* , &c. L'accent *circonflexe* sur certaines voyelles longues : *dépôt* , *enfants mâles* , &c.

Il y a mille observations pareilles , auxquelles nous faisons peu d'attention. Chez les Grecs & chez les Romains , tous les enfans , dès le plus bas âge , apprenoient exactement ces regles de Grammaire , qui leur devenoient naturelles par un long usage. De-là vient qu'à Athenes & à Rome la basse populace même s'appercevoit si les Orateurs ou les Acteurs manquoient le moins du monde par rapport à l'accent ou à la quantité , & en étoit sensiblement choquée.

Je passe un grand nombre de célèbres Grammairiens, qui dans la suite se sont distingués par leur grand savoir.

JULIUS POLLUX de Naucratie, ville d'Egypte, nous a laissé un *Onomasticon*, ouvrage fort estimé par beaucoup de Savans. Il vivoit dans le second siècle, sous l'Empereur Commode.

Dans l'intervalle de tems qui s'est écoulé depuis le septieme siècle jusqu'à la prise de Constantinople, par Mahomet second, en 1453, nous trouvons plusieurs savans Grammairiens, qui ont beaucoup travaillé à éclaircir les Auteurs Grecs, & à les rendre plus intelligibles. Tels sont entr'autres HESYCHIUS, Auteur d'un excellent Dictionnaire, qui est d'un grand usage pour entendre les Poëtes : LE GRAND ÉTYMOLOGISTE : SUIDAS, qui a composé un grand Dictionnaire historique & grammatical, où il y a beaucoup d'érudition : Jean TZETZÈS, Auteur d'une Histoire contenue en treize Livres sous le nom de *Chiliades*; & son frere Isaac, Commentateur de Lycophron : EUSTHATÈ, Archevêque de Thessalonique, Auteur des grands Commentaires sur Homere : & plusieurs autres.



ARTICLE SECOND.

Grammairiens Latins.

SUÉTONE , dans son Livre des *Grammairiens illustres* , marque qu'autrefois la Grammaire n'étoit pas même en usage à Rome , bien loin d'y être en honneur , parce que ces anciens Romains se piquoient beaucoup plus d'être belliqueux , que d'être savans ; & que Cratès de Mallos , dont il a été parlé auparavant , fut le premier qui introduisit dans Rome l'étude de la Grammaire. Ces anciens Grammairiens enseignoient en même tems la Réthorique , ou du moins y dispoisoient leurs écoliers par des exercices préliminaires.

Parmi les vingt Grammairiens illustres mentionnés par Suétone , on trouve :

AURELIUS OPILIUS , qui enseigna d'abord la Philosophie , ensuite la Rhétorique , & enfin la Grammaire. J'ai déjà remarqué que cet Art avoit beaucoup plus d'étendue qu'il n'en a aujourd'hui.

MARC-ANTOINE GNIPHON , qui enseignoit aussi la Rhétorique dans la maison de Jules-César encore enfant. Cicéron , pendant sa Préture , assistoit à ses leçons.

ATTEIUS , surnommé le Philologue.

Salluste & Asinius Pollion furent de ses disciples.

VERRIUS FLACCUS, qui avoit composé un recueil de mots difficiles, abrégé depuis par Festus Pompeius. Il fut Précepteur des petits-fils d'Auguste.

CAIUS JULIUS HYGINUS, affranchi d'Auguste, Garde de sa Bibliothèque; à qui l'on attribue une Mythologie, & un traité d'Astronomie poétique.

MARCUS POMPONIUS MARCELLUS, qui osa critiquer un discours de Tibere. Et comme Attéius Capiton vouloit le justifier en soutenant que le mot critiqué par ce Grammairien étoit latin; ou que s'il ne l'étoit pas encore, il le deviendrait, Pomponius fit cette réponse mémorable : *Vous pouvez, César, donner droit de bourgeoisie aux hommes, mais vous ne pouvez pas le donner aux mots.*

REMMIUS PALEMON de Vicence, qui, sous les Empereurs Tibere & Claude, s'étant rendu célèbre par sa grande érudition, par sa facilité à parler & à faire des vers sur le champ, fut fort décrié par ses mauvaises mœurs, & par son arrogance.

Outre les anciens Grammairiens dont la vie a été écrite en abrégé par Suétone, il y en a d'autres, dont le nom fait honneur à cet Art, quoiqu'ils ne l'aient pas

enseigné de vive voix , mais seulement par des Ecrits : tels que Varron , Cicéron , Messala , Jules-César , car ces grands hommes ne croyoient pas se déshonorer en traitant de telles matieres.

J'omets , pour abréger , plusieurs savans Grammairiens , dont plusieurs reviendront dans le Chapitre suivant , où je parle des Philologues. Ceux qui seront curieux de ramasser tous les ouvrages latins faits sur cette matiere , les trouveront dans le recueil des anciens Grammairiens donné par Elie Putschius en 1605 , deux volumes *in-4^o*. Un Livre excellent , & nécessaire à tous les Maîtres qui enseignent la langue Latine , est *la Minerve* de Sanctius , avec les Notes de Scioppius & de Perizonius.

COURTES RÉFLEXIONS ,

Sur le progrès & l'altération des Langues.

C'EST une chose étonnante comment les Langues se forment , s'augmentent , se perfectionnent ; & comment , après un certain cours d'années , elles dégènerent , & se corrompent.

Dieu , seul Auteur des Langues primitives , (& comment les hommes auroient-ils pu les inventer ?) en introduisit l'usage pour punir & dissiper la folle

entreprise des hommes, qui voulurent ; avant que de se séparer, rendre leur nom immortel par la construction du plus superbe édifice qui eût encore paru sur la terre. Jusques-là les hommes, qui ne formoient que comme une même famille, ne parloient aussi qu'une même langue. Tout d'un coup, par un prodige des plus surprenans, Dieu effaça dans leur cerveau les traces anciennes de tous les mots qu'ils savoient, & y en substitua de nouvelles, qui formerent subitement de nouvelles langues. Il y a apparence, qu'en se distribuant en diverses contrées, chacun se joignit à ceux dont il entendoit le langage, & de qui pareillement il étoit entendu.

Je m'arrête aux enfans de Javan, (en Hébreu *Javan*, est le même qu'*Ion*) d'où sont descendus les Ioniens, c'est-à-dire, les Grecs. Voilà donc la langue Grecque établie parmi eux, entièrement différente de l'Hébraïque, (je parle dans la supposition que l'Hébreu fût la langue du premier homme) différente, non-seulement pour les mots, mais pour la manière de décliner les mots & de conjuguer les verbes, pour les inflexions, les tours, les phrases, le nombre, la cadence. Car il est remarquable que Dieu a donné à chaque langue un caractère, un génie particulier, qui la distingue de toutes les autres,

& dont l'effet est sensible , quoiqu'on ne puisse pas trop en marquer la raison. A la multitude des mots Grecs , dont leur mémoire se trouva meublée dès ces premiers tems , l'usage , la nécessité , l'invention & la pratique des Arts , peut-être même la commodité ou l'agrément , en firent ajouter de nouveaux. On compte *Rac. Greci de Poëti- Royali* deux mille cent cinquante - six racines Grecques. Les dérivés & les composés augmentèrent beaucoup ce nombre , & se multiplièrent à l'infini : nulle langue n'approche de la Grecque pour la richesse & l'abondance.

Jusqu'ici nous n'avons vu que comme le matériel de la langue Grecque , c'est-à-dire , les mots dont elle est composée , qui ne furent presque qu'un don du Créateur & de la nécessité. L'usage , la liaison , l'arrangement de ces mots , eurent besoin de l'Art. On remarqua que , parmi ceux qui faisoient usage de cette langue , les uns parloient mieux que les autres , & qu'ils exprimoient leurs pensées d'une manière plus nette , plus suivie , plus énergique , plus agréable. On les prit pour modeles , on les étudia avec soin , on fit des observations sur leurs discours , soit qu'ils fussent écrits , ou de vive voix seulement. Et c'est ce qui donna lieu à ce que nous appellons Grammaire , qui n'est autre chose qu'un recueil d'observa-

vations sur le langage : travail fort important, ou plutôt absolument nécessaire, pour fixer les règles d'une langue, pour les réduire en une méthode aisée qui en facilite l'étude, pour éclaircir les doutes & les difficultés, pour faire connoître & écarter les usages vicieux, & pour la conduire par des réflexions sensées & judicieuses à toute la beauté dont elle est susceptible.

Nous ne savons rien des commencemens ni des progrès de la langue Greque. Les Poèmes d'Homere sont le plus ancien ouvrage que nous ayons en cette langue, & l'élocution y est si parfaite, que tous les siècles suivans n'y ont pu rien ajouter. Cette perfection du langage s'est maintenue & conservée chez les Grecs beaucoup plus long-tems que dans aucune autre nation. Depuis Homere jusqu'à Théocrite, il s'est écoulé plus de cinq cens ans. Tous les Poètes qui ont fleuri pendant ce long intervalle de tems, sont regardés, excepté un très-petit nombre, comme parfaits pour le langage chacun dans leur genre. Il en faut juger à peu-près de même des Orateurs, des Historiens & des Philosophes. Le goût des Arts universel & dominant chez les Grecs, l'estime qu'on y a toujours faite de l'Eloquence, le soin qu'ils avoient de cultiver leur langue qu'ils apprenoient

seule , dédaignant pour la plupart jusqu'à la langue Romaine qui étoit la langue de leurs maîtres , tout cela a contribué à soutenir la langue Grecque dans sa pureté pendant plusieurs siècles , jusqu'à la translation de l'Empire à Constantinople. Alors le mélange du latin , & l'affoiblissement de l'Empire qui amena la décadence des Arts , fit un changement sensible dans la langue Grecque.

Les Romains uniquement occupés du soin d'établir & d'assurer leurs conquêtes par la voie des armes , ne songerent pas beaucoup d'abord à polir & à perfectionner leur langue. Le peu qui nous reste des Annales des Pontifes , des Loix des douze Tables , & de quelques autres monumens en petit nombre , marque combien elle étoit grossiere & imparfaite dans ces premiers tems. Elle se développa peu-à-peu dans la suite par des accroissemens insensibles. Elle emprunta un grand nombre de mots de la langue Grecque , qu'elle habilla à sa mode , & se rendit comme naturels : avantage que n'avoient point eu les Grecs. On apperçoit & on sent encore le goût de la langue Grecque dans les vieux Poëmes Latins , tels que Pacuvius , Ennius , Plaute , surtout par les mots composés qui y sont très fréquens. Ce que nous avons des discours de Caton , des Gracques , & des

autres Orateurs de leur tems, montre un langage déjà fort riche, fort énergique, & auquel il ne manquoit rien que de la grace, de l'arrangement, de l'harmonie.

Le commerce le plus fréquent que Rome eut avec la Grece depuis qu'elle en eut fait la conquête, y apporta un changement entier pour le langage, aussi-bien que pour le goût de l'éloquence & de la poésie, deux choses qui paroissent inséparables. A comparer Plaute avec Térence, Lucrece avec Virgile, on les croiroit séparés par plusieurs siècles, & cependant ils ne sont éloignés les uns des autres que de peu d'années. On peut fixer à Térence l'époque du renouvellement, ou plutôt de l'établissement de la pure Latinité à Rome, & conduire cette époque jusqu'à la mort d'Auguste; espace qui comprend cent cinquante ans, & quelque chose de plus. C'est ici le beau siècle de Rome par rapport aux Belles-Lettres & aux Arts; & comme on l'appelle, le siècle d'or, pendant lequel une foule d'Auteurs du premier mérite porta la pureté & l'élégance de la diction à son dernier période par des Ecrits, entierement différens pour le style & pour la matiere, mais tous également marqués au coin de la pure Latinité & du bon goût.

Ce progrès si rapide de la langue Latine doit moins étonner, quand on se

souvent que des hommes tels que Scipion l'Africain le jeune, & Lélius d'un côté, & de l'autre Cicéron & César, ne dédaignoient pas au milieu de leurs importantes occupations, les premiers de prêter leur main & leur plume à un Poète Comique, les autres de composer eux-mêmes des Traités sur la Grammaire.

Cette pureté du langage alla toujours en déclinant depuis la mort d'Auguste, aussi-bien que le goût de la saine éloquence; car leur sort est presque toujours le même. Pour peu qu'on ait de discernement, on voit une différence sensible entre les Auteurs du tems d'Auguste, & ceux qui ont vécu après lui. Mais deux cens ans après, la différence est extrême, comme on le sentira aisément par la lecture des Ecrivains de l'Histoire d'Auguste. La pureté du langage ne s'est conservée presque (encore avec quelque altération) que parmi les Jurisconsultes Ulpien, Papinien, Paul, &c.

Je ne sais si j'ai eu raison de dire que le sort du langage & celui du goût étoit toujours le même. Nous avons de vieux Auteurs François, comme Marot, Amiot, Montagne, & d'autres, dont la lecture plaît encore infiniment, & sans doute plaira toujours. Qu'est-ce qu'on aime & qu'on estime dans ces Auteurs? Ce n'est point le langage, puisque nous ne pour-

rions maintenant en souffrir un pareil. C'est un je ne fais quoi , qu'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer : un air simple & naïf , un tour gracieux , des manieres naturelles , une noblesse & une grandeur de style sans affectation & sans enflure , sur-tout des sentimens puisés dans la nature , qui partent du cœur , & qui vont au cœur : en un mot c'est ce goût antique d'Athenes & de Rome , qui est de tous les tems & de tous les pays , & qui jette dans les Ecrits un certain sel , dont la finesse & la délicatesse se fait sentir à tout Lecteur spirituel , & ajoute un nouveau prix à la force & à la solidité des choses mêmes.

Mais pourquoi ce vieux langage ne plaît-il plus ? je parle seulement des mots. Il en manque un très-grand nombre dans notre langue. On en trouve d'excellens dans ces vieux Auteurs : les uns clairs , simples , naturels ; les autres pleins de force & d'énergie. J'ai toujours souhaité qu'une main habile fît un petit recueil des uns & des autres , c'est à-dire , de ce qui nous manque & de ce que nous pouvons acquérir , pour nous montrer le tort que nous avons de négliger ainsi le progrès & l'avancement de notre langue , & pour piquer (qu'on me pardonne cette expression) la stupide indolence où nous demeurons sur ce sujet. Car , si la langue Française ,

çoise , riche d'ailleurs & opulente , éprouve en certaines occasions une sorte de disette & de pauvreté , c'est à notre faulſe délicatelſe que nous devons imputer ce défaut. Pourquoi ne pas l'enrichir peu-à-peu de nouvelles expreſſions excellentes , que nos Auteurs anciens , ou que les peuples voiſins même nous fourniroient , comme nous voyons que les Anglois le pratiquent ſi utilement ? Je ſais bien qu'il faut être , ſur cet article , fort diſcret & fort réſervé : mais il ne faut pas auſſi pouſſer la diſcrétion juſqu'à une timide puſillanimité.

Nous avons lieu de croire que notre langue a été conduite au plus haut point de perfection où elle puiſſe arriver ; & l'honneur qu'on lui fait de l'adopter dans preſque toutes les Cours de l'Europe , en eſt une glorieuſe preuve. S'il lui manque quelque choſe , ce ne peut être , ce ſemble , qu'une plus riche abondance , quoique cependant ceux qui ſavent manier la langue , ne ſ'apperçoivent preſque pas qu'elle manque d'aucuns mots pour exprimer leurs penſées ; mais elle pourroit en avoir un plus grand nombre. La France a eu dans le ſiècle paſſé , & a encore dans celui-ci , des Ecrivains d'un mérite diſtingué , & fort capables de lui procurer ce nouvel avantage. Mais ils reſpectent & craignent le Public. Ils ſe

font , avec justice , un devoir de se régler sur son goût , & de ne point le heurter. Ainsi , pour ne pas courir le risque de lui déplaire , ils n'osent presque jamais hasarder aucune expression nouvelle , & ils laissent en ce point la langue dans l'état où ils l'ont trouvée. Ce seroit donc au Public à se rendre , pour l'honneur de la Langue & de la Nation , moins délicat & moins dédaigneux , & aux Auteurs , à devenir aussi un peu moins timides ; mais , je le répète , en gardant toujours beaucoup de discrétion & de réserve.

Mais je ne m'appерçois pas , que moi-même peut-être , en hasardant ainsi mes réflexions sur notre langue , je pourrai paroître manquer de respect pour le Public ; ce qui seroit bien contraire à mon intention. Je finis cet Article , qui regarde la Grammaire , en prenant la liberté d'avertir encore les Lecteurs , que cette Etude est très-importante , & ne doit point être négligée. Je vois avec joie qu'on fait voir régulièrement dans plusieurs Classes de l'Université la Grammaire Française.



CHAPITRE SECOND.

DES

PHILOLOGUES.

ON appelle *Philologues* ceux qui ont travaillé sur les anciens Auteurs , pour les examiner , les corriger , les expliquer , & les mettre au jour : ceux qui ont embrassé cette Littérature universelle qui s'étend sur toutes sortes de sciences & d'Auteurs , & qui faisoit anciennement la principale & la plus belle partie de la Grammaire. On entend donc par *Philologie* une espece de science composée de Grammaire , de Rhétorique , de Poétique , d'Antiquités , d'Histoire , de Philosophie , & quelquefois même de Mathématiques , de Médecine , & de Jurisprudence , sans traiter aucune de ces matieres à fond ni séparément , mais les effleurant toutes ou en partie. Je ne fais pourquoi cette Philologie , qui a fait tant d'honneur aux Scaligers , aux Saumaises , aux Casaubons , aux Vossius , aux Sirmonds , aux Gronovius , &c. , & qui est encore fort cultivée en Angleterre , en Allemagne , & en Italie , est presque méprisée en France , où l'on ne fait plus

de cas que des sciences exactes , & portées à leur perfection , comme la Physique , la Géométrie , &c. Notre Académie des Belles-Lettres , qui , sous ce nom , renferme toutes les espèces d'érudition ancienne & moderne , & qui donne tous les ans dans ses Mémoires des Traités sur toutes sortes de matieres , peut contribuer beaucoup à renouveler parmi nous & à augmenter ce goût de Philologie & d'érudition. Je rapporterai ici quelques-uns de ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre d'érudition , en mêlant les Grecs avec les Latins.

De illustr. Grammat. cap. 10. ERATOSTHENE. Suétone dit qu'il fut le premier qui porta le nom de *Philologue*. Il étoit de Cyrene , & devint Bibliothécaire d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Olymp. 146. Av. J.C. 200. Ptolémée Philadelph. Il avoit embrassé

toutes sortes de connoissances , sans vouloir en approfondir aucune , comme font ceux qui s'appliquent particulièrement à une seule , & qui veulent y exceller.

Suidas. C'est ce qui lui fit donner le surnom de *
** Bêta est la seconde lettre de l'alphabet.* *Bêta* , parce que ne pouvant aspirer au premier rang dans aucune science particulière , il étoit du moins parvenu au second dans toutes en général. Il vécut quatre-vingts ans , & se laissa mourir de faim , ne pouvant survivre à la perte de la vue dont il fut affligé. J'aurai occa-

sion d'en parler encore ailleurs. Il eut pour disciple Aristophane de Byzance , qui fut maître du célèbre Critique Aristarque.

VARRON (*Marc Terentius*) a été regardé comme le plus docte des Romains.

Il naquit en 636 de la fondation de Rome , AN. M. 3619.
& mourut l'an 726 , âgé de 90 ans. Il Apud Aul. Gell. lib. 4. cap. 10.
assure lui-même qu'il avoit composé près AN. M. 3709.
de cinq cens Volumes sur différentes matieres. Il dédia celui de la langue Latine à Cicéron. Il composa un Traité de la vie rustique , *de re rustica* , qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous.

Saint Augustin admire & relève en plusieurs endroits la vaste érudition de ce savant Romain. Il nous a conservé le plan du grand ouvrage de Varron sur les Antiquités Romaines , composé de quarante & un Livres. C'est de cet ouvrage que parle Cicéron en s'adressant à Varron même. « Nous * étions, lui dit-
» il , auparavant comme étrangers , &
» en quelque sorte égarés dans notre
» propre ville. Vos Livres nous ont , pour-
» ainsi-dire , ramenés chez nous , en nous
» faisant connoître qui & où nous étions ». Après le dénombrement qu'en fait Cicéron , saint Augustin , plein d'admiration ,

* Nos , inquit , in nostra | duxerunt , ut possemus ali-
urbe peregrinantes erran- | quando qui & ubi essemus
tesque , tanquam hospites , | agnoscere. *Academ. Quest.*
tui libri quasi domum re- | lib. 1. n. 9.

s'écrie : « Varron * a lu un si grand
 » nombre de Livres , qu'on est étonné
 » comment il a pu trouver le tems d'en
 » composer lui même ; & il en a com-
 » posé néanmoins un si grand nombre ,
 » qu'à peine conçoit-on qu'un seul homme
 » en ait pu lire autant ».

Il étoit difficile que tant d'ouvrages
 fussent écrits d'un style élégant & poli.
 Aussi ** le même saint Augustin remar-
 que-t-il que Cicéron loue Varron comme
 un homme d'un esprit pénétrant & d'un
 savoir profond , non comme un homme
 fort disert & fort éloquent.

ASCONIUS Pédianus , cité par Pline le
 Naturaliste , & par Quintilien , a vécu
 sous Néron & sous Vespasien. Nous avons
 un reste de ses Notes ou de ses Com-
 mentaires sur diverses Oraisons de Ci-
 céron. On peut dire qu'il a servi de
 modele à la plupart des Critiques & des
 Scholiastes Latins qui l'ont suivi , & à
 ceux qui se sont mêlés d'expliquer les
 Auteurs.

PLINE (*C. Plinius Secundus*) dit l'*An-*
sien , pourroit être rangé parmi les His-

* Varro tam multa legit ,
 ut aliquid ei scribere vacas-
 se miremur ; tam multa
 scripsit , quàm multa vix
 quemquam legere potuisse
 credamus. *De Civit. Dei* ,
 l. 6. c. 2.

homine , inquit , omnium
 facile acutissimo , & sine
 ulla dubitatione doctissi-
 mo. Non ait , eloquentissi-
 mo vel facundissimo ; quo-
 niam re vera in hac facul-
 tate multum impar est.

** Cum Marco Varrone , *S. August. ibid.*

toriens, ou plutôt encore parmi les Philosophes qui ont traité de la Physique. Mais la multiplicité de matieres dont il parle dans ses Livres de l'Histoire Naturelle, a fait que j'ai cru lui pouvoir donner place parmi les Philologues.

Pline étoit de Vérone, & vivoit dans le premier siècle sous Vespasien & Tite, qui l'honorèrent de leur estime, & l'employèrent en diverses affaires. Il porta les armes avec distinction : il fut agrégé dans le College des Augures, fut envoyé Intendant en Espagne, & malgré le tems que lui déroboient ses emplois, il en trouva suffisamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui, malheureusement, sont perdus, excepté celui de l'*Histoire Naturelle*, compris en trente-sept Livres : * Ouvrage, dit Pline le jeune, d'une étendue, d'une érudition infinie, & presque aussi varié que la nature elle-même. En effet, étoiles, planetes; grêle, vents, pluies; arbres, plantes, fleurs; métaux, minéraux; animaux de toute espece, terrestres, aquatiques, volatils; descriptions Géographiques de villes & de pays, il embrasse tout, & ne laisse dans la nature & dans les arts aucune partie qu'il n'examine avec soin. Pour composer cet Ouvrage, il avoit

* Opus diffusum, eruditum, quod ipsa natura. *Plin. Epist. 5. lib. 3.*

parcouru près de deux mille Volumes.

Il a * soin d'avertir qu'il prenoit le tems de ce travail, non sur celui des affaires publiques dont il étoit chargé, mais sur son propre repos, & qu'il y employoit seulement certaines heures perdues. Pline le jeune, son neveu, nous apprend qu'il menoit une vie simple & frugale, dormoit peu, & mettoit tout le tems à profit : celui des repas, pendant lesquels il se faisoit lire ; celui même des voyages, où il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes, son copiste ; car il ne lisoit rien dont il ne fît des extraits. Il comptoit que ménager ainsi le tems, c'étoit prolonger sa vie, dont le sommeil abrege beaucoup la durée. *Pluribus horis vivimus : profectò enim vita vigilia est.*

Pline étoit bien éloigné de la fastueuse vanité de certains Auteurs, qui ne rougissent point de copier les autres sans les nommer. « Il me ** semble, dit-il, » que la probité & l'honneur demandent, » que, par un aveu sincère, on rende » une sorte d'hommage à ceux de qui

* Succisivis temporibus ista curamus, id est nocturnis. *Præf.*

** In his voluminibus Auctorum nomina prætexui. Est enim benignum, ut arbitror, & plenum ingenui pudoris, fateri per

quos profeceris.... Obnoxi profectò animi, & infelicis ingenii est, deprehendi in furto malle, quàm mutuum reddere, cum præsertim fors fiat ex usura. *In præfat.*

» l'on a tiré quelque secours & quelque
 » lumière ». Il compare un Auteur qui
 profite du travail d'autrui , à une per-
 sonne qui emprunte de l'argent dont elle
 paye l'intérêt : avec cette différence pour-
 tant , que le débiteur , par l'intérêt qu'il
 paye , n'acquitte point le fonds de la
 somme qu'on lui a prêtée ; au lieu qu'un
 Auteur , par l'aveu ingénu de ce qu'il
 emprunte , l'acquiert en quelque sorte ,
 & se le rend propre. D'où il conclut ,
 qu'il y a de la petitesse d'esprit & de la
 bassesse , d'aimer mieux être surpris hon-
 teusement dans le vol , que d'avouer in-
 génument sa dette. Je me suis bien en-
 richi de la sorte , & à bon marché.

Il sentoit parfaitement toute la diffi-
 culté & tous les inconvéniens d'une en-
 treprise comme la sienne , où la matiere
 qu'on traite est par elle-même ingrate ,
 stérile , ennuyeuse , & ne laisse aucun
 lieu de faire paroître de l'esprit. Mais * il
 étoit persuadé qu'on fait quelque gré aux
 Auteurs , qui préfèrent le desir d'être
 utiles au Public , à celui de plaire : &
 qui , dans cette vue , ont le courage de
 surmonter & de dévorer toutes les pei-
 nes d'un travail ennuyeux & rebutant.

Il se flatte qu'on lui pardonnera tou-

* Equidem ita sentio , | cultatibus victis , utilita-
 peculiarem in studiis cau- | tem juvandi prætulimus
 sam eorum esse , qui diffi- | gratia placendi. *Ibid.*

tes les fautes qui lui seront échappées ; & l'on y en trouve beaucoup en effet , comme cela est inévitable dans un Ouvrage d'une si vaste étendue , & d'une si prodigieuse variété.

Pline dédia son Ouvrage à Tite , alors associé presque à l'Empire par Vespasien son pere , & qui devint depuis les délices du genre humain. Il en fait un éloge magnifique & abrégé , en lui disant : “ Vo-
 ” tre élévation n'a causé en vous d'autre
 ” changement , sinon de vous mettre en
 ” état de faire tout le bien que vous de-
 ” sirez , en égalant votre pouvoir à votre
 ” bonne volonté ” : *Nec quicquam in te
 mutavit fortuna amplitudo , nisi ut pro-
 desse tantumdem posses & velles.*

Epist. 16.
lib. 6.

Pline le jeune , nous apprend dans une Lettre qu'il adresse à Tacite l'Historien , le triste accident qui fit périr son Oncle. Il étoit à Misene , où il commandoit la flotte. Ayant appris qu'il paroïsoit un nuage d'une grandeur & d'une figure extraordinaire , il se mit sur mer , & s'aperçut bientôt qu'il sortoit du mont Vésuve. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuyoit , & où le péril paroïsoit le plus grand , mais avec une telle liberté d'esprit , qu'à mesure qu'il appercevoit quelque mouvement extraordinaire , il faisoit ses observations , & les dictoit. Déjà sur les vaisseaux voloit la

cendre plus épaisse & plus chaude à mesure qu'ils approchoient. Déjà tomboient autour d'eux des pierres calcinées, & des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu. Pline délibéra quelque tems s'il retourneroit en arriere : mais s'étant rassuré, il continua sa route, mit pied à terre à Strabie, & s'arrêta chez Pomponianus son ami, qu'il trouva tout tremblant, & qu'il tâcha d'encourager. Après le repas, il se coucha, & dormit d'un profond sommeil. L'approche du danger obligea de l'éveiller. Les maisons étoient tellement ébranlées par les fréquens tremblemens de terre, que l'on auroit dit qu'elles étoient arrachées de leurs fondemens. Ils s'avancèrent tous dans la campagne. Je passe beaucoup de circonstances. La nuit sombre & affreuse qui couvroit tout, n'étoit un peu dissipée que par la lueur de l'incendie. Des flammes qui parurent plus grandes, & une odeur de soufre qui annonçoit leur approche, mirent le monde en fuite. Pline se leve appuyé sur deux valets, & dans le moment tombe mort, suffoqué apparemment par l'épaisseur de la fumée.

Telle fut la fin du savant Pline. On ne peut savoir mauvais gré à un Neveu d'avoir peint en beau la mort de son Oncle, & de n'y avoir vu que de la

force, du courage, de l'intrépidité, & de la grandeur d'ame. Mais, si nous en voulons juger sainement, peut-on excuser de témérité une entreprise, où un homme expose sa vie, & , ce qui est encore plus condamnable, celle des autres, pour satisfaire une simple curiosité ?

Il me reste, pour terminer cet article, à dire un mot du style de Pline. Il lui est tout particulier, & ne ressemble à aucun autre. Il ne faut pas s'attendre à y trouver ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siècle d'Auguste, dont il n'étoit pourtant éloigné que d'assez peu d'années. Son caractère propre est la force, l'énergie, la vivacité, je puis même dire la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées ; & une merveilleuse fécondité d'imagination pour peindre & rendre sensibles les objets qu'il décrit. Mais il faut avouer aussi que son style est dur & ferré, & par-là souvent obscur : que ses pensées sont fréquemment poussées au-delà du vrai, outrées, & même fausses. J'essayerai d'en donner quelques exemples.

*Lib. 19. in
Proam.*

Pline développe les merveilles renfermées dans la matière dont les voiles de vaisseaux sont composés, c'est-à-dire, du lin & du chanvre. L'homme jette dans la terre une petite semence, qui lui fer-

* Pline ne
parle que du
lin.

vira à se rendre maître des vents , & à les convertir à ses besoins. Sans parler d'une infinité de secours qu'on tire du lin ou du chanvre pour tous les usages de la vie , quoi de plus merveilleux que de voir une herbe rapprocher l'Egypte de l'Italie malgré la mer qui les sépare ? Et quelle herbe encore ? petite , mince , foible , qui s'élève à peine de terre , qui , d'elle-même , ne forme ni corps , ni substance ferme , & qui a besoin , pour servir à nos usages , d'être brisée , & réduite à la souplesse de la laine. C'est à cette plante , toute médiocre qu'elle est , qu'on doit la facilité de se transporter d'un bout du monde à l'autre. *Seritur linum. Sed in qua non occurrit vita parte ? quodve miraculum majus , herbam esse qua admoveat Ægyptum Italia... Denique tam parvo semine nasci , quod orbem terrarum ultro citroque portet , tam gracili avena , tam non altè à terra tolli ; neque id viribus suis necesse , sed passum , tufumque , & in mollitiem lana coactum !*

Il donne une idée magnifique de la grandeur & de la majesté de l'Empire Romain. Rome , selon lui , est en même-tems la mere de l'univers , & lui doit sa nourriture ; choisie exprès par les dieux pour illustrer le ciel même , pour réunir tous les Empires épars çà & là dans le monde , pour adoucir les mœurs , pour

réduire à un seul & même langage les langues barbares & discordantes de tant de nations , pour établir entre elles par ce moyen un salutaire & facile commerce , pour rappeler l'homme aux loix de l'humanité , en un mot , pour rendre cette ville la patrie commune de tous les peuples de l'univers. *Terra (Italia) omnium terrarum alumna , eadem & parens ; numine deûm electa , quæ cælum ipsum clarius faceret , sparsa congregaret imperia , ritusque molliret , & tot populorum discordes ferasque linguas sermonis commercio contraheret ad colloquia , & humanitatem homini daret , breviterque una cunctarum gentium in toto orbe patria fieret.*

Je n'ajouterais plus ici qu'un seul endroit , mais qui m'a paru bien remarquable , & qui nous regarde tous. C'est avec raison , dit Plinè , qu'on donne à l'homme le premier rang parmi toutes les autres créatures , lui pour qui la nature semble les avoir toutes formées : mais elle lui fait acheter bien cher tous ses présens ; de sorte qu'on ne fait si on a plus lieu de la regarder à son égard comme une mere indulgente , que comme une dure matâtre. Tous les autres animaux naissent couverts chacun d'une manière différente , l'homme est le seul qui ait besoin d'un secours étranger pour se couvrir. Il est jeté , en naissant , tout nud

Lib. 9. in
Proverbia.

sur la terre aussi nue que lui. Le premier signe de vie qu'il donne, sont des * cris, des pleurs, des larmes, ce qui n'arrive à aucun des autres animaux. A ce premier usage qu'il a fait de la lumière, succèdent les liens & les langes dont on serre & on enveloppe tous ses membres, ce qui ne lui est pas moins particulier. C'est dans cet état que se trouve, aussitôt après sa naissance, le roi des animaux, destiné à leur commander, pieds & mains liés, & poussant des gémissemens. Il commence sa vie par les supplices, coupable uniquement parce qu'il est né. Peut-on comprendre la folie des hommes, de croire, après de tels commencemens, qu'ils soient nés pour le faste & l'orgueil!

Principium jure tribuetur homini, cujus causa videtur cuncta alia genuisse natura, magnâ sava mercede contra tanta sua munera; non sit ut satis aestimare, parens

* La langue Latine a un mot propre pour exprimer le cri des enfans, vagitus: comme elle en a aussi pour marquer le cri des bœufs, vaches & taureaux, mugitus; & celui des lions en colere, rugitus. Notre langue a adopté les deux derniers mots, mugissement, rugissement. Je ne sais pas pourquoi elle n'en feroit pas autant à l'égard du premier, & pourquoi elle ne diroit pas vagissement, qui est dans la même analogie. Ce mot choqueroit d'abord par la nouveauté: on s'y accoutumeroit peut-être insensiblement, comme on s'est accoutumé aux autres. Pour moi, qui ne me sens pas assez d'autorité dans le public, je n'ai pas osé le hasarder, & je me suis contenté de dire en moi-même avec quelque regret: Ego cur acquirere paucâ, Si possum, invidior: Hor.

*melior homini, an tristior noverca fuerit. Ante omnia, unum animantium cuncto-
rum alienis velat opibus : ceteris variè
tegumenta tribuit... Hominem tantum nu-
dum, & in nuda humo, natali die adjit
cit ad vagitus statim & ploratum, nul-
lumque tot animalium aliud ad lacrymas,
& has protinus vitæ principio... Ab hoc
lucis rudimento, qua ne feras quidem inter
nos genitas, vincula excipiunt, & omnium
membrorum nexus. Itaque feliciter natus
jacet, manibus pedibusque devinctis, stens
animal ceteris imperaturum; & à suppli-
ciis vitam auspicatur, unum tantum ob
culpam, quia natum est. Heu dementiam
ab his initiis existimantium ad superbiam
se genitos ! Les Payens sentoient bien la
misère de l'homme dès sa naissance, mais
ils n'en connoissoient pas la cause, comme
le remarque saint Augustin, en parlant
de Cicéron : *rem vidit, causam non
vidit.**

Ce peu d'endroits de Pline que j'ai
rapportés ici, & que j'ai traduits du mieux
qu'il m'a été possible, sans pouvoir rendre
l'énergie de l'original, peut suffire pour
donner quelque idée de son style & de
son caractère. Je dois faire remarquer,
avant que de finir, l'art industrieux de
l'Auteur dont je parle. Son Ouvrage, qui
embrasse toute l'Histoire Naturelle, &
qui traite dans un détail exact une in-

finité de sujets , absolument nécessaires pour son plan , mais tout-à-fait ennuyeux par eux - mêmes , est rempli presque partout de ronces & d'épines , qui n'offrent rien d'agréables au Lecteur , & qui sont fort capables de le rebuter. Pline , en homme habile , pour prévenir , ou du moins pour diminuer cet ennui & ce dégoût , a eu soin de répandre çà & là quelques fleurs , de jeter dans certains récits beaucoup d'agrément & de vivacité , & d'orner de belles & solides réflexions presque toutes les Préfaces qu'il met à la tête de chacun de ses Livres.

LUCIEN , Auteur Grec , étoit de Samosate , capitale de la Comagene , Province de Syrie. Il étoit d'une condition fort médiocre. Son pere , n'ayant pas le moyen de l'entretenir , résolut de lui faire apprendre un métier. Mais les commencemens ne lui en ayant pas été favorables , il se jeta dans les Lettres , sur un songe vrai ou supposé qui est rapporté au commencement de ses Ouvrages. J'en donnerai ici l'extrait , qui pourra contribuer à faire connoître son génie & son style.

J'avois près de quinze ans , dit-il , & n'allois pas à l'école , lorsque mon pere délibéra avec ses amis sur ce qu'il devoit faire de moi. Plusieurs n'approuvoient pas qu'on me jettât dans les Lettres , parce que , pour y réussir , il faut beau-

coup de tems & de dépense. Ils confidéroient que je n'étois pas riche , & qu'en apprenant quelque métier j'aurois moyen de me fournir moi-même en peu de tems de quoi vivre sans être à charge à mon pere , ni à ma famille. Cet avis fut suivi , & l'on me mit entre les mains d'un Oncle , qui étoit un excellent Sculpteur. Cet Art ne me déplaisoit pas , parce que je m'étois amusé de bonne heure à faire de petits ouvrages de cire où je réussissois assez : d'ailleurs , la Sculpture ne me paroissoit pas tant un métier , qu'un divertissement honnête. On me mit donc à l'ouvrage , pour voir comment je m'y prendrois. Mais je commençai par appuyer si lourdement le ciseau sur la pierre qu'on m'avoit donné à travailler , & qui étoit fort délicate , qu'elle se rompit sous mes mains. Mon Oncle entra dans une telle colere , qu'il ne put s'empêcher de me frapper , & de me donner plusieurs coups : ainsi mon apprentissage commença par les larmes.

Je courus au logis tout pleurant , & racontai ma triste aventure , montrant les marques des coups que j'avois reçus : ce qui affligea extrêmement ma mere. Le soir étant venu , je me couchai , & ne fis que rêver toute la nuit. J'eus , pendant le sommeil un songe , dont l'image me demeura vivement empreinte dans la

mémoire. Je crus voir deux femmes. L'une grossière & mal peignée, qui avoit les mains crasseuses, les bras retroussés, le visage tout couvert de sueur & de poussière, enfin telle qu'étoit mon Oncle lorsqu'il travailloit de son métier. L'autre avoit un air gracieux, un visage doux & riant, un habit fort propre, mais modeste. Après m'avoir bien tirailé pour m'attirer chacune à leur parti, enfin elles remirent à mon choix la décision de leur différend, & plaiderent leur cause successivement.

La première commença ainsi. « Mon
 » fils, je suis la Sculpture que tu viens
 » d'embrasser, & qui t'est connue dès
 » ton enfance, ton Oncle s'y étant rendu
 » très-célèbre. Si tu veux me suivre sans
 » t'arrêter aux cajoleries de ma rivale,
 » je te rendrai illustre, non comme elle,
 » par des paroles, mais par des effets.
 » Car, outre que tu deviendras robuste
 » & vigoureux comme moi, tu rempor-
 » teras une estime qui ne sera point su-
 » jette à l'envie, ni cause un jour de
 » ta perte, comme les charmes de celle
 » qui te veut suborner. Du reste, que
 » mon habit ne te fasse point de peine :
 » c'est celui de Phidias & Polyclète, &
 » des autres grands Sculpteurs qui se sont
 » fait adorer dans leurs ouvrages, & qu'on
 » révere encore avec les dieux qu'ils ont

» faits. Considere combien , en suivant
 » leurs traces , tu acquerras de gloire &
 » de louange , & de quelle joie tu com-
 » bleras ton pere & ta famille ! » Voilà
 à peu-près ce que me dit cette Dame ,
 d'un ton rude & grossier , comme par-
 lent les Artisans , mais avec force & vi-
 vacité. Après quoi l'autre me parla ainsi.

» Je suis l'Erudition , qui préside à tou-
 » tes les belles connoissances. La Sculp-
 » ture t'a étalé les avantages que tu aurois
 » avec elle. Mais , si tu l'écoutes , tu ne
 » seras jamais qu'un misérable Artisan ,
 » exposé au mépris & aux injures de
 » tout le monde , & contraint de faire
 » la cour aux Grands pour subsister.
 » Quand tu deviendrois des plus excel-
 » lens en ton Art , on se contentera de
 » t'admirer , sans porter d'envie à ta con-
 » dition. Mais , si tu veux me suivre , je
 » t'apprendrai tout ce qu'il y a de beau
 » & de rare dans l'univers , & tout ce
 » qu'il y a de remarquable dans toute
 » l'antiquité. J'ornerai ton ame des vertus
 » les plus estimables , telles que sont la
 » modestie , la justice , la piété , la dou-
 » ceur , l'équité , la prudence , la patience ,
 » & l'amour de tout ce qui est honnête
 » & louable ; car ce sont-là les véritables
 » ornemens de l'ame. Au lieu de ce mé-
 » chant habit que tu as , je t'en don-
 » nerai un majestueux , comme celui que

„ tu me vois ; & de pauvre & inconnu ,
 „ je te rendrai illustre & opulent , digne
 „ des plus grands emplois , & en état
 „ d'y parvenir. S'il te prend envie de
 „ voyager dans les pays étrangers , je
 „ ferai marcher ta renommée devant toi.
 „ Par tout on viendra te consulter comme
 „ un oracle : tu seras adoré & respecté
 „ de tout le monde. Je te donnerai même
 „ l'immortalité tant vantée , & te ferai
 „ vivre à jamais dans la mémoire des
 „ hommes. Considere ce qu'Eschine &
 „ Démosthene , l'admiration de tous les
 „ siècles , sont devenus par mon moyen.
 „ Socrate , qui avoit suivi d'abord la Sculp-
 „ ture ma rivale , ne m'eut pas plutôt
 „ connue , qu'il l'abandonna pour moi.
 „ A-t-il eu sujet de s'en repentir ? Quit-
 „ teras-tu tant d'honneur , de richesses ,
 „ & de crédit , pour suivre une pauvre
 „ inconnue , qui , le marteau & le ci-
 „ seau à la main , n'a que ces vils instru-
 „ mens à t'offrir , qui est contrainte de
 „ travailler de ses mains pour vivre , &
 „ de songer plutôt à polir un marbre ,
 „ qu'à se polir soi-même ? »

Elle n'eut pas plutôt prononcé ces
 paroles , que , touché de ses promesses ,
 & n'ayant pas encore oublié les coups
 que j'avois reçus , je courus l'embrasser ,
 sans attendre qu'elle eût achevé son dis-
 cours. L'autre , transportée de colere &

de dépit , fut changée sur le champ en statue , comme on le dit de Niobé. Alors l'Erudition , pour me récompenser de mon choix , me fit monter avec elle sur son char , & touchant ses chevaux ailés , me promena d'Orient en Occident , me faisant répandre par-tout je ne fais quoi de céleste & de divin , qui faisoit regarder les hommes en haut avec étonnement , & me combler de bénédictions & de louanges. Elle me ramena ensuite dans mon pays couronné d'honneur & de gloire ; & me rendant à mon pere , qui m'attendoit avec grande impatience ;
 « Vois , lui dit-elle , en lui montrant
 » l'habit dont son fils étoit revêtu , de
 » quel bonheur tu l'eusses privé sans moi ! »
 Telle fut la fin de mon songe.

Lucien termine ce petit discours en marquant , que son dessein , dans le récit de ce songe qui a tout l'air d'être de son invention , a été de porter la Jeunesse à l'amour de la vertu , & de l'encourager par son exemple à surmonter toutes les difficultés qui se rencontrent dans cette carrière , & à ne point regarder la pauvreté comme un obstacle au vrai mérite.

L'effet de ce songe fut d'allumer en lui un vif desir de se distinguer par l'étude des Belles-Lettres , & il s'y livra tout entier. On peut juger du progrès qu'il y

fit par l'érudition qui paroît dans ses Ecrits sur toutes sortes de matieres : c'est ce qui m'a donné lieu de le ranger parmi les Philologues.

Il dit lui-même qu'il embrassa la profession d'Avocat : mais qu'ayant en horreur les criailleries & les autres vices du Barreau , il eut recours à la Philosophie comme à un asyle.

Il paroît aussi par ses Ecrits que c'étoit un Rhéteur , qui faisoit profession d'éloquence , & qui composoit des déclamations & des harangues sur divers sujets , & même des plaidoyers , quoiqu'il ne nous en reste point de sa façon.

Il s'établit d'abord à Antioche , d'où il passa en Ionie & en Grece , puis en Gaule & en Italie : mais son plus long séjour fut à Athenes. Dans son extrême vieillesse il prit la charge de Greffier du Préfet d'Egypte. Je n'entre point dans le détail des particularités de sa vie , peu importantes pour mon sujet. Il vécut jusqu'au tems de l'Empereur Commode , à qui il adressa , après la mort de Marc-Aurele , l'histoire de l'impôsteur Alexandre.

Il a laissé beaucoup d'écrits , & sur différentes matieres. La pureté de la langue Grecque , & le style net , agréable , vif , & plein d'esprit , les font lire avec beaucoup de plaisir. Il a attrapé dans ses

Dialogues des Morts cette simplicité fine, & cet enjouement naïf, qui sont si propres à ce genre d'écrire, très-difficile, quoiqu'il ne le paroisse pas, parce qu'il faut y faire parler une infinité de personnages, d'âge & d'état fort différens, chacun selon son caractère particulier.

Il a cet avantage, que Quintilien a remarqué dans Cicéron, qu'il peut être utile à ceux qui commencent, & qu'il n'est pas inutile aux plus avancés. Il est merveilleux pour la narration, & a une fécondité qui peut être d'un grand secours aux esprits naturellement secs & stériles.

Il traite la Fable d'une manière agréable, & fort propre à la faire retenir, ce qui n'est pas un petit avantage pour l'intelligence des Poètes. Il fait, en mille endroits, une peinture admirable de la misère de cette vie, de la vanité, du faste des Philosophes, & de l'arrogance des savans.

Il est vrai néanmoins qu'il faut du choix & du discernement dans cet Auteur, qui, dans plusieurs de ses Ouvrages, marque peu de respect pour la pudeur, & fait une profession ouverte d'impiété, se moquant également & de la religion Chrétienne dont il parle en plusieurs endroits avec un souverain mépris, & des superstitions payennes dont il fait
voir

voir le ridicule. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de Blasphémateur & d'Athée. Aussi il suivoit la philosophie d'Epicure, qui n'est gueres éloignée de l'athéisme : ou plutôt il n'avoit ni religion, ni dogme fixe & constant, regardant tout comme incertain & problématique, & voulant se rire de tout.

Suidas dit qu'on tenoit qu'il étoit mort déchiré par les chiens, en punition de ce qu'il avoit eu la hardiesse de se railler de Jesus-Christ. Il seroit à souhaiter que ce fait fût mieux attesté.

AULU-GELLE (*Aulus-Gellius*, ou par corruption *Agellius*) est un Grammairien, qui vivoit dans le second siècle, sous M. Aurele, & sous quelques Empereurs qui le suivirent. Il étudia la Grammaire à Rome, & la Philosophie à Athenes sous Calvisius Taurus, d'où il revint ensuite à Rome.

Il s'est rendu célèbre par ses *Nuits Attiques*. C'est le nom qu'il a donné au recueil qu'il fit, pour ses enfans, de ce qu'il avoit appris de plus beau par la lecture des Auteurs, ou par la conversation des hommes habiles. Il l'appella ainsi, parce qu'il l'avoit composé à Athenes pendant l'hiver dont les longues nuits laissent plus de tems pour travailler. Macrobe en copie diverses choses sans le nommer.

Il ne paroît pas un grand discernement dans les matieres qu'il a choisies comme les plus considérables & les plus utiles , & qui , pour la plupart ne sont que des remarques de Grammaire peu importantes. On lui est pourtant redevable de plusieurs faits & de plusieurs monumens de l'Antiquité , que lui seul nous a conservés. Des vingt Livres qui composent cet ouvrage , le huitieme est entierement perdu : il n'en reste que les titres des
Lib. 10. c. 1. Chapitres. Celui où il traite en passant des Loix des douze Tables , est fort estimé.

Le style d'Aulu-Gelle ne manque pas de force , mais il est souvent mêlé de mots barbares & impropres , qui le rendent dur & obscur , & qui le sentent du siècle où il a vécu , dont il ne faut pas attendre beaucoup de pureté ni d'élégance.

Gell. lib. 14. cap. 2. Entre les particularités qu'il nous apprend de sa vie , il remarque qu'étant encore fort jeune , & ayant été choisi par les Préteurs pour juger quelques petites affaires de particuliers , il s'en présenta une où un homme demandoit à un autre une somme d'argent qu'il disoit lui avoir prêtée. Il ne le prouvoit que par des indices fort foibles , n'ayant ni actes , ni témoins : mais c'étoit certainement un homme d'honneur , d'une

vie irréprochable , & d'une intégrité reconnue. Sa partie au contraire , qui nioit la dette , étoit un homme décrié pour son avarice sordide ; & l'on montroit qu'il avoit été souvent convaincu de mensonge , de fraude , & de perfidie. Aulu-Gelle avoit pris avec lui , pour juger ce procès , plusieurs de ses amis accoutumés au Barreau , mais qui ne demandoient qu'à expédier , parce qu'ils avoient bien d'autres affaires. Ainsi ils concluoient tous sans difficulté qu'on ne pouvoit point obliger un homme à payer , lorsqu'il n'y avoit point de preuves qu'il dût ce qu'on lui demandoit.

Aulu-Gelle ne put se résoudre à mettre ainsi les parties hors de Cour , jugeant l'un très-capable de dénier ce qu'il devoit , & l'autre incapable de demander ce qu'on ne lui devoit pas. Il remit le jugement à un autre jour , & s'en alla consulter Favorin qui vivoit encore à Rome : c'étoit un Philosophe d'une grande réputation. Favorin lui rapporta , sur le cas qu'il lui proposoit , un endroit de Caton , qui disoit que dans ces sortes d'occasions où il n'y avoit point de preuves , l'ancienne pratique des Romains étoit d'examiner lequel des deux étoit le plus homme de bien ; & , quand ils l'étoient également , ou qu'ils étoient également décriés , de juger en faveur de

celui à qui on demandoit : d'où Favorin concluoit , qu'entre deux personnes si différentes il n'y avoit point de difficulté à croire un homme de bien contre un méchant. Quelque respect qu'eût Aulugelle pour ce Philosophe , il ne put pas entrer entierement dans sa pensée ; & , ne voulant rien faire contre sa conscience , il s'excusa de juger cette affaire , où il ne voyoit pas assez clair. Elle ne souffriroit maintenant aucune difficulté , & le débiteur prétendu seroit pris à serment , & cru sur sa parole.

ATHÉNÉE étoit de Naucrète , ville autrefois célèbre dans l'Egypte , sur un bras du Nil à qui elle donnoit le nom. Il vivoit du tems de l'Empereur Commode. Il a composé en Grec un ouvrage sous le nom de *Dipnosophiste* , c'est à dire , *Banquet des savans* ; qui est rempli d'une infinité des recherches curieuses & savantes , & qui donne beaucoup de lumières pour les antiquités Grecques. Nous n'avons qu'un abrégé ou des extraits des premiers Livres de son *Dipnosophiste* , faits , comme le croit Casaubon , à Constantinople il y a cinq ou six cens ans.

JULIUS POLLUX étoit compatriote & contemporain d'Athénée. Il adressa à Commode , lorsqu'il n'étoit que César , & que M. Aurele vivoit encore , les dix Livres que nous avons de lui sous le titre

d'*Onomasticon*. C'est un recueil des mots synonymes par lesquels les bons Auteurs Grecs ont coutume d'exprimer une même chose. Il étoit apparemment l'un des Précepteurs de Commode. Il lui plut par sa belle voix, & ce Prince lui donna la chaire établie à Athenes pour les Professeurs en Eloquence. Philostrate, qui le met entre les Sophistes, lui attribue une grande connoissance de la langue Grecque, le discernement de ce qui étoit bien ou mal écrit, & assez de génie pour l'éloquence, mais peu d'art.

Philostr.
P. 589. 590.

C. JULIUS SOLINUS nous a laissé une description de la terre, sous le nom de *Polyhistor*. Vossius rapporte plusieurs opinions sur le tems où a vécu cet Auteur, & conclut que tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il a précédé saint Jérôme qui le cite, c'est-à-dire, qu'il est après le premier siècle, & avant la fin du quatrième. Son ouvrage n'est qu'un extrait de divers Auteurs, particulièrement de Pline le Naturaliste, & est fait avec assez peu de lumière & de jugement.

Kosf. Hist.
Lat. lib. 3.

PHILOSTRATE. Il y a eu plusieurs Sophistes de ce nom. Nous ne parlerons ici que de celui qui a fait la vie d'Apollone de Tyannes. Il étoit du nombre des hommes de Lettres qui fréquentoient la Cour de l'Impératrice Julie, femme de Sévère. Il professa l'éloquence à Athe-

Suidas.
AN. J. C. 124.

nes , & ensuite à Rome sous Sévere. La vie d'Apollone , écrite par Damis le plus zélé de ses disciples , qui n'étoit proprement que des Mémoires assez mal écrits , étant tombée entre les mains de Julie , elle le donna à Philostrate , qui , sur ces Mémoires , & sur ce qu'il put tirer des Ouvrages d'Apollone même , & sur quelques autres Ecrits , composa l'Histoire que nous en avons.

Euseb. in Hier. Eusebe soutient qu'il seroit facile de montrer qu'une grande partie de ses narrations se détruisent d'elles-mêmes , & qu'elles ne sentent que la fable & le roman. Aussi il ne craint point d'assurer que tout son Ouvrage est plein de fictions

Phot. cap. 44. & de faussetés. Photius , qui rapporte en abrégé une partie des faits de cette Histoire , en traite plusieurs de fables impertinentes. Suidas en parle de même.

Ce dernier , outre la vie d'Apollone , attribue à Philostrate beaucoup d'Ecrits , & entr'autres quatre Livres de Tableaux & de Descriptions que nous avons encore , qui ont passé pour un Ouvrage fort beau , bien soutenu , & écrit dans toute la délicatesse de la langue Attique.

MACROBE. On donne à cet Auteur , à ses ouvrages , les noms d'*Aurélius Théodosius Ambrosius Macrobius*. On y ajoute le titre d'*Illustre* , propre à ceux qui étoient élevés aux premières dignités de l'Empire.

Il étoit d'un pays où la langue Latine n'étoit pas d'un usage commun, c'est-à-dire, de la Grece ou de l'Orient. Il a vécu sous Théodose, & sous ses enfans.

Quoiqu'on n'ait pas de certitude que cet Auteur soit le Macrobe qu'on trouve dans les loix d'Honoré & de Théodose; on ne peut gueres néanmoins douter qu'il n'ait vécu vers ce tems-là, puisque toutes les personnes qu'il fait parler dans ses Saturnales, en sont à-peu-près.

Il feint cet entretien pour ramasser tout ce qu'il savoit d'antiquités, afin que ce recueil pût servir à l'instruction de son fils Eustathe, à qui il l'adresse. Et comme il y fait rassembler tous les plus grands & les plus habiles de Rome durant les vacations des Saturnales, on a donné le nom de *Saturnales* à son ouvrage. Il y fait profession de rapporter ordinairement les choses dans les propres termes des Auteurs dont il les tiroit, parce qu'il ne cherchoit pas à faire paroître de l'éloquence, mais à instruire son fils : outre qu'étant Grec, il n'avoit pas une entière facilité à s'exprimer en Latin. On prétend en effet que son élocution n'est ni pure, ni belle; & que dans les endroits où il parle de lui-même, on voit un Grec qui bégaié en Latin.

*Saturn. lib.
1. in Præfat.*

Pour les choses, on trouve de l'agrément & de l'érudition.

Outre les Saturnales, on a encore deux Livres de Macrobe sur le songe que Cicéron attribue à Scipion, faits aussi pour son fils Eustathe, à qui il les adresse.

AV. J. C. 354.

DONAT, (*Ælius Donatus*) dont saint Jérôme a été écolier, enseignoit la Grammaire à Rome avec éclat, sous l'Empereur Constance.

On a des Commentaires sur Virgile & sur Térence, qu'on prétend être ceux mêmes que saint Jérôme attribue à Donat son Maître. Les plus habiles croient qu'il peut y avoir quelque chose de lui dans le Commentaire sur Virgile, mais qu'on y en a ajouté beaucoup d'autres qui sont indignes d'un homme aussi habile qu'il étoit. Pour le Commentaire sur Térence, on l'attribue à Evanthius, nommé Eugraphe par d'autres, qui vivoit du même tems. On ne croit pas non plus que les Vies de ces deux Poètes soient de Donat. Nous avons sous son nom quelques Ecrits de Grammaire qui sont estimés.

SERVIUS (*Maurus Honoratus*) vivoit vers le tems des Empereurs Arcade & Honoré. Il est fort connu par le Commentaire sur Virgile qui lui est attribué. L'opinion commune est que ce sont des

Extraits en forme d'Abrégés tirés de l'Ouvrage du véritable Servius, que ces Extraits ont fait perdre.

JEAN STOBÉE, Auteur Grec, vivoit vers le cinquieme siècle. Ce qui nous reste de son Recueil, nous a conservé de rares monumens des Poëtes & des Philosophes anciens. On croit que parmi ces fragmens il se trouve plusieurs choses ajoutées par ceux qui sont venus après lui.

CHAPITRE TROISIEME. DES RHÉTEURS.

ON appelle Rhéteurs ceux qui faisoient profession d'enseigner l'Eloquence, & qui en ont laissé des préceptes.

L'Eloquence est l'art de bien parler. On pourroit croire que pour l'acquérir il suffiroit d'écouter & de suivre la voix de la nature. Elle nous dicte ce semble, en chaque occasion, ce qu'il faut dire, & souvent même la maniere de le dire. Ne voit-on pas tous les jours une infinité de personnes, qui, sans art, sans étude, & par la seule force du génie, savent mettre de l'ordre, de la netteté, de l'éloquence, & sur-tout du sentiment

dans leurs discours ? Que faut-il davantage ?

Il est * vrai que sans le secours de la nature les préceptes ne sont d'aucun usage : mais il est vrai aussi qu'ils l'aident & la fortifient beaucoup, en lui servant de guide & de règle. Les préceptes ne sont autre chose que des observations qu'on a faites sur ce qu'il y avoit de beau & de défectueux dans les discours qu'on entendoit. Car, ** comme le disoit fort bien Cicéron, l'éloquence n'est point née par l'art, mais l'art est né de l'éloquence. Ces réflexions, mises par ordre, ont formé ce qu'on appelle Rhétorique. Or, qui doute qu'elles ne puissent être d'un grand secours pour acquérir & perfectionner le talent de la parole ?

Quintilien, dans le troisième Livre de ses *Institutions Oratoires*, fait un assez long dénombrement des anciens Rhéteurs tant Grecs que Latins. Je ne m'arrêterai que sur ceux dont le nom & l'histoire sont plus connus, & même j'en omettrai plusieurs. M. Gibert, qui professe la Rhé-

* Illud imprimis testandum est, nihil præcepta atque artes valere, nisi adjuvante natura. *Quintil. lib. 1. in Proëm.*

** Non esse eloquentiam

ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum. 1. de *Orat. n. 146.*

Initium dicendi dedit natura, initium artis observatio. *Quintil. l. 3. c. 2.*

torique au College Mazarin depuis près de cinquante ans , avec beaucoup de réputation , & qui a rempli long-tems à plusieurs reprises , & toujours avec un égal succès , l'honorable place de Recteur dans l'Université de Paris , a composé sur le sujet que je traite ici , un Ouvrage plein d'érudition , dont il m'a permis , en qualité d'ancien ami , de faire tout l'usage que je voudrois.

ARTICLE PREMIER.

Des Rhéteurs Grecs.

EMPÉDOCLE d'Agrigente , célèbre Philosophe , passe pour le premier qui ait eu quelque connoissance de la Rhétorique ; *Corax* & *Tisias* , tous deux Siciliens , pour les premiers qui en aient donné des regles. Ils eurent plusieurs disciples , plus connus sous le nom de Sophistes. Il en sera parlé dans la suite.

Quintil. lib. 3. cap. 1. Cic. in Brut. n. 46.

PLATON. Quoiqu'il semble avoir pris à tâche de décrier la Rhétorique , il mérite à juste titre d'être mis au nombre des plus excellens Rhéteurs , n'ayant censuré & tourné en ridicule que ceux qui déshonoroient cet Art par l'abus qu'ils en faisoient , & par le mauvais goût qu'ils s'efforçoient d'introduire dans l'Eloquence. Les réflexions sensées & solides

qu'il a insérées dans plusieurs de ses dialogues, sur-tout dans le Phedre & dans le Gorgias, peuvent être regardées comme une bonne Rhétorique, & en contiennent les plus importans principes.

ARISTOTE est reconnu avec raison pour le Chef & le Prince des Rhéteurs. Sa Rhétorique, divisée en trois Livres, a toujours été considérée par les Savans comme un chef-d'œuvre, & comme le Traité le plus accompli qui ait paru sur cette matiere. Un sentiment de jalousie, ou plutôt d'émulation, nous a procuré cet Ouvrage. * Isocrate, alors fort âgé, enseignoit l'éloquence à Athenes avec un succès extraordinaire, & étoit suivi d'un grand nombre d'illustres disciples. J'aurois pu, par cette raison, le mettre au nombre des Rhéteurs : mais je me réserve à en parler sous un autre titre. Une réputation si éclatante réveilla Aristote. S'appliquant par une parodie heureuse un vers d'une Tragédie Grecque, il se disoit à lui-même : *Il m'est hon-*

* Itaque ipse Aristoteles, cum florere Isocratem nobilitate discipulorum videret. . . mutavit repente totam formam propè disciplinæ suæ, versumque quemdam de Philocteta paulo secus dixit. Ille enim tacere ait sibi esse turpe cum barbaris; hic autem,

cum Isocratem pareretur dicere. *De Orat. lib. 3. n. 141.*

Isocratis præstantissimi discipuli fuerunt in omnium studiorum genere : eoque jam seniore . . . pomeridianis scholis Aristoteles præcipere artem oratoriam cœpit. *Quintil. lib. 3. cap. 1.*

veux de garder le silence, & de laisser parler *Isocrate*.

Αἰχρόν σιωπᾶν, Ἰσοκράτη δ' ἰᾶν λέγειν.

Jusques-là il n'avoit donné que des leçons de Philosophie. Il les continua le matin seulement, & ouvrit son Ecole l'après-midi pour y enseigner les préceptes de Rhétorique.

Il paroît qu'Aristote avoit composé plusieurs Ouvrages sur la Rhétorique. Cicéron parle en plus d'un endroit d'un Recueil, ou * ce Philosophe avoit ramassé tous les préceptes de cet Art qui avoient paru depuis Tisias, qu'il en regarde comme l'inventeur, jusqu'à son tems; & il les avoit traités avec tant d'élégance & de netteté, & les avoit mis dans un si beau jour, qu'on ne les alloit plus chercher dans leurs Auteurs, mais dans Aristote seul.

Immédiatement après la Rhétorique d'Aristote renfermée en trois Livres, on en trouve une qui a pour titre, *Rhe-*

De Inven.
lib. 2. n. 6.

De Orat.
lib. 2. n. 160.

* Nominatim cujusque præcepta ex ipsorum libris præcepta magnâ conqui-
sita curâ perspicuè cons-
cripsit, atque methodo di-
ligenter exposuit; ac tan-
tum inventoribus ipsis sua-
vitate & brevitate dicendi
præstitit, ut nemo illorum
præcepta ex ipsorum libris
cognoscat; sed omnes,
qui, quod illi præcipiant,
velint intelligere, ad hunc
quasi ad quemdam multo
commodiorem explicatio-
nem convertantur. *De In-*
vent.

torica ad Alexandrum, comme si elle avoit été adressée à Alexandre, & composée exprès pour lui. Mais tous les savans conviennent qu'elle n'est point d'Aristote.

Il avoit composé sur cette même matière des Livres qui portoient le nom de Théodecte. Ce que raconte à ce sujet Valere Maxime ne feroit pas d'honneur à Aristote s'il étoit vrai. Il dir que pour faire plaisir à Théodecte, l'un de ses disciples qu'il considéroit particulièrement, il lui avoit fait présent de ces Livres, & lui avoit permis de les publier sous son nom : mais qu'ensuite se repentant d'avoir cédé inconsidérément sa propre gloire à un autre, il s'en déclara l'Auteur. En effet, il les cite comme de lui dans sa Rhétorique. On doutoit encore, du tems de Quintilien, si cet Ecrit étoit d'Aristote ou de Théodecte.

Lib. 3. cap.
9 pag. 993.
Quintil. lib.
24. cap. 15.

Quoi qu'il en soit, sa Rhétorique, qui est parvenue jusqu'à nous, & qu'on ne lui conteste point, est de tous ses Ouvrages le plus généralement estimé, pour l'ordre merveilleux qui y regne, pour la solidité des réflexions qui accompagnent ses préceptes, pour la profonde connoissance du cœur humain, qui paroît sur-tout dans son Traité des mœurs & des passions. Les Maîtres, destinés à

former les jeunes gens à l'Eloquence , ne peuvent trop étudier cet excellent Livre. J'en dis autant de sa Poétique.

ANAXIMENE de Lampsaque passe communément pour avoir été Auteur de la *Rhétorique* adressée à *Alexandre*. Elle a son mérite , mais est très-inférieure à celle d'Aristote. Il avoit écrit sur beaucoup d'autres matieres.

DENYS D'HALICARNASSE tient un des premiers rangs entre les Historiens & les Rhéteurs. Je ne le considere ici que sous cette dernière qualité.

Aussi-tôt après qu'Auguste eut terminé les guerres civiles , vers le milieu de la CLXXXVIIe. Olympiade , environ vingt-huit ans avant Jesus-Christ , Denys d'Halicarnasse vint s'établir à Rome , & y séjourna vingt-deux ans. On juge , par quelques endroits de ses Ouvrages , qu'il y enseigna la Rhétorique ou publiquement , ou en particulier. Tome II.
p. 21. & p. 64.

Tout ce qu'il a écrit sur cette matiere n'est point parvenu jusqu'à nous. Nous avons de cet Auteur un *Traité de l'Arrangement des paroles* ; un autre de l'*Art* ; un troisième , qui n'est pas entier , touchant le caractère des *Ecrivains* anciens , & sur-tout des *Orateurs*. Dans la première partie il parle de *Lyfias* , d'*Iso crate* , & d'*Isée* : dans la seconde il traitoit de *Démosthene* , d'*Hypéride* , & d'*Es*

chine ; il ne nous en reste que ce qui regarde Démosthène , encore ce morceau n'est-il pas entier. Il ajoute aussi quelque chose de *Dinarque*. Suivent deux Lettres : l'une à Ammée , où il examine *si Démosthène s'est formé sur la Rhétorique d'Aristote* ; l'autre , à un Pompéius , où il rend compte de ce qu'il a cru être blâmable dans la diction de Platon. Nous avons encore les Comparaisons d'Hérodote & de Thucydide , de Xénophon , de Philiste & de Théopompe. Enfin nous avons les réflexions sur ce qui fait le propre caractère de Thucydide. Le but de ces derniers Ouvrages , est de faire connoître les Auteurs dont il parle ; de marquer en quoi ils sont imitables , & en quoi ils ne le sont pas.

Ce n'est donc pas une Rhétorique en forme que nous avons de cet Auteur : ce ne sont que des morceaux de Rhétorique , ou quelques points de cet Art , qu'il a jugé à propos de traiter.

L'examen qu'il fait des Ecrivains de l'antiquité les plus estimés , & le jugement qu'il en porte , peuvent servir beaucoup à former le goût. Il est vrai qu'on est choqué d'abord de la liberté avec laquelle il fait le procès sur certains articles à Platon & à Thucydide , pour lesquels d'ailleurs il témoigne une grande estime , & un grand respect. Ce seroit une chose

très utile , & qui ne seroit pas désagréable aux Lecteurs , d'entrer dans une discussion exacte de ces jugemens , & d'examiner , sans prévention & de bonne-foi , s'ils sont fondés en raison & en vérité. Ni le plan de mon ouvrage , ni la médiocrité de mes talens , ne me permettent pas de songer à une telle entreprise. Notre Auteur déclare en plusieurs endroits que ce n'est ni l'envie de s'élever lui-même , ni le desir de rabaisser les autres , qui le guident & le conduisent dans ses critiques , mais une volonté sincère d'être utile à ses Lecteurs. C'est une heureuse disposition pour juger sainement.

Tome II.
p. 126. 137.
161.

Un fragment fort court qui nous reste de lui , nous apprend quel motif l'avoit engagé à composer ses *Traité*s de Rhétorique : c'étoit le desir de contribuer à l'affermissement du bon goût par rapport à l'Eloquence. Depuis la mort d'Alexandre , Roi de Macédoine , elle avoit souffert dans la Grece de grands changemens , & par des déclin's imperceptibles , mais qui alloient toujours en croissant , elle étoit enfin tombée dans un état qui la rendoit méconnoissable. Nous verrons dans la suite que ce déchet & cette altération commença par Démétrius de Phalere. Au lieu de cette beauté mâle & naturelle , de cette noble & ancienne

Tome II.
p. 80. 81.

simplicité , de cet air de dignité & de grandeur , qui lui avoient attiré un respect général , & procuré un empire souverain sur les esprits & sur les cœurs ; sa rivale , j'entends la fausse Eloquence , sortie des contrées délicieuses de l'Asie , travailla sourdement à la supplanter , fit usage pour cela du fard & des couleurs les plus vives , employa les ornemens les plus propres à éblouir les yeux , & à faire illusion. Cette dernière-venue , sans autre mérite que celui d'une brillante mais vaine parure , vint à bout , quoiqu'étrangere , de s'établir dans toutes les villes Grecques , à l'exclusion de l'autre née dans le pays même , laquelle se vit exposée à l'oubli , au mépris , & même aux insultes de ceux qui l'avoient autrefois si long-tems & si justement admirée. Notre Auteur compare , en ce point , la Grece à une maison , où une concubine adroite & artificieuse , qui , par ses charmes & ses attraits s'est rendue maîtresse de l'esprit du mari , a jetté le désordre & la corruption , & où elle exerce un empire absolu , pendant que la femme légitime , devenue en quelque sorte esclave , a la douleur de se voir méprisée & comptée pour rien , & contrainte d'essuyer tous les jours les rebuts & les outrages les plus sensibles. Il reconnoît avec joie qu'on a vu depuis la saine Elo-

quence reprendre son ancien crédit , & sa rivale obligée à son tour de lui céder la place. Tout ce qu'il dit ici regarde la Grece ; & il attribue cet heureux changement au bon goût qui régnoit alors à Rome , d'où il s'étoit déjà répandu , & devoit se répandre encore de plus en plus dans toutes les villes Grecques , qui se piqueroient à l'envi d'imiter l'exemple de la ville dominante. C'est pour contribuer à ce renouvellement de l'Eloquence dans sa patrie , que Denys d'Halicarnasse avoit composé tous ses Livres de Rhétorique : motif bien louable , & digne d'un bon & zélé citoyen !

HÉRMOGENE étoit de Tarse en Cilicie , *Philostr. de Vit. Sophist. lib. 2. p. 575.* & vivoit sous l'Empereur Marc-Aurele Antonin. Ce Prince ayant eu la curiosité de l'entendre faire ses leçons , en fut charmé , & lui fit de grands présens. Il commença à professer à l'âge de quinze ans ; & il n'en avoit que dix huit lorsqu'il composa sa Rhétorique , qui est regardée par les savans comme un fort bon ouvrage. Mais , par un événement fort singulier , à l'âge de vingt-quatre ans il devint stupide , & sa stupidité dura le reste de sa vie. Il mourut au commencement du troisième siècle.

APHTHONE vivoit à la fin du second siècle de l'Eglise , ou au commencement du troisième. Au lieu que beaucoup d'au-

tres n'ont écrit de la Rhétorique que pour ceux qui sont déjà avancés dans la connoissance & dans l'usage de cet Art, afin de les perfectionner; Aphihone, au contraire, n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que sur les compositions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence.

DENYS LONGIN étoit d'Athenes, mais originaire de Syrie. Quoiqu'il excellât beaucoup dans la Philosophie, Plotin disoit néanmoins de lui que c'étoit moins un Philosophe qu'un homme de Lettres : & c'est en effet par les Lettres qu'il s'est particulièrement rendu célèbre. Il avoit beaucoup d'érudition, & le discernement très-fin, très-exact, & très-solide pour juger des pieces, & pour en marquer les beautés & les défauts.

De tous ses ouvrages le tems ne nous a conservé que son *Traité du Sublime*, qui est un des plus beaux morceaux qui nous restent de l'antiquité. L'excellente traduction que M. Despréaux en a donnée, & qui ressemble plus à un original qu'à une copie, a mis tout le monde en état d'en juger, & a justifié l'estime générale qu'on a toujours eu de cet Auteur. Cécile, qui vivoit du tems d'Auguste, avoit déjà composé un *Traité du style sublime*;

mais il s'étoit contenté de faire voir ce que c'est, sans donner aucune regle pour arriver à cette sublimité, qui ne persuade pas tant qu'elle ravit & enleve l'esprit du Lecteur. C'est ce dernier point que Longin entreprend de traiter dans son Ecrit.

Entre les exemples qu'il donne de ces traits magnifiques & éclatans, il parle de Moysé en ces termes : « Le Législa-
 » teur des Juifs, qui n'étoit pas un
 » homme ordinaire, ayant fort bien
 » conçu la grandeur & la puissance de
 » Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité
 » au commencement de ses Loix, par
 » ces paroks : *Dieu dit, Que la lumiere*
 » *se fasse, & la lumiere se fit ; Que la*
 » *terre se fasse, elle fut faite* ». L'hebreu est encore plus énergique & plus sublime. Il porte, *Que la lumiere soit, & la lumiere fut*. Le mot de *faire* semble indiquer quelque effort, & une succession de tems : au lieu que ces mots, *Que la lumiere soit, & la lumiere fut*, marquent mieux la rapide obéissance du néant à l'ordre du Souverain Maître.

Longin enseigna la langue Grecque à Zénobie, qui épousa le célèbre Odenat, Roi de Palmyre, & ensuite Empereur des Romains. On prétendit qu'il avoit conseillé à cette Princesse decrire à l'Em-
 pereur Aurélien la lettre si fiere qu'elle

*Aurel. Viâ.
 in Aurel.*

238 DES RHÉTEURS LATINS.

lui envoya durant le siège de Palmyre ; & ce fut sur cela qu'Aurélien le fit mourir. Il souffrit la mort avec beaucoup de constance , en consolant ceux qui témoignoient plaindre son malheur.

Zos. lib. 1. DÉMÉTRIUS. Il y a un Traité en Grec *touchant l'Elocution* , lequel , pour n'être qu'un très-petit morceau de Rhétorique , est pourtant capable de faire honneur à son Auteur , & on le donne à un homme dont le nom réciproquement fait honneur à l'ouvrage : c'est le fameux Démétrius le Phalérien , ainsi surnommé du port d'Athenes , nommé Phalere , d'où il étoit natif. Tous les Critiques , néanmoins , ne conviennent pas que cet ouvrage soit de lui. Il y en a qui l'attribuent à un Démétrius d'Alexandrie , bien postérieur au premier ; d'autres croient qu'il est de Denys d'Halicarnasse. M. Gibert prouve par un examen judicieux de l'ouvrage en lui-même , de son style , & de ses principes , qu'il n'est point de Démétrius de Phalere.

ARTICLE SECOND.

Des Rhéteurs Latins.

CE n'est point sans peine & sans contradiction que les Rhéteurs Latins vinrent à bout de s'établir à Rome. On fait

que cette ville , uniquement occupée , dans les premiers siècles , du soin d'affermir sa puissance & d'étendre ses conquêtes , ne donna aucune application à l'étude des beaux-arts & des sciences. Quatre ou cinq cens ans s'écoulerent , sans qu'on en fît grand cas à Rome. La Philosophie y étoit absolument ignorée , & * l'on n'y connoissoit d'autre éloquence que celle qui vient de la nature & d'un génie heureux , sans le secours de l'art & des préceptes. Les Philosophes & les Rhéteurs Grecs qui passerent à Rome , y porterent avec eux le goût des arts dont ils faisoient profession. Nous AN. R. 585. avons vu que Paul Emile , dans le voyage AV. J. C. 167. qu'il fit en Grece après avoir vaincu Persée , dernier Roi de Macédoine , demanda aux Athéniens de lui choisir un excellent Philosophe pour achever d'instruire les enfans.

Cette coutume avoit commencé depuis quelque tems à Rome : mais elle fut AN. R. 591. bientôt troublée par un Edit donné sous AV. J. C. 161. le Consulat de Strabon & de Messala , Suet. de clar. Rheb. c. 1. par lequel il étoit ordonné aux Philosophes & aux Rhéteurs de sortir de Rome. Ces exercices inusités jusques-là , donnoient de l'inquiétude.

* Primò quidem Romani , qui nullum artis præceptum esse arbitrantur , tantum , quantum ingenio & cogitatione poterant , consequuntur. Cic. lib. 1. de Orat. n. 14.

AN. R. 197.

AV. J. C. 155.

*Plur. in Cai.**Cenf. p. 349.*

Cinq ou six ans après cet Edit, arrivèrent à Rome des Ambassadeurs d'Athenes pour une affaire particuliere. Tous les jeunes Romains qui avoient quelque goût pour l'étude, allerent les voir, & prirent un si grand plaisir à les entendre, qu'ils étoient ravis d'admiration. Carnéade sur tout, l'un de ces Ambassadeurs, qui joignoit à la force de son éloquence beaucoup de grace & de délicatesse, s'acquît une réputation extraordinaire. Toute la ville retentissoit de ses louanges. On disoit par-tout qu'il étoit arrivé un Grec avec des talens admirables, qui étoit au-dessus de l'homme par son grand savoir, & dont l'éloquence également vive & douce inspiroit aux jeunes gens une ardeur pour l'étude, qui les portoit à quitter tous les autres plaisirs & toutes leurs autres occupations. Les Romains voyoient avec grand plaisir leurs enfans s'adonner à cette érudition Grecque, & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton, dès le commencement que cet amour des Lettres se glissa dans la ville, en fut très-fâché, craignant que les jeunes gens ne tournassent de ce côté-là leur ambition & leur émulation, & qu'ils ne préférassent la gloire de bien parler à celle de bien faire. Mais quand il vit que les discours de ces Philosophes, traduits en Latin par un des Sénateurs, couroient dans

dans toute la ville , & y étoient lus avec un applaudissement général , il employa dans le Sénat tout son crédit pour faire terminer l'affaire qui avoit fait venir ces Ambassadeurs à Rome , & pour hâter leur départ. “ Qu'ils s'en retournent dans
 „ leurs Ecoles , disoit-il , & qu'ils y instrui-
 „ sent , tant qu'ils voudront , les enfans
 „ des Grecs : mais que les enfans des
 „ Romains n'écoutent ici que les Loix &
 „ les Magistrats , comme ils faisoient
 „ avant leur arrivée „. Comme si l'étude de la Philosophie & de l'Eloquence étoit opposée à l'obéissance que l'on doit aux Loix & aux Magistrats.

Le * départ & l'absence de ces Philosophes n'éteignirent point l'ardeur pour l'étude que leurs discours avoient allumée dans les esprits. Le goût pour l'éloquence devint la passion de toute la jeunesse Romaine ; & bien loin que cette passion amortît dans les jeunes gens , comme l'avoit appréhendé Caton , le desir de la gloire militaire , elle ne servit qu'à en relever le prix & le mérite. On en peut juger parce que l'Histoire nous apprend du second Scipion l'Africain , qui vivoit dans ce tems-là. Il étoit , par rapport aux Belles-Lettres , d'un goût si fin &

* Auditis oratoribus nostri homines dicendi Græcis , cognitisque eorum studio flagaverunt. *Liv. 16*
 literis , adhibitisque docto- de Orat. n. 14.
 ribus , incredibili quodam

si délicat , qu'il fut soupçonné , aussi bien que Lélius , d'avoir eu quelque part aux Comédies de Terence , Ouvrage le plus parfait que nous ayions dans ce genre. Il * avoit toujours auprès de lui des savans du premier mérite , comme Panétius & Polybe , qui l'accompagnoient même dans les campagnes. Ce dernier nous marque que Scipion , encore tout jeune , & par conséquent dans le tems même dont nous parlons , avoit une forte inclination pour les sciences , & que pour lors il venoit tous les jours de Grece à Rome un grand nombre de savans en tout genre. Or , Scipion , pour avoir été un homme lettré , en fut-il un moins bon Capitaine ?

Depuis ce tems - là l'étude de l'éloquence , pendant près de cinquante ans , prit tellement faveur à Rome , qu'elle étoit regardée comme l'un des moyens les plus efficaces pour parvenir aux premières dignités de la République. Mais elle n'étoit enseignée que par des Rhéteurs Grecs. Ainsi , tous les exercices , par lesquels on formoit la jeunesse , se faisoient dans une langue étrangere ; & cependant la langue du pays , c'est-à-

* Scipio tam elegans liberalium studiorum omnisque doctrinæ & auctor & admirator fuit , ut Polybium Pausaniamque , præcellentes ingenio viros , domi militiæque secum habuerit. *Vell. Paterc. lib. 1. cap. 13.*

dire , la langue Latine , étoit presque généralement négligée. Qui ne sent pas combien cet usage étoit , si j'ose le dire , contraire au bon sens & à la droite raison ? Car enfin c'étoit en Latin que ces jeunes gens devoient un jour plaider au Barreau , haranguer devant le Peuple , dire leur avis dans le Sénat : c'étoit donc en Latin aussi qu'il falloit leur apprendre à parler & à composer. Je ne dis pas qu'il fallût exclure les compositions Grecques. Comme ils ne pouvoient trouver de modeles parfaits d'éloquence que dans les Orateurs Grecs , il leur étoit absolument nécessaire d'étudier à fond cette langue , & de composer en Grec , pour se former sur de si excellens modeles. Cicéron pratiqua cette coutume , dans un âge même déjà avancé , & il en apporte la raison. « J'en ufois ainsi , » dit-il , parce que la langue Grecque » fournissant plus d'ornemens , accoutu- » moit à composer de la même manière » en Latin. D'ailleurs , étudiant sous de » très-habiles Maîtres d'éloquence qui » tous étoient Grecs , ils auroient été » hors d'état de m'instruire , & de cor- » riger mes compositions , si je ne les » avois faites en Grec ». Mais il avertit qu'il y joignoit aussi des compositions Latines , quoique moins fréquemment.

J'ai dit que Cicéron avoit pour lors

quelque âge. Car nous verrons bientôt que dans le tems de ses premières études il ne composoit qu'en Grec, les Rhéteurs Latins ne s'étant pas encore établis à Rome, ou n'ayant commencé que très-récemment à y enseigner. C'est ce qu'il est tems d'expliquer, & par où j'entrerai dans le dénombrement des Rhéteurs Latins dont je dois parler dans cet Article.

L. PLOTIUS GALLUS. La coutume a une force bien impérieuse, & ce n'est point sans beaucoup de peine qu'elle cede à la raison même & à l'expérience. Suétone, sur le témoignage de Cicéron dans une Lettre qui n'existe plus, nous apprend que L. Plotius Gallus fut le premier qui enseigna la Rhétorique à Rome dans la langue Latine. Il le fit avec un grand succès, & eut un grand concours d'auditeurs.

Cicéron alors, encore tout jeune, étudioit la Rhétorique, mais sous des Maîtres Grecs, qui seuls, jusques-là, l'avoient enseignée à Rome. Il s'étoit acquis une si grande réputation parmi les camarades, que, par une distinction particulière & pour lui faire honneur, au sortir des Ecoles ils le mettoient toujours au milieu de leur troupe; & les peres de ces enfans, qui leur entendoient tous les jours vanter la vivacité de son esprit, & la maturité de son jugement, alloient exprès

*De clar.
Rhet. cap. 2.
AN. R. 658.
Ay. J. C. 94.*

*Plut. in Cic.
pag. 861.*

dans les Ecoles pour en être témoins par eux-mêmes, ne pouvant croire tout le bien qu'on en rapportoit.

Ce fut * dans ce tems que Plotius ouvrit une Ecole de Rhetorique à Rome. Toute la jeunesse Romaine, pour peu qu'elle eût de goût pour l'Eloquence, alloit l'entendre avec empressement. Cicéron, âgé pour lors de quatorze ans, auroit bien voulu suivre cet exemple, & profiter des leçons de ce nouveau Maître, dont la réputation faisoit beaucoup de bruit dans toute la Ville; & il étoit vivement touché de ce qu'on ne lui en laissoit pas la liberté. « J'étois rete-
 » nu, dit-il, par l'autorité & le con-
 » seil de personnes très-savantes, qui
 » croyoient que les exercices de Rhéto-
 » rique en langue Grecque étoient plus
 » propres à former l'esprit des jeunes
 » gens ».

Il n'est pas douteux que Cicéron en- *Liv. 2. de*
Orat. n. 2.
 tend ici parler de Crassus : il s'en expli-
 que ailleurs plus clairement, & dit qu'en-
 core tout jeune il étudioit avec ses cou-
 sins, les fils d'Aculéon, sous des Maî-

* Equidem memoria te-
 neo, pueris nobis primùm
 Latine docere cœpisse Lu-
 cium Plotium quemdam :
 ad quem cùm fieret con-
 cursus, quod studiosissi-
 mus quisque apud eum
 exerceretur, dolebam mihi

idem non licere. Contingebat autem doctissimorum hominum auctoritate, qui existimabant Græcis exercitationibus ali melius ingenia posse. *Cic. apud Sueton. de clar. Rhet. cap. 2.*

tres qui étoient du choix & du goût de Crassus.

AN. R. 660.

AV. J. C. 92.

Sueton de
clar. Rhet.

cap. 4.

Les Rhéteurs Latins étoient dans une grande estime à Rome, & leurs Ecoles fort fréquentées : mais il s'éleva bientôt contre eux un terrible orage. Les Censeurs Domitius Enobarbus & Licinius Crassus donnerent contre eux un Edit, dont Suétone nous a conservé la teneur. « Nous avons appris, disent ces Censeurs, qu'il y a des hommes, qui, sous le nom de Rhéteurs Latins, se donnent pour Maîtres d'un nouvel Art, & que la jeunesse s'assemble dans leurs Ecoles, & y passe les journées entières dans l'oïiveté. Nos ancêtres ont marqué ce qu'ils souhaitoient que leurs enfans apprissent, & dans quelles Ecoles ils vouloient qu'ils allassent. Ces nouveaux établissemens, opposés aux coutumes & aux usages de nos ancêtres, ne nous plaisent point & paroissent contre le bon ordre. C'est pour-quoi nous nous croyons obligés de notifier notre sentiment, & à ceux qui ont ouvert ces Ecoles, & à ceux qui les fréquentent, & de leur déclarer que cette nouveauté ne nous plaît pas ».

Le Crassus dont j'ai parlé jusqu'ici, est un des Interlocuteurs que Cicéron introduit dans ses Livres de l'Orateur.

On suppose que ce Dialogue se passa deux ans après la Censure de Crassus. Il y fait l'apologie de son Edit contre les Rhéteurs Latins. " Je * leur avois
 " imposé silence, dit-il; non que je m'op-
 " posasse, comme quelques-uns me le
 " reprochoient, aux progrès des jeunes
 " gens de l'éloquence, mais au contraire
 " parce que je ne voulois pas qu'on leur
 " gâtât l'esprit, & qu'on leur inspirât
 " une hardiesse qui va jusqu'à l'impu-
 " dence. Car enfin je voyois que chez
 " les Rhéteurs Grecs, quelque médio-
 " crité de mérite qu'ils eussent, outre
 " l'exercice de la parole qui fait propre-
 " ment leur profession, il y avoit un fond
 " de connoissances solides & estimables.
 " Mais je ne concevois pas que ces nou-
 " veaux Maîtres pussent apprendre autre
 " chose à notre jeunesse, sinon à parler
 " avec un air de hardiesse & de confiance,

* Etiam Latini, si diis placet, hoc biennio magistri dicendi extiterunt; quos ego Censor edicto meo sustuleram: non quo (ut nescio quos dicere aiebant) acui ingenia adolescentium nollem; sed contrà, ingenia optundi nolui, corroborari impudentiam. Nam apud Græcos, cuicui modi essent, videbam tamen esse, præter hanc exercitationem linguæ, doctrinam aliquam & humanitatem dignam scientia. Hos verò novos magistros nihil intelligebam posse docere, nisi ut auderent: quod, etiam cum bonis rebus conjunctum, per se ipsum est magnopere fugiendum. Hoc cum unum traderetur, & cum impudentiæ ludus esset, putavi esse Censoris, ne longius id serperet, providere. *Lib. 3. de Orat.* n. 23. 24.

» toujours blâmable , quand même il se
 » trouveroit joint avec d'autres bonnes
 » qualités. Comme donc c'étoit-là tout
 » ce qu'on y apprenoit , & que leur
 » Ecole , à proprement parler , n'étoit
 » qu'une Ecole d'impudence , j'ai cru
 » qu'il étoit du devoir d'un Censeur d'ar-
 » rêter cet abus , & d'en prévenir les suites
 » fâcheuses ».

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici , nous montre combien , en matière d'érudition & de science , les nouvelles méthodes & les nouveaux établissemens trouvent d'obstacles & de contradictions de la part même de personnes fort estimables d'ailleurs , & pleines de bonnes intentions. Mais enfin l'utilité & la vérité l'emportent , & se font jour à travers toutes les difficultés qu'on leur oppose. Quand ces tems d'orage & de trouble sont passés ; que les préventions , souvent aveugles & précipitées , ont fait place à de sérieuses & tranquilles réflexions ; & que l'on examine les choses de sang-froid , on est tout étonné que des pratiques , si utiles en elles-mêmes , aient pu trouver tant d'oppositions. C'est le sort qu'a essuyé parmi nous , dans un genre différent , la Philosophie de Descartes : attaquée si vivement d'abord , & depuis presque généralement approuvée.

Il en fut de même à Rome , par rap-

port aux Rhéteurs Latins. On comprit combien il étoit conforme au bon sens & à la droite raison de former & d'exercer les jeunes gens à l'éloquence dans une langue qu'ils devoient toujours parler ; & après ces premières secousses , l'Ecole des Rhéteurs Latins demeura stable & tranquille , & ne contribua pas peu au progrès étonnant que fit à Rome , dans les années suivantes , l'étude de l'éloquence.

Les Rhéteurs Grecs cependant ne furent point négligés , & ils eurent grande part à l'avancement dont je viens de parler. On est surpris quand on voit avec quelle ardeur & quel empressement les jeunes Romains alloient entendre ces Maîtres , même dans un âge assez avancé. Cicéron avoit commencé de paroître au Barreau à l'âge de vingt-six ans. Son plaider pour S. Roscius d'Amérie , lui acquit une réputation extraordinaire. Molon , célèbre Rhéteur Grec , étoit venu vers ce tems-là à Rome , député par les Rhodiens. Cicéron , tout habile qu'il étoit déjà , se rendit son disciple , & se crut heureux & fort honoré de recevoir ses leçons. Après qu'il eut plaidé pendant deux ans , sa santé , ou peut-être des raisons de politique , l'ayant obligé d'interrompre la plaidoierie , & de faire un voyage dans la Grece & dans l'Asie , outre plusieurs autres Maîtres d'éloquence qu'il

*De clar.
Orat. n. 322.*

Id. n. 318.

entendit à Athenes & ailleurs, il alla exprès à Rhodes pour se remettre sous la discipline de Molon, afin que cet habile Maître travaillât à réformer, & pour-ainsi-dire, à refondre son style.

Quintil. *Apollonio Moloni se Rhodi rursus formandum ac velut recoquendum dedit.* * Molon plaidoit fort bien, & avoit une composition fort belle : mais son principal talent étoit de discerner & de reconnoître dans ceux qui s'adressoient à lui les défauts de style, & il avoit un secret merveilleux pour les encourager par les sages avis & les solides instructions qu'il leur donnoit. Il s'appliqua, car je n'oserois dire qu'il y réussit, (c'est Cicéron qui parle) à réprimer en moi & à retenir une vicieuse abondance de style, qui se répandoit avec trop de licence au-delà des justes bornes, & il m'apprit à ne pas m'abandonner à l'ardeur de l'âge, & au feu d'une imagination qui n'avoit

<p>* Quibus non contentus, Rhodum veni, meque ad eundem, quem Romæ audiveram, Molonem applicavi; cum actorem in veris causis, scriptoremque præstantem, tum in notandis animadvertendisque vitiis, & instituendo docendoque prudentissimum. Is dedit operam (si modò id consiqui potuit) ut nimis</p>	<p>redundantes, & superfluentes juvenili quadam dicendi impunitate & licentiâ, reprimeret, & quasi extra ripas diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio post, non modò exercitator, sed propè mutatus. Nam & contentio nimia vocis resederat, & quasi deferebatur oratio. <i>De clar. Orat.</i> n. 316.</p>
---	--

pas encore eu le tems de se régler. Cicéron avoue que , depuis ce tems-là , il se fit en lui un grand changement , soit pour le ton de la voix qu'il ne pouſſoit plus avec tant de véhémence , soit pour le ſtyle qui étoit devenu plus exact & plus châtié.

Il falloit que ces jeunes Romains euſſent un deſir bien viſ de ſe perfectionner dans l'éloquence , pour ſ'aſſujettir à aller entendre ainſi ces Rhéteurs , & pour ne point rougir , au milieu d'une réputation déjà brillante , de ſe rendre encore leurs diſciples , & d'avouer qu'ils avoient beſoin de leur ſecours. Mais , d'un autre côté , il falloit auſſi que ces Rhéteurs euſſent un mérite bien ſolide & bien reconnu pour ſ'attirer une telle confiance , & pour ſoutenir l'idée que des hommes , tels que Cicéron , avoient conçue d'eux.

Plotius , le premier des Rhéteurs Latins , qui a donné lieu à tout ce que j'ai dit juſqu'ici , eut ſans doute des Collegues & des Succéſſeurs qui remplirent la même fonction avec honneur. Suétone en rapporte quelques-uns : mais comme ils ſont peu connus , je paſſe tout d'un coup à Cicéron , qui n'a pas à la vérité enſeigné de vive voix l'éloquence , mais qui nous en a laiffé d'excellens préceptes.

CICÉRON , par ses Traités sur la Rhétorique , a mérité à juste titre d'être mis à la tête des Rhéteurs Latins ; comme par ses Harangues , il a mérité de tenir le premier rang parmi les Orateurs.

Ses Traités sur la Rhétorique sont : *Trois Livres de l'Orateur* ; un livre intitulé simplement *l'Orateur* ; un *Dialogue sur les Orateurs illustres* , intitulé *Brutus* ; deux Livres de *l'Invention* ; les *Partitions Oratoires* ; *l'Orateur parfait* ; & les *Topiques*. Dans ce dénombrement des Ouvrages de Cicéron sur l'Eloquence , je ne suis point l'ordre des tems où ils ont été composés.

I. LES trois premiers sont des chefs-d'œuvres parfaits , où regne souverainement ce qu'on appelle *l'Urbanité Romaine* , qui répond à l'Atticisme des Grecs , c'est-à-dire , à ce qu'il y avoit parmi eux de plus fin , de plus délicat , de plus spirituel , en un mot de plus achevé pour les pensées , pour les expressions , pour les tours.

Les trois Livres *de l'Orateur* sont , à proprement parler , la Rhétorique de Cicéron : non une Rhétorique sèche , hérissée de préceptes , & dénuée de tout agrément , mais qui joint à la solidité des principes & des réflexions tout l'art , toute la délicatesse , toute les graces dont

une telle matiere est susceptible. Il * composa cet ouvrage à la priere de Q. Cicéron , son frere , qui desiroit avoir de lui quelque chose de plus parfait que les livres de l'Invention qui étoient le premier fruit de sa jeunesse , & peu dignes de la réputation où il étoit ensuite parvenu. Pour éviter l'air & la secheresse de l'Ecole , il traite cette matiere par Dialogues , où il fait paroître pour Interlocuteurs tout ce que Rome avoit de plus grands hommes & de plus estimés pour l'esprit , pour l'érudition & pour l'éloquence. Le tems où l'on suppose que se sont tenus ces Dialogues , est la 662^e. année depuis la fondation de Rome , 90 ans avant Jesus-Christ , sous le Consulat de L. Marcius Philippus & de Sex. Julius César.

Ce genre d'écrire , j'entends les Dialogues , est d'une extrême difficulté : parce que , sans parler de la variété des caracteres qui doivent se soutenir par-tout également , & ne jamais se démentir , il faut y réunir deux choses , qui paroissent presque incompatibles , l'air simple & naturel d'entretiens familiers avec le

* Vis enim , quoniam quædam pueris aut adolescentulis nobis ex commentariolis nostris inchoata atque rudia exciderunt , vix has ætate digna & hoc usu aliquid iisdem de rebus politius à nobis perfectiusque profecti. *De orat. lib. 1.* n. 5.

style noble d'une conversation de gens d'esprit. Platon passe pour celui de tous les Auteurs anciens qui a le mieux réussi dans les Dialogues. On peut certainement, pour ne rien dire de plus, lui égaler Cicéron, sur-tout dans les Traités dont il s'agit ici. Je ne fais si mon estime & mon amour pour un Orateur, dont je pourrois dire que j'ai été nourri dès ma plus tendre enfance, me préviennent & m'aveuglent en sa faveur; mais il me semble qu'on trouve dans ses Entretiens un goût, un sel, un esprit, une grace, un naturel, qu'on ne se lasse point d'y admirer.

Le troisieme des Livres dont je parle, traite, entre autres sujets, du choix & de l'arrangement des mots, manière sèche & désagréable en elle-même, mais qui fut d'une grande utilité pour l'Eloquence Latine, & qui marque mieux que toute autre chose le profond génie, & les vues étendues de cet Orateur. Quand il entra dans le Barreau, il trouva l'Eloquence Latine absolument dénuée d'un avantage, qui relevoit infiniment celle des Grecs, à laquelle il avoit donné toute son application, dont il sentoit toutes les beautés, comme si ç'avoit été sa langue propre & naturelle, tant il se l'étoit rendu familière par une étude sérieuse & profonde. Cet avantage étoit le son, le nom-

bre , la cadence , l'harmonie , dont la langue Grecque est plus susceptible que toutes les autres , & qui lui donne sur elles par cet endroit une supériorité incontestable. Cicéron , qui étoit un citoyen extrêmement zélé pour l'honneur de sa patrie , entreprit de lui faire part de cet avantage , dont jusques-là les Grecs seuls avoient été en possession.

Il * sentit que les mots , semblables à une cire molle , ont une flexibilité merveilleusement propre à prendre toutes sortes de formes ; de sorte qu'on les manie & qu'on les tourne comme on veut. La preuve en est que pour toutes les différentes especes de vers qui sont en fort grand nombre ; pour tous les différens styles , le simple , l'orné , le sublime ; pour tous les effets que doit produire le discours , plaire , convaincre , toucher ; ce ne sont point des mots d'une

* Nihil est tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facile sequatur quocumque ducas, quàm oratio. Ex hac versus, ex eadem dispares numeri conficiuntur; ex hac etiam soluta variis modis multorumque generum oratio. Non enim sunt alia sermonis, alia contentionis verba: neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenicam pompamque sumuntur: sed ea nos cùm jacenta sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. Itaque tum graves sumus, tum subtiles, tum medium quiddam tenemus: sic institutam nostram sententiam sequitur orationis genus, idque ad omnem rationem, & acrium voluptatem, & animorum motum mutatur & flectitur. *De Orat. lib. 3. n. 176. 177.*

différente nature qu'on emploie , mais que tirés , pour ainsi dire , de la même masse , & disposés également à tout , ces mots se prêtent au gré du Poëte & de l'Orateur , qui en font tous les usages qu'il leur plaît.

Cicéron , bien persuadé de ce principe , dont la lecture & l'étude assidue des Auteurs Grecs lui avoit donné une preuve sensible , ou plutôt qu'il avoit puisé dans la nature même , entreprit d'ajouter à la langue Latine cet agrément , dont , jusqu'à son tems , elle avoit été absolument déstituée. Il en vint à bout si heureusement & si promptement , qu'en peu d'années elle prit une forme toute nouvelle , & , ce qui est sans exemple , arriva tout d'un coup , en ce genre , à une souveraine perfection. Car on fait que dans les arts & dans les sciences , pour l'ordinaire , le progrès est lent , & n'arrive que par degrés à une pleine maturité.

Il n'en fut pas ainsi dans la matiere dont nous parlons , c'est-à-dire , dans ce qui regarde le nombre & la cadence du discours. Cicéron saisit tout d'un coup le beau & le parfait , & introduisit dans sa langue , par l'heureux arrangement des mots , une douceur , une grace , une majesté , qui l'égalèrent presque à la langue Grecque , & dont l'oreille est encore agréablement flattée , pour peu qu'on ait

de goût & de sensibilité pour le son & pour l'harmonie. Il n'est donc pas étonnant que ce grand Orateur , pour assurer à sa langue ce nouvel avantage qu'il lui avoit procuré , & pour lui en perpétuer l'usage & la possession , ait cru devoir traiter à fond cette matiere. Il entre effectivement sur ce sujet , dans un détail infini , qui ne peut plus nous être agréable , à nous pour qui cette langue est étrangere , mais qui étoit alors extrêmement utile & important ; & l'on sent bien qu'il a traité cette matiere avec un soin particulier , & qu'il a fait usage de toutes ses lumieres pour la mettre dans tout son jour. Aussi Quintilien remarque-t-il , que * parmi les ouvrages de Rhétorique , cette partie est celle qu'il a le plus travaillée.

On a rendu le même service à notre langue ; & , si je ne me trompe , c'est Balzac qui a senti le premier , & qui a fait sentir aux autres , combien elle est susceptible de nombre , d'harmonie , & de cadences gracieuses. Depuis lui cette partie de la composition s'est beaucoup perfectionnée : M. Fléchier en particulier , & tous nos bons Auteurs , ne nous laissent rien à desirer sur cet article. Il est bien important d'y rendre les jeunes

* Cui (M. Tullio) ne-|operis sit magis elaborata.
cio an ulla pars hujus|Lib. 9. cap. 4.

gens attentifs , & d'accoutumer leurs oreilles à discerner par un vif & prompt sentiment ce qu'il y a de doux & d'agréable , ou de dur & de mal sonnant dans l'arrangement des mots. Le traité que M. l'Abbé d'Oliver vient de donner sur la Prosodie Françoisé , peut être pour cela d'un grand usage.

J'ai déjà dit que les trois Livres de l'Orateur pouvoient être regardés comme la Rhétorique de Cicéron. En effet , il y a fait entrer presque tous les préceptes de cet Art , non dans l'ordre ordinaire & didactique de l'Ecole , mais d'une manière plus libre , & qui paroît moins étudiée ; & il les a accompagnés de réflexions qui en relevent infiniment le prix , & qui en montrent le véritable usage.

II. LE Livre intitulé l'*Orateur* , ne le cede point en beauté ni en solidité aux précédens. Cicéron y donne l'idée d'un Orateur parfait , non tel qu'il y en ait jamais eu , mais tel qu'il peut être. Il * faisoit un cas particulier de cet Ouvrage,

* Oratorem meum tantopere à te probari , vehementer gaudeo. Mihi quidem sic persuadeo , me , quicquid habuerim judicii , in illum librum contrulisse. Qui si est talis , qualem tibi videri scribis ; ego quoque aliquid sum. Sin aliter , non re-

cuso quin quantum de illo libro , tantumdem de judicii mei fama detrahatur. Leptam nostrum cupio delectari jam talibus scriptis. Et si abest maturitas ætatis , jam tamen personare aures ejus hujusmodi vocibus , non est inutile. *Epist. 19. lib. 6. ad Fam.*

qu'il regardoit avec une sorte de complaisance , & où il ne dissimuloit point qu'il avoit mis tout son esprit , & employé toute la force de son jugement : c'est beaucoup dire. C'est ainsi qu'il s'en explique lui-même en écrivant à un ami qui avoit fort goûté cet Ouvrage , & il consent que le jugement qu'on en portera en bien ou en mal , fixe de la même manière la réputation de l'Auteur. Il ajoute, (je dis ceci pour nos jeunes gens) qu'il souhaite que le jeune Lepta , qui étoit le fils de son ami , commence déjà à lire des Ecrits de ce genre avec quelque plaisir ; parce que , quoique son âge ne lui permette pas encore d'en recueillir tout le fruit , il n'est pas inutile que ces sortes de leçons frappent de bonne heure ses oreilles.

III. LE *Brutus* de Cicéron , est un Dialogue touchant les Orateurs illustres , tant Grecs que Latins , qui avoient paru jusqu'à son tems : car il ne fait point mention de ceux qui étoient encore vivans , excepté de César & de Marcellus. Cet ouvrage fut composé peu de tems avant le précédent , & peut-être la même année.

Dans le long dénombrement que ce Livre renferme , & où Cicéron marque en particulier le style d'un très-grand nombre d'Orateurs , on trouve une va-

riété admirable de portraits & de caracteres, qui roulent tous sur la même matiere, sans jamais pourtant se ressembler. Il y joint de tems en tems des réflexions & des especes de digressions, qui y ajoutent un grand prix, & qui peuvent être d'un grand secours pour former l'Orateur.

IV. LE *Traité du genre d'Orateur le plus parfait*, est fort court. Cicéron soutenoit que le style Attique est le plus parfait, mais qu'il renferme les trois caracteres, & que l'Orateur les emploie selon l'exigence des sujets. Pour en convaincre ceux qui pensoient autrement que lui, il traduisit les célèbres plaidoyers d'Eschine contre Démosthene, & de Démosthene contre Eschine. L'Ouvrage dont il s'agit ici n'étoit qu'une espece de Préface pour cette Traduction, dont la perte ne peut être trop regrettée.

Tόπος. Loc.
cus. V. LES *Topiques* de Cicéron contiennent la méthode de trouver les argumens par le moyen de certains termes qui les caractérisent & qu'on appelle *Lieux de Rhétorique*, ou *Lieux de Logique*. C'est un art dont l'invention ou la perfection est due à Aristote. Ce fut pour expliquer le *Traité* où ce Philosophe en parle, que Cicéron composa celui ci à la priere d'un Jurisconsulte de ses amis, nommé Trébatius. Une chose remarquable dans

cet Ouvrage , pour montrer le génie , la mémoire , & la facilité de Cicéron , c'est qu'il n'avoit point le Livre du Philosophe Grec , lorsqu'il entreprit de l'expliquer. Il étoit en voyage , & sur mer , comme il nous l'apprend lui-même dans ce Livre. Il rappella dans sa mémoire l'Ouvrage d'Aristote , il l'expliqua , & envoya à son ami ce qu'il avoit fait. Il falloit le bien savoir , & l'avoir bien présent à l'esprit , pour travailler dessus de pure mémoire.

Topic. n. 5.

VII. LES *Partitions Oratoires* sont une très-bonne Rhétorique , donnée par divisions & soudivisions des matieres , (ce qui est la raison du titre) d'un style fort simple , mais clair , succinct , & élégant , très-proportionné à la portée de ceux qui commencent ; de telle sorte qu'on peut s'en servir utilement en y joignant des exemples , au lieu que Cicéron n'a pas jugé à propos d'y en mettre.

VII. LES LIVRES DE RHÉTORIQUE , ou de *l'Invention Oratoire* , sont certainement de Cicéron. Il n'en reste que les deux premiers : les deux autres sont perdus. J'ai déjà remarqué qu'il les composa pendant sa jeunesse , & que lui-même , dans la suite , les trouva peu dignes de sa réputation.

De Orat. lib. 1. n. 5.

La Rhétorique à Hérennius.

IL n'est pas aisé de savoir qui est l'Auteur des quatre Livres de Rhétorique adressés à Hérennius , & qu'on voit à la tête des Ouvrages de Cicéron. Dans les éditions communes , le titre porte qu'on n'en fait rien , mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. C'est une Rhétorique dans les formes , dont le style , quoique simple & familier , est pur & Cicéronien ; & c'est ce qui a fait croire à quelques personnes que cet Ouvrage est de Cicéron : mais ce sentiment souffre bien des difficultés.

SÉNEQUE LE RHÉTEUR , dont nous parlons ici , naquit à Cordoue en Espagne , environ l'an 700 de la ville de Rome , 53 ans avant Jesus-Christ. Son furnom étoit *Marcus*. Il vint s'établir à Rome sous le regne d'Auguste. Il y amena , avec sa femme , nommée *Helvie* , trois fils qu'il avoit. L'un , qui s'appelloit *Méla* , fut pere du Poëte Lucain ; le Philosophe se nommoit *Lucius* ; le nom du troisieme étoit *Novatus* : mais celui-ci ayant passé dans une autre famille par adoption , prit les noms de son pere adoptif *Junius Gallio*. Il est parlé de ce dernier dans les Actes des Apôtres.

Séneque le pere avoit recueilli ce que plus de cent Auteurs , tant Grec que

Latins , avoient dit ou pensé de plus remarquable sur différens sujets qu'ils avoient traités comme à l'envi les uns des autres , pour s'exercer à l'Eloquence selon la maniere de ces tems-là. De dix Livres de *Controverses* ou de *Plaidoyers* que contenoit ce Recueil , à peine en reste t il cinq , qui sont très-défectueux. Avec les Livres des *Controverses* , il y a aussi un Livre des *Délibérations* , qu'on met à la tête des autres , quoiqu'on sache que Sénèque ne le donna qu'après.

Ces Ouvrages de Sénèque donnent lieu à M. Gibert d'expliquer avec beaucoup d'ordre & de clarté l'estime & l'usage qu'on faisoit autrefois de la *Déclamation*. J'insérerai ici ce petit Traité presque tout entier. Il servira beaucoup à entendre ce qui sera dit dans la suite sur la maniere dont les Rhéteurs formoient les jeunes gens à l'Eloquence.

Déclamation est un mot connu dans * Horace , & encore plus dans ** Juvénal ; il ne *** le fut point à Rome avant

* Trojani belli scriptorem.

Dum tu declamas Romæ , Præneste relegi.

Horat. Epist. 2. lib. 1.

** Ut pueris placeas , & declamatio fias.

Juven. Satyr. 10.

*** Apud nullum auctorem antiquum , ante ipsum Ciceronem & Calpurnium , inveniri potest. See nec. Controv. lib. 1.

Cicéron & Calvus. On appelloit ainsi des compositions par lesquelles on s'exerçoit à l'Eloquence , & dont les sujets , vrais ou inventés , étoient tantôt dans le genre Délibératif , tantôt dans le Judiciaire , rarement dans le Démonstratif. Les discours que l'on faisoit sur ces sujets , étoient une image de ce qui se passe dans les Conseils ou au Barreau.

La Déclamation fut la voie que prit
* Cicéron , encore jeune , pour devenir Orateur ; & pour lors ce fut dans la langue Grecque. Il en fit encore usage dans un âge plus avancé , mais en Latin.

Epist. 33. ad Famil.
Orat. n. 310.
Cic. lib. 7. Il continua cet exercice lors même que les troubles de l'Etat lui eurent fait abandonner le Barreau. Il récitoit alors à

Cassius & à Dolabella , ou à d'autres , les harangues qu'il n'avoit ainsi composées que pour s'exercer. C'étoit l'exercice commun de tous ceux qui aspiroient à l'Eloquence , ou qui vouloient s'y perfectionner , c'est-à-dire , des premières personnes de l'Etat. Ils s'y appliquoient sous les yeux de Cicéron , & profitoient de ses avis. *Hertius* ** & *Dolabella* , dit Cicéron , *viennent chez moi déclamer ;*

* Cicero ad Præturam usque græcè declamavit , latinè verò senior quoque
Sueton. de clar. Rhet.

** Hirtium ego & Delabellam dicendi discipulos habeo , cœnandi magistros. Puto enim te audisse . . . illos apud me declamitare , me apud illos cœnitare. *Epist. 16. lib. 9.*

Et moi je vais chez eux faire bonne chere.
 Ils venoient chez lui , ou réciter leurs discours , ou les corriger ; & ensuite il alloit souper chez eux , leur table étant meilleure que la sienne.

Le grand Pompée s'appliqua aussi très-sérieusement à la Déclamation peu avant les guerres civiles , pour se mettre en état de répondre à Curion , dont le talent vendu aux intérêts de César donnoit de l'inquiétude au parti contraire. Marc-Antoine en fit de même pour répondre à Cicéron ; & Octavien , au siege même de Modene , n'interrompit pas cet exercice. Il faut se souvenir qu'à Rome , soit dans le Sénat , soit devant le Peuple , l'éloquence decidoit ordinairement des plus importantes affaires , & par-là devenoit d'une absolue nécessité pour ceux qui vouloient s'y rendre puissans.

Je laisse Cicéron le fils , qui s'exerça aussi en Grec & en Latin , à l'imitation de son pere , mais qui ne réussit pas de même.

On attribue l'invention de la Déclamation à Démétrius de Phalere : & Plotius Gallus , dont nous avons parlé ci-dessus , en transporta le premier l'usage dans la langue Latine.

C'étoit , selon cette idée générale de la Déclamation , que tous les Amateurs de l'E-

loquence, soit Grecs, soit Latins, s'assembloient chez d'habiles gens, tels, par exemple, qu'étoit Sénèque; & que là ils prononçoient des discours sur les sujets dont on étoit convenu. Notre Auteur avoit la plus belle mémoire du monde. Il cite plusieurs exemples de personnes qui l'avoient eue excellente. Cinéas, Ambassadeur de Pyrrhus, ayant eu à son arrivée audience du Sénat, salua le lendemain par leurs noms tous les Sénateurs, & tous ceux du peuple qui avoient assisté en grand nombre à cette audience. Un particulier ayant entendu réciter un Poëme, pour embarrasser celui qui l'avoit composé, prétendit que c'étoit son Ouvrage, & pour preuve le répéta tout entier sans hésiter, ce que ne put faire l'Auteur même. Hortensius, en conséquence d'un défi, demeura tout un jour à une vente de meubles qu'on crioit à l'encan, & sur le soir répéta par ordre, & sans s'égager en quoi que ce fût, les différens meubles qui avoient été vendus, & le nom de tous les acheteurs. La mémoire de Sénèque n'étoit gueres moins admirable. Il dit que, dans sa jeunesse, il répétoit jusqu'à deux mille mots, après les avoir simplement entendus; & il les répétoit dans le même ordre qu'on les lui avoit récités. C'est par ce merveilleux talent, que tout ce qu'on avoit dit

*Senec. in
Præf. Con-
rov.*

de plus curieux dans toutes les Déclamations qu'il avoit entendues , s'étoit si bien imprimé dans son esprit , que long-tems après , dans un âge fort avancé , il se trouva en état de rappeler tant de morceaux détachés , & les rédigea par écrit pour l'usage de ses fils , & pour les transmettre à la postérité.

J'aurai lieu dans la suite d'expliquer comment les Déclamations contribuèrent à faire dégénérer & à corrompre le goût de la saine Eloquence.

Dialogue sur les Orateurs , ou sur les causes de la corruption de l'Eloquence.

L'AUTEUR de cet Ouvrage est inconnu. Quelques-uns le donnent à Tacite , d'autres à Quintilien , mais sans beaucoup de fondement. Ce qu'on peut assurer , c'est qu'il prouve de l'esprit & du talent dans son Auteur , quel qu'il puisse être , & mérite d'avoir place parmi les Ouvrages qui sont le plus estimés depuis l'heureux siècle d'Auguste , de la pureté & de la beauté duquel pourtant il faut avouer qu'il est fort éloigné. On y trouve de très-beaux endroits. Ce qu'il dit pour relever la profession des Avocats , me paroît de ce genre. Il faut se souvenir que c'est un payen qui parle.

« Le * plaisir que cause la profession
 » de l'Eloquence, n'est point, dit-il,
 » un plaisir rapide & passager; il se re-
 » nouvelle tous les jours, & presque
 » à tous les momens. En effet, quoi de
 » plus doux pour une ame bien née, &
 » qui a le goût de la solide gloire, que
 » de voir sa maison fréquentée en tout
 » tems par ce qu'il y a de personnes plus
 » considérables dans une ville? de savoir
 » que ce n'est point à ses richesses ni à
 » son crédit, mais à sa propre personne,
 » qu'on vient rendre cet honneur? Les
 » plus grandes richesses, les plus éclatan-
 » tes dignités, ont-elles rien d'aussi flat-
 » teur que cet hommage volontaire que
 » des hommes également respectables par
 » leur naissance & par leur âge viennent
 » rendre au mérite & au savoir d'un
 » Avocat, souvent encore jeune, & quel-
 » quefois dénué des biens de la fortune,
 » en implorant le secours de son élo-

* Ad voluptatē ora-
 toriæ eloquentiæ transeo,
 ejus jucunditas non uno
 alioue momento, sed om-
 nibus prope diebus, &
 prope omnibus horis con-
 ringit. Quid enim dulcius
 libero & ingenuo animo,
 & ad voluptates honestas
 nato, quàm videre ple-
 nam semper & frequen-
 tem domum concursu

splendidissimorum homi-
 num? Idque scire non pe-
 cuniæ, non orbitati, neque
 officii alicujus administra-
 tioni, sed sibi ipsi dari? Il-
 los quinimo orbos, & locu-
 pletes, & potentes, venire
 plerumque ad juvenem &
 pauperem, ut aut sua, aut
 amicorum discrimina com-
 mendent? Ulla-ne tanta in-
 gentium opum ac magnæ

» quence, soit pour eux-mêmes, soit pour
 » leurs amis, & avouant qu'au milieu
 » de cette affluence de biens dont ils sont
 » environnés, ce qu'il y a de plus esti-
 » mable & de plus excellent leur man-
 » que? Que dirai-je de ce vif empresse-
 » ment des citoyens à lui faire cortège
 » au sortir de sa maison, & à son re-
 » tour? de ces nombreux auditoires, où
 » tous les yeux sont attachés sur un seul
 » homme, & où regne un profond silence,
 » qui n'est interrompu que par des cris
 » d'admiration & par des applaudisse-
 » mens? enfin de cet empire souverain
 » qu'il exerce sur les esprits, en leur
 » inspirant tels sentimens qu'il lui plaît?
 » Rien de plus glorieux & de plus frap-
 » pant que ce je viens de dire. Mais
 » il est encore un autre plaisir plus in-
 » térieur & plus vif, & qui n'est senti
 » que de l'Orateur. S'il apporte un dis-
 » cours travaillé à loisir & composé avec
 » soin, sa joie, aussi bien que sa dic-

potentia voluptas; quam tendique inter tacentes, in
 spectare homines veteres, unum conversos! coire po-
 & senes, & totius urbis gra- pulum, & circumfun- ti co-
 tia subnixos, in summa re- ram, & accipere affectum
 rum omnium abundantia quemcumque orator induc-
 contentes, id quod opti- rit. Vulgata dicentium gau-
 mum sit se non habere? dia, & imperitorum quo-
 Jam vero qui togatorum que oculis exposita percen-
 comitatus & egressus! qua- seo. Illa secretoria & tan-
 in publico species! qua- tum ipsis orantibus nota,
 in lectis veneratio! quod majora sunt. Sive accura-
 gaudium consurgendi affis- tam meditatamque affectu

» tion , a quelque chose de plus ferme
 » & de plus assuré. S'il n'a pu se pré-
 » parer à sa cause que par quelques mo-
 » mens de réflexion , l'inquiétude même
 » qu'il ressent lui rend le succès plus
 » doux , & est un assaisonnement plus
 » piquant au plaisir qu'il goûte. Mais ce
 » qui le flatte le plus agréablement , c'est
 » le succès d'un discours sans prépara-
 » tion , & hasardé sur le champ. Car
 » il en est des productions de l'esprit ,
 » comme de celles de la terre. Les
 » fruits qui n'ont rien coûté & qui vien-
 » nent d'eux-mêmes , sont plus agréables
 » que ceux qu'il a fallu acheter par beau-
 » coup de peine & de travail ».

On ne peut nier , ce me semble , qu'il n'y ait dans cette description beaucoup de pensées ingénieuses & solides , d'expressions fortes & énergiques , de tours vifs & éloquens. Peut-être y a-t-il un peu trop d'esprit & de brillant ; mais c'étoit le défaut du siècle.

J'ajouterai encore ici un fort bel endroit , où l'Auteur met la mauvaise édu-

orationem , est quoddam ,
 sicut ipsius dictio is , ita
 gaudii pondus & constan-
 tia. Sive novam & recen-
 tem curam non sine aliqua
 trepidatione animi attule-
 rit , ipsa sollicitudo com-
 mendat eventum & leno-
 cinatur voluptari. Sed ex-

temporalis audaciæ , at-
 que ipsius temeritatis vel
 præcipua jucunditas est.
 Nam ingenio quoque , si-
 cut in agro , quanquam
 alia diu serantur atque ela-
 borentur , gratiora tamen
 quæ sua sponte nascuntur.
Cep. 6.

cation des enfans entre les principales causes de la corruption de l'éloquence.

« Qui * est-ce qui ignore que ce qui
 » a fait dégénérer l'éloquence & les autres
 » arts de leur ancienne gloire, n'est point
 » la disette de bons esprits, mais la
 » langueur où est tombée la jeunesse, la
 » négligence des peres & meres à éle-
 » ver leurs enfans, l'ignorance des Maî-
 » tres chargés de leur instruction, enfin
 » l'oubli & le mépris du goût ancien ?
 » Ces maux, qui ont pris leur naissance
 » dans Rome, se sont répandus de la Ville
 » dans l'Italie, & ont infecté toutes les
 » Provinces.....

« Autrefois, dans chaque maison, un
 » enfant, né d'une chaste mere, n'étoit
 » point livré à une nourrice achetée parmi
 » les esclaves, mais étoit nourri & élevé
 » dans le sein de sa propre mere, dont
 » le mérite & la louange étoit de veiller
 » sur sa maison, & sur ses enfans. On

* Quis ignorat & elo- que filius, ex casta parente
 queatiani & ceteras artes natus, non in cella emptæ
 descivisse ab ista vetere nutriticis, sed gremio ac
 gloria, non inopia homi- sinu matris educabatur ;
 num, sed desidia juven- cujus præcipua laus erat,
 tutis, & negligentia pa- tueri domum, & inservi-
 rentum, & inscientia præ- re liberis. Eligebatur au-
 cipientium, & oblivione tem aliqua major natu-
 moris antiqui ; quæ mala propinqua, cujus proba-
 primùm in urbe nata, tis spectatisque moribus
 mox per Italian fusa, jam omnis cujuspian familiæ
 in provincias manant... soboles committebatur ;
 Jam primùm suus cui- coram qua neque dicere

„ choissoit dans la famille quelque pa-
 „ rente âgée, d'une probité & d'une vertu
 „ reconnue, aux soins de laquelle on
 „ confioit tous les enfans de la maison,
 „ & en présence de qui l'on n'osoit rien
 „ dire ni faire qui fût contraire aux bonnes
 „ mœurs. Elle trouvoit le moyen de mê-
 „ ler, non-seulement dans leur étude &
 „ leur travail, mais dans leurs jeux même
 „ & dans leurs récréations, un certain
 „ air de modestie & de retenue, qui
 „ en tempéroit la vivacité. C'est ainsi que
 „ nous avons appris que Cornélie, mère
 „ des Gracques, Aurélie de César, Attia
 „ d'Auguste, avoient pris soin de leurs
 „ enfans, & les avoient mis en état de
 „ paroître avec éclat dans le monde. Le but
 „ de cette éducation mâle & robuste étoit
 „ de faire en sorte que l'esprit de ces
 „ enfans, conservé dans toute sa pureté
 „ & son intégrité naturelle, & n'étant
 „ infecté d'aucun mauvais principe, fâisît

fas erat quod turpe dictu,
 neque facere quod inho-
 nestum factu videretur. Ac
 non studia modò curasque,
 sed remissiones etiam lu-
 susque puerorum, sancti-
 tate quadam ac verecun-
 dia temperabat. Sic Cor-
 neliam Gracchorum, sic
 Aureliam Cæsaris, sic At-
 tiam Augusti matrem præ-
 fuisse educationibus, ac
 produxisse principes libe-

ros accepimus. Quæ disci-
 plina ac severitas eò perti-
 nobat, ut sincera & in-
 tegra & nullis pravitatibus
 detorta uniuscujusque na-
 tura, toto statim pectore
 arriperet artes honestas :
 & , sive ad rem militarem,
 sive ad juris scientiam,
 sive ad eloquentiæ stu-
 dium inclinasset, id so-
 lum ageret, id universum
 hautirer. *Cap. 28.*

» dans la suite avec avidité l'étude des
 » arts & des sciences ; & que , soit qu'ils
 » prissent le parti des arans, ou qu'ils
 » étudiaient les loix, ou qu'ils tournassent
 » du côté de l'éloquence , ils pussent s'ap-
 » pliquer chacun uniquement à leur pro-
 » fession , & s'y rendre parfaitement ha-
 » biles.

» Mais * maintenant , dès qu'un en-
 » fant est né , on le livre à quelque
 » esclave Grecque , à laquelle on joint
 » un ou deux serviteurs des plus vils , &
 » des moins capables d'aucun emploi sé-
 » rieux. Dans cet âge tendre & suscep-
 » tible de toutes les impressions , il n'en-
 » tend que les contes frivoles & souvent
 » licentieux des valets. Aucun d'eux ne
 » fait attention à ce qu'ils disent ou font
 » devant leur jeune maître. Et comment
 » voudroit-on qu'ils y fussent attentifs ,
 » les parens eux-mêmes accoutumant leurs
 » enfans , non à la modestie & à la pu-
 » deur , mais à toute sorte de liberté &
 » de licence : d'où s'ensuit peu-à peu un

* At nunc natus infans | quisquam in tota domo
 delegatur Græculæ alicui | pensum habet quid coram
 ancillæ , cui adjungitur | infante domino aut dicat,
 unus aut alter ex omnibus | aut faciat ; quando etiam
 servis plerumque vilissi- | ipsi parentes nec probitati
 mus , nec cuiquam serio | neque modestiæ parvulos
 ministerio accommodatus. | assuescunt , sed lasciviæ
 Horum fabulis & errorib- | & libertati : per quæ pau-
 bus teneri statim & rudes | latim impudentia irrepit ,
 animi imbuuntur. Nec | & sui alienique contemp-

» air d'imprudence déclarée , qui fait
 » qu'ils n'ont aucun égard ni pour eux-
 » mêmes , ni pour les autres. Il y a , outre
 » cela , des vices propres & particuliers
 » à cette Ville , qui semblent presque
 » nés avec eux dans le sein de leurs mères :
 » le goût pour les spectacles du théâtre ,
 » pour les combats des gladiateurs , pour
 » les courses de charriots. Parmi les jeu-
 » nes gens , & presque généralement dans
 » toutes les compagnies , n'est-ce pas là
 » ce qui fait le sujet le plus ordinaire
 » des conversations ? Croit-on qu'un
 » esprit rempli & obsédé de ces frivoles
 » amusemens , soit fort capable de s'oc-
 » cuper d'études sérieuses » ?

Ces deux morceaux sont plus que suffi-
 sans pour donner aux Lecteurs quelque
 idée de cet Ouvrage , & pour leur faire
 regretter qu'il ne soit pas parvenu jus-
 qu'à nous en entier.

Ce Dialogue peut se diviser en trois
 parties. La première nous présente un
 Avocat & un Poète qui sont aux prises
 sur la prééminence de leur Art , & qui
 font l'éloge , l'un de l'Eloquence , l'au-

tus. Jam verò propria & pecularia hujus urbis vi- tia pene in utero matris concipi mihi videntur , histrionalis favor , & gla- diatorum , equorumque studia. Quibus occupatus & obsessus animus quan-	tulum loci bonis artibus relinquit ? quorumquem- que invenitis qui domi quidquam aliud loquatur ? quos alios adolescentulo- rum sermones excipimus , si quando auditoria intra- vimus ? Cap. 29.
--	---

tre de la Poésie. La seconde partie est, pour-ainfi-dire, un Plaidoyer du même Avocat, il se nomme *Aper*, en faveur des Orateurs de son tems contre les anciens. Il vivoit du tems de Vespasien, & étoit à la tête du Barreau. La troisieme partie de l'Ouvrage est une recherche des causes de la chute ou de la corruption de l'Eloquence. Les Interlocuteurs sont *Messala*, *Secundus*, *Maternus*, *Aper*. Tout ce que disoit *Secundus* s'est perdu, avec une partie de ce que disoit *Maternus*, ce qui fait un grand vuide dans cet Ouvrage, sans parler de quelques autres endroits défectueux.

QUINTILIEN (*Marcus Fabius Quintilianus.*) JE réduirai à trois points ce que j'ai à dire sur Quintilien. D'abord je rapporterai ce qu'on fait de son histoire. En second lieu, je parlerai de son Ouvrage, & en tracerai le plan. Enfin, j'exposerai la maniere d'instruire la jeunesse & d'enseigner la Rhétorique, usitée de son tems.

I. *Histoire de ce qu'on fait de Quintilien.*

IL paroît que Quintilien est né la seconde année de l'Empereur Claude, qui est la quarante-deuxieme de Jesus-Christ. M. Dodwel le conjecture ainsi dans ses

annales sur Quintilien ; & il sera mon guide par rapport à la chronologie, sur ce qui regarde la naissance, la vie, & les occupations de notre Rhéteur, qu'il a rangées dans un ordre fort clair, & fort vraisemblable.

On dispute sur le lieu de sa patrie. Plusieurs disent qu'il étoit de Calagurris, ville d'Espagne sur l'Ebre, nommée présentement *Calahorra*. D'autres croient avec assez de fondement, qu'il étoit né à Rome.

*Senec. Con-
trov. lib. 5.
in Præf.*

On ne fait point certainement s'il étoit fils, ou petit-fils de l'Orateur Fabius dont Sénèque le pere a dit quelque chose, & qu'il a mis au nombre de ces Orateurs dont la réputation meurt avec eux.

Quintilien fréquenta sans doute à Rome les Ecoles des Rhéteurs, où la jeunesse se formoit pour l'Eloquence. Il employa un autre moyen encore plus efficace pour arriver à ce but, qui étoit de se rendre le disciple des grands Orateurs qui avoient le plus de réputation. Domitius Afer tenoit alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne se contentoit pas d'entendre ses plaidoyers au Barreau : il lui rendoit aussi de fréquentes visites ; & ce vénérable Vicillard, qui faisoit l'admiration de son siècle, ne dedaignoit pas d'entrer en conversation avec un jeune homme

En qui il voyoit de grands talens & de grandes espérances. C'est le service important que peuvent rendre à de jeunes Avocats ceux qui ont vieilli avec gloire dans cette illustre profession, sur-tout lorsqu'ils ont quitté la plaidoierie, & qu'ils se sont retirés. Leur * maison alors devient comme l'Ecole publique de la jeunesse qui aspire à la gloire de l'Eloquence, & qui s'adresse à eux comme à des Oracles pour apprendre de leur bouche par quelle route on y peut arriver. Quintilien sut bien profiter de la bonne volonté d'Afer, & il paroît, par les questions qu'il lui proposoit, que son but étoit de se former dans ces entretiens le goût & le jugement. Il ** lui avoit demandé un jour lequel d'entre les Poëtes il croyoit approcher le plus près d'Homere. *Virgile*, dit Afer, *est le second, mais beaucoup plus près du premier que du troisieme*. Il eut la douleur de voir ce grand homme, qui avoit fait si longtemps l'honneur du Barreau, survivre à

Quintil. lib.

12. cap. 11.

* Frequentabunt ejus domum optimi Juvenes more veterum, & veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Hos ille formabit, quasi eloquentiū patens. Quintil. lib. 12. cap. 11.

quæ ex Afro Domitio juvenis accepi; qui mihi interroganti, quem Homero crederet maximè accedere: *Secundus*, inquit, *est Virgilius*, *pior tamen primo quàm tertio*. Quintil. lib. 10.

** Utar verbis iisdem, cap. 1.

sa propre réputation , pour n'avoir pas su profiter du sage conseil * d'Horace , & avoir mieux aimé succomber que se retirer ; c'est le reproche qu'on lui fit : *malle eum deficere , quàm desinere*. Domitius Afer mourut la 59^e. année del'Ere de Jesus Christ ; & Juvénal vint au monde de cette même année.

AN. J. C. 61. Deux ans après , Néron envoya Galba dans l'Espagne Tarraconnoise en qualité de Gouverneur. On croit que Quintilien l'y suivit ; & qu'après y avoir enseigné la Rhétorique , & exercé la profession d'Avocat pendant plus de sept ans , il revint à Rome avec lui.

AN. J. C. 68. Ce fut sur la fin de cette année-là même que Galba fut déclaré Empereur , & que Quintilien ouvrit à Rome une Ecole de Rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique , & aux gages de l'Etat ; de quoi il eut l'obligation à Vespasien. Car , ** selon
Sueton. in Vespas. c. 18. Suétone , ce Prince fut le premier qui assigna sur le Trésor public aux Rhéteurs tant Grecs que Latins des pensions qui montoient par an à douze mille cinq

* Solve senescentem maturè sanus equum , ne Peccet ad extremum ridendus , & ilia ducat.
Horat. Epist. 1. lib. 1.

** Primus è fisco Lati-] anna centena constituit.
 nis Gracisque Rhetoribus]

cens livres. Avant cet établissement il y avoit des Maîtres de Rhétorique qui l'enseignoient sans être autorisés du public. Outre ce que ces Rhéteurs recevoient du public, les * peres dont ils instruisoient les enfans leur donnoient une somme, que Juvénal trouve fort modique par comparaison à celles qu'ils emploient pour des dépenses frivoles. Car, selon lui, rien ne coûtoit moins à un pere que son fils, & il plaignoit tout pour son éducation : *Res nulla minoris Constat patri quàm filius*. Cette somme montoit à deux cens cinquante livres : *Duo sestertia*. Quintilien remplit la chaire de Rhétorique pendant vingt ans, avec un applaudissement général.

Il exerça en même-tems & avec un pareil succès la fonction d'Avocat, & se fit aussi un grand nom dans le Barreau. Quand on distribuoit les différentes parties d'une cause à differens Avocats, *Quintil. lib. 4. cap. 2.* comme c'étoit autrefois la coutume, on le chargeoit pour l'ordinaire du soin d'exposer le fait, ce qui demande un esprit d'ordre & une grande netteté. Il excelloit aussi dans l'art d'émouvoir les pas-

* Hos inter sumptus sestertia Quintiliano
Ut multum duo sufficient. *Res nulla minoris*
Constat patri quàm filius.
Juvenal. Satyr. 7. lib. 3.

Idem. lib. 6. cap. 2. sions ; & * il avoue , avec cet air de franchise modeste qui lui étoit naturel , qu'on le voyoit souvent , lorsqu'il plaidoit , non-seulement répandre des larmes , mais changer de visage , pâlir , & donner toutes les marques d'une vive & sincère douleur. Il ne dissimule pas que c'est à ce talent qu'il devoit la réputation qu'il s'étoit faite au Barreau. En effet , c'est par cet endroit principalement que l'Orateur se distingue , & qu'il enlève les suffrages.

Nous verrons bientôt combien il étoit propre pour instruire la Jeunesse , & comment il venoit à bout de s'en faire aimer & respecter. Entre plusieurs illustres disciples qui fréquentèrent son Ecole , Pline le jeune est celui qui lui a fait le plus d'honneur par la beauté de son génie , par l'élégance & la solidité de son style , par la douceur admirable de son caractère , par sa libéralité envers les gens de Lettres , & sur-tout par sa vive reconnoissance pour son Maître , dont il lui donnera une illustre preuve dans la suite.

Après avoir employé de suite & sans

* Hæc dissimulanda quenter motus sum , ut
 mihi non fuerunt , qui me non lacrymæ solam
 bus ipse , quantum deprehenderint , sed pal-
 que sum aut fui , (nam lor , & vero similis dolor,
 pervenisse me ad aliquod Quinil.
 nomen ingenii credo) fie-

interruption vingt années, tant pour instruire la jeunesse dans l'Ecole, que pour défendre les particuliers dans le Barreau, il obtint de l'Empereur Domitien la permission de quitter ces deux emplois également utiles & pénibles.

Instruit par le triste exemple de Domitius Afer, son Maître, il crut qu'il falloit songer à la retraite avant qu'elle lui devînt absolument nécessaire, & qu'il ne pouvoit mettre une fin plus honnête à ses travaux qu'en y renonçant dans un tems où on le regretteroit : *Honestissimum finem putabamus, desinere dum desideraremur*; au lieu que Domitius avoit mieux aimé succomber sous le fardeau, que le déposer. C'est à cette occasion qu'il donne aux Avocats un sage conseil. * *L'Orateur, dit-il, s'il m'en croit, battra en retraite avant que de tomber dans les pièges de la caducité, & gagnera le port pendant que son vaisseau est encore bon & entier.*

Quintil. lib.
12. cap. 12.

Quintilien n'avoit pourtant alors que AN. J. C. 88. quarante-six ou quarante-sept ans, qui est un âge encore verd & robuste. Peut-être que ses longs travaux avoient commencé d'affoiblir sa santé. Quoi qu'il en soit, son loisir ne fut point un loisir de lan-

* Antequam has ætatis veniat insidias, recipi integræ naves perveniet.
qui canet, & in portum. Quintil. lib. 12. cap. 12.

gueur & de paresse , mais d'activité & d'ardeur , de sorte qu'il devint , en un certain sens , encore plus utile au Public , qu'il ne l'avoit été par tous ses travaux passés. Car enfin ceux-ci furent renfermés dans les bornes étroites d'un certain nombre de personnes & d'années , au lieu que les Ouvrages qui furent le fruit de son repos , ont instruit tous les siècles : de sorte qu'on peut dire que l'Ecole de Quintilien est demeurée ouverte depuis sa mort à tous les peuples , & qu'elle retentit encore tous les jours des admirables préceptes qu'il nous a laissés sur l'Eloquence.

AN. J. C. 89. Il commença par composer un *Traité sur les causes de la corruption de l'Eloquence* , dont on ne sauroit trop regretter la perte. Ce n'est point certainement celui que nous avons sous le titre de *Dialogue sur les Orateurs*.

Quintil. in
Proxm. l. 6. Dans le tems qu'il commençoit cet Ouvrage , il perdit le plus jeune de ses deux fils qui n'avoit que cinq ans : & peu de mois auparavant une mort prématurée lui avoit enlevé sa femme , qui n'étoit âgée que de dix-neuf ans , & même un peu moins.

AN. J. C. 90. Quelque tems après , pressé par les prières de ses amis , il commença son grand Ouvrage des *Institutions Oratoires* , composé de douze Livres : j'en rendrai compte dans la suite.

Il en avoit achevé les trois premiers , AN. J. C. 98.
 lorsque l'Empereur Domitien lui confia Quintil. in
 Proem. l. 4.
 le soin de deux jeunes Princes ses petits-Sueton. in
 Domit. c. 15.
 neveux , qu'il destinoit pour lui succé-
 der à l'Empire. Ils étoient petits-fils de
 Domitille sa sœur , dont la fille , nom-
 mée aussi Domitille , avoit épousé Fla-
 vius Clémens , cousin-germain de l'Em-
 pereur : elle en avoit eu les deux Prin-
 ces dont il s'agit. Ce fut une nouvelle
 raison pour lui de redoubler ses soins
 pour perfectionner son travail. Il est bon
 de l'entendre lui-même : l'endroit est re-
 marquable. * « Jusqu'ici , dit-il , en
 s'adressant à Victorius , à qui il avoit
 dédié son Ouvrage , » j'écrivois seule-
 » ment pour vous & pour moi ; & ren-
 » fermant ces instructions dans notre do-
 » mestique , quand elles n'auroient pas
 » été goûtées du Public , je m'estimois
 » trop heureux qu'elles pussent être utiles
 » à votre fils & au mien. Mais depuis
 » que l'Empereur m'a chargé de l'édu-
 » cation de ses petits-neveux , seroit-ce
 » faire le cas que je dois de l'approba-

* Adhuc velut studia | mihi Domitianus Augus-
 inter nos conferebamus ; | tus sororis suæ nepotum
 & , si parum nostra in- | delegaverit curam , non
 titutio probaretur à cete- | satis honorem judicorum
 ris , contenti fore do- | cælestium intelligam , nisi
 mestico , usu videbatur , | ex hoc quoque oneris
 ut tui meique filii disci- | magnitudinem metiar.
 plinam formare , satis | Quis enim mihi aut mo-
 putaremus. Cum verò | res excolendi sit modus ,

„ tion d'un dieu , & connoître le prix
 „ de l'honneur que je viens de recevoir ,
 „ que de ne pas régler sur cette idée
 „ la grandeur de mon entreprise ? En
 „ effet , de quelque maniere que je la
 „ regarde , soit du côté des mœurs , soit
 „ du côté des connoissances & de l'art ,
 „ que ne dois-je point faire pour méri-
 „ ter l'estime d'un si religieux Censeur ,
 „ & d'un Prince en qui l'éloquence su-
 „ prême est jointe à la suprême puissance ?
 „ Que si l'on n'est point surpris de voir
 „ les plus excellens Poètes , non-seule-
 „ ment invoquer les Muses au commen-
 „ cement de leur Ouvrage , mais implo-
 „ rer de nouveau leur assistance lorsque
 „ dans la suite il se présente quelque
 „ important objet à traiter , à combien
 „ plus forte raison doit on me pardon-
 „ ner , si , ce que je n'ai pas fait d'a-
 „ bord , je le fais maintenant , & si j'ap-
 „ pelle à mon secours tous les dieux ,
 „ particulièrement celui sous les auspices
 „ duquel j'écris désormais , & qui , plus

ut eos non immeritò pro-
 baverit sanctissimus Cen-
 sor ! aut studis , ne fesse-
 lisse in his videar Princi-
 pem , ut in omnibus , ita
 in eloquentia quoque emi-
 nentissimum ? Quod si ne-
 mo miratur Poetas maxi-
 mos sæpe fecisse ; ut non
 solum initiis operum suo-
 rum Musas invocarent ,

sed provecti quoque lon-
 gius , cum ad aliquem gra-
 viorem locum venissent ,
 repeterent vota , & velut
 nova precatione uterentur :
 mihi quoque profectò po-
 terit ignosci , si , quod ini-
 cio , cum primùm hanc ma-
 teriam inchoavi , non fe-
 cerim , nunc omnes in au-
 xilium deos , ipsumque im-

» que tous les autres , préside aux études
 » & aux sciences ? Qu'il daigne donc m'ê-
 » tre favorable , & proportionnant ses
 » bontés à la haute idée qu'il a donnée
 » de moi par un choix si glorieux &
 » si difficile à soutenir , qu'il m'inspire
 » tout l'esprit dont j'ai besoin , & me
 » rende tel qu'il m'a cru. *Et me , qua-*
 » *lem esse credidit , faciat* ».

Il faut avouer qu'il y a , dans ce com-
 pliment , beaucoup d'esprit , de noblesse ,
 de grandeur , sur-tout dans la pensée qui
 le termine : *Et qu'il me rende tel qu'il*
m'a cru. Mais est-il possible de pousser
 plus loin la flatterie & l'impiété , que
 de traiter de dieu un Prince qui étoit
 un monstre de vices & de cruautés ? Je
 ne fais même si dans cette dernière pen-
 sée il y a autant de justesse que de bril-
 lant : *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru*.
 Il ne l'étoit donc pas. Et comment ce
 prétendu dieu a-t-il pu croire qu'il le fût ?
 Encore si , au lieu de relever en lui
 la régularité & la pureté des mœurs , il
 s'étoit contenté de faire valoir son élo-
 quence , & les autres talens de l'esprit
 dont il se piquoit , la flatterie seroit moins
 odieuse. C'est ainsi qu'il le loue dans un *Lib. 10. c. 14*

primis , quo neque præsen- tius aliud , neque studiis magis propitium numen est , invocem ; ut quan- tum nobis expectationis	adjecit , tantum ingenii aspiret , dexterque ac vo- lens adsit , & me , qualem esse credidit , faciat.
--	---

autre endroit, où il le met au-dessus de tous les Poètes. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour lors que les ornemens Consulaires furent accordés à Quintilien.

Le soin de l'éducation des jeunes Princes dont Quintilien se trouvoit chargé, ne l'empêchoit pas de travailler à son *Quintil. in* Livre des Institutions Oratoires. La con- *Proem. lib. 6.* sideration du fils unique qui lui restoit, dont l'heureux naturel méritoit toute sa tendresse & toute son attention, étoit pour lui un puissant motif de hâter cet ouvrage, qu'il regardoit comme la plus précieuse partie de l'héritage qu'il devoit lui laisser, afin, dit-il lui-même, que si un accident imprévu enlevoit à ce cher fils son pere, il pût, même après sa mort, lui servir encore de maître & de conducteur.

AN. J. C. 21. Continuellement donc occupé de la vue & de la crainte de sa mortalité, il travailloit jour & nuit à son Ouvrage; & il en avoit déjà achevé le cinquieme Livre, lorsqu'une mort avancée lui ravit ce cher fils, qui faisoit toute sa joie & toute sa consolation. Ce fut pour lui, après la perte qu'il avoit déjà faite du plus jeune de ses fils, un nouveau coup de foudre qui l'abattit & le renversa sans lui laisser de ressource. Sa douleur, ou plutôt son désespoir, éclata en plaintes

& en reproches contre les dieux mêmes , qu'il accusa hautement d'injustice & de cruauté , déclarant qu'on voit bien , après un traitement si cruel & si injuste , que ni lui , ni ses enfans n'avoient point mérité , qu'il n'y a point de Providence qui veille sur les choses d'ici-bas.

De tels discours nous marquent clairement ce qu'étoit la probité payenne , même la plus parfaite : car , je ne fais si dans toute l'antiquité on peut trouver un homme d'un caractère plus doux , plus sage , plus raisonnable , plus vertueux que l'étoit Quintilien , selon les regles du paganisme. Ses Livres sont pleins d'excellentes maximes sur l'éducation des enfans , sur le soin que les peres & les meres doivent prendre pour les préserver des dangers du monde , sur l'attention que les maîtres doivent apporter pour conserver en eux le précieux dépôt de l'innocence , sur le généreux désintéressement que doivent faire paroître les personnes qui sont en place , enfin sur le zele & l'amour du bien public.

Sa douleur auroit été très-juste , si elle avoit été modérée ; car jamais enfant ne dût être plus regretté que celui-ci. Outre les graces naturelles & les talens extérieurs , un son de voix charmant , une physionomie aimable , une facilité

surprenante à bien prononcer les deux langues comme s'il eût été également né pour l'une & pour l'autre ; il avoit les plus heureuses dispositions qu'on puisse souhaiter pour les sciences , jointes à un goût & à une inclination pour l'étude qui étonnoit ses maîtres. Mais les qualités du cœur l'emportoient sur celles de l'esprit. Quintilien , qui avoit connu beaucoup de jeunes gens , atteste avec serment qu'il n'avoit jamais vu tant de probité , de naturel , de bonté d'ame , de douceur , & d'honnêteté , que dans ce cher fils. Il fit paroître pendant une maladie de huit mois une égalité & une fermeté d'ame , que les Médecins ne se lassoient point d'admirer , se roidissant avec force contre les craintes & les douleurs , & sur le point d'expirer , consolant lui-même son pere , & tâchant d'arrêter ses larmes. Quel malheur que tant de belles qualités aient été perdues ! mais quelle honte & quels reproches , si des enfans chrétiens étoient moins vertueux !

Après avoir fait treve avec l'étude pendant quelque tems , Quintilien , revenu un peu à lui-même , reprit son Ouvrage ; dont il dit que le Public lui devoit savoir d'autant plus de gré , que désormais il ne travailloit plus pour lui-même , ses écrits , de même que ses biens , devant passer à des étrangers. Il acheva enfin
son

son plan en douze Livres. Il n'y avoit gueres mis que deux ans : encore avoit-il employé une grande partie de ce tems-là, non à le composer actuellement, mais à le préparer, en amassant, par la lecture d'une infinité d'Auteurs qui avoient traité le même sujet, tous les matériaux qui devoient y entrer. Et nous avons vû combien ces deux années avoient été remplies pour lui de troubles & de tristes occupations. Il est étonnant, & presque incroyable, comment un Ouvrage si parfait a pu être composé en si peu de tems. Son * dessein étoit de suivre le conseil d'Horace, qui, dans son Art Poétique, recommande à ceux qui écrivent de ne pas se presser de rendre publics leurs Ecrits. Il gardoit donc les siens, afin de les revoir à loisir & à tête reposée; de laisser passer ce premier mouvement d'amour-propre & de complaisance que l'on a toujours pour ses productions; & de les examiner, non plus en Auteur préoccupé, mais avec le sang-froid d'un Lecteur. Il ne put pas résister long tems à l'empressement & à l'avidité du Public, impatient d'avoir ses écrits; & il se vit comme forcé de les lui abandonner, se

*Epist. ad
Tryph. bi-
bliop.*

* Usus deinde Horatii iis otium, ut refrigerato consilio, qui in Artæ poetica suadet, ne precipite tur editio, no unque prematur in annum : dabam inventionis amore, diligentius repetitos tanquam lector perpenderem.

contentant de souhaiter un bon succès ; & de recommander à son Libraire d'avoir grand soin qu'ils fussent bien exacts & bien corrects. Il dut se passer un an au moins , avant qu'ils fussent en état de paroître. Nous avons obligation à M. l'Abbé Gédoyen d'avoir mis le Public , par la traduction qu'il a faite de Quintilien , en état de juger du mérite de cet Auteur.

AN. J. C. 94. M. Dowel croit que ce fut vers ce tems-ci que Quintilien , délivré des soins de son grand Ouvrage qu'il venoit d'achever , songea à un second * mariage , & prit pour femme la petite - fille de Tullius : c'est ainsi que l'appelle Pline le jeune. Il en eut sur la fin de cette année une fille.

AN. J. C. 96. Domitien , malgré sa divinité prétendue , fut tué dans son palais par Etienne , qui s'étoit mis à la tête des Conjurés. Cet Empereur avoit fait mourir Flavius Clément , alors Consul , son cousin ; & avoit banni Flavie Domitille sa niece , femme de ce Clément. Il avoit aussi banni sainte Flavie Domitille , fille d'une sœur du même Consul. Toutes ces personnes souffrirent pour le nom de Jesus-Christ. La mort de Clément fut ce qui avança le plus celle de Domitien , soit par l'hor-

* Ce second mariage paroît assez vraisemblable ; n'est pas certain , mais

reur & la crainte qu'elle donna à tout le monde , soit parce qu'elle anima contre lui Etienne , affranchi , & Intendant des biens de Domitille , femme de Clément , dont on l'obligeoit de rendre compte , & on l'accusoit de n'en avoir pas bien usé. Nerva succéda à Domitien , & ne régna que seize mois & quelques jours. Il eut pour successeur Trajan , qu'il avoit adopté , & qui régna vingt ans.

AN. J. C. 98

On ignore tout ce qui regarde Quintilien depuis la mort de Domitien , excepté le mariage de sa fille , supposé qu'il en ait eu une. Dès qu'elle fut en âge nubile , il lui donna pour époux Nonius Céler. Pline se signala dans cette occasion par une générosité & une reconnaissance , qui lui font , ce me semble , encore plus d'honneur que ses Ecrits , quelque excellens qu'ils soient. Il avoit étudié l'Eloquence sous Quintilien. Les Ouvrages qu'il nous a laissés sont une bonne preuve qu'il fut un digne disciple d'un si grand maître : mais le fait qui suit ne marque pas moins son bon cœur , & le souvenir toujours présent qu'il conservoit des services qu'il en avoit reçus. Dès qu'il fut que Quintilien songeoit à marier sa fille , il crut devoir lui témoigner sa reconnaissance par un petit présent. La difficulté étoit de le lui faire accepter. Il lui écrivit sur ce sujet une

Lettre, dont on ne peut trop admirer l'art & la délicatesse. La traduction que j'en infere ici, est du célèbre M. de Sacy.

Lettre de Pline à Quintilien.

« * QUOIQUE vous soyez très-mo-
 » deste, & que vous ayez élevé votre
 » fille dans les vertus convenables à la
 » fille de Quintilien, & à la petite-fille
 » de Tutilius ; cependant, aujourd'hui
 » qu'elle épouse Nonius Céler, homme
 » de distinction, & à qui ses emplois &
 » ses charges imposent une certaine né-
 » cessité de vivre dans l'éclat, il faut
 » qu'elle regle son train & ses habits sur
 » le rang de son mari. Ces dehors n'aug-
 » mentent pas notre dignité, mais ils lui
 » donnent plus de relief. Je fais que vous
 » êtes très-riche des biens de l'ame, &
 » beaucoup moins de ceux de la fortune
 » que vous ne devriez l'être. Je prends
 » donc sur moi une partie de vos obli-
 » gations ; & , comme un second pere, je

<p>* Quamvis & ipse sis continentissimus, & filiam tuam ita institueris, ut decebat filiam tuam, Tu- tilii neptem : cum tamen sit nuptura honestissimo viro Nonio Celeri, cui ratio civilium officiorum necessitatem quandam ni- soris imponit ; debet, se-</p>	<p>cundum conditiones ma- riti, veste, comitatu au- geri : quibus non quidem augetur dignitas, ornatur tamen & instruitur. Te porro animo beatissimum, modicum facultatibus scio, Itaque partem oneris tui mihi vindico, & tan- quam parens alter puellæ</p>
--	---

„ donne à notre chere fille cinquante mille
 „ sesterces. (6250 livres.) Je ne me bor-
 „ nerois pas là , si je n'étois persuadé que
 „ la médiocrité du petit présent pourra
 „ seule obtenir de vous , que vous le
 „ receviez. Adieu „.

Cette Lettre de Pline nous apprend une circonstance bien glorieuse pour Quintilien : c'est qu'après vingt années d'exercice public employées avec une réputation & un succès étonnant tant à enseigner la jeunesse , qu'à plaider dans le Barreau : après un long séjour à la Cour auprès des jeunes Princes , dont l'éducation devoit lui donner , & lui avoit donné sans doute un grand crédit auprès de l'Empereur , il n'avoit point amassé de grands biens , & étoit toujours demeuré dans une louable médiocrité. Bel exemple , mais qui est rarement imité !

Juvénal pourtant fait entendre que *Satyr. 7. l. 3.*
 Quintilien étoit fort riche , & qu'il avoit un nombre considérable de forêts , d'où il tiroit sans doute un très-gros revenu.

Unde igitur tot
 Quintilianus habet saltus ?

Il faut nécessairement que ces richesses

nostræ , conferro quin-	critate munusculi impe-
quaginta millia nummum :	trari posse considerem ,
plus collaturus , nili à ve-	ne recusares. Vale. <i>Epist.</i>
recundia tua sola medio-	32. lib. 6.

aient été postérieures au tems où Pline fit à Quintilien le présent dont il a été parlé. On croit qu'elles pouvoient être
 Av. J. C. 118, l'effet de la libéralité d'Adrien lorsqu'il fut parvenu à l'Empire, car il se déclara le protecteur des Savans. Quintilien avoit alors 76 ans. On ne fait point s'il a vécu long-tems après, & l'histoire ne nous apprend rien de sa mort.

2. *Plan & caractère de la Rhétorique de Quintilien.*

ON peut dire que la Rhétorique de Quintilien, qu'il intitula *Institutions Ora-toires*, est la plus complete que l'anti-quité nous ait laissée. Son dessein est de former un Orateur parfait. Il le prend au berceau & dès sa naissance, & le conduit jusqu'au tombeau. Cette Rhéto-rique est renfermée en douze Livres. Dans le premier il traite de la maniere dont il faut élever les enfans dès l'âge le plus tendre, puis de ce qui regarde la Grammaire. Le second expose ce qui doit se pratiquer dans l'Ecole de Rhéto-rique, & plusieurs questions qui re-gardent la Rhétorique même, si elle est une science, si elle est utile, &c. On trouve dans les cinq Livres suivans les préceptes de l'Invention & de la Dispo-sition. Les Livres VIII, IX & X, ren-

ferment tout ce qui regarde l'Elocution. Le XI, après un beau chapitre où il s'agit de la maniere de parler convenablement, *de aptè dicendo*, traite de la Mémoire & de la Prononciation. Dans le XII, qui est peut-être le plus beau de tous, Quintilien marque quelles sont les qualités & les obligations personnelles de l'Avocat comme tel & par rapport à la plaidoierie, quand il doit quitter cette profession; & à quoi il doit s'occuper pendant sa retraite.

Un des caracteres particuliers de la Rhétorique de Quintilien, est d'être écrite avec tout l'art, toute l'élégance, toute l'énergie du style qu'il est possible d'imaginer. Il * savoit que les préceptes, quand on les traite d'une maniere si nue & si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit, & qu'à décharner, pour-ainsi-dire, le discours, en lui ôtant toute grace & toute beauté, & lui laissant seulement des os & des nerfs, qui n'en font qu'un corps maigre & sec, ou plutôt un squelette. Il ** s'appliqua donc à faire

* Plerumque nudæ illæ artes, nimia subtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quidquid est in oratione generosius, & omnem succum ingenii bibunt, & ossa detegunt, quæ ut esse & astringi nervis suis de-

bent, sic corpore operientur, *Quintil. in Proxm. lib. 1.*

** In ceteris admiscere tentavimus aliquid nitidis, non jactandi ingenii gratia, (namque in id eligi materia poterat uberior) sed ut hoc ipso alli-

entrer dans les Institutions tout l'agrément dont cet Ouvrage étoit susceptible, non pas, dit-il lui-même, pour faire parade d'esprit, car il pouvoit choisir un sujet qui y fût plus propre; mais afin que les jeunes gens, invités par l'attrait du plaisir, s'appliquassent plus volontiers à la lecture & à l'étude de ses préceptes, qui, dénués de grace & d'ornement, ne manqueroient pas, en blessant la délicatesse de leurs oreilles, de rebuter aussi leur esprit. En effet, on voit dans ses Ecrits une grande richesse de pensées, d'expressions, d'images, & sur-tout de comparaisons, qu'une imagination vive & ornée d'une profonde connoissance de la nature, lui fournit à propos, sans jamais s'épuiser, ni tomber dans des redites ennuyeuses : comparaisons, qui jettent dans les préceptes, souvent obscurs & désagréables par eux-mêmes, une clarté & une grace qui en écartent tout ennui & tout dégoût.

Le * principal but de Quintilien, dans sa Rhétorique, a été de s'opposer au

ceremus magis juventutem ad cognitionem eorum quæ necessaria studiis arbitrabamur, si ducti juventute aliqua lectionis, libentius discerent ea, quorum ne jejuna atque arida traditio averteret animos, & aures (præsertim tam

delicatas) raderet, vereremur. *Quintil. lib. 3. cap. 1.*

* Quod accidit mihi, dum corruptum & omnibus vitiis fractum dicendi genus revocare ad severiora judicia contendo. *Quintil. liv. 10. cap. 1.*

mauvais goût d'éloquence qui prévaloit de son tems , & de rappeler les esprits à une maniere de penser & de juger plus saine , plus sévère , & plus conforme aux regles de la bonne nature. Sénèque , plus que tout autre , avoit contribué à gâter & à corrompre le jugement des jeunes Romains , & à substituer à l'éloquence mâle & robuste qui avoit régné jusqu'à lui , les mignardises , s'il est permis d'en parler ainsi , d'un style chargé d'ornemens , de pensées brillantes , d'anthytheses , & de pointes. Il * sentoît bien que ses Ecrits ne pouvoient plaire à quiconque feroit cas des Anciens : c'est pourquoi il n'avoit cessé de parler mal d'eux , & de les décrier , même les plus généralement estimés , comme Cicéron & Virgile. Il étoit venu à bout en effet d'inspirer pour eux un mépris presque universel , de sorte que , lorsque Quintilien commença à enseigner , il ne trouva que Sénèque entre les mains des jeunes gens. Il n'entreprit pas de le leur ôter absolument , mais il ne pouvoit souffrir qu'on le préférât à des Ecrivains qui

* Tum autem solus hic ferè in manibus adolescentium fuit. Quem non equidem omnino conabar excutere , sed potioribus præferri non sine-
bam , quos ille non des-
titulat incessere , cum
diversi sibi conscius ge-
neris , placere se in di-
cendo posse iis , quibus
illi placerent , diffideret. *Id.*

valoient , sans comparaison , beaucoup mieux que lui.

Au reste on ne doit pas être étonné que ce mauvais goût ait fait de si rapides progrès en si peu de tems : c'est ce qui arrive pour l'ordinaire. Il ne faut qu'un homme d'un certain caractère pour entraîner après lui tous les autres , & pour donner le ton à toute une nation. Tel étoit Sénèque. Je passe ici sous silence beaucoup d'autres qualités qui le faisoient admirer : un naturel heureux , également propre à tout ; une vaste étendue de connoissances ; une étude assez profonde de la Philosophie , & une Morale remplie de principes souvent très-exacts & très-solides. Pour me renfermer dans notre sujet , il avoit un esprit facile & fécond , une belle & riche imagination , une composition aisée & brillante , des pensées très-solides , des expressions choisies & fort énergiques , des tours heureux & spirituels. Mais * pour son style , il étoit vicieux presque dans toutes ses parties , & d'autant plus dangereux , qu'il étoit plein de défauts agréables.

Ce style fleuri , ce goût de pointe , d'autant plus dangereux qu'il est plus à

* Sed in eloquendo cor- dant dulcibus vitiis. Velles
rupta pleraque , atque eo | eum suo ingenio dixisse ,
perniciosissima , quod ab un- | alieno judicio.

la portée de la jeunesse, & plus conforme à son caractère, saisit bientôt toute la ville. Il * falloit que toute preuve, toute période finît par quelque pensée brillante, ou quelque tour singulier, qui frappât l'oreille, qui se fît remarquer, & qui mendiât en quelque sorte l'applaudissement.

Quintilien se crut obligé d'attaquer avec force ce mauvais goût, & c'est ce qu'il fait dans presque tout son Ouvrage, en y établissant, sur le modele des Anciens, les principes de la vraie & solide éloquence. Ce n'est pas, comme il le déclare souvent, & comme son style le fait assez connoître, qu'il fût ennemi des beautés & des graces du discours. Il ** reconnoît que Cicéron même, pour défendre ses parties, employoit des

* Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus in fine sermonis feriat aurem. Turpe autem ac prope nefas ducunt, respirare ullo loco qui acclamationem non petierit. *Quintil. lib. 8. cap. 5.*

** Nec fortibus modò sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Cornelii : qui non assecutus esset docendo Judicem tantùm. & utiliter demum ac latine perspicue dicendo, ut populus

Romanus admirationem suam, non acclamatione tantùm, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas expressit illum fragorem... Sed ne causæ quidem parum confert hic orationis ornatus. Nam qui libenter audiunt, & magis attendunt, & faciliùs credunt, plerumque ipsa delectatione capiuntur, nonnquam ipsa admiratione auferuntur. *Quintil. lib. 3. cap. 3.*

armes non-seulement fortes, mais brillantes; & que dans la cause de Cornélius Balbus, où il fut souvent interrompu par les applaudissemens & les battemens de mains de tout son auditoire, ce furent la sublimité, la pompe, & l'éclat de son éloquence, qui attirerent ces bruyantes acclamations. Il ajoute à ce motif, qui semble ne regarder que la réputation de l'Orateur, une réflexion bien vraie & bien sensée : c'est que la beauté du discours contribue même beaucoup au succès de la cause, parce que ceux qui écoutent volontiers se rendent plus attentifs, & deviennent plus disposés à croire ce qu'ils entendent, gagnés qu'ils sont par le plaisir, & quelquefois entraînés par l'admiration.

Quintilien ne rejette donc point les ornemens: mais* il veut que l'Eloquence, ennemie du fard & de toute grace empruntée, n'admette qu'une parure mâle, noble, & majestueuse. Il consent qu'elle brille, mais de santé, s'il faut ainsi dire, & qu'elle ne doive sa beauté qu'à ses forces & à son embonpoint. Il ** porte

* Sed hic ornatus, (repetam enim) virilis, fortis, & sanctus sit; nec effeminatam levitatem, nec suavo eminentem colorem amet, sanguine & viribus niteat. *Quintil. Ibid.*

** Et, si necesse sit, viderem illum horrorem di-

cendi malim, quàm istam novam licentiam. Sed patet media quædam via: sicut in cultu victuque accessit aliquis citra reprehensionem nitor, quem, sicut possumus, adjiciamus virtutibus. *Ibid. cap. 5.*

ce principe si loin , que s'il falloit choisir , il aimeroit mieux la rudesse & la grossièreté des Anciens , que l'afféterie étudiée des Modernes. Mais il y a , dit-il , en cette matière un milieu qu'on peut tenir ; de même que dans nos tables & dans nos meubles il regne aujourd'hui une propreté & une élégance qui n'est point repréhensible , & dont il faut tâcher , s'il est possible , de faire une vertu.

On voit par le peu que j'ai rapporté de Quintilien , combien la lecture d'un tel Ouvrage peut être utile aux jeunes gens pour leur former le jugement. Elle ne l'est pas moins par rapport aux mœurs. Il a répandu dans toute sa Rhétorique des maximes admirables. J'en ai rapporté une partie dans mon Traité des Études.

Mais ce fond de probité , si digne par lui-même de nos éloges , se trouve déshonoré par les flatteries impies de notre Rhéteur à l'égard de Domitien , & par son désespoir à la mort de ses enfans , porté jusqu'à nier la Providence. Cet exemple , & beaucoup d'autres pareils , nous apprennent ce qu'il faut penser de ces vertus payennes qui n'avoient aucune racine que dans l'amour de soi-même , & d'une religion qui ne fournissoit aucun dédommagement des pertes & des maux auxquels la vie humaine est exposée.

3. *Maniere d'enseigner la jeunesse , usitée du tems de Quintilien.*

AVANT que de terminer l'article de Quintilien , je tirerai de ses Ecrits une partie de ce qui regarde la maniere d'enseigner usitée à Rome de son tems.

*Quintil. lib.
1. cap. 1.*

Il paroît que c'étoit une coutume assez ordinaire à Rome de ne commencer à instruire les enfans qu'à l'âge de sept ans , parce qu'on croyoit qu'avant cet âge ils n'ont ni la force du corps , ni l'ouverture d'esprit , nécessaires pour apprendre.

Quintilien pense autrement , & aime mieux s'en rapporter au sentiment de Chrysippe , qui avoit fait un Traité fort étendu & fort estimé sur l'éducation des enfans. Quoique ce Philosophe donnât trois ans aux nourrices , il vouloit que dès cet âge on s'appliquât à inspirer aux enfans de bons principes de morale , & qu'on les formât insensiblement à la vertu. Or , dit Quintilien , si on peut dès-lors cultiver leurs mœurs , qui empêche qu'on ne cultive aussi leur esprit ? Que veut-on que fasse un enfant depuis qu'il commence à parler ? car enfin il faut bien qu'il fasse quelque chose. Est-il à propos de l'abandonner entierement aux discours des Gouvernantes & des domestiques ? On fait bien qu'à cet âge-là il n'est point

capable ni de travail , ni d'application. Aussi , ce ne sera pas une étude , mais un jeu ; & on ne laissera pas de mettre à profit ces premiers tems de l'enfance jusqu'à la septieme année , qui , pour l'ordinaire , sont perdus , en leur apprenant mille choses agréables , & qui sont à leur portée.

On commençoit par l'étude de la langue Grecque , mais celle de la langue Latine suivoit de près ; & dans tout le reste du tems on cultivoit les deux langues avec un égal soin. C'est ce qui ne se pratique point assez régulièrement parmi nous : aussi la plupart de nos François ne savent-ils point leur langue naturelle par principes. *Ibid.*

Quand les enfans avoient appris à bien lire & à écrire correctement , on leur enseignoit la Grammaire , tant de la langue Latine que de la Grecque.

Il y avoit , pour cela , des Maîtres particuliers qui enseignoient à la maison ; & d'autres Maîtres , qui enseignoient dans les Ecoles publiques. Quintilien examine laquelle de ces deux manieres d'enseigner est la plus utile : & après avoir pesé mûrement les raisons de part & d'autre , il se déclare pour les Ecoles publiques. Le chapitre où il traite cette question , est un des plus beaux endroits de son Ouvrage. *Ibid. cap. 2.*

La Grammaire n'étoit point regardée *Lib. 1. cap. 4.*

alors comme une occupation frivole & peu importante. Les Romains en faisoient un grand cas , & y donnoient une application particuliere , persuadés que , prétendre s'avancer dans les sciences sans le secours de la Grammaire , c'est vouloir élever un édifice sans fondement. Ils ne s'arrêtoient pas à des minuties & à des subtilités , qui ne servent qu'à rétrécir & à dessécher l'esprit ; ils en étudioient sérieusement les principes , & en approfondissoient les raisons ; car de toute la Grammaire , rien ne nuit que ce qui est inutile.

ibid.

La Grammaire , c'est-à-dire l'Art d'écrire & de parler correctement , roule sur quatre principes : la raison , l'ancienneté , l'autorité , l'usage. Quintilien dit une chose admirable sur ce dernier chef , c'est-à-dire , sur la coutume & l'usage. Ce * mot , selon lui , a besoin d'explication , & il est nécessaire de bien dé-

* Sed huic ipsi necessarium est judicium , constituendumque imprimis id ipsum quid sit , quod consuetudinem vocemus. Quæ si ex eo quod plures faciunt nomen accipiat , periculosissimum dabit præceptum , non orationi modo , sed (quod majus est) vitæ. Unde enim tantum boni , ut pluribus quæ recta sunt placeant ? igitur ut velli , & comam

in gradus frangere , & in balneis perpotare , quamlibet hæc invaserint civitatem , non erit consuetudo , quia nihil horum caret reprehensione . . . sic , in loquendo , non , si quid vitiosè multis insederit , pro regula sermonis accipiendum erit . . . Ergo consuetudinem sermonis , vocabo consensum eruditorum ; sicut vivendi , consensum bonorum. *Lib. 1. cap. 4.*

finir ce que l'on entend par usage. Car, si l'on prend ce mot pour ce que l'on voit faire au plus grand nombre, les conséquences en seront dangereuses, non-seulement pour le langage, mais, ce qui est beaucoup plus important, pour les mœurs. Car, dit-il, peut-on espérer ce bonheur, que ce qui est bien & selon les règles, soit suivi du plus grand nombre? Il rapporte plusieurs coutumes très-communes de son tems, qui ne devoient point être regardées comme des usages, mais comme des abus, quoiqu'elles se fussent emparées généralement de toute la ville. On appellera donc usage, conclue-t-il, en matière de langage, ce qui est reçu par le consentement de ceux qui savent bien parler, comme, en fait de mœurs, l'usage sera ce qui a l'approbation des gens de biens.

Le soin d'apprendre aux enfans à lire & à écrire correctement, & de leur enseigner les principes des deux langues Grecque & Latine, étoit le premier mais non le principal devoir des Grammairiens. Ils y joignoient la lecture & l'explication des Poètes, ce qui avoit une très grande étendue, & demandoit une profonde érudition. Ils ne se contentoient pas de faire remarquer à un enfant la propriété & la signification naturelle des mots; les différens pieds qui entrent dans la cons-

Lib. I. cap. 5.

truction des vers, les tours & les expressions qui sont propres à la poésie; les tropes & les figures. Ils * s'appliquoient principalement à montrer ce qu'il faut observer dans l'économie d'une pièce, dans les bienséances, dans les caractères; ce qu'il y a de beau dans les pensées, & dans la diction; pour quoi le style est tantôt étendu & abondant, tantôt succinct & resserré. Ils donnoient aussi aux enfans une connoissance exacte de tout ce qui a rapport, dans les Poètes, à la Fable où à l'Histoire, sans pourtant charger leur mémoire de rien d'inutile. Du moins ce sont les règles que Quintilien leur prescrit. Il ** compte pour une perfection dans un Grammairien, d'ignorer certaines choses, qui, en effet, ne méritent pas d'être sûtes.

Ibid. cap. 6. Les Grammairiens commençoient aussi à former les jeunes gens à la composition, en leur faisant faire de petits récits, des fables, des narrations plus étendues. Ils empiétoient quelquefois, & Quintilien s'en plaint, sur ce qui appartenait à la Rhétorique, & faisoient composer à leurs disciples des discours,

* Precipue verò illa in | dum, quid in verbis; ubi
figat animis, quæ in œco- | copia probabilis, ubi mo-
nomia virtus, quæ in | dus.

decoro rerum, quid per- | ** Ex quo mihi inter
sonæ cuique convenerit; | virtutes Grammatici ha-
quid in sensibus laudan- | bebitur, aliqua nescire.

non-seulement dans le genre Démonstratif, qui sembloit leur être abandonné, mais même dans le genre Deliberatif.

Dans le même tems que les jeunes gens étoient instruits dans la Grammaire, ils apprenoient aussi la Musique, la Géométrie, la Danse qui forme le corps, & l'Art de bien prononcer; toutes choses regardées comme nécessaires à l'Orateur futur, & qui précédoient toujours l'étude de la Rhétorique. Lib. 1. cap. 7. &c.

L'âge d'entrer dans la Rhétorique n'étoit point fixé, & ne pouvoit l'être, parce qu'il dépendoit du progrès qu'on avoit fait dans les études précédentes. Ce que l'on sait certainement, c'est que les jeunes gens y demeuroient plusieurs années : *Adulti ferè pueri ad hos præceptores transferuntur, & apud eos juvenes etiam facti perseverant.* Lib. 2. c. 23 On peut conjecturer qu'ils entroient pour l'ordinaire en Rhétorique à treize ou quatorze ans, & qu'ils y demeuroient jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans. Ce long espace de tems qu'ils donnoient à la Rhétorique ne doit pas nous étonner, parce qu'à Rome, aussi-bien qu'à Athenes, l'éloquence ouvrant la porte aux premières dignités de la République, l'étude de cet Art y faisoit la principale occupation de la jeunesse. Il faut se souvenir qu'on étudioit en même-tems la Rhétorique sous

des maîtres Grecs , & sous des maîtres Latins.

La fonction des Rhéteurs embrassoit deux parties : les préceptes , & les déclamations.

Quintilien , en plusieurs endroits de son Ouvrage , prouve l'utilité & la nécessité des préceptes : mais il est bien éloigné de croire qu'en composant on doive s'y asservir scrupuleusement , & les regarder comme des loix d'une nécessité indispensable. La Rhétorique seroit certainement quelque chose de bien aisé , si on pouvoit la renfermer dans un petit nombre de regles fixes & stables. Aussi ces regles changent-elles selon le tems , l'occasion , & la nécessité. * C'est pour cela que la principale partie de l'Orateur est le jugement , parce qu'il se détermine différemment selon le besoin des affaires.

Le Rhéteur dictoit ces préceptes à ses disciples , ce qui devoit emporter beaucoup de tems : car , pour l'ordinaire , les Rhétoriques étoient fort longues , comme on en peut juger par celle de Quintilien. On y traitoit souvent des matieres fort abstraites , & peu propres , ce me semble , à inspirer du goût pour

* Atque adeo res in rerum momenta converti-
oratore præcipua confi- tur. *Lib. 2. cap. 14.*
lium , quia variè & ad

l'éloquence. Ce sont de ces sortes d'endroits , qu'en faveur de la jeuneſſe j'ai pris la liberté de retrancher dans l'édition que j'ai donnée de ce Rhéteur. Il trouva cette coutume établie , & il ne pouvoit ſagement s'en écarter. Mais il dédommage bien ſes Lecteurs , non ſeulement par les beautés & les graces du ſtyle répandues dans tous les endroits qui en étoient ſuſceptibles , mais encore plus par les réflexions ſenſées dont il accompagne la plupart de ſes préceptes. Et combien , lorsqu'il les expliquoit à ſes diſciples , la vive voix y ajoutoit elle de force & de clarté !

Pour apprendre aux jeunes gens à mettre en pratique les préceptes qu'on leur avoit expliqués , le Maître les formoit à la compoſition. Ils faiſoient d'abord des narrations hiſtoriques. Puis ils s'élevoient juſqu'à louer les grands hommes , & à blâmer ceux qui ſe ſont rendus odieux par leurs méchantes actions ; & quelquefois ils en faiſoient le parallele & la comparaifon. Ils s'exerçoient auſſi par des Lieux communs , ſur l'avarice , ſur l'ingratitude , & d'autres vices en général : par certaines Theſes qui fourniſſent beaucoup à l'Eloquence , par exemple , ſi la vie champêtre eſt préférable à celle qu'on mene à la ville , ſi

Lib. 2. c. 41

l'homme de guerre acquiert plus de gloire que le Jurisconsulte.

Ibid. cap. 8. On avoit soin aussi d'exercer leur mémoire. Quintilien vouloit que ce fut en leur faisant apprendre par cœur de beaux endroits choisis des Orateurs, des Historiens, & des autres Auteurs les plus estimés : les Poètes étoient réservés aux Grammairiens. Par-là *, dit-il, ils se formeront le goût de bonne heure ; leur mémoire leur fournira sans cesse d'excellens modeles, qu'ils imiteront même sans y penser : les expressions, les tours, les figures naîtront sous leur plume, & sortiront comme d'un trésor caché où toutes ces richesses étoient, pour-ainsi-dire, en reserve.

Lib. 8. cap. 4. Par ces différens exercices, ils étoient insensiblement conduits à la composition de discours en forme, appelés Déclamations, qui faisoient la principale occupation de la Rhétorique. C'étoient des harangues composées sur des sujets feints & imaginés, à l'imitation de celles qui se font dans le Barreau, & dans les délibérations publiques. Démétrius de Pha-

* Sic assuescent optimis, Abundabunt autem copia
semperque habebunt intra verborum optimorum, &
se quod imitentur : etiam compositione, ac figuris
non sentientes, formam jam non quæsitis, sed
illam, quam mente penitus acceperint, expriment. sponte & ex reposito velut
thesauro se offerentibus.

lere fut le premier qui en introduisit l'usage chez les Grecs.

Les Déclamations étoient instituées pour disposer aux actions sérieuses du Barreau, dont elles devoient être une fidelle expression, & tant qu'elles se tinrent dans ces justes bornes, & qu'elles imiterent parfaitement la forme & le style des véritables plaidoyers, elles furent d'une grande utilité. En effet, cette sorte de composition renfermoit toutes les parties & toutes les beautés qui se trouvent dans un discours suivi.

Mais cet exercice, si utile en lui-même, dégénéra tellement par l'ignorance & le mauvais goût des Maîtres, que les Déclamations furent une des principales causes de la ruine de l'éloquence. On choisissoit des sujets fabuleux, tout extraordinaires, & qui n'avoient aucun rapport aux matieres qui se traitent dans le Barreau. J'en citerai un seul exemple, *Senec. Declam. 4. l. 2.* qui fera juger des autres. Il y avoit une Loi qui ordonnoit qu'on coupât les mains à celui qui auroit maltraité son pere. *Qui patrem pulsaverit, manus ei prædantur.* Un Tyran, ayant fait venir dans la Citadelle un pere avec ses deux enfans, ordonna à ceux-ci de maltraiter leur pere. L'un d'eux, pour éviter une si affreuse impiété, se précipita du haut de la Ci-

tadelle : l'autre , contraint par la nécessité , maltraita & frappa son pere ; puis il tua le Tyran , dont il étoit devenu ami , & reçut la recompense accordée par les Loix en pareil cas. Il fut ensuite appelé devant les Juges pour * avoir maltraité son pere , & l'on demanda que les mains lui fussent coupées. Le pere prit sa défense. On traitoit dans les Déclamations des matieres encore bien plus bisarres. Le style répondoit au choix des sujets. Ce n'étoient qu'expressions recherchées , pensées brillantes , pointes , antithèses , jeux de mots , figures outrées , vaine enflure , en un mot ornemens puérils , entassés sans jugemens & sans choix.

Quintilien s'opposa de toutes ses forces à ce mauvais goût , & s'étudia à réformer les Déclamations , en les rappelant à leur premiere origine , & les rendant conformes à la pratique du Barreau. Ne croyant pas néanmoins devoir aller de droit fil contre le torrent de la coutume , il se relâcha en quelque chose , & céda

* *Hæc tolerabilia essent , si ad eloquentiam ituram viam facerent : nunc & rerum timore , & sententiarum vanissimo strepitu , hoc tantum proficiunt , ut , cum in forum venerint , putent se in alium tetratum orbem delatos. Et ideo ego* adolescentulos existimo in scholis multissimos fieri , quia nihil ex iis , quæ in usu habemus , aut audiunt , aut vident . . . sed mellitos verborum globulos , & omnia dicta fastaque quasi papavere & sesamo sparsa. *Peiron. in init.*

jusqu'à

jusqu'à un certain point. il est beau de voir comment il justifie lui-même sa condescendance.

„ * Quoi donc , lui disoit-on ! il ne
 „ sera jamais permis à des jeunes gens
 „ de traiter des sujets extraordinaires ? de
 „ donner carrière à leur esprit, de s'aban-
 „ donner aux saillies d'une imagination
 „ échauffée , & d'enfler un peu leur style
 „ & leur éloquence ? Ce seroit bien le
 „ mieux , répond Quintilien. Mais qu'ils
 „ s'en tiennent du moins à ce qui est
 „ hasardé , à ce qui sent l'enflure , &
 „ qu'ils ne donnent pas dans ce qui est ,
 „ à des yeux un peu clairvoyans , ridicule
 „ & extravagant. Enfin , s'il faut avoir
 „ quelque indulgence pour nos Décla-
 „ mateurs , laissons-les se remplir & s'en-
 „ fler tant qu'ils voudront , pourvu qu'ils
 „ sachent , que comme on met certains
 „ animaux à l'herbe pendant un rems pour
 „ s'engraïsser , & qu'ensuite , après leur
 „ avoir tiré du sang , on les remet à la

<p>* Quid ergo , Num quam hæc supra fidem , & poetica (ut vere di- cam) themata juvenibus pertractare permittemus , ut exparientur , & gau- deant materia , & quasi in corpus eant ? Erat op- timum. Sed certè sint grandia & tumida , non stulta etiam , & aciori- bus oculis intuenti ridi-</p>	<p>cula. Ac , si jam ceden- dum est , impleat se De- clamator aliquando , dum sciat , ut quadrupedes , cum viridi pabulo distentæ sunt , sanguinis detractioe cu- rantur , & sic ad cibos vi- ribus conservandis idoneos redeunt : ita sibi quoque tenuandos adipēs , & quic- quid humoris corrupti con- traxerit , emittendum , si</p>
--	--

» nourriture ordinaire , propre à conser-
 » ver leurs forces ; ils doivent de même
 » se délier de leur plénitude , & en re-
 » trancher les superfluités vicieuses , s'ils
 » veulent que leurs productions soient
 » véritablement saines & vigoureuses.
 » Autrement , à la première action pu-
 » blique qu'ils entreprendront , on verra
 » que cette prétendue plénitude n'étoit
 » qu'enflure & tumeur ».

Avec des précautions si sages , les Déclamations pouvoient être fort utiles aux jeunes gens. Il ne * faut point exiger d'eux ni attendre d'abord un discours parfait. On doit même bien augurer d'un esprit fécond & abondant , qui hasarde & fait des efforts , dût-il quelquefois se laisser emporter. Il est bon que dans cet âge il y ait quelque chose à retrancher. Quand un jeune homme avoit bien travaillé en particulier le sujet qu'on lui avoit donné à traiter , il apportoit sa composition dans l'Ecole , & en faisoit lecture devant ses compagnons. Le Maître quelquefois , pour les rendre plus attentifs , & leur former le jugement , leur deman-

esse *sanus ac robustus vo-*
let. Alioqui , tumor ille
inanis primo cujusque veri
operis conatu deprehende-
tur. Lib. 2. cap. 11.

* In pueris oratio per-
 fecta nec exigi , nec spe-
 dari potest : melior autem

est *indoles lata , genero-*
sique conatus , & vel plu-
ra justo concipiens inte-
rim spiritus. Nec unquam
me in his discendis annis
offendat , si quid super-
fuerit. Lib. 2. cap. 4.

doit ce qu'ils trouvoient à louer ou à blâmer dans ce qui venoit d'être lu. Lui-même après marquoit le jugement qu'il en falloit porter, soit pour les pensées, soit pour l'expression & le tour : il indiquoit les endroits qu'il falloit ou éclaircir, ou étendre, ou abréger, mêlant toujours quelque adoucissement ou quelque louange à sa critique, pour la mieux faire recevoir. " Pour * moi, dit Quintilien, quand je voyois de jeunes gens qui égayoient un peu trop leur style, & dont les pensées étoient plus hardies que solides : Quant à présent, leur disois-je, cela est bien ; mais il viendra un tems que je ne vous permettrai pas ces libertés. De la sorte, ils se trouvoient flattés du côté de l'esprit, sans être trompés du côté du jugement ».

Lorsque le jeune homme, sur les avis du Maître, avoit bien retouché sa piece, on le préparoit à la prononcer en public ; & c'étoit-là un des grands avantages de l'étude qu'on faisoit en Rhétorique, & en même-tems un des plus

* Solebam ego dicere | idem non - permitterem.
pueris aliquid ausis li- | Ita & ingenio gaudebant
centius aut lætius, lau- | & judicio non falleban-
dare illud me adhuc : | tur. *Ibid.*
venturum tempus, quo |

pénibles exercices pour le Maître, comme le Poète satyrique le marque :

Juven. Sat. 7. Declamare doces, ô ferrea pectora, Veli.

On assembloit les parens & les amis ; & c'étoit le comble de la joie pour un pere , quand il voyoit son fils réussir dans ces Déclamations , qui le préparoient aux plaidoeries du Barreau , & le mettoient en état de s'y distinguer un jour avec éclat.

On a du être étonné de n'entendre point parler , parmi les différens exercices de Rhétorique , de la lecture & de l'explication des bons Auteurs , seule capable de former parfaitement le goût des jeunes gens , & de leur apprendre à bien composer. Quintilien avoue que cela manquoit de son tems , lorsqu'il commença à enseigner la Rhétorique. Il en sentoît dès-lors toute l'utilité , & il mit cet exercice en pratique par rapport à quelques jeunes gens qu'il instruisoit en particulier , & dont les parens lui avoient demandé en grace de leur expliquer les Auteurs : mais , ayant trouvé la coutume contraire établie dans les Ecoles , il n'osa pas s'écarter de l'ancienne maniere ; tant la coutume a de force & d'empire sur les esprits ! Convaincu de l'extrême importance de cette pratique pour les jeunes

gens, il la recommande avec soin dans ses Livres de l'Institution de l'Orateur : & comme le Grammairien étoit chargé de leur expliquer les Poètes, il veut que le Rhéteur leur donne la connoissance des Orateurs & des Historiens, mais surtout des Orateurs, en les lisant avec eux, & leur en faisant sentir toutes les beautés ; & * il met cet exercice beaucoup au-dessus de tous les préceptes de Rhétorique, quelque excellens qu'ils puissent être, auxquels il préfère infiniment les exemples, Car, dit-il, ce que le Rhéteur se contente d'enseigner, l'Orateur le met sous les yeux. L'un montre aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'autre les prend comme par la main, & les y fait entrer. *Quæ doct̃or Lib. 10. c. 16. præcipit, orator ostendit.*

Je me suis peut-être un peu trop étendu sur ce qui regarde l'excellent Maître de Rhétorique dont j'ai cité plusieurs endroits, & je dois en faire des excuses aux Lecteurs. Je les prie donc de me pardonner une prédilection trop marquée pour Quintilien, qui est mon Auteur favori, & qui fait le sujet de mes leçons au College Royal depuis plus

* Hoc diligentiae genus | Nam in omnibus ferè mi-
 ausim dicere plus colla- | nus valent præcepta, quàm
 turum discantibus, quàm | exempla. *Lib. 2. cap. 5.*
 omnes omnium artes....

de quarante ans. J'avoue que je suis charmé & enchanté de la lecture de ses Livres, qui me paroît toujours nouvelle; & j'en fais d'autant plus de cas, que je ne connois point d'Auteur plus capable de prémunir l'esprit des jeunes gens contre le faux goût d'éloquence, qui semble vouloir, de nos jours, prévaloir, & prendre le dessus.

Nous avons plusieurs Saints qui ont enseigné la Rhétorique, & qui ont fait beaucoup d'honneur à cette profession par leur profond savoir, & encore plus par leur solide piété : saint Cyprien, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, &c. Ce dernier nous parle d'un célèbre Rhéteur, nommé Victorin, à qui l'on avoit érigé une statue à Rome, où les savantes leçons qu'il donnoit aux enfans des plus illustres Sénateurs lui avoient acquis une grande réputation. Le récit touchant de sa conversion (car il avoit renoncé courageusement au paganisme, & s'étoit fait Chrétien) contribua beaucoup à celle de saint Augustin.

Confess. lib.

8. cap. 2.



CHAPITRE QUATRIEME.

DES

SOPHISTES.

DANS la matiere que je traite ici , j'ai tiré un grand secours de l'Ouvrage de M. Hardion sur *l'origine & les progrès de la Rhétorique dans la Grece* , dont il n'y a encore qu'une légère partie qui ait été donnée au Public.

Il est difficile de donner une juste idée & une exacte définition des Sophistes , parce que leur état & leur réputation ont souffert divers changemens. Ce fut d'abord un titre fort honorable. Puis , extrêmement décrié par les vices des Sophistes & par l'abus qu'ils firent de leurs talens , il devint un titre méprisable & odieux. Enfin ce même titre , comme réhabilité par le mérite de ceux qui le portoient , fut en honneur pendant une assez longue suite de siècles , ce qui n'empêcha pas qu'alors même plusieurs n'en abusassent.

Le nom de Sophistes avoit , chez les Anciens , une fort grande étendue , & étoit donné à tous ceux qui avoient l'esprit orné de connoissances utiles & agréa-

bles , & qui faisoient part aux autres de leurs lumieres soit de vive voix , soit par écrit , sur quelque science & quelque matiere que ce fût. On peut juger par-là combien cette qualité fut honorable dans les commencemens , & quel respect elle dut attirer à ceux qui , se distinguant par un mérite particulier , s'appliquoient à former les hommes , soit à la vertu , soit aux sciences , soit au gouvernement des Etats. La plus grande

πρὸς ἀντι-
δόσεως p.
667.

Lib. 1. c. 29.

preuve qu'on puisse donner , dit Isocrate , de l'estime singuliere qu'on avoit pour les Sophistes , c'est que Solon , qui , le premier des Athéniens , a eu le titre de Sophiste , fut jugé par nos ancêtres le plus digne d'être mis à la tête du gouvernement. Hérodote le compte parmi les Sophistes que l'opulence de Crésus , & son amour pour les beaux-Arts , attirèrent à la Cour.

Lorsque par la conquête des Etats de Crésus l'Asie Mineure eut été assujettie aux armes des Perses , la plupart des Sophistes repassèrent dans la Grece , & la ville d'Athenes devint , sous le gouvernement de Pisistrate & de ses enfans , l'asyle & le séjour favori des Savans.

Pour bien comprendre de quel secours ils furent pour la Grece , il n'y a qu'à se souvenir des importans services qu'ils rendirent à Périclès , j'entends pour la politique & pour le gouvernement.

Tous les Arts, dont l'objet est grand & considérable, veulent dans ceux qui les cultivent un esprit de discussion, & une profonde connoissance de la nature. C'est par-là qu'on s'accoutume à concevoir des pensées hautes & sublimes, & qu'on peut arriver à la perfection. Périclès joignit à d'heureuses dispositions naturelles cette habitude de méditer & d'approfondir. Etant tombé entre les mains d'ANAXAGORE qui suivoit en tout cette méthode, il apprit de lui à remonter aux principes des choses, & s'appliqua particulièrement à l'étude de la nature. L'Histoire nous apprend l'usage qu'il en fit, dans une occasion où une subite éclipse de soleil avoit causé dans sa flotte une consternation générale. Anaxagore, qui étoit plein de ces matières, en faisoit le principal objet de ses conférences avec Périclès, qui fut en tirer ce qui lui convenoit pour l'appliquer à la Rhétorique.

DAMON, qui prit la place d'Anaxagore auprès de Périclès, ne se donnoit que pour Musicien, mais cachoit sous ce nom & sous cette profession une profonde science. Périclès passoit les journées entières avec lui, soit pour perfectionner les connoissances qu'il avoit déjà, soit pour en acquérir de nouvelles. Damon étoit l'homme du monde le plus ai-

*Plat.**Phædr. pag. 269.**Plut. in Péricl. p. 154.**Plut. in Péricl. p. 153.**Et 154. Plut. in Lach. p. 180.*

mable , & en qui l'on trouvoit le plus de ressources sur quelque matiere qu'on voulût le consulter. Il avoit étudié à fond la nature , & les effets des différentes especes de Musique. Il composoit lui-même très-habilement , & ses Ouvrages tendoient tous à inspirer l'horreur du vice , & l'amour de la vertu.

Quelque soin que ce Sophiste eût pris de cacher sa véritable profession , ses ennemis , ou plutôt ceux de Périclès , s'apperçurent avec le tems que sa Lyre n'étoit qu'un masque qu'il avoit pris pour se déguiser. Dès-lors ils s'appliquèrent à le décrier parmi le peuple. Ils le peignirent comme un homme ambitieux , inquiet , & qui favorisoit la tyrannie. Les Poëtes Comiques les seconderent de tout leur pouvoir par les ridicules qu'ils lui donnerent. Enfin il fut appelé en justice , & banni du ban de l'Ostracisme. Son mérite , & son attachement pour Périclès , étoient les plus grands crimes.

Plut. in Pericl. p. 165. & 169. Cet illustre Athénien eut encore un autre Maître tant pour l'éloquence que pour la politique , dont le nom & la profession doivent étonner ; c'est la fameuse ASPASIE de Milet. Cette femme , célèbre par sa beauté , par son savoir , & par son éloquence , faisoit tout à la fois deux métiers bien différens , celui de Cour-

Athen. lib. 13. pag. 608.
Hesych. in voce Θαγγηλίω.
Suid. ibid.

risane, & celui de Sophiste. Sa maison étoit le rendez-vous des plus graves personnages d'Athènes. Elle donnoit ses leçons d'éloquence & de politique avec tant de bienfaisance & de modestie, que les maris ne craignoient point d'y mener leurs femmes, & qu'elles pouvoient y assister sans honte & sans danger.

Elle avoit suivi dans sa conduite & dans ses études l'exemple d'une autre Courtisane de Milet, nommée THARGELIE, qui, par ses talens, avoit mérité le titre de Sophiste, & que son extrême beauté avoit élevée au faîte de la grandeur. Dans le tems que Xerxès méditoit la conquête de la Grèce, il l'avoit engagée à faire usage de ses charmes & de son esprit pour lui gagner plusieurs villes Grecques. Elle le servit selon ses vœux. Elle fixa enfin ses courses dans la Thessalie, dont le Souverain l'épousa; & elle vécut sur le trône pendant trente ans.

Aspasie joignoit à beaucoup d'esprit & de beauté une profonde connoissance de la Rhétorique & de la Politique. Socrate (quel homme & de quelle réputation!) se glorifioit de devoir à ses instructions tout ce qu'il avoit d'éloquence, & lui attribuoit le mérite d'avoir formé les plus grands Orateurs de son tems. Il laisse même entendre dans Platon,

*Plut. in Me-
nex. pag. 236
249.*

qu'Aspasie avoit eu la meilleure part à cette Oraison funebre que Périclès avoit prononcée à la louange des Athéniens morts les armes à la main pour la patrie, & qui parut si admirable, que, lorsqu'il eut cessé de parler, les meres & les femmes de ceux qu'il avoit loués coururent l'embrasser, & lui donnerent des couronnes & des bandelettes comme à un Athlete victorieux.

Périclès étoit en assez mauvaise intelligence avec sa femme, & elle consentit sans peine à se séparer de lui. Après qu'il l'eut mariée à un autre, il prit en sa place Aspasie, & vécut avec elle dans la plus parfaite union. Elle étoit depuis long tems en bute aux traits satyriques des Poëtes, qui, dans leurs comédies la désignoient, tantôt sous le nom d'Omphale, tantôt sous celui de Déjanire, & tantôt sous celui de Junon. Il n'est pas certain si ce fut avant ou après son mariage qu'elle fut appelée en justice pour crime d'impiété. On sait seulement que Périclès eut beaucoup de peine à la sauver, & qu'il employa, pour la justifier, tout ce qu'il avoit d'éloquence & de crédit.

Il est fâcheux qu'Aspasie ait déshonoré par l'irrégularité de ses mœurs & par sa profession de Courtisane, tant de belles qualités qui la rendoient d'ailleurs si esti-

mable, & qui, sans cette tache, auroient fait un honneur infini à son sexe. Mais elles marquent de quoi il est capable, & jusqu'où il peut porter les talens de l'esprit, & même la science du gouvernement.

Outre Anaxagore, Damon, & Aspasia, qui avoient été les principaux Maîtres de Périclès pour la politique & pour l'éloquence, il avoit encore attiré chez lui quelques autres Sophistes d'une grande réputation. On voit, par cette conduite, quel cas & quel usage les plus grands hommes de l'antiquité faisoient des sciences, qu'ils étoient bien éloignés de regarder comme un simple amusement, propre tout au plus à satisfaire la curiosité de l'esprit par de rares connoissances, mais incapable de former les hommes au gouvernement des Etats.

Les honneurs extraordinaires rendus aux Sophistes dans toute la Grece, marquent combien ils y étoient estimés & considérés. Quand ils arrivoient dans une ville, on alloit en foule au-devant d'eux, & l'entrée qu'ils y faisoient avoit un air de triomphe. On les gratifioit du droit de bourgeoisie, on leur accordoit toutes sortes d'immunités, on leur érigeoit des statues. Rome en éleva une à l'honneur du Sophiste Proérese, qui y étoit allé par l'ordre de l'Empereur Constant. On ne

*S. Chrysof.
in Epist. ad
Ephes.*

Eunapius.

peut rien imaginer de plus glorieux ni de plus flatteur que l'Inscription de cette statue : REGINA RERUM ROMA REGI ELOQUENTIÆ , c'est-à-dire : *Rome la Reine du monde , au Roi de l'éloquence.*

L'expérience qu'on avoit faite dans la plupart des villes du secours dont étoient les Sophistes pour ceux qui étoient chargés du maniement des affaires publiques , & sur-tout pour l'instruction de la jeunesse , leur attira toutes ces marques glorieuses d'estime & de distinction. D'ailleurs , on ne peut pas dissimuler que plusieurs dentr'eux avoient beaucoup d'esprit , qu'ils avoient acquis par leur travail une grande étendue de connoissances , & qu'ils se distinguoient d'une maniere particuliere par le talent de la parole. Les plus célèbres , & qui parurent du tems de Socrate , sont Gorgias , Tisias , Protagore , Prodicus.

GORGIAS est surnommé *le Léontin* , parce qu'il étoit de Léonte , ville de Sicile. Ses citoyens , qui étoient en guerre avec ceux de Syracuse , le deputerent comme le plus habile Orateur qui fût parmi eux , pour implorer le secours des Athéniens. Il charma les Athéniens par son éloquence , & en obtint tout ce qu'il demandoit. Comme elle étoit nouvelle pour eux , elle les éblouit par l'éclat des mots , des pensées , des tours , des figures ;

& * par ces sortes de périodes artistement travaillées, & pour-ainsi-dire tirées au cordeau, dont les membres, par une disparité & une ressemblance étudiées, se répondent les uns aux autres avec une entière justesse, & forment une cadence mesurée & compassée qui flatte agréablement l'oreille. Ces sortes de gentilleses, car on peut bien les appeller ainsi, se pardonnent quand elles sont rares, & ont même de la grace quand on en use sobrement, comme fait Cicéron. Mais Gorgias s'y livroit sans retenue. Tout étoit brillant dans son style, & l'art s'y montrait par-tout à découvert. Il alla en faire parade sur un plus grand théâtre, c'est-à-dire aux Jeux Olympiques, & ensuite aux Jeux Pythiens; & il y fut également admiré de toute la Grece. On lui ** prodigua par-tout les plus grands honneurs, & on alla jusqu'à lui ériger à Delphes une statue d'or, ce qui n'avoit encore été accordé à personne.

Gorgias fut le premier qui osa se vanter

1. *De Orat.*
n. 103.

* Paria paribus adjuncta, & similibet definita; itemque contrariis relata contraria, quæ sua sponte, etiamsi id non agas, cadunt plerumque numeroſe, Gorgias primus invenit; sed his est usus intemperanter.

neris ejus, & his festivitibus (sic enim ipse censet) insolentiùs abutitur. *Ibid.* n. 176.

** Gorgiæ tantus honos habitus est à tota Græcia, soli ut ex omnibus, Delphis, non inaurata statua, sed aurea statuaretur. 3.

Orat. n. 175

Gorgias avidior est ge-

De Orat. n. 117.

dans un nombreux auditoire, qu'il étoit prêt à répondre sur quelque matière qu'on voulût lui proposer : ce qui devint fort commun dans la suite. Crassus a raison de se moquer d'une si forte vanité, ou plutôt, comme il l'appelle lui-même, d'une si ridicule impudence.

De Seneca. Il vécut jusqu'à cent sept ans, sans
n. 13. jamais interrompre ses études : & sur ce qu'on lui demandoit comment il pouvoit soutenir une si longue vie, il répondit que sa vieillesse ne lui avoit jamais donné aucun sujet de plainte.

Entre ses disciples Isocrate est le plus illustre, & celui qui lui a fait le plus d'honneur.

Pausan. lib. TISIAS étoit compatriote de Gorgias :
6. pag. 376. il lui fut même donné pour adjoint, selon quelques-uns, dans la Députation vers les Athéniens. Il s'en fit aussi beaucoup estimer. Il eut pour disciple Lysias, fameux Orateur, dont je parlerai dans la suite.

PROTAGORE, d'Abdere en Thrace, étoit du même tems que Gorgias, & peut-être même un peu antérieur. Il étoit aussi du même goût, & eut comme lui, beaucoup de réputation pour l'éloquence.

Plat. in Menon. Il l'enseigna pendant quarante ans, &
p. 91. amassa dans cette profession des sommes plus considérables que jamais n'auroit pu faire ni Phidias, ni dix autres Statuaires

aussi habiles que lui. C'est ainsi que s'explique Socrate dans Platon.

Aulu-Gelle rapporte un procès fort singulier entre ce Protagore & un de ses disciples. Celui-ci, qui s'appelloit Evathle, pressé d'un vif desir de se rendre un célèbre Avocat, s'adresse à Protagore. On convient du prix, car c'étoit toujours par où ces sortes de Maîtres commençoient; & le Rhéteur s'engage à révéler à Evathle les plus secrets mysteres de l'éloquence. Le Disciple, de son côté, paye sur le champ la moitié du prix convenu, & remet le paiement de l'autre jusqu'après le gain de la premiere cause qu'il plaidera. Protagore, sans perdre de tems, étale tous ses préceptes, & après un grand nombre de leçons prétend avoir mis son Disciple en état de briller dans le Barreau, & le presse d'y faire essai de son savoir. Evathle, soit timidité ou autre raison, traîne toujours en longueur, & s'obstine à ne point exercer son nouveau talent. Le Rhéteur, las d'un refus si opiniâtre, le traduit devant les Juges. Là, sûr de la victoire, quel que puisse être le jugement, il insulte au jeune homme. Car, lui dit-il, si la sentence m'est favorable, elle vous oblige de me payer: si elle m'est contraire, elle vous fait gagner votre premiere cause, & vous rend aussi-tôt mon

débiteur par la loi de notre convention. Il croyoit l'argument sans réplique. Evathle n'en fut point effrayé, & répliqua sur le champ : J'accepte l'alternative. Si l'on juge pour moi, vous perdez votre cause : si l'on prononce en votre faveur, la convention m'absout ; je perds ma première, & dès-là je suis quitte. Les Juges embarrassés par cette captieuse alternative, laisserent la question indécise, & firent vraisemblablement repentir Protagore d'avoir si bien instruit son disciple.

Suidas.

PRODICUS de l'île de Cée, l'une des Cyclades, contemporain de Démocrite & de Gorgias, & disciple de Protagore, a été l'un des plus célèbres Sophistes de la Grece. Il fleurissoit dans la LXXXVIe. Olympiade; & il eut, entr'autres disciples, Euripide, Socrate, Thérámene, & Isocrate.

Il ne dédaigna pas d'enseigner en particulier dans Athenes, quoiqu'il y fût avec le caractère d'Ambassadeur de la part de ses compatriotes, qui lui avoient déjà conféré plusieurs autres emplois publics, & quoique la grande approbation que sa harange avoit obtenue des Athéniens le jour de son audience publique, semblât devoir l'engager à n'exercer son talent qu'en de pareilles occasions. Platon insinue que l'envie de gagner de l'argent

porta Prodicus à tenir Ecole. Il en gagna beaucoup effectivement à ce métier. Il alloit de ville en ville faire parade de son éloquence; & quoiqu'il le fît d'une façon mercenaire, il ne laissa pas de recevoir de grands honneurs à Thebes, & de plus grands encore à Lacédemone.

On a fort parlé de sa Déclamation à cinquante dragmes, qui fut ainli nommée, à ce que disent quelques savans, parce que chaque Auditeur étoit obligé de lui payer cinquante dragmes, qui font vingt-cinq livres de notre monnoie. C'étoit acheter bien cher le plaisir d'entendre une harangue. D'autres l'entendent d'une leçon, & non d'une harangue. Socrate, dans un Dialogue de Platon, se plaint, avec son air moqueur, de n'être pas en état de bien discourir sur la nature des noms, parce qu'il n'avoit pas ouï la * leçon à cinquante dragmes, qui, selon Prodicus, instruisoit de tout ce mystere. En effet, ce Sophiste avoit des discours à tout prix, depuis deux oboles jusqu'à cinquante dragmes. Quoi de plus sordide?

La fiction de Prodicus, dans laquelle il suppose que la Vertu & la Volupté, déguisées en femmes, se présenterent à Hercule, & tâcherent à l'envi chacune de l'attirer à soi, a été justement louée

Philostr. in vit. Sophist. lib. 1.

In Cratyl. pag. 384.

* τὴν πεν-
τηκοντάδρα-
χμον ἐπὶ
δείξιν.

Id in Axiach. p. 366.

Lib. 1. Me-
morab. pag.
 737 740.
Cic. Offic.
lib. 1. n. 118.

par plusieurs Auteurs. Xénophon l'a exposée avec beaucoup d'étendue & d'ornement ; & cependant il dit qu'elle étoit bien plus longue & plus ornée dans l'Ecrit même que Prodicus avoit composé au sujet d'Hercule. Lucien l'a ingénieusement imitée.

Les Athéniens firent mourir notre Sophiste comme corrupteur de la Jeunesse. Il y a apparence qu'il fut accusé d'enseigner à ses Disciples l'irréligion.

La réputation de ces Sophistes ne se soutint pas long-tems. J'ai fait voir, dans la vie de Socrate, comment ce grand homme, qui se crut obligé, en bon citoyen, de détromper le Public à leur égard, réussit à les faire connoître pour ce qu'ils étoient en leur ôtant le masque qui couvroit tous leurs défauts. Il les interrogeoit dans des conférences publiques, avec un air de simplicité & presque d'ignorance, qui cachoit un art infini, comme un homme qui cherchoit à s'instruire lui-même & à profiter de leurs lumières ; & les conduisant de proposition en proposition, dont ils ne prévoyoisent pas la conclusion ni les suites, il les faisoit tomber dans des absurdités, qui rendoient sensibles & faisoient toucher au doigt la fausseté de leurs raisonnemens.

Deux choses principalement contribuèrent à les faire tomber dans un décri presque général. Ils se donnoient pour des Orateurs parfaits, qui seuls possédoient le talent de la parole, & qui avoient porté l'Eloquence au plus haut degré où elle pût arriver. Ils se faisoient honneur de pouvoir parler sur le champ & sans aucune préparation sur quelque sujet qu'on leur proposât. Ils se vantoient de donner à leurs auditeurs telle impression qu'il leur plaisoit; * d'enseigner comment on pouvoit rendre bonne la plus mauvaise cause du monde; & ** de faire paroître, par la force du discours, les plus petites choses grandes, & les plus grandes petites. C'est ce que Platon dit de Gorgias & de Tisias. Ils étoient également prêts à soutenir le pour & le contre sur quelque matiere que ce fût. Ils ne comptoient le vrai pour rien dans leurs discours, ils faisoient servir les tours de leur éloquence, non à prouver & à faire aimer la vérité, mais à un pur jeu d'esprit, & à donner au faux les couleurs du vrai, & au vrai celles du faux.

* Docere se profitebantur, arrogantibus sane verbis, quemadmodum causa inferior (ita enim loquebantur) dicendo fieri superior nos-

set. In Brut. n. 30.

** Τα μικρά μεγάλα, καὶ τὰ μεγάλα μικρά φέρεσθαι ποιεῖσι διὰ τὸ μὴ λόγῳ. In Phædro, pag 267.

Le grand théâtre où ils cherchoient à briller , étoient les Jeux Olympiques. Là , comme je l'ai déjà dit , en présence d'un nombre infini d'auditeurs rassemblés de toutes les parties de la Grece , ils étoient avec affectation tout ce que l'éloquence a de plus pompeux. Peu attentifs à la solidité des choses , ils employoient ce qu'il y a de plus éclatant & de plus capable d'éblouir , se proposant pour unique but de plaire à la multitude , & d'enlever ses suffrages. Et cela ne manquoit pas d'arriver , leurs discours étant suivis d'un applaudissement général. On sent bien , sans que je le marque , où une telle affectation pouvoit les mener , & combien elle étoit propre à ruiner le goût de la bonne & saine éloquence.

C'est ce que Socrate ne cessoit de représenter aux Atheniens , comme on le voit dans plusieurs Dialogues où Platon le fait parler sur ce sujet. Car il ne faut pas s'imaginer , quand il attaque & décrie la Rhétorique , comme il le fait souvent , que ce soit à la bonne & véritable Rhétorique qu'il en veuille. Il en faisoit tout le cas qu'elle mérite , mais il ne pouvoit souffrir l'abus indigne qu'en faisoient les Sophistes , ni applaudir avec la multitude ignorante à des discours qui n'avoient nulle solidité & nulle beauté réelle. Car , au lieu que l'Eloquence , comme

une Reine majestueuse , a des ornemens pompeux & éclatans , propres à relever sa dignité , mais qui n'ont rien d'affecté , & ne sortent jamais du naturel ; les Sophistes lui prêtoient une parure étrangère , molle , efféminée , comme à une Courtisane , qui tire toutes ses graces du fard , quin'a qu'une beauté empruntée , & qui fait tout au plus charmer les oreilles par le son d'une voix douce & mélodieuse. C'est l'idée que nous donnent , conformément à Socrate , Quintilien & S. Jérôme de l'éloquence des Sophistes , & je ne crains point qu'on me sache mauvais gré de rapporter ici leurs propres termes. *Quapropter eloquentiam , licet hanc (ut sentio enim dicam) libidinofam resupina voluptate auditoria probent , nullam esse existimabo , quæ ne minimum quidem in se indicium masculini & incorrupti , ne dicam gravis & sancti viri , ostendet Quasi ad Athenæum & ad auditoria convenitur , ut plausus circumstantium suscitentur , ut oratio Rhetoricæ artis fucata mendacio , quasi quædam meretricula procedat in publicum , non tam eruditura populos , quàm favorem populi quæsitura , & in modum psalterii & tibiæ dulce canentis sensus demulceat audientium.* Les personnes de bon sens , averties par les fréquentes remontrances de Socrate , sentirent bientôt le

Quintil. lib.
5. cap. 13.

S. Hieron.
Præf. in lib.
3. Comment.
ad Galat.

faux de cette éloquence , & rabattirent beaucoup de l'estime qu'ils avoient conçue pour les Sophistes.

Une seconde raison acheva de les décrier : ce furent les défauts & les vices qu'on remarqua dans leur conduite. Ils étoient fiers , arrogans , orgueilleux , pleins de mépris pour les autres , & d'estime pour eux-mêmes. Ils se vantoient d'être les seuls qui entendissent & qui fussent en état de bien enseigner aux jeunes gens les préceptes de la Rhétorique & de la Philosophie. Ils promettoient aux parens , avec un air d'assurance ou plutôt d'impudence , de réformer parfaitement les mœurs corrompues de leurs enfans , & de leur donner en peu de tems toutes les connoissances nécessaires pour remplir les plus importantes places de l'Etat.

Ils ne faisoient pas tout cela gratuitement , & ne se piquoient pas de générosité. Leur défaut dominant étoit l'avarice , & un desir insatiable d'amasser des richesses. On pourroit leur appliquer un bon mot , dit à l'occasion * d'Apol-

Lucian.

* *C'est ce même Apollone , qui étant arrivé à Rome , refusa d'aller au Palais , disant que c'étoit au Disciple à venir trouver son Maître. Antonin ne fit que rire de la sotte fierté & du travers d'esprit* | *bizarre de ce Stoïcien , qui avoit bien voulu venir d'Orient à Rome ; & qui étant à Rome ne voulut pas aller de sa maison jusqu'au Palais , & il laissa aller M. Aurele l'écouter chez lui. Ce Prince continua d'y*
lone

lone Philosophe Stoïcien , que l'Empe-
 reur Antonin fit venir d'Orient pour être
 Précepteur de Marc-Aurele qu'il avoit
 adopté. Il amena avec lui à Rome plu-
 sieurs autres Philosophes , tous Argo-
 nautes , disoit un Cynique de ce tems-
 là , & bien disposés à chercher la toi-
 son d'or. Les Sophistes vendoient bien
 cher leurs leçons ; & comme ils avoient
 trouvé le moyen d'amorcer les parens par
 de magnifiques promesses , & qu'on étoit
 infatué de leur savoir & de leur mé-
 rite , il les rançonnoient hardiment , &
 mettoient à profit le vif desir qu'ils té-
 moignoient de bien élever leurs enfans.
 Protagore * prenoit de ses Disciples pour
 leur apprendre la Rhétorique cent mines
 ou dix milles dragmes , c'est à dire cinq
 mille livres. Gorgias , au rapport de Dio-
 dore de Sicile & de Suidas , exigeoit la
 même somme. Il en coûta autant à Dé-
 mosthene pour recevoir les leçons du
 Rhéteur Isée.

Démonax.

Diod. l. II.
pag. 106.

Plut. in Isæo.

Le parfait désintéressement de Socrate
 qui étoit sans héritage & sans revenu ,
 faisoit encore sentir davantage , par le
 contraste , la sordide avidité des Sophistes ,
 & étoit une censure continuelle de leur
 conduite , plus forte que tous les repro-

aller recevoir ses leçons ,
 même depuis qu'il fut éle-
 vé à la dignité Impériale.

millibus denariorum di-
 dicisse artem quam edi-
 dit , Evathlus dicitur.

* A Protagora decem Quintil. lib. 3. cap. 1.

Tome XI, II. Partie.

P.

ches les plus vifs qu'il auroit pu leur faire.

Malgré ces défauts , qui étoient personnels à plusieurs d'entr'eux , car quelques-uns s'en sauverent , il faut reconnoître que les Sophistes ont rendu de grands services au Public pour l'avancement des Sciences , dont ils furent comme les dépositaires pendant la durée de plusieurs siècles.

Plusieurs villes de la Grece & de l'Asie , où l'on alloit de différens pays puiser comme dans la source toutes les sciences , ont fourni dans tous les tems des Sophistes d'une grande réputation. Pour abréger & finir cet Article , je ne parlerai que d'un seul de ces Sophistes : c'est le célèbre Libanius.

Lib. in vita

sua.

AN. J.C. 339.

LIBANIUS étoit né d'une bonne famille d'Antioche. Il étudia à Athenes , où il passa environ quatre ans. Il y fut nommé par le Proconsul pour enseigner la Rhétorique à l'âge de vingt-cinq ans : mais cette nomination n'eut pas de lieu. Il étoit très-zélé partisan & défenseur du paganisme , ce qui le fit dans la suite particulièrement considérer par Julien l'Apostat. Il s'acquit beaucoup d'estime par son esprit & par son éloquence.

Il se distingua principalement à Constantinople & à Antioche. Il professa dans la première de ces deux villes pendant

quelques années à différentes reprises. C'est-là qu'il forma une liaison particulière avec S. Basile. Ce saint, avant que d'aller à Athenes, passa à Constantinople : & comme cette ville fleurissoit alors par un grand nombre de Sophistes & de Philosophes très-excellens, la vivacité & la vaste étendue de son esprit lui fit enlever en peu de tems ce qu'ils avoient de meilleur. Libanius, dont il paroît qu'il s'étoit rendu le disciple, le respectoit déjà tout jeune qu'il étoit, à cause de la gravité de ses mœurs digne de la sagesse des vieillards : ce qu'il admiroit d'autant plus, dit-il, qu'il vivoit dans une ville où tous les attraits de la volupté se trouvoient en abondance. Quand il eut appris que ce Saint, malgré sa grande réputation, avoit pris le parti de la retraite, il ne put, tout payen qu'il étoit, ne point admirer une action si généreuse, qui égaloit tout ce que ses Philosophes avoient jamais fait de plus grand. Dans toutes les Lettres que lui écrivit saint Basile, on voit l'estime singulière qu'il faisoit de ses Ouvrages, & la tendresse qu'il avoit pour sa personne. Il lui adressoit tous les jeunes gens de Cappadoce qui avoient dessein de s'avancer dans l'éloquence, comme au plus habile Maître de Rhétorique qui fût alors; & ils en étoient reçus avec une distinction parti-

*S. Greg.
Naz. orat.
20 p. 325.
AN. J.C. 351.*

Epist. Liban.

culiere. A l'occasion de l'un de ces jeunes gens qui étoit mal partagé du côté des biens de la fortune , Libanius dit une chose qui doit lui faire beaucoup d'honneur : c'est qu'il ne considéroit point dans ses Disciples les richesses , mais la bonne volonté ; que s'il se trouvoit un jeune homme pauvre , qui montrât un grand desir d'apprendre , il le préféreroit sans hésiter à tous les plus riches ; & * qu'il étoit fort content , lorsque ceux qui ne pouvoient rien donner , étoient avides de recevoir. Il ajoute qu'il n'avoit pas eu le bonheur de rencontrer de tels Maîtres. En effet , le désintéressement n'étoit pas la vertu des Sophistes. Ceux qui sont chargés de la profession d'enseigner , savent qu'ordinairement le fonds le plus fertile en mérite est la pauvreté.

Il écrit à Thémistius , célèbre Sophiste , que ses talens & sa sagesse éleverent aux premières charges de l'Etat , d'une manière qui montre que Libanius avoit de la noblesse de sentiment , & qu'il étoit touché de l'amour du bien public. “ Je
 » ne vous félicite point , lui dit-il , sur
 » ce que le gouvernement de la Ville
 » vous a été donné , mais je félicite la
 » Ville sur le choix qu'elle a fait de votre
 » personne pour cette importante place.
 » Vous n'avez pas besoin de nouvelles

* Ἀρετὴ μὴ τῷ δυνάμειν δύναι; τὸ βεληθεῖναι λαβεῖν.

» dignités , mais elle a grand besoin
 » d'avoir un Gouverneur tel que vous ».

Il seroit à souhaiter que Libanius eût été aussi irrépréhensible pour les mœurs , qu'estimable pour son caractère d'esprit , & pour son éloquence. On lui a reproché aussi d'être trop plein d'estime pour lui-même , & trop grand admirateur de ses propres Ouvrages. Cela doit moins étonner. On pourroit presque dire que la vanité étoit la vertu du paganisme.

Libanius passa les trente-cinq dernières années de sa vie à Antioche , depuis l'an 354 jusques vers 390 , & y professa la Rhétorique avec un grand succès. Le Christianisme lui fournit encore dans cette Ville un illustre disciple en la personne de saint Jean Chrysostôme. Sa mere , qui n'épargnoit rien pour le bien élever , l'envoya à l'école de Libanius , le plus habile & le plus renommé des Sophistes qui enseignoient alors à Antioche , pour s'y former à l'éloquence sous un si excellent Maître. Ses Ouvrages , qui l'ont fait appeller *Bouche d'or* , attestent le progrès qu'il y fit. Il fréquenta d'abord le Barreau , plaida quelques causes , & fit des Déclamations publiques. Il en envoya une à Libanius , qui étoit un éloge des Empereurs : & Libanius , en l'en remerciant , lui dit que lui & plusieurs personnes de Lettres à qui il l'avoit fait

*Isid. Pelus.
 lib. 2. Ep. 41.*

Sozon. lib.
3. cap. 2.

voir, l'avoient admiré. On assure que quelques amis demandant à ce Sophiste qui étoit près de mourir, qui il vouloit avoir pour successeur de sa chaire, il répondit qu'il eût choisi notre Saint, si les Chrétiens ne lui eussent enlevé : mais son Ecolier avoit bien d'autres vues.

S'il faut juger du Maître par ses Eleves, & de son mérite par leur réputation, les deux Disciples de Libanius que je viens de citer, quand ils seroient les seuls, devroient lui faire un grand honneur. En effet, ils passoit dans l'esprit de tout le monde pour un excellent Orateur.

Eunap. cap.

14.

Eunape dit que tous ses termes sont choisis & élégans, & que tout ce qu'il a écrit a une douceur & un agrément qui attire, avec une gaieté & une espece d'enjouement qui lui sert de sel.

Libanius a laissé une infinité d'Ecrits qui consistent en Panégyriques, en Déclamations, & en Lettres. De tous ses Ouvrages, les Lettres ont toujours été le plus estimé.

Fin de la II. Partie du Tome XI.



T A B L E

DU ONZIEME VOLUME.

SECONDE PARTIE.

S U I T E

D U L I V R E

V I N G T - T R O I S I E M E .

AVANT-PROPOS.

ART. IV. §. I.	<i>S</i> oins préliminaires du Général.	5
§. II.	Départ & marche des troupes.	10
§. III.	Construction & fortification du Camp.	17
§. IV.	Disposition du Camp des Romains , selon Polybe.	22
§. V.	Fonctions & exercices des soldats & des Officiers Romains dans leur Camp.	35
ART. V.	Des Batailles.	41
§. I.	C'est du Général principalement que dépend le succès des batailles.	ibid.

T A B L E.

§. II. <i>Soin de consulter les dieux & de haranguer les troupes avant le combat.</i>	44
§. III. <i>Maniere de ranger les armées en bataille , & de donner le combat.</i>	54
§. IV. <i>Punitions. Récompenses. Trophées. Triomphes.</i>	65
§. V. <i>Etablissement de l'Hôtel Royal des Invalides.</i>	93
CHAP. II. <i>Des Siéges des villes.</i>	98
ART. I. <i>Des anciennes Fortifications.</i>	99
ART. II. <i>Des machines de guerre.</i>	104
§. I. <i>La Tortue.</i>	ibid.
§. II. <i>Catapulte. Baliste.</i>	106
§. III. <i>Le Béliér.</i>	108
§. IV. <i>Tours mobiles.</i>	112
ART. III. <i>Attaque & défense des places.</i>	113
§. I. <i>Lignes de circonvallation & de contrévallation.</i>	ibid.
§. II. <i>Approches du camp au corps de la Place.</i>	116
§. III. <i>Moyens dont on se servoit pour réparer les brèches.</i>	124
§. IV. <i>Attaque & défense des places par les machines.</i>	126
CHAP. III. <i>De la Marine des Anciens.</i>	135



T A B L E.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

AVANT-PROPOS. 154

CHAP. I. <i>D</i> ES GRAMMAIRIENS.	157
ARTICLE. I. <i>Grammairiens Grecs.</i>	167
ART. II. <i>Grammairiens Latins.</i>	183
<i>Courtes Réflexions sur le progrès & l'al-</i> <i>tération des Langues.</i>	185
CHAP. II. <i>Des PHILOGUES.</i>	195
CHAP. III. <i>Des RHÉTEURS.</i>	225
ART. I. <i>Des Rhéteurs Grecs.</i>	227
ART. II. <i>Des Rhéteurs Latins.</i>	238
CHAP. IV. <i>Des SOPHISTES.</i>	319

Fin de la Table de la seconde Partie
du Tome XI.

APPROBATION.

J'AI lu par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le onzieme Volume de l'*Histoire Ancienne* de M. Rollin, dans lequel je n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris, ce 14 Décembre 1736.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, rue St Jacques, près St-Yves, N^o. 27. 1788.

